

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

L'Usage des armes

Banks, Iain M.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

IAIN M. BANKS

L'usage des armes

Science-Fiction



Le
LIVRE
de
POCHE

Texte inédit

IAIN M. BANKS

L'Usage des armes

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE COLLON

Préface de Gérard Klein



ROBERT LAFFONT

Titre original :
USE OF WEAPONS

© Iain M. Banks, 1990.
© Éditions Robert Laffont, S.A., 1992,
pour la traduction française.

PRÉFACE

Dans *L'Homme des jeux*^[1] et dans *Une forme de guerre*^[2], comme dans le roman qu'on va lire et dans quelques nouvelles, Iain Banks réussit à renouveler le thème de l'utopie et à lui donner une forme résolument moderne, voire post-moderne^[3]. Une forme moderne parce qu'à l'utopie figée dans sa perfection des siècles passés, il substitue une société dotée d'un projet évolutif, celui d'une assez bonne société assez riche et assez tolérante pour se donner pour horizon l'hédonisme généralisé, à l'échelle galactique. Une forme post-moderne parce que cette société anarchique et anarchiste, sceptique et tolérante, ne dérive ses valeurs d'aucun idéal métaphysique, d'aucune théorie de l'histoire, de la vie, de l'humanité, qu'elle n'applique aucun principe défini si ce n'est celui de vivre et laisser vivre. Tout au plus accepterait-elle l'impératif kantien de la réciprocité morale, à savoir de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il vous fît, mais sans en tirer aucune conséquence métaphysique.

En fait, la Culture a érigé, au bout d'une longue histoire, en principe suprême une esthétique du bien-être. Et comme il est inesthétique et donc désagréable aux yeux de ses ressortissants de savoir que d'autres souffrent ailleurs, elle ne supporte pas que s'exercent, même en dehors de son aire, des tyrannies, des injustices, des oppressions et toutes les grandes et petites monstruosité qui constituent la trame ordinaire de l'histoire des peuples. Elle est conduite au prosélytisme, à intervenir dans l'histoire des autres, à exercer des pressions et même à se montrer à l'occasion musclée, pour faire partager ses valeurs à d'autres sociétés, les amener à évoluer dans le sens de son esthétique du bien-être. Cela conduit plus ou moins vite à leur absorption par la Culture. Elle agit pour le bien de gens mais aussi dans le sens de son développement, par une sorte d'impérialisme éthique, sans en tirer apparemment d'autre avantage qu'une conscience en paix, ce qui n'est pas rien.

Comme la Culture a une longue pratique de l'évolution des sociétés, elle a trop d'expérience pour croire aux vertus du prêche et de l'argumentation. Elle sait aussi que la force n'a jamais persuadé durablement personne d'entrer dans la voie du respect d'autrui, de la générosité et des bonnes manières. La meilleure éducation est encore

celle que forgent à une société les vicissitudes du sort. La Culture accepte donc de jouer le rôle d'un destin absolument discret qui élaguerait dans une société sauvage certaines tendances et en développerait d'autres. La Culture est un jardinier des histoires, un éleveur de peuples. Elle intervient donc sur celles qu'elle considère comme primitives, c'est-à-dire comme moralement inesthétiques, pour les faire progresser, par petites touches, par manipulations successives qui n'excluent pas la violence, voire le déclenchement de guerres et autres tribulations. Mais ces manipulations petites ou grandes exigent qu'on se salisse les mains. On ne transforme pas les habitudes de sauvages sans utiliser des mœurs de sauvages.

C'est ici qu'intervient Circonstances Spéciales, une branche de Contact.

Comme son nom l'indique, Contact est chargé par la grande société galactique d'observer et d'évaluer les sociétés qu'elle rencontre dans son expansion. Dans bien des cas, Contact se contente de les étudier, d'archiver quelques milliards de notes, et de les laisser provisoirement à leurs avenir incertains. Mais dans certains cas, Contact décide qu'il y a quelque chose à faire, ou qu'il faut absolument faire quelque chose. Il faut aller au charbon. C'est le rôle de Circonstances Spéciales. Un rôle nécessairement cynique comme le savent tous ceux qui se sont occupés de politique ou de diplomatie discrète.

Bien entendu les ressortissants directs de la Culture, même membres de Circonstances Spéciales, ne réussiraient pas à tenir en personne le rôle de chefs de guerre, de politiciens, d'assassins, voire de tortionnaires, qui est le lot de ceux qui pèsent directement sur le cours de l'histoire. Leur esthétisme moral ne le leur permettrait pas. Il leur faut donc des délégués, voire des marionnettes. Ces agents, aussi spéciaux que les Circonstances, sont prélevés discrètement là où il faut, améliorés, entraînés, équipés, rémunérés. À eux les sales besognes et, du reste, ils n'y rechignent pas.

Bien que la Culture et en tout cas ses membres relativement peu nombreux qui s'intéressent à la question admettent que de tout ce mal doit sortir ultérieurement un plus grand bien, il y a là une source de malaise. La bonne conscience universelle de la Culture souffre de mauvaise conscience persistante. Certes, raisonnent les citoyens concernés de la Culture, on ne peut pas souffrir qu'un mal perdure dès que l'on sait qu'il existe et qu'on ne peut plus choisir de l'ignorer, de faire comme s'il n'avait jamais existé, comme si on ne l'avait jamais découvert. Mais le remède à cet intolérable consiste en un autre intolérable, se trouver à la source, sinon être l'agent direct, d'autres maux, violences, atrocités, massacres, et ne pas pouvoir l'ignorer. La métaphore du chirurgien, qui ne peut pas soigner sans cruauté, c'est-à-

dire étymologiquement sans répandre le sang, les convaincre d'autant moins qu'un tel exercice de cet art appartient à leur passé sauvage et qu'ils connaissent d'autres moyens, plus sûrs, de guérir.

Comme chacun sait, la plupart des membres de Circonstances Spéciales directement issus de la Culture souffrent fréquemment de crises morales gravissimes qui les conduisent à des extrémités comme l'ascétisme, l'hibernation prolongée, voire le suicide. Aux yeux de leurs collègues de Contact, déjà suspects, et plus encore de tous les autres ressortissants de la Culture, les agents de Circonstances Spéciales sont inexprimablement altérés : ils ont eu un contact direct avec le Mal, ils l'ont même manié, et ils ne peuvent pas en être sortis indemnes ; pour cela, il faudrait que la Culture admette le concept de sainteté, et comme elle ignore radicalement tout mysticisme et toute transcendance, elle ne peut tout simplement pas le comprendre, encore moins l'éprouver.

D'où vient alors que l'élite de la Culture se dispute les trop rares postes de Circonstances Spéciales et qu'ils exercent sur leurs concitoyens une fascination à la limite de l'envie ? C'est que la Culture est en proie à un ennemi secret, l'ennui. Le moindre citoyen ne manque certes pas de distractions. La vie quotidienne de la plupart ressemble à une permanente croisière interstellaire de luxe. Mais justement, elle est interminable et ces loisirs organisés ont un goût de simulations, manquent du mordant âpre de la réalité. Les gens de la Culture savent bien que la vraie vie est en dehors de ses limites. Or ils ne peuvent guère rencontrer l'inédit, l'inconnu dans la science puisqu'ils ne sauraient y rivaliser avec les formidables intelligences artificielles. Et l'art qui n'est pas nourri par une possible souffrance tourne vite au ressassement. Le mal est le dernier objet de désir quand on a tout le reste et au-delà. Aussi, ce bon docteur Jekyll qu'est la Culture aspire-t-il toujours à rencontrer son Mr Hyde. Et les gens de la Culture sont fascinés par ceux de Circonstances Spéciales parce que ces derniers ont accès par procuration à ce qu'on pourrait appeler la vraie vie, la dernière occasion de transformer quelque chose du monde.

Au-delà, les citoyens de la Culture, ceux en tout cas en qui il est demeuré quelque chose d'atavique, d'inquiétant, d'indomptable, désirent plus que tout rejoindre une variété de la réalité, fût-elle synonyme de maladie, de souffrance, de mort prématurée. La perfection est l'ennemie du désir, et l'habitude de la jouissance. Alors, l'utopie de l'utopie, cela devient notre terrible quotidien, ainsi dans *L'État des arts*, une longue et splendide nouvelle de Iain M. Banks où vous retrouverez deux de vos civilisations préférées, la leur et la vôtre^[4].

Cette double malédiction, souffrir de traiter le mal par le mal et

s'abandonner à la séduction du mal et de la souffrance, représente-t-elle le sort de toute société idéale, ou du moins de toute assez bonne société ? À lire Banks qui est là-dessus assez convaincant, on serait tenté de le penser. Une idée me vient. C'est que la Culture a absolument besoin de cet environnement à ses yeux pervers qu'elle s'efforce inlassablement de réduire. C'est sa dernière justification, son ultime ouverture sur la résistance du réel. Si elle parvient à faire régner sa bienveillance confite sur tout l'univers, elle cessera d'être un idéal, ne sera plus, au sens strict, qu'un reflet d'elle-même, mort-vivant. Ainsi Iain M. Banks nous invite peut-être à une réflexion surprenante sur la nécessité du mal.

Ou bien cette place donnée aux confins de la Culture, à Contact, à Circonstances Spéciales et à ses agents peu recommandables, représente-t-elle seulement pour Iain M. Banks un piment nécessaire, voire une inclination naturelle à une certaine perversité dont il avait fait preuve dans *Le Seigneur des guêpes*^[5]. Même ses drones sont à l'occasion méchants. On sait bien que le bonheur n'est pas un bon sujet de romans, pas plus que les bons sentiments. Le malheur est bien plus amusant ainsi que la méchanceté. Peut-être Banks n'a-t-il pu nous faire entrevoir les délices de la Culture qu'à partir de son extérieur, des zones d'ombres, parfois d'immondices, qui l'entourent et qui sont tellement plus proches de notre univers ? Sans quoi il nous aurait fait périr d'ennui.

En tout cas, *L'Usage des armes* adopte une forme littéraire élaborée qui épouse parfaitement le chemin sinueux, non dépourvu de perversité formelle, qui va de la civilisation de la Culture à la barbarie et retour. Je recommande à ses lecteurs de lire le livre deux fois, une première fois selon l'ordre des pages, et une seconde fois en suivant la numérotation des chapitres à partir de la fin, en chiffres romains à l'aller, en lettres au retour. Ils feront d'intéressantes découvertes chronologiques et pourront étudier à loisir les tours de passe-passe d'un écrivain hors pair.

Gérard KLEIN

Pour Mic.

Remerciements

Tout est de la faute de Ken MacLeod. C'est lui qui a eu l'idée d'arracher le vieux guerrier à sa retraite, et lui aussi qui a suggéré le programme de remise en forme.

« Léger ennui mécanique »

*Zakalwe affranchi ;
Ces paresseuses volutes de fumée au-dessus de la ville,
Noirs trous de ver dans l'air, sous le midi radieux de Niveau Zéro ;
T'ont-elles dit ce que tu désirais entendre ?
Ou bien écorché de pluie sur une citadelle de béton,
Île-forteresse sous la crue ;
Tu as erré entre les machines disloquées,
Et cherché d'un œil dégrisé
Les machines d'une autre guerre,
Une usure de l'âme et de la mécanique.
Avec des appareils, des avions, des vaisseaux,
Avec armes, drones et champs tu as joué, et
Écrit l'allégorie de ta propre régression
Dans les larmes et le sang d'autrui ;
Fragile poésie de ton ascension
Au-dessus d'une grâce piètre et simple.
Et ceux qui t'ont trouvé,
Pris, remodelé
(« Eh oui, petit ! C'est à nous, les missiles-couteaux, que tu as affaire
maintenant,
À nos attaques, notre rapidité, notre sanglant secret :
Le chemin du cœur de l'homme passe à travers sa poitrine ! »)
— Ils te croyaient simple jouet entre leurs mains,
Enfant sauvage ; revers d'expédient issu d'un lointain passé
Car l'utopie engendre peu de guerriers.
Mais tu savais que ta légende grave un chiffre
Dans tout plan concocté,
Et, jouant à notre jeu pour de vrai,
Tu as percé à jour nos rouages secrets,
Nos glandes rétives
Et découvert, dans les os, un sens qui t'appartient.*

*— Le captage de ces vies cultivées
Ne s'est pas fait dans la chair
Et ce que nous nous contentions de savoir*

*Toi, tu l'as éprouvé,
Avec toute la moelle de tes cellules déformées.*

*Rasd-Coduresa Diziet Embless Sma da' Marenhide.
Aux bons soins de SC, Année 115 (Terre, calendrier khmer).
Auteur de la traduction à partir du Marain. Inédit.*

Prologue

— Dis-moi, qu'est-ce que le bonheur ?

— Le bonheur ? Le bonheur..., c'est s'éveiller par une belle matinée de printemps après une épuisante première nuit avec une ravissante... et passionnée... multi-meurtrière.

— ... Merde, et c'est *tout* ?

Entre ses doigts, le verre ressemblait à une chose prise au piège et transpirant de la lumière. À l'intérieur, un breuvage de la même couleur que ses yeux tournoyait paresseusement dans le soleil ; derrière ses paupières lourdes, son regard se fixa sur la surface miroitante du liquide, qui dardait des reflets fugaces sur son visage où se dessinaient alors des veines d'or pur.

Il vida son verre, puis l'étudia tandis que l'alcool coulait dans sa gorge. Il sentit un picotement au passage, et eut l'impression que la lumière lui chatouillait les yeux. Il fit tourner le verre dans ses mains d'un geste prudent et régulier, apparemment fasciné par la rugosité de ses parties dépolies et par le brillant soyeux des aires non travaillées. Il l'éleva vers le soleil et ses yeux se plissèrent. Le verre se mit à scintiller comme cent petits arcs-en-ciel et, dans son pied élancé, de minuscules spirales de bulles émirent une lueur dorée sur fond de ciel bleu, enroulées les unes autour des autres en une double hélice cannelée.

Il abaissa le verre, lentement, et son regard tomba sur la ville silencieuse. Les paupières à demi closes, il contempla les toits, les flèches et les tours, au-dessus des bosquets marquant l'emplacement des jardins, rares et poussiéreux, puis, par-dessus les lointaines dents de scie du mur d'enceinte, sur les plaines pâles et les collines bleu fumée qui miroitaient plus loin dans une brume de chaleur, le tout sous un ciel sans nuages.

Sans détacher son regard du panorama, il replia brusquement le bras, expédiant le verre par-dessus son épaule jusque dans la fraîcheur de la pièce où il s'enfonça dans les ombres avant de se briser en mille morceaux.

— Espèce de salaud, fit une voix au bout d'un court instant. (Une voix traînante au son assourdi.) J'ai cru que c'était l'artillerie lourde.

J'ai failli faire sous moi. Tu veux qu'il y ait de la merde partout ?... Oh, merde ! Voilà que j'ai mordu dans le verre, en plus... Mmm... Je saigne. Une pause. Puis : Tu m'entends ? (La voix traînante et assourdie haussa quelque peu le ton.) Je saigne... Tu veux avoir un plancher couvert de merde et de sang de pure race ? (On entendit un frottement accompagné d'un tintement, puis il y eut un silence, et enfin :) Espèce de salaud.

Le jeune homme debout sur le balcon se détourna du panorama de la ville et rentra dans la grande salle d'un pas légèrement chancelant. Elle était fraîche et pleine d'échos. Le sol en était tapissé d'une mosaïque millénaire recouverte en des temps plus récents d'un placage transparent à l'épreuve des éraflures chargé de protéger les petits morceaux de céramique. Au centre de la salle se dressait une lourde table de banquet délicatement sculptée autour de laquelle s'alignaient des chaises. Contre les murs étaient éparpillés çà et là des tables plus petites, puis d'autres chaises, commodes basses et hauts buffets, tous taillés dans le même bois massif et sombre.

Certains murs s'ornaient de fresques, défraîchies mais toujours impressionnantes, qui représentaient pour la plupart des champs de bataille ; d'autres cloisons, peintes en blanc, supportaient d'énormes mandalas formés d'armes anciennes : par centaines, lances, couteaux, épées, boucliers, piques, masses, bolas et flèches formaient de gigantesques volutes de lames piquetées évoquant les débris d'une explosion inconcevablement symétrique. Des armes à feu rongées par la rouille pointaient l'une vers l'autre d'un air important au-dessus de cheminées condamnées.

On voyait également aux murs un ou deux tableaux aux couleurs passées ainsi que quelques tapisseries effrangées, mais il y aurait eu la place d'en accrocher beaucoup d'autres. De hautes fenêtres triangulaires aux vitres colorées jetaient des coins de lumière sur la mosaïque et les boiseries. Les murs de pierre blanche s'achevaient au faite par des piliers rouges supportant de colossales poutres de bois noir, qui se rejoignaient sur toute la longueur de la salle comme une tente géante formée de doigts anguleux.

Le jeune homme redressa d'un coup de pied un fauteuil ancien et s'y laissa tomber.

— De quel sang pur parles-tu ? dit-il.

Il posa une main sur la grande table et passa l'autre sur le dessus de sa tête, comme pour peigner de ses doigts une longue et épaisse chevelure, alors qu'il avait en réalité le crâne rasé.

— Hein ? fit la voix, qui semblait venir de dessous la table à côté de laquelle le jeune homme avait pris place.

— Quels liens as-tu jamais eus avec l'aristocratie, vieil ivrogne ?

Le jeune homme se frotta les yeux de ses poings, puis, ouvrant les

mains, massa le reste de son visage.

Il y eut un silence prolongé.

— Eh bien, un jour, j'ai été mordu par une princesse.

Le jeune homme leva les yeux au plafond aux poutres apparentes et émit un reniflement.

— Preuve insuffisante.

Il se leva et ressortit sur le balcon. Là, il s'empara d'une paire de jumelles posées sur la balustrade et les porta à ses yeux. Il fit entendre un claquement de langue désapprobateur puis, d'un pas mal assuré, revint vers les portes-fenêtres prendre appui contre le chambranle afin de stabiliser l'instrument. Ensuite il s'acharna sur la mise au point, puis secoua la tête et reposa l'instrument sur le balcon avant de croiser les bras et, adossé au mur, de reporter son regard sur la cité.

La cité recuite ; toitures brunes et pignons inégaux, tels des croûtes et des quignons de pain ; et la poussière, comme de la farine.

Alors, en un instant, sous l'impact de la réminiscence, le panorama qui miroitait devant lui vira au gris puis au noir, et il se remémora d'autres citadelles (le village de toile condamné, sur le champ de manœuvres, sous ses vitres qui tremblaient ; la jeune fille – à présent défunte – pelotonnée dans un fauteuil, au cœur d'une tour du Palais d'Hiver). Il frissonna malgré la chaleur et repoussa ces souvenirs.

— Et toi ?

Le jeune homme regarda vers l'intérieur de la pièce.

— Quoi ?

— As-tu jamais eu quelque lien avec... euh... ceux qui nous sont supérieurs ?

Le jeune homme eut brusquement l'air sérieux.

— J'ai..., commença-t-il. (Puis il hésita, mais finit par poursuivre :) J'ai connu autrefois quelqu'un qui... était presque une princesse. Et j'ai porté en moi une partie d'elle pendant un certain temps.

— Tu veux répéter ? Tu as porté... ?

— Une partie d'elle en moi pendant un certain temps.

Une pause. Puis, poliment :

— Est-ce que ça n'aurait pas dû être le contraire ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Nous avons des rapports assez peu conventionnels.

Il se retourna vers la ville, cherchant des yeux de la fumée, des animaux, des oiseaux, n'importe quoi pourvu que cela bouge, mais le spectacle qu'il avait sous les yeux aurait tout aussi bien pu être un décor peint. Seul l'air se mouvait, et faisait chatoyer l'ensemble. Il songea qu'en faisant ondoyer une toile de fond, on pouvait parvenir exactement au même résultat, puis abandonna cette idée.

— Tu vois quelque chose ? grommela la voix sous la table.

Pour toute réponse, le jeune homme passa la main par l'ouverture de sa veste et se frotta la poitrine à travers sa chemise. C'était une veste de général, bien qu'il ne soit pas général.

Il s'éloigna à nouveau de la fenêtre et s'empara d'une grande carafe posée sur une des tables basses, contre le mur. Il l'éleva au-dessus de sa tête et, les yeux fermés, le visage tourné vers le plafond, la renversa consciencieusement. Comme elle ne contenait pas d'eau, rien ne se passa. Le jeune homme soupira, considéra brièvement le navire aux voiles gonflées qui ornait le flanc de la cruche vide, puis reposa celle-ci sur la table, à l'endroit exact où il l'avait trouvée.

Il secoua la tête, tourna les talons et marcha à grands pas vers l'une des deux cheminées géantes que comptait la salle. Là, il se hissa sur son vaste manteau, où il scruta intensément l'une des armes anciennes accrochées au mur : un énorme fusil au canon évasé, pourvu d'un fût décoré et d'un mécanisme de mise à feu apparent. Il voulut détacher de force le tromblon de la maçonnerie, mais il était trop bien arrimé. Au bout d'un moment, il renonça et sauta sur le sol, chancelant quelque peu à l'atterrissage.

— Tu vois quelque chose ? fit à nouveau la voix d'un ton plein d'espoir.

Le jeune homme tourna le dos à la cheminée et s'avança prudemment vers un angle de la salle, où se dressait un long buffet sculpté tout encombré de bouteilles, de même que le parquet à cet endroit-là. Il fouilla dans cette collection de bouteilles, pour la plupart brisées et en majorité vides, jusqu'à en trouver une intacte et pleine. Cela fait, il s'assit précautionneusement par terre, cassa le goulot sur le pied d'une chaise voisine et versa dans sa bouche la quantité de liquide qui ne s'était répandue ni sur ses vêtements ni sur la mosaïque, c'est-à-dire environ la moitié. Il toussa, crachota, reposa la bouteille sur le sol, puis l'expédia d'un coup de pied sous le buffet en se relevant.

Il se dirigea vers un autre coin de la pièce, où se trouvait un gros tas de vêtements et d'armes, ramassa un fusil et le débarrassa du fouillis de sangles, des manches et des ceinturons qui le retenaient. Il l'examina, puis le rejeta sur la pile. Il dut écarter plusieurs centaines de petits magasins vides pour atteindre un autre fusil, qu'il dédaigna pourtant à son tour. Il en choisit deux autres, les inspecta, puis en passa un à son épaule tout en déposant l'autre sur une commode par-dessus laquelle on avait jeté un tapis. Il continua son inspection jusqu'à ce qu'il ait trois fusils en bandoulière et que la commode soit pratiquement couverte de munitions et d'armes en pièces détachées. Il poussa tout ce matériel dans un sac de toile solide et taché d'huile, qu'il laissa tomber au sol.

— Non, dit-il.

À ce moment-là retentit un sourd grondement, indéterminé et impossible à localiser, un son appartenant davantage à la terre qu'à l'air. La voix sous la table marmonna quelque chose.

Le jeune homme alla à la porte-fenêtre et déposa ses armes sur le plancher.

Il resta là un moment, à regarder au-dehors.

— Hé ! fit la voix sous la table. Tu m'aides à me relever ? Je suis sous la table.

— Et que fais-tu sous la table, Cullis ? dit le jeune homme en s'agenouillant pour examiner les armes ; il en tapota les indicateurs, tourna des cadrans, modifia des réglages et regarda dans les viseurs en fermant l'œil à demi.

— Eh bien, pas grand-chose, à vrai dire.

Le jeune homme sourit et revint vers la table. Passant la main par-dessous, il en retira un homme robuste au visage rougeaud qui, vêtu d'une veste de maréchal trop grande pour lui, avait des cheveux gris coupés très court et un seul œil naturel. Il l'aida à se remettre sur ses pieds ; l'homme se redressa prudemment, puis chassa laborieusement quelques éclats de verre accrochés à sa veste. Il remercia le jeune homme d'un lent hochement de tête.

— Quelle heure est-il, au fait ? s'enquit-il.

— Quoi ? Articule !

— L'heure. Quelle heure est-il ?

— Il fait jour.

— Ah ? (L'homme à la puissante carrure hocha la tête d'un air sagace.) C'est bien ce que je pensais.

Cullis regarda le jeune homme repartir vers les portes-fenêtres et les armes, puis se détacha de la grande table en poussant sur ses bras ; il finit par atteindre la table basse qui supportait le pot à eau au flanc décoré d'un antique bateau à voiles.

Il l'éleva en vacillant légèrement, le renversa au-dessus de sa tête, cligna les yeux, s'essuya le visage avec les mains, puis fit aller et venir plusieurs fois le col de sa veste.

— Ah, fit-il. Ça va mieux.

— Tu es saoul, commenta le jeune homme sans quitter des yeux ses armes.

L'autre considéra la question.

— On dirait presque un reproche, répondit-il avec dignité.

Puis il tapota son œil artificiel, et la paupière qui le recouvrait battit plusieurs fois. Alors il se détourna le plus ostensiblement possible et, faisant face au mur du fond, considéra une peinture murale représentant une bataille navale. Il se concentra sur le dessin d'un navire particulièrement imposant et sa mâchoire parut se

contracter légèrement.

Il rejeta brusquement la tête en arrière, et on entendit un imperceptible toussotement, suivi d'un gémissement qui s'acheva par une explosion miniature. À trois mètres du bateau de guerre de la fresque, un grand vase en pied se désintégra dans un nuage de poussière.

Le grand soldat grisonnant secoua tristement la tête et tapota à nouveau son œil artificiel.

— J'avoue, fit-il. Je suis saoul.

Le jeune homme se leva, tenant en main les armes qu'il avait sélectionnées, et se tourna vers son compagnon plus âgé.

— Si tu avais deux yeux, tu verrais double. Tiens, attrape.

En même temps, il lui lança un fusil ; l'autre fit mine de l'attraper au moment où l'arme percutait le mur derrière lui avant de retomber bruyamment par terre.

Cullis cligna les yeux.

— Je crois, déclara-t-il, que je préfère retourner sous la table.

Le jeune homme s'approcha, ramassa le fusil, le vérifia une dernière fois puis le lui tendit, allant jusqu'à refermer autour de l'objet les bras musclés de son aîné. Puis il poussa Cullis vers le tas de vêtements et d'armes.

L'homme grisonnant était le plus grand des deux ; son œil valide et son œil artificiel – qui était en fait un micro-pistolet – se posèrent tous deux sur le jeune homme, qui prenait sur le sol deux cartouchières pour les passer à l'épaule de son compagnon. Le jeune homme grimaça sous le regard de Cullis, puis détourna d'une main le visage de ce dernier et prit ce qui ressemblait à un cache-œil blindé dans la poche de poitrine de sa veste de maréchal bien trop grande pour lui. Et c'était bien un cache-œil blindé. Il en ajusta soigneusement le bandeau sur le cuir chevelu rasé de l'homme grisonnant.

— Ciel ! s'étrangla Cullis. Je suis aveugle ?

Le jeune homme leva la main et déplaça le cache.

— Pardon. Je me suis trompé d'œil.

— Voilà qui est mieux. (L'homme se redressa et prit une profonde inspiration.) Où sont-ils, ces chiens ? fit-il d'une voix encore un peu traînante, de celles qui donnent envie de se racler la gorge.

— Je ne les vois pas. Probable qu'ils sont encore en dehors. L'averse d'hier plaque la poussière au sol.

Le jeune homme déposa un second fusil dans les bras de Cullis.

— Les chiens !

— Mais oui, Cullis.

Deux ou trois boîtes de munitions vinrent rejoindre les armes nichées au creux de ses bras.

— Les chiens puants !

— C'est ça, Cullis.

— Les... Hmm, tu sais quoi ? Je boirais bien quelque chose.

Cullis vacilla. Il baissa les yeux sur les armes qu'il tenait dans ses bras, l'air de se demander comment elles avaient bien pu arriver jusque-là.

Le jeune homme tourna les talons dans l'intention d'aller extraire d'autres armes du tas, mais se ravisa en entendant derrière lui un grand fracas.

— Merde, grommela Cullis.

Il était à terre.

Le jeune homme se dirigea vers le buffet aux bouteilles, en prit autant de pleines qu'il put en trouver et rejoignit Cullis, lequel ronflait paisiblement sous une pile de fusils, de boîtes et de ceinturons, sans compter les restes fracassés d'une chaise d'apparat. Il brossa les vêtements de son compagnon pour les débarrasser des débris qui l'encombraient, défit deux boutons de son habit de maréchal, et glissa les bouteilles entre veste et chemise.

Cullis ouvrit un œil et le regarda faire un instant.

— Tu disais qu'il était *quelle heure* ?

L'autre reboutonna la veste de Cullis jusqu'au milieu du torse.

— L'heure d'y aller, à mon avis.

— Hmm... Ça me va. Tu le sais mieux que moi, Zakalwe.

Sur ce, il referma son œil.

Le jeune homme que Cullis avait appelé Zakalwe marcha prestement jusqu'à un bout de la grande table, où était étendue une couverture relativement propre. Là reposait une arme de taille et d'aspect impressionnants ; il s'en empara et revint vers la silhouette massive qui ronflait sur le sol et qui n'avait, elle, rien de bien impressionnant. Il saisit son compagnon par le col et partit à reculons vers la porte du fond en traînant Cullis à sa suite. Il marqua un arrêt pour ramasser le sac taché de graisse contenant le matériel qu'il avait trié un peu plus tôt, et le passer à son épaule.

Il avait traîné Cullis sur la moitié du chemin lorsque ce dernier s'éveilla et, de son unique œil valide, leva sur lui un regard voilé.

— Hé !

— Quoi donc, Cullis ? grogna-t-il en lui faisant faire encore un ou deux mètres sur le sol.

L'autre embrassa du regard la grande salle blanche dont il voyait défiler les murs.

— Tu crois encore qu'ils vont bombarder le palais ?

Le jeune homme acquiesça sans desserrer les lèvres. L'autre secoua la tête.

— Bah ! Ils ne feront jamais ça.

— La riposte ne va pas tarder, marmonna le jeune homme en regardant autour de lui.

Cependant, comme ils atteignaient les portes, que Zakalwe ouvrit d'un coup de pied, seul le silence lui répondit. Les marches menant à l'entrée de service puis à la cour étaient en marbre vert brillant, avec une arête en agate. Il entama péniblement sa descente dans un tintement de matériel et de bouteilles entrechoquées. Le fusil rebondissait contre son corps et, degré après degré, il continuait à traîner Cullis dont les talons heurtaient et raclaient le sol au passage.

À chaque marche, ce dernier poussait un grognement ; à un moment donné il marmonna :

— Pas si fort, femme.

Alors le jeune homme s'arrêta et contempla le vieil homme ; celui-ci ronflait, et un filet de bave s'échappait des commissures de ses lèvres. Il secoua la tête et poursuivit son chemin.

Au troisième palier, il s'arrêta pour boire, laissant ronfler Cullis. Puis il se sentit suffisamment ragaillardi pour reprendre la descente. Il se passait encore la langue sur les lèvres tout en reprenant Cullis par le col, quand lui parvint un sifflement de plus en plus sonore et de plus en plus grave. Il se laissa tomber au sol en se dissimulant à demi sous le corps de Cullis.

Le projectile explosa suffisamment près pour fendiller les vitres des hautes fenêtres et décoller un peu de plâtre, qui traversa avec grâce les triangles lumineux projetés par le soleil avant de tomber délicatement en pluie sur les marches.

— Cullis ? (Il attrapa de nouveau le col de son compagnon et fit un bond vers le bas de l'escalier.) Cullis ! vociféra-t-il en dérapant sur le palier inférieur, manquant tomber. Cullis, espèce de vieille marmotte stupide ! Réveille-toi !

Un deuxième hurlement décroissant fendit l'air ; le palais tout entier frémit sous l'impact, et une fenêtre fut soufflée quelque part au-dessus de leurs têtes ; une averse de plâtre et de verre dégringola dans la cage d'escalier. À demi accroupi, tirant toujours Cullis, il chancela et descendit en jurant une autre volée de marches.

— CULLIS ! rugit-il en passant à toute vitesse devant des niches vides et des fresques de style pastoral d'un rendu exquis. Bouge ton vieux cul, Cullis, merde ! Allez, RÉVEILLE-TOI !

Nouveau dérapage sur le palier suivant ; les bouteilles qui restaient tintèrent furieusement, et le volumineux fusil qu'il portait à l'épaule arracha au passage quelques morceaux de panneaux décoratifs. Le sifflement descendant dans les graves retentit à nouveau ; au moment où il se jetait à terre, Zakalwe vit l'escalier monter à sa rencontre et entendit du verre se briser au-dessus de lui. Un tourbillon de poussière s'éleva, et tout devint blanc. Il se remit tant

bien que mal sur ses pieds et vit Cullis se dresser sur son séant en éparpillant autour de lui les gravats tombés sur sa poitrine et en frottant son œil valide. Il y eut une nouvelle explosion, dont le grondement parut cette fois plus lointain.

Cullis avait l'air complètement perdu. Il agita une main dans le nuage de poussière.

— Ça n'est pas du brouillard, et ce bruit, ce n'était pas un coup de tonnerre, hein ?

— Non, cria l'autre qui, d'un bond, se jetait déjà dans l'escalier.

Cullis toussa et le suivit d'un pas mal assuré.

Lorsqu'il atteignit la cour, il vit arriver d'autres obus, dont l'un explosa sur sa gauche au moment même où il sortait du palais ; il sauta dans un véhicule à chenilles et essaya de le faire démarrer. L'obus fit sauter le toit des appartements royaux. Une pluie d'ardoises et de carreaux de faïence s'abattit violemment dans la cour, chaque fragment provoquant en touchant terre sa propre petite explosion et soulevant son propre petit nuage de poussière. Il porta une main à sa tête et fouilla dans l'espace situé sous le siège côté passager, pour voir s'il y trouvait un casque. Un gros morceau de maçonnerie rebondit sur le capot protégeant le moteur du véhicule par ailleurs dépourvu de toit, y laissant une bosselure considérable ainsi qu'un nuage de poussière.

— Oh... meeeeerde, fit-il en découvrant enfin un casque, qu'il s'enfonça sur la tête.

— Les chiens pu... ? hurla Cullis, qui trébucha juste avant d'atteindre le half-track et s'effondra dans la poussière.

L'homme poussa un juron, puis se hissa péniblement à bord de l'engin. Un nouvel obus, immédiatement suivi d'un autre, s'enfonça dans les appartements situés à leur gauche.

Les nuages de poussière soulevés par le bombardement dérivèrent le long des façades ; les rayons du soleil découpaient une vaste forme triangulaire dans le chaos de la cour, bordant l'ombre de lumière.

— Je pensais sincèrement qu'ils attaqueraient les bâtiments du parlement, fit Cullis d'une voix douce en contemplant l'épave enflammée d'un camion de l'autre côté de la cour.

— Eh bien, tu t'es trompé.

Il assena un nouveau coup de poing sur le démarreur en accompagnant son geste d'un grand cri.

— Tu avais raison, soupira Cullis en prenant un air perplexe. Qu'est-ce qu'on avait parié, déjà ?

— On s'en fout ! rugit l'autre en lançant un coup de pied sous le tableau de bord.

Le moteur du half-track toussa, puis démarra enfin.

Cullis secoua la tête pour se débarrasser des débris de faïence pris

dans ses cheveux pendant que son camarade attachait son casque et lui en tendait un second. Cullis le prit avec soulagement et entreprit de s'éventer le visage avec, en se donnant de petites tapes sur la poitrine dans la région du cœur, comme pour encourager ce dernier.

Puis il retira sa main et fixa d'un air incrédule le liquide tiède et rouge dont elle était enduite.

Le moteur se tut. Cullis entendit son compagnon hurler des injures à pleins poumons et marteler une nouvelle fois le démarreur ; le moteur toussa et crachota, sur fond de stridulations d'obus.

Cullis regarda le siège sur lequel il était assis tandis que retentissaient d'autres explosions, au loin, dans la poussière.

Sous lui, le siège était tout rouge.

— Médic ! hurla-t-il.

— *Quoi ?*

— Médic ! (Son cri coïncida avec une autre détonation. Il tendit devant lui sa main barbouillée de rouge.) Zakalwe ! Je suis touché ! (Son œil valide était écarquillé par la panique. Sa main tremblait.)

Le jeune homme prit un air exaspéré et repoussa d'une claque la main de Cullis.

— C'est du vin, espèce de crétin !

Il se pencha en avant, tira une bouteille de la tunique de l'autre et la laissa tomber sur ses genoux.

Cullis baissa les yeux, surpris.

— Ah ! fit-il. Tant mieux. (Il regarda par l'entrebâillement de sa veste et en extirpa précautionneusement quelques tessons de bouteille.) Je me demandais, aussi, pourquoi elle était si bien ajustée tout à coup, marmonna-t-il.

Le moteur redémarra brusquement et rugit comme un animal affolé par les secousses du sol et les tourbillons de poussière. Dans les jardins, les explosions projetaient sur le mur de la cour des gerbes brunes de terre mêlée de morceaux de statues, qui répandaient alentour une grêle d'éclaboussures.

Il se battit avec le levier, puis réussit à enclencher une vitesse ; le véhicule fit un bond en avant et faillit les éjecter tous les deux ; ils sortirent enfin de la cour et s'engagèrent sur la route poussiéreuse. Quelques secondes plus tard, la majeure partie du vaste hall s'effondrait sous le poids conjugué d'une douzaine de pièces d'artillerie lourde qui avaient toutes mis en plein dans le mille ; l'ensemble s'écrasa dans la cour, l'emplissant, ainsi que ses environs, d'éclats de bois et de maçonnerie, le tout enveloppé de volutes de poussière.

Cullis se gratta la tête et marmonna quelques mots, qui se perdirent dans le casque où il venait de vomir.

— Les chiens ! fit-il.

- Mais oui, Cullis.
- Les chiens puants !
- Oui, Cullis.

Le véhicule prit un virage et s'éloigna en rugissant, en direction du désert.

1.

LE BON SOLDAT

Un

Elle s'avavançait dans la salle des turbines, entourée d'un cercle sans cesse recomposé d'amis, d'admirateurs et d'animaux – nébuleuse évoluant autour du centre d'attraction –, parlant aux invités, donnant des consignes au personnel, lançant çà et là des suggestions et complimentant les fantaisistes nombreux et variés. Les antiques machines brillantes se dressaient, silencieuses, parmi la foule d'invités bavards vêtus de couleurs gaies ; dans l'espace réverbérant qui s'ouvrait au-dessus d'elles régnait la musique. Elle s'inclina avec grâce en souriant à un amiral qui passait par là, et fit tourner dans ses mains une délicate fleur noire dont elle porta les pétales à son nez afin de mieux s'imprégner de son parfum entêtant.

Deux des *hralzs* qui l'accompagnaient se dressèrent en jappant ; leurs pattes avant cherchèrent une prise sur le tissu lisse de sa robe de soirée, leurs museaux luisants levés vers la fleur. Elle se pencha et, du bout de celle-ci, tapota légèrement le nez des bêtes, qui retombèrent avec souplesse sur leurs pattes en éternuant et en secouant la tête. Autour d'elle, les gens se mirent à rire. Elle se courba, et sa robe se gonfla ; elle fourragea des deux mains dans le pelage d'un des animaux puis secoua ses grandes oreilles, et leva la tête à l'approche du majordome qui, l'air déférent, se frayait un chemin parmi le petit groupe qui s'était formé autour d'elle.

— De quoi s'agit-il, Maikril ? s'enquit-elle.

— C'est le photographe du *System Times*, l'informa doucement le majordome.

Comme elle se relevait, lui-même se redressa afin que son menton parvienne au niveau des épaules nues de la jeune femme.

— Il s'avoue donc vaincu ? sourit-elle.

— C'est ce qu'il me semble, madame. Il demande audience.

Elle rit.

— Comme c'est bien formulé. Combien en avons-nous obtenu, cette fois ?

Le majordome se rapprocha un peu en jetant un regard inquiet à l'un des *hralzs*, qui lui montrait les dents en grondant.

— Trente-deux caméras, madame ; plus de cent appareils photos.

Avec des mines de conspirateur, elle colla sa bouche contre

l'oreille du majordome et dit :

— Sans compter ce que nous avons trouvé sur nos invités.

— C'est juste, madame.

— Je recevrai donc cette personne... Homme ou femme ?

— Homme, madame.

— Je le recevrai, donc, mais plus tard. Dites-lui qu'il attende dix minutes, et venez me le rappeler dans vingt. Ce sera dans l'atrium ouest.

Elle jeta un regard à son unique bracelet de platine. Reconnaisant sa rétine, un minuscule projecteur travesti en émeraude afficha brièvement un plan holo de l'ancienne centrale électrique, en deux cônes de lumière visant directement ses yeux.

— Bien, madame, répondit Maikril.

Elle effleura son bras et reprit :

— On se dirige vers l'arboretum, d'accord ?

Le majordome hocha imperceptiblement la tête en signe qu'il avait entendu. Elle se retourna à regret vers sa petite cour, les mains jointes comme pour implorer leur pardon.

— Je suis navrée. Voulez-vous bien m'excuser un instant ?

Elle inclina la tête sur le côté en souriant.

— Salut ! Bonjour ! Coucou ! Ça va ?

Ils traversèrent rapidement la foule des invités, dépassèrent les arcs-en-ciel grisâtres des geysers à drogues ainsi que les vasques clapotantes des fontaines à vin. Elle ouvrait la marche et avançait du pas vif que lui permettaient ses longues jambes, tandis que le majordome s'efforçait de suivre. Elle répondait d'un geste à ceux qui la saluaient : il y avait des ministres en exercice accompagnés de leur ombre, des dignitaires et des attachés étrangers, des stars des médias de toutes confessions, des révolutionnaires et des officiers de marine, des capitaines d'industrie et des rois du commerce suivis de leurs actionnaires, d'une richesse encore plus extravagante. Les hralzs claquaient des mâchoires sans grande conviction sur les talons du majordome ; gauches quand leurs griffes dérapaient sur le sol de mica poli, ils faisaient un bond en avant lorsqu'ils rencontraient un des nombreux tapis sans prix jetés çà et là dans la salle des turbines.

Arrivée devant les marches de l'arboretum, à l'abri des regards derrière le boîtier de la dynamo située à l'extrême est, elle fit une pause, remercia le majordome, chassa les hralzs, tapota sa chevelure parfaite, lissa sa robe pourtant impeccablement lisse et s'assura que l'unique pierre blanche sertie sur son écharpe noire était bien centrée. Puis elle descendit vers les hautes portes de l'arboretum.

En haut des marches, un des hralzs se mit à gémir en se dressant plusieurs fois sur ses pattes arrière, les yeux humides.

Irritée, elle se retourna.

— Couché, Ricochet ! Va-t'en !

L'animal baissa la tête et s'éloigna sans cesser de pousser sa plainte nasillarde.

Elle referma doucement les portes derrière elle, admirant la masse paisible de feuillage luxuriant que l'arboretum offrait à ses regards.

À l'extérieur de la haute voûte de cristal formant le demi-dôme, il faisait nuit noire. Dans l'arboretum, de petites lumières vives brûlaient sur de grands mâts, projetant des ombres nettes et dentelées entre les plantes massées. L'atmosphère était tiède, et sentait la terre et la sève. Elle inspira profondément et entreprit de traverser la serre.

— Bonjour.

L'homme fit volte-face et la découvrit debout derrière lui, adossée à un mât lumineux, les bras croisés, lèvres et yeux également souriants. Ses cheveux étaient du même bleu-noir que ses pupilles ; elle avait la peau couleur fauve, et elle était plus mince que dans les bulletins d'information alors que, grande comme elle l'était, elle aurait pu être en fait solidement charpentée. Quant à lui, il était grand, extrêmement mince, et d'une pâleur bien peu en vogue ; la plupart des gens auraient trouvé ses yeux trop rapprochés.

Il contempla la feuille au dessin délicat qu'il tenait à la main, une main d'allure fragile, puis la lâcha ; souriant d'un air hésitant, il émergea du buisson excessivement fleuri qu'il était allé examiner. Il se frotta les mains, apparemment intimidé.

— Je m'excuse, je..., fit-il avec un geste nerveux.

— Ce n'est rien, dit-elle en tendant une main, qu'il serra. Vous êtes bien Relstoch Sessupin, n'est-ce pas ?

— Euh... oui, répondit-il, manifestement surpris.

Il tenait toujours la main de la jeune femme. Il s'en rendit compte et la relâcha promptement, l'air encore plus mal à l'aise.

— Diziet Sma.

Sans le quitter des yeux, elle inclina légèrement la tête, très lentement, et ses cheveux se balancèrent sur ses épaules.

— Oui, je sais, bien sûr. Euh... ravi de faire votre connaissance.

— C'est bien, fit-elle en hochant la tête. Moi de même. J'ai entendu ce que vous faites.

— Ah ! (Il prit un air de contentement juvénile et frappa dans ses mains sans même paraître s'en rendre compte.) Ah ! C'est très...

— Je n'ai pas dit que j'avais apprécié, coupa-t-elle.

Son sourire n'étirait plus qu'un coin de sa bouche.

— Ah.

Déconfiture.

Quelle cruauté.

— Toutefois, j'apprécie ; j'apprécie même beaucoup, reprit-elle, et voilà que tout à coup son visage exprimait une espèce de contrition amusée, presque complice.

Il éclata de rire, et elle sentit quelque chose se décontracter en elle. Tout allait bien se passer entre eux.

— Je me suis demandé pourquoi on m'invitait, vous savez, confessa-t-il. (Dans ses yeux profondément enfoncés s'alluma une lueur nouvelle.) Tout le monde ici a l'air si... (un haussement d'épaules) si important. C'est pour cela que je...

Il indiqua maladroitement la plante qu'il était en train d'observer à son arrivée.

— À vos yeux, un compositeur n'est donc pas quelqu'un d'important ? demanda-t-elle en se moquant gentiment de lui.

— Ma foi... à côté de tous ces politiciens, ces amiraux, ces hommes d'affaires... En termes de pouvoir, je veux dire... Et puis, je ne suis même pas très connu dans ma partie. J'aurais plutôt pensé à Savntreig, ou bien Khu, ou encore...

Elle acquiesça :

— Ce sont des gens qui ont, en effet, très bien *composé* leur carrière.

Il observa un bref silence, puis partit d'un petit rire et baissa les yeux. Il avait des cheveux très fins qui brillaient sous l'éclat du mâât lumineux. Ce fut au tour de Sma de succomber à son rire. Elle songea qu'il valait peut-être mieux lui parler de la commission tout de suite, sans attendre leur prochaine rencontre. Ce jour-là, elle ferait en sorte que l'assistance soit moins nombreuse (même si, pour le moment, ladite assistance demeurerait relativement lointaine), et l'ambiance un peu plus amicale... Mais peut-être attendrait-elle d'avoir avec lui une entrevue en tête à tête, une fois qu'elle serait sûre de le tenir sous son charme.

Combien de temps devait-elle faire durer ? Elle voulait cet homme, mais cela prendrait tellement plus d'importance si cela venait au terme d'une belle amitié ; l'échange interminable et exquis de confidences de plus en plus intimes, la lente accumulation d'expériences partagées, la langoureuse spirale de la danse de la séduction, l'incessant ballet d'avant en arrière, d'avant en arrière, toujours plus près, jusqu'à ce que la paresse se sublime dans la chaleur engloutissante de la récompense finale.

Il la regarda dans les yeux et dit :

— Vous me flattez, madame.

Elle soutint son regard et releva légèrement le menton, intensément consciente de la moindre nuance véhiculée par le langage de son corps, scrupuleusement traduit. Elle vit que l'homme avait perdu son expression juvénile. Ses yeux lui rappelaient la pierre

précieuse de son bracelet. Elle sentit la tête lui tourner légèrement et prit une profonde inspiration.

— Hem-hem !

Elle se figea sur place.

Cela venait de derrière elle, sur un côté. Elle vit le regard de Sessupin hésiter et se détacher d'elle.

Sans rien perdre de sa sérénité apparente, Sma se retourna et jeta un regard furieux à la coque gris-blanc du drone, comme si elle cherchait à y percer des trous.

— *Qu'est-ce que c'est encore ?* lança-t-elle d'une voix qui aurait rayé l'acier.

Le drone avait la taille – et plus ou moins la forme – d'une petite valise. Il s'éleva dans les airs pour venir se suspendre au niveau de son visage.

— Un problème, poupée, fit-il.

Puis il se déplaça vivement sur le côté et se pencha en arrière de sorte qu'il parut contempler les profondeurs ténébreuses du ciel, au-delà de la semi-sphère de cristal.

Sma baissa les yeux sur le sol de brique de l'arboretum et fit la moue. Elle se permit le plus infime des mouvements de tête.

— Monsieur Sessupin, sourit-elle en écartant les mains. Croyez-bien que je regrette, mais... voulez-vous...

— Mais naturellement.

Déjà il s'éloignait ; il passa rapidement devant elle en la saluant d'un unique hochement de tête.

— Peut-être pourrons-nous reprendre cette conversation ultérieurement, dit-elle.

Il se retourna, mais sans s'arrêter pour autant.

— Certes, certes, je... ce serait...

Manifestement à court d'inspiration, il lui adressa un nouveau hochement de tête nerveux puis se dirigea en toute hâte vers les portes situées tout au fond de l'arboretum. Il les franchit sans jeter un seul regard en arrière.

Sma virevolta et se planta devant le drone, qui bourdonnait à présent d'un air innocent, apparemment plongé dans la contemplation du cœur d'une fleur aux couleurs tapageuses dans laquelle son court museau était à demi enfoui. Il prit conscience de sa présence et regarda dans sa direction. Jambes écartées, elle posa un poing sur sa hanche et dit :

— « *Poupée ?* »

Le champ-aura du drone s'aviva : un mélange de pourpre (pour le regret) et de vert-de-gris (pour l'étonnement) décidément peu convaincant.

— Je ne sais pas, Sma... ça m'a échappé. Simple allitération en

« p ».

Sma donna un coup de pied dans une branche morte, fusilla le drone du regard et dit :

— Alors ?

— Ce ne sont pas de très bonnes nouvelles, répondit tranquillement le drone en reculant légèrement et en prenant une teinte sombre pour marquer sa tristesse.

Sma hésita. Elle détourna un instant les yeux et ses épaules s'affaissèrent brusquement. Elle s'assit sur une racine et sa robe se froissa tout autour d'elle.

— C'est Zakalwe, n'est-ce pas ?

Le drone exprima sa surprise par un arc-en-ciel – avec une telle promptitude, songea-t-elle, qu'on aurait presque pu y croire.

— Ça alors ! dit-il. Mais comment... ?

Elle balaya sa question d'un geste.

— Je l'ignore. Le ton de ta voix. L'intuition humaine... Voilà que ça recommence. La vie devenait trop amusante.

Elle ferma les yeux et appuya sa tête contre l'écorce sombre et rugueuse de l'arbre.

— Eh bien ?

Le drone Skaffen-Amtiskaw descendit à hauteur de son épaule et resta suspendu là. La jeune femme le regarda.

— Il faut qu'il revienne, lui dit-il.

— C'est bien ce que je pensais, soupira Sma en chassant l'insecte qui venait de se poser sur son épaule.

— Eh oui ! Rien d'autre ne marchera, je le crains ; il faut que ce soit lui, et nul autre.

— Peut-être, mais faut-il vraiment que ce soit *moi* et nulle autre ?

— C'est... c'est l'opinion générale.

— Formidable, ironisa Sma.

— Tu veux connaître la suite ?

— Est-elle plus agréable ?

— Pas vraiment, non.

— Oh, et puis après tout... (Sma claqua ses mains sur ses cuisses, puis se mit à les frotter.) Autant en finir tout de suite.

— Il faudrait que tu partes dès demain.

— Oh non ! (Elle enfouit sa tête dans ses mains, puis releva les yeux. Le drone jouait avec une brindille.) Tu plaisantes, ou quoi ?

— Malheureusement, non.

— Et tout ça ? (Elle indiqua la salle des turbines.) Et la conférence sur la paix ? Et toutes ces huiles, là-bas, avec leurs pattes graissées et leurs petits yeux en boutons de bottines ? Trois années de travail qui s'envolent en fumée, c'est ça ? Merde ! C'est d'une planète entière qu'il s'agit...

— La conférence sera maintenue.

— Ça, je n'en doute pas, mais qu'est-ce que tu fais du « rôle capital » que je suis censée y jouer ?

— Euh..., répondit le drone en amenant la brindille au niveau de la bande sensible située à l'avant de sa coque, eh bien...

— Oh non !

— Écoute, je sais que tu n'aimes pas...

— Non, drone ; ce n'est pas...

Brusquement, Sma se leva, alla se tenir au pied de la paroi de cristal, et plongeait son regard dans la nuit.

— Écoute, Dizzy..., fit le drone en s'approchant.

— Ne me donne pas de petits noms, s'il te plaît.

— Écoute, Sma... Elle n'existe pas pour de vrai. Ce n'est qu'une doublure. Une doublure électronique, mécanique, électrochimique, chimique. Une machine. Une machine contrôlée par Mental, qui n'est pas vivante en elle-même. Ce n'est ni un clone, ni...

— Je sais très bien tout cela, drone, répliqua-t-elle en joignant ses mains derrière son dos.

La machine se rapprocha en flottant dans les airs, lui entourait les épaules de son champ et serra doucement. La jeune femme se dégagea et riva ses yeux au sol.

— Il nous faut ton autorisation, Diziet.

— Mais oui, ça aussi je le sais.

Elle leva la tête vers des étoiles deux fois masquées : par les nuages, et par les lumières de l'arboretum.

— Naturellement, tu peux rester ici si tu le désires. (Le drone s'exprimait d'une voix laborieuse, chargée de remords.) La conférence pour la paix est importante, c'est certain ; elle nécessite la présence de... d'une personne qui sache arrondir les angles. Cela ne fait aucun doute.

— Et qu'y a-t-il de crucial au point que je doive filer d'ici dès demain ?

— Tu te souviens de Vøerenhutz ?

— Je me souviens de Vøerenhutz, répondit-elle d'une voix neutre.

— Eh bien, la paix a duré quarante ans, mais maintenant, elle touche à sa fin. Zakalwe travaillait avec un dénommé...

— Maitchigh ? coupa-t-elle, les sourcils froncés, en tournant à demi la tête vers le drone.

— Beychaé. Tsoldrin Beychaé. Qui, suite à notre intervention, est devenu président de l'Amas. Tant qu'il est resté au pouvoir, il a pu maintenir la cohérence du système politique ; seulement, il a pris sa retraite il y a huit ans, bien avant d'y être contraint, afin de se consacrer à l'étude et à la contemplation. (Le drone fit entendre l'équivalent d'un soupir.) La régression a suivi, et Beychaé vit

actuellement sur une planète dont les dirigeants sont subtilement hostiles aux forces qu'ils représentent, Zakalwe et lui ; des forces que nous soutenons. Ces dirigeants jouent un rôle actif dans l'éclatement du groupe en factions multiples. Plusieurs conflits mineurs se sont déclarés, et bien d'autres couvent ; une guerre à grande échelle touchant l'Amas tout entier est, selon l'expression consacrée, imminente.

— Et Zakalwe ?

— Globalement, on lui demande de faire une Sortie. De descendre sur la planète, de convaincre Beychaé qu'on a besoin de lui, et à tout le moins de l'amener à prendre parti. Mais il est possible que cela l'entraîne plus loin ; sans compter, pour compliquer encore les choses, que Beychaé ne se laissera sans doute pas facilement convaincre.

Sma considéra la question sous tous les angles sans détacher ses yeux du spectacle de la nuit.

— Aucun subterfuge possible ?

— Rien d'autre ne peut marcher que le vrai Zakalwe ; les deux hommes se connaissent trop bien. Comme Tsoldrin Beychaé connaît trop bien la machine politique en vigueur dans le système tout entier. Trop de souvenirs en jeu.

— Oui, commenta doucement Sma. Trop de souvenirs. (Elle massa ses épaules nues, comme si elle avait froid.) Et la grosse cavalerie ?

— Une flotte nébuleuse est en train de s'assembler ; un noyau composé d'un Véhicule-Système Limité et de trois Unités de Contact Général stationne dans les parages de l'amas proprement dit ; quelque quatre-vingts UCG les suivent à la trace à moins d'un mois de distance, à vitesse maximale. Il devrait y avoir, pendant un an environ, quatre ou cinq VSG dans un rayon de deux à trois mois. Mais ça, c'est vraiment en tout dernier recours.

— Méga-hécatombe en perspective, hein ? fit Sma sur un ton plein d'amertume.

— Si tu tiens à présenter les choses comme ça, oui, répondit Skaffen-Amtiskaw.

— Oh, merde, reprit doucement Sma en fermant les yeux. Bon, à quelle distance se trouve Vørenhutz, déjà ? J'ai oublié.

— Une quarantaine de jours seulement. Mais il faut d'abord qu'on passe prendre Zakalwe ; disons... quatre-vingt-dix jours en tout, rien que pour y aller.

Elle fit volte-face.

— Qui va contrôler la doublure si c'est moi qui pars à bord de ce vaisseau ?

Ses yeux se tournèrent brièvement vers le ciel.

— Le *Premier essai* restera ici quoi qu'il arrive, répondit le drone.

Le piquet ultra-rapide *Xénophobe* a été mis à ta disposition. Il peut décoller demain, un peu après midi, ou plus tôt... si telle est ta volonté.

Sma resta quelques instants sans bouger, les pieds joints et les bras croisés ; les traits tirés, elle faisait la moue. Skaffen-Amtiskaw se livra à une brève introspection et décréta qu'il avait de la peine pour elle.

La jeune femme demeura silencieuse et immobile quelques secondes de plus puis, tout à coup, repartit à grands pas vers les portes menant à la salle des machines en faisant claquer ses talons sur les briques de l'allée.

Le drone se précipita à sa suite et se suspendit au niveau de son épaule.

— Ce que je déplore, commenta Sma, c'est que tu n'aies pas su te rendre compte à quel point le moment était mal choisi.

— Je suis désolé. Je vous ai dérangés ?

— Penses-tu. Au fait, qu'est ce que c'est qu'un « piquet ultra-rapide » ?

— Le nouveau nom des Unités d'Offensive Rapide (Démilitarisées), l'informa le drone.

Elle regarda la machine, qui vacilla sur place : équivalent d'un haussement d'épaules.

— L'expression est censée faire meilleur effet.

— Et celui-là s'appelle le *Xénophobe*. Ma foi, rien à dire, c'est parfait. La doublure peut-elle prendre ma place tout de suite ?

— Demain à midi ; peux-tu la mettre au courant d'ici...

— Mettons demain matin, coupa Sma tandis que le drone passait prestement devant elle et ouvrait la porte en attirant vers eux les deux battants ; elle franchit le seuil d'un pas décidé et, rassemblant ses jupes, monta quatre à quatre les marches menant à la salle des turbines.

Les hralzs apparurent en dérapant à l'angle du mur du grand hall, et vinrent l'entourer en jappant et en bondissant. Sma s'arrêta pour les laisser tourner autour d'elle, flairer le bas de sa robe et chercher à lui lécher les mains.

— Non, reprit-elle à l'intention du drone. Tout compte fait, passe-moi à la sonde ce soir, quand je te le dirai. Je vais me débarrasser de ces gens aussi tôt que possible. Pour l'instant, je vais voir si je trouve l'ambassadeur Onitnert ; ordonne à Maikril de dire à Chuzleis qu'elle amène le ministre au bar, niveau Turbine 1, dans dix minutes. Fais mes excuses aux paparazzi du *System Times*, demande qu'on les ramène en ville et qu'on les y relâche ; donne-leur une bouteille de noctiflor chacun. Décommande le photographe, donne-lui un appareil photo et laisse-le prendre... soixante-quatre clichés, autorisation

expresse exigée. Demande à un domestique mâle de trouver Relstoch Sessupin, et convie-le dans mes appartements dans deux heures. Ah, et puis...

Sma s'interrompt et s'accroupit brusquement pour saisir dans ses mains le museau effilé d'un des deux hralzs pleurnicheurs.

— Oui, oui, Gracieuse, je sais, je sais, dit-elle tandis que l'animal alourdi par son ventre gonflé continuait à pousser sa plainte funèbre en lui léchant le visage. J'aurais voulu être là pour la naissance de tes petits, mais je ne peux pas..., soupira-t-elle en serrant la bête dans ses bras avant de lui prendre le menton dans sa main. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, Gracieuse ? J'aurais pu t'endormir jusqu'à mon retour, tu ne te serais aperçue de rien... Mais tous tes amis se seraient ennuyés de toi.

— Endors-les aussi, suggéra le drone.

Sma secoua la tête.

— Prends soin d'eux jusqu'à ce que je revienne, dit-elle à l'autre hralz. D'accord ? (Elle déposa un baiser sur le nez de l'animal, puis se releva. Gracieuse éternua.) Encore deux choses, drone, reprit Sma en traversant la meute tout excitée.

— Quoi donc ?

— Ne m'appelle plus jamais « poupée », entendu ?

— Entendu. Et puis ?

Ils contournèrent la masse luisante depuis longtemps inerte de la turbine six, et Sma s'immobilisa un instant, observant la foule affairée qui se pressait devant elle. Elle inspira profondément et carra les épaules. Elle souriait déjà en se mettant en marche et en disant tout bas au drone :

— Pas question que ma doublure baise.

— D'accord, répondit le drone tandis qu'ils rejoignaient la fête. Après tout, en un sens, il s'agit bel et bien de ton corps.

— Justement non, drone, rétorqua Sma en adressant un signe de tête à un serveur qui s'empressa de lui tendre son plateau de boissons. Justement, il ne s'agit *pas* de mon corps.

Appareils aériens et véhicules terrestres partirent en flottant ou en serpentant, selon le cas, en s'éloignant de la vieille centrale hydroélectrique. Les gens importants avaient pris congé. Il restait encore quelques traînards dans la grande salle, mais ceux-là n'avaient pas besoin d'elle. Elle se sentait lasse, et endocrina un peu d'*entrain* pour se remettre en forme.

Depuis le balcon sud de ses appartements, aménagés dans les anciens locaux administratifs de la centrale, elle plongea son regard dans la profonde vallée, en contrebas, et contempla la file de feux arrière qui soulignaient la corniche. Un aéro passa en chuintant au-

dessus de sa tête, puis vira de bord et disparut derrière la haute muraille incurvée de l'ancien barrage. Elle le regarda s'éloigner, puis se retourna vers les portes de l'appartement sur le toit en ôtant sa courte veste de soirée, qu'elle jeta négligemment sur son épaule.

On entendait de la musique au cœur de la somptueuse suite installée sous le jardin suspendu. Elle préféra se diriger vers le bureau, où l'attendait Skaffen-Amtiskaw.

Le sondage destiné à la mise à jour de la doublure ne durait que deux à trois minutes. Elle revint à elle en proie à la sensation habituelle de dislocation, mais le phénomène ne tarda pas à se dissiper. Elle se débarrassa de ses chaussures et s'engagea dans les couloirs sombres et moelleux en direction de la source musicale.

Relstoch Sessupin s'extirpa du fauteuil où il avait pris place, tenant toujours un verre de noctiflor qui rougeoyait doucement. Sma s'immobilisa sur le seuil.

— Merci d'être resté, dit-elle en laissant tomber sa courte veste sur un sofa.

— De rien. (Il porta à ses lèvres sa boisson rougeoyante, puis parut se raviser et referma ses deux mains autour du verre.) Qu'est-ce que... Euh... Y avait-il une raison particulière pour que vous... ?

Sma sourit, peut-être un peu tristement, et posa les deux mains sur les accoudoirs du grand fauteuil tournant derrière lequel elle se tenait. Elle baissa les yeux sur le coussin en cuir.

— Vous allez peut-être penser que je me flatte, déclara-t-elle. Mais, pour dire les choses un peu crûment... (Elle releva les yeux sur lui.) Si on baisait ?

Relstoch Sessupin en resta pétrifié. Au bout d'un moment, il éleva son verre jusqu'à ses lèvres et but une longue gorgée. Puis il l'abaissa de nouveau.

— Oui, dit-il. Oui, j'en ai eu envie... tout de suite.

— Nous n'avons que cette nuit, ajouta-t-elle en levant une main. Seulement cette nuit. C'est difficile à expliquer, mais à partir de demain... et pour une demi-année ou plus, je vais être incroyablement occupée ; à tel point que je serai... comment dire ? En deux endroits à la fois, vous voyez ?

Il haussa les épaules.

— Entendu. Comme vous voudrez.

Alors Sma se détendit, et un sourire se dessina progressivement sur son visage. Elle fit tourner le fauteuil pivotant, ôta son bracelet et le laissa tomber sur le siège. Puis elle déboutonna sans hâte le haut de sa robe et resta plantée là.

Sessupin vida son verre, le posa sur une étagère et vint la rejoindre.

— Lumière, murmura-t-elle.

La lumière baissa lentement, jusqu'à s'éteindre tout à fait, jusqu'à ce que, sur l'étagère, la lueur rouge des dernières gouttes de liquide fasse du verre l'objet le plus brillant de la pièce.

XIII

— Réveillez-vous !

Il se réveilla.

Le noir. Il se raidit sous les couvertures en se demandant qui pouvait bien lui parler ainsi. Personne ne lui parlait sur ce ton ; plus maintenant. Même à moitié endormi, après ce réveil inattendu, en plein milieu de la nuit peut-être, il discernait dans cette voix une nuance qu'il n'avait pas entendue depuis deux décennies, voire trois. L'impertinence. L'irrespect.

Il sortit la tête de la couverture protectrice et, retrouvant l'atmosphère tiède de la chambre, regarda autour de lui pour voir qui, dans la lumière rare dispensée par une unique lampe, osait lui adresser la parole sur ce ton. Il s'alarma l'espace d'une seconde – quelqu'un avait-il pu franchir la barrière des gardes et des écrans de sécurité ? – mais la peur céda promptement la place à une furieuse envie de savoir qui se montrait assez effronté pour lui parler ainsi.

L'intrus était assis dans un fauteuil, un peu en arrière du pied du lit. Il avait quelque chose de bizarre, ce qui était déjà bizarre en soi ; quelque chose d'inhabituel, d'indéfinissable, voire d'inhumain. On avait l'impression de se trouver en présence d'une projection légèrement à l'oblique. Ses vêtements aussi étaient étranges : amples, bigarrés même dans la faible lueur de la lampe de chevet. L'homme était habillé en clown ou en bouffon, mais son visage un peu trop symétrique était... sévère ? Méprisant ? Cette... *étrangéité* en rendait l'interprétation difficile.

Il voulut chercher à tâtons ses lunettes, mais c'était seulement le sommeil qui lui embrumait les yeux. Les chirurgiens lui avaient greffé de nouveaux yeux cinq ans auparavant, mais après soixante ans de myopie, il n'avait pu se débarrasser de cette habitude : tous les matins au réveil, il cherchait des lunettes qui n'existaient pas. Un inconvénient bien mineur, songeait-il invariablement ; et maintenant, avec le nouveau rétro-traitement anti-âge... Sa vue s'éclaircit. Il se dressa sur son séant, observant l'homme dans le fauteuil, et commença à croire qu'il rêvait ou qu'il voyait des fantômes.

L'homme semblait jeune ; il avait un visage large au teint hâlé et des cheveux noirs attachés derrière sa tête, mais si les esprits, les

morts lui vinrent à l'esprit, c'était pour une autre raison, en rapport avec ces yeux noirs, ces puits sans fond, et le dessin non humain de ces traits.

— Bonsoir, Ethnarque.

La voix du jeune homme était lente et mesurée. D'une certaine manière, c'était la voix d'un individu beaucoup plus âgé, suffisamment vieux pour que l'Ethnarque se sente brusquement jeune par comparaison. Cette voix le glaça sur place. Son regard fit le tour de la pièce. Qui était donc cet homme ? Comment était-il entré ? Le palais se voulait imprenable. Il y avait des gardes partout. Que se passait-il donc ? L'effroi revint.

La fille de la veille gisait, immobile, à l'autre bout du grand lit, silhouette informe sous les couvertures. Au mur, sur la gauche de l'Ethnarque, une paire d'écrans en veilleuse reflétait le faible éclat de la lampe de chevet.

Il avait peur, mais il était à présent tout à fait réveillé et réfléchissait à toute allure. Il y avait une arme cachée dans la tête de lit ; l'homme assis dans le fauteuil ne semblait pas armé (mais alors que faisait-il là ?). L'arme, toutefois, ne devait être utilisée qu'en dernier recours. Non, la solution, c'était le code vocal. Les micros et caméras dont la pièce était truffée étaient pour l'heure en stand-by : leurs circuits automatiques attendaient d'être activés par une expression bien définie. Parfois, il souhaitait trouver dans cette chambre l'intimité absolue ; à d'autres moments, il désirait y faire un enregistrement à lui seul destiné. Et puis, naturellement, il n'était pas exclu qu'un individu non autorisé s'introduise dans cette pièce, quelle que soit la vigilance des services de sécurité ; l'Ethnarque l'avait toujours su.

Il s'éclaircit la voix.

— Tiens, tiens ! Quelle surprise ! dit-il calmement, d'un ton égal.

Content de lui, il eut un petit sourire. Son cœur – qui, onze ans auparavant, avait appartenu à une jeune anarchiste athlétique – battait vite, mais pas au point de l'inquiéter. Il hocha la tête.

— *Vraiment*, quelle surprise, répéta-t-il.

Voilà. C'était fait. Une sonnerie d'alarme devait déjà retentir dans la salle de contrôle du sous-sol ; dans quelques secondes, les gardes allaient se bousculer à sa porte. Ou bien ils préféreraient ne pas prendre ce risque, et ouvriraient les réservoirs de gaz, au plafond ; alors il y aurait une explosion, et un brouillard aveuglant les plongerait tous deux dans l'inconscience. Le danger était que cela lui déchire les tympanes (songea-t-il en déglutissant), mais on pourrait toujours en prélever une paire sur un dissident en bonne santé. Peut-être ne serait-on même pas obligé d'en arriver là ; la rumeur prétendait que le rétrotraitement permettait de faire repousser

certaines parties du corps. Ma foi, quel mal y avait-il à acquérir de la force même au plus profond de son corps ; un stock de remplacement. Il appréciait le sentiment de sécurité que cela conférait.

— Tiens, tiens ! s'entendit-il dire encore au cas où les circuits n'auraient pas capté la phrase-code la première ou la deuxième fois. C'est vraiment une surprise.

Les gardes allaient sans doute arriver dans les secondes qui suivraient...

Le jeune homme vêtu de couleurs vives sourit. Son corps s'infléchit de manière bizarre, et il se pencha en avant jusqu'à poser ses coudes sur le bois sculpté du pied de lit. Ses lèvres remuèrent et le résultat fut une sorte de sourire. Il plongea la main dans une poche de son pantalon bouffant et en sortit une petite arme noire qu'il pointa sur l'Ethnarque en disant :

— Votre code ne fonctionnera pas, Ethnarque Kérian. Il ne se passera rien qui soit une surprise pour moi ; je n'en dirais pas autant pour vous. Le poste de contrôle du sous-sol est aussi inopérant que le reste.

L'Ethnarque Kérian regarda le petit revolver. Il avait vu des pistolets à eau qui lui avaient fait plus d'effet. *Mais qu'est-ce qui se passe ? Se peut-il réellement qu'il soit venu me tuer ?* Cet homme n'était certainement pas vêtu en assassin et, de toute manière, un véritable assassin l'aurait abattu dans son sommeil. Plus cet individu resterait longtemps assis là, plus il serait en danger, qu'il ait ou non rompu les communications avec le centre de contrôle. Donc, il était peut-être fou, mais ce n'était pas un assassin. Il était tout simplement grotesque d'imaginer qu'un assassin sérieux, un professionnel, se comportât ainsi ; mais, d'un autre côté, seul un assassin extrêmement compétent et professionnel jusqu'au bout des doigts aurait pu forcer les barrages de sécurité du palais... Donc... L'Ethnarque Kérian s'efforça de convaincre son cœur brusquement emballé, en pleine mutinerie. Donc, où étaient ces fichus gardes ? Il repensa au revolver dissimulé dans la tête de lit décorative, derrière lui.

Le jeune homme croisa les bras, de sorte que l'arme n'était plus pointée sur l'Ethnarque.

— Je peux vous raconter une petite histoire ? Cela vous ennuierais-il ?

C'est bien cela, il doit être fou.

— Non, non, allez-y. Racontez-moi donc votre petite histoire, répondit l'Ethnarque de sa voix la plus amicale, la plus avunculaire. Au fait, comment vous appelez-vous ? Manifestement, sur ce sujet vous avez l'avantage sur moi.

— En effet, n'est-ce pas ? fit la voix âgée s'échappant de lèvres pourtant jeunes. En réalité, ce n'est pas une histoire que j'ai à

raconter, mais deux. Mais il y en a une que vous connaissez presque entièrement. Je vais vous les narrer simultanément ; on va voir si vous savez les distinguer l'une de l'autre.

— Je...

— Chut ! fit l'autre en portant le petit pistolet à ses lèvres.

L'Ethnarque jeta un regard en coin à la fille, du côté opposé du lit. Il se rendit compte que l'intrus et lui-même avaient jusque-là parlé à mi-voix. S'il pouvait réveiller la fille, peut-être l'homme la prendrait-il pour cible ; ou du moins, peut-être détournerait-elle son attention le temps qu'il s'empare de l'arme cachée ; grâce à ce nouveau traitement, il était plus rapide qu'il ne l'avait été de vingt ans... *mais nom de nom, où étaient les gardes !*

— Écoutez un peu, jeune homme ! rugit-il. Voulez-vous me dire ce que vous faites là. Hein ?

Sa voix – qui s'était fait entendre dans des amphithéâtres et sur des places publiques sans la moindre amplification – résonna dans la pièce. Bon sang, les gardes du sous-sol auraient dû pouvoir l'entendre sans l'aide des microphones ! Or, la fille au bout du lit ne bougea même pas.

Le jeune homme affichait un sourire ironique.

— Tout le monde dort, Ethnarque. Il n'y a que vous et moi. Et maintenant, l'histoire dont je vous parlais...

— Qu'est-ce..., s'étrangla l'Ethnarque en repliant ses jambes sous les couvertures. Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ?

L'intrus eut l'air quelque peu surpris.

— Eh bien, je suis venu vous chercher, Ethnarque. Vous allez être enlevé. Et maintenant..., ajouta-t-il en déposant son arme sur le large rebord du pied de lit.

L'Ethnarque la regarda fixement. Trop loin pour qu'il puisse l'attraper, mais...

— L'histoire, reprit l'intrus en se laissant aller contre le dossier de son fauteuil. Il était une fois, bien loin d'ici, de l'autre côté du puits de gravité, une terre magique où il n'existait ni rois, ni lois, ni argent, ni propriété, mais où chacun vivait en prince, où les gens étaient très bien élevés et ne manquaient de rien. Ces gens vivaient en paix, mais ils s'ennuyaient ferme, car le paradis peut faire cet effet au bout d'un moment ; ils se lancèrent donc dans les bonnes œuvres. Disons qu'ils se mirent à rendre visite aux gens plus défavorisés. Et toujours ils s'efforçaient d'apporter avec eux ce qu'ils considéraient comme le bien le plus précieux : la connaissance, l'information. Une information aussi étendue que possible car ces gens avaient une étrange particularité : ils méprisaient les rangs et les grades, et détestaient les rois... comme tout ce qui relève de la hiérarchie... même les Ethnarques.

Le jeune homme eut un petit sourire. L'Ethnarque l'imita. Puis il

s'essuya le front et remua un peu dans son lit, comme pour s'installer plus confortablement. Son cœur battait toujours à grands coups.

— Or, à une époque, une force terrible menaçait de réduire leurs bons efforts à néant ; mais ils y résistèrent, et ce furent eux qui l'emportèrent. Ils sortirent du conflit encore plus forts qu'avant et, s'ils n'avaient pas éprouvé un tel désintérêt pour le pouvoir en tant que tel, ils auraient été extrêmement redoutés. Pourtant, il se trouve qu'ils ne l'étaient guère, par rapport à l'étendue de leurs pouvoirs. Et ces pouvoirs, ils s'amusaient entre autres à les exercer en se mêlant des affaires de sociétés qui, à leurs yeux, pouvaient tirer bénéfice de leur intervention. Et la méthode la plus efficace en la matière, c'est d'entrer en contact avec les gens situés tout en haut de l'échelle sociale. Un grand nombre d'entre eux deviennent médecins particuliers des plus hauts dignitaires et, à coups de traitements et de médicaments qui semblent magiques aux peuples relativement primitifs dont ils se préoccupent, ils améliorent les chances de survie des dirigeants qui le méritent. C'est ainsi qu'ils préfèrent œuvrer : en offrant la vie, voyez-vous, plutôt qu'en distribuant la mort. On peut considérer qu'ils manquent de fermeté, étant donné leur grande répugnance à tuer, et peut-être s'accorderont-ils à le reconnaître. Mais ce manque de fermeté est comparable à celui de l'océan, et, ma foi... demandez à n'importe quel marin si l'océan est frêle et inoffensif !

— Oui, je vois, fit l'Ethnarque en reculant encore un peu dans le lit, en glissant un oreiller derrière son dos et en vérifiant sa position par rapport à la cachette de l'arme.

Son cœur battait maintenant à tout rompre.

— Autre tendance de ces gens, autre façon de léguer la vie plutôt que la mort : ils offrent aux dirigeants de certaines sociétés (situées en deçà d'un niveau technologique donné) la seule chose que ne saurait leur apporter toute la richesse, toute la puissance dont ils disposent : le remède contre la mort. Le retour à la jeunesse.

Brusquement plus intrigué que terrifié, l'Ethnarque regarda fixement le jeune homme. Voulait-il parler du rétrotraitement anti-âge ?

— Ah ! je vois que les choses commencent à se mettre en place dans votre tête, n'est-ce pas ? sourit le jeune homme. Eh oui ! Vous ne vous trompez pas. Il s'agit bien du processus que vous avez suivi, Ethnarque Kérian. Et pour lequel vous avez payé, l'année écoulée. Pour lequel vous avez promis de payer – permettez-moi de vous le rappeler –, mais pas seulement en platine. Alors, vous vous souvenez maintenant, hmm ?

— Je... je ne sais pas très bien.

L'Ethnarque Kérian gagnait du temps. Du coin de l'œil, il apercevait le panneau dissimulant l'arme dans la tête de lit.

— Vous aviez promis de mettre fin au massacre du Youricam, vous vous rappelez ?

— J'ai dû dire que j'allais revoir notre politique de ségrégation et de relogement dans les...

— Non, coupa le jeune homme en agitant la main. Je veux parler des massacres, Ethnarque ; les trains de la mort, vous voyez ? Les trains dont les gaz d'échappement finissent par sortir de la dernière voiture. (Le jeune homme afficha une espèce de sourire ricanant et secoua la tête.) Alors, ça ne vous évoque rien, ça ? Non ?

— Je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler, répliqua l'Ethnarque.

Ses paumes transpiraient ; il les sentit froides et luisantes et les essuya sur les draps : s'il devait tenter le coup, il ne fallait pas que le revolver lui glisse des mains. Celui de l'intrus reposait toujours sur le pied de lit.

— Je suis bien sûr que si. En fait, j'en ai même la preuve.

— Si certains membres des forces de sécurité ont commis des actes excessifs, croyez qu'ils seront sévèrement...

— Nous ne sommes pas en conférence de presse, Ethnarque.

L'homme se pencha légèrement en arrière dans son fauteuil, s'éloignant du pistolet par la même occasion. Tremblant, l'Ethnarque se contracta.

— En réalité, vous avez conclu un marché, mais vous n'avez pas tenu vos engagements. Je suis donc venu réclamer mon dû, conformément à la clause de non-respect du contrat. On vous avait averti, Ethnarque. Ce qui a été donné peut être repris. (L'intrus se renversa encore plus franchement en arrière dans son fauteuil, examina la pièce plongée dans la pénombre, puis adressa un hochement de tête à l'Ethnarque tout en nouant ses mains derrière sa tête.) Dites au revoir à tout cela, Ethnarque Kérian. Vous êtes...

L'Ethnarque se tourna, heurta du coude le panneau secret, et la section concernée de la tête de lit pivota sur elle-même ; il arracha l'arme de son support, revint face à l'homme et la pointa sur lui ; puis il trouva la détente et la pressa.

Rien ne se passa. Le jeune homme le regardait, les mains toujours sur la nuque, tout le corps animé d'un lent mouvement de va-et-vient sur son siège.

L'Ethnarque appuya encore plusieurs fois sur la détente.

— Ça marche mieux avec ça, fit l'intrus en passant la main dans sa poche de poitrine pour en sortir une douzaine de balles, qu'il jeta sur le lit aux pieds de l'Ethnarque.

Les balles luisantes s'entrechoquèrent en roulant sur le drap et se rassemblèrent dans un pli. L'Ethnarque Kérian les regarda sans broncher.

— ... Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, énonça-t-il. (Sa langue était épaisse et sèche dans sa bouche. Il sentit ses intestins se relâcher et contracta désespérément l'anus ; il avait soudain l'impression d'être redevenu enfant, comme si le rétrotraitement l'avait fait régresser trop loin.) Tout. N'importe quoi. Je peux vous donner ce dont vous n'avez même jamais rêvé ; je peux...

— Tout ça ne m'intéresse pas, coupa le jeune homme en secouant la tête. Mon histoire n'est pas encore terminée. Voyez-vous, ces gens dont je vous parlais, ceux qui manquent de fermeté et préfèrent donner la vie que la mort... Eh bien, quand quelqu'un bafoue le contrat qu'il a passé avec eux, ou quand il tue après avoir promis de ne pas le faire, ces gens ne cherchent pas pour autant à l'assassiner en retour. Ils préfèrent utiliser leur fameuse magie ainsi que leur précieuse compassion pour, là encore, accomplir une bonne action. Alors, ce quelqu'un disparaît.

L'homme se redressa à nouveau dans son siège et prit appui sur le pied de lit. L'Ethnarque, lui, se contentait de le fixer en tremblant de tous ses membres.

— Ces gens pleins de bonté... font disparaître les méchants, reprit le jeune homme. Mais d'abord, ils envoient d'autres individus les récupérer. Et ces individus – les récupérateurs – aiment insuffler la peur de la mort à ceux qu'ils viennent chercher, et ont tendance à porter des habits... (il désigna son propre vêtement bigarré) passe-partout ; et naturellement – grâce à la magie –, ils n'ont pas le moindre mal à s'introduire dans les palais les mieux gardés.

L'Ethnarque déglutit et, d'une main qui tremblait furieusement, finit par lâcher son arme inutile.

— Attendez un peu, fit-il en s'efforçant de dominer sa voix. (Les draps étaient trempés de sueur.) Vous voulez dire que...

— Nous voici parvenus pratiquement à la fin de l'histoire, l'interrompt le jeune homme. Ces gens si gentils (que vous jugeriez insuffisamment fermes, comme je l'ai déjà dit) enlèvent les méchants et les emportent avec eux. Ils les mettent quelque part où ils ne peuvent pas faire de mal. Ce n'est pas un paradis, mais ça ne ressemble pas non plus à une prison. Là, les méchants sont parfois obligés d'écouter les bons leur dire à quel point ils ont été méchants ; ils n'ont plus jamais l'occasion de changer le cours de l'histoire, mais ils vivent confortablement, en toute sécurité, et ils meurent en paix... grâce aux gentils. Certains disent peut-être que les bons ne sont pas assez fermes ; mais les bons pas assez fermes, eux, disent qu'en général, les crimes commis par les méchants sont tellement atroces qu'il n'existe aucun moyen connu de leur faire endurer fût-ce un millionième de la souffrance et du désespoir qu'ils ont eux-mêmes causés aux autres. Alors, à quoi bon les châtier ? Compléter la vie du

tyran par sa propre mort reviendrait simplement à commettre une monstruosité supplémentaire. (Le jeune homme parut troublé l'espace d'une seconde, puis haussa les épaules.) Je vous l'ai dit : certains trouvent qu'ils manquent de fermeté.

Sur ces derniers mots, il ramassa son petit pistolet et l'enfouit dans une des poches de son pantalon.

Puis il se remit lentement sur pied. Le cœur de l'Ethnarque continuait de battre à tout rompre, mais on voyait maintenant des larmes dans ses yeux.

Le jeune homme se baissa, ramassa quelques vêtements et les lança à l'Ethnarque, qui s'en empara vivement et les serra contre sa poitrine.

— Mon offre tient toujours, déclara l'Ethnarque Kérian. Je peux vous donner...

— La satisfaction du devoir accompli, soupira le jeune homme en contemplant les ongles d'une de ses mains. C'est tout ce que vous pouvez me donner, Ethnarque. Rien d'autre ne m'intéresse. Habillez-vous ; vous partez.

L'autre commença à enfiler sa chemise.

— C'est votre dernier mot ? insista-t-il. Vous savez, je crois avoir découvert quelques vices nouveaux que même le vieil Empire ne connaissait pas. Je suis disposé à vous les faire partager.

— Non, merci.

— Qui sont ces gens dont vous parlez, au fait ? demanda l'Ethnarque en boutonnant sa chemise. Et puis-je savoir comment vous vous nommez ?

— Contentez-vous de vous habiller.

— Ma foi, je continue de croire que nous pourrions parvenir à un quelconque arrangement... (L'Ethnarque attacha son col.) Tout cela est bien ridicule, mais je dois sans doute remercier le sort que vous ne soyez pas un assassin, n'est-ce pas ?

Le jeune homme sourit et parut tirer quelque chose de sous un de ses ongles. Il mit ses mains dans ses poches tandis que l'autre repoussait à coups de pied ses draps vers le fond du lit, puis ramassait ses culottes.

— En effet, répondit le jeune homme. Ce doit être épouvantable de se dire qu'on va bientôt mourir.

— Il y a plus agréable, acquiesça l'Ethnarque en enfilant une jambe, puis l'autre dans son pantalon.

— Mais quel soulagement, j'imagine, quand on se voit octroyer un sursis !

— Hmm.

L'Ethnarque fit entendre un petit rire.

— C'est un peu ce que doit ressentir l'homme qui se fait ramasser

dans une rafle avec les autres habitants de son village et qui se dit qu'il va être passé par les armes..., musa le jeune homme en faisant face à l'Ethnarque depuis le pied du lit, quand il apprend qu'en fin de compte, on va simplement le reloger ailleurs. (Il sourit. L'Ethnarque hésita.) Un ailleurs, reprit-il, où il se rendra en train. (Il ressortit la petite arme noire de sa poche.) Dans un train qui contient toute sa famille, sa rue, son village tout entier... (Le jeune homme régla quelque chose sur la petite arme sombre qu'il tenait à la main.) Et qui finit par ne plus rien contenir que des gaz d'échappement et un grand nombre de cadavres. (Il eut un sourire sans joie.) Qu'en pensez-vous, Ethnarque Kérian ? Est-ce en gros ce que vous ressentez ?

L'interpellé s'immobilisa brusquement et regarda le revolver en ouvrant de grands yeux.

— Les gentils s'appellent la Culture, expliqua le jeune homme, et moi aussi, j'ai toujours pensé qu'ils manquaient de fermeté. (Il tendit l'arme à bout de bras.) Je ne travaille plus pour eux depuis quelque temps. Maintenant, je suis à mon compte.

L'Ethnarque contempla bouche bée les yeux sombres et sans âge qui surmontaient le canon de l'arme noire.

— Moi, déclara l'homme, je suis Chéradénine Zakalwe. (Il éleva le pistolet à la hauteur du nez de l'Ethnarque.) Et vous, vous êtes un homme mort.

Sur quoi il fit feu.

... Rejetant la tête en arrière, l'Ethnarque s'était mis à hurler ; l'unique balle qui fut tirée se logea donc dans son palais avant d'exploser à l'intérieur de son crâne.

Son cerveau gicla sur la tête de lit sculptée. Son corps s'effondra dans les draps doux comme de la peau. Il y eut une unique convulsion, et le sang jaillit.

Il regarda le sang former une mare. Il battit une ou deux fois des paupières.

Puis il ôta avec lenteur ses vêtements aux couleurs criardes et les fourra dans un petit sac à dos noir. En dessous, il portait une combinaison noire, noire comme les ombres.

Il sortit de son sac à dos un masque d'un noir mat et le passa autour de son cou sans l'ajuster encore sur son visage. Il gagna la tête du lit, décolla un petit carré transparent du nez de la jeune fille endormie, puis s'enfonça à nouveau dans les ténèbres de la chambre en remontant son masque.

Passant en vision nocturne, il dégagea le panneau frontal dissimulant le tableau de contrôle du système d'alarme, et en retira plusieurs petites boîtes. Puis, en marchant très doucement cette fois, très lentement il traversa la pièce en se dirigeant vers la fresque

pornographique qui couvrait tout un mur et dissimulait l'issue de secours susceptible de conduire l'Ethnarque soit aux égouts, soit au toit du palais.

Avant de refermer la porte, il se retourna et contempla une dernière fois le gâchis sanglant qui maculait la surface sculptée de la tête de lit. Il eut à nouveau le même petit sourire, mais un peu hésitant cette fois.

Puis, lui-même semblable à un fragment de nuit, il se faufila dans les profondeurs du palais, toutes de pierre noire.

Deux

Le barrage s'étendait, calé entre les collines piquées d'arbres, tel un tesson appartenant à une gigantesque tasse brisée. Le soleil matinal illuminait la vallée, frappait sa face concave et donnait naissance à un flot de lumière réfléchi. En arrière du barrage, le lac tout en longueur était sombre et froid. L'eau arrivait à peine à mi-hauteur de l'énorme muraille de béton et, plus loin, les bois avaient depuis longtemps reconquis une bonne moitié des flancs de montagne jadis complètement noyés. Aux pontons d'une rive étaient amarrés des bateaux à voile, dont les vaguelettes venaient lécher les coques miroitantes.

Les oiseaux découpaient l'air, très haut dans le ciel, et décrivaient des cercles dans la tiédeur des rayons du soleil, au-dessus de l'ombre du barrage. L'un d'eux descendit en piqué, puis se mit à planer parallèlement à la courbe du barrage, suivant la route déserte qui courait à son sommet. L'oiseau ramena ses ailes contre son corps juste au moment où l'on aurait cru qu'il allait percuter les rambardes blanches bordant la route de part et d'autre ; il fila en un éclair entre les montants étoilés de rosée, exécuta un demi-tonneau, rouvrit incomplètement ses ailes et fondit tout droit vers l'ancienne centrale hydroélectrique désaffectée, désormais résidence majestueusement excentrique – sans parler de son aspect hautement symbolique – de la femme nommée Diziet Sma.

L'oiseau retrouva une posture plus normale et poursuivit ainsi sa descente ; parvenu à hauteur du jardin suspendu, il déploya toutes grandes ses ailes pour prendre appui sur l'air et, s'immobilisant précipitamment en donnant de rapides coups d'ailes, il atterrit avec un petit bruit de serres sur le rebord d'une fenêtre, au dernier étage de l'ancien centre administratif, à présent aménagé en appartements.

Les ailes repliées, sa tête noire de suie penchée sur le côté avec, dans son petit œil rond, la lumière réfléchi par le mur de béton, l'oiseau gagna en sautillant une fenêtre entrouverte dont les souples rideaux rouges ondoyaient dans la brise. Il passa la tête sous l'ourlet voletant du tissu et jeta un regard dans la pénombre de la pièce.

— Tu arrives trop tard, dit Sma qui, l'air tranquillement méprisant, passait justement devant la fenêtre.

Elle porta à sa bouche le verre d'eau qu'elle tenait à la main et but une gorgée. Elle venait de prendre une douche, et son corps couleur fauve était perlé de gouttelettes.

La tête de l'oiseau pivota, et il la suivit du regard tandis qu'elle se dirigeait vers la penderie et entreprenait de s'habiller. Pivotant à nouveau, le regard de l'oiseau se porta sur le corps masculin qui planait à un peu moins d'un mètre au-dessus d'un sommier posé à même le sol. Dans la brume indistincte engendrée par le champ anti-g du lit, la silhouette pâle de Relstoch Sessupin remua dans les airs, puis roula sur elle-même. Ses bras s'écartèrent doucement et, au bout d'un moment, le faible champ centreur opérant de son côté du lit les lui ramena lentement le long du corps. Dans le dressing, Sma retint une gorgée d'eau dans sa bouche et se gargarisa avant de l'avaler.

À cinquante mètres plus à l'est, flottant très haut dans la salle des turbines, Skaffen-Amtiskaw estimait l'étendue des dégâts causés par la fête de la veille. La partie de son cerveau qui contrôlait le drone-garde déguisé en oiseau jeta un dernier regard au lacis d'égratignures couvrant les fesses de Sessupin, ainsi qu'aux traces de morsures qui s'effaçaient déjà sur les épaules de Sma (elle était en train de les recouvrir d'une chemise arachnéenne), puis releva le drone-garde de sa mission.

L'oiseau poussa un cri rauque, repassa d'un bond derrière le rideau et tomba de l'appui de la fenêtre dans un grand battement d'ailes affolé ; puis il prit son envol et remonta à toute allure le long de la face luisante du barrage. Perçants, ses cris d'alarme se répercutèrent sur les flancs de béton et revinrent le troubler encore davantage. L'écho de ce tapage parvint jusqu'aux oreilles de Sma, qui boutonna son gilet en souriant.

— La nuit a été bonne ? Bien dormi ? s'enquit Skaffen-Amtiskaw en retrouvant Sma sous le portique de l'ancien immeuble administratif.

— Très bonne, mais pas dormi, répondit-elle en bâillant.

Puis elle chassa les hralzs geignards vers le grand hall de marbre qui formait l'entrée du bâtiment ; là attendait Maikril le majordome, l'air malheureux et un paquet de laissez à la main. Tout en enfilant ses gants, Sma fit un pas à l'extérieur et pénétra dans la lumière du soleil. Le drone lui maintenait la portière ouverte. Elle laissa l'air frais du matin lui emplir les poumons et dévala les marches en faisant claquer ses talons. Elle sauta dans la voiture, grimaça légèrement en s'installant au volant, puis bascula un interrupteur qui mit en marche le toit ouvrant, pendant que le drone chargeait ses bagages dans le coffre arrière. Elle tapota du doigt la jauge de batterie sur le tableau de bord et appuya à petits coups sur l'accélérateur, juste pour sentir

les moteurs jugulés par les freins. Le drone verrouilla la malle et alla se suspendre au-dessus de la banquette arrière. Sma agita le bras pour dire au revoir à Maikril qui, pourchassant un des hralzs sur les marches de la salle des turbines, ne s'aperçut de rien. Sma se mit à rire, puis appuya à fond sur l'accélérateur et libéra le frein.

La voiture fit un bond et, soulevant une gerbe de gravier, prit à droite sous les arbres – qu'elle évita de quelques centimètres –, avant de filer à toute allure vers les montants en granit du portail de la centrale ; puis, opérant un dérapage arrière en guise d'adieu, elle s'engagea à une vitesse encore plus grande sur la corniche.

— On aurait pu prendre l'avion, fit remarquer le drone en couvrant les rafales de vent.

Mais il eut bien l'impression que Sma ne l'écoutait pas.

La sémantique des fortifications a quelque chose de panculturel, songea-t-elle en descendant les marches de pierre qui partaient du mur d'enceinte du château, les yeux fixés sur le donjon en forme de tambour qui se profilait au loin, brumeux en haut de son promontoire et protégé par plusieurs strates de murailles. Elle traversa la pelouse et, Skaffen-Amtiskaw flottant à hauteur d'épaule, sortit du fort par une poterne.

Tout en bas, on découvrait le nouveau port, ainsi que le détroit où des navires de haute mer filaient doucement dans le soleil de cette fin de matinée, cap sur le large ou sur la mer intérieure, selon le chenal qu'ils suivaient. De l'autre côté des divers bâtiments composant le château, la cité révélait sa présence par le biais d'un lointain grondement et – puisque c'était de là que soufflait la brise – par l'odeur de... eh bien, l'odeur de la Ville ; après trois années, elle n'avait pas trouvé d'autre définition. Elle se doutait, pourtant, que chaque ville devait avoir son odeur bien à elle.

Assise dans l'herbe, les genoux ramenés sous le menton, Diziet Sma contemplait, par-delà le détroit et les arches de ses ponts suspendus, le sous-continent, là-bas, sur le rivage opposé.

— Quoi d'autre ? interrogea le drone.

— Raye mon nom de la liste des jurés pour la cérémonie de remise des prix de l'Académie... et écris à ce type, ce Pétrain, en essayant de gagner du temps. (Le soleil lui fit froncer les sourcils, et elle se protégea les yeux d'une main.) Je ne vois rien d'autre.

Le drone vint se tenir devant elle ; il agaçait une petite fleur qui poussait dans l'herbe à ses pieds, et se mit à jouer avec.

— Le *Xénophobe* vient de pénétrer dans le système, annonça-t-il.

— Tu m'en vois ravie, commenta Sma d'un ton amer.

Elle s'humecta un doigt et frotta une petite tache de boue à la pointe d'une de ses bottes.

— Et le jeune homme qui se trouve dans ton lit vient de faire surface ; il demande à Maikril où tu dois t'en aller.

Pour toute réponse, Sma se contenta de hausser les épaules en souriant. Elle se laissa aller en arrière dans l'herbe, un bras passé sous la tête.

Le ciel aigue-marine était piqueté de nuages. Elle huma l'odeur de l'herbe, goûta le parfum des petites fleurs écrasées. Sans se relever, elle jeta un regard en arrière à la muraille gris-noir qui s'élevait derrière elle, vertigineuse, et se demanda si le château avait jamais essuyé d'attaques par des journées comme celles-ci. Le ciel paraissait-il également sans limites, les eaux du détroit aussi fraîches et propres, les fleurs aussi colorées, aussi odorantes lorsque les hommes se battaient, hurlaient, tailladaient, titubaient, tombaient et regardaient leur sang maculer l'herbe ?

Brume et semi-obscurité, pluie et nuages bas... voilà un décor qui lui semblait plus approprié ; comme un manteau enveloppant la honte dont se couvraient les champs de bataille.

Elle se sentit brusquement lasse. Elle s'étira et frissonna au souvenir fugace des fatigues de la nuit. Alors, comme quand on tient un objet précieux en le sentant glisser entre ses doigts, mais qu'on se montre suffisamment rapide et adroit pour le rattraper avant qu'il ne tombe, elle sut – quelque part en elle-même – plonger tout au fond pour retenir le souvenir évanescant qui allait sombrer à nouveau dans le chaos et le vacarme de sa pensée et, endocrinant *Réminiscence*, elle put le contenir, le savourer, le revivre jusqu'à se sentir à nouveau frissonner dans la chaleur du soleil ; elle faillit même pousser un petit gémissement.

Elle laissa enfin le souvenir lui échapper, toussa et se redressa sur son séant ; puis elle jeta un coup d'œil au drone pour voir s'il s'était aperçu de quelque chose. La machine ramassait de minuscules fleurs, non loin de là.

Un groupe de ce qu'elle identifia comme étant des écoliers remontait en babillant et en poussant de petits cris l'allée qui menait de la station de métro à la poterne. En tête et en queue de colonne marchaient des adultes tout imprégnés de cette vigilance tranquille et lasse qu'elle avait déjà remarquée chez les professeurs et les mères de famille nombreuse. Au passage, quelques enfants montrèrent du doigt le drone qui planait dans les airs ; ils ouvrirent de grands yeux, gloussèrent et posèrent des questions. Puis on leur fit franchir l'étroit portail, et leurs voix s'éteignirent.

C'étaient invariablement les enfants qui en faisaient toute une histoire, elle s'en était déjà rendu compte. Les adultes portaient simplement du principe qu'il y avait un « truc » derrière le spectacle de la machine flottant dans les airs sans support apparent. Mais les

enfants, eux, voulaient savoir comment ça marchait. Quelques scientifiques, quelques ingénieurs avaient bien eu l'air étonnés, eux aussi, mais, quand ils avaient annoncé qu'il se passait des choses bizarres, on avait jugé le phénomène si improbable qu'on avait refusé de les croire. Le phénomène en question, c'était l'anti-gravité ; et un drone, dans cette société, c'était comme une lampe-torche en plein âge de pierre ; néanmoins – à sa grande surprise – on pouvait bluffer avec une facilité déconcertante.

— Les vaisseaux viennent de se rencontrer, l'informa le drone. On transfère matériellement la doublure, au lieu de la *déplacer*.

Sma rit, arracha un brin d'herbe et se mit à le mordiller.

— Ce vieux *P.E.* ne fait pas confiance à son déplaceur, c'est ça ?

— Moi aussi, je suis persuadé qu'il est sénile, répliqua le drone d'un ton dédaigneux.

Il était occupé à percer des trous dans les tiges, à peine plus épaisses qu'un cheveu, des fleurs qu'il avait ramassées, puis à les tresser ensemble pour confectionner une petite guirlande.

Sma le regarda faire tandis que ses champs invisibles manipulaient les corolles ténues avec une dextérité de dentellière donnant le jour, d'une chiquenaude, à un motif arachnéen.

Il n'avait pas toujours été aussi raffiné.

Une fois, vingt ans plus tôt peut-être, très loin de là, sur une autre planète, dans une tout autre zone de la galaxie, sur le fond rocheux d'une mer définitivement asséchée, décapé par des vents hurlants, sous des plateaux qui avaient été îles et dans une poussière qui avait été limon, elle avait logé dans une petite ville-frontière, à l'extrême limite de la ligne de chemin de fer ; elle se préparait à y louer des montures afin de s'aventurer au cœur du désert, à la recherche du nouvel enfant-messie.

À la tombée de la nuit, les cavaliers arrivèrent sur la place et voulurent l'arracher à son auberge ; ils avaient entendu dire qu'à la seule couleur de sa peau, elle valait déjà un bon prix.

L'aubergiste commit l'erreur de vouloir les raisonner ; il finit cloué à sa porte par une épée ; ses filles le pleurèrent, mais on ne tarda pas à les emmener de force.

Sma se détourna de la fenêtre, en proie à la nausée, et entendit des bottes marteler à grand bruit les marches de l'escalier branlant. Skaffen-Amtiskaw se trouvait près de la porte. Il fixait Sma, tranquille. Des cris s'élevèrent au-dehors, sur la place, ainsi que quelque part à l'intérieur de l'auberge. On tambourina à la porte de la chambre avec une telle énergie qu'une averse de poussière tomba et que le plancher trembla. À court de stratagèmes, Sma ouvrait de grands yeux.

Elle regarda fixement le drone.

— Fais quelque chose, s'étrangla-t-elle.

— Avec plaisir, murmura Skaffen-Amtiskaw.

La porte s'ouvrit à la volée et alla heurter violemment le mur de torchis. Sma tressaillit. Deux hommes vêtus de grands manteaux noirs occupaient tout l'encadrement de la porte. Elle sentit leur odeur. L'un marcha sur elle à grands pas, l'épée dans une main et une corde dans l'autre, sans remarquer le drone resté un peu à l'écart.

— Excusez-moi, fit ce dernier.

L'homme jeta un regard à la machine sans ralentir l'allure.

Et puis brusquement, il ne fut plus là, et un nuage de poussière emplit la pièce. Sma avait les oreilles qui carillonnaient ; des morceaux de torchis et des bouts de papier pleuvaient du plafond, et on voyait un grand trou dans le mur, juste en face de Skaffen-Amtiskaw, qui, au mépris apparent des lois régissant l'action/réaction, planait toujours exactement au même endroit. Une femme poussa un hurlement hystérique de l'autre côté du trou, dans la chambre adjacente, où ce qui restait de l'homme était allé s'incruster dans le mur, au-dessus de son lit, et où le sang maculait copieusement non seulement le plafond, mais aussi les murs, le lit et la femme elle-même.

Le second homme entra en virevoltant dans la pièce et déchargea à bout portant son long pistolet sur le drone ; à un centimètre du museau de la machine, la balle se transforma en rondelle de métal aplati ; puis elle tomba par terre. L'homme tira son épée et la brandit en un éclair, cherchant à faucher le drone à travers la poussière et la fumée. La lame se rompit net sur un renflement de champ rougeâtre, juste au-dessus de la coque du drone, et l'homme fut soulevé de terre.

Sma était accroupie dans un coin ; la bouche pleine de poussière et les mains plaquées contre les oreilles, elle s'écoutait hurler.

L'espace de quelques secondes, l'homme se débattit follement au centre de la pièce. Puis, toujours suspendu dans les airs, il devint subitement flou et il y eut une nouvelle et colossale explosion de bruit. Sma vit une ouverture inégale se découper dans le mur au-dessus de sa tête, à côté de la fenêtre qui donnait sur la place. Les lattes du plancher se soulevèrent brusquement et la poussière l'étouffa.

— Assez ! hurla-t-elle.

Au-dessus du trou, le mur se fissura et, dans un craquement, le plafond s'effondra dans la chambre en entraînant des mottes de torchis et de chaume. La poussière lui obstruait la bouche et les narines. Elle se remit tant bien que mal sur pied et faillit se jeter par la fenêtre tant elle avait besoin d'inspirer un peu d'air.

— Assez, répéta-t-elle d'une voix croassante tout en expulsant la poussière de ses poumons.

Le drone vint se poster à côté d'elle et essuya au moyen d'un plan-champ la poussière qui lui maculait le visage, tout en soutenant

le plafond effondré par une mince colonne de champ. L'un comme l'autre étaient teints de rouge foncé, couleur exprimant le plaisir chez les drones.

— Là, là, fit Skaffen-Amtiskaw en lui donnant de petites tapes rassurantes dans le dos.

Sma s'étrangla et cracha par la fenêtre, puis regarda la place, horrifiée.

Sous un nuage de poussière, le cadavre du second homme gisait, sac détrempé de rouge, au beau milieu des cavaliers. Avant que ces derniers, qui ne pouvaient en détacher leur regard, n'aient eu le temps de tirer leur épée... Avant que les filles de l'aubergiste, attachées sur deux montures par les ravisseurs, n'aient enfin identifié la forme tombée en tas à leurs pieds et ne se remettent à hurler, quelque chose passa en bourdonnant à la hauteur de l'épaule de Sma et fonça tout droit vers les hommes rassemblés sur la place.

Un des guerriers rugit, brandit son épée et se précipita vers l'entrée de l'auberge.

Il réussit à gravir deux marches. Lorsque le missile-couteau passa près de lui, tout champ déployé, il rugissait encore.

L'objet lui trancha net la gorge. Le rugissement se mua en un son évoquant le souffle du vent, et un épais gargouillement sortit de sa trachée exposée à l'air libre, tandis que le cadavre s'écroulait dans la poussière.

Le missile se déplaçait plus rapidement que n'importe quel oiseau, n'importe quel insecte, et prenait des virages beaucoup plus serrés. Il contourna le plus grand groupe de cavaliers à une vitesse telle qu'il en devint pratiquement invisible, tout en émettant un curieux son entrecoupé.

Sept cavaliers – cinq debout, deux toujours en selle – s'affalèrent dans la poussière, en quatorze morceaux distincts. Sma essaya de crier quelque chose au drone, pour faire en sorte que le missile s'arrête, mais la poussière l'étranglait toujours, et elle se mit tout à coup à vomir. Le drone lui tapota encore le dos.

— Là, là, fit-il à nouveau, d'un ton préoccupé.

Sur la place, les deux filles de l'aubergiste descendirent des montures auxquelles on les avait attachées et se laissèrent glisser à terre. Le mouvement tranchant qui avait tué les sept hommes avait par la même occasion sectionné leurs liens. Le drone eut un léger frisson de satisfaction.

Un homme laissa tomber son épée et se mit à courir. Le missile-couteau plongea tout droit à travers lui. Il décrivit une courbe et, dessinant dans les airs une sorte de crochet tout rougeoyant de sang, cisailla la gorge des deux derniers hommes restés en selle, qui s'abattirent aussitôt. Les crocs dénudés, la monture de l'ultime cavalier

se cabra devant le missile ; toutes griffes sorties, elle rua des deux pattes de devant. L'engin lui traversa le cou de part en part pour aller se planter dans le visage du cavalier.

Une fois passé la détonation qui suivit, la machine s'immobilisa brusquement dans les airs tandis que le corps sans tête du cavalier tombait lentement de l'animal qui, en proie à de violentes convulsions, s'effondrait à son tour. Le missile-couteau se mit à tourner lentement sur lui-même, comme pour passer en revue l'œuvre qu'il venait d'achever en quelques secondes à peine, puis s'éleva en flottant vers la fenêtre.

Les filles de l'aubergiste s'étaient évanouies.

Sma vomissait.

Les montures affolées bondissaient et couraient en tous sens sur la place, quelques-unes traînant derrière elles des morceaux de leurs cavaliers.

Le missile-couteau redescendit en piqué et frappa à la tête l'une des montures hystériques au moment même où l'animal allait piétiner les deux jeunes filles affalées, inertes, dans la poussière ; puis il les traîna toutes les deux à l'écart du carnage, vers le seuil de l'auberge où gisait leur père défunt.

Enfin, le petit engin brillant d'une propreté sans tache remonta en douceur vers la fenêtre – esquivant délicatement les projections bilieuses de Sma – et rentra prestement se nicher dans la coque du drone.

— Ordures !

Sma voulut frapper le drone à coups de poing, puis à coups de pied ; elle saisit une chaise basse et l'abattit sur le corps du drone.

— Sale petite ordure ! Assassin !

— Voyons, Sma, répondit la machine d'un ton raisonneur.

Il se tenait immobile dans le maelström de poussière qui se redéposait lentement, et soutenait toujours le plafond.

— Tu m'avais dit de faire quelque chose.

— Fouteur de charogne ! lança-t-elle en lui fracassant une table sur le dos.

— Mademoiselle Sma, surveillez votre langage, je vous prie !

— Espèce de merde, de... de bite fendue ! Je t'ai dit *d'arrêter* !

— Ah bon ? Vraiment ? Je suis désolé, mais ça m'a échappé.

Alors, percevant l'extrême indifférence qu'exprimait la voix de la machine, Sma s'immobilisa. Elle songea très distinctement qu'un choix s'offrait à elle : soit elle s'effondrait en larmes, après quoi elle mettrait un temps infini à récupérer, au risque de rester jamais captive du contraste entre la placidité du drone et son propre effondrement ; soit...

Elle prit une profonde inspiration et se contraignit au calme.

Puis elle marcha vers le drone et déclara tranquillement :

— Très bien ; pour cette fois-ci... je passe l'éponge. Amuse-toi bien quand tu te rejoueras la scène. Mais si jamais tu me refais un coup pareil... (Elle assena une petite claque sur la coque de métal et poursuivit en murmurant :) Tu es fini, tu m'entends ?

— Absolument, répondit le drone.

— Du minerai, des scories, des pièces détachées, de la ferraille !

— Oh, s'il te plaît, non, pas ça ! soupira Skaffen-Amtiskaw.

— Je ne plaisante pas. À partir de maintenant, tu auras le moins souvent possible recours à la force. Je me fais bien comprendre ? C'est d'accord ?

— Oui : tu te fais bien comprendre, et oui : c'est d'accord.

Elle fit demi-tour, ramassa son sac et se dirigea vers la porte non sans jeter tout d'abord un œil dans la chambre voisine, à travers le trou qu'avait fait le premier homme. Quant à la locataire de la chambre, elle avait fui. Le cadavre, lui, était toujours incrusté dans le mur, et son sang se déployait en éventail autour de lui comme des rayons d'*ejecta*.

Sma jeta un regard à la machine par-dessus son épaule et cracha par terre.

— Le *Xénophobe* arrive, déclara Skaffen-Amtiskaw, qui venait d'apparaître devant elle, sa coque luisant dans le soleil. Tiens, ajouta-t-il en lui présentant au bout d'un champ la petite guirlande de fleurs bigarrées qu'il avait fabriquée.

Sma se pencha en avant. La machine lui passa la guirlande autour du cou, où elle devint un collier. La jeune femme se leva, et tous deux repartirent vers le château.

Le faîte du donjon n'était pas accessible au public ; tout hérissé d'antennes et de pylônes, il comportait également une paire de coupoles radars qui tournaient lentement sur elles-mêmes. Deux étages plus bas, dès que le gros de la visite guidée eut disparu à l'angle de la galerie, Sma et la machine s'arrêtèrent devant une lourde porte métallique. Le drone désactiva le système d'alarme grâce à son effecteur électromagnétique et ouvrit les serrures électroniques ; puis il inséra un champ dans un verrou mécanique, en secoua un peu les gorges et, pour finir, ouvrit la porte en grand. Sma s'y faufila, instantanément suivie par la machine, qui reverrouilla la porte derrière eux. Ils entreprirent l'ascension menant au toit vaste mais encombré du donjon, sous la voûte d'un ciel turquoise ; un minuscule missile éclaireur que le drone avait expédié en avant revint accoster la machine, qui l'absorba à nouveau.

— Il sera là quand ? s'enquit Sma en écoutant le vent chaud

vibrer entre les branches inégales des antennes environnantes.

— Il y est déjà, répondit Skaffen-Amtiskaw en allant et venant plusieurs fois sur place.

Elle regarda dans la direction qu'indiquait le mouvement du drone et réussit tout juste à distinguer la silhouette galbée aux formes épurées d'un module pour quatre personnes posé non loin de là ; on avait tout à fait l'impression qu'il était transparent.

Sma embrassa du regard la forêt de pylônes et d'étais l'espace de quelques instants, laissant le vent ébouriffer ses cheveux, puis secoua la tête. Elle se dirigea vers la forme-module et se sentit prise d'un vertige passager tant était nette la sensation de voir l'objet puis, tout à coup, de ne plus rien voir du tout. Une porte s'ouvrit verticalement dans le flanc du module ; quand elle en révéla l'intérieur, ce fut comme si elle ouvrait une voie vers un autre monde – et en un certain sens, songea-t-elle, c'était l'entière vérité.

Sma et le drone entrèrent.

— Bienvenue à bord, mademoiselle Sma, fit le module.

— Bonjour.

La porte se referma. Le module s'inclina vers l'arrière comme un prédateur se préparant à fondre sur sa proie. Il attendit un moment qu'un vol d'oiseaux ait libéré l'espace aérien, à une centaine de mètres d'altitude, puis traversa l'atmosphère à pleine puissance et disparut. En admettant qu'il n'ait pas battu des paupières juste à ce moment-là, un observateur au sol doué d'un œil perçant aurait peut-être entr'aperçu une colonne d'air frémissant, partant du sommet du donjon pour s'élancer dans le ciel, mais il n'aurait certainement rien entendu. Même en mode supersonique maximal, le module pouvait se déplacer aussi silencieusement qu'un oiseau ; il déplaçait les couches d'air, fines comme la soie, qui se trouvaient immédiatement devant lui, avançait dans le vide ainsi créé, puis remplaçait les gaz dans l'espace ultra-mince qu'il laissait derrière lui ; le vol d'une plume aurait causé davantage de turbulences.

Debout dans le module, les yeux rivés à l'écran principal, Sma regardait le sol s'éloigner rapidement sous l'engin ; les couches concentriques disposées en défense autour du château se rapprochèrent brutalement à partir des bords de l'écran, tel le mouvement inversé des rides sur l'eau. Le château se réduisit à la taille d'une tête d'épingle entre la ville et le détroit, puis ce fut au tour de la ville elle-même de disparaître tandis que le panorama s'inclinait sur le côté : le module se repositionnait pour rejoindre son point de rendez-vous avec le piquet ultra-rapide *Xénophobe*.

Sma s'assit sans quitter l'écran des yeux ; elle cherchait en vain à distinguer la vallée où, dans les environs de la ville, se trouvaient le barrage et la vieille centrale hydroélectrique.

Le drone contemplait lui aussi le spectacle tout en expédiant des signaux au vaisseau en attente, puis en recevant confirmation : l'appareil avait bien « déplacé » les bagages de Sma rangés dans le coffre de la voiture, pour les disposer dans les quartiers que la jeune femme occuperait à bord.

Skaffen-Amtiskaw observait Sma, laquelle admirait – un peu morose, semblait-il – la vue de plus en plus embrumée affichée par l'écran du module ; il se demandait quel moment serait le mieux choisi pour lui annoncer l'autre mauvaise nouvelle.

Car, malgré toutes ces merveilles technologiques, dans des circonstances inexplicables (incroyable ! unique ! pour autant qu'il sache... comment, au nom du chaos, un tas de viande avait-il pu déjouer et détruire un *missile-couteau* ?), le dénommé Chéradénine Zakalwe s'était débarrassé du mouchard qu'on lui avait affecté lors de sa démission.

Sma et lui avaient intérêt à dénicher ce maudit humain toutes affaires cessantes. Si possible.

Une silhouette émergea de derrière un caisson-radar et traversa le toit du donjon, sous les antennes auxquelles le vent arrachait des gémissements. Elle descendit l'escalier en colimaçon, s'assura que la voie était libre de l'autre côté de la lourde porte de métal, et ouvrit celle-ci.

Une minute plus tard, une chose qui ressemblait trait pour trait à Diziet Sma alla se joindre à la visite. Le guide était en train d'expliquer comment les progrès de l'artillerie, des appareils volants plus lourds que l'air et des fusées en tout genre avaient rendu obsolète l'antique forteresse.

XII

Ils partageaient leur nid d'aigle avec, outre le carrosse d'apparat du Mythoclaste, une armée de statues tout en désordre ainsi qu'un véritable fouillis de commodes, de caisses et d'armoires assorties où s'entassaient les trésors de douze grandes maisons.

Astil Tremerst Keiver choisit un roquelaure dans un grand chiffonnier, referma la porte du placard et s'admira dans la glace. Oui, vraiment, ce manteau lui allait bien, et même très bien. Il se mit à virevolter et pirouetter, puis tira de son fourreau son fusil de cérémonie et partit faire le tour de la pièce. Il contourna le grand carrosse et fit « kish ! kish ! » en visant successivement toutes les fenêtres à rideaux noirs qui se présentaient sur son chemin, tandis que son ombre exécutait une danse extraordinaire sur les murs et sur les contours gris et froids des statues. Enfin il parvint devant la cheminée, rengaina son arme et prit brusquement, impérieusement place sur un petit siège taillé dans le meilleur sangbois, et intégralement sculpté.

Le siège céda sous son poids. Il s'effondra sur les dalles et, dans l'étui suspendu sur sa hanche, le fusil partit tout seul. Une salve mitrilla, derrière lui, l'angle formé par le plancher et la paroi incurvée.

— Merde, merde, merde ! s'écria-t-il en examinant sa culotte et son manteau, l'une râpée et l'autre troué.

La porte du carrosse d'apparat s'ouvrit à la volée ; quelqu'un en sortit précipitamment et heurta une écritoire qui ne s'en remettrait pas. L'homme s'immobilisa un court instant, en équilibre ; avec l'exaspérante efficacité qui était la sienne, il s'arrangea pour que sa personne constitue la plus petite cible possible et pointa son canon à plasma, épouvantablement gros et laid, droit sur la figure d'Astil Tremerst Keiver, huitième du nom, futur adjoint du vice-régent.

— Hiii ! Zakalwe ! s'entendit glapir Keiver avant de remonter son manteau sur sa tête. (Zut !)

Lorsqu'il l'abassa de nouveau (avec toute la dignité qu'il put afficher, et ce n'était pas rien), le mercenaire émergeait déjà des débris du petit meuble et, embrassant la pièce d'un rapide regard, désactivait son arme à plasma.

Naturellement, Keiver prit aussitôt conscience de l'odieuse

similarité de leurs positions et se releva prestement.

— Ah ! Zakalwe. Je vous demande pardon. Je vous ai réveillé ?

L'homme fronça les sourcils, jeta un regard aux restes de l'écritoire, claqua la portière du carrosse et dit :

— Non, je faisais un mauvais rêve, voilà tout.

— Ah ! Tant mieux.

Keiver joua quelques instants avec le pommeau de son fusil. Si seulement il n'éprouvait pas un tel complexe d'infériorité en présence de Zakalwe ! Nom de nom, il n'y avait vraiment pas de quoi, pourtant ! Là-dessus, il gagna l'autre côté de la cheminée afin de prendre place (précautionneusement, cette fois) sur le trône de porcelaine grotesque qui flanquait l'âtre.

Sous ses yeux, le mercenaire s'assit devant le foyer, déposa le canon à plasma à ses pieds et s'étira.

— Eh bien, je vais devoir me contenter d'un moment de sommeil qui n'aura même pas duré la moitié d'un tour de garde.

— Hmm, répondit Keiver, qui se sentait mal à l'aise. (Il lança un regard au carrosse où l'autre s'était installé pour dormir, et qu'il venait tout juste de quitter.) Ah ! (Keiver s'enveloppa dans les plis du roquelaure et sourit.) Sans doute ne connaissez-vous pas l'histoire de ce vieux carrosse ?

Le mercenaire – le prétendu (ha !) ministre de la Guerre – haussa les épaules.

— Ma foi, dit-il, j'en ai entendu une version selon laquelle, pendant l'Interrègne, l'Archi-presbytère aurait dit au Mythoclaste qu'il pourrait s'approprier le tribut, le revenu et les âmes de tous les monastères au-dessus desquels il pourrait élever son carrosse en ne s'aidant que d'un seul et unique cheval. Le Mythoclaste a accepté, bâti ce château et édifié cette tour grâce à des capitaux étrangers et, au moyen d'un système de poulies extrêmement efficace, actionné par son meilleur étalon, il a hissé son carrosse jusqu'ici à l'époque des Trente Glorieuses, ce qui lui a permis de prétendre à tous les monastères du pays. Il a gagné le pari, ainsi que la guerre qui en a résulté, puis séparé de l'État la Prêtrise Ultime et payé toutes ses dettes ; s'il a péri, c'est uniquement parce que le palefrenier de l'étalon vedette, venu lui reprocher d'avoir fait mourir d'épuisement le pauvre animal, l'a étranglé avec sa bride pleine de sang et d'écume... laquelle, si l'on en croit la légende, est incluse dans la base du trône de porcelaine où vous êtes assis. C'est ce qu'on raconte.

Il regarda l'autre et haussa à nouveau les épaules. Keiver se rendit compte qu'il avait la bouche ouverte et la referma promptement.

— Ah bon, vous connaissez l'histoire.

— Mais non, je laissais simplement libre cours à mon imagination.

L'espace d'un instant, Keiver ne sut qu'en penser ; puis il partit d'un grand rire.

— Par l'enfer ! Zakalwe, vous êtes un drôle d'oiseau !

Du bout de sa grosse botte, le mercenaire fourragea sans répondre dans les débris de la chaise en sangbois.

Keiver se crut obligé de faire quelque chose. Il se leva donc et se dirigea vers la plus proche fenêtre, dont il tira les rideaux. Puis il défit les persiennes intérieures, écarta les volets extérieurs et, un bras posé sur la pierre du rebord, contempla le spectacle.

Le spectacle du Palais d'Hiver assiégé.

Dehors, sur la plaine jonchée de plaques de neige, entre les feux et les tranchées, on voyait d'énormes superstructures en bois servant aux assaillants, ainsi que des lance-missiles, des pièces d'artillerie lourde, des catapultes, des projecteurs de champ improvisés et des projecteurs lumineux fonctionnant au gaz... en bref, une atroce collection d'anachronismes flagrants, de paradoxes de l'évolution des engins de guerre, de technologies différentes juxtaposées. Et on appelait ça le progrès.

— Franchement, fit Keiver dans un souffle, des hommes juchés sur une monture qui tirent des missiles guidés, des avions à réaction abattus par des flèches également guidées, des couteaux de lancer qui explosent comme des obus d'artillerie ou, selon toute probabilité, qui se font renvoyer par des armures ancestrales renforcées avec ces maudits projecteurs de champ... Où tout cela va-t-il finir, Zakalwe ?

— Ici même, dans environ trois battements de cœur si vous ne refermez pas ces volets ou si vous ne tirez pas les rideaux noirs derrière vous, répondit-il en tisonnant les bûches de l'âtre.

— Ha ! (Keiver s'écarta prestement de la fenêtre et tira sur le levier qui commandait la fermeture des volets en rentrant la tête dans les épaules.) Vous avez raison !

Là-dessus, il remplaça le rideau en face de la fenêtre, puis s'épousseta les mains en regardant son compagnon remuer les bûches dans le feu.

— Bien sûr !

Puis il regagna son trône de porcelaine.

Naturellement, monsieur le prétendu ministre de la Guerre se plaisait à faire semblant de savoir où tout cela allait finir ; il prétendait pouvoir fournir une quelconque explication à la situation, qui faisait intervenir les forces extérieures, l'équilibre des technologies et l'escalade aberrante que connaissait le génie militaire. Il semblait toujours faire allusion à d'autres thèmes, d'autres conflits de plus grande envergure ; il voyait toujours plus loin que l'ici-et-maintenant et essayait constamment d'établir l'existence de quelque puissance supérieure – franchement, c'était d'un risible ! – venue d'un autre

monde. Il n'en restait pas moins un mercenaire, et rien de plus. Un mercenaire verni qui avait eu la chance de retenir l'attention des Héritiers Sacrés et de les impressionner par le récit de ses exploits absurdemement téméraires et de ses stratagèmes empreints de lâcheté, alors que le compagnon qu'on lui avait adjoint – lui-même, Astil Tremerst Keiver, huitième du nom, futur vice-régent adjoint, pas moins – avait derrière lui mille ans d'hérédité choisie, d'autorité naturelle et – ça ne se discutait pas, nom de nom ! – de supériorité tout court. Après tout, était-ce faire preuve de compétence, pour un ministre de la Guerre – même par ces temps désespérés –, que de monter la garde au sommet de cette tour en attendant un assaut qui ne viendrait probablement jamais, et tout cela parce qu'il était incapable de déléguer ses responsabilités ?

Keiver regarda son compagnon fixer obstinément les flammes et se demanda à quoi il était en train de penser.

Tout ça, c'est la faute de Sma. C'est elle qui m'a mis dans la merde jusqu'au cou.

Il contempla le fouillis d'objets qui encombraient la pièce. Qu'avait-il à voir avec les imbéciles du genre de Keiver, avec ce fatras historique ? En bref, qu'avait-il à voir dans tout ça ? Il ne s'y sentait pas à sa place, il n'arrivait pas à s'y investir, et il ne pouvait sincèrement leur reprocher de ne pas l'avoir écouté. Tout ce qui lui restait, c'était la satisfaction de les avoir avertis, ces imprudents ; mais par une fin de nuit glaciale comme celle-ci, c'était loin d'être suffisant pour se réchauffer.

Il s'était battu. Il avait mis sa vie en danger pour eux ; en dernier ressort, il avait mené à bien quelques actions désespérées d'arrière-garde, en essayant de leur dire ce qu'il fallait faire. Mais ils l'avaient écouté trop tard, et, quand ils s'étaient décidés à lui confier un tant soit peu de pouvoir, la guerre était déjà pratiquement perdue. Mais voilà, ils étaient comme ça ; c'étaient eux qui commandaient, et s'ils provoquaient la disparition totale de leur civilisation pour avoir prétendu savoir forcément mieux faire la guerre que le plus expérimenté des manants ou des outsiders, alors il n'y avait pas que de l'injustice là-dedans. En fin de compte, tout s'équilibrait. Et si cela voulait dire qu'ils devaient mourir... eh bien, qu'ils meurent !

D'ici là, en faisant durer les provisions, que pouvait-on souhaiter de mieux ? Plus d'interminables marches dans le froid, plus de marécages pompeusement baptisés « camps », plus de latrines à ciel ouvert, plus de cette terre brûlée à laquelle on s'efforce d'arracher un repas. Bien sûr, il ne se passait pas grand-chose, et l'envie d'action finirait sans doute par le démanger ; mais cet inconvénient n'était rien à côté de l'opportunité qui lui était offerte : l'opportunité de calmer les démangeaisons d'une autre nature qu'éprouvaient les quelques dames

de la noblesse également prisonnières du château assiégé.

Quoi qu'il en fût, il savait au fond du cœur qu'on peut parfois ressentir un certain plaisir à ne pas être écouté. Le pouvoir entraîne la responsabilité. Un conseil non suivi peut presque toujours s'avérer judicieux et, quel que soit le plan choisi, il y a toujours du sang dans son déroulement ; mieux valait que ce soit eux qui l'aient sur les mains. Le bon soldat faisait ce qu'on lui disait de faire et, s'il n'était pas trop bête, ne se portait jamais volontaire pour rien ; surtout pas pour une promotion.

— Ah, fit Keiver en se balançant dans son siège de porcelaine, nous avons trouvé d'autres semis d'herbe, aujourd'hui.

— Ah, très bien !

— Oui, en effet.

La plupart des cours, jardins et patios étaient d'ores et déjà convertis en pâturages ; on avait également fait tomber le toit de quelques salles, parmi les moins intéressantes sur le plan architectural, afin d'y planter de l'herbe. À supposer que l'ensemble n'explose pas en mille morceaux entre-temps, ils seraient en mesure (du moins en théorie) de nourrir indéfiniment un quart de la garnison du château.

Keiver frissonna et resserra son manteau autour de ses jambes.

— Dommage qu'il fasse si froid dans ce vieux trou, hein, Zakalwe ?

L'autre allait répondre quand, tout à fait à l'autre bout de la pièce, la porte s'entrebâilla.

Il empoigna son canon à plasma.

— Euh... tout va bien ? fit tout bas une voix de femme.

Il reposa son arme et sourit. Un petit visage pâle venait d'apparaître sur le seuil, encadré de longs cheveux noirs qui suivaient les contours du bois travaillé de la porte.

— Ah, Neinte ! s'exclama Keiver en se levant pour s'incliner profondément devant la jeune fille (authentique princesse !) qui était – théoriquement au moins, ce qui n'excluait pas la possibilité d'autres relations plus productives, voire plus lucratives, à l'avenir – sa pupille.

Il entendit le mercenaire dire à la jeune fille :

— Entrez donc.

(Maudit soit-il de toujours prendre l'initiative ; pour qui se prenait-il, celui-là ?)

La fille se coula dans la pièce en rassemblant ses jupes devant elle.

— Il m'avait semblé entendre un coup de feu...

Le mercenaire éclata de rire.

— C'était il y a un moment, déjà, fit-il en lui indiquant un siège près de l'âtre.

— Eh bien, il a fallu que je m'habille d'abord...

Le rire de l'homme s'accrut.

— Madame, intervint Keiver en se levant un peu tard et en se lançant dans ce qui (grâce à Zakalwe) allait passer pour une révérence assez gauche. Plût au ciel que nous n'ayons point dérangé votre chaste repos...

Keiver entendit l'autre homme réprimer un rire tout en renfonçant d'un coup de pied une bûche qui avait roulé. La princesse Neinte pouffa. Keiver sentit le rouge lui monter aux joues et décida de rire aussi.

Neinte – encore très jeune, mais déjà très belle dans le genre fragile et délicat – noua ses bras autour de ses genoux remontés sous son menton et se mit à fixer les flammes.

Durant le silence qui suivit (une seule fois rompu par le futur vice-régent adjoint, qui déclara : « Eh, oui... »), Zakalwe contempla alternativement la jeune fille puis Keiver et songea – tandis que les bûches crépitaient et que les flammes écarlates dansaient dans l'âtre – que tout à coup, les deux jeunes gens ressemblaient beaucoup à des statues.

Ne serait-ce qu'une seule fois, se dit-il encore, j'aimerais bien savoir de quel côté je suis dans cette histoire. Me voilà coincé dans cette absurde forteresse, véritable malle au trésor et camp de concentration pour nobles – si tant est qu'ils aient quelque chose de noble, songea-t-il en regardant Keiver –, exposés aux hordes du dehors (toutes griffes et corps à corps, force brutale et intelligence brute), à tenter de protéger le produit minaudant de privilèges millénaires, et je ne suis même pas sûr de bien faire sur le plan tactique ou stratégique.

Les Mentaux, eux, ne faisaient pas ce genre de distinction. Pour eux, il existait entre les deux une solution de continuité. Une tactique cohérente devenait une stratégie, et celle-ci se décomposait en un certain nombre de tactiques dans l'échelle mobile de leur algèbre morale dialectique. Toutes choses qu'ils n'essaieraient même pas de faire comprendre à un pauvre petit cerveau de mammifère.

Il se rappela ce que lui avait dit Sma très, très longtemps auparavant, à l'époque du recommencement (lui-même issu de tant de culpabilité, de tant de souffrance !) : que leur domaine de compétence était l'intrinsèquement fâcheux, domaine où les règles s'édiciaient à mesure qu'on avançait et où, en outre, elles n'étaient jamais les mêmes ; un domaine où, de par la nature même des choses, on ne pouvait jamais rien connaître ni prédire, ni même juger, avec un tant soit peu de réelle certitude. A priori on trouvait cela bien élaboré, bien abstrait ; on y voyait un défi à relever. Mais en fin de compte, dans les faits on se retrouvait tout simplement confronté à des individus et à des problèmes.

Cette fois-ci, c'était cette fille, par exemple. À peine plus qu'une

enfant, et prise au piège de ce vaste fort en pierre avec le reste de l'élite (ou de la lie, selon le point de vue), où elle mourrait ou survivrait, selon qu'il donnerait de bons ou de mauvais conseils, et selon que ces clowns sauraient ou non les suivre.

Contemplant son visage éclairé par les flammes, il éprouva certes un vague désir (elle était séduisante), et une sorte d'instinct de protection tout paternel (elle était si jeune, et lui, malgré les apparences, si vieux !), mais aussi quelque chose de plus. C'était... quoi donc ? Une lucidité nouvelle. Brusquement, il avait conscience que cet épisode constituait en fait une véritable tragédie ; la violation de la Règle, la dissolution du pouvoir et des privilèges ainsi que de tout l'appareil – complexe, mais mal équilibré parce que trop lourd au sommet – que représentait cette enfant.

La crasse et la boue, le roi plein de puces. Pour avoir volé, on était mutilé ; pour avoir eu de mauvaises pensées, c'était la mort. Le taux de mortalité infantile était aussi astronomique que l'espérance de vie était faible, et les masses laborieuses, abominables, étaient inexorablement prises dans un écheveau conçu pour perpétuer la sombre domination de l'instruit sur l'ignorant (et le pire, c'était encore l'aspect structurel de tout cela, la répétition et, en une foule d'endroits différents, les variations multiples et variées sur un même thème, celui de la dépravation).

Ainsi cette fille, à laquelle on donnait le titre de princesse. Allait-elle mourir ? La guerre tournait en leur défaveur, il ne l'ignorait pas ; et la grammaire symbolique qui offrirait à cette fille la perspective du pouvoir si la situation se redressait exigerait en retour son sacrifice si tout s'écroulait autour d'eux.

Le rang réclamerait son tribut ; la révérence obséquieuse ou le coup de poignard vicieux, selon l'issue de ce combat.

Brusquement, il la vit vieille dans la lueur dansante du feu. Il la vit enfermée dans quelque oubliette gluante, attendant, espérant, grattant ses croûtes, le corps couvert de poux, vêtue de toile à sac, la tête rasée, les yeux sombres et vides, la peau à vif... Il la vit enfin escortée un jour de neige vers le mur où on la clouerait à force de flèches ou de balles, ou vers la lame glaciale de la hache à laquelle il lui faudrait faire face.

Mais peut-être était-ce une vision trop romantique. Peut-être y aurait-il plutôt une fuite éperdue vers un quelconque refuge, un exil solitaire et amer qu'elle passerait à devenir vieille et usée, sénile et stérile, à se remémorer indéfiniment des temps anciens de plus en plus auréolés de gloire, à présenter des requêtes vouées à l'échec, et à espérer le retour ; alors, inévitablement, elle deviendrait une chose inutile mais choyée, comme le voulait son conditionnement, mais sans jouir d'aucune des compensations que son éducation et son rang lui

auraient permis d'escompter.

Tandis que l'envahissait la nausée, il vit qu'en fait cette fille ne signifiait rien. Elle n'était qu'un élément dépareillé dans le fil d'une autre histoire qui (avec ou sans l'impulsion discrète et soigneusement évaluée que lui donnait la Culture pour l'orienter dans ce qu'elle considérait comme la bonne direction) finirait de toute façon par aboutir à des temps moins difficiles permettant une vie meilleure pour le plus grand nombre. Mais pas pour elle, supputa-t-il ; pas pour l'instant.

Née vingt ans plus tôt elle aurait pu espérer faire un bon mariage, hériter de terres productives, avoir ses entrées à la cour et mettre au monde des fils robustes, des filles douées... Vingt ans plus tard, elle aurait sans doute trouvé un mari astucieusement commerçant, ou bien – dans l'improbable éventualité où cette société si sexiste prendrait si vite ce chemin-là – elle aurait fait sa vie par elle-même, que ce soit dans les milieux intellectuels, les affaires ou les bonnes œuvres, pourquoi pas.

Mais pour elle, le sort plus probable était la mort.

Dans la tour d'un immense château bâti sur un escarpement qui se détachait sur les plaines enneigées alentour, un château majestueux et assiégé, bourré à craquer de tous les trésors d'un empire... Et lui assis là, devant un feu de cheminée, en compagnie d'une jolie princesse toute triste... Autrefois, je rêvais de me retrouver dans une situation pareille. Je l'appelais de mes vœux, j'aurais donné n'importe quoi pour la vivre. Elle me paraissait être l'étoffe, l'essence même de la vie. Alors, pourquoi ce goût de cendre dans ma bouche ?

J'aurais dû rester sur cette plage, Sma. Peut-être qu'en fin de compte, je me fais un peu trop vieux pour tout ça.

Il se força à détourner son regard de la fille. Sma disait qu'il avait tendance à toujours se sentir trop concerné, et elle n'avait pas tout à fait tort. Il avait fait ce qu'on lui avait demandé ; il serait payé et, quand tout serait terminé, après tout, il lui resterait encore à tenter d'obtenir l'absolution pour une faute commise dans le passé. *Livuéta, dis-moi que tu me pardonneras.*

— Oh !

La princesse Neinte venait de remarquer la démolition du siège en sangbois.

— Eh oui, fit Keiver en s'agitant sur son trône, mal à l'aise. C'est... Euh... Eh bien... C'est moi, je le crains. Vous appartenait-il ? Ou à votre famille, peut-être ?

— Oh non ! Mais je le connaissais ; il était à mon oncle, l'archiduc. Il se trouvait dans son pavillon de chasse. Il y avait une énorme tête d'animal accrochée juste au-dessus. Je craignais toujours de m'y asseoir, parce que j'avais rêvé que la tête tomberait un jour ;

une défense allait s'enfoncer en plein dans ma tête, et j'allais en mourir ! (Elle regarda les deux hommes tour à tour et émit un petit rire nerveux.) Comme j'étais bête, n'est-ce pas ?

— Ha ! fit Keiver. (Tandis que Zakalwe les regardait tous les deux, frissonnant. Et essayait de leur sourire.) Ma foi, reprit-il en riant, vous devez me promettre de ne rien dire à votre oncle, ou je ne serai plus jamais invité à ses chasses ! (Il rit encore plus fort.) Qui sait ? C'est peut-être ma tête à moi qui finirait accrochée au mur !

La fille poussa un petit glapisement et porta sa main à sa bouche.

(Il détourna les yeux, en proie à un nouveau frisson, puis jeta un bout de bois dans le feu ; il ne devait jamais se rendre compte que, loin d'être une bûche, ce qu'il venait de donner en pâture aux flammes était en fait un morceau du siège de sangbois.)

Trois

Sma avait comme l'impression que les équipages de vaisseaux étaient souvent dingues. En fait, elle avait comme l'impression que les vaisseaux eux-mêmes n'avaient pas non plus toute leur tête. Il n'y avait que vingt personnes à bord du piquet ultra-rapide *Xénophobe*, et Sma avait remarqué que, en règle générale, plus l'équipage était réduit, plus il se comportait bizarrement. Elle s'était donc attendue à ce que le personnel se révèle franchement cinglé avant même que le module ne pénètre dans le hangar du vaisseau.

— Atchoum !

Un jeune matelot éternua en s'abritant derrière sa main gauche et en tendant l'autre à Sma, qui descendait du module. Voyant son nez rouge qui coulait et ses yeux larmoyants, elle retira aussitôt la sienne.

— Aïs Disgarb, badabe Sma, fit-il, l'air vexé, sans cesser de renifler et de cligner les yeux. Bienvenue à bord.

Prudemment, Sma lui tendit à nouveau la main. Elle trouva celle du matelot brûlante.

— Merci, répondit-elle.

— Skaffen-Amtiskaw, ajouta le drone derrière elle.

— Enjandé, déclara le jeune homme avec un geste de la main.

Puis il tira de sa manche un petit morceau de tissu et s'en tamponna le nez et les yeux.

— Vous êtes sûr que ça va ? s'enquit Sma.

— Pas vraibent, don. J'ai un rhube. Si vous voulez bien be suivre, acheva-t-il en pointant un doigt de côté.

— Un rhume !

Sma hocha la tête, puis lui emboîta le pas. Il était en djellaba, on aurait dit qu'il sortait du lit.

— Oui, reprit le jeune homme en la conduisant à travers la foule de microaéros, satellites et appareils en tout genre embarqués à bord du *Xénophobe*, vers le fond du hangar. (Il éternua à nouveau et renifla.) C'est la mode à bord en ce bobent.

Suivant de près le matelot qui se faufilait entre deux modules garés très près l'un de l'autre, à ces mots Sma se retourna vivement vers Skaffen-Amtiskaw. Ses lèvres formèrent silencieusement le mot « *Quoi ?* », mais le drone se contenta de se dandiner sur place (ce qui

était sa façon de hausser des épaules), MOI NON PLUS, afficha-t-il sur son champ-aura, en lettres grises sur fond rosé.

— On avait tous pensé que ce serait abusant de désactiver dotre systèbe ibbuditaire et d'attraper un rhube, expliqua le jeune matelot en leur faisant signe d'entrer dans un ascenseur situé à une extrémité du hangar.

— Tous ? s'étonna Sma tandis que la porte se refermait et que l'ascenseur s'élevait en tournant sur lui-même. L'équipage tout entier ?

— Oui, mais pas tous en bêbe demps. Ceux qui en ont guéri disent que c'est très agréab' une fois que c'est fidi.

— Je vois, répondit Sma en jetant un regard au drone, dont le champ-aura affichait un motif constant à base de bleu formel, à l'exception d'une grosse tache rouge sur le côté, que Sma était probablement la seule à voir, d'ailleurs.

La tache était animée d'une pulsation rapide. Quand la jeune femme l'aperçut, elle faillit éclater de rire elle-même. Au lieu de cela, elle s'éclaircit la voix.

— Oui, c'est probable, en effet.

Le jeune homme éternua puissamment.

— La perme est pour bientôt, hein ? s'enquit Skaffen-Amtiskaw. Sma lui expédia un petit coup de coude.

Le jeune enrhumé posa sur la machine un regard perplexe.

— J'en sors, justement.

Il détourna les yeux et reporta son attention sur la porte de l'ascenseur, qui était en train de se rouvrir. Sma et Skaffen-Amtiskaw échangèrent un regard ; la jeune femme se mit à loucher.

Ils sortirent de l'ascenseur et débouchèrent dans une vaste salle de séjour dont le plancher et les murs étaient recouverts de lattes en séquoia si bien cirées qu'elles reluisaient. Elle contenait par ailleurs divers sofas et fauteuils tendus de tissu précieux, ainsi que quelques tables basses. Le plafond n'était pas particulièrement haut, mais très réussi : il se composait de grands pans de tissu ramassés en larges plis qui, parsemés de petites lampes, coulaient le long des murs en ondulant. À juger par la quantité de lumière, on devait être dans les premières heures de la matinée, heure du vaisseau. Un groupe assemblé autour d'une table se défit, et ses membres s'avancèrent vers Sma.

— Je vous brésente Badabe Sba, fit le jeune homme en joignant le geste à la parole.

Son élocution était de plus en plus pénible. Les autres (autant d'hommes que de femmes) sourirent et se présentèrent. Sma hocha la tête, prononça quelques mots ça et là. Le drone salua à son tour.

Un des hommes tenait niché au creux de son épaule, un peu comme un bébé, un petit paquet de fourrure brun et jaune.

— Tenez, fit-il en tendant à Sma la minuscule créature.

La jeune femme la prit à contrecœur. Elle était chaude, la répartition de ses quatre membres n'avait rien d'exceptionnel, elle sentait bon et appartenait à une espèce dont elle n'avait encore jamais vu de spécimen ; elle avait une grosse tête flanquée de grandes oreilles et, comme Sma la tenait dans ses bras, ouvrit de grands yeux qui se mirent à la fixer.

— Je vous présente le vaisseau, déclara l'homme qui lui avait donné l'animal à tenir.

— Bonjour ! couina la petite créature.

Sma l'examina de haut en bas.

— Vous êtes le *Xénophobe* ?

— Son délégué. Celle de ses facettes à qui on puisse parler. Vous pouvez m'appeler Xény.

L'animal sourit, dévoilant de petites dents arrondies.

— Je sais que la plupart des vaisseaux utilisent tout simplement un drone, mais... (Il jeta un regard à Skaffen-Amtiskaw.) Ces machines sont parfois assommantes, vous ne trouvez pas ?

Sma sourit en retour et, du coin de l'œil, sentit palpiter brièvement l'aura de Skaffen-Amtiskaw.

— Ma foi, ça arrive, oui, acquiesça-t-elle.

— Et comment ! renchérit le petit animal en hochant la tête. Mais moi, je suis *beaucoup* plus mignon. (Il se tortilla dans ses mains, l'air béat.) Si vous voulez, gloussa-t-il, je vais vous conduire à votre cabine, d'accord ?

— D'accord, bonne idée, acquiesça de nouveau Sma en hissant la petite créature sur son épaule.

Les gens d'équipage lui lancèrent au passage qu'on se retrouverait plus tard, et tous trois (Sma, le curieux télédrone de vaisseau et Skaffen-Amtiskaw) prirent le chemin des quartiers d'habitation.

— Oooh, comme vous êtes chaude et confortable, marmotta le petit animal brun et jaune d'une voix ensommeillée en fourrant sa tête dans le cou de la jeune femme, tandis qu'ils longeaient un couloir tapissé d'une épaisse moquette en direction de la cabine de Sma. (Puis il se mit à gigoter, et elle se surprit à lui donner de petites tapes sur le dos.) À gauche maintenant, précisa-t-il lorsqu'ils furent parvenus à un embranchement. (Puis :) Au fait, nous venons juste de sortir d'orbite.

— Parfait, répondit Sma.

— Est-ce que je pourrai me blottir contre vous pendant que vous dormez ?

Sma s'immobilisa, détacha d'une main la créature accrochée à son épaule et la regarda droit dans les yeux.

— Pardon ?

— En bons copains, je veux dire, reprit le petit être, qui laissa

échapper un énorme bâillement, puis cligna les yeux. Loin de moi l'idée de vous offenser ; c'est un bon moyen de créer des liens, voilà tout.

Sma eut brusquement conscience du rougeoiement qu'émettait juste derrière elle l'aura de Skaffen-Amtiskaw. Elle rapprocha de son visage le petit animal brun et jaune et dit :

— Écoutez, *Xénophobe*...

— Xény.

— Oui, Xény. Vous êtes un vaisseau spatial d'un million de tonnes ; une Unité d'Offensive Rapide de classe Tortionnaire. Même sans...

— Mais je suis démilitarisé !

— Même sans votre stock d'armes principal, je parie que, s'il vous en prenait l'envie, vous seriez capable de réduire à néant des planètes entières...

— Oh, voyons ! N'importe quelle sottise UCG sait faire cela !

— Alors qu'est-ce que c'est que ces histoires ? demanda-t-elle en secouant sans ménagement le petit télédrone soyeux dont les dents s'entrechoquèrent.

— C'était pour rire ! s'écria ce dernier. Alors, Sma, on ne comprend plus la plaisanterie ?

— Je me demande. Et vous, vous comprendriez que je vous réexpédie d'un grand coup de pied jusque dans la salle de séjour ?

— Ouh ! Quel est votre problème, ma chère ? Vous avez quelque chose contre les petits animaux à fourrure, c'est ça ? Écoutez, madame Sma. Je sais pertinemment que je suis un vaisseau spatial ; je fais tout ce qu'on me dit de faire, y compris vous emmener à destination (laquelle demeure d'ailleurs remarquablement imprécise, pour tout dire), et qui plus est avec une efficacité incontestable. À la moindre alerte, si je devais passer à l'action et me comporter en vaisseau de guerre, l'artefact que vous avez dans les mains tomberait instantanément, inerte et sans vie, et je me battrais avec la férocité, la détermination auxquelles j'ai été formé. Entre-temps, à l'instar de mes collègues humains, je m'amuse un peu en toute innocence. Si vous détestez franchement mon apparence actuelle, très bien ; j'en changerai. Je serai dorénavant un drone ordinaire, ou une simple voix désincarnée ; si vous préférez, je m'adresserai à vous par l'intermédiaire de Skaffen-Amtiskaw ici présent, ou à travers votre terminal personnel. *Offenser* un passager, voilà bien la dernière chose que je souhaite.

Sma fit la moue. Puis elle lui donna une série de petites tapes sur la tête et poussa un soupir.

— D'accord, je n'ai que ce que je mérite.

— Je peux donc conserver cette forme ?

— Je vous en prie, faites.

— Chouette alors ! (L'animal se tortilla de plaisir, puis ouvrit tout grands ses yeux et posa sur elle un regard plein d'espoir.) Alors, câlin ?

— Câlin, répondit Sma en le berçant dans ses bras et en lui caressant le dos.

Elle se retourna et vit, suspendu dans les airs, Skaffen-Amtiskaw renversé sur le dos dans une posture dramatique ; son champ-aura affichait des éclairs de cette affreuse teinte orangée qui signalait généralement : Drone Souffrant, en Extrême Détresse.

Sma salua de la tête le petit animal brun et jaune qui reprit en se dandinant le couloir menant à la salle de séjour (en agitant une petite patte courtaude) ; puis elle referma la porte de sa cabine et s'assura que les systèmes de contrôle internes étaient bien désactivés.

Là-dessus, elle se tourna vers Skaffen-Amtiskaw.

— Rappelle-moi combien de temps nous devons passer à bord de ce vaisseau, déjà ?

— Trente jours ? proposa le drone.

Sma serra les dents et examina sa cabine ; plutôt confortable, apparemment, mais petite à côté des immenses espaces tout résonnants d'échos dont elle disposait chez elle, dans l'ancienne centrale hydroélectrique.

— Trente jours avec un équipage de masochistes qui font une fixation sur les virus, et un vaisseau qui se prend pour un nounours en peluche.

Elle secoua la tête et s'assit sur le lit-champ.

— Subjectivement parlant, drone, ce pourrait bien être un très, très long voyage.

Là-dessus, elle se laissa tomber dans le lit en marmonnant.

Skaffen-Amtiskaw se dit que le moment était sans doute mal choisi pour lui annoncer que Zakalwe était porté disparu.

— Je vais faire un tour, si ça ne te dérange pas, fit-il en survolant, en direction de la porte, la série de valises bien alignées qui constituaient les bagages de Sma.

— C'est ça, vas-y.

Elle remua paresseusement un bras, puis se débarrassa prestement de sa veste et la laissa tomber par terre.

Le drone était presque arrivé à la porte lorsqu'elle se redressa brusquement en position assise, les sourcils froncés.

— Attends un peu... Qu'est-ce qu'il a voulu dire par « ... destination remarquablement imprécise » ? Dois-je comprendre qu'il ne sait même pas où nous allons ?

Aïe-aïe-aïe, songea le drone.

La machine fit demi-tour dans les airs.

— Euh..., fit-elle.

Sma plissa les yeux.

— Nous allons seulement récupérer Zakalwe, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

— Rien d'autre ?

— Absolument pas. On trouve Zakalwe, on lui remet ses instructions, on l'emmène à Voerenhutz. C'est aussi simple que ça. Il est possible qu'on nous demande de rester quelque temps pour superviser l'opération, mais ce n'est pas encore certain.

— Oui, oui, cela je m'y attendais, mais... Où se trouve exactement Zakalwe ?

— Où *exactement* ? répéta le drone. Eh bien, ma foi... Tu sais, c'est un peu...

— Bon, bon : approximativement, alors.

— Ce n'est pas un problème, répondit Skaffen-Amtiskaw en battant en retraite vers la porte.

— Comment ça ? interrogea Sma, perplexe.

— Eh bien, oui... ce n'est pas un problème : cela, nous le savons. Nous savons où il se trouve.

— Parfait, acquiesça Sma. Et alors ?

— Alors quoi ?

— Et alors, fit-elle en haussant le ton, *où est-il* ?

— Crastalier.

— Cras... quoi ?

— Crastalier, oui. C'est là que nous allons.

Sma secoua la tête et bâilla.

— Jamais entendu parler. (Elle se laissa retomber dans le lit-champ et s'étira.) Crastalier. (Son bâillement s'accrut ; elle porta une main à sa bouche.) Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite, bon sang ?

— Navré, répliqua le drone.

— Mmm... Pas grave. (Sma leva une main et l'agita au niveau du rayon de chevet qui contrôlait l'éclairage de la cabine. La lumière baissa. Nouveau bâillement.) Je crois que je vais faire un petit somme. Tu m'enlèves mes bottes ?

D'un mouvement rapide mais plein de précaution, le drone s'exécuta, puis ramassa la veste de Sma et la suspendit dans une spacieuse penderie. Il y entassa ensuite les bagages et, tandis que Sma se retournait dans son lit-champ en battant des paupières, il se coula hors de la pièce.

Une fois la porte refermée, il resta suspendu en l'air à contempler son reflet dans le bois ciré, à l'autre bout de la coursive.

— Ouf ! dit-il. Je l'ai échappé belle !

Puis il alla se promener.

Sma avait embarqué sur le *Xénophobe* juste après le petit déjeuner, heure du vaisseau. Lorsqu'elle se réveilla, c'était le début de l'après-midi. Elle achevait sa toilette, pendant que le drone triait ses vêtements par type et par couleur avant de les suspendre ou de les plier dans le placard, quand on sonna à sa porte. Sma sortit du coin-salle de bains en short, la bouche pleine de dentifrice. Elle essaya bien d'articuler « Ouverture ! », mais le dentifrice empêchait manifestement les contrôles d'identifier le mot. Aussi se dirigea-t-elle vers la porte et pressa-t-elle elle-même le bouton ouverture-porte.

Ses yeux s'écarquillèrent brusquement ; elle glapit, cracha du dentifrice et fit un bond en arrière tandis qu'un hurlement naissait dans sa gorge.

Une fraction de seconde après que ses yeux se furent écarquillés, juste avant que le signal ordonnant aux muscles de ses jambes d'exécuter un bond en arrière ne parvienne à destination, on crut sentir dans la cabine un déplacement tellement rapide que l'objet en demeura invisible, et qui fut tardivement suivi d'une détonation, puis d'un grésillement.

Là, immobilisés entre elle et la porte se trouvaient les trois missiles-couteaux du drone, suspendus dans les airs à peu près à hauteur de ses yeux, de son sternum et de son bas-ventre ; elle les distinguait à travers une brume : le champ que le drone avait également dressé devant elle. Tout à coup, celui-ci se désactiva.

Les missiles-couteaux virèrent paresseusement dans l'air, puis regagnèrent la coque de Skaffen-Amtiskaw, où ils s'enfoncèrent avec un dé clic.

— Ne me refais jamais plus un coup pareil, marmotta la machine en retournant à ses activités.

Sma s'essuya la bouche et regarda fixement le monstre à fourrure brun et jaune qui, malgré ses trois mètres de haut, se tenait, tout ratatiné, sur le seuil de la porte.

— Vaisseau... je veux dire Xény ! Qu'est-ce que vous fabriquez là ?

— Je suis désolé, répondit l'énorme créature d'une voix à peine plus grave que du temps où elle avait encore le gabarit d'un bébé. Je me suis dit que, si vous n'aviez aucune tendresse particulière pour les petits animaux à fourrure, vous préféreriez peut-être la taille au-dessus...

— Ça alors..., fit Sma en secouant la tête. Entrez, lança-t-elle par-dessus son épaule en repartant vers le coin-salle de bains. À moins que vous n'ayez simplement eu l'intention de me montrer combien vous aviez grandi ?

Elle se rinça la bouche.

Xény se faufila par la porte de la cabine, rentra la tête dans les épaules et alla se tenir dans un coin.

— Je suis désolé, Skaffen-Amtiskaw.

— Ce n'est pas grave, répondit l'autre machine.

— Euh, non, madame Sma. En fait, je voulais vous parler de...

Skaffen-Amtiskaw se figea sur place l'espace d'une seconde. Une discussion prolongée, détaillée et quelque peu animée entre le drone et le Mental du vaisseau prit place à cet instant précis, mais Sma n'eut conscience que d'une légère pause dans la phrase de Xény.

— ... du bal costumé que nous avons l'intention de donner ce soir en votre honneur, improvisa le vaisseau.

Toujours dans la salle de bains, Sma sourit.

— C'est une charmante idée, vaisseau. Merci beaucoup, Xény. Mais oui, pourquoi pas ?

— Tant mieux ; je m'étais dit qu'il valait quand même mieux vous en parler d'abord. Vous avez déjà des idées de costumes ?

Sma éclata de rire.

— Ouais ! Je vais me déguiser en vous ! Confectionnez-moi donc une de ces tenues que vous portez !

— Ha ! Oui. Bonne idée. En réalité, vous ne seriez sûrement pas la seule à vous travestir ainsi, mais nous allons décréter que chaque déguisement doit être unique. Bon. À plus tard.

Sur ces mots, Xény sortit à pas pesants et la porte se referma derrière lui. Sma émergea de la salle de bains quelque peu surprise par ce départ précipité, mais se contenta de hausser les épaules.

— Voilà une visite brève, mais fertile en incidents, constata-t-elle en fourrageant dans les chaussettes que Skaffen-Amtiskaw venait pourtant de ranger par ordre chromatique. Cette machine est vraiment bizarre.

— Rien d'étonnant à cela, répliqua Skaffen-Amtiskaw. Après tout, c'est un vaisseau stellaire.

— Vous auriez pu (transmettre le Mental du vaisseau à Skaffen-Amtiskaw) me dire que vous ne lui aviez pas révélé l'importance de notre destination-cible.

— J'ai l'espoir (répondit le drone) que nos gens sur place trouveront le type que nous cherchons et nous fourniront sa localisation exacte, auquel cas Sma n'aura jamais besoin de savoir qu'un problème s'est posé à un moment donné.

— D'accord, mais pourquoi ne pas avoir fait preuve d'honnêteté envers elle depuis le début ?

— Ha ! Vous ne la connaissez pas !

— Je vois. Dois-je comprendre qu'elle s'emporte facilement ?

— Rien d'étonnant à cela. Après tout, c'est une humaine !

Le vaisseau prépara un festin et ajouta dans les divers mets et breuvages offerts autant de substances artificielles modifiant la chimie cérébrale humaine qu'on pouvait se le permettre sans se sentir obligé d'accrocher une étiquette d'avertissement à chaque saladier, assiette, carafe ou verre. Il instruisit ensuite l'équipage, puis redécora la salle de séjour en installant toute une série de miroirs et de champs inverseurs. (Il fit de son mieux pour créer une ambiance de bringue endiablée, mais avec un total de vingt-deux participants – plus lui-même – l'un des principaux obstacles qu'il rencontra fut de donner une impression d'affluence convenable.)

Sma prit son petit déjeuner, entreprit une visite guidée du vaisseau (encore qu'il n'y eût pas grand-chose à voir, le *Xénophobe* n'étant pratiquement constitué que de moteurs), et consacra le reste de la journée à réviser ses connaissances sur l'histoire et le profil politique de l'amas de Voerenhutz.

Le vaisseau fit parvenir à chaque membre de l'équipage un carton d'invitation en bonne et due forme, assorti d'une interdiction formelle de parler boutique. Grâce à cette mesure et aux psychotropes dont les aliments étaient abondamment additionnés, il espérait que personne n'aborderait le sujet délicat de leur destination. Il avait bien envisagé un instant de leur dire que celle-ci posait problème, en leur demandant d'éviter d'en parler, mais il avait pressenti que deux au moins des membres d'équipage considéreraient cela comme une insulte à leur intégrité, et ne manqueraient pas de le faire savoir à la première occasion. C'était dans ces moments-là que le *Xénophobe* avait tendance à envisager sérieusement de changer de statut, pour passer dans la catégorie des vaisseaux sans équipage ; mais en réalité il savait bien que les humains finiraient par lui manquer s'il se décidait à leur demander de partir. Dans l'ensemble, on s'amusait bien avec eux.

Le vaisseau passa de la musique à plein volume, afficha des images entraînantes sur les écrans holo et planta, en guise de décor, un fabuleux environnement holo à base de verts et de bleus luxuriants, bourré de buissons flottants et d'arbres en surplomb où folâtraient d'étranges oiseaux à huit ailes. En fond, de grands vaisseaux-nuées duveteux voguaient sur une nappe de brume d'un blanc lumineux ; celle-ci s'élevait jusqu'au faite de falaises vertigineuses au roc pastel piqueté de petits nuages, drapé de cascades aux mille gouttelettes bleu et or, et couronné de cités fabuleuses auxquelles ne manquaient ni les hautes flèches ni les passerelles élancées. Des soligrammes commandés par le vaisseau et incarnant des personnages historiques connus se promenaient parmi les invités, renforçant encore l'illusion d'affluence, et ne se montraient que trop heureux d'engager la conversation avec les joyeux convives costumés. On leur avait promis pour plus tard

d'autres gâteries et d'autres surprises.

Sma était déguisée en Xény, Skaffen-Amtiskaw en maquette du *Xénophobe*, et le vaisseau lui-même produisit un autre télédrone, aquatique celui-là ; fidèle au brun et au jaune, il ressemblait cette fois à un poisson grassouillet pourvu de grands yeux, et flottait dans une boule d'eau d'un mètre de diamètre dont la cohésion était maintenue par un champ, et qui se déplaçait dans la salle comme un drôle de ballon.

— Aïs Disgarve, dont vous avez déjà fait la connaissance, fit le drone du vaisseau d'une voix légèrement bouillonnante en présentant Sma au jeune homme qui était venu l'accueillir, la veille, dans le hangar. Et voici Jétart Hrine.

Sma sourit, adressa un signe de tête à Disgarve (en prenant mentalement note de ne plus l'appeler Disgarb) et à la jeune femme qui se tenait à ses côtés.

— Rebonjour ! Comment allez-vous ?

— Pas bal, bercé, répondit Disgarve.

Tout paré de fourrures, son déguisement évoquait une sorte d'explorateur polaire des temps passés.

— Salut ! fit Jétart Hrine.

Petite et ronde, apparemment très jeune, elle avait la peau si noire qu'elle virait presque au bleu. Elle portait un uniforme militaire ancien aux couleurs étonnamment vives, et arborait en bandoulière un fusil à projectiles non striés. Elle porta son verre à ses lèvres et but une gorgée. Puis elle reprit :

— Je sais bien que nous ne sommes pas censés parler boutique, madame Sma, mais franchement, Aïs et moi nous sommes demandé quelle pouvait bien être notre desti...

— Aaah ! fit le drone du vaisseau.

Sur quoi sa sphère d'eau s'effondra. Une masse d'eau vint inonder les pieds de Sma, de Hrine et de Disgarve, qui firent tous les trois un petit saut en arrière. Le drone-poisson tomba sur le plancher en séquoia et se mit à gigoter.

— De l'eau ! croassa-t-il.

Sma le ramassa par la queue.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-elle.

— Panne de champ. De l'eau ! Vite !

Sma regarda Disgarve et Hrine, lesquels affichaient un air stupéfait. Dans son déguisement à l'image du vaisseau, Skaffen-Amtiskaw vint vers eux en se frayant prestement un chemin parmi les invités.

— De l'eau ! répéta le drone de vaisseau en se tortillant de plus belle.

Un pli soucieux se dessina progressivement sur le front de Sma,

sous le costume de fourrure jaune et brun. Elle consulta du regard la femme déguisée en soldat.

— Qu'alliez-vous dire, mademoiselle Hrine ?

— J'allais dire que... Ouf !

Une maquette au cinq cent douzième du piquet ultra-rapide *Xénophobe* heurta la jeune femme, qui fut projetée en arrière et, chancelante, en laissa tomber son verre.

— Dites donc ! s'exclama Disgarve en repoussant l'agresseur.

L'air irrité, Hrine se frottait l'épaule.

— Pardon ! Comme je suis maladroit ! fit bien fort Skaffen-Amtiskaw.

— De l'eau ! De l'eau ! glapit le drone du vaisseau en se débattant dans la patte fourrée de Sma.

— Taisez-vous ! lui intima cette dernière, qui se rapprocha de Hrine, se plaçant ainsi entre la jeune femme et Skaffen-Amtiskaw. Mademoiselle Hrine, veuillez achever de me poser votre question, je vous prie.

— Je voulais simplement savoir pourquoi...

Une secousse ébranla le sol ; autour d'eux, le paysage tout entier vacilla. Une lumière jaillit, loin au-dessus de leurs têtes et, levant les yeux, tous virent les fabuleuses cités miroitantes juchées au faite de la falaise disparaître dans de formidables explosions lumineuses qui s'effacèrent lentement, cédant la place à des nuages de décombres, de tours en plein effondrement et de passerelles en morceaux. Les majestueuses falaises se fendirent en deux, ouvrant le passage à un raz de marée de cendre, de lave bouillonnante et de furieux nuages de fumée gris-noir ; haute d'un kilomètre, la vague explosa dans le ciel du paysage artificiel. Celui-ci se convulsa tandis que les vaisseaux-nuées sombraient et que les oiseaux à huit ailes étaient pris dans un mouvement tournant si rapide que leurs ailes se détachaient de leur corps ; cela avait pour effet de les expédier à toute vitesse et tournant toujours sur eux-mêmes vers les fourrés bleu-vert, le tout dans de grands jaillissements de plumes et de feuilles.

Incrédule, Jétart Hrine contemplait le spectacle. De sa patte velue, Sma l'attrapa par le col et se mit à la secouer.

— Il essaie de détourner votre attention ! hurla-t-elle.

Puis elle revint au drone, qu'elle tenait dans son autre patte.

— Arrêtez-ça tout de suite ! lui cria-t-elle.

Elle secoua de nouveau la jeune femme tandis que Disgarve s'efforçait de lui faire lâcher sa compagne.

— Qu'est-ce que vous essayiez de me dire ?

— Pourquoi ne sait-on pas où on va ? lui hurla l'autre en plein visage par-dessus le vacarme de la planète qui s'ouvrait en deux dans un débordement de flammes.

Une gigantesque forme noire aux yeux rouges surgit de la brèche.

— On va vers Crastalier ! vociféra Sma.

Un énorme bébé humain couleur argent apparut dans le ciel, étincelant, béatifique et radieux, tout entouré de figures éclatantes.

— Mais encore ? cria Hrïne de toutes ses forces alors qu'un éclair reliait brusquement le méga-bébé et le monstre terrestre et qu'un roulement de tonnerre leur emplissait les oreilles. Crastalier est un Amas ouvert ; il doit bien s'y trouver un demi-million d'étoiles !

Sma se figea.

Les holos retrouvèrent leur aspect d'avant le cataclysme. La musique revint, mais à un niveau plus bas ; par ailleurs elle était maintenant d'un genre beaucoup plus lénifiant. Les membres d'équipage restaient plantés là, l'air de ne rien comprendre à ce qui se passait. Beaucoup haussaient les épaules.

Skaffen-Amtiskaw et le drone-vaisseau pisciforme échangèrent un regard. Ce dernier, toujours prisonnier de la patte de Sma, se mua subitement en holo d'arête de poisson. Skaffen-Amtiskaw projeta une image de la maquette du *Xénophobe* en train de se désintégrer puis de choir en morceaux sur le pont dans un sillage de fumée. Ils retrouvèrent en un clin d'œil leurs précédents déguisements au moment où Sma se retournait lentement vers eux.

— Un... Amas... ouvert ? proféra-t-elle en ôtant la tête brun et jaune de son costume fantaisie.

Les lèvres de Sma dessinaient un sourire, et devant cette expression-là, Skaffen-Amtiskaw avait appris à ne pas réagir autrement que par une extrême inquiétude.

— Oh, merde !

— M'est avis que nous avons là une humaine en colère, Skaffen-Amtiskaw.

— Sans blague ! Et qu'est-ce que vous suggérez ?

— Rien du tout. Débrouillez-vous tout seul. Je suis sûr que vous saurez prendre les choses en champ. Moi et mes ouïes, on file.

— Vaisseau ! Vous ne pouvez pas me faire ça !

— Je vais me gêner ! C'est votre prototype à vous. Allez, à la prochaine. Salut !

Dans la patte de Sma, le drone-poisson devint inerte. Elle le laissa tomber sur le plancher inondé et glissant.

Le drone se débarrassa à son tour de son déguisement et vint flotter devant elle, champ en clair. Il s'inclina légèrement vers l'avant et demeura ainsi.

— Sma, commença-t-il d'une voix douce. Je suis navré. Je n'ai pas menti, mais je n'ai pas non plus dit toute la vérité.

— Dans ma cabine, répondit calmement Sma après un bref silence. Veuillez m'excuser, reprit-elle à l'intention de Disgarve et de

Hrine. Sur ce elle s'éloigna, suivie du drone.

Elle planait au-dessus du lit dans la position du lotus, vêtue en tout et pour tout d'un short. Le costume-Xény gisait abandonné sur le sol. Elle endocrinait *calme*, et semblait plus triste que fâchée. Anticipant la querelle, Skaffen-Amtiskaw se sentait extrêmement mal à l'aise devant une déception aussi mesurée.

— Je m'étais dit que, si je t'apprenais la vérité, tu ne voudrais pas venir.

— Drone, je te signale que c'est mon métier.

— Je le sais bien, mais tu avais si peu envie de partir...

— Qu'est-ce que tu croyais ? Au bout de trois ans, et sans aucun avertissement ? Et pourtant, est-ce que j'ai résisté longtemps ? Non ! Même quand tu m'as parlé de cette doublure. Alors je t'en prie, drone ; tu n'avais qu'à me faire le point de la situation, et j'aurais accepté. Ce n'était vraiment pas la peine de me cacher que Zakalwe nous avait faussé compagnie.

— Je suis sincèrement désolé, répondit très doucement le drone. Cela sonne un peu faux, je m'en rends compte, mais je pense ce que je dis. S'il te plaît, dis-moi que tu me pardonneras un jour.

— Oh, n'en rajoute pas dans la contrition, je t'en prie. À l'avenir, contente-toi simplement de me dire les choses telles qu'elles sont.

— Entendu.

Sma baissa la tête quelques instants, puis la releva.

— Commence donc par me dire comment il s'est échappé. Qu'est-ce qu'on avait affecté à sa suite ?

— Un missile-couteau.

— Un missile-couteau ?

Sma prit l'air stupéfait qui convenait et se frotta le menton d'une main.

— Et un modèle récent, en plus, commenta le drone. Nanocanons, gauchisseurs à monofilament, effecteur... cerveau niveau 0.7.

— Et Zakalwe a pu échapper à ce monstre ?

Sma était sur le point d'éclater de rire.

— Il ne s'est pas contenté de lui échapper ; il l'a proprement détruit.

— Pas possible ? souffla Sma. Je ne le croyais pas si malin. Mais il a peut-être tout simplement eu une chance inespérée. Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment s'y est-il pris ?

— Ma foi, c'est tout ce qu'il y a de plus secret, répondit le drone. Aussi, tu es priée de n'en parler à personne. À personne, tu m'entends ?

— Sur mon honneur, ironisa Sma en posant une main sur son cœur.

— Eh bien, commença le drone avec une imitation de soupir, il lui a fallu une année entière pour tout mettre en place. Là où nous l'avons parachuté après sa dernière mission pour notre compte, les humanoïdes partageaient leur planète avec de grands mammifères marins d'intelligence à peu près équivalente à la leur ; ils étaient unis par une relation symbiotique tout à fait viable, avec de nombreux contacts interculturels. Grâce aux gages que nous lui avons versés en rémunération de son travail, Zakalwe a acquis une entreprise fabriquant des lasers destinés à la médecine et à la signalisation. Le subterfuge qu'il a monté comprenait un centre hospitalier côtier où les humanoïdes soignaient les mammifères marins. L'un des appareils médicaux testés sur place était un très grand scanner à résonance magnétique nucléaire.

— Pardon ?

— Une machine qui vient en quatrième position dans le palmarès des méthodes les plus primitives quand il s'agit d'aller voir ce qui se passe à l'intérieur du corps des créatures humides.

— Continue.

— Ce procédé entraîne l'utilisation de champs magnétiques extrêmement puissants. Alors qu'il faisait semblant de tester un des lasers couplés à l'engin – c'était un jour de congé, il n'y avait personne dans les parages –, Zakalwe s'est débrouillé pour faire entrer le missile-couteau dans le scanner. Et là, il a mis le contact.

— Je croyais que les missiles-couteaux n'étaient pas sensibles au magnétisme ?

— Tu as raison, mais celui-là contenait suffisamment de métal pour provoquer des courants induits paralysants pour lui s'il tentait de se déplacer trop rapidement.

— Mais il pouvait quand même bouger ?

— Pas assez vite pour éviter le laser que Zakalwe avait monté à un bout du scanner. Celui-ci n'était là que pour fournir une source lumineuse et contribuer à donner des holos des mammifères marins examinés ; mais Zakalwe y avait en fait installé un dispositif digne de l'armée elle-même, lequel a grillé sur place le missile-couteau.

— Mince ! fit Sma en hochant la tête, les yeux rivés au sol. Décidément, ce type ne cessera jamais de nous surprendre. (Elle releva les yeux et regarda le drone.) Zakalwe devait avoir sacrément envie de nous fausser compagnie.

— Apparemment, oui, acquiesça la machine.

— Donc, il est probable qu'il ne voudra plus jamais travailler pour nous. Peut-être ne veut-il même plus entendre parler de nous.

— Je crains qu'il ne faille envisager cette possibilité.

— Même si nous réussissons à lui mettre la main dessus.

— En effet.

— Et tout ce qu'on sait, c'est qu'il est quelque part dans un amas ouvert du nom de Crastalier ? s'enquit Sma d'une voix teintée d'incrédulité.

— Le faisceau de nos recherches est un peu plus restreint que cela, corrigea Skaffen-Amtiskaw. S'il est parti tout de suite après avoir neutralisé le missile-couteau et qu'il a embarqué à bord d'un vaisseau comptant parmi les plus rapides, il peut actuellement se trouver dans une dizaine de systèmes solaires. Heureusement, le niveau tech de cette métacivilisation n'est pas si élevé que ça. (Le drone hésita, puis poursuivit.) Pour être tout à fait honnête, nous aurions pu le rattraper si nous nous étions précipités... Mais je crois que les Mentaux contrôleurs ont été très impressionnés par le tour que Zakalwe nous avait joué ; ils ont jugé qu'il méritait de s'en tirer. Nous avons gardé un œil sur l'ensemble du volume, sans entrer dans le détail. Il y a à peine dix jours qu'on a entrepris des recherches actives. Maintenant, on envoie sur place des vaisseaux et des agents venus de partout ; on le trouvera, ça ne fait aucun doute.

— Tu m'as bien dit dix à douze systèmes, drone ? fit Sma en secouant la tête.

— Une vingtaine de planètes, oui ; plus trois cents spatio-habitats... sans compter les vaisseaux, naturellement.

Sma ferma les yeux et secoua de nouveau la tête.

— Je n'arrive pas à y croire.

Skaffen-Amtiskaw songea qu'il valait mieux ne rien ajouter. La jeune femme rouvrit les paupières.

— On peut faire quelques suggestions ?

— Mais certainement.

— Laissez tomber les habitats. Et toutes les planètes qui ne sont pas exactement Standard ; ratissez... les déserts, les zones tempérées, les forêts mais pas les jungles... et oubliez les villes.

Elle haussa les épaules et se frotta les lèvres d'une main.

— S'il continue à faire ce qu'il peut pour rester introuvable, on ne le dénichera jamais. Mais s'il voulait simplement partir et vivre sa vie sans être surveillé en permanence, alors on a une chance. J'oubliais : repérez toutes les guerres, bien sûr. Surtout les guerres de moyenne envergure... et d'un *intérêt* certain, si vous voyez ce que je veux dire.

— Entendu. Je transmets.

En temps normal, le drone aurait traité par le mépris ces déductions de psychologue à la petite semaine, mais pour une fois, il résolut de tenir sa langue (métaphoriquement parlant), et transmit les remarques de Sma au vaisseau muet afin que celui-ci les communique ensuite à la flotte de recherche qui les précédait.

Sma prit une profonde inspiration ; ses épaules se soulevèrent, puis retombèrent.

— Est-ce que les réjouissances continuent ?

Oui, répondit Skaffen-Amtiskaw, surpris.

La jeune femme sauta du lit et remit son costume-Xény.

— Bon, alors ne jouons pas les trouble-fête.

Elle attacha son déguisement, ramassa d'un geste la tête de fourrure brun et jaune et se dirigea vers la porte.

— Sma, reprit le drone en lui emboîtant le pas. Je croyais que tu serais folle de rage.

— Ça peut encore venir, quand l'effet de *Calme* se sera dissipé, reconnut-elle en ouvrant la porte. (Puis elle enfila la tête de son déguisement.) Mais pour l'instant, tout ça m'est complètement égal.

Ils empruntèrent la cursive. Sma jeta un regard en arrière au drone qui la suivait. Ses champs étaient en clair.

— Allez, drone ; nous sommes censés nous rendre à un bal costumé. Mais, cette fois-ci, trouve quelque chose de plus imaginaire qu'une maquette de vaisseau de guerre.

— Hmm..., fit la machine. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Mais je ne sais pas, moi, soupira Sma. Voyons, qu'est-ce qui t'irait bien ? Je veux dire, quel est le rôle idéal pour une ordure lâche, menteuse, paternaliste et hypocrite dans ton genre qui ne sait pas ce que c'est que la confiance ni le respect d'autrui ?

Tandis qu'ils approchaient du tumulte et des illuminations de la fête, elle perçut un certain silence derrière elle. Elle se retourna et, à la place du drone, vit, marchant sur ses talons, un beau jeune homme aux traits classiques mais un peu passe-partout, dont le regard se détachait tout juste de ses fesses.

Sma éclata de rire.

— Voilà ! C'est parfait ! (Elle fit quelques pas, puis ajouta :) Non, finalement, je crois que je préférerais le vaisseau de guerre.

XI

Il n'écrivait jamais rien dans le sable. Il lui répugnait même d'y laisser des empreintes de pieds. Il voyait cela comme un commerce à sens unique : il gardait la plage propre et, en contrepartie, la mer fournissait les matériaux. Le sable faisait l'intermédiaire en mettant les marchandises à l'étalage, comme sur un long comptoir de boutique tout détrempé. Il aimait la simplicité de cet arrangement.

Parfois, il regardait les bateaux passer au large. De temps en temps, il regrettait de ne pas se trouver à bord d'une de ces minuscules formes noires faisant voile vers quelque contrée étrange et colorée, ou bien – en faisant un effort d'imagination – filant vers un monde de lumières clignotantes et de rires aimables, un monde amical et accueillant. Mais la plupart du temps il traitait par le mépris ces petites taches noires qui se déplaçaient lentement au loin, et continuait à marcher en ramassant ce qu'il trouvait, les yeux fixés sur l'étendue gris-brun de la plage en pente douce. L'horizon était clair, lointain et vide, le vent poussait sa plainte grave dans les dunes ; les oiseaux de mer au parcours erratique et aux piailllements ergoteurs qui tournoyaient à grands cris dans les cieux froids le réconfortaient.

De temps à autre, des homobiles impétueux et bruyants venaient de l'intérieur des terres. Regorgeant de métal luisant et de lumières palpitantes, avec leurs vitres multicolores et leurs grilles couvertes d'ornements, ils résonnaient de fanions claquant au vent et dégouлинаient de fresques conçues dans l'enthousiasme mais piètrement exécutées ; surchargés, ils remontaient la piste sablonneuse de la parcopole avec force cahots. Ils toussaient, crachotaient, vomissaient de la fumée... Des adultes se penchaient par les fenêtres ou se tenaient sur le marchepied, une jambe dans le vide ; des enfants couraient à côté ou s'accrochaient aux échelles ou aux multiples sangles qui pendaient sur leurs flancs, quand ils ne s'installaient pas sur le toit pour piailler ou hurler.

Tous venaient voir l'original et sa drôle de baraque en planches, dans les dunes. Vivre ainsi à même le sol, dans une chose qui ne bougeait pas, qui ne pouvait pas se déplacer, il y avait là une bizarrerie qui les fascinait, et qui les dégoûtait même un peu. Ils regardaient sans comprendre l'endroit où le bois et le papier

goudronné rejoignaient le sable et, secouant la tête, faisaient le tour de la petite hutte de guingois comme pour en chercher les roues. Ils parlaient entre eux, essayant d'imaginer ce que cela devait être que de voir encore et toujours la même chose depuis chez soi, de subir constamment les mêmes conditions météorologiques. Ils ouvraient la porte branlante et flairaient l'atmosphère obscure, chargée de fumée et de senteurs humaines, qui régnait à l'intérieur ; puis ils la refermaient prestement, déclarant qu'il ne pouvait être sain de vivre tout le temps au même endroit, pareillement rivé à la terre. Insectes. Pourriture. Air confiné.

Il ne tenait aucun compte de leur présence. Il comprenait leur langue, mais faisait comme si elle lui était inconnue. Il n'ignorait pas que la population sans cesse renouvelée de la parcopole l'appelait l'« arbre humain », parce que les gens se plaisaient à imaginer qu'il lui était poussé des racines, qui le maintenaient au sol comme sa baraque sans roues. Quand ils venaient tourner autour de sa cabane, il était généralement ailleurs, de toute façon. En outre, ils avaient vite fait de s'en désintéresser pour aller se planter au bord de l'eau, pousser des cris aigus quand elle venait leur mouiller les pieds, lancer des cailloux dans les vagues et former des autos miniatures dans le sable ; sur quoi ils remontaient dans leurs homobiles et, toutes lumières clignotantes, repartaient vers l'intérieur des terres dans un grand concert d'avertisseurs, sur fond de craquements et de détonations diverses. Alors il se retrouvait seul.

Il tombait constamment sur des oiseaux de mer morts, et, de temps en temps, sur des carcasses d'animaux marins échouées. Algues et fleurs-de-mer jonchaient le sable comme autant de serpentins et – une fois séchées – ondulaient dans le vent en se déroulant pour finalement se désintégrer et s'envoler vers le large, ou au contraire vers les terres, en formant d'éclatants nuages de couleur et de pourrissement.

Un jour, il avait trouvé un marin noyé qui gisait là, boursoufflé par l'océan, les extrémités grignotées, une jambe accompagnant la lente pulsation écumeuse de la mer. Il le regarda longuement, puis vida son sac de toile de tout le bois flotté qu'il renfermait et en recouvrit doucement la tête et le haut du torse du noyé. Comme la marée descendait, il ne prit pas la peine de le traîner vers le haut de la plage. Il se rendit à pied à la parcopole – sans pousser devant lui la carriole contenant ses trésors marins, pour une fois – et annonça la nouvelle au shérif.

Le jour où il trouva une petite chaise sur la plage, il fit comme si de rien n'était ; mais elle était toujours là à son retour. Il continua son chemin ; le lendemain, il alla ratisser dans la direction opposée, face à un autre horizon tout aussi rectiligne, songeant que la bourrasque de

la nuit l'aurait emportée. Cependant, le jour suivant il la retrouva au même endroit ; alors il la prit et, une fois de retour à la hutte, se mit à la réparer avec de la ficelle. Il lui fabriqua également un nouveau pied avec une petite branche échouée, puis la posa sur le pas de sa porte. Pourtant, jamais il ne s'y assit.

Une femme venait tous les cinq ou six jours. Il avait fait sa connaissance à la parcopole, peu après son arrivée, le troisième ou le quatrième jour d'une virée alcoolique. Il la payait le lendemain matin, invariablement mieux qu'elle ne s'y attendait parce qu'il savait qu'elle avait peur de son étrange cabane immobile.

Elle lui parlait de ses amours passées, de ses espoirs anciens et nouveaux, et il l'écoutait d'une oreille, sachant qu'elle le croyait incapable de comprendre. Lorsqu'il parlait, c'était dans une autre langue, et son discours à lui était encore plus invraisemblable. La femme se couchait contre lui, la tête posée sur sa poitrine glabre et vierge de toute cicatrice, pendant qu'il s'adressait aux ténèbres au-dessus de son lit ; il lui parlait, d'une voix qui n'éveillait aucun écho dans l'espace en bois léger de sa cabane, et avec des mots que jamais elle ne comprendrait, du pays féérique où tout le monde était magicien, où l'on n'avait jamais à faire face au dilemme, où la culpabilité était pratiquement inconnue, où la dégénérescence et la pauvreté étaient des choses que l'on devait enseigner aux enfants afin de bien leur montrer à quel point ils avaient de la chance, un pays où jamais on n'avait le cœur brisé.

Il lui parlait d'un homme, un guerrier travaillant pour les magiciens et dont la mission était de réaliser ce que ces derniers ne voulaient ou ne pouvaient se résoudre à faire ; cet homme, au bout d'un moment, n'avait plus pu exercer ce métier car, au cours d'une aventure où il s'était lancé pour son propre compte afin de se délivrer d'un fardeau qu'il refusait de regarder en face – et que même les magiciens n'avaient pas su découvrir –, il s'était aperçu qu'en fin de compte, il n'avait fait que l'alourdir, et qu'après tout ses forces n'étaient pas inépuisables.

Il lui parlait aussi, parfois, d'un autre temps et d'un autre lieu, très loin dans l'espace et dans le temps, et encore plus loin dans l'histoire ; un temps où quatre enfants jouaient ensemble dans un immense et merveilleux jardin, mais où ils avaient vu leur vie idyllique anéantie par les armes à feu ; il lui parlait du petit garçon qui était devenu un adolescent, puis un homme, mais qui avait gardé pour toujours dans son cœur plus que de l'amour pour certaine jeune fille. Des années plus tard, poursuivait-il, une guerre circonscrite mais ravageuse avait éclaté dans cette région lointaine, et le jardin lui-même avait été dévasté. (Et pour finir, l'homme perdait la jeune fille à qui il avait donné son cœur.) Enfin, lorsque le sommeil était sur le

point d'interrompre son flot de paroles, lorsque la nuit ne pouvait être plus noire et que la fille était partie depuis longtemps pour le pays des rêves, parfois il lui parlait tout bas d'un formidable vaisseau de métal, un immense bâtiment de guerre, encalminé dans la pierre mais toujours redoutable, toujours terrible et puissant, et aussi des deux sœurs dont dépendait le sort de ce vaisseau, et du sort qui les attendait, elles aussi, et puis de la Chaise et du Chaisier.

Alors il s'endormait, et quand il se réveillait chaque fois la fille et l'argent avaient disparu.

Il se retournait vers ses murs de papier goudronné et cherchait le sommeil, mais en vain. Il se levait donc, s'habillait, puis sortait ratisser une fois de plus la plage qui s'étendait jusqu'à l'horizon sous des cieux bleus ou noirs, avec au-dessus de la tête le tournoiement des oiseaux marins qui lançaient leur chant sans queue ni tête vers la mer et la brise chargée d'embruns.

Le temps variait mais, comme il n'avait jamais pris la peine de se renseigner, il ne savait jamais en quelle saison on était ; on passait d'un temps chaud et lumineux à des journées grises et froides, et il tombait parfois une neige fondue qui le glaçait jusqu'aux os. Les vents bouscullaient sa noire cabane, s'insinuaient entre les planches et le papier goudronné, et chassaient sur le plancher de la cabane les molles traînées de sable importunes, comme des souvenirs érodés.

Le sable s'entassait à l'intérieur de la hutte, ici ou là selon que le vent soufflait dans telle ou telle direction ; alors il le ramassait précautionneusement et le jetait par la porte, dans le vent, comme une offrande, puis attendait la prochaine tempête.

Il s'était toujours dit qu'il devait y avoir quelque chose de cyclique, une certaine régularité, dans ces inondations de sable, mais il ne se décidait jamais à y réfléchir plus avant. Quoi qu'il en soit, tous les deux ou trois jours il prenait sa petite carriole en bois et partait cahin-caha pour la parcopole, afin de vendre ses trouvailles engendrées par la mer et d'engranger de l'argent, ce qui lui permettait de se nourrir et de payer la fille qui venait dans sa hutte environ une fois par semaine.

Chaque fois qu'il s'y rendait, il trouvait la parcopole changée : les rues se créaient ou se dissolvaient à mesure que les homobiles arrivaient et repartaient ; tout dépendait de l'endroit où les gens choisissaient de se garer. Il existait quelques points de repère plus ou moins statiques tels que l'enclos du shérif, le stock de carburant, la forge itinérante et la zone où tenaient boutique les caravanes-ateliers, mais même ces endroits-là changeaient lentement de place, et tous leurs éléments subissaient un va-et-vient constant, si bien que la topologie de la parcopole n'était jamais la même d'une visite à l'autre. Il retirait une satisfaction secrète de cette forme de permanence sans

cesse remise en question, et ne détestait pas autant s'y rendre qu'il voulait bien le croire.

Le chemin de la parcopole était instable et creusé d'ornières, et jamais il ne raccourcissait. L'homme espérait toujours que les errements de la parcopole rapprocheraient progressivement de lui son agitation, ses lumières, mais cela n'arrivait jamais ; il se consolait en songeant que, si la parcopole se rapprochait, alors les gens feraient de même, apportant avec eux leur curiosité bon enfant.

Il y avait une jeune fille, à la parcopole, la fille d'un des revendeurs avec qui il faisait affaire, qui semblait se soucier de lui plus que les autres ; elle sortait de la caravane de son père pour lui confectionner des boissons et lui apporter des sucreries. Elle ne lui disait presque jamais rien, se contentant de lui passer discrètement ses dons en souriant timidement avant de repartir d'un bon pas, toujours avec son oiseau de mer familier aux ailes rognées qui la suivait partout en se dandinant et en poussant des cris rauques.

Il ne lui disait rien qu'il ne soit obligé de lui dire, et se gardait soigneusement d'admirer sa fine silhouette brune. Il ne connaissait pas les règles en vigueur dans ce pays quand on désirait faire sa cour, et, s'il lui avait toujours paru plus facile d'accepter la nourriture et la boisson qu'elle lui offrait, il ne désirait pas se mêler davantage à la vie de ces gens. Il se disait que la jeune fille et sa famille s'en iraient bientôt et acceptait ses offrandes en hochant la tête, mais sans sourire ni dire un mot, et ne finissait pas toujours ce qu'on lui donnait. Il avait remarqué un jeune homme qui semblait toujours se trouver dans les parages quand la jeune fille le servait, et plusieurs fois il avait croisé son regard ; il avait alors compris que celui-là voulait la fille pour lui, et chaque fois il avait détourné les yeux.

Le jeune homme en question l'avait suivi un jour, comme il revenait vers sa cabane en coupant à travers dunes. Il l'avait rattrapé et avait tenté de le faire parler ; puis il lui avait donné une claque sur l'épaule et lui avait vociféré sous le nez. Lui-même avait feint de ne pas comprendre. Son agresseur avait tracé dans le sable, à ses pieds, des lignes qu'il s'était empressé d'effacer avec sa carriole tout en regardant, les paupières battantes, les mains sur les poignées, le jeune homme qui criait de plus en plus fort et qui finit par tracer une autre ligne dans le sable, entre eux deux.

Au bout d'un moment, il se lassa de la scène ; comme le jeune homme lui tapait à nouveau sur l'épaule, il lui saisit le bras et le tordit, forçant l'autre à s'agenouiller dans le sable. Il le laissa quelques instants dans cette position en continuant de lui tordre le bras, de manière (espérait-il) à ne rien lui casser, mais suffisamment fort pour handicaper le jeune homme une minute ou deux, le temps qu'il reprenne sa carriole et la pousse laborieusement jusque de l'autre côté

des dunes.

Ça avait marché.

Deux nuits plus tard – le lendemain de la visite hebdomadaire de l'autre femme, à l'occasion de laquelle il lui avait parlé du redoutable vaisseau de guerre, des deux sœurs et de l'homme qui n'était pas encore pardonné – la jeune fille vint frapper à sa porte. L'oiseau de compagnie aux ailes coupées resta dehors à sautiller et croasser. Elle lui dit en pleurant qu'elle l'aimait, qu'elle s'était disputée avec son père ; il essaya de la repousser, mais elle se glissa par-dessous son bras et se jeta sur son lit en sanglotant.

Il se retourna vers la nuit sans étoiles et plongea son regard dans les yeux de l'oiseau mutilé, silencieux. Puis il marcha vers le lit et en détacha de force la jeune fille, qu'il jeta dehors sans ménagement avant de claquer la porte et de la fermer à double tour.

Les cris de la fille et les paillements de l'oiseau s'infiltrèrent quelque temps à travers les planches disjointes, comme les coulées de sable. Il se boucha les oreilles et remonta ses couvertures crasseuses sur sa tête.

La nuit suivante, la famille de la fille, accompagnée du shérif et d'une vingtaine de personnes, débarqua de la parcopole.

On venait de la trouver morte sur le sentier de sa hutte. Elle avait été rouée de coups et violée. Il sortit sur le seuil et, observant le groupe à la lueur de ses torches, rencontra le regard du jeune homme qui avait voulu la jeune fille pour lui. Alors il comprit.

Il n'y avait rien qu'il pût faire, car la culpabilité qu'il lisait dans une seule paire de prunelles était éclipsée par la lueur de vengeance qui animait les autres, trop nombreuses ; aussi referma-t-il brusquement la porte avant de foncer tout droit à travers les planches branlantes du fond de sa cabane et de s'élancer dans les dunes et dans la nuit.

Il se battit contre cinq d'entre eux, cette nuit-là, et fut bien près d'en tuer deux. Puis il tomba sur le jeune homme et l'un de ses amis, revenus, sans grand enthousiasme, le chercher aux alentours du sentier.

Il assomma l'ami et prit le jeune homme à la gorge. Puis il s'empara de leurs couteaux et obligea le jeune homme à revenir avec lui à sa cabane en plaquant une des lames contre sa gorge.

Là, il mit le feu à la cabane.

Lorsque la lumière des flammes eut attiré une douzaine d'hommes, il alla se tenir sur la plus haute dune surplombant directement la plage, retenant toujours le garçon d'une main.

Les gens de la parcopole contemplèrent, le visage levé, l'étranger éclairé par les flammes. Alors il laissa choir le jeune homme dans le sable et lui jeta les deux couteaux.

Celui-ci les ramassa et chargea immédiatement.

L'étranger s'écarta, laissa le jeune le manquer, et le désarma aussitôt. Puis il reprit les deux couteaux et les jeta, garde tournée vers le bas, dans le sable aux pieds du garçon. Ce dernier repartit à l'assaut, une lame dans chaque main. Une fois encore – sans qu'on le voie bouger, ou presque – il laissa le jeune homme s'écraser au sol à côté de lui et lui reprit prestement les couteaux. Puis il le fit trébucher et, tandis qu'il gisait à plat ventre sur la dune, encore incapable de se relever, lança les couteaux, qui s'enfoncèrent dans le sable avec un bruit mat, de part et d'autre de sa tête, à un centimètre de ses tempes. Le jeune homme hurla, dégagea les deux lames et les lança vers l'étranger.

Il les entendit siffler à ses oreilles, et ce fut à peine si sa tête bougea. Les gens qui contemplaient la scène, tout en bas, tournèrent la tête pour suivre la trajectoire que les couteaux avaient forcément dû emprunter avant de se perdre dans les dunes, derrière eux. Or, quand leurs yeux revinrent se fixer sur l'étranger, incrédules, les spectateurs virent que celui-ci tenait dans ses mains les deux lames cueillies dans les airs. Alors il les jeta à nouveau vers le jeune homme.

Celui-ci les attrapa, cria, les retourna maladroitement dans ses mains pleines de sang afin de les remettre dans le bon sens et se jeta encore une fois sur l'étranger, qui le fit tomber, lui reprit les couteaux d'un seul geste et maintint longuement un des coudes du garçon au-dessus de son genou, un bras levé, prêt à lui briser les os... Puis il le repoussa, ramassa une nouvelle fois les couteaux et les posa dans les paumes ouvertes du garçon.

Il l'écouta sangloter dans le noir sous le regard des siens.

Il se prépara à s'enfuir à nouveau, non sans jeter un coup d'œil derrière lui.

L'oiseau mutilé sautillait en battant des ailes ; il monta jusqu'au sommet de la dune, ses membres rognés fouettant l'air et le sable. Là, il inclina la tête sur le côté et darda sur l'étranger un regard brûlant.

En bas, les spectateurs semblaient pétrifiés par les flammes dansantes.

L'oiseau s'avança en se dandinant jusqu'à la silhouette affalée et secouée de sanglots du jeune homme, et poussa un cri. Puis il battit à nouveau des ailes, fit entendre un nouveau piaillage aigu et se mit à lui donner des coups de bec dans les yeux.

Le garçon essaya bien de le repousser, mais l'oiseau bondissait en l'air et revenait en piqué s'abattre sur lui dans un envol de plumes ; quand le jeune homme lui brisa une aile et qu'il chut dans le sable, tourné dans la direction opposée, l'oiseau lui expédia en plein visage une giclée de déjections liquides.

Le garçon tomba la tête la première dans le sable, le corps

toujours secoué de sanglots.

L'étranger observa les yeux des spectateurs restés en bas tandis que sa cabane s'effondrait sur elle-même et que des tourbillons d'étincelles orange s'enfonçaient dans l'impassibilité du ciel nocturne.

Au bout d'un moment, le shérif et le père de la jeune fille vinrent chercher le jeune homme ; une lune plus tard, la famille de la fille prenait le départ, et, deux lunes plus tard encore, on déposait le cadavre étroitement ficelé du garçon dans un trou fraîchement creusé à même le roc du plus proche affleurement, puis recouvert de pierres.

Les gens de la parcopole refusaient de lui adresser la parole, encore qu'un des commerçants continuât de lui acheter son bois flotté. Les homobiles impétueux et bruyants cessèrent de remonter la piste sablonneuse. Jamais il n'aurait cru qu'ils lui manqueraient. Il planta une petite tente non loin des restes noircis de sa cabane.

La femme cessa de lui rendre visite ; jamais il ne la revit. Il se dit que, de toute façon, il tirait si peu d'argent de son butin qu'il n'aurait pas pu à la fois la payer et se nourrir.

Le pire, comme il ne tarda pas à s'en rendre compte, c'était de n'avoir personne à qui parler.

Cinq lunes après la nuit où il avait mis le feu à sa cabane, il aperçut une petite silhouette assise au loin sur la plage. Il hésita un moment, puis poursuivit sa route.

Arrivé à vingt mètres d'elle, il s'arrêta pour examiner scrupuleusement un morceau de filet de pêche échoué au bord ; il n'avait pas perdu ses flotteurs, et ceux-ci brillaient comme des soleils prisonniers de la terre dans la lumière rasante du matin.

Il lui jeta un regard. Elle était assise en tailleur, les bras croisés sur la poitrine, le regard perdu au large. Sa robe toute simple était de la couleur du ciel.

Il alla se tenir auprès d'elle et déposa au sol son nouveau sac de toile. Elle ne bougea pas.

Il s'assit à côté d'elle, imita sa position et reporta son regard vers le large, comme elle.

Lorsqu'une centaine de vagues furent venues s'écraser devant eux, il s'éclaircit la voix et dit :

— Deux ou trois fois j'ai eu l'impression d'être observé.

Sma ne répondit pas tout de suite. Les oiseaux de mer pirouettaient dans les airs, lançant des appels dans une langue qu'il ne comprenait toujours pas.

— Les êtres humains ont de tout temps ressenti cela, répondit-elle enfin.

Il aplatit la trace du passage d'un ver des sables.

— Je ne vous appartiens pas, Diziet.

— C'est vrai, répondit-elle en se tournant vers lui. Tu as raison. Tu ne nous appartiens pas. Tout ce que nous pouvons faire, c'est te prier.

— Me prier de quoi ?

— De revenir. Nous avons du travail pour toi.

— De quoi s'agit-il ?

— Eh bien..., fit Sma en lissant sa robe sur ses genoux, il faudrait pousser une bande d'aristos vers le prochain millénaire, et cela de l'intérieur.

— Pourquoi ?

— C'est important.

— Mais *tout* est important, non ?

— Et cette fois, nous pouvons te payer correctement.

— Vous m'avez déjà très bien payé la dernière fois. Des tas d'argent, un nouveau corps... que peut-on demander de plus ? (Il désigna le sac de toile posé à côté d'elle, puis sa propre personne vêtue de haillons tout tachés de sel.) Ne te méprends pas sur mon apparence. J'ai toujours le butin. Je suis un homme riche ; très riche, même, dans ce monde-ci. (Il regarda les vagues s'enfler en roulant vers eux, puis se briser dans un jaillissement d'écume et repartir vers le large.) Je voulais simplement mener une vie simple pendant quelque temps.

Il fit entendre une espèce de ricanement bref et se dit que c'était la première fois qu'il riait depuis son arrivée.

— Je sais, fit Sma. Mais cette fois, ce que j'ai à te proposer est différent. Comme je te l'ai déjà dit, aujourd'hui nous avons les moyens de te rétribuer décemment.

Il la regarda.

— Ça suffit. Assez de mystère. Où veux-tu en venir ?

Elle lui rendit son regard. Il dut lutter pour ne pas détourner les yeux.

— Nous avons retrouvé Livuéta, déclara-t-elle.

Il la regarda droit dans les yeux pendant quelques instants, puis battit des paupières et se détourna. Il s'éclaircit la gorge, reporta son regard sur la mer miroitante et dut renifler, puis s'essuyer les yeux. Sma le vit poser lentement une main sur sa poitrine sans même s'en rendre compte, et se mettre à frotter la peau, juste au-dessus du cœur.

— Ah bon ? Tu es sûre ?

— Oui, nous en sommes certains.

Il laissa courir son regard au-dessus des vagues et comprit brusquement qu'elles ne lui apportaient plus rien, plus de bois flotté, plus de messagers pour lui offrir le butin des lointaines tempêtes ; au lieu de cela, elles devenaient une voie, un itinéraire, une opportunité

d'une autre espèce qui, de loin, lui faisait signe.

C'est donc aussi simple que ça ? se demanda-t-il. Un seul mot, un seul nom dans la bouche de Sma et me voilà prêt à partir, à prendre mon envol en même temps que les armes, pour leur compte ? Et tout cela pour *elle* ?

Il attendit que plusieurs vagues aient crû, puis décré. Les mouettes poussaient leur plainte. Puis il soupira.

— Très bien, fit-il, en passant une main dans ses cheveux emmêlés et collés. Dis-moi tout.

Quatre

— Il n'empêche, insista Skaffen-Amtiskaw. La dernière fois qu'il a fallu en passer par cette comédie, Zakalwe a complètement débloqué en se laissant coincer dans ce Palais d'Hiver.

— Je te l'accorde, répondit Sma. Mais ça ne lui ressemblait pas. Bon, admettons qu'il ait échoué une fois... sans qu'on sache pourquoi. Mais maintenant qu'il a eu le temps de s'en remettre, peut-être attend-il justement l'occasion de montrer de quoi il est encore capable. Peut-être est-il impatient qu'on le retrouve.

— Ciel, soupira le drone. Voilà Sma-la-Cynique qui prend ses désirs pour des réalités, maintenant. Si ça se trouve, toi aussi tu es en train de perdre les pédales.

— Oh, la ferme !

Elle regarda la planète venir vers eux en tourbillonnant sur l'écran du module.

Vingt-neuf jours avaient passé à bord du *Xénophobe*.

Pour ce qui était de briser la glace, la soirée costumée avait été une franche réussite. Sma revint à elle dans une alcôve pleine de coussins de l'espace récréatif, nue comme un ver et prise dans un enchevêtrement de membres et de torses également dévêtus. Elle dégagea doucement son bras, coincé sous la silhouette voluptueusement endormie de Jétart Hrine, se mit tant bien que mal debout et embrassa du regard les corps qui respiraient paisiblement tout autour d'elle, en s'attardant tout particulièrement sur les hommes. Puis elle se mit en marche à pas prudents, manquant plusieurs fois perdre l'équilibre sur les coussins rembourrés et, sentant ses muscles douloureux et agités de tremblements, se fraya un chemin sur la pointe des pieds entre les membres d'équipage assoupis avant de retrouver l'agréable fermeté du plancher de séquoia. Le reste de l'espace récréatif avait déjà été nettoyé. Le vaisseau avait dû trier les vêtements de chacun, car ils étaient disposés en piles bien nettes sur deux grandes tables, juste devant l'alcôve.

Sma massa ses parties génitales, qui la picotaient un peu, et fit la grimace. Elle se pencha et les trouva un peu rouges et irritées ; un peu visqueuses aussi. Elle en conclut qu'il lui fallait un bain.

Le drone l'attendait à l'entrée du couloir. La couleur de son champ équivalait, au moins partiellement, à un commentaire.

— Bonne nuit de sommeil ? s'enquit-il.

— Ne recommence pas, s'il te plaît.

Le drone resta suspendu à hauteur de son épaule tandis qu'elle se dirigeait vers l'ascenseur.

— Je vois que tu t'es fait des amis parmi les membres d'équipage.

Elle hocha la tête.

— De très bons amis, et très nombreux, apparemment. Où est la piscine ?

— À l'étage au-dessus du hangar, répondit la machine en entrant à sa suite dans l'ascenseur.

— Tu as fait des enregistrements intéressants, la nuit dernière ? demanda Sma en s'adossant à la paroi de l'ascenseur qui amorçait sa descente.

— Voyons, Sma ! s'exclama le drone. Comment pourrais-je me montrer aussi peu galant !

— Hmm...

Elle haussa un sourcil. L'ascenseur s'arrêta et la porte s'ouvrit.

— En revanche, quels *souvenirs* ! fit le drone dans un souffle. Cet appétit, cette énergie sont à porter au crédit de ton espèce. Me semble-t-il.

Sma plongea dans le petit bassin à remous et, au moment de refaire surface, cracha un jet d'eau en direction de la machine, qui fit un écart et battit en retraite dans l'ascenseur.

— Bon, eh bien... je te laisse. Si l'on en juge par ce qui s'est passé cette nuit, même un innocent drone de modèle offensif ne saurait être en sécurité avec toi une fois que tu es en selle. Si l'on peut dire.

Sma l'éclaboussa.

— Hors d'ici, sale obsédé !

— Tu ne m'auras pas non plus en me faisant des compli...

La porte de l'ascenseur se referma sur le drone.

Elle n'aurait pas été surprise de sentir une certaine gêne à bord, pendant un jour ou deux ; néanmoins, l'équipage prit la chose avec naturel, et elle se dit que décidément, c'étaient des gens bien. Heureusement, la mode des rhumes passa rapidement. Elle se mit à étudier Voerenhutz, à essayer de deviner où pouvait bien se cacher Zakalwe dans le nœud de civilisations interconnectées vers lesquelles ils se dirigeaient... et à prendre du bon temps – sans pour autant que cette dernière activité atteigne les sommets, l'abandon frénétique de sa première nuit à bord.

Au bout de dix jours de voyage, le *Premier Essai* lui fit parvenir la nouvelle : Gracieuse avait mis bas des jumeaux ; la mère et les petits se portaient bien. Sma concocta un message demandant à sa doublure

de faire une grosse bise au hralz de sa part, puis hésita : la machine qui tenait son rôle s'en était certainement déjà acquittée. Subitement mal à l'aise, elle se contenta finalement d'émettre un avis de réception.

Elle se tint également au courant des derniers événements de Voerenhutz ; les plus récentes prévisions de Contact étaient de plus en plus sombres. Chacun des conflits localisés sur une dizaine de planètes menaçait de déclencher une guerre à grande échelle. Il s'avérait difficile d'obtenir une réponse directe, mais elle eut bientôt l'impression que, même s'ils réussissaient à trouver et convaincre Zakalwe dès leur arrivée, puis à l'embarquer à bord du *Xénophobe* et à repartir en frôlant la vitesse limite pour laquelle avait été conçu le vaisseau, ils n'avaient au mieux qu'une chance sur deux de parvenir à Voerenhutz à temps pour redresser la situation.

— Ça alors ! s'exclama un jour le drone alors qu'elle passait en revue dans sa cabine une série de rapports prudemment optimistes sur la conférence de paix qui se déroulait au même moment chez elle (car c'était à présent en ces termes qu'elle pensait à la centrale, elle devait bien se l'avouer).

— Quoi donc ?

Elle se tourna vers la machine.

Celle-ci lui renvoya son regard.

— On vient de modifier le plan de vol du *Quelles sont les applications civiles ?*

Sma attendit la suite sans rien dire.

— Il s'agit d'un VSG de classe Continent, reprit le drone. Sous-catégorie Prompt, modèle limité.

— Tu viens de dire que c'était un Véhicule-Système *Général*, et maintenant tu le qualifies de « limité ». Il faudrait savoir !

— Non, je veux dire qu'il fait partie d'une série limitée de modèles gonflés ; encore plus rapide que ce monstre-ci, une fois qu'il est lancé, rectifia le drone en s'approchant de Sma.

Ses champs affichaient un mélange de pourpre et de vert olive ce qui, dans son souvenir, signifiait quelque chose comme : Terreur sacrée. Elle était absolument certaine de ne jamais lui avoir vu exprimer cette émotion-là.

— Il se dirige vers Crastalier, ajouta la machine.

— Pour nous ? Pour Zakalwe ? s'enquit-elle en fronçant les sourcils.

— On ne veut pas me le dire, mais ça m'en a tout l'air. Tout un VSG rien que pour nous, ouah !

— Ouah, fit Sma en l'imitant, mais d'un ton plein d'amertume.

Elle appuya sur l'écran afin d'obtenir une vue de l'avant du *Xénophobe*, qui fonçait toujours à travers les systèmes solaires en

direction de Crastalier. Sous l'aspect factice qu'elles revêtaient sur l'écran, les étoiles brillaient d'un éclat bleu-blanc et – pourvu qu'on en demande un grossissement suffisant – la structure d'ensemble de l'Amas ouvert apparaissait très nettement.

Elle secoua la tête, puis revint à ses rapports sur la conférence de paix.

— Zakalwe, espèce de salaud, marmonna-t-elle entre ses dents, t'as intérêt à pointer ton nez en vitesse.

Cinq jours plus tard, comme il leur restait encore cinq jours de voyage, l'Unité Générale de Contact *Très faible gravité* leur annonça, depuis les profondeurs de l'Amas ouvert de Crastalier, qu'elle pensait avoir retrouvé la trace de Zakalwe.

Le globe bleu-blanc emplissait l'écran ; le module piqua du nez et plongea dans son atmosphère.

— J'ai comme l'impression que ça va être une véritable débâcle, commenta le drone.

— Peut-être, répliqua Sma, mais ce n'est pas toi le responsable, ici.

— Je ne plaisante pas, reprit la machine. Zakalwe n'est plus lui-même. Il ne veut pas qu'on le retrouve, on ne le fera jamais changer d'avis ; et même si, par miracle, il acceptait, il ne peut pas refaire la même chose avec Beychaé. Ce type est au bout du rouleau.

À ces mots, un souvenir lui revint brusquement en tête ; elle se retrouva sur cette plage interminable avec à ses côtés l'homme qui était resté un temps à regarder la mer immense rouler ses vagues sur le sable luisant du rivage en pente.

Elle secoua la tête pour chasser cette image.

— Il a encore suffisamment de bon sens pour se débarrasser d'un missile-couteau, répondit-elle à la machine sans quitter des yeux l'image, sous le module en chute libre, de l'océan brumeux où se dessinaient des ombres de nuages.

Ils approchaient de la couverture nuageuse.

— Parce que cela, il l'a fait pour lui. Mais pour nous, ce sera un autre désastre du genre Palais d'Hiver, je le sens.

Manifestement hypnotisée par le spectacle des nuages et de la courbure de l'océan, elle fit non de la tête.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé là-bas. Il s'est fourré dans un siège, et pas moyen de l'en faire sortir. On l'avait averti ; à la fin, on lui a clairement *dit*, mais il n'a pas voulu... il ne pouvait pas. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé à ce moment-là ; sincèrement, je ne sais pas. Il n'était plus le même homme.

— Eh bien, il a perdu la tête sur Fohls. Et peut-être même plus que cela. Peut-être y a-t-il tout perdu. Peut-être ne l'a-t-on pas sauvé à

temps.

— Si, on est arrivé à temps, rectifia Sma en se remémorant Fohls tandis qu'ils s'enfonçaient dans une couche nuageuse boursouflée et que l'écran virait au gris.

Elle ne prit pas la peine de modifier la longueur d'onde ; apparemment, le spectacle de ce cumulus vu de l'intérieur lui convenait parfaitement.

— Ça a tout de même été un sacré traumatisme, commenta le drone.

— Je ne dis pas le contraire, mais...

Elle haussa les épaules. La vue sur l'océan et les nuages réapparut subitement sur l'écran, et le module s'approcha encore de la verticale en se précipitant vers les vagues. La mer monta en flèche à leur rencontre ; Sma éteignit l'écran et lança un regard timide à Skaffen-Amtiskaw.

— Je n'aime pas voir ça, avoua-t-elle.

Le drone ne répondit pas. Le silence et la paix régnaient à l'intérieur du module. Au bout d'un moment, elle s'enquit :

— On y est ?

— Nous laissons actuellement notre trace sur les fonds sous-marins, répondit vertement le drone. La terre ferme dans quinze minutes.

Elle ralluma l'écran, le régla en mode sonar et regarda le fond de la mer se dérouler sous eux. Le module était en pleine manœuvre : il pivotait, plongeait en piqué et fonçait dans tous les sens en évitant les créatures marines, et se dirigeait vers le rivage en suivant la pente doucement ascendante du plateau continental. Elle trouva l'image déconcertante et éteignit à nouveau l'écran avant de se retourner vers le drone.

— Il ne posera pas de problèmes, il acceptera de nous accompagner ; nous savons toujours où se trouve cette femme.

— Livuéta-la-Contemptrice ? ironisa le drone. Elle l'a drôlement envoyé promener, la dernière fois. Si je n'avais pas été là, elle lui aurait fait sauter la tête. Je me demande bien pourquoi il chercherait à la revoir.

— Moi aussi, fit Sma en fronçant les sourcils. Il ne veut pas le dire, et Contact n'a pas encore entamé la procédure de renseignement sur l'endroit dont il semble venir. À mon avis, ça a un rapport avec son passé... une chose qu'il aurait faite autrefois, avant même que nous n'entendions parler de lui. Je ne sais pas. Je pense qu'il est amoureux d'elle, ou du moins qu'il l'était et qu'il le croit encore... ou alors qu'il cherche simplement...

— Quoi ? Vas-y, dis-le.

— Le pardon ?

— Sma, avec tout ce qu'il a fait depuis que nous le connaissons, sans même remonter plus loin, il faudrait inventer une déité qui lui soit *exclusivement* consacrée pour espérer qu'il soit un jour pardonné.

Sma se retourna vers l'écran inerte. Puis elle secoua la tête et déclara doucement :

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, Skaffen-Amtiskaw.

Ni comme ça, ni d'aucune autre façon, songea intérieurement le drone, qui ne répondit rien.

Le module émergea dans un dock désert, en plein centre-ville, au beau milieu d'une nuée de débris flottants. Il rendit rugueuse la texture de ses champs extérieurs afin que la pellicule huileuse formant la surface de l'eau y adhère.

Sma quitta le dos du drone pour poser le pied sur le béton du quai. Le module était submergé à quatre-vingt-dix pour cent et ressemblait à un bateau à fond plat qui se serait retourné. Elle rajusta ses culottes – un brin vulgaires, mais qui faisaient malheureusement fureur dans le coin – et inspecta du regard les entrepôts vides à moitié en ruine qui faisaient presque tout le tour du dock silencieux. La ville (et, bizarrement, elle se réjouit de le découvrir) grondait quelque part derrière.

— Tu ne m'avais pas dit qu'il était inutile de chercher dans les villes ? s'enquit innocemment Skaffen-Amtiskaw.

— Ne sois pas grossier, dit-elle en frappant dans ses mains, puis en les frottant l'une contre l'autre. (Elle baissa les yeux sur le drone et sourit.) À propos, il est temps de te mettre à te comporter en valise, mon vieux. Fais-toi pousser une poignée.

— Tu te rends compte, j'espère, que je trouve cela aussi dégradant que tu le penses, fit Skaffen-Amtiskaw sur un ton calme et plein de dignité.

Sur ce, un soligramme-poignée apparut sur un de ses flancs, que la machine fit ensuite basculer vers le haut. Sma saisit la poignée et tira de toutes ses forces.

— Une valise *vide*, abruti, gronda-t-elle.

— Oh, je te demande pardon, marmotta Skaffen-Amtiskaw en se faisant plus léger.

Sma ouvrit un portefeuille rempli d'argent, « déplacé » quelques heures plus tôt seulement d'une banque du centre-ville par les bons soins du *Xénophobe*, et paya le chauffeur du taxi. Elle regarda un transport de troupes descendre le boulevard dans un bruit de tonnerre, puis prit place sur un banc intégré à la murette qui entourait une étroite bande d'herbe plantée d'arbres. Sma contempla, au-delà du vaste trottoir et, plus loin, du boulevard, l'imposant édifice de pierre

qui se dressait de l'autre côté. Elle plaça le drone à côté d'elle. Les voitures passaient en rugissant ; pressés, les passants se croisaient devant elle.

Au moins, songea-t-elle, ils sont plutôt Standard. Elle n'avait jamais beaucoup aimé subir des modifications afin de ressembler temporairement aux autochtones. Mais ce n'était pas le cas ici ; ces gens connaissaient le voyage intersystème, et avaient relativement l'habitude de fréquenter des êtres d'aspect différent, voire *très* différent. Comme toujours, bien sûr, elle était beaucoup plus grande que tout le monde, mais ce n'étaient pas quelques regards un peu insistants qui allaient lui faire peur.

— Il est toujours là-dedans ? s'enquit-elle sans quitter des yeux les gardes postés à l'entrée du ministère des Affaires étrangères.

— Oui, il est en train de conclure une espèce de contrat de confiance très bizarre avec les grosses légumes, fit le drone à voix basse. Tu veux écouter ce qui se dit ?

— Hmm... Non.

Ils avaient installé un micro dans la salle de conférences en question ; une mouche sur le mur, littéralement.

— Ouah ! glapit le drone. Ce type est vraiment incroyable !

Sma jeta malgré elle un regard à la machine. Puis elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Ce n'est pas ça ! suffoqua le drone. Le *Très faible gravité* vient juste de comprendre ce que ce cinglé a fait ici.

L'UCG était encore en orbite et relayait le *Xénophobe* ; c'étaient les méthodes et le matériel de ce vaisseau, typiques de Contact, qui avaient fourni à Sma et au drone tous les renseignements nécessaires sur ce monde – et qui continuaient de les leur fournir ; c'était aussi son mouchard qui, au même moment, enregistrait la conférence. Le vaisseau sondait simultanément toute une série d'ordinateurs et de banques de données, et cela aux quatre coins de la planète.

— Eh bien ? interrogea Sma en suivant du regard un nouveau transport de troupes qui passait en grondant sur le boulevard.

— Ce type est dément. Fou à lier ! marmonna le drone. (On aurait dit qu'il parlait tout seul.) Oublions Voerenhutz. Il faut lui faire quitter cette planète, dans l'intérêt de ses habitants !

Sma poussa du coude le drone-valise.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, bon sang ?

— Bon, écoute ; Zakalwe est une espèce de magnat ici, d'accord ? Mégapuisant. Des intérêts partout. Investissement de départ : ce qu'il possédait en arrivant après avoir anéanti le missile-couteau, c'est-à-dire ce que nous lui avons donné la dernière fois, plus les bénéfices. Et sur quoi se fonde l'empire financier qu'il a construit ici ? La

génotechnologie.

Sma réfléchit un instant.

— Aïe, fit-elle enfin en se laissant aller en arrière sur son banc, les bras croisés.

— Je ne sais pas ce que tu imagines, mais je te garantis que la réalité est encore pire. Écoute, Sma. Il y a sur cette planète cinq autocrates plutôt âgés, tous à la tête d'hégémonies concurrentes. *Et ils sont tous en train de retrouver la santé.* De rajeunir, à vrai dire. Or, cela n'aurait pas dû arriver avant vingt ou trente ans.

Sma n'émit pas de commentaire. Elle éprouvait une drôle de sensation dans le ventre.

— La corporation de Zakalwe, poursuivit promptement le drone, perçoit des sommes extravagantes de chacune de ces cinq personnes. Elle touchait également des pots-de-vin d'un autre bonhomme, mais celui-là est mort il y a environ cent vingt jours. Assassiné. L'Ethnarque Kérian, qu'il s'appelait. Il contrôlait toute l'autre moitié de ce continent. C'est sa disparition qui a conduit à cette brusque recrudescence d'activité militaire. D'autre part, et à l'exception de l'Ethnarque Kérian, à l'époque où ils sont redevenus fringants, ces autocrates subitement rajeunis se sont également mis à faire preuve d'une *bienveillance* inaccoutumée.

Sma ferma quelques instants les paupières, puis les rouvrit.

— Et ça marche ? fit-elle, la bouche sèche.

— Tu parles ! Tous vivent sous la menace d'un coup d'État ; généralement de la part de leur propre armée. Pis, la mort de Kérian a allumé une mèche lente. La planète tout entière approche dangereusement de la masse critique ! Et je ne te dis pas ce qui se profile à l'horizon événementiel ; ces détraqués au cerveau ramolli ont l'énergie thermonucléaire. Il est fou ! s'écria soudain le drone d'une voix stridente. (Sma lui fit baisser le ton tout en sachant très bien que le drone les avait entourés d'un champ-son afin qu'elle soit la seule à entendre ses paroles. Le drone poursuivait d'une voix entrecoupée :) Il a dû percer le codage génétique de ses propres cellules ; le rétrotraitement anti-âge permanent que *nous lui avons donné* ; il est en train de le vendre ! Pour de l'argent et quelques services, tant il essaie d'obtenir que ces dictateurs monomaniaques se comportent correctement. Sma ! Il est en train de tout faire pour mettre sur pied sa propre section de contact ! Et il s'y prend tout de travers ! Tout de travers !

Sma flanqua un coup de poing à la machine.

— On se calme, nom de nom.

— Mais Sma, reprit le drone d'une voix presque languissante, je suis calme. Je m'efforce simplement de te faire appréhender dans toute son ampleur la pagaille planétaire que Zakalwe a concoctée ici. Le

Très faible gravité a les plombs qui ont sauté ; au moment où je te parle, des Mentaux de Contact résidant dans une sphère en constante expansion dont le centre se trouve ici même préparent le terrain (intellectuellement parlant) et cherchent le moyen de remettre de l'ordre dans cet effroyable désastre. Si ce VSG n'avait pas fait route vers ici de toute manière, ils l'auraient détourné de son itinéraire habituel. Grâce aux manigances ridiculement humanistes de Zakalwe, un tas de merde gros comme une ceinture d'astéroïdes est sur le point d'entrer en collision avec les pales d'un ventilateur exactement de la taille de cette planète : ça va gicler partout et Contact va devoir prendre les choses en champ... sur-le-champ. (Une hésitation, puis :) Voilà, je viens d'en recevoir l'ordre. (La machine parut soulagée.) Tu as un jour pour virer Zakalwe d'ici, sinon nous, on l'enlève. Déplacement d'urgence, tous les coups sont permis.

Sma inspira très profondément.

— Et à part ça... tout va bien ?

— Madame, le moment est mal choisi pour faire preuve de légèreté, fit sobrement le drone. (Puis il ajouta :) Merde !

— Quoi encore ?

— La réunion est terminée, mais Zakalwe le dément ne prend pas sa voiture ; il se dirige vers l'ascenseur qui descend vers le réseau souterrain. Destination : la base navale. Un sous-marin l'y attend.

Sma se leva.

— Un sous-marin, hein ?

Elle lissa ses culottes.

— On repart aux docks, d'accord ?

— D'accord.

Elle souleva le drone et se mit en marche tout en cherchant des yeux un taxi.

— J'ai demandé au *Très faible gravité* d'envoyer un faux message radio, lui dit Skaffen-Amtiskaw. Un taxi devrait s'arrêter à notre hauteur d'un moment à l'autre.

— Et on dit qu'ils ne sont jamais là quand on a besoin d'eux...

— Tu m'inquiètes, Sma. Tu prends tout cela un peu trop à la légère.

— Oh, je paniquerai plus tard. (Sma prit une profonde inspiration, puis souffla lentement.) C'est ça, notre taxi ?

— Il me semble, oui.

— Comment dit-on « Aux docks » ?

Le drone le lui dit, et elle le répéta. Le taxi se faufila à toute allure au milieu des véhicules militaires.

Six heures plus tard, ils filaient toujours le sous-marin qui faisait route sous l'océan avec force couinements, vrombissements et gargouillements divers, en direction de la mer équatoriale.

— Soixante kilomètres heure ! fulminait le drone. Soixante kilomètres heure !

— De leur point de vue, c'est très rapide ; montre-toi donc un peu compréhensif envers tes sœurs les machines.

Sma gardait les yeux fixés sur l'écran tandis que, un kilomètre devant eux, le bâtiment fendait les eaux de l'océan. Le plateau abyssal était à des kilomètres en contrebas.

— Ce n'est qu'un sous-marin, Sma, expliqua le drone avec lassitude. Il n'est pas des nôtres. Ce qu'il contient de plus intelligent, c'est son commandant de bord humain. Je n'ai plus rien à ajouter pour ma défense.

— On sait où il va maintenant ?

— Pas la moindre idée. Le commandant a pour ordre d'emmener Zakalwe partout où il voudra aller, et, après lui avoir donné ces instructions plutôt vagues, ce dernier n'a plus prononcé un mot. Il peut avoir pour destination tout un tas d'îles ou d'atolls, ou bien viser – au prix de plusieurs jours de voyage, à cette allure d'escargot – des milliers de kilomètres de littoral, sur un autre continent.

— Regarde un peu ce qu'il y a sur ces îles, et vérifie le littoral aussi, tant que tu y es. S'il se dirige vers là-bas, c'est qu'il a une raison.

— La vérification est déjà en cours ! jeta le drone.

Sma regarda la machine. Les champs de Skaffen-Amtiskaw affichaient une délicate teinte pourpre annonçant la contrition.

— Sma, cet... homme... a complètement merdé la dernière fois ; nous avons perdu cinq ou six millions d'individus dans cette histoire, et tout ça parce qu'il n'a pas voulu sortir du Palais d'Hiver pour arranger les choses. Si je te montrais certaines des scènes d'horreur qui se sont déroulées là-bas, tes cheveux en blanchiraient d'un seul coup. Et maintenant, c'est ici qu'il est sur le point de déclencher une catastrophe majeure. Depuis qu'il lui est arrivé ce qui lui est arrivé sur Fohls – depuis qu'il essaie de jouer les humanistes –, ce type est une véritable catastrophe ambulante. En admettant qu'on réussisse à le retrouver et à l'emmener jusqu'à Voerenhutz, je me demande avec inquiétude quel chaos il va bien pouvoir semer là-bas. Cet homme porte la poisse. Oublions la disparition de Beychaé ; c'est en organisant celle de Zakalwe qu'on rendrait un fier service à tout le monde.

Sma fixa un point situé au centre de la bande réceptrice du drone.

— Un, commença-t-elle, on ne parle pas de vies humaines comme s'il s'agissait de phénomènes accessoires. (Elle inspira à fond.) Deux : tu te rappelles ce massacre, dans la cour de l'auberge ce jour-là ? poursuivit-elle calmement. Les types qui passaient à travers les murs, tes missiles-couteaux déchaînés ?

— Un : désolé d'avoir choqué ta sensibilité de mammifère ; deux :

me permettras-tu jamais d'oublier, Sma ?

— Tu te souviens de ce que je t'ai prédit si jamais tu recommençais ?

— Sma, répondit le drone avec lassitude, si tu sous-entends sérieusement que j'ai l'intention de tuer Zakalwe, je te rassure tout de suite ; ne sois pas grotesque.

— Souviens-toi, c'est tout. (Elle contempla le panorama qui se déroulait lentement sur l'écran.) Nous avons reçu des ordres.

— Nous avons adopté d'un commun accord une certaine ligne de conduite, Sma. Mais pas *reçu d'ordres*, si tu te souviens bien.

Sma acquiesça.

— D'un commun accord, oui. On enlève le sieur Zakalwe, on l'emmène à Voerenhutz. Et si on doit se trouver en désaccord à un moment donné, tu peux toujours aller voir ailleurs. On m'assignera un autre drone offensif, voilà tout.

Skaffen-Amtiskaw attendit une seconde avant de répondre. Puis :

— Sma, je crois que tu ne m'as encore jamais rien dit d'aussi vexant... et pourtant, j'en ai entendu ! Mais je crois que je vais faire comme si de rien n'était ; nous sommes tous les deux éprouvés en ce moment. Mes actes parleront pour moi. Comme tu l'as dit, on embarque ce fouteur de merde à l'échelle planétaire et on le lâche sur Voerenhutz. Néanmoins, si notre petit voyage sous-marin dure trop longtemps, l'affaire nous sera retirée des mains – ou des champs, selon le cas – et Zakalwe se réveillera à bord du *Xénophobe* ou de l'UCG en se demandant ce qui lui arrive. Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre et voir. (Là, le drone marqua une pause. Puis :) Finalement, c'est peut-être vers ces fameuses îles équatoriales que nous nous dirigeons, on dirait. Zakalwe en possède la moitié.

Sma hocha la tête en silence, les yeux rivés au lointain sous-marin qui se glissait entre les eaux de l'océan. Au bout d'un moment, elle se gratta le bas-ventre et se retourna vers le drone.

— Tu es sûr de ne rien avoir enregistré pendant ce... euh, cette espèce d'orgie, l'autre soir, à bord du *Xénophobe* ?

— Sûr et certain.

Elle se retourna vers l'écran en fronçant les sourcils.

— Ah bon. Dommage.

Le sous-marin resta neuf heures immergé, puis refit surface à proximité d'un atoll ; un canot gonflable rejoignit le rivage. Sma et le drone virent une unique silhouette traverser la plage de sable doré inondée de soleil en direction d'un ensemble de bâtiments peu élevés : un hôtel exclusivement réservé à la classe dirigeante du pays qu'il venait de quitter.

— Que fait Zakalwe ? s'enquit Sma au bout d'une dizaine de

minutes.

Le sous-marin avait replongé dès qu'il avait récupéré son canot, puis repris le chemin de son port de départ.

— Il fait ses adieux à une jeune fille, soupira le drone.

— Ah bon ? C'était ça ?

— C'est manifestement la seule raison de sa présence ici.

— Merde alors ! Il n'aurait pas pu prendre l'avion ?

— Mmm... Non. Pas de piste d'atterrissage. Et de toute façon, nous sommes ici dans une zone démilitarisée relativement sensible ; tous les vols non signalés à l'avance sont formellement interdits, et le prochain océavion ne passe que dans deux jours. Le sous-marin était donc le moyen le plus rapide de...

Le drone s'interrompt.

— Skaffen-Amtiskaw ? s'enquit Sma.

— Eh bien, reprit lentement le drone, la catin en question vient de pulvériser un grand nombre de bibelots, ainsi qu'un ou deux meubles de grande valeur, avant de courir s'enfermer dans sa chambre, en larmes... À part ça, Zakalwe vient de s'asseoir au beau milieu du salon, une copieuse rasade d'alcool à la main, et de dire (je cite) : « Bon. Sma, si c'est toi, viens par ici qu'on discute. »

Sma reporta son attention sur l'écran, qui affichait une vue du petit atoll dont l'îlot central s'étendait, compact et verdoyant, sous les verts et les bleus vibrants de l'océan et du ciel.

— Tu sais, déclara-t-elle, je crois que je lui réglerais volontiers son compte.

— Tu n'es pas la seule. On fait surface ?

— OK. Allons rendre une petite visite à ce salaud.

X

De la lumière. Un peu. Pas beaucoup. Air irrespirable et partout la douleur. Il aurait voulu crier, se contorsionner, mais ne pouvait ni trouver son souffle ni remuer quoi que ce soit. Un puits d'ombre dévastatrice se creusa en lui, exterminant toute pensée. Il perdit conscience.

De la lumière. Un peu. Pas beaucoup. Il avait également conscience d'avoir mal, mais en un sens cela ne lui paraissait pas important. La souffrance, il la voyait différemment à présent. Oui, il suffisait de la voir autrement. Il se demanda d'où lui venait cette idée, puis crut se rappeler qu'on la lui avait enseignée.

Tout était métaphore ; toute chose était aussi autre chose qu'elle-même. La douleur, par exemple, était un océan ; un océan sur la surface duquel il allait à la dérive. Son corps était une cité, son esprit une citadelle. Entre les deux, toutes les communications étaient coupées, mais dans le donjon qu'était sa pensée il avait encore de l'énergie. La facette de sa conscience qui lui affirmait que la douleur ne faisait pas mal était comme... comme... Aucune comparaison ne lui venait. Comme un miroir magique, peut-être.

Tandis qu'il réfléchissait à la question, la lumière s'affaiblit et il glissa à nouveau dans les ténèbres.

De la lumière. Un peu (il en était déjà parvenu à ce stade, non ?). Pas beaucoup. Apparemment, il ne se trouvait plus dans le donjon de son propre esprit ; il était dans une barque chahutée par la tempête, une barque qui faisait eau. Des images dansaient devant ses yeux.

La lumière s'aviva progressivement, jusqu'à en devenir presque douloureuse. Il fut brusquement saisi de terreur, car il lui sembla qu'il était embarqué pour de vrai dans un bateau qui prenait l'eau, filant cahin-caha dans un concert de craquements sur un océan noirâtre et bouillonnant, face au vent hurlant de la bourrasque ; mais voilà que la lumière revenait, quelque part au-dessus de sa tête ; pourtant, lorsqu'il s'efforça de distinguer sa main ou la petite embarcation, il ne vit rien du tout. La lumière lui arrivait droit dans les yeux, mais elle n'éclairait rien d'autre. Cette idée l'emplit de terreur ; la barque essuya une vague et il sombra à nouveau dans un océan de douleur, une douleur

ardente qui suintait par chacun de ses pores. Quelque part, une main bénie appuya sur un interrupteur, il glissa sous la surface, au sein des ténèbres, du silence et... de l'absence de douleur.

De la lumière. Un peu. Il s'en souvenait. La lumière lui faisait voir une petite embarcation assaillie par les vagues sur un vaste et sombre océan. Plus loin, temporairement hors d'atteinte, se dressait sur un îlot une vaste citadelle. Et puis il y avait le bruit. Du bruit... ça, c'était nouveau. Il s'était déjà retrouvé là une fois, mais sans le son. Il prêta l'oreille, très attentivement, mais ne distingua pas les mots. Pourtant, il avait l'impression que quelqu'un posait des questions.

Quelqu'un posait des questions... Qui... ? Il attendit la réponse, que celle-ci provienne du dehors ou de l'intérieur de lui-même, mais rien ne vint de nulle part ; il se sentit perdu, abandonné, le pire étant qu'il se sentait abandonné de lui-même.

Il décida de se poser quelques questions. Qu'était la citadelle ? Son esprit. La citadelle devait normalement s'accompagner d'une cité, laquelle était son corps ; or, il semblait que la cité ait été prise d'assaut, et que seul demeure le château ; non : le donjon. Qu'étaient le bateau, l'océan ? L'océan était la douleur. Maintenant, il était dans le bateau, mais avant, il était dans l'eau jusqu'au cou et les vagues se brisaient au-dessus de sa tête. Le bateau était... une quelconque technique qu'il avait acquise, et qui le protégeait de la douleur ; sans lui permettre d'oublier sa présence, elle en maintenait à distance les effets débilissants et le laissait réfléchir.

Jusqu'ici tout va bien, songea-t-il. Et maintenant, la lumière. Qu'est-ce que c'est que cette lumière ?

Cette question-là, il lui faudrait y revenir plus tard. Même chose pour : Qu'est-ce que ce bruit ?

Il passa à une autre question : Où est-ce que tout ça se passe ?

Il fouilla ses vêtements détrempés, mais ne trouva rien dans les poches. Il chercha une étiquette à son nom qui, à son avis, devait être cousue à son col, mais apparemment, elle avait été arrachée. Ensuite, il passa au crible le petit bateau, mais celui-ci ne lui fournit aucune réponse. Il essaya donc de s'imaginer dans le lointain donjon, au-delà des vagues immenses, et se représenta en train de pénétrer dans un entrepôt résonnant d'échos, rempli de bric-à-brac, d'absurdités et de souvenirs enfouis au plus profond du château... Mais il n'arrivait pas à discerner les détails. Ses paupières se fermèrent et il se mit à pleurer de rage tandis que le bateau trépidait et tanguait sous lui.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il tenait à la main un morceau de papier portant le mot FOHLS. Il fut tellement surpris qu'il le laissa échapper ; le vent l'emporta vers le ciel noir surplombant les vagues sombres. Mais il se souvenait, à présent. Fohls, voilà la réponse. La

planète Fohls.

Il se sentit soulagé et passablement fier de lui. Il avait découvert quelque chose.

Que faisait-il là ?

Funérailles. Un vague souvenir de funérailles lui revint. Quand même pas les siennes ?

Était-il mort ? Il considéra un instant la question. Après tout, c'était possible. Peut-être y avait-il une autre vie, en fin de compte. Ma foi, s'il y avait bien une vie après la mort, cela lui apprendrait. Cette mer de douleur était-elle le châtiment divin ? La lumière était-elle un dieu ? Il passa la main par-dessus bord et la plongea dans la douleur ; celle-ci l'envahit, et il retira sa main. Si tel était le cas, alors c'était un dieu cruel. Et tout ce que j'ai fait pour la Culture, alors ? avait-il envie de demander. Ça ne compense donc pas un peu les mauvaises actions ? Ou alors, c'était que ces salauds suffisants si satisfaits d'eux-mêmes s'étaient trompés sur toute la ligne. *Dieu !* Comme il aurait voulu pouvoir faire marche arrière et retourner le leur dire ! La tête que ferait Sma !

Mais il ne se croyait pas mort. Ce n'étaient pas ses funérailles à lui. Il se rappelait la tour carrée qui donnait sur la mer, près des falaises, il s'y revoyait portant avec les autres la dépouille d'un vieux guerrier. Oui, quelqu'un était mort, et on avait disposé de son corps en grande pompe.

Quelque chose le tarabustait.

Soudain, il agrippa les plats-bords vermoulus du bateau et fixa un point situé vers le large de l'océan houleux.

Un navire. De temps à autre il apercevait un navire, là-bas, dans le lointain. À peine plus gros qu'un point, que les vagues lui cachaient la plupart du temps, mais c'était bien un navire. Il eut l'impression qu'un vide s'ouvrait à l'intérieur de son corps et que ses entrailles s'y déversaient.

Il croyait reconnaître le navire.

Là-dessus, son bateau se rompit et il tomba dans l'eau ; puis il remonta, creva la surface dans une gerbe d'éclaboussures, retrouva l'air libre et vit sous lui l'océan, ainsi qu'une infime partie de sa surface, vers laquelle il tombait à présent. C'était un autre petit bateau ; il s'y écrasa, passa encore une fois à travers, s'enfonça à nouveau dans l'eau, puis dans l'air, traversa les débris d'une épave, puis une autre couche d'eau suivie d'une couche d'air...

Hé ! (songeait une partie de son esprit tandis qu'il tombait). Ça ressemble à la manière dont Sma décrit la Réalité.

... passa en s'éclaboussant à travers d'autres vagues, puis encore de l'eau, pour ressortir à l'air libre, foncer vers de nouvelles vagues...

Ça ne s'arrêterait jamais. Il se rappela que la Réalité décrite par

Sma était en perpétuelle expansion ; on pouvait y tomber en chute libre indéfiniment, littéralement. Pas jusqu'à la fin de l'univers, non : indéfiniment.

Ça n'ira pas, se dit-il. Il va falloir que j'affronte le navire.

Il atterrit dans un petit bateau qui grinçait et faisait eau de toutes parts.

Le navire était à présent beaucoup plus proche. Énorme, sombre et hérissé de canons, il se dirigeait droit sur lui, précédé par l'énorme vague d'écume blanche en forme de V que découpait son étrave.

Merde, il allait se trouver en plein sur son chemin. La double courbe cruelle de la proue fonçait vers lui, fendait les eaux. Il ferma les yeux.

Il était une fois... un navire. Un grand vaisseau. Un vaisseau qui servait à détruire : des choses, d'autres vaisseaux, des gens, des villes... Il était très gros, et on l'avait conçu pour tuer des gens et faire en sorte que ceux qu'il transportait ne soient pas tués.

Il s'efforça de ne pas se rappeler le nom du grand vaisseau. Au lieu de cela, il le vit reposer bizarrement près du cœur d'une cité et en resta perplexe ; il n'arrivait pas à comprendre comment le vaisseau avait pu arriver jusque-là. Tout à coup, sans qu'il sût pourquoi, le vaisseau se mit à ressembler à un château, ce qui était à la fois logique et impossible. Il commença à avoir peur. Le nom du vaisseau était comme une espèce de gigantesque créature marine cognant lourdement contre la coque de son embarcation ; comme un bélier heurtant avec un bruit sourd les murailles du donjon. Il tenta de le maintenir en dehors de lui, sachant que ce n'était qu'un nom, mais refusant de l'entendre parce qu'il l'avait toujours mis mal à l'aise.

Il porta ses mains à ses oreilles. Cela donna des résultats l'espace de quelques instants. Mais à ce moment-là, le navire enchâssé dans la pierre près du centre de la cité meurtrie actionna ses formidables canons, qui crachèrent des nuages noirs et des éclairs jaune-blanc ; alors il sut ce qui allait se passer. Il essaya de crier pour couvrir le vacarme, mais lorsque cela arriva, c'était le nom du vaisseau que les canons vomirent ; et le nom fit voler en éclats le bateau, démolit le château et résonna dans les os et les aires de son crâne comme le rire d'un dieu dément, indéfiniment.

Alors la lumière s'éteignit, et il se laissa sombrer avec gratitude, échappant à cet épouvantable son qui l'accusait.

De la lumière. *Staberinde*, énonçait une voix posée quelque part à l'intérieur du *Staberinde*. *Ce n'est qu'un mot.*

Le *Staberinde*. Le navire. Il se détourna de la lumière et s'enfonça à nouveau dans les ténèbres.

De la lumière. Des sons, aussi. Une voix. Qu'est-ce que j'étais en train de penser, voyons ? (Il se rappelait vaguement qu'il était question d'un nom, mais il s'empessa de refouler ce souvenir-là.) Oui, des funérailles. Des souffrances. Et puis le vaisseau. Il y avait un vaisseau. Ou plutôt, il y avait *eu*. Et il était peut-être encore là, pour ce qu'il en... Mais il y avait quelque chose à propos des funérailles. C'est ça, la raison de ta présence ici. C'est ce qui t'a embrouillé tout à l'heure. Tu t'es cru mort, mais en fait tu étais seulement vivant. Lui vint une vague réminiscence où il était question de bateaux, d'océans, de châteaux et de cités, mais ceux-ci ne se présentaient plus à son esprit.

Et voilà que survient le toucher, en provenance de là-bas, quelque part là-bas. Pas la douleur : le toucher. Deux choses bien différentes...

De nouveau cette sensation de contact. On aurait dit une main ; une main qui touchait son visage et y faisait naître une douleur nouvelle, mais cela restait un contact, indubitablement une main. Son visage lui faisait terriblement mal. Il devait être terriblement défiguré.

Où suis-je, déjà ? Accident. Funérailles. Fohls.

Accident. Oui, bien sûr, et je m'appelle...

Trop difficile.

Qu'est-ce que je fais, alors ?

Voilà qui est plus facile. Tu es un agent à la solde de la civilisation humanoïde la plus avancée – enfin, certainement la plus *énergique* – de la... Réalité ? (Non.) De l'univers ? (Non.) De la galaxie ? Oui, c'est ça, de la galaxie... et tu es venu les représenter à... à... un enterrement ; tu revenais à bord d'un *avion* minable ; on allait venir te chercher et t'emmenner loin de tout ça, quand il s'est passé quelque chose dans l'avion. L'appareil s'était mis à... et il avait vu des flammes et... et puis il y avait eu cette jungle qui fonçait droit sur... puis plus rien, la douleur, plus rien que la douleur. Et des dérives, des flottements en dedans et en dehors de la conscience.

La main lui toucha de nouveau le visage. Cette fois-ci, on voyait quelque chose. Il songea que cela ressemblait à un nuage, ou à la lune transparaissant à travers un nuage : invisible elle-même, mais irradiant sa clarté.

Les deux sont peut-être liés, se dit-il encore. Oui, voilà que ça recommence, et tiens ! Revoilà la sensation, la perception d'un contact ; la main à nouveau sur mon visage. Gorge, avaler, de l'eau ou un liquide quelconque. On est en train de te donner à boire. D'après la façon dont ça descend, on dirait qu'il y a... Oui, surélevé, je suis surélevé, pas sur le dos. Les mains, mes mains, elles sont... impression d'être à découvert, exposé, très vulnérable, nu.

Le fait de penser à son corps ramenait à lui la douleur. Il décida de laisser tomber. D'essayer autre chose.

Essaie l'accident. Tu reviens de l'enterrement, le désert se profile... non, ce sont des montagnes. Ou bien était-ce la jungle ? Il ne se rappelait pas. Où sommes-nous ? Dans la jungle, non... dans le désert, non... alors, où ? Sais pas.

Endormi, songea-t-il subitement. Tu dormais dans l'avion, c'était la nuit, et tu as tout juste eu le temps de te réveiller dans le noir et de voir les flammes, et tu as commencé à comprendre juste avant que la lumière n'explose dans ta tête. Après ça : la souffrance. Mais tu n'as vu aucun paysage venir vers toi, que ce soit doucement ou au contraire progressivement, pour la bonne raison qu'il faisait complètement noir.

Lorsqu'il revint à lui, tout avait changé. Il se sentait vulnérable, à la merci de n'importe quoi. Tandis que ses paupières s'ouvraient et qu'il essayait de se rappeler comment on faisait pour voir, il distingua progressivement des rais de lumière poussiéreux sur fond d'obscurité brunâtre, puis des pots de terre au pied d'un mur, fait de boue ou de terre lui aussi ; il y avait également un âtre de petite taille, au centre de la pièce, des lances dressées contre un mur, et encore des lances. Il contracta les muscles du cou afin de soulever la tête, et discerna quelque chose d'autre : le cadre de bois grossier auquel il était attaché.

Ce cadre avait la forme d'un carré à l'intérieur duquel se croisaient deux diagonales en X. Lui-même était nu, et ses pieds et ses mains étaient ligotés, chacun à un angle du cadre ; celui-ci était appuyé contre un mur selon un angle d'environ quarante-cinq degrés. Une solide ceinture de cuir maintenait fermement sa taille contre le croisement des deux branches du X, et son corps tout entier était souillé de sang et de traces de peinture.

Il laissa retomber sa tête.

— Oh, merde ! s'entendit-il gémir.

Il n'aimait pas du tout ce qu'il venait d'entrevoir.

Mais où était donc la Culture ? Ils auraient dû venir à la rescousse ; c'était leur boulot. Il se salissait les mains à leur place, et eux s'occupaient de lui. C'était le marché qu'ils avaient conclu. Alors où étaient-ils, bon sang ?

La douleur revint, partout à la fois ; c'était comme une amie de longue date, à présent. La contraction des muscles de son cou lui avait fait mal ; il avait aussi mal à la tête (traumatisme crânien ?), le nez fracturé, des côtes brisées ou fêlées, un bras et les deux jambes cassées. Peut-être avait-il également subi des traumatismes internes ; il avait mal aussi dans le ventre. En fait, c'était même là qu'il avait le plus mal. Il se sentait tout boursoufflé et rempli de matières en putréfaction.

Merde, se dit-il à nouveau, si ça se trouve je suis en train de

crever.

Il bougea la tête et grimaça aussitôt (la douleur s'y déversa comme si, autour de sa peau, une enveloppe protectrice venait de se fendre sous l'effet du mouvement) ; puis il examina les cordes qui l'attachaient au cadre de bois. La traction n'était pas très indiquée en cas de fracture, songea-t-il avec un petit rire très bref (à la première contraction des muscles de l'abdomen, une pulsation douloureuse naquit au niveau de ses côtes, comme si elles étaient chauffées au rouge).

Des sons lui parvinrent : des voix fortes qui s'élevaient au loin, des enfants qui piaillaient, le cri d'un quelconque animal.

Il ferma les yeux, mais les sons ne se firent pas plus distincts. Il les rouvrit. Le mur était en terre, et il se trouvait probablement en dessous du niveau du sol, à en juger par les grosses racines sectionnées qui pointaient un peu partout autour de lui. L'éclairage était fourni par deux puits de lumière verticaux laissant passer deux rayons de soleil légèrement inclinés. Le soleil frappait directement le sol ; on était donc... aux environs de midi, aux environs de l'équateur. Sous terre, songea-t-il à nouveau. L'idée le rendait malade. Il serait pratiquement impossible à localiser. Il se demanda si son avion avait beaucoup dévié de son itinéraire avant de s'écraser, et s'il se trouvait actuellement très loin du site de l'accident. Mais à quoi bon s'inquiéter ?

Que pouvait-il voir d'autre autour de lui ? Des bancs grossièrement taillés. Un coussin en grosse toile, de forme irrégulière. À le voir, on sentait que quelqu'un s'y était assis pour le regarder. Sans doute le propriétaire de la main qu'il avait sentie, s'il ne l'avait pas inventée de toutes pièces. Pas de feu dans le foyer de pierres circulaire, juste au-dessous d'une des ouvertures du plafond. Il y avait bien des lances contre un mur, ainsi que d'autres objets apparemment offensifs abandonnés çà et là. Mais ce n'étaient pas des armes guerrières : plutôt des accessoires rituels ou servant à la torture. À ce moment-là il capta une odeur atroce, sut que c'était celle de la gangrène, et sut qu'elle venait de lui.

Il se sentit à nouveau partir, sans savoir s'il glissait dans le sommeil ou dans l'inconscience proprement dite, mais espérant que l'un ou l'autre l'absorberaient, au choix, car c'était plus qu'il n'en pouvait endurer. Alors entra la jeune fille. Elle tenait à la main une cruche, qu'elle posa par terre avant de relever les yeux sur lui. Il essaya de parler, mais en vain. Peut-être n'avait-il en fait produit aucun son un peu plus tôt, quand il avait cru prononcer le mot « Merde ». Il regarda la jeune fille et s'efforça de sourire.

Elle s'en alla.

Il se sentit quelque peu réconforté. La visite d'un homme aurait

été de mauvais augure, mais une fille... cela signifiait que la situation n'était pas désespérée, après tout. Peut-être.

La fille revint avec une cuvette remplie d'eau et entreprit de le laver en frottant pour faire disparaître le sang et la peinture. Cela lui fit un peu mal. Ainsi qu'il était prévisible, rien ne se passa quand elle nettoya ses parties génitales ; pour la forme, il aurait tout de même aimé montrer signe de vie.

Il tenta encore de parler, mais toujours sans succès. La fille le laissa boire un peu d'eau dans un bol et il réussit à proférer un son rauque, mais inarticulé. Elle disparut à nouveau.

La fois suivante, elle revint en compagnie de plusieurs hommes dont l'étrange accoutrement se composait de plumes, de peaux et d'ossements, ainsi que d'une armure formée de plaques de bois corsetées de boyaux séchés. Ils avaient aussi le corps peint, et apportaient des pots et des bâtonnets dont ils se servirent pour le peinturlurer à nouveau.

Une fois leur travail terminé, ils reculèrent d'un pas. Il avait envie de leur dire que le rouge ne lui allait pas, mais rien ne sortit de sa gorge. Il se sentit tomber, là-bas, loin, dans les ténèbres.

Quand il reprit ses sens, il était en mouvement.

On avait soulevé le cadre auquel il était attaché, et on l'avait fait sortir de l'obscurité. Il était maintenant face au ciel. Une clarté aveuglante lui meurtrissait les yeux, il avait les narines et la bouche pleines de poussière, la tête pleine d'exclamations et de cris. Il se sentit trembler comme en proie à la fièvre ; chaque mouvement arrachait un cri de douleur à ses membres fracassés. Il voulut crier, lever la tête pour voir ce qui l'entourait, mais il n'y avait que du bruit et de la poussière. Son ventre lui faisait encore plus mal ; sur l'abdomen, sa peau était tendue à craquer.

Puis il se retrouva de nouveau en position verticale, avec le village à ses pieds. Un petit village composé de tentes, de quelques huttes d'argile et d'osier, et d'une série de trous creusés dans le sol. Semi-désertique ; une végétation broussailleuse d'espèce indéterminée – aplatie par piétinement dans l'enceinte du village proprement dit – se perdait rapidement, au-delà des limites, dans une brume à l'éclat jaunâtre. Le soleil bas sur l'horizon était à peine visible. Le prisonnier ne sut si c'était l'aube ou bien le crépuscule.

Ce qu'il voyait, en revanche, c'étaient les gens. Ils étaient tous là, devant lui ; lui-même se trouvait sur un monticule, son cadre attaché à deux grands épieux, et les autres se tenaient en bas, à genoux, tête baissée. Il y avait de tout jeunes enfants dont la tête était maintenue en position inclinée par les adultes agenouillés à côté d'eux, des vieillards qui, sans le soutien de leurs voisins, se seraient écroulés, et

des représentants de toutes les tranches d'âge intermédiaires.

Devant lui marchaient trois personnes : la jeune fille, encadrée par deux des hommes qu'il avait déjà vus. Ceux-ci s'agenouillèrent vivement, puis se relevèrent et firent un geste bien précis. La fille ne bougea pas ; son regard ne quittait pas un point situé entre les deux yeux du prisonnier. Elle était à présent vêtue d'une longue robe rouge vif ; il ne se rappelait pas comment elle était habillée plus tôt. Un des hommes tenait un grand pot en terre, l'autre un long sabre à large lame incurvée.

— Hé ! énonça-t-il d'une voix rauque.

Et ce fut tout ce qu'il réussit à dire. La douleur devenait insupportable ; la station verticale n'était pas faite pour soulager ses membres brisés.

Il eut l'impression que, sans cesser de psalmodier, les villageois tournoyaient autour de sa tête ; les rayons du soleil tanguaient et viraient, et les trois êtres qui se tenaient devant lui devinrent une multitude vacillante apparaissant et disparaissant alternativement dans la brume et la poussière qui s'étendaient sous ses yeux.

Mais où était donc la Culture ?

Un rugissement terrible s'éleva dans sa tête et le soleil, cette lueur diffuse perçant la brume, s'anima de pulsations. D'un côté scintillait le sabre, de l'autre luisait le pot en terre. La fille, debout juste en face de lui, le saisit par les cheveux.

Le rugissement lui emplissait les oreilles, et il n'aurait su dire s'il était en train de hurler. À sa droite, l'homme leva le sabre.

Tenant toujours ses cheveux, la fille tira d'un coup sec, l'obligeant à détacher sa tête du cadre. Il cria de toutes ses forces, couvrant le vacarme, sentant crisser ses os brisés. Il fixa des yeux la poussière qui maculait le bas de la robe de la fille.

Espèce de salauds ! songea-t-il, sans savoir très bien, à ce moment-là, de qui il voulait parler.

Il réussit à proférer une unique syllabe :

— Él... !

Puis la lame mordit dans son cou.

Le nom mourut sur ses lèvres. Tout venait de prendre fin, et pourtant, tout continuait.

Nulle souffrance. Le rugissement s'était même atténué. Il regardait, en bas, le village et les villageois prosternés. Son champ de vision bascula brusquement ; il sentait toujours la racine de ses cheveux lui tirer la peau du crâne. On était en train de le faire tourner sur lui-même.

Le sang ruisselait sur la poitrine d'un corps flasque et sans tête.

Cette chose, c'était moi ! songea-t-il. Moi !

On le fit encore une fois tourner sur lui-même ; l'homme au sabre

essuyait à l'aide d'un chiffon le sang qui maculait sa lame. L'autre tendait son pot de terre vers le décapité, le couvercle dans l'autre main, en s'efforçant d'éviter son regard fixe. Alors c'est à ça qu'il sert, songea-t-il. Sa stupéfaction l'emplit d'un calme étrange. Puis le rugissement parut regagner de la puissance, avant de décroître tout aussi vite. Son champ de vision se teinta de rouge. Il se demanda combien de temps cela allait durer. Combien de temps le cerveau pouvait-il survivre sans apport d'oxygène ?

Maintenant je suis vraiment *deux*, se dit-il en se souvenant, les yeux clos.

Alors il pensa à son cœur, qui avait désormais cessé de battre, et ce fut à ce moment-là seulement qu'il se rendit compte. Il voulut pleurer, mais n'y réussit pas, car il avait fini par la perdre, *elle*, au bout du compte. Un autre nom surgit dans son esprit : Dar...

Le rugissement déchira les cieux. Il sentit la fille relâcher son étreinte. L'effroi qui se lisait sur le visage du jeune homme, celui qui tenait le pot, était presque comique. Dans l'assistance, quelques personnes levèrent les yeux ; le rugissement devint un cri, un brusque déplacement d'air fouetta la poussière et fit chanceler la jeune fille qui le tenait ; une forme noire passa en trombe au-dessus du village.

Un peu tard, s'entendit-il penser avant de sombrer.

Il y eut encore du bruit pendant une seconde ou deux – des cris, peut-être –, puis quelque chose heurta violemment sa tête et il se retrouva en train de rouler sur le sol, la bouche et les yeux pleins de poussière... Mais toutes ces choses ne présentaient désormais plus guère d'intérêt pour lui, et il fut heureux de laisser les ténèbres l'engloutir. Peut-être le ramassa-t-on, plus tard.

Mais c'était comme si tout cela arrivait à quelqu'un d'autre.

Lorsque survint le formidable bruit et que le gigantesque roc noir et sculpté atterrit au centre du village – juste après que l'offrande-du-ciel eut été séparée de son corps, et qu'elle eut donc rejoint les airs –, tous se mirent à courir de-ci, de-là dans la brume qui se dissipait, afin de fuir la lumière et le fracas qui l'accompagnait. Puis on se rassembla en gémissant près du trou d'eau.

Une cinquantaine de battements de cœur à peine, et la forme sombre réapparut au-dessus du village ; elle se profilait indistinctement à travers les écharpes de brume, de plus en plus minces à mesure qu'on montait vers le ciel. Cette fois-ci elle ne rugit pas mais s'éloigna à toute vitesse dans un bruit comparable à une rafale de vent, puis rapetissa jusqu'à disparaître entièrement.

Le chaman envoya son apprenti voir ce qui se passait ; tremblant, le gamin s'enfonça dans la brume. Il revint sain et sauf, et le chaman ramena au village ses ouailles toujours terrifiées.

Le corps de l'offrande-du-ciel pendait toujours, inerte, contre son cadre de bois, au sommet du tertre. Mais la tête, elle, avait disparu.

Après avoir beaucoup psalmodié, écrasé des entrailles, identifié des formes dans la brume et connu trois transes successives, le prêtre et son apprenti décrétèrent qu'il s'agissait d'un bon présage, mais aussi d'un avertissement. On sacrifia un animal-viande appartenant à la famille de la fille qui avait laissé tomber la tête de l'offrande-du-ciel, et on plaça à sa place la tête de la bête dans le pot de terre.

Cinq

— Dizzy ! Alors, comment vas-tu ?

Il lui prit la main et l'aida à se hisser depuis le toit du module, qui venait juste de faire surface, jusque sur la jetée. Puis il la prit dans ses bras.

— C'est bon de te revoir ! ajouta-t-il en riant.

Sma posa les mains sur les hanches de l'homme et les lui tapota doucement ; elle se rendait compte qu'elle n'avait pas très envie de lui rendre son étreinte. Il ne parut pas le remarquer.

Il la lâcha enfin et baissa les yeux sur le drone, qui sortait à ce moment-là du module.

— Et voilà Skaffen-Amtiskaw ! Ils vous laissent donc encore sortir sans surveillance ?

— Bonjour, Zakalwe, fit le drone.

Ce dernier passa un bras autour de la taille de Sma.

— Viens jusqu'à la baraque ; on va déjeuner.

— Entendu, répondit-elle.

Ils longèrent la petite jetée en planches et empruntèrent un chemin dallé qui traversait la bande de sable et pénétrait ensuite sous l'ombre des arbres. Ceux-ci étaient bleus ou pourpres et terminés par d'énormes houppes de couleur sombre qui, bercées par une brise tiède et intermittente, se détachaient sur un ciel bleu pâle. Le sommet de leurs troncs blanc argenté exhalait de délicats parfums. Deux ou trois fois, comme ils croisaient des gens sur le sentier, le drone s'éleva à la hauteur des cimes.

L'homme et la femme marchèrent entre les arbres, traversant des aires dégagées et baignées de soleil, jusqu'à parvenir au bord d'une vaste étendue d'eau où frémissait le reflet d'une vingtaine de bungalows ; un petit océavion aux courbes élégantes se balançait contre une jetée de bois. Ils passèrent entre les cabanes, gravirent les quelques marches qui menaient à une terrasse donnant sur le lac et sur l'étroit chenal qui en partait pour rejoindre ensuite le lagon, du côté opposé de l'île.

La cime des arbres tamisait la clarté du soleil ; les ombres glissaient çà et là sur la véranda, ainsi que sur la petite table et les deux hamacs.

Il fit signe à Sma de s'installer dans l'un ; une domestique apparut et il commanda un déjeuner pour deux. Une fois qu'elle se fut éclipsée, Skaffen-Amtiskaw redescendit des hauteurs et se stabilisa sur le rebord du mur de la véranda, côté lac. Sma prit précautionneusement place dans le hamac.

— Est-il vrai que tu possèdes cette île, Zakalwe ?

— Hum...

Le jeune homme jeta autour de lui un regard apparemment hésitant.

— Oui, oui, en effet.

D'un coup de pied, il se débarrassa de ses sandales. Puis il s'affala dans le second hamac et le laissa se balancer. Ensuite, il saisit une bouteille qui se trouvait par terre et se mit à emplir par à-coups, à chaque oscillation du hamac, les deux verres posés sur la table. Cela fait, il accrut l'amplitude du balancement afin de pouvoir remettre son verre à Sma.

— Merci.

Il sirota sa boisson et ferma les yeux. Elle regarda le verre qu'il maintenait des deux mains sur sa poitrine et observa le mouvement alterné du liquide léthargique, couleur brun pupille. Puis son regard remonta jusqu'au visage de Zakalwe et ne le trouva guère changé ; les cheveux étaient un peu plus foncés que dans son souvenir ; tirés en arrière, ils découvraient un front large et hâlé et étaient coiffés en queue de cheval. Il paraissait plus en forme que jamais. Naturellement, il n'avait pas pris une ride : en guise de récompense pour la dernière mission dont il s'était acquitté, on avait stabilisé son âge.

Ses lourdes paupières se rouvrirent lentement et il rendit son regard à Sma. Un sourire se dessina progressivement sur ses lèvres. Elle crut remarquer que ses yeux avaient vieilli. Mais elle pouvait se tromper.

— Alors, commença-t-elle, on se livre à certains petits jeux, ici, paraît-il.

— Que veux-tu dire, Dizzy ?

— On m'envoie te chercher. Ils veulent te confier une nouvelle mission. Comme tu l'as certainement deviné, je te prie de me dire si je suis oui ou non en train de perdre mon temps. Je ne suis pas d'humeur à faire des pieds et des mains pour essayer de te persuader de...

— Dizzy ! s'exclama-t-il d'un ton offensé. (D'un seul mouvement, il dégagea ses jambes du hamac et reposa les pieds par terre. Puis il lui adressa un sourire persuasif.) Épargne-moi ce genre de chose, je t'en prie. Bien sûr que tu n'es pas en train de perdre ton temps. J'ai déjà fait mes bagages.

Il la regarda, rayonnant. Avec son visage bronzé à l'expression

franche et souriante, on aurait dit un enfant aux anges. Elle lui retourna un regard mêlé de soulagement et d'incrédulité.

— Alors pourquoi nous as-tu fait tourner en rond ?

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, fit-il d'un air innocent en s'installant à nouveau dans le hamac. Il fallait que je vienne jusqu'ici dire au revoir à une amie très chère, c'est tout. Mais maintenant, je suis prêt à partir. Qu'est-ce qui se passe ?

Sma le regarda bouche bée. Puis elle se retourna vers le drone.

— On y va tout de suite ?

— Inutile, répondit Skaffen-Amtiskaw. D'après le trajet du VSG, vous avez deux heures à passer ici avant de remonter à bord du *Xénophobe* ; il est capable de rattraper le *Quoi* en une trentaine d'heures.

La machine pivota pour regarder l'homme en face.

— Mais il nous faut une garantie. Il y a un VSG d'une térationne, avec vingt-huit millions de personnes à bord, qui fonce actuellement vers nous ; s'il doit passer par ici, il faut d'abord qu'il ralentisse, et donc qu'il ait une certitude. Vous venez avec nous, c'est décidé ? Cet après-midi même ?

— Drone, je viens de vous le dire. Je suis prêt.

Il se pencha vers Sma.

— De quel genre de travail s'agit-il, au fait ?

— Vørenhutz, l'informa-t-elle. Tsoldrin Beychaé.

Il eut un sourire radieux qui dévoila des dents étincelantes.

— Ce vieux Tsoldrin n'est donc pas encore six pieds sous terre ? Ma foi, ça me fera plaisir de le revoir.

— Il va falloir que tu le persuades de reprendre le collier.

Zakalwe agita la main avec désinvolture.

— Facile, déclara-t-il.

Puis il porta son verre à ses lèvres. Sma le regarda boire et secoua la tête.

— Tu ne veux donc pas savoir pourquoi, Chéradénine ? demanda-t-elle.

Il amorça un geste de la main qui signifiait la même chose qu'un haussement d'épaules, puis se ravisa.

— Hmm... oui, bien sûr. Alors, dis-moi pourquoi, Diziet, soupira-t-il.

— Vørenhutz est coupé en deux ; la faction qui a le dessus en ce moment souhaite mettre en œuvre une politique de terraformation à grande échelle...

— Ça veut dire... (Zakalwe éructa.) Ravalier une planète, non ?

Sma ferma brièvement les yeux, puis répondit :

— Oui, c'est à peu près ça. Quel que soit le nom qu'on donne à la chose, c'est pour le moins faire preuve d'insensibilité écologique. Ces

gens (ils se donnent le nom d'Humanistes) réclament aussi que la charte des droits des Êtres conscients comporte une échelle mobile, laquelle leur permettrait de faire main basse sur tous les mondes où règne la vie intelligente, dans la mesure de leurs capacités militaires. Une dizaine de conflits locaux font rage en ce moment même. N'importe lequel peut déclencher la guerre totale, et les Humanistes les encouragent – jusqu'à un certain point – parce qu'ils semblent justifier leur théorie : selon eux, l'Amas est trop peuplé, et il faut absolument trouver d'autres habitats planétaires.

— D'autre part, intervint Skaffen-Amtiskaw, ils refusent de compter les machines parmi les Êtres conscients à part entière ; alors qu'ils exploitent des ordinateurs protoconscients, ils continuent d'affirmer que seule l'expérience subjective humaine a une valeur intrinsèque, ces fascistes de créatures carbonées !

— Je vois.

Zakalwe hocha la tête, l'air pénétré de sérieux.

— Et vous voulez que ce vieux Beychaé reprenne du service aux côtés de ces types, là... ces Humanistes, hein ?

— Chéradénine ! le morigéna Sma tandis que les champs de Skaffen-Amtiskaw prenaient une teinte glaciale.

L'interpellé prit un air offensé.

— Mais puisqu'on les appelle des Humanistes !

— Ce n'est que le nom qu'ils se donnent, Zakalwe.

— Les noms ont de l'importance, répliqua-t-il, apparemment sérieux.

— N'empêche que c'est seulement le nom qu'ils se donnent ; ce n'est pas pour autant qu'ils sont du bon côté.

— D'accord. (Il lui fit un sourire.)

— Pardonne-moi. (Il s'efforça d'adopter une attitude plus professionnelle.) Vous voulez qu'il fasse pencher la balance de l'autre côté, comme la dernière fois.

— C'est ça, répondit Sma.

— Parfait. Ça m'a l'air presque facile. Pas besoin de jouer au petit soldat, alors ?

— Non.

— Très bien, j'accepte, fit-il en hochant la tête.

— Il me semble entendre comme un raclement de fond de tiroir, marmonna Skaffen-Amtiskaw.

— Contentée-toi d'émettre le signal, lui dit Sma.

— OK, fit le drone. Signal émis. (Il résolut de faire bonne impression, et dirigea donc un champ rougeoyant vers Zakalwe.) Mais vous avez intérêt à ne pas changer d'avis.

— Seule la perspective de devoir passer un certain temps en votre compagnie, Skaffen-Amtiskaw, pourrait éventuellement me dissuader

d'accompagner la ravissante dame Sma ici présente jusqu'à Voerenhutz. (Il lança un regard inquiet à Sma.) Car tu y vas, n'est-ce pas ?

Sma acquiesça. Puis elle se mit à boire à petites gorgées tandis que la domestique disposait de petits plats sur la table, entre les deux hamacs.

— J'ai du mal à croire que ce soit aussi simple, Zakalwe, reprit-elle une fois que la servante eut disparu.

— De quoi parles-tu, Diziet ? s'enquit-il en souriant derrière son verre.

— De ton départ. Au bout de... combien ? Cinq ans ? Après avoir bâti un empire, mis au point un plan destiné à rendre le monde moins dangereux, mis en pratique notre technologie et essayé de mettre en œuvre nos méthodes... tu es disposé à t'en aller, comme ça, en laissant tout cela derrière toi, pour une durée indéterminée ? Enfin quoi, tu as dit oui avant même de savoir que c'était Voerenhutz ! Ça aurait très bien pu être à l'autre bout de la galaxie, ou dans les Nuages. Tu aurais pu donner ton accord et te retrouver embarqué pour un voyage de quatre ans.

L'autre haussa les épaules.

— J'aime bien les longs voyages.

Sma dévisagea quelques instants son compagnon. Il avait l'air plein de vie, libre de toute préoccupation. Entraînement, dynamisme, tels étaient les termes qui lui venaient à l'esprit pour le décrire. Elle en éprouva un vague dégoût.

Il haussa à nouveau les épaules et prit un fruit dans un des plats.

— D'ailleurs, j'ai conclu un contrat de confiance avec des gens qui s'occuperont de tout à ma place jusqu'à mon retour ici.

— S'il reste encore un « ici » où revenir, commenta Skaffen-Amtiskaw.

— Mais bien sûr, rétorqua l'autre en crachant un pépin par-dessus le mur de la véranda. Ces gens aiment se gargariser avec la guerre, mais ils ne sont tout de même pas suicidaires.

— Ah ! Eh bien alors, c'est parfait, fit le drone en se détournant.

L'homme se contenta de lui sourire. Puis il indiqua d'un mouvement de tête l'assiette à laquelle Sma n'avait pas touché.

— Tu n'as donc pas faim, Diziet ?

— Ça m'a coupé l'appétit, répondit-elle.

Zakalwe descendit de son hamac et se frotta les mains.

— Viens, lui dit-il. On va nager un peu.

Elle le regarda essayer d'attraper des poissons dans une cuvette rocheuse et barboter dans sa tenue de bain qui lui descendait jusqu'à mi-jambes. Elle-même s'était baignée en slip.

Il se pencha en avant, attentif, les yeux rivés à la surface ; son

visage empreint de sérieux se reflétait dans l'eau. Il se mit alors à parler, et on aurait dit que c'était à son reflet qu'il s'adressait.

— Tu es toujours très séduisante, tu sais. J'espère que tu te sens dûment flattée.

Elle continua de se sécher.

— Je suis trop vieille pour les flatteries, Zakalwe.

— Tu parles !

Il éclata de rire, et la surface se rida devant sa bouche. Il fronça très fort les sourcils et, lentement, plongea les mains dans l'eau.

Elle observa l'expression concentrée qui se peignit sur ses traits tandis que ses bras se glissaient de plus en plus profondément sous la surface, prolongés par leur propre reflet.

Il sourit à nouveau et plissa les yeux ; ses mains s'immobilisèrent. Ses bras étaient à présent tout entiers sous l'eau. Il se passa la langue sur les lèvres.

Alors il se propulsa en avant, poussa un cri de joie puis sortit de l'eau ses mains arrondies en coupe et vint la retrouver au pied des rochers où elle s'était installée. Il arborait un sourire éclatant. Il lui tendit ses mains jointes. Elle y vit un petit poisson qui jetait mille feux, bleu, vert, rouge et or, une tache de lumière mouvante qui se tortillait entre ses doigts. Son front se barra d'un pli et elle se laissa de nouveau aller contre la paroi rocheuse.

— Et maintenant, tu vas le remettre où tu l'as trouvé, Chéradénine, et dans l'état où tu l'as trouvé.

Les traits de l'homme se décomposèrent, et Sma parut sur le point d'ajouter quelque chose de plus gentil, mais à ce moment-là elle vit son visage s'éclairer à nouveau et il rejeta le poisson dans l'eau.

— Qu'est-ce que tu croyais ? fit-il en venant prendre place à côté d'elle.

Elle dirigea son regard vers le large. Le drone était un peu plus loin sur la plage, à dix mètres derrière eux environ. Elle lissa le fin duvet noir qui tapissait ses avant-bras jusqu'à l'aplatir complètement.

— Pourquoi avoir tenté toutes ces choses, Zakalwe ?

— Pourquoi j'ai donné l'élixir de jeunesse à nos glorieux dirigeants ? (Un haussement d'épaules.) Sur le moment, j'ai cru que c'était une bonne idée, répondit-il avec légèreté. Je ne sais pas ; j'ai pensé que ça pouvait marcher. Qu'il était beaucoup plus facile d'intervenir que vous ne vouliez le faire croire, vous autres. Je croyais qu'un homme seul muni d'un projet précis, un homme qui ne chercherait pas sa propre gloire... (Nouveau haussement d'épaules. Il la regarda.) Ça peut encore marcher. On ne sait jamais.

— Zakalwe, ça ne marchera pas. Tu nous laisses sur les bras une pagaille innommable, ici.

— Ah bon, fit-il en hochant la tête. Alors vous intervenez. Oui, je

m'y attendais un peu.

— D'une certaine manière, je crois que nous allons y être obligés.

— Bonne chance.

— La chance..., commença Sma.

Mais elle se ravisa et passa ses doigts dans ses cheveux humides.

— Est-ce que je me suis attiré de gros ennuis, Diziet ?

— Pour ce que tu as fait ici, tu veux dire ?

— Oui, et pour le missile-couteau, aussi. Tu es au courant ?

— Je suis au courant. (Elle secoua la tête.) Je ne crois pas que tu sois en plus mauvaise posture que d'habitude, Chéradénine. C'est un état naturel, chez toi.

Il sourit.

— Je hais la... la tolérance de la Culture.

— Bon, trancha-t-elle. (Elle enfila sa blouse en la faisant passer par-dessus sa tête.) Quelles sont tes conditions ?

— Ah bon, parce qu'en plus, on me paye ?

Il rit.

— Comme la dernière fois, moins la cure de rajeunissement... Plus dix pour cent, négociables.

— Exactement comme la dernière fois ?

Elle lui lança un regard triste en secouant la tête, des mèches de cheveux mouillés encadrant son visage.

Il acquiesça.

— Exactement.

— Tu es fou, Zakalwe.

— Il faut que j'essaie encore.

— Tu n'y arriveras pas.

— Ça, tu n'en sais rien.

— Je le devine.

— Et moi, je l'espère. Écoute, Dizzy, ce sont mes affaires, et si tu veux que je vienne avec toi, il faut que tu l'admettes, d'accord ?

— D'accord. (Il prit un air circonspect.) Vous savez toujours où elle est ?

— Nous le savons, en effet.

— Alors c'est d'accord ?

Elle haussa les épaules et dirigea son regard vers le large.

— Oh, ne t'en fais pas pour ça. Simplement, je suis persuadée que tu fais fausse route. Tu ne devrais pas te présenter à nouveau devant elle. (Elle le regarda droit dans les yeux.) C'est un conseil que je te donne.

Il se remit debout et brossa ses jambes pour en chasser le sable.

— Je m'en souviendrai.

Ils repartirent en direction des bungalows et du lagon calme qui se trouvait au centre de l'île. Elle alla s'asseoir sur un muret tandis

qu'il faisait ses adieux pour de bon. Elle tendit l'oreille, s'attendant à entendre des pleurs ou des bruits d'objets brisés, mais en vain.

La brise faisait doucement voletter ses cheveux et, malgré tout, elle se sentait bien ; elle avait chaud. Autour d'elle, tout était imprégné de la senteur des grands arbres, dont les ombres mouvantes semblaient suivre les caprices de la brise de telle manière que l'air, les arbres, la lumière et la terre se balançaient, ondulaient comme les eaux à l'éclat sombre du lac central de l'île. Elle ferma les yeux et compara les sons qui lui parvenaient à des animaux fidèles venant lui fourrer leur museau dans l'oreille ; dans le bruissement des cimes, elle entendait danser deux amants fatigués. Il y avait aussi le bruit de l'océan tourbillonnant sur les rochers et caressant doucement les sables dorés, et des bruits qu'elle ne savait pas identifier.

Peut-être serait-elle bientôt de retour dans sa maison sous le barrage gris-blanc.

Quel salaud tu fais, Zakalwe, songea-t-elle. J'aurais pu rester chez moi ; ils auraient pu envoyer ma doublure... Nom de nom, il aurait sans doute suffi qu'on t'envoie le drone !

L'homme réapparut, l'air vif, frais et dispos, une veste sur le bras. Une autre domestique portait quelques sacs de voyage.

— On peut y aller, je suis prêt, annonça-t-il.

Ils se dirigèrent vers la jetée, suivis par le drone qui restait dans les hauteurs.

— Au fait, dit Sma, pourquoi dix pour cent d'argent en plus ?

Ils grimpèrent sur la jetée. Zakalwe haussa les épaules.

— L'inflation, fit-il.

Sma fronça les sourcils.

— L'inflation ? Qu'est-ce que c'est ?

2.

UNE SORTIE

IX

Quand on dort à côté d'une tête pleine d'images, il se produit un phénomène d'osmose, une sorte de partage dans la nuit. C'était ce qu'il pensait. Il pensait beaucoup, ces derniers temps ; plus que jamais, peut-être. Ou alors, il avait simplement davantage conscience du processus, de l'identité de la pensée et du passage du temps. Il avait parfois l'impression que chaque instant passé avec elle était comme une précieuse capsule de sensation à envelopper avec amour, puis à placer en un lieu inviolable, à l'abri de tout danger.

Mais cela, il ne s'en rendit pleinement compte que plus tard. À l'époque, il lui semblait que la seule et unique chose dont il eût conscience, c'était elle.

Souvent il restait allongé, immobile, à contempler son visage endormi dans la lumière nouvelle qui tombait par les parois ouvertes de cette étrange demeure, à regarder bouche bée sa peau et ses cheveux, transporté par l'impression d'impassibilité alerte qui se dégageait d'elle, muet de stupeur devant le simple fait matériel qu'elle puisse être au monde, comme si elle était une quelconque chose étoile qui, pleine d'insouciance, continue de dormir sans se rendre compte de son incandescente puissance ; la simplicité, la facilité avec laquelle elle dormait l'ébahissaient ; comment croire que tant de beauté puisse survivre sans un effort conscient d'une intensité surhumaine ?

Ces matins-là, il restait couché à la regarder et à écouter les sons qu'émettait la maison sous la caresse de la brise. Il aimait cette maison ; elle lui semblait... adéquate. Pourtant, en temps normal il l'aurait détestée.

Ici et maintenant, néanmoins, il pouvait l'apprécier à sa juste valeur et la considérer comme un symbole ; ouverte et fermée, forte et faible, dedans et dehors. Lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, il s'était dit que la première bourrasque l'emporterait ; mais apparemment, ces maisons-là ne s'écroulaient pas très souvent. En cas de forte tempête, ce qui était très rare, les gens se réfugiaient au centre de leurs structures d'habitation et se blottissaient autour de l'âtre central. Là, ils laissaient les diverses couches et épaisseurs protectrices frémir et osciller sur leurs pilotis, sapant graduellement la force du vent et leur fournissant ainsi un noyau de sécurité.

Et pourtant (ainsi qu'il le *lui* avait fait remarquer la première fois qu'il avait vu la maison, depuis la route côtière déserte), elle était du genre à flamber comme une torche, et se trouvait tellement loin de tout qu'un cambrioleur n'aurait eu qu'à se servir. (*Elle* l'avait regardé comme s'il était devenu fou, mais ensuite, *elle* l'avait embrassé.)

Cette vulnérabilité l'intriguait et le troublait à la fois. En cela la maison lui ressemblait à *elle*, en tant que poétesse et en tant que femme. Elle s'apparentait, pressentait-il, à une de *ses* images ; un des symboles, une des métaphores dont *elle* émaillait les poèmes qu'il aimait l'entendre lire à voix haute, mais sans jamais les comprendre tout à fait (trop de références culturelles, sans parler de cette langue déconcertante qu'il ne possédait pas encore pleinement et qui lui valait parfois des moqueries de *sa* part). Leurs rapports physiques lui paraissaient à la fois plus complets, plus achevés, et d'une complexité plus invraisemblable que tout ce qu'il avait pu vivre sur ce plan. Il trouvait paradoxal que l'amour incarné constitue en même temps l'agression la plus intime au monde, et ce paradoxe le travaillait, parfois jusqu'à le rendre malade, tandis qu'au plus fort de sa joie il s'efforçait de comprendre les affirmations, les promesses qu'il fallait peut-être discerner derrière tout cela.

Le sexe était une transgression, une agression, une invasion ; il n'arrivait pas à le percevoir autrement. Malgré toute la magie dont il était chargé, le plaisir intense qu'il procurait et la volonté délibérée dont il résultait, le moindre geste semblait comporter une harmonique de rapacité. Il *la* prenait et, même si elle y gagnait en plaisir provoqué, même s'il ne l'en aimait que davantage, c'était tout de même *elle* qui subissait l'acte, elle qui le voyait se jouer sur elle et en elle. Il était absurde de vouloir pousser trop loin la comparaison entre le sexe et la guerre, il s'en rendait parfaitement compte ; plusieurs fois déjà, elle l'avait tiré en riant d'un certain nombre de situations embarrassantes. (« Zakalwe, disait-elle lorsqu'il essayait de lui expliquer ce qu'il ressentait, en passant alors ses longs doigts frais sur sa nuque, et qu'il ne voyait plus le monde qu'à travers les mèches noires de son exubérante chevelure. Zakalwe, tu as de gros problèmes. » Sur quoi elle souriait.) Et pourtant, on trouvait dans l'un comme dans l'autre, dans le sexe comme dans la guerre, des sentiments, des actes et une structure si proches, si manifestement apparentés que ce genre de réaction ne faisait que le renfoncer dans sa perplexité.

Néanmoins, il s'efforçait de ne pas trop se laisser troubler par cette idée ; il n'avait qu'à *la* regarder, à n'importe quel moment, et s'envelopper dans l'adoration qu'il lui vouait comme on s'enveloppe dans un manteau par une froide journée, voir son existence, son corps, ses humeurs, ses expressions, ses paroles et ses mouvements, tout cela ensemble, comme un champ d'étude ensorcelant où il pouvait

s'immerger comme un érudit devant l'œuvre de sa vie.

(C'est plutôt ça, lui rappelait alors une petite voix dans sa tête. C'est plutôt comme ça que les choses se passent généralement. Fort de cette vision-là, tu peux oublier toutes ces choses, la culpabilité, les secrets, les mensonges ; le navire, la chaise, et cet autre homme... Mais il faisait de son mieux pour ne pas l'écouter.)

Ils s'étaient rencontrés dans un bar, sur le port. Il venait de débarquer, et voulait s'assurer que l'alcool local était à la hauteur de sa réputation. C'était effectivement le cas. Quant à elle, elle était dans le box d'à côté et essayait de se débarrasser d'un type.

— Tu veux dire qu'il n'y a rien d'éternel, l'entendit-il geindre. (Tu parles d'une banalité, songea-t-il.)

— Non, répondait-elle. Ce que je dis, c'est qu'à de très rares exceptions près il n'y a rien d'éternel, et que pas une entreprise, pas une pensée humaine ne comptent au nombre de ces exceptions.

Elle poursuivit, mais lui se polarisa sur cette phrase. Beaucoup mieux, se dit-il. Ça me plaît. Cette fille m'a l'air intéressante. Je me demande à quoi elle ressemble.

Il sortit la tête de son box et regarda les deux autres. L'homme était en larmes ; la femme... eh bien, elle avait une chevelure très abondante... un visage *extrêmement* frappant ; tendu, presque agressif. Bien mise.

— Pardonnez-moi, leur dit-il, mais je voudrais faire remarquer que l'expression « Il n'y a rien d'éternel » peut être une proposition positive... dans certaines langues du moins...

Cela dit, il lui vint à l'idée que ce n'était pas le cas dans leur langue à eux ; ces gens-là possédaient plusieurs mots pour décrire plusieurs sortes de rien. Il sourit et, brusquement gêné, rentra la tête dans son box en lançant un regard accusateur au verre posé devant lui. Puis il haussa les épaules et sonna pour appeler le serveur.

Le ton monta dans le box voisin. Il y eut un bruit d'objet brisé suivi d'un cri aigu. Il se retourna et vit le type traverser précipitamment le bar en direction de la sortie.

La fille apparut à son côté. Dégoulinante.

Il leva les yeux vers son visage ; il était tout mouillé, et elle l'essuya avec un mouchoir.

— Merci pour votre intervention, proféra-t-elle d'un ton glacial. Je serais parvenue sans heurt à ma conclusion si vous ne vous étiez pas interposé.

— Je suis sincèrement désolé, fit-il sans en penser un mot.

Elle prit son mouchoir et le tordit au-dessus du verre de Zakalwe.

— Hmm, fit-il, trop aimable.

Puis il indiqua d'un mouvement de tête les taches qui mouchetaient le manteau gris de la jeune femme.

— C'était votre verre ou le sien ?

— Les deux, répondit-elle en pliant son mouchoir et en faisant mine de s'en aller.

— Je vous en prie, laissez-moi vous en offrir un autre.

Elle hésita. Au même moment, le serveur arriva. *Bon présage*, se dit-il.

— Ah, reprit-il en s'adressant au nouveau venu. Un autre... verre de ce que je viens de boire ; et pour cette dame ce sera...

Elle jeta un coup d'œil à son verre.

— La même chose.

Sur quoi elle s'assit à sa table.

— En guise de... dédommagement, dit-il en puisant le mot dans le lexique qu'on lui avait implanté en vue de son séjour.

La perplexité se peignit sur les traits de la jeune femme.

— Dédommagement ? Je l'avais oublié, celui-là. Ça a un rapport avec la guerre, non ?

— C'est ça. (Il réprima un rot en pressant sa main contre ses lèvres.) Ça veut dire à peu près la même chose que... réparation ?

Elle secoua la tête. Vocabulaire merveilleusement obscur, mais grammairaire extrêmement bizarre.

— Je ne suis pas du coin, dit-il d'un air jovial.

C'était exact. Jusque-là, il ne s'en était jamais trouvé à moins de cent années-lumière.

— Shéas Engen, répondit-elle en hochant la tête. J'écris des poèmes.

— Chéradénine Zakalwe. Je fais la guerre.

Elle sourit.

— Je croyais qu'il n'y en avait pas eu depuis trois cents ans. Vous avez dû perdre un peu la main, non ?

— Eh oui, c'est pénible, hein ?

Elle se laissa aller contre le dossier de la banquette et ôta son manteau.

— Quand vous dites que vous n'êtes pas du coin, monsieur Zakalwe, doit-on en conclure que votre coin à vous est très éloigné du nôtre ?

— Oh, flûte, voilà que vous avez deviné. (Il prit l'air abattu.) Eh oui, je viens d'ailleurs. Ah, merci.

Les consommations venaient d'arriver ; il lui passa la sienne.

— Je dois reconnaître que vous avez un drôle d'air, fit-elle en l'inspectant du regard.

— Drôle ? répéta-t-il, l'air indigné.

— Je voulais dire différent, dit-elle en haussant les épaules. (Puis elle se pencha par-dessus la table.) Comment se fait-il que vous nous ressembliez autant ? Je sais bien que tous les hors-mondiaux ne sont

pas humanoïdes, mais c'est quand même la majorité. Alors ?

— Eh bien, commença-t-il en portant à nouveau sa main à ses lèvres, je vais vous le dire. Les... (Un rot.) Les nuages de poussière cosmique et autres trucs qui se promènent dans la galaxie sont... sa nourriture – la nourriture de la galaxie, je veux dire – et cette nourriture ne cesse de lui remonter à la gorge. Voilà pourquoi il y a autant d'espèces humanoïdes ; ce sont les derniers repas de la nébuleuse qui lui remontent à la gorge.

— C'est aussi simple que ça, hein ? sourit-elle.

— Noooon, répondit-il en secouant la tête. Pas vraiment. C'est même très compliqué. Mais... (Il leva un doigt.) Je crois que je connais la véritable raison.

— À savoir... ?

— La présence d'alcool dans les nuages de poussière cosmique. Ce maudit truc est partout. Chaque fois qu'une espèce minable invente le télescope et le spectroscopie et se met à regarder entre les étoiles, qu'est-ce qu'elle trouve ? (Il expédia une chiquenaude à son verre.) Des tonnes et des tonnes de trucs. Mais pour l'essentiel, c'est de l'alcool.

Il but une gorgée.

— Et les humanoïdes, c'est le moyen qu'a trouvé la galaxie de se débarrasser de tout cet alcool.

— Je commence à comprendre, maintenant, acquiesça-t-elle d'un air sérieux. (Elle lui jeta un regard inquisiteur.) Et qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ? Pas déclencher une guerre, j'espère ?

— Non, je suis en permission. J'essaie de *les* semer ; c'est pour ça que j'ai choisi cette planète.

— Vous allez rester longtemps ?

— Jusqu'à ce que je m'ennuie.

— Et à votre avis, ça va prendre combien de temps ? interrogea-t-elle avec un sourire.

— Ma foi, dit-il en lui souriant à son tour, je n'en sais rien.

Il reposa son verre. Elle vida le sien. Il tendit la main pour actionner à nouveau la sonnerie, mais elle fut plus rapide.

— C'est ma tournée, déclara-t-elle. La même chose ?

— Non, répliqua-t-il. Quelque chose de tout à fait différent cette fois-ci, je crois.

Quand il essayait de rationaliser son amour, de ranger dans des cases tout ce qui l'attirait chez elle, il commençait toujours par les généralités – sa beauté, son attitude devant la vie, sa créativité –, mais lorsqu'il considérait la journée qui venait de s'écouler ou, plus simplement, quand il la regardait, il s'apercevait que tel geste isolé, tel mot qu'elle prononçait, tel pas qu'elle faisait, tel petit mouvement des

yeux ou de la main pouvaient finalement prétendre à la même importance. Alors il baissait les bras et se consolait en se rappelant une chose qu'elle lui avait dite : on ne peut aimer ce que l'on comprend pleinement. L'amour, soutenait-elle, était un procès, non un état. Figé, l'amour s'étiolait. Lui n'en était pas aussi sûr ; grâce à cette femme, il avait découvert en lui une sérénité limpide dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Le talent – voire le génie – de Shéas avait également joué un rôle. Cette faculté d'être autre chose que l'objet de son amour, de présenter au monde un visage totalement différent, tout cela ajoutait encore à son incrédulité déjà grande. Shéas était conforme à la connaissance qu'il avait d'elle ici et maintenant : achevée, inépuisable et sans limites ; pourtant, quand ils seraient tous deux morts (incidemment, il se sentait à nouveau capable d'envisager sans crainte sa propre disparition), il y aurait au bas mot une planète entière – et peut-être un grand nombre de civilisations – pour voir en elle un être fondamentalement autre : la poétesse, la forgeuse de séries de sens qui n'étaient pour lui que des mots sur une feuille, des titres qu'elle mentionnait parfois.

Un jour, disait-elle, elle écrirait un poème sur lui, mais le moment n'était pas encore venu. Il pensait que Shéas attendait de lui le récit de sa vie, mais il lui avait déjà dit qu'il serait à jamais incapable de le lui raconter. Il n'avait pas besoin de se confesser à elle ; c'était inutile. Elle l'avait d'ores et déjà soulagé d'un grand poids, même s'il ne savait toujours pas très bien de quelle manière. Les souvenirs sont des interprétations, non des vérités, affirmait-elle, et la pensée rationnelle est une faculté instinctive comme les autres.

Il sentait la polarisation de son esprit suivre un lent processus de guérison qui l'accordait à celui de Shéas et alignait tous ses préjugés, toutes ses vanités sur cet aimant naturel qu'était l'image qu'elle lui présentait.

Elle l'aidait, et elle l'ignorait. Elle le remettait en état, elle rattrapait au fond de lui une chose qu'il y avait si profondément enfouie qu'il l'avait crue perdue à jamais, et elle tirait dessus pour la faire remonter. Aussi était-ce peut-être là qu'il fallait chercher la cause de son étourdissement ; dans l'effet que cette personne particulière avait sur ses souvenirs, des souvenirs si atroces qu'il s'était depuis longtemps résigné à ce qu'ils gagnent en intensité à mesure qu'il avançait en âge. Or, au contraire elle les déconnectait, tout naturellement, elle les coupait de lui, elle en faisait de petits paquets qu'elle jetait au loin, et tout cela sans même s'en rendre compte, sans avoir la moindre idée de l'ampleur de l'influence qu'elle exerçait sur lui.

Il la serrait dans ses bras.

— Quel âge as-tu ? lui avait-elle demandé tandis qu’approchait l’aube de cette première nuit.

— Je suis plus vieux et plus jeune que toi.

— Merde aux énigmes ! Réponds.

Il grimaça dans le noir.

— Eh bien... Combien de temps vit-on, ici ?

— Je ne sais pas. Mettons quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans.

Il dut se remémorer la longueur de leur année. Ça n’était pas trop différent.

— Eh bien, j’ai... à peu près deux cent vingt ans, cent dix ans, et trente ans.

Elle émit un petit sifflement, et il sentit sa tête bouger sur son épaule.

— On a le choix, alors.

— Si on veut. Je suis né il y a deux cent vingt années, j’en ai vécu cent dix et, physiquement, j’en ai environ trente.

Elle rit, et son rire venait du plus profond de sa gorge. Il sentit ses seins effleurer son torse tandis qu’elle se hissait sur lui.

— Alors je suis en train de baiser avec un vieux de cent dix ans ? s’enquit-elle d’un ton amusé.

Il posa ses mains au creux des reins de Shéas ; la peau y était lisse et fraîche.

— Eh oui ! Super, non ? Tous les avantages de l’expérience sans les...

Elle descendit vers lui et l’embrassa.

Il posa la tête sur l’épaule de Shéas et serra la jeune femme contre lui. Elle remua dans son sommeil et changea également de position, l’entourant de ses bras et l’attirant à elle. Il huma la peau de son épaule, inspirant l’air qui avait été au contact de sa chair et qui portait son arôme, parfumé sans l’être, uniquement chargé de son odeur à elle. Il ferma les yeux pour se concentrer entièrement sur cette sensation. Puis il les rouvrit, s’imprégna une nouvelle fois du spectacle de sa compagne endormie et, rapprochant sa tête de la sienne, tira la langue pour la passer sous le nez de la jeune femme afin de percevoir son souffle, tant il avait besoin de sentir de manière concrète le fil ténu de son existence. Le bout de sa langue et cet imperceptible creux, entre les lèvres et le nez de Shéas, présentaient des convexités et concavités qui s’adaptaient si bien ensemble qu’on les aurait crues conçues les unes pour les autres.

Les lèvres de la jeune femme s’entrouvrirent, puis se refermèrent ; elles se pressèrent l’une contre l’autre, latéralement, et elle fronça le nez en dormant. Il observa tout cela avec un secret ravissement, fasciné comme un enfant qui joue à cache-cache avec un adulte,

lorsque celui-ci ne cesse de se dissimuler derrière la tête du berceau.

Elle dormait toujours. Il reposa sa tête sur le drap.

À l'aube grise de ce premier matin, immobile, il l'avait laissée inspecter minutieusement son corps.

— Que de cicatrices, Zakalwe, fit-elle en secouant la tête et en dessinant des lignes sur sa poitrine.

— Il faut toujours que je me bagarre, admit-il. Je pourrais demander qu'on les fasse disparaître complètement, mais... elles sont un bon moyen de... ne pas oublier.

Elle posa son menton sur la poitrine du jeune homme.

— Allez, reconnais qu'en fait, ça te plaît de les montrer aux filles.

— Il y a de ça aussi.

— Celle-là est drôlement inquiétante, en admettant que tu aies le cœur au même endroit que nous... puisque c'est le cas de tout le reste.

Elle suivit du bout du doigt une petite marque toute plissée qui jouxtait un de ses mamelons. Elle le sentit alors se contracter et leva les yeux. Il y avait dans le regard de cet homme une lueur qui la fit frémir. Brusquement, il avait l'air aussi vieux qu'il prétendait l'être, et peut-être même plus. Elle se redressa et passa une main dans ses cheveux.

— Et celle-là ? Elle est toute récente, n'est-ce pas ?

— Ça ? (Il s'obligea à sourire, et fit à son tour courir son doigt sur la petite fossette qui creusait sa chair.) Figure-toi que c'est une des plus vieilles ; bizarre, non ?

Dans son regard, la lueur s'éteignit.

— Et celle-là ? fit-elle vivement en effleurant sa tempe.

— Une balle.

— Reçue dans une grande bataille ?

— Euh... en un sens, oui. C'était dans une voiture, pour être précis. Une femme.

— Oh non !

Elle plaqua une main sur sa bouche, feignant l'horreur.

— Une situation fort embarrassante.

— Bon, nous n'entrerons donc pas dans les détails. Et celle-là ?

— Laser. Une lumière très intense, expliqua-t-il en voyant son air perplexe. Ça s'est passé il y a bien plus longtemps.

— Et ça ?

— Hem... Plusieurs choses à la fois. Ça s'est fini par des insectes.

— Des *insectes* ?

Elle frissonna.

(Et il se retrouva instantanément là-bas, dans le volcan noyé. Il s'était écoulé une éternité, depuis, mais ce jour-là, il le portait encore en lui... et il était encore moins dangereux de penser à lui qu'à ce petit

cratère, au niveau de son cœur, où demeurerait un autre souvenir, encore plus ancien. Il se remémora la caldeira, revit la mare d'eau stagnante avec la pierre en son centre et, tout autour, l'enceinte du lac empoisonné. À nouveau il sentit l'interminable frottement de son corps se traînant sur le sol, son corps envahi par les insectes... mais ces éléments concentriques qui n'évoquaient en lui aucun remords n'avaient plus la moindre espèce d'importance ; ici c'était ici, maintenant c'était maintenant.)

— Mieux vaut que tu ne saches pas, sourit-il.

— Je te crois sur parole, acquiesça-t-elle en hochant lentement la tête.

Ses longs cheveux noirs se balancèrent lourdement.

— Je sais ce que je vais faire : les guérir à force de baisers.

— On n'a pas fini, commenta-t-il tandis qu'elle pivotait sur elle-même et reportait son attention sur ses pieds.

— Et alors, tu es pressé ? s'enquit-elle en embrassant un de ses orteils.

— Pas du tout, répondit-il en souriant.

Il se laissa retomber sur le drap.

— Mets-y le temps qu'il faudra. L'éternité, si ça te chante.

Il la sentit bouger et la regarda. Elle se frottait les yeux des deux poings ; la chevelure déployée, elle se donna de petites tapes sur le nez et les joues et lui sourit ; il contempla son sourire. Il en avait vu pour lesquels il aurait tué, mais jamais il ne s'était senti prêt à mourir pour un sourire. Que faire d'autre que lui sourire en retour ?

— Pourquoi tu te réveilles toujours avant moi ?

— Je ne sais pas.

Il soupira, et la maison fit de même, frémissant sous la caresse de la brise qui secouait légèrement ses cloisons équivoques.

— J'aime bien te regarder dormir.

— Pourquoi ?

Elle roula sur le dos en tournant la tête vers lui ; sa chevelure se déversa abondamment entre eux. Il posa la tête sur cette prairie sombre et parfumée en se rappelant la senteur de son épaule et en se demandant bêtement si sa compagne avait la même odeur endormie et éveillée.

Il lui chatouilla l'épaule du bout du nez et elle eut un petit rire ; puis elle haussa cette même épaule et appuya sa tête contre celle de Zakalwe. Il l'embrassa dans le cou et se dit qu'il devait répondre avant d'oublier complètement sa question.

— Quand tu es éveillée, tu remues, alors je passe à côté de certaines choses.

— Quelles choses ?

Il sentit qu'elle lui déposait un baiser sur la tête.

— Toutes les choses que tu fais. Quand tu dors, tu ne bouges presque pas ; je peux donc observer l'ensemble à loisir.

— Bizarre, énonça-t-elle lentement.

— Tu as la même odeur quand tu es éveillée et quand tu dors, tu le savais ?

Il leva la tête et la regarda droit dans les yeux en souriant.

— Tu..., commença-t-elle. (Puis elle s'interrompit et baissa les yeux. Lorsqu'elle les releva, son sourire était devenu très triste.) J'adore qu'on me dise ce genre de bêtises.

Il perçut nettement ce qu'elle n'avait pas exprimé.

— Tu veux dire que tu adores entendre ce genre de bêtises *en ce moment*, mais qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

C'était d'une banalité épouvantable, et il s'en voulut ; mais elle aussi avait ses cicatrices.

— Quelque chose comme ça, répondit-elle en lui prenant la main.

— Tu penses trop à l'avenir.

— Nous pouvons peut-être faire en sorte que nos deux obsessions s'équilibrent, alors.

Il éclata de rire.

— Celle-là, je l'ai bien cherchée !

Elle effleura son visage, examina ses yeux.

— Je ne devrais pas tomber amoureuse de toi, Zakalwe.

— Pourquoi ?

— Pour toutes sortes de raisons. À cause du passé et de l'avenir. À cause de ce que tu es et de ce que je suis. Tout s'y oppose, en fait.

— Sois plus précise, intervint-il en agitant la main.

Elle rit, secoua la tête et cacha son visage dans sa propre chevelure, dont elle émergea au bout d'un moment pour le regarder bien en face.

— J'ai peur que ça ne dure pas, c'est tout.

— Mais rien ne dure, tu te rappelles ?

— Je me rappelle, acquiesça-t-elle lentement.

— Tu crois que ça ne durera pas, entre nous ?

— Pour l'instant j'ai l'impression que... Je ne sais pas très bien. Mais si jamais l'envie nous prend de nous faire du mal...

— Eh bien, nous essaierons de nous en empêcher, voilà tout.

Elle ferma les yeux à demi et pencha la tête vers son compagnon. Celui-ci plaça sa main en coupe sous son menton.

— Peut-être est-ce aussi simple que ça, fit-elle. Peut-être que je me plais à envisager sous tous les angles ce qui pourrait arriver de manière à ne pas être surprise plus tard.

Elle releva la tête, et ils se retrouvèrent face à face.

— Tu m'en veux ? demanda-t-elle.

Sa tête frémissait ; autour de ses yeux se lisait une expression très proche de la douleur.

— De quoi ?

Il se pencha pour l'embrasser, souriant, mais elle s'écarta pour lui signifier qu'elle ne voulait pas ; comme il se reculait, elle répondit :

— De... de ne pas y croire assez fort pour exclure le doute.

— Mais non. Je ne t'en veux pas pour ça.

Là-dessus, il l'embrassa enfin.

— C'est quand même bizarre que les papilles gustatives n'aient aucun goût, remarqua-t-elle à voix basse, le nez dans le cou de Zakalwe.

Tous deux éclatèrent de rire.

Parfois, la nuit, quand il était étendu dans l'obscurité et qu'elle gisait à ses côtés, silencieuse ou endormie, il croyait voir le vrai fantôme de Chéradénine Zakalwe sortir des cloisons de voiles, sombre et déterminé, une arme de mort entre les mains, chargée et prête à tirer ; la silhouette obscure le regardait et, tout autour d'elle, l'atmosphère semblait imprégnée de... Non, c'était pire que de la haine. De la dérision. Dans ces moments-là, il avait parfaitement conscience de sa position : éperdu comme un jeune idiot, couché au côté d'une fille ravissante pleine de talent et de jeunesse qu'il tenait dans ses bras et pour qui il aurait fait n'importe quoi ; et il savait pertinemment, dans les moindres détails, que par rapport à ce qu'il avait été (à ce qu'il était devenu ou à ce qu'il avait toujours été), cette forme de dévotion sans équivoque dans laquelle il s'oubliait lui-même et se repliait sur lui-même était une attitude honteuse, un phénomène à éradiquer sans attendre. Alors le vrai Zakalwe levait son arme, le regardait dans les yeux à travers le viseur et faisait feu, calmement et sans la moindre hésitation.

Mais à ce moment-là il se retournait vers elle, l'embrassait ou se laissait embrasser, et il n'y avait alors pas une menace, pas un danger, sous ce soleil ou sous aucun autre, qui puisse l'arracher à elle.

— N'oublie pas que nous devons aller voir ce *krih* aujourd'hui. Ce matin même, en fait.

— Ah, c'est vrai !

Il roula sur le dos. Elle se dressa sur son séant et s'étira en bâillant, écarquillant les yeux, le regard fixé au ciel de lit. Puis ses paupières se détendirent, sa bouche se referma ; elle regarda Zakalwe, posa un coude sur la tête de lit et se mit à le peigner avec ses doigts.

— Mais je suis pratiquement sûre qu'il n'est pas pris au piège.

— Hmm, c'est possible, en effet.

— Il n'y sera peut-être plus.

— Tu as raison.

— Mais s'il y est, on y va.

Il hocha la tête en signe d'assentiment et lui prit une main qu'il serra entre les siennes.

Elle sourit, lui donna un petit baiser et se leva d'un bond. Puis elle se dirigea vers le niveau opposé. Elle ouvrit les rideaux translucides animés d'ondulations et décrocha une paire de jumelles suspendue à un piton planté dans l'encadrement de la fenêtre. Il resta couché à la regarder tandis qu'elle portait l'objet à ses yeux et inspectait la colline qui surplombait la maison.

— Toujours là, annonça-t-elle.

Sa voix lui parut lointaine. Il ferma les yeux.

— Nous irons aujourd'hui. Peut-être cet après-midi.

— Il faudrait. Loin, très loin.

— D'accord.

Ce stupide animal n'était sans doute pas du tout pris au piège ; le plus probable était qu'il se soit assoupi et laissé surprendre là par l'hibernation. Il avait entendu dire que ces bêtes cessaient simplement de manger pour contempler de leurs grands yeux inexpressifs ce qu'elles avaient sous le nez, n'importe quoi ; là-dessus leurs paupières alourdies par le sommeil se fermaient, elles sombraient dans le coma... et tout cela accidentellement. La première averse les éveillait, ou bien un oiseau venu se poser sur eux. Mais peut-être celui-ci était-il bel et bien prisonnier, après tout. Les krihs avaient une épaisse fourrure qui leur valait parfois de s'emberlificoter dans les buissons et les branchages. Oui, ils iraient aujourd'hui. On avait une belle vue de là-haut, et ça ne lui ferait pas de mal de prendre un peu d'exercice ailleurs qu'en chambre. Ils s'étendraient dans l'herbe pour causer, ils contempleraient la mer miroitant dans la brume, et peut-être devraient-ils libérer ou réveiller l'animal ; elle s'en occuperait à sa façon, et il saurait qu'il ne fallait pas la déranger. Le soir venu elle se mettrait à écrire, et il en sortirait un nouveau poème.

Il avait fait irruption à plusieurs reprises dans ses œuvres les plus récentes sous les traits de l'amant anonyme, mais le plus souvent elle ne conservait pas ces textes. Elle disait qu'un jour elle écrirait un poème qui lui serait entièrement consacré, peut-être lorsqu'il lui en aurait dit un peu plus sur ce qu'il avait vécu.

La maison chuchotait, remuait par endroits, ondulante et liquide, tour à tour répandant ou atténuant la lumière ; les pans de tissu de consistance et d'épaisseur diverses qui en constituaient les murs et les cloisons frottaient secrètement les uns contre les autres en bruissant, telles des conversations à mi-voix, à peine perceptibles.

Loin, très loin, elle porta sa main à ses cheveux et tira distraitement sur une mèche en remuant d'un doigt des papiers sur son bureau. Il resta là à l'observer. Son doigt dérangeait ce qu'elle avait écrit la veille, jouait avec les parchemins, traçait lentement des

cercles autour d'eux, fléchissait lentement et tournait sur lui-même, sous son regard à elle, sous son regard à lui.

De l'autre main, elle tenait négligemment les jumelles oubliées dont la lanière pendait ; il promena un long et lent regard sur la jeune femme silhouettée dans la lumière : pieds, jambes, fesses, ventre, poitrine, seins, épaules, cou, visage, tête et cheveux.

Le doigt se déplaça légèrement sur le bureau où, le soir même, elle écrirait un court poème sur lui, poème qu'il recopierait en secret au cas où il lui déplairait et finirait au panier. Son désir grandissait, le visage serein de la jeune femme ne paraissait pas remarquer le mouvement de son propre doigt ; et pendant tout ce temps, l'un d'eux n'était que de passage, simple feuille morte pressée entre les pages du journal intime de l'autre. Et le cocon qu'ils avaient créé autour d'eux à force de paroles, le silence pouvait les en faire sortir.

— Il faut que je travaille un peu aujourd'hui, songea-t-elle à voix haute.

Une pause. Puis :

— Hé ! lança-t-il.

— Mmm ?

Sa voix était lointaine.

— Et si on perdait un peu de temps, hein ?

— Charmant euphémisme, monsieur, musa-t-elle, distante.

— Viens m'aider à en trouver de meilleurs, sourit-il.

Elle lui rendit son sourire, et ils échangèrent un regard.

Il y eut une longue pause.

Six

Oscillant légèrement, il se gratta la tête et reposa le fusil sur le plancher du minidock en le tenant par le canon, crosse tournée vers le bas, puis ferma un œil et regarda dans la gueule de l'arme.

— Zakalwe, fit Diziet Sma, je te signale que nous avons dérouté et retardé de deux mois vingt-huit millions d'individus ainsi qu'un vaisseau spatial d'un trillion de tonnes afin de t'emmener sur Voerenhutz en temps voulu ; je te serais donc reconnaissante d'attendre que ta mission soit accomplie avant de te faire sauter la cervelle.

Il fit volte-face et vit Sma qui, accompagnée du drone, entrait par le fond du minidock ; derrière eux, une capsule de transtube repartait à toute vitesse.

— Hein ? sursauta-t-il. Ah, c'est vous, reprit-il en agitant la main.

Il portait une chemise blanche aux manches roulées et un pantalon noir ; il était pieds nus. Il reprit le fusil à plasma, le secoua et, de sa main libre, lui assena un grand coup sur le côté ; puis il visa un point situé à l'autre bout du minidock, stabilisa le canon et appuya sur la détente.

Il y eut un bref éclair lumineux ; le recul lui fit rentrer l'arme dans l'épaule et une brève détonation se fit entendre, qui résonna dans toute la salle. À deux cents mètres de lui, tout au fond, se trouvait un cube noir d'une quinzaine de mètres d'arête qui scintillait sous le plafonnier. Zakalwe contempla un instant l'objet, puis le remit en joue et en observa le grossissement sur un des écrans de son arme.

— Bizarre, commenta-t-il en se grattant à nouveau la tête.

Un petit plateau flottait dans les airs à côté de lui, supportant une cruche de métal ouvré ainsi qu'un verre en cristal.

— Zakalwe, reprit Sma. On peut savoir ce que tu fais, au juste ?

— Je m'exerce au tir à la cible.

Sur ces mots, il porta le verre à ses lèvres.

— Tu veux boire quelque chose, Sma ? Je vais demander qu'on t'apporte un autre...

— Non merci, coupa Sma qui reporta son attention sur l'étrange cube luisant, à l'autre bout de la pièce. Et ça, c'est quoi ? s'enquit-elle.

— De la glace, intervint Skaffen-Amtiskaw.

— Tout juste, fit Zakalwe en reposant son verre afin d'opérer un quelconque réglage sur le fusil à plasma. De la glace.

— Teinte en noir, commenta le drone.

— De la glace, répéta Sma en hochant la tête. (Elle n'était pas beaucoup plus avancée.) Et pourquoi de la glace ?

— Parce que, répondit l'autre d'un ton irrité, sur ce... ce vaisseau au nom grotesque, avec ses vingt-huit trillions d'habitants et son hyper-zillion de millions de squintillions de tonnage, on n'est même pas fichu de dénicher un *tas d'ordures*, voilà pourquoi.

Il bascula une série de commutateurs sur le flanc du fusil et remit en joue.

— Des trillions et des trillions de tonnes, nom de nom, et pas le moindre détrit ; enfin, si l'on excepte son cerveau, je veux dire. (Il appuya à nouveau sur la détente. Encore une fois son épaule et son bras furent rejetés en arrière tandis que la gueule de l'arme crachait un éclair et que s'élevaient une série de détonations sèches. Il observa le spectacle que lui offrait son viseur.) C'est ridicule ! s'exclama-t-il.

— Mais pourquoi tires-tu des coups de fusil dans de la glace ? insista Sma.

— Sma ! s'écria Zakalwe. Tu es sourde ou quoi ? Parce que ce vieux tas de ferraille radin prétend ne pas avoir à bord de tas de déchets dans lequel je puisse tirer.

Il secoua la tête et ouvrit un volet de maintenance situé sur le côté de l'arme.

— Pourquoi ne pas tirer sur des cibles holo, comme tout le monde ? demanda Sma.

— Je n'ai rien contre les holos, Diziet, mais... (Il se tourna vers elle et lui tendit le fusil.) Tiens-moi ça une minute, tu veux ? Merci. (Il tripota quelque chose sous le volet tandis que la jeune femme tenait le fusil à deux mains. Il mesurait un mètre vingt-cinq de long et pesait son poids.) Les holos, c'est très bien pour le calibrage, ce genre d'âneries, mais quand... quand on veut *sentir* une arme, il n'y a rien de tel que de *détruire* pour de vrai. Tu comprends ? (Il lui jeta un regard.) Pour ça, il faut ressentir le recul, constater les dégâts. Des dégâts *réels*. Pas une connerie d'hologramme. Du solide, quoi.

Sma et le drone échangèrent un regard.

— Occupe-toi de ce... ce canon, dit-elle à la machine, dont les champs rosissaient d'amusement.

Le drone la déchargea du fusil sans que Zakalwe interrompe ses investigations.

— À mon avis, un Véhicule Système Général ne pense pas en termes de déchets, Zakalwe, commenta Sma. (Elle renifla d'un air soupçonneux le contenu de la cruche métallique intégralement gravée et fronça le nez.) Pour lui, il n'y a que de la matière utile d'un côté, et

de l'autre de la matière susceptible d'être à nouveau recyclée en quelque chose d'utile. Pas de place pour les ordures là-dedans.

— Ouais, c'est aussi le genre de conneries qu'il a trouvé à me répondre.

— Alors comme ça, au lieu d'ordures il vous a donné de la glace, hein ? fit le drone.

— Il a bien fallu que je m'en contente. (Zakalwe hocha la tête et remit en place le volet de maintenance blindé ; puis il lui reprit le fusil.) Je devrais taper en plein dedans, si seulement ce fichu engin voulait bien marcher.

— Zakalwe, soupira le drone. Il n'est pas très surprenant que ce fusil ne marche pas. Sa place est dans un musée. Il a onze cents ans. On fabrique des pistolets plus efficaces, de nos jours.

L'autre visa soigneusement et son souffle devint régulier... Puis il fit claquer ses lèvres, reposa le fusil, s'empara de son verre et but. Cela fait, il se retourna vers le drone.

— Peut-être, mais ce truc est une petite merveille, répliqua-t-il en reprenant l'arme et en la faisant virevolter autour de lui. (Puis il frappa du plat de la main son flanc encombré de protubérances sombres.) Enfin, quoi ! Regardez-le ; il a *l'air* efficace.

Il poussa un petit grondement admiratif, puis reprit la pose et fit feu. Le coup ne fut pas meilleur que les autres. Zakalwe soupira et regarda l'arme en secouant la tête.

— Il ne veut pas marcher, fit-il d'une voix plaintive. Il refuse catégoriquement. J'encaisse le recul dans l'épaule, mais pour rien.

— Vous permettez ? dit Skaffen-Amtiskaw en s'élevant dans les airs jusqu'à hauteur de l'arme.

L'homme jeta au drone un regard chargé de soupçons, puis lui remit le fusil à plasma.

Ce dernier vit tous ses écrans s'allumer et s'éteindre successivement, tous ses éléments cliqueter ou émettre des bips ; les volets de maintenance s'ouvrirent et se refermèrent en un clin d'œil, puis le drone lui rendit l'arme.

— Il est en parfait état de marche, l'informa-t-il.

— Hmm !

Zakalwe leva le fusil d'une main, en l'écartant de son corps, et abattit l'autre main sur le côté de la crosse ; le volumineux objet se mit à tourner comme un rotor à quelque distance de son visage et de son torse. Ce faisant, il ne quitta pas une seconde le drone des yeux. Regardant toujours la machine, il immobilisa d'une torsion du poignet le fusil déjà pointé sur le lointain cube de glace et fit feu ; et tout cela d'un seul et même mouvement. Encore une fois, on eut l'impression que le coup partait ; pourtant, le cube de glace était toujours en place, intact.

— Tu parles, qu'il marche ! fit l'homme.

— Pouvez-vous me rapporter la conversation que vous avez eue avec le vaisseau lorsque vous lui avez demandé des « ordures » ? s'enquit le drone.

— Il n'y a pas grand-chose à rapporter, répondit l'autre d'une voix forte. Je lui ai dit qu'il fallait vraiment être un crétin fini pour ne pas avoir de quoi fabriquer une cible solide, et il a répondu que, quand les gens voulaient tirer dans de la matière réelle, ils utilisaient généralement de la glace. Alors je lui ai dit : Bon, puisque c'est comme ça, espèce de fusée à la manque... ou quelque chose dans ce genre... Envoie la glace !

Zakalwe fit un geste expressif des deux mains.

— Et voilà tout.

Sur quoi il laissa choir le fusil. Le drone le rattrapa au vol.

— Je vous suggère de lui demander s'il peut autoriser l'entraînement au tir dans ce dock. Plus précisément, dites-lui de vous ménager un espace dans sa couverture-soupape.

L'air dédaigneux, l'homme récupéra l'arme.

— D'accord, énonça-t-il lentement.

Il ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose puis s'interrompit, hésitant. Il se gratta la tête, regarda le drone et parut sur le point de lui dire quelque chose, mais détourna les yeux. Finalement, il brandit l'index dans sa direction et dit :

— Vous... n'avez qu'à... lui demander vous-même. Venant d'une autre machine, ça fera meilleure impression.

— Très bien. C'est fait, répondit le drone. Il suffisait de demander.

— Hmm..., fit encore Zakalwe.

Il détacha son regard soupçonneux du drone pour le reporter sur le cube noir, à l'autre bout de la salle. Puis il mit en joue et visa la masse de glace.

Il appuya sur la détente.

Le fusil s'enfonça dans son épaule sous l'effet du recul et un éclair de lumière aveuglant projeta brusquement son ombre derrière lui. Il y eut un bruit comparable à celui d'une grenade qui explose. Une mince ligne blanche déchira l'air sur toute la longueur du minidock, reliant l'arme et l'énorme cube de glace ; celui-ci éclata en un million de fragments dans une explosion de lumière et de vapeur. Le choc fit trembler le sol sous leurs pieds et donna naissance à un nuage de particules noires qui s'enfla dans des proportions démesurées.

Les mains derrière le dos, Sma regarda une gerbe de particules jaillir à cinquante mètres de hauteur, puis ricocher sur le plafond du dock. Quantité de débris noirâtres suivirent le même chemin pour finir par s'abattre contre les murs... Une vague de cristaux sombres roulant

pêle-mêle sur eux-mêmes déferla sur le plancher en direction des deux humains et du drone. La plupart dérapèrent puis s'immobilisèrent sur la surface striée du plancher, mais quelques éclats de petite taille (qui avaient été projetés à une distance considérable avant de retomber) continuèrent leur route et, passant derrière eux, allèrent percuter le mur du fond. Skaffen-Amtiskaw ramassa un petit bloc de glace de la taille d'un poing qui s'était arrêté aux pieds de Sma. Le vacarme de l'explosion éveilla encore quelques échos métalliques en se répercutant sur les murs, puis s'atténua progressivement.

Sma sentit ses tympans se décontracter.

— Alors, Zakalwe, heureux ? demanda-t-elle.

L'interpellé cligna les yeux, puis coupa l'alimentation de son arme et se retourna vers la jeune femme.

— Pas de doute, maintenant il marche, cria-t-il.

— En effet, approuva-t-elle.

— Si on allait chercher à boire ? fit-il avec un mouvement de tête.

Sur ces mots, il partit en direction du transtube.

— À boire ? fit Sma en lui emboîtant le pas. Mais... (Elle désigna le verre dans lequel il avait bu jusque-là.) Et ça, c'est quoi alors ?

— Je ne sais pas ce que c'est, mais en tout cas, il n'y en a presque plus, dit-il un ton plus haut.

Puis il se versa un dernier demi-verre du contenu de la cruche.

— Un peu de glace ? proposa le drone en lui tendant le fragment noirâtre et tout dégoulinant.

— Non merci.

Il y eut un imperceptible déplacement dans le transtube et, tout à coup, la capsule fut là. La porte s'ouvrit en s'enroulant sur elle-même.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de couverture-soupape, au fait ? demanda Zakalwe à la machine.

— Il s'agit d'un système de protection contre les explosions internes qui est propre aux Véhicules Systèmes Généraux, expliqua le drone en s'effaçant pour laisser les humains embarquer en premier dans la capsule. Il a pour effet d'évacuer instantanément dans l'hyperespace tout phénomène d'une importance supérieure à celle d'un pet : déflagrations, radiations, etc.

— Merde alors ! s'exclama l'autre, dégouté. Vous voulez dire qu'on pourrait faire exploser une bombe atomique à l'intérieur de ces tas de ferraille sans même qu'ils s'en aperçoivent ?

Le drone oscilla sur place.

— *Eux* s'en aperçoivent, mais ils sont probablement les seuls.

L'homme entra d'un pas mal assuré dans la capsule, et regarda la porte se dérouler, puis se remettre en place. Il hocha la tête d'un air désolé.

— Vous autres, vous ne savez même pas ce que c'est que de jouer

fair-play, hein ?

Il n'avait plus remis les pieds sur un VSG depuis dix ans ; depuis qu'il avait failli mourir sur Fohls.

— Chéradénine ?... Chéradénine ?

Il entendait bien une voix, mais n'était pas certain que cette femme s'adressât réellement à lui. C'était une très belle voix. Il avait envie de lui répondre. Mais il ne savait plus comment s'y prendre. Il faisait très sombre.

— Chéradénine ?

Une voix empreinte de patience. De préoccupation, aussi, mais non dénuée d'espoir ; une voix gaie, voire aimante. Il s'efforça de se souvenir de sa mère.

— Chéradénine ? fit à nouveau la voix.

Manifestement, on essayait de le réveiller. Et pourtant, il *était* réveillé. Il voulut remuer les lèvres.

— Chéradénine... tu m'entends ?

Il remua les lèvres, expira au même moment et se dit qu'il avait dû produire un son. Il s'efforça d'ouvrir les yeux. Les ténèbres vacillèrent.

— Chéradénine... ?

Il y avait une main sur son visage, qui lui caressait doucement la joue. *Shéas !* songea-t-il l'espace d'une seconde avant de chasser ce souvenir et de l'enfermer là où il conservait tous les autres.

— Qu..., réussit-il à articuler ; guère plus qu'une amorce de son.

— Chéradénine..., reprit la voix, cette fois-ci tout contre son oreille. C'est Diziet. Diziet Sma. Tu te souviens de moi ?

— Diz..., parvint-il à énoncer au bout de deux ou trois tentatives infructueuses.

— Chéradénine ?

— Ouais..., s'entendit-il proférer dans un souffle.

— Essaie d'ouvrir les yeux, tu veux ?

— Essaie..., répéta-t-il.

Et brusquement la lumière fut. Il eut l'impression que le phénomène était totalement indépendant de ses efforts pour ouvrir les yeux. Les choses mirent un bon moment à prendre forme, mais il finit par distinguer un plafond d'un vert reposant éclairé sur les côtés par un éventail lumineux dont la source était invisible, et le visage de Diziet Sma penché sur lui.

— Bien joué, Chéradénine.

Elle lui sourit.

— Comment te sens-tu ?

Il réfléchit à la question.

— Bizarre, répondit-il enfin.

Il réfléchissait à toute allure, à présent, s'efforçant de se rappeler comment il était arrivé là. Était-ce une espèce d'hôpital ? Mais *comment* était-il donc arrivé jusque-là ?

— Où sommes-nous ? s'enquit-il.

Il pouvait toujours essayer d'aller droit au but. Il voulut bouger les mains et n'y réussit pas. En le voyant faire, Sma regarda quelque part au-dessus de sa tête.

— À bord du VSG *Optimiste-né*. Tu es tiré d'affaire... tu vas t'en remettre.

— Alors, peux-tu m'expliquer pourquoi je ne peux bouger ni les mains ni les p..., oh merde !

Tout à coup, il se revit ligoté au cadre de bois, avec cette fille en face de lui. Il ouvrit les yeux et la vit ; vit Sma. Une lumière vague et brumeuse flottait alentour. Il se tordit et tira sur ses liens, mais ceux-ci ne faisaient pas mine de céder ; il n'y avait plus d'espoir... Il se sentit tiré par les cheveux, sentit l'impact de la lame tranchante sur son cou, vit la fille en robe rouge le regarder, quelque part en hauteur au-dessus de son corps décapité.

Tout se mit à tourner. Il ferma les yeux.

Au bout d'un moment, cela passa. Il déglutit, prit une inspiration et rouvrit les paupières ; au moins ces fonctions-là paraissaient-elles intactes. Sma était toujours là à le regarder. Elle semblait soulagée.

— Ça t'est revenu d'un seul coup ?

— Ouais, exactement.

— Ça va aller ? s'inquiéta-t-elle d'un ton sérieux mais également rassurant.

— Ne t'en fais pas, fit-il. (Puis il ajouta :) Ce n'est rien, simple égratignure.

Elle éclata de rire et détourna quelques instants les yeux. Lorsqu'elle le regarda à nouveau, elle se mordait la lèvre.

— Eh ! fit-il. On dirait que je l'ai échappé belle cette fois, hein ? acheva-t-il en souriant.

— Tu peux le dire, acquiesça Sma. Quelques secondes de plus et tu te payais des lésions cérébrales irréversibles. Quelques *minutes* de plus et tu étais mort. Si seulement tu avais porté un implant de rapatriement ! On aurait pu te récupérer bien plus tôt...

— Voyons, Sma, coupa-t-il d'une voix douce. Tu sais bien que ces trucs-là ne me plaisent pas beaucoup.

— Ouais, je sais. Bref, quoi qu'il en soit, tu vas devoir rester comme ça quelque temps.

Elle lui lissa les cheveux sur le front.

— Il va falloir environ deux cents jours pour te faire pousser un nouveau corps. On m'a dit de te demander : est-ce que tu veux dormir jusqu'au bout, ou rester normalement éveillé... ou adopter n'importe

quelle solution intermédiaire ? C'est comme tu voudras. Ça n'a aucune incidence sur le déroulement du processus.

— Hmm... (Il réfléchit.) Je suis sans doute censé m'enrichir de tout un tas de façons, par exemple en écoutant de la musique, en regardant des films ou je ne sais quoi, ou peut-être en lisant ?

— Si tu veux, répondit Sma avec un haussement d'épaules. Ou préférer les cochonneries et te passer des bandes pornos dans la tête, pourquoi pas.

— Et boire ?

— *Boire* ?

— Ben oui ; est-ce que je peux me saouler ?

— Je ne sais pas, dit Sma en regardant à nouveau un point situé au-dessus de lui, légèrement sur le côté.

Une voix se mit à marmonner.

— Qui est là ? demanda Zakalwe.

— Stod Périce.

Un jeune homme entra à l'envers dans son champ de vision et le salua d'un signe de tête.

— Médico. Enchanté, monsieur Zakalwe. C'est moi qui m'occuperai de vous, quelle que soit la façon dont vous choisirez de passer le temps.

— Dans ces circonstances, est-ce qu'on rêve quand on est endormi ? demanda-t-il au médecin.

— Tout dépend de la profondeur du sommeil que vous demanderez. On peut vous endormir si profondément que, en vous réveillant après ces deux cents jours, vous aurez l'impression qu'une seconde seulement s'est écoulée. Ou bien vous pouvez rêver de manière très claire du début à la fin. C'est vous qui choisissez.

— Qu'est-ce qu'on fait généralement dans ce cas-là ?

— La plupart des gens demandent qu'on les déconnecte : ils se réveillent avec un nouveau corps sans avoir l'impression que le temps a passé.

— C'est bien ce que je pensais. Est-ce que je peux me saouler tout en étant branché sur cet engin, quel qu'il soit ?

Stod Périce sourit.

— Je suis sûr que nous pouvons vous arranger ça. Si vous voulez, nous pouvons vous donner des toxiglandes qui sécréteront des drogues de manière interne ; c'est l'occasion rêvée, il n'y a qu'à...

— Non merci, coupa Zakalwe, qui ferma brièvement les yeux et essaya de secouer la tête. Je me contenterai d'une ébriété occasionnelle.

Stod Périce acquiesça.

— Ma foi, je pense qu'on devrait pouvoir vous équiper en conséquence.

— Formidable. Sma ? fit-il en regardant la jeune femme, qui haussa les sourcils d'un air interrogateur. Je vais rester éveillé.

Un sourire se dessina lentement sur les lèvres de Sma.

— J'en avais comme un pressentiment.

— Tu restes dans les parages ?

— Possible. Tu veux ?

— J'apprécierais, oui.

— Je crois que ça me plairait aussi, fit-elle en hochant la tête d'un air pensif. D'accord, je te regarderai grossir.

— Merci. Et merci de ne pas avoir amené ce fichu drone. J'entends d'ici ses plaisanteries douteuses.

— ... Oui, répondit Sma d'une voix hésitante qui le poussa à s'enquérir :

— Qu'est-ce qu'il y a, Sma ?

— Eh bien...

La jeune femme parut mal à l'aise.

— Dis-moi.

— C'est Skaffen-Amtiskaw, dit-elle gauchement. Il t'envoie un cadeau. (Elle pécha un petit paquet dans sa poche et le brandit d'un air gêné.) Je... je ne sais pas ce que c'est, mais...

— Tu vas bien être obligée de l'ouvrir.

Elle s'exécuta donc, et examina le contenu du paquet. Stod Périce se pencha, puis se détourna prestement en portant sa main à sa bouche, en proie à une quinte de toux.

Sma fit la moue.

— Je crois que je vais demander un autre drone de compagnie.

Zakalwe ferma les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un chapeau.

Cela le fit rire. Sma finit par l'imiter – ce qui ne l'empêcha pas, par la suite, de bombarder le drone d'objets divers. Stod Périce accepta le chapeau en cadeau.

Ce ne fut que plus tard, sous la lumière rouge et diffuse de la section hôpital, tandis que Sma dansait langoureusement avec sa nouvelle conquête et que Stod Périce dînait dehors avec des amis et leur racontait l'anecdote du chapeau, que Zakalwe se souvint du jour où, quelques années plus tôt et à une très grande distance de là, Shéas Engen avait suivi du doigt les cicatrices qui couvraient son corps – ses fins doigts frais sur sa chair plissée qui paraissait toute neuve, l'odeur de sa peau, sa longue chevelure qui se balançait en venant le chatouiller.

Et dans deux cents jours il aurait un nouveau corps. Et (*Et celle-là... Je suis désolée. Toute récente, n'est-ce pas. ?*)... la plaie au niveau de son cœur aurait disparu à jamais, et le cœur juste en dessous ne

serait plus jamais le même.

Alors il se rendit compte qu'il l'avait perdue.

Non pas Shéas Engen, qu'il avait tendrement aimée, ou cru aimer, et perdue sans l'ombre d'un doute... mais *elle*, l'autre, la vraie, celle qui vivait en lui depuis un siècle de sommeil glacé.

Il avait cru ne jamais la perdre, sinon au jour de sa propre mort.

Mais maintenant, il savait que c'était faux ; il se sentit brisé sous le choc de cette perte.

Il murmura son nom dans la nuit calme et rouge.

Au-dessus de sa tête, l'unité de contrôle médical à la vigilance infaillible enregistra la présence d'un peu de liquide dans les canaux lacrymaux de cette tête humaine dépourvue de corps et se demanda silencieusement ce qu'il fallait en conclure.

— Quel âge a ce vieux Tsoldrin, maintenant ?

— Quatre-vingts années relatives, répondit le drone.

— Et vous croyez qu'il acceptera de quitter sa retraite ? Sur ma simple demande ? interrogea-t-il d'un ton sceptique.

— On n'a pas trouvé de meilleure solution que toi, l'informa Sma.

— Vous ne pouvez pas le laisser vieillir tranquille ?

— Il y a tout de même autre chose en jeu que la retraite paisible d'un politico vieillissant, Zakalwe.

— Ah oui ? Et quoi donc ? L'univers ? La vie telle que nous la connaissons ?

— Tout juste ; par dizaines, peut-être par centaines de versions.

— Quelle philosophie !

— Et l'Ethnarque Kérian, tu l'as laissé vieillir en paix peut-être ?

— Que non ! répliqua-t-il en s'introduisant un peu plus avant dans son armure. Ce vieux pisseux méritait de mourir un million de fois.

La zone-atelier du minidock reconverti abritait un étalage étourdissant d'armes issues de la Culture ou d'ailleurs. Zakalwe, songea Sma, était comme un gosse dans un magasin de jouets. Il sélectionnait du matériel et le chargeait ensuite sur une palette que Skaffen-Amtiskaw pilotait sur ses talons tandis qu'il longeait les allées bordées de râteliers, de tiroirs et d'étagères, le tout bourré d'armes à projectiles, fusils à visée laser, fusils laser ou projecteurs à plasma, sans compter d'innombrables grenades, effecteurs, charges planes, armures passives et réactives, équipements de détection et de protection, tenues de combat complètes, batteries de missiles, ainsi qu'une dizaine au moins d'engins de types différents que Sma ne put identifier.

— Tu ne pourras jamais porter tout ça, Zakalwe.

— C'est pourtant le minimum, lui dit-il. (Il prit sur une étagère

une arme trapue de forme plutôt carrée dont on ne distinguait pas nettement le canon.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un SOERC, répondit Skaffen-Amtiskaw ; Système Offensif à Émission de Rayonnement Cohérent ; un fusil d'assaut. Sept batteries de quatorze tonnes ; sept éléments au coup par coup jusqu'à quarante-quatre kilorafales virgule huit par seconde (temps de tir minimum : huit secondes virgule soixante-quinze), maximum pour une salve unique ; sept fois deux cent cinquante kilogrammes ; fréquence : du milieu de la gamme visible au sommet du spectre X.

Il soupesa la chose.

— Pas très bien équilibré.

— Tel qu'il se présente actuellement, il est replié en position de stockage. Faites glisser tout le dessus vers l'arrière.

— Hmm.

Une fois l'arme prête à tirer, Zakalwe fit mine de viser.

— Et qu'est-ce qui m'empêche de placer la main qui soutient le tout à cet endroit-là, là d'où partent les rayons ?

— Le bon sens ? suggéra le drone.

— Mouais. Eh bien, je garde mon vieux fusil à plasma démodé. (Il remplaça l'arme sur son étagère.) Et puis, reprit-il, tu devrais te réjouir que de vieux messieurs abandonnent leur retraite pour toi, Sma. Bon sang, je devrais être en train de me consacrer au jardinage ou à je ne sais quoi d'autre au lieu de foncer à tombeau ouvert vers le fin fond de la galaxie pour me salir les mains à votre place.

— Ouais ! répliqua Sma. Comme si j'avais dû faire des pieds et des mains pour t'arracher à ton « jardinage » ! Enfin quoi, Zakalwe ! Je te rappelle que tes valises étaient prêtes !

— J'avais dû saisir télépathiquement l'urgence de la situation. (Il dégagea avec peine une volumineuse arme noire de son râtelier et lui imprima des deux mains un mouvement de balancier en grognant sous l'effort.) Bordel ! Ce truc est une arme à feu ou une masse d'armes ?

— Il s'agit d'un canon à main idiran, soupira Skaffen-Amtiskaw. Ne le remuez pas dans tous les sens ; il est très ancien, et plutôt rare.

— Tu m'étonnes ! (Il se débattit avec l'arme pour la raccrocher au râtelier, puis poursuivit son chemin dans la travée.) Si on y réfléchit bien, Sma, je suis tellement vieux que ma vie tout entière devrait être payée au triple du tarif, ou quelque chose dans ce genre ; si ça se trouve, je suis loin de me faire payer comme il faut dans cette misérable escapade.

— Si c'est ainsi que tu vois les choses, c'est nous qui devrions te faire payer pour... disons pour infraction manifeste. Quand je pense que tu as rendu la jeunesse à ces vieux birbes à l'aide de notre technologie !

— Ne critique pas. Tu ne sais pas ce que c'est que de devenir

aussi vieux aussi tôt dans la vie.

— Peut-être, mais c'est le sort de chacun, tandis que toi, tu as réservé tes faveurs aux plus malfaisants salauds imbus de pouvoir que comptait cette planète.

— C'étaient des sociétés à structure verticale ! Qu'est-ce que tu crois ? Et puis, si j'en avais fait cadeau à tout le monde... tu imagines l'explosion démographique !

— Zakalwe, ce problème, je l'ai étudié quand j'avais environ quinze ans ; dans la Culture, on nous apprend ça au début de notre scolarité. Il y a une éternité qu'on a fait le tour de la question ; cela fait partie de notre histoire, de notre conditionnement. Voilà pourquoi même un écolier jugerait ton acte stupide. Pour nous, c'est ce que tu es : un écolier. Tu ne veux même pas prendre de l'âge. Il n'y a rien de plus immature que ça.

— Ouh ! s'exclama Zakalwe en s'immobilisant brusquement. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Vous ne comprendriez pas, répondit Skaffen-Amtiskaw.

— Pure merveille ! (Zakalwe empoigna une arme extraordinairement complexe et la fit pirouetter.) Alors, qu'est-ce que c'est ? fit-il dans un souffle.

— Système à Micro-armements, classe Fusils, récita le drone. Il s'agit de... oh, écoutez, Zakalwe : il possède dix modes de tir distincts, sans compter le dispositif défensif semi-conscient, le bouclier à composants réactifs, les modules mobiles de type IFF à réaction rapide ou l'unité anti-g ; et, avant que vous ne me posiez la question, je vous signale que les commandes sont toutes du mauvais côté parce que celui-ci est un modèle pour gaucher ; quant à l'équilibrage – poids, inertie variable indépendante –, il est entièrement réglable. Il faut par ailleurs six mois d'entraînement intensif rien que pour apprendre à s'en servir sans risque, et je vous laisse imaginer le temps qu'il faut pour devenir un utilisateur chevronné. Conclusion : ce n'est pas pour vous.

— Mais je n'en veux *pas*, répondit l'autre en caressant l'arme. Seulement, quel *engin* ! (Il le replaça à côté des autres et jeta un regard à Sma.) Écoute, Dizzy... Je connais votre mode de pensée, dans la Culture, et je crois que je le respecte. Mais votre vie c'est *votre* vie, et ma vie c'est *ma* vie. Je vis de manière risquée dans des endroits dangereux ; c'est ce que j'ai toujours fait, et j'ai bien l'intention de continuer. Je mourrai tôt de toute façon, alors pourquoi me charger du fardeau supplémentaire de la vieillesse, même si je ne dois vieillir que lentement ?

— N'essaie pas de te réfugier derrière la nécessité, Zakalwe. Tu aurais pu repartir de zéro ; tu n'es pas obligé de vivre ainsi. Tu aurais pu intégrer la Culture, devenir l'un des nôtres ; ou au moins adopter

notre mode de vie, mais...

— Sma ! s'exclama-t-il en se retournant vers elle. Cela, c'est bon pour toi, mais pas pour moi. Vous considérez que j'ai eu tort de faire stabiliser mon âge ; pour vous, même la possibilité de devenir immortel est négative. Soit. Je le conçois. Dans la société où vous vivez, et considérant votre mode de vie, ça coule de source. Vous vivez vos trois cent cinquante, quatre cents ans dans la certitude d'arriver jusqu'au bout, de mourir tranquilles. Pour moi... ça ne peut pas marcher. Cette certitude-là, je ne la possède pas. J'aime regarder les choses en me tenant sur le fil du rasoir, Sma ; c'est une perspective qui me plaît. Et j'aime sentir ce courant ascendant sur mon visage. Alors, tôt ou tard, je mourrai ; de mort violente, selon toute probabilité. Bêtement, si ça se trouve, parce que c'est souvent comme ça que ça se passe. On évite les armes nucléaires et les assassins déterminés... et puis on s'étrangle avec une arête de poisson. Mais quelle importance, après tout ? Bref. Votre stase, c'est votre société ; la mienne... c'est mon âge. Mais les uns comme les autres, nous sommes tous voués à une mort certaine.

Sma contempla le plancher, les mains derrière le dos.

— Très bien, dit-elle enfin. Mais cette fameuse perspective, n'oublie pas qui te l'a donnée.

Il eut un sourire triste.

— Oui, je sais. Vous m'avez sauvé la vie. Mais vous m'avez également menti ; vous m'avez – non, écoute-moi ! – vous m'avez chargé de missions imbéciles où je croyais appartenir à un camp alors que j'étais en fait dans l'autre ; vous m'avez obligé à me battre pour des aristos incompetents que j'aurais étranglés sans le moindre remords à l'occasion de guerres où je ne savais pas que vous souteniez les deux camps ; vous m'avez rempli les testicules d'une semence non humaine que j'étais censé injecter à une pauvre créature de sexe féminin... vous avez failli me faire tuer... *bien* failli me faire tuer une dizaine de fois, sinon plus...

— Vous ne m'avez jamais pardonné le coup du chapeau, n'est-ce pas ? fit Skaflen-Amtiskaw en feignant l'amertume.

— Allez, Chéradénine, avoue que tu t'es quand même bien amusé.

— Je te prie de croire, Sma, que je n'ai pas fait que m'« amuser ». (Il s'adossa à un placard rempli d'anciennes armes à projectiles.) Mais le pire de tout, reprit-il avec insistance, c'est quand vous fournissez des cartes inversées.

— Pardon ? fit Sma, interloquée.

— Oui, des cartes inversées, répéta Zakalwe. Tu ne peux pas savoir à quel point c'est énervant et malcommode d'arriver quelque part et de se rendre compte que les autochtones dressent des cartes en se plaçant d'un point de vue qui, par rapport au vôtre, est inversé de

haut en bas ! Pour une raison totalement absurde du genre : untel croit qu'une aiguille aimantée pointe vers le ciel tandis que les autres considèrent qu'elle est simplement plus lourde et pointe donc vers le bas ! Ou parce que la carte est orientée selon le plan de la galaxie, et que sais-je encore ! Je t'assure que ça peut paraître insignifiant, mais en fait c'est *extrêmement* irritant.

— Zakalwe, j'étais loin de m'en douter. Laisse-moi te présenter mes excuses et celles de la section Circonstances Spéciales tout entière. Non, de la section Contact tout entière. Non, de la Culture tout entière. Non, de toutes les espèces intelligentes.

— Sma, espèce de chienne sans scrupules, tu ne vois pas que j'essaie de te parler sérieusement ?

— Non, je ne vois pas. Les cartes...

— Mais c'est pourtant vrai ! Elles ne sont pas dans le bon sens !

— Alors, précisa Diziet Sma, c'est qu'il doit y avoir une raison.

— Laquelle ? demanda-t-il d'un ton impérieux.

— La psychologie, répondirent simultanément Sma et le drone.

— Deux combinaisons ? fit un peu plus tard Sma tandis que Zakalwe finissait de choisir son équipement.

Ils se trouvaient toujours dans le minidock abritant l'arsenal, mais Skaffen-Amtiskaw les avait abandonnés pour aller se livrer à des activités plus intéressantes que regarder deux gosses écumer les magasins de jouets.

Il perçut dans la voix de Sma une nuance accusatrice et leva les yeux.

— Deux, en effet. Et alors ?

— Ces combinaisons peuvent servir à emprisonner quelqu'un, Zakalwe ; je le sais fort bien. Elles n'ont pas qu'une fonction de protection.

— Écoute, si je dois enlever ce type dans un environnement hostile et sans aide immédiate de votre part parce que vous devez vous tenir à l'écart et paraître purs aux yeux du monde – bien que cette image soit totalement artificielle – il faut que je sois équipé en conséquence. Et parmi les articles indispensables, je compte deux combinaisons VTFF dignes de ce nom.

— Une, trancha Sma.

— Tu ne me fais donc pas confiance ?

— Une, répéta-t-elle.

— Et merde, si c'est comme ça... !

Il retira la combinaison de sa pile de matériel.

— Chéradénine, reprit Sma sur le ton de la conciliation. N'oublie pas : ce dont nous avons besoin, c'est de *l'engagement personnel* de Beychaé, et non de sa seule présence. Voilà pourquoi nous ne l'avons

pas fait doubler, pourquoi nous ne sommes pas intervenus sur son esprit même...

— Mais, Sma, c'est pour cela que vous m'envoyez là-bas : pour trafiquer dans sa tête.

— Bon, bon, fit Sma qui parut subitement nerveuse.

Elle frappa doucement dans ses mains, l'air quelque peu gênée.

— À propos, Chéradénine, euh... quelles sont tes intentions, au juste ? Je sais bien qu'il ne faut pas attendre de toi un quelconque plan de mission ni rien de théorique, mais peut-on savoir comment tu prévois d'arriver jusqu'à Beychaé ?

L'autre soupira.

— Je vais faire en sorte que ce soit lui qui veuille venir à moi.

— Mais comment ?

— À l'aide d'un seul mot.

— Un *mot* ?

— Disons plutôt un nom.

— Lequel, le tien ?

— Non ; mon nom était censé rester secret quand j'étais conseiller auprès de Beychaé, mais il y a bien dû y avoir des fuites depuis ; on le connaît certainement. Trop dangereux. Je me présenterai sous un autre nom.

— Ah-ah !

Sma lui adressa un regard encourageant, mais il se remit à faire son choix entre les divers articles qu'il avait sélectionnés.

— Beychaé travaille dans une université, non ? reprit-il sans se retourner vers Sma.

— Oui, aux archives ; il y passe presque tout son temps. Mais il y en a un énorme volume, et il se déplace constamment ; par ailleurs, il y a des gardes.

— Bon, si tu veux te rendre utile, cherche donc ce qui pourrait intéresser cette université.

— Il s'agit d'une société capitaliste, fit Sma en haussant les épaules. Peut-être pouvons-nous essayer l'argent.

— C'est ce que je ferais moi-même... (Zakalwe s'interrompt, l'air soupçonneux.) J'espère que dans ce domaine, j'aurai carte blanche ?

— Crédit illimité, acquiesça Sma.

— Magnifique, sourit l'autre. (Il se tut quelques instants, puis ajouta :) De quelle origine ? Une tonne de platine ? Un sac de diamants ? Ma propre banque ?

— Ma foi, ta propre banque, oui, dans une certaine mesure. Depuis la dernière guerre, nous avons mis sur pied un organisme nommé Fondation Avant-garde ; un empire commercial aux principes relativement conformes à l'éthique, et qui prend tranquillement de l'expansion. C'est de là que viendra ton crédit illimité.

— Eh bien, je m'en servirai probablement pour offrir une grosse somme à l'université ; mais il serait préférable de les tenter avec quelque chose de concret.

— Entendu, dit-elle en hochant la tête. (Puis son front se plissa. Elle montra du doigt la combinaison de combat.) Comment as-tu appelé ce truc tout à l'heure ?

Zakalwe parut interloqué, puis répondit :

— Ah ! je vois. Une combinaison VTFF.

— Voilà, tu as dit : deux combinaisons VTFF dignes de ce nom. Je croyais pourtant connaître toute la nomenclature ; or, je n'ai jamais entendu ce sigle. Qu'est-ce qu'il signifie ?

— Va Te Faire Foutre, répondit-il en souriant.

Sma fit entendre un claquement de langue.

— J'aurais mieux fait de me taire, je vois.

Deux jours plus tard, ils se tenaient dans le hangar du *Xénophobe*. Le piquet ultra-rapide avait quitté le VSG la veille pour foncer seul vers l'Amas de Voerenhutz. Après avoir accéléré au maximum, il était à présent en pleine décélération. Zakalwe embarquait le matériel dont il allait avoir besoin à bord de la capsule qui l'emporterait à la surface de la planète où se trouvait Tsoldrin Beychaé ; il accomplirait la première étape de son trajet intrasystème dans un module rapide à trois passagers qui resterait en attente dans l'atmosphère d'une géante gazeuse voisine. Le *Xénophobe*, lui, demeurerait dans l'espace interstellaire, prêt à lui apporter son concours en cas de besoin.

— Tu es *sûr* que tu ne veux pas te faire accompagner de Skaffen-Amtiskaw ?

— Sûr et certain ; tu peux te le garder, ce crétin, volant.

— Et un autre drone ?

— Non.

— Un missile-couteau, peut-être ?

— Diziet, je te dis que *non* ! Je ne veux ni Skaffen-Amtiskaw, ni rien qui se croie capable de penser par soi-même.

— Hé ! Faites comme si je n'étais pas là, intervint Skaffen-Amtiskaw.

— Je pense que ce serait prendre mes désirs pour des réalités, drone.

— C'est mieux que de ne rien penser du tout ; dans votre cas, c'est même un miracle.

L'homme contempla la machine.

— Vous êtes *sûr* qu'on n'a pas émis un ordre de renvoi à l'usine pour les modèles portant votre numéro de série ?

— Personnellement, fit le drone avec hauteur, je n'ai jamais compris ce qu'on pouvait trouver d'intéressant à une chose composée à quatre-vingts pour cent d'eau.

— Stop ! coupa Sma. Tu sais tout ce que tu as besoin de savoir, j'espère ?

— Mais oui, répondit-il d'un ton las.

Il se pencha pour fixer le fusil à plasma à l'intérieur de la capsule, et ses muscles lisses roulèrent sous sa peau hâlée. Il était vêtu en tout et pour tout d'un slip. Quant à Sma, encore tout ébouriffée (l'horloge du vaisseau marquait une heure matinale), elle portait une djellaba.

— Tu sais qui contacter ? s'inquiéta-t-elle. Tu sais qui s'occupe de quoi dans chacun des camps... ?

— Et quoi faire au cas où la manne viendrait à se tarir ? Mais oui, je sais tout ça.

— *Si... quand* tu l'emmèneras, dirige-toi vers...

— Le système enchanteur et ensoleillé d'Impren, récita-t-il avec lassitude. Où l'on trouve une foule d'autochtones accueillants dans toutes sortes d'Habitats spatiaux écologiquement sains. Et neutres.

— Zakalwe, fit brusquement Sma en lui prenant le visage à deux mains avant de l'embrasser. J'espère que tout se passera bien.

— Bizarrement, moi aussi, rétorqua-t-il. (Il lui rendit son baiser ; au bout d'un moment, elle se dégagea. Il secoua la tête, admira la jeune femme de la tête aux pieds et sourit.) Ah... un jour, Diziet.

Elle secoua la tête à son tour et lui lança un sourire hypocrite.

— Il faudrait que je sois inconsciente, ou bien morte, Chéradénine.

— Ah bon ? Alors, il y a encore de l'espoir !

Sma lui asséna une claque dans le dos.

— Allez, en route, Zakalwe !

L'homme entra dans sa combinaison de combat blindée, qui se referma autour de lui. Il repoussa le casque vers l'arrière.

Subitement, il prit l'air sérieux.

— Je veux que tu sois sûre de bien savoir où...

— Nous savons parfaitement où elle se trouve, coupa vivement Sma.

Il contempla quelques instants le sol du hangar, puis releva la tête et, regardant Sma dans les yeux, arbora un large sourire.

— Parfait. (Il frappa dans ses mains gantées.) Formidable ; je m'en vais, puisque c'est comme ça. À un de ces jours, avec un peu de chance.

Sur quoi il pénétra dans la capsule.

— Fais attention à toi, Chéradénine, lança Sma.

— C'est ça ; faites attention à votre derrière ignoblement fendu, intervint Skaffen-Amtiskaw.

— Comptez là-dessus, dit Zakalwe en leur envoyant un baiser à tous les deux.

Un Véhicule Système Général, puis un piquet ultra-rapide, puis un petit module, puis une capsule propulsée, et enfin cette combinaison, debout dans la poussière glaciale du désert, avec à l'intérieur un homme.

Il regarda au-dehors, par l'ouverture de sa visière relevée, et épongea un peu de transpiration sur son front. Le crépuscule tombait sur le plateau. À quelques mètres de là, sous la lumière dispensée par deux lunes et un soleil faiblissant, il discernait le bord de l'à-pic blanchi par le gel. Au-delà, c'était cette immense entaille dans le sol du désert, où s'était édifiée une cité ancienne et pratiquement vide ; c'était là que résidait à présent Tsoldrin Beychaé.

Les nuages dérivaien dans le ciel, la poussière s'amassait en tas.

— Et voilà, soupira-t-il sans s'adresser à personne en particulier. (Il leva les yeux vers ce ciel qui n'était pas le sien. Un de plus.) Ça recommence.

VIII

Debout sur un petit éperon argileux, l'homme regardait une vague d'eau brunâtre recouvrir et dénuder tour à tour les racines d'un arbre immense. L'air était chargé de pluie ; le large moutonnement brun du jaillissement liquide qui se ruait sur les racines de l'arbre bondissait en répandant des gerbes d'embruns. La pluie seule avait réduit la visibilité à deux cents mètres, et depuis longtemps déjà trempé jusqu'aux os l'homme en uniforme. Celui-ci était à l'origine de couleur grise, mais la pluie et la boue l'avaient fait virer au marron foncé. Lui si élégant, si bien ajusté, la pluie et la boue en avaient fait une guenille sans forme.

L'arbre s'inclina, puis s'abattit dans le torrent terreux en éclaboussant de boue l'homme en uniforme, qui fit un pas en arrière et leva son visage vers le ciel gris terne afin de laisser la pluie incessante rincer sa peau. Le grand arbre barrait le passage au courant vrombissant ; les eaux passaient à présent par-dessus le rebord de l'éperon argileux, forçant l'homme à reculer encore, le long d'un mur de pierre grossièrement taillée terminé par un haut linteau de béton ancien qui montait, inégal et tout fissuré, jusqu'au pied d'un petit cottage sans charme posé près du sommet de la colline de béton. L'homme resta là à contempler la rivière en crue qui ressemblait à ses yeux à une longue contusion bistre ; il la regarda submerger puis saper son petit isthme d'argile ; alors l'éperon s'effondra, l'arbre perdit son point d'ancrage de ce côté-là de la rivière, fit un tête-à-queue, roula sur lui-même et, pris à bras-le-corps par les eaux tourbillonnantes, partit en direction de la vallée détrempée et des collines basses qui la jouchaient au loin. L'homme vit la rive s'émietter de l'autre côté du torrent, là où les racines du grand arbre saillaient comme des câbles arrachés, puis fit demi-tour et se dirigea à pas pesants vers le petit cottage.

Il contourna la maison. La vaste dalle de béton carrée qui mesurait presque cinq cents mètres de côté était toujours cernée par les eaux ; de toutes parts, les vagues brunes venaient en lécher les bords. Les squelettes en surplomb de plusieurs superstructures anciennes tombées en ruine depuis longtemps se dessinaient derrière le rideau de pluie, posés sur la surface criblée de trous et de failles de

la dalle comme les pièces oubliées de quelque formidable jeu de société. À côté de ces machines abandonnées, le cottage (déjà ridiculisé par l'immense étendue de béton qui l'entourait) paraissait encore plus grotesque qu'elles.

L'homme fit le tour du bâtiment en regardant tout autour de lui, mais ne vit rien qu'il désirât voir. Puis il entra.

La meurtrière se raidit en le voyant ouvrir la porte à la volée. Fragile objet de bois, la chaise à laquelle elle était ligotée était calée, en équilibre précaire, contre une solide commode ; elle glissa sur le dallage lorsque la fille sursauta, et toutes deux s'abattirent au sol. La tête de la fille heurta les dalles, et elle poussa un cri.

Il soupira et s'approcha ; à chaque pas, ses bottes émettaient un bruit de succion. Il redressa la chaise et, par la même occasion, écarta d'un coup de pied un morceau de miroir brisé. La femme restait affalée, maintenue par ses liens, mais il savait pertinemment qu'elle jouait la comédie. Il tira la chaise jusqu'à l'amener au centre de la pièce, sans quitter des yeux la prisonnière et sans jamais se trouver à proximité de sa tête ; quand il l'avait ligotée, elle lui avait donné un coup de tête qui avait failli lui fracturer le nez.

Il examina ses liens. La corde qui lui maintenait les mains derrière le dossier de la chaise était effrangée ; elle avait essayé de se libérer en se servant du miroir à main cassé rangé dans le premier tiroir de la commode.

Il la laissa ainsi avachie, bien en vue au milieu de la pièce, puis se dirigea vers la petite couche taillée dans l'un des murs épais du cottage et s'y laissa lourdement tomber. Elle était souillée, mais il était trop épuisé, trop trempé pour y prêter attention.

Il écouta la pluie marteler le toit, écouta le vent gémir en s'insinuant par la porte et les volets des fenêtres, écouta le son régulier des gouttes qui tombaient du toit sur les dalles. Il tendit l'oreille dans l'espoir de discerner le bruit des hélicoptères, mais il n'y avait pas d'hélicoptères. Il n'avait pas d'émetteur radio, et n'était d'ailleurs même pas sûr qu'ils sachent où partir en reconnaissance. Ils fouilleraient la région aussi minutieusement que le leur permettrait la météo, mais ce serait sa voiture de fonction qu'ils chercheraient à repérer ; or, elle n'était plus là ; elle avait été emportée par l'avalanche brune de la rivière en crue. Les recherches allaient probablement durer des jours.

Il ferma les yeux et sentit le sommeil le gagner presque instantanément, mais la conscience aiguë qu'il avait de son échec l'empêchait de s'y évader ; elle le suivait jusque dans l'assoupissement, elle lui emplissait l'esprit d'images d'inondation et de déroute, elle le harcelait au point qu'il renonça à trouver le repos, replongea dans la souffrance permanente et le découragement de l'éveil. Il se frotta les

yeux, mais l'eau écumeuse dont étaient imprégnées ses mains contenait des grains de sable et de terre qui lui entrèrent dans les yeux. Il essuya comme il put un de ses doigts sur les lambeaux crasseux qui recouvraient le lit et frotta ses yeux d'un peu de salive, car il se disait que, s'il se laissait aller à pleurer, il ne pourrait peut-être plus s'arrêter.

Il jeta un regard à la femme. Elle faisait semblant de revenir à elle. Il regretta de ne pas avoir la force physique et l'envie d'aller la frapper ; mais il était trop fatigué. Par ailleurs, il savait trop bien que ce serait se venger sur elle de la défaite d'une armée entière. Administrer une raclée à un individu, n'importe lequel (surtout une femme sans défense et affligée de strabisme), serait un moyen si mesquin de rechercher une compensation, après une dégringolade de cette ampleur, que s'il en réchappait il s'en voudrait toute sa vie d'avoir commis une chose pareille.

Elle poussa un gémissement hypocrite. Un mince filet de morve se détacha de son nez et tomba sur son gros manteau.

Il détourna les yeux, dégoûté.

Il l'entendit renifler bruyamment. Lorsqu'il la regarda à nouveau, il vit qu'elle avait les yeux ouverts et qu'elle le fixait d'un air mauvais. Son strabisme était léger, mais cette imperfection l'irritait plus que de raison. Avec un bon bain et des vêtements propres, elle aurait presque été jolie, songea-t-il. Mais pour l'instant, elle était engoncée dans un épais manteau vert tout souillé de boue, et son visage était presque entièrement dissimulé – en partie par le col du manteau, en partie par ses longs cheveux sales, collés en divers endroits au tissu vert par des mottes de boue luisantes. Elle se mit à remuer bizarrement sur sa chaise, comme pour se gratter le dos contre le dossier. Il n'aurait su dire si elle éprouvait la solidité de ses liens ou si elle était assaillie par les puces.

Il doutait qu'on l'eût envoyée pour le tuer ; elle était presque certainement ce qu'elle paraissait être au vu de son uniforme : une auxiliaire. Elle s'était sans doute retrouvée isolée à l'arrière pendant un mouvement de repli et avait erré, trop effrayée, trop fière ou trop stupide pour se rendre ; puis elle avait aperçu la voiture d'état-major en difficulté dans le vallon noyé par l'orage. Sa tentative pour le tuer avait été courageuse, mais risible. C'était uniquement par chance qu'elle avait réussi à abattre son chauffeur du premier coup. Le second coup l'avait atteint de biais à la tempe, le laissant étourdi ; elle en avait profité pour jeter son arme désormais vide et sauter dans la voiture, armée de son seul couteau. Le véhicule dépourvu de chauffeur avait glissé le long d'une pente tapissée d'herbe grasse, tout droit dans le torrent brunâtre.

Quelle bêtise ! Parfois, les gens héroïques le révoltaient ; ils

étaient une insulte au soldat qui pèse les risques inhérents à la situation et prend calmement des décisions avisées fondées sur l'expérience et l'imagination ; le genre de professionnels sans éclat qui ne remportaient pas de médailles, mais des guerres.

Toujours hébété sous le choc de la balle qui avait tracé une éraflure dans son cuir chevelu, il était tombé au pied du siège arrière ; prise dans l'étreinte mouvante de la rivière, la voiture piquait du nez et faisait des embardées. La femme avait failli l'enfouir entièrement sous son volumineux manteau. Toujours sonné, les oreilles carillonnantes du coup qu'il avait reçu, il s'était avéré incapable de lui retourner un bon coup de poing. Durant les quelques minutes absurdes où il enragea d'être ainsi immobilisé, sa lutte contre la fille lui parut symboliser à plus petite échelle la confusion générale où s'était empêtrée son armée ; il avait la force de l'étendre raide, mais l'espace exigü et le poids du manteau enveloppant qui la dissimulait à ses yeux l'avaient étouffé et retenu prisonnier jusqu'à ce qu'il soit finalement trop tard.

La voiture entra en collision avec l'île de béton et se retourna d'un seul coup, les éjectant tous deux sur la surface grise et corrodée. La femme poussa un petit cri ; puis elle brandit le couteau jusque-là caché dans les plis du manteau vert, mais il réussit enfin à dégager son bras et à lui décocher un coup de poing au menton.

Elle tomba lourdement en arrière et atterrit sur le béton ; il se retourna juste à temps pour voir la voiture redescendre à grand bruit la petite pente d'accostage, reprise dans l'étreinte du torrent. Toujours couché sur le flanc, le véhicule coula presque immédiatement.

Il fit volte-face et fut tenté de rouer de coups de pied la femme à présent inconsciente. Au lieu de cela, il donna un coup de botte dans le couteau, qui partit en tournoyant et s'enfonça dans la rivière à la suite de la voiture noyée.

— C'est pas vous qui gagnerez, cracha la femme. Contre nous, vous pouvez pas gagner.

Elle secoua hargneusement sa petite chaise.

— Hein ? fit-il, brusquement tiré de sa rêverie.

— On va gagner, reprit-elle en remuant si violemment que les pieds de la chaise raclèrent contre les dalles.

Mais qu'est-ce qui m'a pris d'attacher cette idiote sur une chaise, d'abord ? songea-t-il.

— Vous avez peut-être raison, répondit-il avec lassitude. On est un peu... douchés pour le moment. Ça vous redonne le moral ?

— Vous allez mourir, répliqua la femme en rivant sur lui un regard fixe.

— Rien de plus sûr, acquiesça-t-il en contemplant le plafond qui

fuyait au-dessus de sa couche en lambeaux.

— Nous sommes invincibles. Nous n'abandonnerons jamais.

— Ma foi, invincibles, vous ne l'avez pas toujours été. Il soupira en se remémorant l'histoire de la planète.

— Nous avons été trahis ! cria la femme. Jamais nos armées n'ont connu la défaite ; nous avons été...

— Poignardés dans le dos, oui, je sais.

— Absolument ! Mais la force qui nous anime ne mourra jamais. Nous...

— Oh, la ferme ! lança-t-il en soulevant ses jambes de la couche étroite et en reposant les pieds par terre. Ces conneries, c'est pas nouveau. « On s'est fait avoir », « Le pays nous a laissés tomber », « Les médias étaient contre nous »... Merde ! (Il passa ses doigts dans ses cheveux trempés.) Il n'y a que les gamins et les abrutis pour croire que la guerre est seulement le fait des militaires. Dès que les nouvelles circulent plus vite qu'un messenger à cheval ou *un pigeon voyageur*, la totalité de la... la nation, ou je ne sais quoi... se retrouve en train de se battre. Voilà votre force d'âme, votre volonté. *Pas les cris une fois sur le terrain*. Quand on perd, on perd. Pas la peine de gémir. Sans cette putain de pluie, vous auriez perdu cette fois encore. (Il leva la main en entendant la femme prendre son souffle.) Et non, je ne crois pas que Dieu soit de votre côté.

— Hérétique !

— Merci.

— J'espère que tes enfants mourront, et lentement !

— Hmm, fit-il, je ne suis pas sûr d'être concerné, mais si oui, ça remonte loin. (Il s'écroula à nouveau sur le lit, puis prit un air effaré et se redressa.) Merde alors ! Ils doivent vous bourrer le crâne dès votre plus jeune âge ; c'est terrible de dire des choses pareilles, surtout pour une femme.

— Nos femmes sont plus viriles que vos hommes, persifla la prisonnière.

— Pourtant vous vous reproduisez. Je suppose que le choix doit être limité.

— Que tes enfants souffrent et meurent d'une mort horrible ! cria la femme d'une voix aiguë.

— Eh bien, si c'est ce que vous pensez vraiment, soupira-t-il en se recouchant, je ne peux rien vous souhaiter de pire que d'être la connasse que vous êtes de toute façon.

— Barbare ! Infidèle !

— Vous allez bientôt vous trouver à court de jurons ; je vous conseille d'en conserver quelques-uns pour plus tard ; mais garder des ressources en réserve, ça n'a jamais vraiment été votre fort, hein ?

— On vous écrasera !

— Oh, ça y est, je suis écrasé. (Il remua faiblement la main.) Et maintenant, arrière !

La femme poussa un hurlement et secoua sa chaise.

Je devrais peut-être me réjouir d'échapper aux responsabilités du commandement, songea-t-il, au contexte sans cesse renouvelé que ces imbéciles ne savent pas affronter seuls, et dans lequel on s'enlise aussi sûrement que dans la boue ; ce flot continu de rapports parlant d'unités immobilisées, balayées, en fuite, isolées, abandonnant une position pourtant cruciale, réclamant à grands cris de l'aide, la relève, des renforts, plus de camions, plus de tanks, plus de radeaux, plus de nourriture et plus de radios... passé un certain point, il n'y avait plus rien à faire. À part accuser réception, répondre, refuser, temporiser, donner l'ordre de résister ; rien, le néant. Les rapports continuaient d'affluer, reconstituant une espèce de mosaïque d'un million de pièces, toutes en papier monochrome, image d'une armée en décomposition, morceau par morceau, adoucie par la pluie exactement comme une feuille de papier, détremmée, fragilisée et de plus en plus déchirée.

Voilà à quoi il échappait en restant bloqué ici... Et pourtant, il était loin de se réjouir en secret ; il n'était même pas content du tout. En réalité, il enrageait d'être à l'écart, contraint de laisser tout cela à d'autres et, loin du centre des opérations, de ne pas savoir ce qui se passait. Il tremblait comme la mère tremble pour son jeune fils parti à la guerre et qui en est réduite à pleurer et pousser des cris inutiles devant son impuissance et l'inexorable marche des choses. (Il lui vint brusquement à l'idée qu'en fait, ce processus ne nécessitait même pas la présence de forces ennemies. Cette bataille, c'était lui, et cette armée était placée sous son commandement, contre les éléments. Toute tierce partie était superflue.)

Il y avait d'abord eu les pluies, leur intensité sans précédent, puis le glissement de terrain qui les avait coupés du reste du convoi de commandement, et enfin cette idiote en haillons avec ses velléités de meurtre...

Il se redressa à nouveau sur son séant et se prit la tête à deux mains.

Avait-il voulu en faire trop ? Il avait dû dormir dix heures en tout et pour tout au cours de la semaine passée ; le manque de sommeil avait-il embrumé son esprit, affecté son jugement ? Ou au contraire avait-il trop dormi ? Cette fraction de seconde d'éveil aurait-elle pu faire toute la différence ?

— J'espère que vous allez mourir ! glapit la femme.

Il la regarda en fronçant les sourcils ; toujours à interrompre le fil de ses pensées ! Si seulement elle pouvait se taire ! Peut-être fallait-il la bâillonner.

— Vous perdez du terrain, remarqua-t-il. Il y a une minute vous

me disiez que *j'allais mourir*.

Il se laissa retomber sur le lit.

— Salaud ! hurla-t-elle.

Il la regarda et se dit tout à coup que, couché sur sa paillasse, il était tout aussi prisonnier qu'elle sur sa chaise. Il vit que la morve recommençait de lui couler du nez et détourna les yeux.

Il l'entendit renifler bruyamment, puis cracher. Il aurait souri s'il en avait eu la force. Elle exprimait son mépris par un crachat, mais qu'était cet unique jet de salive en comparaison du déluge qui était en train de noyer la machine de guerre qu'il avait mis deux ans à construire et à entraîner ?

Et puis pourquoi, mais *pourquoi donc* l'avoir attachée justement sur une chaise ? Était-ce pour évacuer d'entrée de jeu le hasard et le destin, les supplanter en agissant délibérément contre ses propres intérêts ? Une chaise... Une fille attachée sur une chaise... À peu près le même âge, peut-être un peu plus... Mais en tout cas, c'était la même silhouette fine, malgré le manteau trompeur qui essayait en vain de la faire paraître plus large qu'elle n'était. Oui, le même âge, les mêmes formes...

Il secoua la tête pour détourner ces pensées de cette autre bataille, cet échec...

Elle le vit qui la regardait en secouant la tête.

— Ah, et ne vous moquez pas de moi, hein ! hurla-t-elle en se balançant violemment d'avant en arrière sur sa chaise, rendue furieuse par le spectacle de son mépris.

— Taisez-vous, mais taisez-vous donc, répondit-il d'un ton las.

Il ne se trouvait pas très convaincant, mais ne parvenait pas à se montrer plus autoritaire. Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle se tut.

D'abord les pluies, puis cette femme ; il regrettait parfois de ne pas croire au Destin. Ça aide peut-être d'avoir des dieux, de temps en temps, songea-t-il. Parfois – dans la situation actuelle, par exemple, où tout était contre lui, où, quoi qu'il fasse, le couteau se retournait dans la plaie et où les contusions se réveillaient sous une nouvelle pluie de coups – ce serait une consolation que de se dire : tout cela a été préparé, préfiguré ; tout était déjà écrit, on ne fait que tourner les pages de quelque grand livre inviolable... Peut-être n'avait-on, en effet, aucune chance d'écrire le récit de sa propre vie (dans ce cas, son nom même et cette recherche des mots le tournaient en dérision).

Il ne savait plus quoi penser ; existait-il une destinée aussi mesquine, aussi asphyxiante que certains semblaient le croire ?

Il enrageait d'être là ; il se languissait d'un endroit où l'agitation constante des rapports qui arrivaient et des ordres qui partaient étouffait tout autre mouvement de la pensée.

— Vous êtes en train de perdre ; cette bataille, vous l'avez perdue, hein ?

Il eut envie de ne pas répondre, mais d'un autre côté elle pouvait prendre son silence pour un aveu de faiblesse et poursuivre de plus belle.

— Quelle perspicacité ! soupira-t-il. Vous me faites penser aux gens qui ont mijoté cette guerre. Des gens stupides, statiques, et qui louchent.

— C'est pas vrai que je louche ! cria-t-elle.

Aussitôt, elle fondit en larmes. Sa tête ploya vers l'avant sous le poids de gros sanglots qui secouaient tout son corps, faisaient onduler les replis de son manteau et craquer la chaise sous elle.

Ses longs cheveux sales dissimulaient son visage et tombaient sur les larges revers de son manteau ; ses bras touchaient presque par terre, tant elle s'était effondrée en avant dans sa crise de larmes. Il aurait voulu trouver la force d'aller la prendre dans ses bras pour la consoler, ou bien de la battre à lui faire éclater la tête, qu'importe, pourvu qu'elle cesse de faire ce bruit inutile.

— Bon, bon, d'accord, vous ne louchez pas, je m'excuse.

Il se recoucha, un bras sur les yeux ; il espérait avoir mis suffisamment de conviction dans sa voix, mais au fond, il était sûr de ne pas avoir su masquer son insincérité.

— Je me fous de votre compassion !

— Alors je m'excuse à nouveau, en retirant mes précédentes excuses.

— Et... et puis je ne... je ne... Ce n'est qu'un petit défaut, et ça n'a pas empêché l'armée de m'enrôler.

Il eut envie de lui dire que l'armée enrôlait aussi des enfants et des retraités, mais il se ravisa.

Elle essayait de s'essuyer la figure sur les revers du manteau. Elle renifla amplement et, lorsqu'elle rejeta la tête en arrière et que ses cheveux suivirent le mouvement, il vit une grosse goutte au bout de son nez. Sans réfléchir, il se leva et, sans tenir compte des protestations véhémentes qu'éleva son corps exténué, déchira un morceau du rideau qui pendait au-dessus de l'alcôve avant de s'approcher de la prisonnière.

Elle le vit venir avec son chiffon effiloché à la main et hurla de toutes ses forces ; l'effort qu'elle fit pour annoncer au déluge environnant qu'on allait l'assassiner lui vida entièrement les poumons. Elle faisait tanguer sa chaise, et il dut bondir et poser un pied sur les barreaux qui se croisaient entre les pieds pour l'empêcher de basculer tout à fait.

Puis il posa le bout de tissu sur son visage.

Elle cessa immédiatement de se débattre. Tout son corps se

détendit ; elle ne luttait plus, elle ne se tortillait plus : elle savait qu'il était désormais parfaitement inutile de faire quoi que ce soit.

— Là, fit-il, soulagé. Et maintenant, soufflez.

Elle s'exécuta.

Il retira le chiffon, le replia dans l'autre sens, le reposa sur son visage et lui ordonna à nouveau de souffler. Ce qu'elle fit. Il répéta la manœuvre, puis lui essuya le nez, sans ménagement. Elle poussa un petit cri : il était endolori. Il poussa un nouveau soupir et jeta le chiffon au loin.

Il n'alla pas se recoucher ; cela ne faisait que lui donner sommeil et remplir sa tête de pensées. Or, il ne voulait ni dormir (il craignait de ne pas se réveiller) ni penser (penser ne le menait nulle part).

Il tourna le dos à la fille et alla se tenir devant la porte qui, poussée au maximum, restait pourtant entrebâillée. La pluie entraînait en crépitant sur les dalles.

Il pensa aux autres. Aux autres officiers. Bon sang ! Le seul en qui il ait eu confiance, c'était Rogtam-Bar ; et Rogtam-Bar était trop jeune pour prendre la direction des opérations. Il détestait se retrouver dans ce genre de situation, où il fallait faire irruption dans une structure de commandement déjà établie, généralement corrompue et népotique, et prendre tellement de responsabilités que la moindre absence, la moindre hésitation, voire le moindre instant de repos, donnait aux cervelles d'oiseaux qui l'entouraient l'occasion de tout foutre en l'air. Mais après tout, songea-t-il, quel général s'avouerait pleinement satisfait de son état-major ?

De toute façon, il ne leur avait pas laissé grand-chose : deux ou trois plans déments qui n'aboutiraient presque certainement à rien, ses efforts pour faire usage des armes de façon tordue. Pour la plus grande part, tout était resté dans sa tête. Par exemple, cet endroit unique et retiré où il savait que même les gens de la Culture n'iraient jamais fourrer leur nez, bien que ce soit davantage à mettre au compte de leur méticulosité déplacée que d'une forme d'incompétence de leur part...

Il oublia complètement la prisonnière. Quand il ne la regardait pas, c'était comme si elle n'avait jamais existé ; sa voix, ses efforts pour se libérer lui paraissaient dus à quelque manifestation surnaturelle absurde.

Il ouvrit toute grande la porte du cottage. Sous la pluie, on pouvait voir toutes sortes de choses. Les gouttes se muaient en filets d'eau de par la lenteur même de l'œil ; elles se fondaient les unes aux autres avant de réapparaître sous forme de signes codés représentant les formes qu'on portait en soi ; dans le champ de vision, elles duraient moins longtemps qu'un battement de cœur ; et pourtant, elles se renouvelaient à l'infini.

Il revit une chaise, et aussi un navire qui n'en était pas un ; il vit un homme doté de deux ombres, et vit ce qui ne peut être vu : un concept, l'instinct de survie qui mettait en jeu la faculté d'adaptation, la quête de soi, le besoin de tenter l'impossible pour y parvenir, de supprimer, ajouter, pulvériser et créer de sorte que tel ou tel amas de cellules donné puisse se perpétuer, avancer, décider, continuer d'avancer et de décider, conscient – au minimum – d'être au moins en vie.

Et la chose avait deux ombres, la chose était double ; elle était nécessité et elle était méthode. La nécessité était évidente : combattre et détruire ce qui s'opposait à son existence. La méthode consistait à s'emparer des matériaux et des êtres, et à les mettre au service d'un seul but, à considérer que, dans cette lutte, il fallait faire feu de tout bois, ne rien exclure ; tout pouvait devenir une arme, et la faculté de manipuler ces armes, de les trouver, de pointer celle-ci ou celle-là sur la cible avant de faire feu ; ce talent, cette faculté, cet usage des armes.

Une chaise, un navire qui n'en était pas un, un homme qui avait deux ombres, et...

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? fit la femme d'une voix mal assurée.

Il la regarda par-dessus son épaule.

— Je ne sais pas ; qu'est-ce que vous en pensez ?

Elle ouvrit tout grands les yeux et fixa sur lui un regard horrifié. Il crut qu'elle prenait son souffle afin de pousser un nouveau hurlement. Il ne comprit pas ; il lui semblait avoir posé une question parfaitement compréhensible et pertinente, et voilà qu'elle se comportait comme s'il lui avait dit qu'il allait la tuer.

— Non, pas ça, je vous en prie, pas ça, hoqueta-t-elle.

Puis son dos parut se briser, et son visage suppliant plongea vers l'avant, touchant presque ses genoux, et ses épaules s'affaissèrent à nouveau.

— Ça quoi ? interrogea-t-il, perplexe.

Elle ne parut pas l'entendre ; elle restait simplement affalée, le corps secoué de sanglots.

C'était dans des moments comme celui-ci qu'il cessait de comprendre les gens ; il n'avait plus aucune idée de ce qui pouvait bien se passer dans leur tête ; ils lui étaient en quelque sorte refusés. Ils devenaient insondables. Il secoua la tête et se mit à arpenter la pièce. Elle était humide et malodorante ; de toute évidence, elle avait toujours renfermé ce genre d'atmosphère. L'endroit avait toujours été un trou où avait dû se terrer un quelconque illettré nommé gardien de ces machines en ruine datant d'un autre âge, un âge fabuleux depuis longtemps anéanti par l'évident amour de la guerre dont faisaient

preuve ces gens ; une vie de rien dans un décor hideux.

Quand viendrait-on ? Réussirait-on à le retrouver ? Le croirait-on mort ? Avait-on entendu son message radio, après le glissement de terrain qui les avait coupés du reste du convoi ?

Avait-il bien fait fonctionner ce fichu engin ?

Peut-être pas. Peut-être allait-on le laisser là ; on trouverait peut-être inutile de partir à sa recherche. De toute façon, il s'en moquait. Il n'y aurait pas plus de souffrance à être fait prisonnier ; la souffrance, il s'y était d'ores et déjà englouti, en pensée. Il pourrait presque l'accueillir avec joie, s'il s'y décidait fermement ; il s'en savait capable. La seule chose qui lui manquait, c'était la force de s'en inquiéter.

— Si vous avez l'intention de me tuer, faites vite, je vous en prie.

Il commençait à en avoir assez de ces constantes interruptions.

— Ma foi, je n'en avais pas l'intention, mais si vous continuez à gémir comme ça, il se peut que je change d'avis.

— Je vous déteste.

Manifestement, elle n'avait rien trouvé de mieux.

— J'en ai autant à votre service.

Elle se remit à pleurer bruyamment.

Il regarda à nouveau dehors, dans la pluie, et vit le Staberinde.

Défaite, défaite, murmurait la pluie ; les chars d'assaut embourbés, les hommes qui baissaient les bras sous la pluie torrentielle, la débandade générale.

Et une idiote au nez qui coule... Il avait envie de rire à l'idée de devoir partager temps et lieu entre le grandiose et le dérisoire, le somptueusement vaste et le pauvrement absurde, tels ces nobles horrifiés contraints de partager leur carrosse avec un tas de paysans ivres et sales qui leur vomissent dessus et copulent sous eux ; la parure côtoyant la vermine.

Le rire, voilà l'unique réponse, la seule réplique qui ne puisse être surpassée, qu'on ne puisse faire taire à son tour par le rire ; le plus petit des communs dénominateurs.

— Savez-vous qui je suis ? demanda-t-il en faisant brusquement volte-face.

L'idée venait de le frapper : peut-être ignorait-elle à qui elle avait affaire. Il n'aurait pas été le moins du monde surpris d'apprendre qu'elle avait simplement cherché à le tuer parce qu'il se trouvait dans une grosse voiture, et non parce qu'elle avait reconnu le commandant en chef de l'armée tout entière. Non, il n'en aurait pas été le moins du monde surpris ; et même, il s'y attendait.

Elle releva les yeux.

— Quoi ?

— Savez-vous qui je suis ? Connaissez-vous mon nom, mon rang ?

— Non, cracha-t-elle. Pourquoi, je devrais ?

— Non, non, fit-il en riant.

Puis il se détourna à nouveau.

Il considéra brièvement le rideau de pluie grisâtre comme s'il s'agissait d'un vieil ami, puis fit demi-tour, regagna le lit et s'y écroula à nouveau.

Le gouvernement non plus ne serait pas très content. Avec tout ce qu'il leur avait fait miroiter... Les richesses, les terres, les fruits de l'aisance, du prestige et du pouvoir. Ils le feraient exécuter, si la Culture ne le tirait pas de là ; ils lui réserveraient la mort pour le punir de sa défaite. La victoire leur aurait appartenu à *eux*, mais la défaite était sienne. Un grief bien banal.

Il essaya de se dire que, dans l'ensemble, il avait tout de même remporté des victoires. Il le savait, d'ailleurs, mais c'étaient seulement les moments d'échec, les instants de paralysie qui le faisaient réfléchir vraiment, et s'efforcer de relier tous les fils de sa vie pour reconstituer la tapisserie dans son ensemble. Alors ses pensées se tournaient encore et toujours vers le cuirassé Staberinde et ce qu'il représentait ; alors il repensait au Chaisier, et à la culpabilité sans fin qui se cachait derrière cet impersonnel sobriquet...

Cette fois-ci, la défaite était d'une meilleure espèce ; elle était moins liée à sa personne propre. Il était chef des armées et responsable devant le gouvernement, dont les membres pouvaient le supprimer ; au bout du compte, donc, ce n'était pas lui le responsable mais eux. Il n'y avait rien de personnel non plus dans le conflit proprement dit : il n'avait jamais rencontré les dirigeants du camp ennemi ; pour lui, c'étaient des étrangers. Seules lui étaient familiers leurs coutumes militaires et leurs mouvements ou rassemblements de troupes préférés. La netteté de ce schisme paraissait adoucir la pluie de coups. Dans une certaine mesure.

Il envoyait les gens qui pouvaient naître, grandir et évoluer en compagnie de leur entourage, avoir des amis, puis s'installer quelque part au milieu de personnes connues pour mener une existence ordinaire, peu spectaculaire et sans risques ; ceux qui pouvaient vieillir puis être remplacés, avec leurs enfants qui venaient leur rendre visite..., et pour finir, mourir vieux et séniles, contents de tout ce qui leur était arrivé.

Jamais il n'aurait cru qu'il aurait un jour de telles pensées, qu'il mourrait d'envie d'être comme ces gens-là et de connaître des désespoirs aussi profonds, des joies aussi grandes ; de ne jamais forcer la vie, le destin, mais de rester au contraire mineur, insignifiant, sans influence.

Cela lui parut infiniment doux, follement désirable, sur le moment et pour l'éternité, car une fois dans cette situation, une fois qu'on y était... éprouvait-on jamais l'atroce besoin d'agir comme il

l'avait fait, de viser aussi haut ? Il en doutait. Il se retourna pour regarder la femme attachée à la chaise.

Mais c'était inutile, insensé ; il voulut s'étourdir de pensées frivoles : si j'étais un oiseau de mer... Mais comment peut-on être un oiseau de mer ? J'aurais alors un cerveau minuscule, stupide, j'adorerais picorer les entrailles de poissons à moitié pourris ainsi que les yeux des petits herbivores ; je ne connaîtrais pas la poésie, je ne pourrais jamais apprécier autant que les hommes la capacité de voler ; ces hommes qui, cloués au sol, rêvent d'être à ma place.

Si on avait envie d'être un oiseau de mer, on méritait d'en être un.

— Ah ! Le général et la cantinière ! Mais vous n'avez rien compris, mon général, c'est sur le *lit* qu'il fallait l'attacher...

Il fit un bond, se retourna prestement tout en portant la main à son holster.

Kirive Socroft Rogtam-Bar referma la porte d'un coup de pied et s'immobilisa sur le seuil. Il secoua sa grande cape luisante toute détrempée de pluie en souriant ironiquement ; il était d'une fraîcheur exaspérante, pour quelqu'un qui n'avait pas dormi depuis plusieurs jours.

— Bar ?

Il faillit lui sauter au cou ; les deux hommes s'étreignirent en riant.

— Lui-même. Salut à vous, général Zakalwe. Vous plairait-il de vous embarquer en ma compagnie dans un véhicule volé ? Un Amphib' m'attend dehors...

— Comment ?

Il rouvrit la porte à la volée et regarda en direction de l'eau. Là, à cinquante mètres, près d'une des grandes machines, se trouvait un gros camion amphibie tout cabossé.

— Mais..., c'est un de leurs camions ! fit-il en riant.

— Oui, je le crains, répondit Rogtam-Bar en hochant la tête d'un air malheureux. Et en plus, on dirait qu'ils veulent le récupérer.

— Ah bon ?

Il éclata à nouveau de rire.

— Oui. À propos, je suis désolé de devoir vous apprendre que le gouvernement est tombé. Contraint de remettre sa démission.

— Quoi ? À cause de tout ça ?

— C'est mon sentiment, en tout cas. À mon avis, ils étaient tellement occupés à vous mettre sur le dos l'issue fatale de leur guerre inepte qu'ils n'ont pas vu que le peuple les en accusait, eux. Ils dormaient à poings fermés, comme d'habitude. (Il sourit.) Ah ! Quant à votre idée – complètement folle – d'envoyer un commando placer des charges submersibles dans le bassin de retenue de Maclin... eh

bien, ça a marché ! Toute l'eau s'est déversée sur le barrage et le réservoir a débordé. Si l'on en croit les services de renseignements, le barrage lui-même n'a pas à proprement *cédé* : il s'est abattu d'un seul tenant... C'est bien comme ça qu'on dit ? Bref... une énorme quantité d'eau s'est engouffrée dans la vallée et a emporté la majeure partie du poste de commandement de la Cinquième Armée... sans compter une bonne portion de la Cinquième elle-même, à en juger par les corps et les tentes qu'on a vus défiler à la surface devant nos lignes, ces dernières heures... Et nous qui vous trouvions cinglé de traîner partout cet hydrologue avec l'état-major depuis une semaine ! (Rogtam-Bar frappa l'une contre l'autre ses mains gantées.)

— Bref. Ça doit être grave ; on parle d'armistice, malheureusement.

Il contempla son général de la tête aux pieds.

— Mais il va falloir présenter mieux que ça, m'est avis, si vous devez entreprendre des négociations avec nos petits amis d'en face. Vous avez fait du catch dans la boue, général ?

— Je n'ai lutté que contre ma conscience.

— Vraiment ? Et qui a gagné ?

— Eh bien, ce fut une de ces circonstances très rares où la violence est impuissante.

— Je connais le scénario ; ça se produit généralement quand on essaie de décider si on va ouvrir une bouteille de plus.

Bar indiqua la porte d'un mouvement de tête.

— Après vous. (Il sortit un grand parapluie de dessous son manteau et l'ouvrit.) Général... permettez-moi !

Puis il jeta un regard vers le centre de la pièce.

— Que fait-on de votre amie ?

— Oh ! (Il jeta un regard en arrière à la femme qui s'était retournée et fixait sur eux un regard horrifié.) Ah oui. Mon public captif. (Il haussa les épaules.) J'ai vu de plus étranges mascottes. Prenons-la avec nous.

— Ne jamais contester les ordres du haut commandement, fit Bar. (Sur ce, il lui passa le parapluie.) Tenez, prenez ça. Moi, je la prends, *elle*. (Il enveloppa la femme d'un regard rassurant et rejeta son calot vers l'arrière.) Façon de parler, m'dame, ajouta-t-il.

La femme laissa échapper un cri perçant. Rogtam-Bar fit la grimace.

— Et elle fait ça souvent ?

— Oui. Et faites attention à sa tête quand vous la soulèverez ; elle a failli me faire éclater le nez.

— Alors qu'il a déjà des formes si séduisantes ! Rendez-vous à l'Amphib', mon général.

— Parfaitement, répliqua l'autre en manœuvrant pour faire passer

le parapluie par l'ouverture de la porte avant de descendre la petite pente bétonnée en sifflotant.

— Chien d'infidèle ! hurla la femme depuis sa chaise tandis que Rogtam-Bar s'approchait par-derrière avec un luxe de précautions.

— Vous avez de la chance, l'informa-t-il. Normalement, je ne m'arrête jamais pour prendre les autostoppeurs.

Il souleva la chaise et la femme d'un seul mouvement et les emporta toutes deux vers le véhicule, où il les laissa choir à l'arrière.

La femme n'avait pas cessé de crier.

— Est-ce qu'elle a fait ce boucan pendant toute votre cohabitation ? s'enquit Rogtam-Bar en repartant en marche arrière vers la rivière en crue.

— La plupart du temps, oui.

— Je m'étonne que vous vous soyez entendu penser.

Il regarda par la fenêtre et, plongeant son regard dans la pluie battante, eut un sourire attristé.

Une fois la paix signée, il fut rétrogradé et dépouillé de plusieurs médailles. Il s'en alla quelque temps plus tard, et la Culture ne parut pas le moins du monde déçue des résultats qu'il avait obtenus.

Sept

La ville s'était propagée dans un canyon de deux kilomètres de profondeur sur dix de large qui serpentait dans le désert sur une longueur de huit cents kilomètres, entaille irrégulière dans la croûte de la planète.

Debout au bord du précipice, le regard tourné vers le bas, il avait en face de lui un enchevêtrement étage d'immeubles et de maisons, de rues et d'escaliers, de gouttières et de voies ferrées, le tout gris et brumeux, superposé par couches vaporeuses, sous un soleil couchant d'un rouge indistinct.

Telles les eaux lentes du barrage qui se brise, de nébuleux rouleaux de nuages tombaient en oscillant dans le canyon, où ils s'empêtraient durablement dans les flèches et les fissures de son architecture avant de se dissiper comme autant de pensées lasses.

En de très rares endroits, les constructions les plus élevées dépassaient le bord du précipice pour se déverser dans le désert ; mais pour le reste, la cité donnait l'impression de ne pas posséder l'énergie, l'élan nécessaires pour s'avancer aussi loin, et s'était donc contentée du canyon ; elle y était à l'abri des vents, et son microclimat naturel lui garantissait une température douce et constante.

Piquetée de lumières imprécises, la ville semblait curieusement immobile et muette. Il écouta attentivement et finit par discerner ce qui lui parut être le hululement aigu d'un quelconque animal s'élevant de tel ou tel faubourg embrumé. Puis, scrutant les cieux, il aperçut au loin un tournoisement de points noirs : des oiseaux planant dans l'atmosphère impassible alourdie par le froid. Glissant tout là-bas au-dessus des terrasses encombrées, des rues en escalier et des routes en zigzag, ils émettaient de lointains criaillements rauques.

Plus bas encore, il distingua des trains silencieux, minces traits de lumière filant lentement entre les tunnels. L'eau se présentait sous la forme de lignes noires, dans les aqueducs et les canaux. Partout couraient des routes, et le long de ces routes des véhicules qui détaient, légers comme des étincelles, minuscules proies pour les oiseaux qui tournoyaient dans les hauteurs.

C'était une froide soirée d'automne, et il sentait la morsure de l'air. Il avait ôté sa combinaison de combat et l'avait laissée dans la

capsule, venue s'enfouir dans une cuvette sablonneuse ; il portait à présent les vêtements bouffants revenus à la mode ici ; cette tenue était déjà en vogue lors de sa dernière mission, et il se sentit étrangement satisfait d'être resté assez longtemps absent pour que la mode ait pu achever un cycle complet. Il n'était pas superstitieux, mais la coïncidence l'amusait.

Il s'accroupit et toucha le rebord de la falaise. Il ramassa une poignée de gravillons mêlés d'herbes sauvages qu'il laissa filer entre ses doigts. Puis il soupira, se redressa et enfila des gants avant de se coiffer d'un chapeau.

La ville portait le nom de Solotol, et c'était là que vivait Tsoldrin Beychaé.

Il chassa un peu de sable de son pardessus, un vieil imperméable fabriqué bien loin de là et qui n'avait qu'une valeur purement sentimentale, chaussa une paire de lunettes très foncées, reprit sa modeste valise et descendit vers la ville.

— Bonsoir, monsieur. Que puis-je faire pour vous ?

— Je voudrais les deux derniers étages, s'il vous plaît.

L'employé prit un air perplexe, puis se pencha en avant.

— Je vous demande pardon, monsieur ?

— Les deux derniers étages de l'hôtel ; j'aimerais les louer, reprit-il en souriant. Je m'excuse, je n'ai pas réservé.

— Euh..., proféra l'employé. (Il surprit son propre reflet dans les verres fumés de son interlocuteur et parut légèrement inquiet.) Les deux... ?

— Ce n'est pas une chambre que je veux, ni une suite, ni un étage, mais *deux* étages, et pas n'importe lesquels : les deux derniers. Si vous y avez actuellement des pensionnaires, voudriez-vous les prier courtoisement d'accepter d'autres chambres ? Je réglerai leur note jusqu'à aujourd'hui.

— Je vois..., fit l'employé de l'hôtel. (Il n'avait pas l'air de savoir très bien s'il devait ou non prendre tout cela au sérieux.) Et... combien de temps Monsieur pensait-il rester ?

— Indéfiniment. Je vous paierai un mois d'avance. Mes avocats vous câbleront la somme d'ici demain, à l'heure du déjeuner. (Il ouvrit sa valise et en sortit une liasse de billets de banque qu'il déposa sur le comptoir.) Je peux vous régler une nuit en liquide, si vous voulez.

— Je vois, fit à nouveau l'employé, les yeux rivés à la liasse. Très bien ; si Monsieur veut bien remplir cette fiche...

— Merci. Par ailleurs, je veux un ascenseur réservé à mon usage personnel, ainsi qu'un accès au toit. Un passe-partout serait sans doute la meilleure solution.

— Ah ! Mais certainement. Je vois. Veuillez m'excuser un instant, monsieur.

Sur ces mots, l'employé s'en fut chercher le directeur.

Il négocia une remise globale sur l'ensemble des deux étages, puis accepta de payer un forfait pour l'usage de l'ascenseur et l'accès au toit, ce qui ramena le prix à son niveau de départ. Mais il aimait marchander.

— Et le nom de Monsieur ?

— Je m'appelle Staberinde.

Il choisit une suite au dernier étage, dans l'angle qui donnait sur la plus grande longueur de la ville-canyon. Il déverrouilla tous les placards, toutes les portes, les volets, les auvents de terrasse et les armoires de toilette, puis laissa tout ouvert. Il testa la baignoire : l'eau était bien chaude. Il sortit deux chaises de la chambre et quatre autres du salon et les transporta dans la suite voisine. Puis il alluma toutes les lumières et examina chaque objet.

Il inspecta les motifs des dessus-de-lit, des rideaux, des tentures et des tapis, les fresques murales et les tableaux accrochés aux murs, ainsi que la ligne du mobilier. Il sonna pour demander qu'on lui apporte de quoi dîner ; et, quand le repas arriva sur un petit chariot, il poussa ce dernier de pièce en pièce tout en mangeant. Il entreprit de flâner dans les espaces paisibles de l'hôtel en regardant dans toutes les directions, sans oublier de jeter de temps en temps un coup d'œil au minuscule dispositif censé lui révéler la présence d'appareils de surveillance. Mais il n'y en avait pas.

Il fit halte devant une fenêtre et, tout en regardant au-dehors, se mit à frotter distraitement sur son sein la petite cicatrice toute plissée qui ne s'y trouvait plus.

— Zakalwe ? fit une voix ténue à la hauteur de sa poitrine.

Il baissa les yeux, sortit de sa poche un minuscule objet évoquant une perle et l'accrocha à l'une de ses oreilles. Puis il ôta ses lunettes noires et les glissa dans la même poche de poitrine.

— Oui ?

— C'est moi, Diziet. Tout va bien ?

— Ouais. J'ai trouvé à me loger.

— Formidable. Écoute : on a trouvé quelque chose. *Exactement* ce qu'il nous fallait !

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

Sma avait une voix tout excitée. Cela le fit sourire. Il appuya sur un bouton pour fermer les rideaux.

— Il y a trois mille ans, un homme est devenu célèbre ici pour ses talents de poète ; il écrivait sur des tablettes de cire encadrées de bois. Cet homme a laissé à la postérité un ensemble de cent courts poèmes, qu'il avait toujours considérés comme le meilleur de sa production. Mais comme il n'arrivait pas à les faire éditer, il a décidé de devenir

sculpteur. Il a alors fait fondre la cire où étaient gravés quatre-vingt-dix-huit de ses poèmes – en gardant le premier et le centième – afin de sculpter une cire autour de laquelle il a ensuite fabriqué un moule de sable ; ce dernier lui a ensuite permis de couler une forme dans le bronze. Et ladite statue existe toujours.

— Sma, je ne vois vraiment pas où tu veux en venir avec cette histoire, remarqua-t-il en appuyant sur un autre bouton pour rouvrir les rideaux (le chuintement qu'ils faisaient lui plaisait).

— Mais attends ! Lorsque nous avons découvert Voerenhutz et passé au crible chaque planète selon la procédure habituelle, nous avons naturellement pris un holo de cette statue ; or, nous avons trouvé des traces de sable issues du moule d'origine, *ainsi que de la cire* dans une fissure !

— Et la cire n'était pas la bonne !

— En effet, elle ne correspondait pas à celle des deux tablettes restantes ! L'UCG a donc attendu d'avoir terminé son inspection détaillée, puis elle s'est livrée à une petite enquête. L'auteur de ce bronze, et donc des poèmes, s'est par la suite fait moine et a fini abbé dans un monastère. Sous son règne, celui-ci s'est vu adjoindre une aile ; la légende veut qu'il ait eu coutume de s'y rendre pour méditer sur les quatre-vingt-dix-huit poèmes disparus. Or, le mur extérieur de cette aile est double. Et devine ce qu'il y a dans l'intervalle ? claironna Sma d'un ton triomphant.

— Des moines désobéissants qu'on y a emmurés ?

— Les poèmes ! Les cires ! clama Sma. (Puis elle baissa un peu le ton.) Enfin, la plupart des cires. Le monastère est abandonné depuis environ deux cents ans, et il semble qu'un berger ait allumé un feu contre le mur à un moment ou à un autre, ce qui a eu pour effet d'en faire fondre trois ou quatre... mais les autres sont là !

— Et c'est bien ?

— Mais enfin, Zakalwe ! Elles constituent l'un des plus grands trésors littéraires de cette planète ! L'université de Jarnsaromol, où traîne ton copain Beychaé, détient la plupart des manuscrits sur parchemin qu'a laissés ce type, plus les deux tablettes en question *ainsi que* le fameux bronze. Ils donneraient *n'importe quoi* pour mettre la main sur ces tablettes. Tu ne comprends donc pas ? C'est le rêve, pour nous !

— Mmoui, ça m'a l'air pas mal comme idée.

— Maudit sois-tu, Zakalwe ! C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Écoute, Dizzy. Une chance pareille, ça ne dure jamais bien longtemps ; tu verras qu'elle finira par tourner.

— Ne sois pas si pessimiste, Zakalwe.

— D'accord, d'accord, soupira-t-il en refermant une nouvelle fois les rideaux.

Diziet Sma émit un son exaspéré.

— Ma foi, je croyais que ça t'intéresserait. On s'en va bientôt. Dors bien.

La communication s'interrompit sur un bip. L'homme eut un sourire attristé. Il laissa son petit terminal accroché à son oreille, comme un bijou.

Il demanda qu'on ne le dérange pas et, comme la nuit s'épaississait, alluma tous les appareils de chauffage à fond et ouvrit toutes les fenêtres. Il passa un moment à inspecter les balcons et les gouttières qui couraient sur les murs extérieurs ; en éprouvant la solidité des appuis de fenêtre, des canalisations, des rebords et des corniches, il descendit presque jusqu'au niveau de la rue et fit tout le tour de la façade. Il ne vit de la lumière que dans une dizaine de chambres. Quand il eut le sentiment de connaître suffisamment l'extérieur de l'hôtel, il regagna son étage.

Là, il s'accouda au balcon, un bol fumant entre les mains. Occasionnellement, il l'élevait à hauteur de son visage et inhalait profondément ; le reste du temps, il contemplait la cité scintillante en sifflotant.

Devant ce panorama moucheté de lumières, il songea que, si la plupart des villes ressemblaient à un canevas mince tendu à l'horizontale, Solotol, elle, était plutôt comme un livre entrouvert, un V ondulé et sculpté planté au cœur du passé géologique de la planète. Dans les hauteurs, les nuages qui survolaient le canyon et le désert luisaient d'un éclat rouge-orange, reflet du flamboiement canalisé de la cité.

Il se dit que, vu de l'autre bout de la ville, l'hôtel devait avoir l'air bizarre, avec son dernier étage tout allumé tandis que les autres restaient pratiquement dans le noir.

Sans doute avait-il oublié à quel point la disposition d'ensemble du canyon rendait cette ville différente des autres. Et pourtant, songeait-il, il y a là aussi une similarité. Partout règne la similarité.

Il avait vu tant d'endroits, constaté tant de ressemblances et tant de différences radicales que les deux phénomènes le laissaient également stupéfait... Mais c'était vrai : cette ville n'était pas si différente d'un grand nombre de celles qu'il avait connues.

Partout où ils se trouvaient la vie bouillonnait dans la galaxie, dont la nourriture de base ne cessait de lui remonter à la gorge, comme il l'avait dit à Shéas Engen (et tandis qu'il pensait à elle lui revinrent en mémoire la texture de sa peau et le son de sa voix). Mais il se doutait que, si elle l'avait voulu, la Culture aurait pu l'envoyer visiter des endroits aux différences et à l'exotisme bien plus spectaculaires. Néanmoins, elle prétendait qu'il n'était qu'une créature limitée, adaptée à un certain type de planète seulement, un certain

genre de société et de façons de faire la guerre. Une certaine « niche martiale », comme disait Sma en faisant référence au concept de niche écologique.

Il eut un sourire un peu amer et s'offrit une autre inhalation en plongeant le nez dans son bol-à-drogue.

L'homme longeait des arcades vides, escaladait des volées de marches désertes. Il était vêtu d'un vieux pardessus de conception inconnue mais d'allure quelque peu vieillotte ; par ailleurs, il portait des lunettes noires. Sa démarche visait au moindre effort. Il ne semblait pas avoir de bizarreries de comportement.

Il pénétra dans la cour d'un grand hôtel qui réussissait à avoir l'air à la fois coûteux et assez mal entretenu. Des jardiniers en tenue de couleur terne occupés à débarrasser de ses feuilles la surface d'une vieille piscine le suivirent du regard comme s'il n'avait aucun droit de se trouver là.

On était en train de repeindre le porche menant au hall d'entrée, et il dut faire un détour pour y accéder. Les peintres employaient une peinture de qualité volontairement inférieure et fabriquée selon une recette très ancienne ; elle était assurée de pâlir, de se craqueler et de se décoller de la manière la plus authentique, et cela dans les deux ans.

Le grand hall regorgeait d'ornements. L'homme tira sur une grosse corde violette qui pendait près de la réception. L'employé fit son apparition, souriant.

— Bonjour, monsieur Staberinde. Avez-vous fait une agréable promenade ?

— Oui, je vous remercie. Faites-moi monter mon petit déjeuner, voulez-vous ?

— Tout de suite, monsieur.

« Solotol est une cité composée d'arcades et de passerelles, où escaliers et trottoirs serpentent entre de hauts immeubles, s'élançant au-dessus de cours d'eau et de caniveaux en pente raide, sur de fins ponts suspendus et de fragiles arches de pierre. Les routes y coulent le long des rivières et, décrivant des boucles, s'enfoncent sous elles ou au contraire les survolent ; les chemins de fer s'y déploient en un enchevêtrement de voies et de passages à niveau, et s'en vont tourbillonnant à travers un vaste réseau de tunnels et de grottes où convergent les routes et les réservoirs souterrains ; de la fenêtre de leur train lancé à toute vitesse, les passagers peuvent admirer les galaxies de lumières reflétées par des étendues d'eau sombre que traversent les plans inclinés des funiculaires souterrains, les jetées et les accès des routes en sous-sol. »

Assis dans son lit, ses lunettes posées sur l'oreiller voisin, il prenait son petit déjeuner tout en regardant, sur l'écran de sa suite, la cassette vidéo de présentation proposée par l'hôtel. L'antique

téléphone se mit à sonner et il baissa le son.

— Allô ?

— Zakalwe ? fit la voix de Sma.

— Ça alors, vous êtes encore là ?

— Sur le point de quitter notre orbite.

— Eh bien, ne vous mettez pas en retard pour moi.

Il fouilla dans sa poche de poitrine et en retira la perle-terminal.

— Pourquoi par téléphone ? Mon transcepteur a rendu l'âme, ou quoi ?

— Non, non ; je voulais juste m'assurer qu'on pouvait se connecter sans problème au réseau téléphonique.

— Parfait. Et c'est tout ?

— Non. Nous avons localisé Beychaé avec davantage de précision. Il se trouve toujours à l'université de Jarnsaromol, mais dans l'annexe Quatre de la bibliothèque. Qui se trouve à une centaine de mètres au-dessous du niveau de la ville ; c'est l'entrepôt protégé le mieux protégé de l'université. Parfaitement sûr dans des circonstances optimales, sans compter qu'on y a posté des gardes ; encore qu'il ne s'agisse pas réellement de militaires.

— Mais où habite-t-il ? Où dort-il ?

— Dans les appartements du conservateur, mitoyens de la bibliothèque.

— Est-ce qu'il remonte parfois à la surface ?

— Pas à notre connaissance, non.

Zakalwe émit un sifflement.

— Ma foi, on verra bien si ça pose problème ou non.

— Et de ton côté, comment ça se passe ?

— Très bien, répondit-il en mordant dans une sucrerie. J'attends simplement l'ouverture des bureaux ; j'ai laissé un message pour les avocats, leur demandant de me rappeler. Ensuite, je commencerai à mettre un peu d'agitation.

— Parfait. Il ne devrait pas y avoir de problèmes de ce côté-là ; les instructions nécessaires ont été données et tu devrais normalement recevoir ce que tu demandes. En cas de difficulté quelconque, prends contact avec nous et nous expédierons illico un câble indigné.

— Au fait, Sma, je me demandais... Quelle est la taille de cet empire commercial régi par la Culture dont tu m'as parlé, cette Corporation Avant-garde...

— *Fondation* Avant-garde. Eh bien, plutôt étendu.

— D'accord, mais pourrais-tu être plus précise ? Jusqu'où puis-je aller ?

— Eh bien, n'achète rien de plus gros qu'un pays. Écoute, Chéradénine ; une fois que tu auras commencé à « mettre un peu d'agitation », comme tu dis, tu peux te montrer aussi extravagant qu'il

te plaira ; tout ce qui compte, c'est de faire sortir Beychaé de son trou.
Et vite.

— Bon, bon, d'accord.

— Nous sommes sur le départ, mais nous gardons le contact. Et n'oublie pas : nous sommes là pour t'aider en cas de besoin.

— Ouais. Salut.

Il raccrocha et remonta le son de l'écran.

« Des grottes naturelles ou artificielles sont disséminées dans la paroi rocheuse du canyon, presque aussi abondantes que les constructions peuplant les pentes de la surface. C'est là que se trouvent nombre des anciennes sources d'énergie hydroélectrique de la ville qui, creusées à même le roc, continuent à faire entendre leur bourdonnement. Quelques petites fabriques et ateliers ont survécu, à l'abri des regards, entre falaises et blocs d'argile schisteuse ; seules leurs cheminées courtaudes affleurant à la surface du désert révèlent leur emplacement. Ce fleuve vertical de chaudes émanations vient en contrepoint du réseau d'égouts et de drains qui, à l'occasion, remonte lui aussi jusqu'à la surface, et dont les nervures complexes s'insèrent dans le tissu urbain proprement dit. »

Le téléphone sonna.

— Allô ?

— Monsieur... euh, monsieur Staberinde ?

— Lui-même.

— Ah oui. Bonjour. Je m'appelle Kiaplor, de...

— Ah ! Les avocats.

— C'est cela. Je vous remercie pour votre message. J'ai ici un câble vous garantissant un accès illimité au revenu et aux valeurs de la Fondation Avant-garde.

— Je suis au courant. Et vous vous en réjouissez, n'est-ce pas, monsieur Kiaplor ?

— Euh... Je..., mais certainement. Ce câble donne tous les éclaircissements nécessaires... encore que ce degré de crédit personnel soit absolument sans précédent, étant donné le volume du compte concerné. Notez que la Fondation Avant-garde ne s'est jamais comportée de manière bien conventionnelle.

— Bien. En premier lieu, je voudrais disposer de fonds suffisants pour couvrir la location de deux étages à l'Excelsior pour une durée de deux mois, à virer sans attendre sur le compte de l'hôtel. Ensuite, je vais devoir faire quelques achats.

— Ah... bon. Par exemple ?

Zakalwe s'essuya les lèvres avec sa serviette.

— Eh bien, pour commencer, il me faut une rue.

— Une rue ?

— Oui. Rien de trop ostentatoire, et elle n'a pas besoin d'être très longue. Mais j'ai besoin d'une rue entière, pas trop loin du centre-ville.

Vous croyez que vous pourriez vous mettre tout de suite à la recherche d'une rue qui convienne ?

— Euh... Eh bien ma foi, nous pouvons toujours entreprendre les recherches, oui. Je...

— Parfait. Je vous rappelle à vos bureaux dans deux heures ; je souhaite me trouver à ce moment-là en mesure de prendre une décision.

— Dans deux... ? Euh... eh bien, euh...

— La rapidité est essentielle, monsieur Kiaplor. Mettez vos meilleurs éléments sur l'affaire.

— Entendu. Très bien.

— Bon ! Rendez-vous dans deux heures.

— Oui. D'accord. Au revoir.

Il remonta à nouveau le volume de l'écran.

On a très peu construit, ces quelques derniers siècles ; Solotol est un monument, une institution, un musée. Les usines, comme les habitants, ont pour la plupart disparu. Trois universités confèrent un peu de vie à certains quartiers de la ville durant une partie de l'année, mais beaucoup trouvent l'ambiance archaïque, voire débilitante, encore que certains se plaisent à vivre dans ce qui est, effectivement, le passé. Solotol n'a pas d'éclairage céleste, ses trains se déplacent toujours sur des rails métalliques, et les véhicules terrestres sont cloués au sol car il est interdit de voler dans la ville ou de la survoler. Par bien des aspects, c'est une vieille ville triste ; de vastes secteurs demeurent inhabités, ou habités une partie de l'année seulement. La ville a le titre de capitale, mais sans pour autant représenter la société à laquelle elle appartient ; elle est une sorte d'exposition permanente qu'un public nombreux vient visiter, mais où peu de gens décident de s'installer.

Il secoua la tête, chaussa ses lunettes noires et éteignit l'écran.

Quand le vent soufflait dans la bonne direction, il propulsait dans les airs d'énormes paquets de billets de banque qu'il chassait d'un vieux canon à feux d'artifice installé dans un jardin suspendu ; les morceaux de papier retombaient en voletant comme des flocons de neige précoces. Il avait fait décorer la rue au moyen de banderoles, de serpentins et de ballons, et demandé qu'on y installe une foule de tables, de chaises, et de bars distribuant des boissons gratuites ; des passages couverts couraient de chaque côté, et la musique résonnait. On avait tendu des auvents de couleurs vives au-dessus des endroits importants, tels que le kiosque à musique et les bars, mais c'était bien inutile ; la journée était ensoleillée, et chaude pour la saison. Posté à la plus haute fenêtre d'un des plus hauts immeubles de la rue, il souriait en contemplant la foule.

Il se passait si peu de choses en ville, pendant la morte saison, que le carnaval avait immédiatement attiré l'attention générale. Il avait loué les services d'extras pour servir au public les drogues, les

plats et les boissons offerts. Il avait par ailleurs interdit les voitures et les trouble-fête, et les gens qui ne souriaient pas en tentant de pénétrer dans la rue se voyaient contraints de porter des masques de carnaval, jusqu'à ce qu'ils se soient un peu déridés. Accoudé à sa fenêtre haut perchée, il inspira à pleins poumons, et ceux-ci s'imprégnèrent du fumet entêtant qui s'échappait d'un bar pris d'assaut, juste au-dessous de lui ; les vapeurs de drogue s'arrêtaient à sa hauteur et y formaient un nuage. Il sourit : il trouvait cela très encourageant ; tout marchait à la perfection.

Les gens allaient et venaient, conversaient en tête à tête ou par petits groupes, échangeaient leurs bols fumants, et tout cela en riant ou en souriant. On écoutait l'orchestre, on regardait les autres danser, on poussait des acclamations sonores chaque fois que le canon tirait une fusée de feux d'artifice. Un grand nombre de gens s'esclaffaient en lisant les tracts pleins de plaisanteries politiques qu'on distribuait avec les bols de drogue ou de nourriture, ainsi qu'avec les masques et les cotillons ; on riait aussi des grandes banderoles tapageuses tendues sur les façades des vieilles maisons délabrées, mais aussi en travers de la rue elle-même. Leur message était soit absurde, soit également humoristique : LES PACIFISTES AU POTEAU ! Ou bien : ET LES EXPERTS ? QU'EST-CE QU'ILS EN SAVENT ? en étaient les deux exemples les plus traduisibles.

Il y avait des jeux, des concours d'astuce ou de force physique, il y avait des fleurs gracieusement offertes, des chapeaux fantaisie, sans compter le stand Compliments, qui remportait un franc succès ; pour une somme modique (ou un chapeau en papier, ou n'importe quoi d'autre) on s'entendait déclarer qu'on était vraiment quelqu'un de bien, un être plaisant, bon, modeste, équilibré, discret, mesuré, sincère, respectueux, avenant, gai et plein de bonne volonté.

Les stores relevés au-dessus de sa tête, front dégagé et cheveux coiffés en arrière, il contemplait le spectacle. En bas, dans le flot de la foule, il n'aurait pas pu s'intégrer tout à fait, il le savait. Mais, de sa position privilégiée, en baissant les yeux, il était à même de percevoir la foule sous la forme d'une masse aux multiples visages ; les gens étaient assez loin de lui pour constituer un thème unique, mais assez proches pour y introduire leurs propres variations harmonieuses. Ils s'amusaient, on les faisait rire aux éclats ou simplement pouffer, on les poussait à perdre la tête à force de drogues, captivés par la musique, légèrement affolés par l'ambiance.

Il observait deux personnes en particulier.

C'étaient un homme et une femme qui remontaient la rue d'un pas tranquille en regardant tout autour d'eux. Lui était grand, avec des cheveux brun foncé coupés court qui bénéficiaient d'une permanente floue et légèrement bouclée ; élégamment vêtu, il tenait dans une

main un petit béret de couleur sombre, tandis qu'à l'autre pendait négligemment un masque.

La femme qui l'accompagnait était presque aussi grande, et portait comme lui des vêtements d'un gris-noir discret, agrémentés d'un mandala blanc plissé en éventail autour de son cou. Ses cheveux noirs et parfaitement raides lui tombaient sur les épaules. À voir sa démarche, on aurait dit que tout le monde l'admirait sur son passage.

Tous deux marchaient côte à côte, sans se toucher ; de temps en temps, ils échangeaient quelques mots, se contentant d'incliner légèrement la tête vers l'autre en regardant ailleurs – peut-être suivaient-ils alors du regard ce dont ils étaient en train de parler.

Il crut les avoir vus en photo au cours d'une séance d'étude à bord du VSG. Il tourna légèrement la tête de côté pour être sûr que le terminal-boucle d'oreille en prendrait un bon cliché, puis ordonna au petit appareil de garder l'image en mémoire.

Quelques instants plus tard, les deux individus disparaissaient sous les banderoles du bout de la rue ; ils avaient traversé tout le carnaval sans participer à quoi que ce soit.

Dans la rue, la fête battait son plein ; une petite averse survint qui força l'assistance à trouver refuge sous les auvents et les passages couverts, ainsi que dans quelques-unes des maisonnettes qui bordaient la rue ; mais elle fut de courte durée, et l'affluence ne cessait de croître. De petits enfants couraient en traînant derrière eux de longs serpentins de papier aux couleurs vives et allaient enrouler leur sillage bigarré autour des poteaux, des gens, des stalles et des tables. Des pétards-à-fumée explosaient en répandant des boules vaporeuses d'encens coloré, et des invités hilares vacillaient çà et là, cherchant leur souffle, multipliant les claques dans le dos et les cris lancés aux enfants qui leur lançaient des cotillons.

Il s'éloigna de la fenêtre ; le spectacle commençait à l'ennuyer. Il alla s'asseoir un moment sur une vieille caisse posée dans la poussière ; pensif, il se frottait le menton, et ne leva les yeux qu'au moment où une avalanche inversée de ballons pressés les uns contre les autres passa devant sa croisée en montant vers le ciel. Il rabattit ses lunettes noires. De l'intérieur, les ballons avaient exactement la même allure.

Il descendit l'escalier étroit et ses bottes résonnèrent sur le bois ancien des marches ; arrivé en bas, il décrocha son vieil imperméable et sortit par la porte de derrière, qui donnait dans une autre rue.

Il prit place à l'arrière de la voiture et le chauffeur démarra ; les immeubles anciens se mirent à défiler de part et d'autre. Ils arrivèrent au bout de la rue et tournèrent pour s'engager dans une voie en pente raide, perpendiculaire à la leur et à celle de la fête. Ils dépassèrent une longue voiture de couleur sombre où se trouvaient l'homme et la

femme qu'il avait vus plus tôt.

Il jeta un coup d'œil en arrière : la voiture sombre les suivait.

Il ordonna au chauffeur de ne pas tenir compte des limitations de vitesse. Ils foncèrent donc à toute allure, mais l'autre voiture en fit autant. Il tint bon et regarda la ville glisser derrière les vitres de la voiture. Ils traversèrent en un clin d'œil un des anciens quartiers ministériels, dont les imposantes bâtisses grises étaient lourdement ornées de fontaines murales et de rigoles ; le ruissellement des vagues verticales dessinait une série de motifs complexes en tombant le long des murs comme un rideau de théâtre. Il y avait bien des herbes folles, mais moins qu'on aurait pu s'y attendre. Il n'arrivait pas à se rappeler si on laissait geler ces cascades murales, si on les coupait pendant l'hiver ou bien si on les additionnait d'antigel. Dans bien des cas, les façades disparaissaient sous les échafaudages. Des ouvriers qui frottaient et grattaient la pierre usée se retournèrent pour voir les deux puissantes voitures filer à travers les places et les esplanades.

Il agrippa une poignée prévue à cet effet à l'arrière de la voiture et se mit à faire un tri dans un volumineux trousseau de clefs.

Ils s'arrêtèrent dans une vieille rue étroite, non loin des rives du grand fleuve. Il descendit précipitamment et franchit en toute hâte le petit porche d'entrée d'un haut immeuble. La voiture qui les avait pris en chasse passa dans la ruelle dans un vrombissement tandis qu'il refermait la porte sans la verrouiller derrière lui. Il descendit quelques marches et ouvrit, grâce à ses clefs, plusieurs portails rouillés. Lorsqu'il parvint au plus bas niveau du bâtiment, il trouva le funiculaire qui attendait à quai. Il en ouvrit la portière, entra et actionna le levier.

Le wagon fut légèrement ébranlé au démarrage, mais poursuivit sans heurt son ascension. L'homme sourit en regardant par la vitre arrière ses deux poursuivants déboucher sur le quai, puis lever la tête vers le petit funiculaire et le voir disparaître dans le tunnel. Le véhicule parvint tant bien que mal au sommet du plan incliné en pente douce et émergea dans la lumière.

Au moment où le wagon qui montait et celui qui descendait se croisèrent, il sortit sur le marchepied et sauta dans le funiculaire qui repartait dans l'autre sens. Entraîné par la surcharge d'eau pompée dans la rivière au terminus de cette vieille ligne puis stockée dans ses réservoirs, le véhicule poursuivit sa descente. L'homme attendit un peu, puis sauta à nouveau lorsqu'il eut accompli environ un quart du chemin vers le bas, mais cette fois-ci sur les marches qui longeaient la voie. Puis il escalada une interminable échelle métallique qui menait dans un autre immeuble.

Lorsqu'il arriva au sommet, il transpirait légèrement. Il ôta alors son imperméable, le plia sur son bras et regagna l'hôtel à pied.

La pièce était très vaste et d'allure moderne, avec de grandes fenêtres. Le mobilier était intégré aux murs recouverts de plastique, et la lumière provenait de renflements dans un plafond d'un seul tenant. Un homme se tenait debout et regardait la première neige tomber doucement sur la ville grise ; c'était la fin de l'après-midi, et le jour déclinait rapidement. Une femme était couchée à plat ventre sur un divan blanc, les coudes écartés mais les mains jointes sous son visage tourné de côté. Ses yeux étaient clos et son corps pâle et huilé livré aux mains apparemment sans égards d'un masseur à la carrure imposante et au visage couvert de cicatrices.

L'homme qui se tenait près de la fenêtre voyait tomber la neige de deux manières différentes. D'abord, en tant que masse : il rivait son regard à un point fixe de telle sorte que les flocons se réduisaient à de simples tourbillons et que les oscillations de l'air et les brèves rafales de vent léger qui les chassaient deviennent visibles par l'intermédiaire des cercles, des spirales et des plongeons qu'ils décrivaient. Puis, considérant la neige comme un ensemble de flocons distincts, il en choisissait un au point le plus haut de cette galaxie de gris sur fond gris et voyait un unique trajet, une seule voie descendante à travers la silencieuse précipitation de la chute.

Il les regardait atterrir sur le rebord noir de la fenêtre et former inexorablement, encore qu'imperceptiblement sur l'appui un matelas blanc et moelleux. D'autres venaient frapper la fenêtre proprement dite et s'y collaient quelques secondes avant de repartir, chassés par le vent.

La femme paraissait endormie. Ses lèvres dessinaient un petit sourire, et la géographie exacte de son visage se déformait par instants sous les tiraillements que le masseur aux cheveux gris exerçait sur son dos, ses épaules et ses flancs. Sa chair huilée suivait le mouvement, et les doigts mobiles triturant et malaxant la peau tel le va-et-vient des algues sous-marines sous l'action de la mer semblaient lui conférer de la force sans causer de friction. Une serviette-éponge noire lui couvrait les fesses, ses cheveux dénoués dissimulaient une partie de son visage, et ses seins blêmes formaient deux ovales étirés écrasés sous le poids de son corps mince.

— Que faut-il faire, alors ?

— Nous devons en savoir plus.

— Voilà qui est vrai en toute circonstance. Nous nous retrouvons donc confrontés au même problème.

— Nous aurions pu le faire expulser.

— Pour quel motif ?

— Nul besoin de motif, encore qu'il ne nous serait pas difficile d'en inventer un.

— Cela pourrait déclencher une guerre pour laquelle nous ne sommes pas encore prêts.

— Chut ! Nous ne devons pas parler de cette affaire de « guerre ». Nous entretenons officiellement les meilleures relations qui soient avec les membres de la Fédération ; il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Nous avons la situation bien en main.

— A déclaré le porte-parole officiel... Crois-tu que nous devrions nous débarrasser de lui ?

— C'est sans doute la solution la plus sage. On se sentirait peut-être plus à l'aise une fois cet homme écarté... J'ai l'affreux pressentiment qu'il n'est pas venu pour rien. Il a reçu l'autorisation de puiser à discrétion dans les fonds de la Fondation Avant-garde, et cette... cette organisation délibérément cachottière ne cesse de contrecarrer nos plans depuis maintenant trente ans. L'identité et le lieu de résidence de ses propriétaires et de ses dirigeants reste un des secrets les mieux gardés de l'Amas. Il s'agit là d'une discrétion sans précédent. Et voilà que – brusquement – cet homme fait son apparition, dépense de l'argent avec une prodigalité tout à fait vulgaire, et fait tout pour se faire remarquer – tout en maintenant une certaine apparence de timidité coquette... alors que c'est vraiment la dernière chose à faire en ce moment.

— Peut-être est-ce *lui*, la Fondation Avant-garde.

— Absurde. Dans la mesure où l'on peut se prononcer, il s'agit certainement d'êtres venus d'ailleurs qui se mêlent de nos affaires, ou bien d'une machine programmée pour faire le bien, soit qu'elle opère conformément aux dispositions testamentaires de quelque magnat décédé (peut-être par transcription d'une personnalité humaine), soit qu'on se trouve en présence d'une machine dévoyée ayant accédé accidentellement à la conscience, et que personne ne contrôle plus. Je crois que toutes les autres possibilités ont été écartées, les unes après les autres, au fil des ans. Ce Staberinde est un pantin manipulé ; il dépense avec la fièvre de l'enfant qui craint que la générosité dont il est l'objet ne dure pas. On dirait un paysan qui a gagné à la tombola. C'est répugnant. Néanmoins, et je le répète, il n'est certainement pas venu pour rien.

— Si nous le tuons et qu'il se révèle être quelqu'un d'important, c'est là que nous pourrions déclencher la guerre, et bien trop tôt en plus.

— Peut-être, mais je sens que nous devons aller là où on ne nous attend pas. Au moins pour faire la preuve de notre humanité, pour exploiter notre avantage intrinsèque sur les machines.

— Certes, mais ne pourrait-il pas nous être utile d'une manière ou d'une autre ?

— Si.

L'homme sourit à son reflet dans la vitre, et martela rythmiquement du bout de ses doigts l'appui de la fenêtre.

La femme allongée sur le divan gardait les paupières closes tandis que son corps suivait le tempo régulier des mains qui pétrissaient sa taille et ses reins.

— Mais dis-moi... Il existait des liens entre Beychaé et la Fondation Avant-garde. Auquel cas...

— Auquel cas... alors nous pouvons peut-être convaincre Beychaé de rejoindre nos rangs en nous servant de cet individu, ce Staberinde.

L'homme appliqua le bout de son doigt contre la vitre et y traça le cheminement d'un flocon qui, de l'autre côté, descendait le long du carreau. Ses yeux rivés au flocon se mirent à loucher.

— Nous pourrions...

— Quoi ?

— Adopter la méthode Dehewwoff.

— La quoi... ? Données insuffisantes.

— La méthode Dehewwoff consiste à châtier par la maladie ; c'est la peine capitale appliquée par degrés : plus le délit est conséquent, plus la maladie qu'on inocule au coupable est grave. Pour les infractions mineures, c'est une simple fièvre, une baisse de vitalité et la charge des frais médicaux ; pour les malversations ayant entraîné des dommages plus importants, une affection en phase aiguë qui peut parfois durer plusieurs mois, et s'accompagne de symptômes douloureux, d'une longue convalescence, de frais élevés et d'une absence totale de compassion, voire de séquelles irréversibles. Pour les crimes réellement odieux, c'est l'inoculation de maladies dont on ne réchappe pratiquement jamais. La mort quasi certaine, encore que demeure la possibilité d'une intercession divine et d'une guérison miracle. Naturellement, plus on est de basse extraction, plus le châtiment est cruel : il faut tenir compte de la constitution plus robuste des travailleurs manuels. Combinaisons de maladies et crises répétées contribuent au raffinement du concept de base.

— Revenons à notre problème.

— Et ces lunettes noires, je les *déteste* !

— Encore une fois, revenons à notre problème.

— ... Nous devons en savoir plus.

— C'est ce qu'on dit généralement.

— Et moi je crois qu'on devrait lui parler.

— Oui. Et *ensuite* on le tue.

— Un peu de modération, voyons. Il faut lui parler. Retrouvons-le, demandons-lui ce qu'il veut et peut-être qui il est. Restons calmes et réfléchis, et ne le tuons pas tant que ce n'est pas indispensable.

— Nous avons bien failli lui parler.

— Pas de quoi boudier. C'était grotesque. Nous ne sommes pas là

pour nous lancer dans des poursuites en voiture et pourchasser des reclus arriérés. Non, faisons des plans. Réfléchissons bien. Faisons parvenir un mot à l'hôtel de ce monsieur...

— L'Excelsior. Vraiment, on aurait pu s'attendre à ce qu'un établissement aussi respecté ne se laisse pas si facilement séduire par l'argent !

— Absolument ; et là, nous irons le trouver, à moins que ce ne soit le contraire.

— Ma foi, ce n'est certainement pas à *nous* d'aller vers lui ; quant à l'inverse, il se peut bien qu'il refuse. « Je suis au regret de... En raison de circonstances imprévisibles... Un engagement antérieur ne me permet pas de... Je considère qu'il serait malavisé étant donné la conjoncture, peut-être en d'autres temps... » Tu te rends compte comme ce serait humiliant ?

— Oh, bon, d'accord. Tuons-le donc.

— Tu veux dire : *essayons* donc de le tuer. S'il en réchappe, nous tenterons de lui parler. D'ailleurs, à ce moment-là, c'est lui qui voudra nous parler. Oui, ce plan est fort louable. Bien forcée de donner mon accord. Indubitable, pas le choix ; simple formalité.

La femme se tut. L'homme aux cheveux gris lui massait les hanches de ses deux fortes mains, et, sur la zone de son visage qui ne portait pas de cicatrices, les filets de sueur formaient de curieux motifs ; les mains tournoyaient et circulaient rapidement au-dessus de sa croupe et elle se mordit très légèrement la lèvre inférieure tandis que son corps se mouvait en une suave imitation, rythme discret sur une plaine blanche.

La neige tombait toujours.

VII

— Tu sais, dit-il au rocher, j'ai la désagréable impression que je suis en train de mourir... Mais toutes mes impressions sont désagréables en ce moment, de toute façon, alors... Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

Le rocher ne répondit pas.

Il avait décidé que ce rocher était le centre de l'univers, et il pouvait le prouver, en plus ; seulement voilà : le rocher refusait (pour l'instant du moins) de reconnaître la place manifestement capitale qui lui revenait dans l'ordre des choses ; il en était donc réduit à parler tout seul. Ou à s'adresser aux oiseaux, aux insectes.

Le décor se remit à palpiter. Des choses qui ressemblaient à des vagues, ou à des nuées de charognards, formaient autour de lui des cercles de plus en plus rapprochés dont il était le centre exact ; elles tendaient un piège à son cerveau et le faisaient voler en éclats tel un fruit pourri sous une rafale de mitraille.

Il essaya de s'éclipser discrètement ; il savait ce qui l'attendait : sa vie entière allait se mettre à défiler devant ses yeux. Quelle horrible perspective !

Heureusement, seuls quelques fragments épars lui revinrent en mémoire, comme si ces images imitaient l'aspect de son corps fracassé ; il se souvint par exemple d'un bar où il s'était installé une fois, sur une petite planète, et de ses lunettes noires qui créaient d'étranges dessins sur la fenêtre assombrie ; il se rappela un endroit où le vent était si cruel qu'on estimait sa force au nombre de camions qu'il renversait chaque nuit ; il y avait aussi un combat de chars, dans d'immenses champs auxquels la monoculture donnait des allures d'océans herbeux, souvenir de folie et de désespoir, avec les officiers debout sur les tanks et des zones entières de céréales en flammes, qui s'étendaient lentement, incendiant la nuit, répandant des ténèbres encerclées par le feu... Ces riches terres cultivées étaient le mobile et l'enjeu de la guerre, et la guerre finirait par les détruire ; il revit un tuyau dont les enroulements se tordaient silencieusement dans une eau que fouillait la lueur des projecteurs ; il revit aussi un massif tabulaire d'icebergs entrant en collision, avec leur blancheur infinie et leurs frictions tectoniques, dérisoire achèvement d'un siècle de

sommeil lent.

Et puis un jardin. Il se souvint du jardin. Et d'une chaise.

— Hurler ! hurla-t-il.

Il se mit à battre des deux bras, essayant d'accumuler suffisamment d'élan pour s'élever dans les airs et échapper à... à... il ne savait même pas à quoi. Il ne bougeait pas beaucoup non plus ; ses bras battirent encore un peu, envoyèrent valser quelques fientes, mais les oiseaux patients dont l'anneau s'épaississait autour de lui en attendant qu'il meure se contentaient d'observer, sans se laisser abuser, cet essai d'imitation du comportement des volatiles, d'ailleurs tout à fait déplacé.

— Bon, d'accord, marmonna-t-il.

Il s'effondra à nouveau sur le dos, les mains pressées contre la poitrine, les yeux rivés au doux ciel bleu. Une chaise, qu'est-ce que ça avait de si terrible, après tout ? Il se remit à ramper.

Il se traîna sur le pourtour de la petite mare, raclant de tout son long les déjections noirâtres des oiseaux, et, au bout d'un moment, se tourna vers les eaux du lac. Il n'alla pas plus loin. Il s'arrêta, repartit dans l'autre sens et recommença à tourner autour de la mare en se frayant un chemin à travers les boulettes de fiente et en demandant pardon aux insectes de les déranger au passage. Quand il fut revenu à son point de départ, il s'immobilisa et essaya de s'orienter.

La brise tiède chassait vers lui les émanations sulfureuses du lac.

... Alors il fut de nouveau dans le jardin, la tête toute pleine du parfum des fleurs.

Il y avait eu jadis une grande maison, édifiée dans un domaine que bordait sur trois côtés un large fleuve, à mi-chemin entre les montagnes et la mer. Le domaine se composait de forêts séculaires et de pâturages peuplés d'animaux ; il y avait aussi une enfilade de collines couvertes de bêtes sauvages apeurées, des sentiers sinueux, des ruisseaux qu'enjambaient de petits ponts ; et puis des folies, des pergolas, des éclats de rire, des lacs d'agrément et de paisibles pavillons d'été rustiques.

Au fil des ans et des générations, nombre d'enfants virent le jour puis grandirent dans cette vaste demeure et jouèrent dans les jardins merveilleux qui l'entouraient, mais il y en eut quatre en particulier, quatre dont la vie prit de l'importance pour des gens qui n'avaient jamais vu la maison, ni même jamais entendu le nom de leur famille. Deux de ces enfants étaient sœurs ; elles s'appelaient respectivement Darckense et Livuéta. L'un des garçons était leur frère aîné : Chéradénine ; et tous portaient le même nom de famille : Zakalwe. Le dernier enfant n'était pas leur parent, mais venait d'une famille alliée depuis longtemps à la leur ; il s'appelait Éléthiomel.

Chéradénine était l'aîné des garçons ; il se rappelait à peine l'agitation qui s'était emparée de la maison à l'arrivée de la mère d'Éléthiomel, en larmes et enceinte jusqu'aux yeux, tout entourée de domestiques empressés, de formidables gardes du corps et de caméristes éplorées. L'espace de quelques jours, l'attention de tous avait paru centrée sur cette femme qui portait un enfant dans son ventre, et – si ses sœurs avaient repris leurs jeux de bon cœur en profitant de ce que leurs nounous et leurs gardes relâchaient quelque peu leur surveillance – *lui* avait éprouvé du ressentiment à l'égard de cet enfant à naître.

Un détachement de la cavalerie royale était arrivé une semaine plus tard, et il revoyait encore son père leur parler calmement, sur le grand escalier qui descendait dans la cour, tandis que ses propres hommes investissaient silencieusement la maison et prenaient rapidement position devant chaque fenêtre. Chéradénine était parti en quête de sa mère ; il s'était élancé dans les couloirs et avait tendu une main devant lui, comme pour tenir les rênes, tandis que, de l'autre, il se cravachait la hanche en faisant « cataclap cataclap cataclap » : il jouait à faire partie de la cavalerie. Il avait trouvé sa mère en compagnie de la dame qui portait un enfant en elle ; cette dernière pleurait, et on l'avait renvoyé sur-le-champ.

Le petit garçon était né cette nuit-là, dans un concert de cris.

Chéradénine nota qu'à partir de ce jour l'ambiance changea, considérablement dans la maison, et que chacun était à la fois encore plus affairé et encore moins soucieux qu'avant.

Pendant quelques années, il put tourmenter à loisir son cadet ; mais Éléthiomel, qui grandissait plus vite que lui, fut bientôt en mesure de riposter, et une trêve précaire s'instaura entre les deux enfants. Des précepteurs leur dispensaient leur enseignement, et Chéradénine ne tarda pas à s'apercevoir qu'Éléthiomel était leur préféré : il apprenait toujours plus vite que lui et s'entendait régulièrement complimenter pour la précocité de ses talents ; toujours on disait de lui qu'il était en avance, qu'il était intelligent et éveillé. Chéradénine fit de son mieux pour l'égaliser et fut modestement récompensé pour n'avoir pas purement et simplement baissé les bras, mais il avait invariablement le sentiment de ne pas être réellement apprécié à sa juste valeur. Leurs instructeurs d'arts martiaux faisaient preuve d'un peu plus d'équité en ce qui concernait leurs mérites respectifs : Chéradénine était le meilleur au corps à corps et à la lutte à mains nues, Éléthiomel le plus accompli au tir et au fleuret (sous la surveillance qui s'imposait, car l'enfant avait tendance à se laisser emporter), encore qu'au couteau Chéradénine n'ait rien à lui envier.

Les deux sœurs les aimaient autant l'un que l'autre ; ils passaient de longs étés et de courts hivers glaciaux à jouer, et (excepté la

première année, après la naissance d'Éléthiomel) vivaient une partie du printemps et de l'automne dans la grande cité tout au bout du fleuve, où les parents de Darckense, Livuéta et Chéradénine possédaient une grande maison de ville qu'aucun d'entre eux n'aimait : son jardin était trop petit, et les jardins publics trop fréquentés. La mère d'Éléthiomel était toujours beaucoup plus silencieuse quand ils se rendaient en ville ; elle pleurait plus souvent et s'absentait quelques jours de temps en temps ; tout excitée avant de partir, elle revenait invariablement en larmes.

Un jour qu'ils étaient à la ville (c'était pendant l'automne) et prenaient garde à ne pas se trouver dans les jambes des adultes, décidément enclins à s'emporter facilement, un messenger s'était présenté.

Ils ne purent pas ne pas entendre les cris ; ils laissèrent donc en plan leur guerre pour rire et sortirent précipitamment sur le palier, devant la nursery, pour passer discrètement la tête entre les barreaux de la rampe et regarder en bas dans le grand hall, où le messenger se tenait, tête basse, tandis que la mère d'Éléthiomel poussait des hurlements. Le père et la mère de Chéradénine, Livuéta et Darckense la serraient tous deux dans leurs bras et lui parlaient doucement. Au bout d'un moment, leur père fit signe au messenger de s'en aller, et la femme en pleine crise d'hystérie s'effondra silencieusement sur le sol, un morceau de papier froissé à la main.

Ce fut alors que Père leva les yeux et vit les enfants, mais ce fut sur Éléthiomel que son regard se posa, non sur Chéradénine. Bien vite après cela, on les envoya se coucher.

Ils repartirent pour la maison de campagne quelques jours plus tard ; la mère d'Éléthiomel ne cessait de pleurer et ne descendait plus pour les repas.

— Ton père était un assassin. On l'a condamné à mort parce qu'il avait tué des tas de gens.

Assis sur le faux bastingage de pierre, Chéradénine laissait pendre ses jambes par-dessus bord. Il faisait une journée magnifique dans le jardin, et les arbres murmuraient dans le vent. Les deux sœurs riaient et gloussaient quelque part derrière eux en cueillant les fleurs qui poussaient au centre du bateau de pierre. Posé dans le lac occidental, celui-ci était relié au jardin par une courte chaussée dallée. Ils avaient joué un moment aux pirates, puis étaient partis explorer les massifs de fleurs qui ornaient le pont supérieur du bateau. Chéradénine avait amassé à côté de lui toute une série de petits cailloux qu'il jetait un par un dans l'eau calme ; comme il s'efforçait d'atteindre toujours le même point de la surface, il créait des cercles concentriques qui ressemblaient à une cible de tir à l'arc.

— Il n'a rien fait de tout cela, protesta Éléthiomel en donnant des coups de pied dans le bastingage en pierre, les yeux baissés. C'était un homme bon.

— S'il était si bon, pourquoi le Roi l'a-t-il fait exécuter ?

— Je ne sais pas. On a dû raconter des histoires sur son compte. Répandre des mensonges.

— Pourtant, le Roi est très intelligent ! déclara Chéradénine d'un ton triomphant en jetant un nouveau caillou au centre des cercles qui allaient s'élargissant sur l'eau. Plus intelligent que n'importe qui ! C'est pour cela qu'il est roi. Si les gens avaient raconté des mensonges, il le saurait.

— Je m'en fiche, répliqua Éléthiomel. Mon père n'était pas un mauvais homme.

— Si, et ta mère a dû se montrer *exceptionnellement* méchante, sinon on ne l'aurait pas obligée à garder si longtemps la chambre.

— Ce n'est pas vrai, elle n'a rien fait de mal !

Éléthiomel regarda son compagnon et sentit quelque chose gonfler dans sa tête, derrière ses yeux et son nez.

— Elle est malade. Elle ne peut pas quitter sa chambre !

— C'est ce qu'elle dit, commenta Chéradénine.

— Regardez ! Des *millions* de fleurs ! Regardez : on va fabriquer du parfum ! Vous voulez nous donner un coup de main ?

Les deux sœurs arrivaient derrière eux en courant, les bras chargés de fleurs.

— Élé...

Darckense essaya de prendre Éléthiomel par le bras. Il la repoussa.

— Oh, Élé, Chéra... S'il vous plaît, non, fit Livuéta.

— Elle n'a rien fait de mal ! cria le premier en direction du dos tourné de l'autre garçon.

— Si, si, si, chantonna Chéradénine avant de jeter un autre caillou dans le lac.

— C'est pas vrai ! hurla Éléthiomel qui se rua en avant et le poussa rudement dans le dos.

Chéradénine poussa un cri et bascula ; sa tête heurta la pierre dans sa chute. Les deux filles se mirent à hurler.

Éléthiomel se pencha sur le parapet et vit le garçon tomber dans une gerbe d'éclaboussures juste au centre de ses vaguelettes circulaires. Il disparut sous la surface, puis remonta et se mit à flotter sur le ventre, immobile, le visage dans l'eau.

Darckense poussa un nouveau cri.

— Oh, Élé, non ! (Livuéta laissa tomber toutes ses fleurs et courut en direction des marches. Sans cesser de crier, l'autre fille s'accroupit en s'adossant au parapet de pierre, écrasant ses fleurs contre sa

poitrine.) Darck ! Va chercher quelqu'un, cours ! lui cria-t-elle depuis l'escalier.

Éléthiomel vit la petite silhouette immergée remuer faiblement et produire quelques bulles au moment où les pas de Livuéta se mettaient à résonner sur le pont inférieur.

Quelques secondes avant que la petite fille ne saute dans l'eau peu profonde pour aller repêcher son frère, et pendant que Darckense continuait de crier, Éléthiomel balaya d'un revers de main les quelques cailloux qui restaient sur le parapet ; ils tombèrent en pluie autour du petit garçon et s'enfoncèrent dans l'eau en crépitant.

Non, ce n'était pas ça. C'était forcément plus grave que ça, non ? Il était sûr qu'il y avait une chaise dans l'histoire (il se remémorait vaguement un bateau, aussi, mais manifestement ce n'était pas encore tout à fait ça non plus). Il s'efforça d'imaginer ce qui pouvait se produire de pire sur une chaise, rejeta une par une les visions qui lui venaient à l'esprit en décrétant que rien de tout cela n'était arrivé, ni à lui ni à personne de sa connaissance – pour autant qu'il se souvienne, du moins – et finit par en conclure que son obsession des chaises était uniquement due au hasard : ç'aurait pu être autre chose, mais c'était les chaises, voilà tout.

Et puis, il y avait les noms ; des noms dont il s'était servi ; des noms pour faire semblant qui ne lui appartenaient pas réellement. Quelle idée que de prendre le nom d'un *navire* ! Quel écervelé, quel méchant garçon ; voilà ce qu'il s'efforçait d'*oublier*. Il ne savait pas, il ne comprenait pas comment il avait pu se montrer stupide à ce point ; mais tout lui paraissait tellement clair, à présent ! Tellement évident. Il ne voulait plus penser au navire ; il voulait l'enterrer, au contraire, alors pourquoi lui emprunter son nom ?

Maintenant il se rendait compte, *maintenant* il comprenait, maintenant qu'il était trop tard pour intervenir de quelque manière que ce soit.

Ah, il se donnait lui-même envie de vomir.

Une chaise, un navire, et un... quelque chose d'autre. Il ne savait plus.

Les garçons apprenaient à travailler le métal, les filles faisaient de la poterie.

— Mais nous ne sommes pas des paysans, ni des... des...

— Des artisans, acheva Éléthiomel.

— Ne discutez pas et vous apprendrez un peu ce que c'est que de travailler le matériau brut, répondit aux deux garçons le père de Chéradénine.

— Mais ça n'a rien d'extraordinaire !

— L'écriture et le calcul non plus. La maîtrise de ces aptitudes ne

fera pas plus de vous des employés aux écritures que le travail du fer ne fera de vous des forgerons.

— Mais...

— Vous ferez ce que l'on vous dit. Si cela est plus en accord avec les ambitions martiales que vous semblez tous deux posséder, vous êtes autorisés à vous confectionner des armes et des armures au cours de vos leçons.

Les deux garçons échangèrent un regard.

— Vous pourriez également dire à votre professeur de langue que je vous ai chargés de lui demander s'il était bienséant, pour deux jeunes gens de bonne éducation, de commencer toutes leurs phrases par le malencontreux mot « mais ». Ce sera tout.

— Merci, monsieur.

— Merci, monsieur.

Une fois sortis, ils tombèrent finalement d'accord pour dire que le travail du métal, ce n'était pas si mal, après tout.

— Mais il faut que nous parlions à Gros-Nez de cette histoire de « mais ». Il va nous donner des lignes à faire !

— Pas question. Ton vieux a dit : « Vous *pourriez* dire à Gros-Nez » ; ce n'est pas la même chose que : « *Dites-lui* ».

— Ah ! Je vois.

Livuéta voulait travailler le métal, elle aussi, mais son père ne le lui permit pas ; ce n'était pas convenable. Elle insista. Il tint bon. Elle bouda. Ils parvinrent à un compromis : elle ferait de la menuiserie.

Les garçons fabriquèrent des couteaux et des épées, Darckense fit des pots, et Livuéta des meubles pour un pavillon d'été situé tout au fond du domaine. Ce fut dans ce pavillon-là que Chéradénine découvrit...

Non non non, il ne voulait pas repenser à cela, merci. Il savait ce qui l'attendait.

Bon sang, il aurait encore préféré repenser à cette autre fois, et ce n'était pas non plus un bon souvenir, le jour où ils avaient pris un fusil dans l'armurerie...

Oh et puis non. En fait, il ne voulait pas penser du tout. Il essaya de chasser toutes ces pensées en se cognant la tête par terre sans quitter des yeux le ciel follement bleu, et en la cognant encore sur les rocs blêmes et écaillés, sous sa tête, d'où il avait plus tôt chassé les boulettes de guano, mais cela faisait vraiment trop mal, et puis les pierres cédaient sous les coups et, de toute façon, il n'aurait même pas eu la force de dissuader durablement un moustique, alors il cessa.

Où était-il, déjà ?

Ah oui, le cratère, le volcan noyé... nous sommes dans un cratère ; un vieux cratère dans un vieux volcan mort depuis bien

longtemps et rempli d'eau. Au centre du cratère, il y avait une petite île ; et lui, il se trouvait *sur* cette petite île, à regarder ce qu'il y avait *autour* de l'île, les parois du cratère, et il était un *homme*, n'est-ce pas les enfants, un homme *bien*, et il était en train de *mourir* sur cette petite île, et...

— Hurler ? fit-il.

Dubitatif, le ciel le contempla de toute sa hauteur. Il était bleu.

C'était Éléthiomel qui avait eu l'idée de prendre le fusil. L'armurerie n'était pas fermée à clef, mais désormais sous bonne garde ; les adultes semblaient constamment occupés et soucieux, on parlait d'éloigner les enfants. L'été avait passé, et ils ne s'étaient toujours pas déplacés en ville. Ils commençaient à s'ennuyer.

— On pourrait s'échapper.

Ils marchaient sur un chemin qui traversait la propriété, en traînant les pieds dans les feuilles mortes. Éléthiomel parlait à voix basse. À présent, ils ne pouvaient même plus s'aventurer jusqu'ici sans être accompagnés par des gardes. Ceux-ci restaient à trente pas devant eux et vingt pas en arrière. Comment pouvait-on bien jouer avec tous ces gardes partout ? Certes, on les autorisait à sortir sans gardes à condition qu'ils restent près de la maison, mais c'était encore plus assommant.

— Ne dis pas de bêtises, protesta Livuéta.

— Ce ne sont pas des bêtises, rétorqua Darckense. On pourrait aller en ville. Ça serait chouette.

— Oui, tu as raison, fit Chéradénine.

— Pourquoi veux-tu aller en ville ? interrogea Livuéta. C'est peut-être... dangereux là-bas.

— Mais on s'ennuie tellement, ici ! dit Darckense.

— Tu peux le dire, renchérit Chéradénine.

— On pourrait prendre un bateau et s'enfuir toutes voiles dehors, reprit Chéradénine.

— On ne serait même pas obligés de manœuvrer les voiles, ni même de ramer, intervint Éléthiomel. Il suffirait de pousser un bon coup pour décoller de la rive, et tôt ou tard on arriverait en ville.

— Eh bien moi, je ne viens pas, déclara Livuéta en donnant un coup de pied dans les feuilles mortes.

— Oh, Livu, c'est toi qui es assommante maintenant. Allons, nous devons tout faire ensemble.

— Non, je ne veux pas, insista-t-elle.

Éléthiomel pinça les lèvres et expédia un formidable coup de pied dans un énorme tas de feuilles, qui explosa littéralement. Deux des gardes firent instantanément volte-face, puis se détendirent et détournèrent le regard.

— Il faut faire quelque chose, reprit le garçon en observant les gardes qui marchaient devant eux et en admirant les grosses armes automatiques qu'ils étaient autorisés à porter.

Lui-même n'avait jamais eu le droit de toucher à un vrai gros fusil ; rien que de minuscules pistolets de petit calibre, et quelques carabines légères.

Il attrapa une feuille qui retombait en voletant devant son visage.

— Les feuilles... (Il tourna et retourna la feuille morte en tous sens à hauteur de ses yeux.) Les arbres sont idiots, annonça-t-il à ses compagnons.

— Bien sûr qu'ils sont idiots, répondit Livuéta. Puisqu'ils n'ont ni nerfs ni cerveau.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit-il en froissant la feuille entre ses mains. Je voulais dire que leur existence même est stupide. Tout ce gaspillage, à chaque automne ! Un arbre qui conserverait ses feuilles ne serait pas obligé de s'en faire pousser d'autres ; il deviendrait plus gros que tous les autres. Il serait le roi des arbres.

— Mais ces feuilles sont très jolies ! s'exclama Darckense.

Éléthiomel secoua la tête et échangea un regard avec Chéradénine.

— Ah, les filles !

Il éclata d'un rire moqueur.

Il avait oublié l'autre mot qu'on employait pour désigner un cratère ; il y avait un autre terme pour décrire ce genre de grand cratère volcanique, il en était sûr, sûr et certain, il a suffi que je le pose une minute pour qu'une espèce de salaud vienne me le piquer, le salaud... si seulement j'arrivais à le retrouver, je... je l'avais mis là, juste là...

Où était le volcan ?

Le volcan était sur une grande île au milieu d'une mer intérieure, quelque part.

Il regarda, tout autour de lui, le lointain sommet des parois du cratère en essayant de se rappeler où se trouvait ce quelque part. Il fit un mouvement qui réveilla une douleur dans son épaule, là où un des voleurs l'avait poignardé. Il avait bien cherché à protéger sa blessure en chassant les nuées de mouches, mais il était presque sûr qu'elles y avaient d'ores et déjà déposé leurs œufs.

(Pas trop près du cœur ; au moins *la* portait-il toujours en lui à cet endroit-là, et il faudrait un bon moment pour que la putréfaction s'étende jusque-là. D'ici là il serait mort, avant que les mouches ne parviennent à se frayer un chemin jusqu'à son cœur et jusqu'à *elle*.)

Oh, et puis après tout, pourquoi pas ? Allez-y, faites comme chez vous, mes petits vers ; mangez tout votre saoul, faites le plein ; de

toute façon, il est probable que je serai mort quand vous commencerez à éclore, et je vous épargnerai donc le tourment que j'aurais pu vous causer en essayant de vous chasser en me grattant... Chers petits vers, *gentils* petits vers. (C'est *moi* qui suis gentil ; après tout, c'est *moi* qui me laisse manger.)

Il fit une pause et songea à la mare, la petite mare autour de laquelle il ne cessait de tourner, tel un roc prisonnier du courant. Elle occupait le fond d'une cuvette peu profonde, et il avait l'impression que peut-être, en s'efforçant de s'éloigner des eaux puantes, avec la vase et les mouches qui grouillaient tout autour – sans parler des déjections d'oiseaux sur lesquelles il se traînait sans arrêt... Mais il n'y arrivait pas. Pour une raison qui lui échappait, il se retrouvait invariablement au même endroit. Pourtant, il y *pensait* très fort.

La mare était peu profonde, boueuse, rocailleuse et malodorante ; elle était encore plus dégoûtante, hideuse et boursouflée qu'à l'ordinaire en raison du vomi et du sang qu'il y avait lui-même répandus. Il avait envie de s'en aller de là, de mettre une distance confortable entre elle et lui. Ensuite, il enverrait sur place un bombardement lourd.

Il se remit à ramper et à se traîner tout autour de la mare, chassant les fientes et les insectes, partant d'abord en direction du lac, puis revenant à son point de départ pour s'immobiliser là et contempler, comme figé sur place, la mare et le rocher.

Qu'avait-il donc fait ?

Donné un coup de main aux autochtones, comme d'habitude. Joué les consultants honnêtes, prodigué ses conseils, tenu à distance les désaxés et fait en sorte que les autres restent doux et gentils ; par la suite, il avait pris la tête d'une petite armée. Mais ces gens étaient partis du principe qu'il les trahirait, qu'il utiliserait à ses propres fins l'armée qu'il avait lui-même formée. Aussi, à la veille de la victoire, à l'instant même où ils prenaient d'assaut le Sanctuaire, ils s'étaient retournés contre lui.

Ils l'avaient emmené dans la chaufferie et lui avaient arraché tous ses vêtements ; il s'était enfui, mais le pas lourd des soldats avait résonné dans l'escalier juste à ce moment-là, et il avait dû courir. Il avait été contraint de sauter dans la rivière, où les autres l'avaient acculé ; le plongeur avait failli l'assommer. Il s'était mis à tourner paresseusement dans l'eau, emporté par les courants... et s'était réveillé au matin sous un treuil, dans une grande barque ; il ne savait pas du tout comment il était arrivé jusque-là. Comme une corde pendait en poupe, il en déduisit qu'il s'en était servi pour monter à bord. Sa tête lui faisait encore mal.

Il s'était emparé de vêtements qui séchaient sur une corde à linge, derrière la timonerie, mais quelqu'un l'avait vu ; il avait donc plongé

dans l'eau en emportant les habits, puis nagé jusqu'au rivage. Toujours traqué, il avait été forcé de s'éloigner de plus en plus de la cité et du Sanctuaire, où la Culture était pourtant susceptible de le chercher. Il avait passé des heures à se creuser la tête pour trouver le moyen d'entrer en contact avec elle.

Il contournait un cratère volcanique rempli d'eau sur une monture volée quand les voleurs lui étaient tombés dessus ; ils l'avaient battu, violé ; puis ils lui avaient sectionné les tendons d'Achille avant de le jeter dans l'eau puante et jaunâtre du lac et de le bombarder de gros cailloux en voyant qu'il tentait de s'éloigner à la nage à la seule force de ses bras, tandis que ses jambes flottaient derrière lui, inutiles.

Sachant que tôt ou tard un caillou l'atteindrait, il fit de son mieux pour se remémorer le fantastique entraînement que lui avait dispensé la Culture et, après une succession rapide de profondes inspirations, il plongea. Il ne s'écoula pas plus de deux secondes avant qu'un rocher de bonne taille ne crève la surface au niveau du sillage de bulles qu'il avait créé en plongeant ; il le vit s'enfoncer en oscillant et l'enserra dans ses bras comme un amant. Il se laissa entraîner par lui vers les profondeurs obscures du lac en se déconnectant comme on le lui avait appris, mais sans vraiment se soucier de savoir si ça allait marcher ou non ; et il ne se réveilla jamais plus.

En plongeant, il s'était dit : *dix minutes*. Il s'éveilla au milieu de ténèbres épaisses, se souvint et retira ses bras de dessous le rocher. Puis il donna un coup de pied pour remonter vers la lumière, mais rien ne se passa. Il essaya avec les bras et la surface finit par venir à sa rencontre. Jamais l'air n'avait eu meilleur goût.

Les parois du cratère étaient presque verticales ; le petit îlot rocheux formait l'unique destination possible. Il nagea tant bien que mal en direction du rivage tandis que des oiseaux s'envolaient de l'île en poussant des criaillements aigus.

Une chance, songea-t-il en se hissant péniblement sur le rocher malgré le guano, que ce ne soient pas les prêtres qui m'aient trouvé. Parce que là, j'aurais eu de *sérieux* problèmes.

Le mal des caissons s'empara de lui quelques minutes plus tard, tel un acide s'infiltrant lentement dans chacune de ses articulations, et il regretta de ne pas avoir été capturé par les prêtres.

Mais de toute façon, se disait-il encore (histoire de penser à autre chose qu'à la douleur), tôt ou tard on viendrait le chercher ; la Culture descendrait du ciel dans un grand et magnifique vaisseau ; elle l'emporterait dans son sein et tout rentrerait dans l'ordre.

Il en était certain. On s'occuperait de lui, on le remettrait en état ; il serait en sécurité, totalement hors de danger, dorloté, libéré de la douleur, bien au chaud dans leur petit paradis, et ce serait comme...

comme s'il était redevenu un enfant ; comme s'il se trouvait à nouveau dans le jardin. Malheureusement (commentait en lui son côté dévoyé) dans les jardins aussi il se passait des choses désagréables, de temps en temps.

Darckense demanda au garde de venir l'aider à ouvrir une porte coincée, un peu plus loin dans le couloir, juste après l'angle. Chéradénine s'introduisit dans l'armurerie et s'empara de l'autofusil que lui avait décrit Éléthiomel. Il en ressortit en dissimulant l'arme sous sa cape, et entendit Darckense remercier abondamment le garde. Ils se retrouvèrent tous dans le vestiaire du grand hall de derrière, où ils restèrent à chuchoter d'un ton excité dans l'odeur rassurante de la toile humide et de la cire à parquet en se repassant l'arme. Elle était très lourde.

— Il n'y a qu'un seul chargeur !

— Je n'ai pas vu les autres.

— Tu dois être aveugle, Zak. Bon, faudra faire avec.

— Bêh..., c'est plein de graisse, fit Darckense.

— C'est pour pas qu'il rouille, lui expliqua Chéradénine.

— Où est-ce qu'on va le faire partir ? s'enquit Livuéta.

— On va le laisser caché ici et ressortir après dîner, répondit Éléthiomel en reprenant le fusil des mains de Darckense. C'est Gros-Nez qui surveille l'étude ce soir, et il s'endort tout le temps. Père et mère seront occupés à recevoir ce colonel ; nous n'aurons pas de mal à sortir de la maison et à entrer dans les bois ; là, on pourra *tirer* au fusil – et non le *faire partir*, comme tu dis.

— On va se faire tuer ! reprit Livuéta. Les gardes vont nous prendre pour des terroristes.

Éléthiomel secoua patiemment la tête.

— Que tu es bête, Livu. (Il pointa l'arme sur elle.) Il a un silencieux ; qu'est-ce que tu crois que c'est, ce truc-là ?

— Ah oui ? dit la petite fille en repoussant le canon. Et est-ce qu'il y a un cran de sûreté ?

L'espace d'un instant, Éléthiomel eut l'air un peu hésitant.

— Évidemment, finit-il par répondre d'une voix forte.

Puis il tressaillit légèrement et jeta un regard à la porte close qui donnait sur le hall.

— Évidemment, reprit-il à voix basse. Allez, cachons-le ici et revenons le chercher quand nous aurons réussi à échapper à Gros-Nez.

— Tu ne peux pas le cacher ici, remarqua Livuéta.

— Ah oui ? Et pourquoi ça ?

— L'odeur est trop forte, répondit-elle. La graisse. Ils la sentiraient aussitôt la porte ouverte. Et si Père décidait d'aller faire une promenade ?

Éléthiomet parut inquiet. Livuéta passa devant lui et alla ouvrir une petite fenêtre haute.

— Et si on allait le cacher sur le bateau de pierre ? suggéra Chéradénine. Personne n'y va jamais à cette époque de l'année.

Éléthiomet réfléchit, puis attrapa la cape dont Chéradénine avait au départ enveloppé le fusil et en recouvrit l'arme.

— D'accord. Tiens, prends-le.

Pas encore assez en arrière, ou en avant... il ne savait pas très bien. L'endroit idéal, voilà ce qu'il recherchait. L'endroit idéal. Le lieu avait beaucoup d'importance, plus que tout. Prenez ce rocher par exemple...

— Te prendre, rocher, fit-il.

Il plissa les yeux et le regarda.

Ah oui. Nous avons ici un méchant morceau de rocher tout plat qui reste planté là sans rien faire, amoral et sans intérêt, posé comme une île au beau milieu de cette mare polluée. La mare elle-même est un tout petit lac sur la petite île, et l'île se trouve dans un cratère rempli d'eau. Lequel cratère est un cratère volcanique, et le volcan forme une partie d'une île située dans une grande mer intérieure. La mer intérieure est une espèce de lac géant sur un continent, et ce continent est comme une île dans les mers de la planète. La planète est comme une île dans la mer de l'espace, à l'intérieur de son système solaire, et les systèmes eux-mêmes flottent à l'intérieur de l'amas, lequel est lui-même une espèce d'île dans la mer de la galaxie, qui est comme une île dans l'archipel de son groupe local, qui est une île au sein de l'univers ; l'univers est comme une île flottant dans une mer d'espace dans les Continua, qui flottent comme des îles dans la Réalité, et...

Mais en redescendant des Continua à l'Univers, de l'Univers au Groupe Local et de là à la Galaxie, puis à l'Amas, au Système, à la Planète, au Continent, à l'île, au Lac et à l'îlot... il restait toujours ce rocher. ET CELA SIGNIFIAIT QUE LE ROCHER, CET AFFREUX ROCHER DE MERDE, ÉTAIT LE CENTRE DE L'UNIVERS, DES CONTINUA ET DE LA RÉALITÉ TOUT ENTIÈRE !

Caldeira, voilà le mot qu'il cherchait. Le lac se trouvait dans la cuvette d'une caldeira inondée. Il leva la tête, regarda par-dessus les eaux jaunâtres les falaises du cratère, et crut voir un bateau de pierre.

— Hurler, dit-il.

— Va te faire foutre, entendit-il le ciel répondre d'un ton peu convaincu.

Le ciel était nuageux et la nuit tombait tôt ; le précepteur de langue s'endormit plus tardivement que d'habitude derrière son

bureau haut perché, et ils furent bien près de remettre leur plan au lendemain ; mais bientôt ils n'y tinrent plus et sortirent de la salle de classe sur la pointe des pieds. Puis ils se dirigèrent d'un pas aussi normal que possible vers le hall de derrière, où ils prirent leurs bottes et leurs vestes.

— Tu vois, chuchota Livuéta, ça sent quand même un peu la graisse à fusil.

— Je ne sens rien, mentit Éléthiomel.

Les salles de banquet (où l'on nourrissait et abreuvait un colonel de passage en compagnie de son état-major) donnaient sur les jardins, à l'avant de la maison ; le lac et son bateau de pierre étaient, eux, à l'arrière.

— On fait juste une petite promenade autour du lac, sergent, dit Chéradénine au garde qui les arrêta sur l'allée de gravier menant au bateau de pierre.

L'homme hocha la tête et leur demanda de ne pas traîner ; il ferait bientôt nuit.

Ils se glissèrent sur le bateau et trouvèrent l'arme là où Chéradénine l'avait cachée, sous un banc de pierre du pont supérieur.

En ramassant l'arme posée sur les dalles du pont, Éléthiomel la cogna contre le côté du banc.

Il y eut un claquement et le chargeur se détacha ; puis on entendit un bruit de ressort qui se détend, et les balles s'éparpillèrent à grand bruit sur le dallage.

— Idiot ! s'exclama Chéradénine.

— La ferme !

— Oh non ! fit Livuéta en se penchant pour récupérer quelques cartouches.

— Si on rentrait, proposa Darckense. J'ai peur.

— Ne t'en fais pas, lui dit Chéradénine en lui tapotant la main d'un geste rassurant. Allez, cherche les balles avec nous.

Il leur fallut une éternité (c'est du moins l'impression qu'ils eurent) pour les regrouper toutes, les nettoyer et les réinsérer de force dans le chargeur. Même ainsi, ils se dirent qu'il devait en manquer quelques-unes. Lorsqu'ils eurent fini et que le chargeur eut regagné sa place, la nuit était presque tombée.

— Il fait beaucoup trop sombre, déclara Livuéta.

Ils étaient tous les quatre accroupis devant le bastingage, à regarder la maison au-delà du lac. C'était Éléthiomel qui tenait le fusil.

— Mais non ! lança-t-il. On y voit encore.

— Non, pas suffisamment, lui dit Chéradénine.

— Si on remettait ça à demain ? proposa Livuéta.

— Ils ne vont pas tarder à remarquer notre absence, reprit Chéradénine à voix basse. Nous n'avons plus le temps !

— Mais si ! dit Éléthiomel en regardant du côté du garde qui marchait à pas lents, tout au bout de la chaussée.

Livuéta suivit son regard ; c'était le sergent qui les avait interpellés.

— Tu te comportes comme un idiot ! s'écria Chéradénine en tendant la main pour s'emparer de l'arme.

Éléthiomel se dégagea.

— Laisse-le. Il est à moi !

— Non, il n'est pas à *toi* ! siffla Chéradénine. Il est à *nous* ; il appartient à notre famille, pas à la tienne !

Sur ces mots, il saisit le fusil à deux mains. Éléthiomel se dégagea à nouveau.

— Arrêtez ! fit Darckense d'une toute petite voix.

— Ne soyez donc pas..., commença Livuéta.

Elle crut entendre un bruit et regarda par-dessus le parapet.

— Donne-moi ça !

— Lâche ça !

— Je vous en prie, arrêtez, je vous en prie. Rentrons, je vous en prie...

Livuéta ne les entendait pas. Les yeux écarquillés, la bouche sèche, elle regardait par-dessus le parapet de pierre. Un homme en cape noire ramassait le fusil que le sergent venait de laisser tomber. Ce dernier gisait sur le gravier. Quelque chose se mit à scintiller dans la main de l'homme en noir, une chose qui reflétait les lumières de la maison. L'homme poussa dans le lac la forme inerte du sergent.

Son souffle se bloqua dans sa gorge. Elle se jeta à terre et agita les mains pour avertir les deux garçons.

— Pssst ! fit-elle.

Mais ils continuèrent à lutter l'un contre l'autre.

— Pssst !

— À moi !

— Non, à moi !

— Assez ! siffla-t-elle en les frappant tous deux à la tête.

Ils la regardèrent sans comprendre.

— On vient de tuer le sergent, là !

— Quoi ?

Les deux garçons regardèrent à leur tour par-dessus le parapet. Éléthiomel n'avait pas lâché le fusil.

Darckense s'accroupit et se mit à pleurer.

— Où ça ?

— Là ! Voilà son cadavre, là, dans l'eau !

— Mais oui, murmura Éléthiomel d'un ton moqueur. Et qui...

Soudain, tous trois virent une silhouette indistincte se glisser vers la maison en restant à l'ombre des buissons qui bordaient l'allée. Une

douzaine d'hommes environ (de simples taches d'ombre qui se détachaient sur le gravier) longeaient la rive du lac où poussait une mince bande d'herbe.

— Des terroristes ! fit Éléthiomel d'un ton excité tandis que tous trois s'aplatissaient à nouveau derrière le parapet, où Darckense pleurait sans bruit.

— Avertis la maisonnée, dit Livuéta. Tire !

— Enlève d'abord le silencieux, ajouta Chéradénine.

Éléthiomel tira sur l'extrémité du canon.

— Il est coincé !

— Attends, laisse-moi essayer ! crièrent-ils tous les trois en même temps.

— Tire quand même, conseilla Chéradénine.

— D'accord, fit à voix basse l'autre garçon qui s'agenouilla, posa le canon sur le rempart de pierre et visa.

— Fais attention, dit Livuéta.

Éléthiomel visa les silhouettes sombres qui traversaient l'allée en direction de la maison, puis appuya sur la détente.

Le fusil parut exploser. Tout le pont de pierre en fut illuminé. Quant au bruit, il fut formidable ; l'arme continuait de tirer, expédiant des traces lumineuses dans l'air nocturne ; Éléthiomel se trouva rejeté en arrière et heurta violemment le banc. Darckense hurla à pleins poumons et bondit sur ses pieds ; des coups de feu retentirent non loin de la maison.

— Darck, baisse-toi ! cria Livuéta.

Des filets lumineux palpitaient et crépitaient au-dessus du bateau de pierre.

Darckense resta quelques instants là à hurler, puis elle partit en courant en direction de l'escalier. Éléthiomel secoua la tête et leva les yeux pour regarder passer la fillette. Livuéta essaya de l'attraper mais la manqua. Chéradénine, lui, tenta un plaquage.

Les jets de lumière descendirent de plus en plus bas au-dessus de leurs têtes ; des éclats de pierre se détachaient des rocs environnants et donnaient naissance à de minuscules nuages de poussière. Au même moment, sans cesser de hurler, Darckense se jeta dans l'escalier.

La balle pénétra dans sa hanche ; les trois autres enfants entendirent – très distinctement – le bruit qu'elle fit par-dessus les détonations et le cri que poussa la petite fille.

Il avait été touché aussi, encore que, sur le moment, il n'ait pas su par quoi.

L'attaque de la maison fut repoussée et Darckense survécut. Elle faillit mourir tant elle avait perdu de sang, sans parler du choc, mais elle survécut. Les meilleurs chirurgiens du pays se surpassèrent pour

reconstruire son pelvis fracassé en douze morceaux ainsi qu'en une centaine d'esquilles par l'impact de la rafale.

Des fragments d'os s'étaient dispersés dans tout son corps ; on en retrouva dans ses jambes, dans un bras, dans ses organes et même dans son menton. Les chirurgiens de l'armée avaient l'habitude de ce genre de lésions ; ils disposèrent du temps (la guerre n'avait pas encore éclaté) et de la motivation (le père de la fillette était quelqu'un de très haut placé) nécessaires pour la remettre en état du mieux qu'ils pouvaient. Toutefois, elle ne marcherait plus que difficilement, au moins jusqu'à la fin de sa croissance.

Un éclat d'os s'aventura encore plus loin que le corps de la fillette ; il pénétra dans celui de Zakalwe. Juste au-dessus du cœur.

Les chirurgiens militaires déclarèrent qu'il était trop dangereux d'opérer. Avec le temps, disaient-ils, son corps rejetterait de lui-même le morceau d'os.

Mais cela n'arriva jamais.

Il se remit à se traîner tout autour de la mare.

Une caldeira ! C'était cela le mot, le nom.

(Ce genre de signaux avaient leur importance, et il avait enfin trouvé celui qu'il cherchait.)

Victoire, se dit-il en se propulsant sur le sol à la force des bras en éparpillant les dernières déjections d'oiseaux sur son passage et en faisant ses excuses aux insectes. Il décida que tout allait bien se passer. Il en était à présent convaincu ; il savait qu'en définitive on finissait toujours par gagner ; que, même quand on perdait, on ne savait jamais, et qu'il n'y avait qu'un seul combat ; qu'il était, lui, Zakalwe, au centre de cette chose immense et grotesque, et que le mot était caldeira, que le mot était Zakalwe, que le mot était Staberinde, et...

Ils finirent par arriver ; ils descendirent dans un immense et splendide vaisseau et ils l'emmenèrent haut et loin et ils le remirent en état, juste comme il fallait.

— Ils n'apprennent jamais, soupira le ciel, très distinctement.

— Va te faire foutre, dit-il.

Des années plus tard, de retour de l'école militaire et partant à la recherche de Darckense, que lui avait indiquée un jardinier laconique, Chéradénine foulait le moelleux tapis de feuilles mortes menant à la porte du petit pavillon d'été.

Il entendit un cri à l'intérieur. Darckense.

Il grimpa les marches quatre à quatre en dégainant son pistolet, et ouvrit la porte d'un coup de pied.

Le visage de Darckense, où se lisait la surprise, pivota sur son épaule et se tourna vers lui. Ses mains étaient encore nouées derrière

la nuque d'Éléthiomel. Celui-ci était assis, le pantalon aux chevilles, les mains sur les hanches de Darckense, nues sous la robe relevée, et le regardait tranquillement.

Éléthiomel était assis sur la petite chaise que Livuéta avait fabriquée, bien longtemps auparavant, pendant ses cours de menuiserie.

— Salut, vieux frère ! dit-il au jeune homme qui tenait toujours son pistolet.

Chéradénine regarda quelques instants Éléthiomel dans les yeux, puis se détourna, rengaina son arme dont il reboutonna le holster puis sortit en refermant la porte derrière lui.

Derrière lui où il entendit Darckense éclater en sanglots, et Éléthiomel éclater de rire.

L'île au centre de la caldeira retrouva tout à coup son calme. Quelques oiseaux revinrent s'y poser.

Grâce à l'homme, l'îlot avait changé. Tout autour de la dépression centrale de la petite île se dessinait un cercle tracé dans le guano noirâtre, découvrant la pâleur du roc ; un cercle pourvu d'un appendice exactement de la bonne longueur et qui partait dans une direction bien précise (tandis que l'autre extrémité pointait vers le rocher qui en formait le point central) ; l'île semblait ainsi arborer une lettre, un pictogramme simple qu'on y aurait gravé blanc sur noir.

C'était le signe qui, sur cette planète, voulait dire « Au secours ! », et on ne pouvait le voir que d'avion, ou bien depuis l'espace.

Quelques années après la scène du pavillon d'été, une nuit où les forêts brûlaient et où l'artillerie tonnait au loin, un jeune major sauta dans un des chars placés sous son commandement et ordonna au conducteur de diriger son engin à travers bois en suivant un sentier qui serpentait entre les arbres séculaires.

Ils laissèrent derrière eux la carcasse vide de la demeure reprise à l'ennemi et les flammes rouges qui illuminaient ses intérieurs jadis grandioses (les foyers d'incendie se reflétaient dans un lac d'agrément, non loin du site du naufrage d'un navire de pierre en ruine).

Le char se fraya un chemin dans les bois, brisant au passage de petits arbres, ainsi que de petits ponts enjambant des ruisseaux.

À travers les arbres, il vit la clairière et le pavillon d'été, ce dernier baigné par une lumière blanche et mouvante ; on l'aurait dit illuminé par Dieu.

Ils atteignirent la clairière ; une fusée éclairante était tombée dans les arbres, au-dessus de leurs têtes, et son parachute s'était emmêlé dans les branches. Elle sifflait, crachotait et répandait une lumière pure, tranchante, extrême, dans toute la clairière.

À l'intérieur du pavillon d'été, la petite chaise en bois était parfaitement visible. Le canon du tank était pointé droit sur la petite maison.

— Major ?

L'officier passa la tête par l'orifice du char et le regarda d'un air inquiet.

Le major Zakalwe baissa les yeux sur lui. Puis :

— Feu ! fit-il.

Huit

La première neige de l'année se déposa sur les versants les plus élevés de la ville-canyon ; elle descendit en flottant du ciel gris-brun, et vint envelopper les rues et les immeubles tel un drap mortuaire jeté sur un cadavre.

Pour dîner, il s'installa seul devant une grande table. Sur l'écran qu'il avait fait rouler jusqu'au milieu de la pièce brillamment éclairée palpaient des images montrant des prisonniers issus d'une quelconque planète et qui venaient d'être relâchés. Il avait laissé ouvertes les portes-fenêtres donnant sur la terrasse, par lesquelles entraient à présent de minuscules témoins de l'averse de neige. L'épaisse moquette était recouverte d'une mince pellicule blanche aux endroits où s'était amassée celle-ci et, plus vers l'intérieur de la pièce, elle était marquée de taches sombres là où la chaleur de la pièce avait fait fondre les cristaux. Dehors, la ville était une masse de formes grises à peine visibles. Des rangées de lumières couraient en ligne droite ou bien en boucle, brouillées par la distance et les rafales occasionnelles.

L'obscurité tomba comme un drapeau noir agité au-dessus du canyon, confisquant tous les gris aux rivages de la ville pour lui présenter ensuite un à un les éclats lumineux des rues et des immeubles, comme en guise de récompense.

Le silence de l'écran et celui de la neige fomentaient une conspiration ; la lumière délinéait un passage dans le chaos muet de l'averse, derrière la fenêtre. Il se leva et alla fermer portes, volets et rideaux.

La journée du lendemain fut claire et ensoleillée, et la ville lui apparut dans toute sa netteté, aussi loin que le permettait l'ample courbure du canyon ; les bâtiments, les lignes que dessinaient les routes et les aqueducs se détachaient avec une telle précision qu'on les aurait dits tout récemment tracés, et luisaient comme s'ils étaient enduits de peinture fraîche tandis qu'un soleil mordant et sans chaleur frottait de radiance la pierre grise la plus terne. La neige coiffait la moitié supérieure de la ville ; plus bas, où la température était plus constante, elle était tombée sous forme de pluie. Là encore, cette

nouvelle journée se révélait parfaitement définie ; depuis sa voiture, il contempla le spectacle qui s'étendait à ses pieds. Le moindre détail le ravissait ; il dénombra les arches, les voitures, suivit du regard les rivières, les routes, les cheminées et les voies ferrées dans toutes leurs circonvolutions, leurs dissimulations ; il inspecta tous les éclats de soleil réfléchi et, les paupières à demi closes, accompagna le mouvement de chaque point noir signalant un oiseau tournoyant dans le ciel, et, à travers le verre ultra-foncé de ses lunettes de soleil, prit note de la moindre fenêtre brisée.

La voiture était la plus longue, la plus effilée qu'il ait jamais achetée ou louée. Elle avait huit places, et un énorme moteur rotatif tout à fait inefficace en actionnait les deux essieux arrière. Il avait rabattu le toit ouvrant formé de lamelles et, assis sur la banquette arrière, il se délectait de la morsure du froid sur son visage.

Sa boucle d'oreille-terminal émit un bip.

— Zakalwe ?

— Oui, Diziet ?

S'il s'exprimait à voix basse, il doutait que le chauffeur pût l'entendre par-dessus le rugissement du vent. Il abaissa tout de même le panneau qui les séparait.

— Bonjour. Bien, d'ici j'observe un léger décalage temporel, mais ce n'est pas trop gênant. Comment ça se passe ?

— Pour le moment, il ne se passe rien. Je m'appelle Staberinde et je mets de l'agitation. Je possède une compagnie aérienne et une compagnie de chemins de fer, qui portent toutes les deux mon nom ; il y a aussi la rue Staberinde et les magasins Staberinde, la Société de radiodiffusion locale Staberinde... et même un paquebot *Staberinde*. J'ai dépensé de l'argent comme on respire, établi en une semaine un empire commercial que la plupart des gens auraient mis toute une existence à bâtir, et je suis instantanément devenu l'individu le plus en vue de toute la planète, voire de tout l'Amas...

— D'accord, d'accord, mais Chéra...

— J'ai dû emprunter une entrée de service souterraine et sortir de l'hôtel via une annexe, ce matin ; la cour était bourrée de journalistes. (Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Je suis très surpris de constater que nous avons réellement semé la meute.

— D'accord, mais Chéra...

— Bon sang, je suis probablement en train de désamorcer la guerre tout seul rien qu'en agissant de manière aussi démentielle ; plutôt que de se battre, les gens préfèrent attendre de voir comment je vais gaspiller mon argent.

— Zakalwe, Zakalwe..., coupa Sma. Tout cela est très bien, parfait. Mais quel résultat comptes-tu obtenir ainsi ?

Il soupira et contempla les immeubles en ruine qui défilaient d'un

côté de la voiture, juste sous le rebord du précipice.

— Je veux que le nom de Staberinde soit prononcé par tous les médias afin que même un reclus plongé dans l'étude de documents anciens puisse en entendre parler.

— ... Et ?

— ... Et alors, il y a une chose que nous avons faite pendant la guerre, Beychaé et moi ; un stratagème particulier auquel nous avons donné le nom de Stratégie Staberinde. Mais seulement entre nous. *Strictement* entre nous. Et l'expression n'avait de sens pour Beychaé que dans la mesure où je lui avais expliqué son... son origine. Quand ce mot parviendra à ses oreilles, il se demandera *forcément* ce qui se passe.

— L'idée me paraît formidable sur le plan théorique, Chéradénine, mais dans la pratique ça n'a pas encore marché, n'est-ce pas ?

— Non. (Il soupira à nouveau, puis fronça les sourcils.) Il a accès aux médias là où il se trouve, j'espère ? Vous êtes sûrs qu'il n'est pas purement et simplement prisonnier ?

— Il peut se connecter au réseau, mais pas directement. Ils sont protégés par un filtrage, une censure électronique ; même nous, nous ne pouvons pas savoir exactement ce qui se passe derrière. Mais non, nous sommes certains qu'il n'est pas prisonnier.

Zakalwe réfléchit un instant.

— Comment se présente le conflit à venir ?

— Ma foi, la guerre généralisée semble difficile à éviter, mais le délai probable a été prolongé de deux jours environ, ce qui nous donne huit à dix jours après l'intervention d'un facteur déclenchant crédible. Donc, jusqu'ici et en faisant preuve d'optimisme, ça ne va pas trop mal.

— Hmm. (Il se frotta le menton en regardant passer les eaux gelées d'un aqueduc, à cinquante mètres en contrebas de l'autoroute.) Quoi qu'il en soit, reprit-il, je me dirige actuellement vers l'université ; petit déjeuner avec le Doyen. Je suis en train de mettre sur pied une bourse d'étude et une bourse d'enseignement Staberinde, sans compter la... chaire Staberinde, ajouta-t-il en grimaçant^[6]. Voire l'Institut Staberinde. Peut-être devrais-je aussi lui toucher un mot de ces tablettes de cire si prodigieusement importantes.

— Oui, bonne idée, répondit Sma après une courte pause.

— Entendu. Je suppose qu'elles n'ont aucun rapport avec les recherches où Beychaé a été fourrer son nez ?

— Non, mais elles seraient certainement conservées là où il travaille ; donc, si tu demandais à inspecter les mesures de sécurité en vigueur dans ce sous-sol, ou simplement à voir l'endroit où elles seront entreposées, on ne pourrait pas te le refuser.

— Très bien. Je lui parlerai donc de ces tablettes.
— Assure-toi d'abord qu'il n'est pas cardiaque.
— Ne t'en fais pas, Diziet.
— Encore une chose. Ce couple sur lequel tu nous as demandé des renseignements, ces deux individus qui sont venus à ton carnaval...

— Eh bien ?

— Ils font partie de la Gouvernance – c'est le terme employé ici pour désigner les actionnaires majoritaires qui dictent leur conduite aux chefs d'entreprise et...

— Oui, Diziet, je me souviens du mot.

— Eh bien, ces deux-là représentent Solotol et on leur obéit au doigt et à l'œil ; les cadres dirigeants respecteront certainement leurs instructions à la lettre en ce qui concerne Beychaé, ce qui signifie que le gouvernement officiel en fera autant. Naturellement, ils sont aussi bien au-dessus de la loi. Ne te les mets pas à dos, Chéradénine.

— Moi ? fit-il innocemment en souriant dans le vent froid et sec.

— Oui, toi. C'est tout, de notre côté. Je te souhaite un bon petit déjeuner.

— Salut, répondit-il.

La ville glissait derrière la vitre ; les pneus de la voiture crissaient et hurlaient sur le sombre revêtement de l'autoroute. Il alluma le chauffage au sol.

Ils se trouvaient sur un tronçon peu fréquenté de la route, taillée à même la falaise. Le chauffeur ralentit en apercevant devant lui un panneau de signalisation et des lumières clignotantes, puis faillit faire un tête-à-queue en arrivant sur le panneau de déviation et les balises d'urgence qui détournaient la circulation vers une bretelle puis un long couloir profondément encaissé entre deux vertigineuses parois de béton.

Ils arrivèrent au pied d'une côte abrupte en haut de laquelle on n'apercevait que le ciel ; les lignes rouges indiquant la déviation pointaient vers son sommet. Le chauffeur ralentit puis, haussant les épaules, appuya à fond sur l'accélérateur. Le nez de la grosse voiture se leva pour épouser la colline de bitume, leur cachant le versant opposé.

Lorsqu'il vit ce qui se trouvait de l'autre côté, l'homme poussa un cri d'effroi et tenta de braquer tout en freinant. La voiture plongea vers l'avant, déboucha sur la glace et amorça sa glissade.

Zakalwe avait été secoué par le brusque virage qu'avait pris son chauffeur, et fâché que la vue lui soit dérobée. Il se retourna vers l'homme en se demandant ce qui pouvait bien se passer.

On avait dévié la circulation afin de diriger leur voiture vers un de ces drains d'écoulement destinés à canaliser le trop-plein d'eau en

cas de pluies torrentielles. L'autoroute étant chauffée, son revêtement n'était jamais verglacé ; mais le drain, lui, était une véritable patinoire. Ils s'y étaient engagés pratiquement à son point le plus haut, par l'une de ses quelque dix petites vannes disposées en arc de cercle ; enjambé par des ponts, ce large canal descendait jusque dans les profondeurs de la cité, sur plus d'un kilomètre.

La voiture avait légèrement pivoté sur elle-même au moment où le chauffeur avait franchi le déflecteur de la vanne ; elle glissait donc de biais, le moteur hurlant et les roues tournant à toute vitesse, s'inclinant pesamment vers le bas de la pente de plus en plus escarpée et gagnant rapidement de la vitesse.

Le chauffeur s'efforça à nouveau de freiner, puis de passer la marche arrière, puis essaya finalement de diriger son véhicule vers les hautes parois verticales du canal, mais ce dernier défilait de plus en plus vite, et la glace n'offrait aucune prise tandis que ses ondulations ébranlaient les roues et faisaient frémir la voiture tout entière. Le vent sifflait à leurs oreilles et les pneus frottant de biais gémissaient.

Zakalwe regardait les flancs du canal défiler à une vitesse invraisemblable. La voiture continuait de tourner sur elle-même à mesure qu'elle dérapait ; le chauffeur vit qu'ils se dirigeaient droit sur une énorme pile de pont et poussa un hurlement. L'arrière de la voiture le heurta de plein fouet et le véhicule fut soulevé de terre en frappant le béton. Des morceaux de métal s'envolèrent, retombèrent lourdement sur la glace derrière eux puis se mirent à glisser à leur suite. À présent le véhicule tournoyait encore plus vite, mais dans le sens contraire.

Ponts, drains secondaires, viaducs, constructions en surplomb, aqueducs et gigantesques canalisations... tout cela défilait à toute allure de part et d'autre de la voiture tourbillonnante qui fonçait pêle-mêle sous la vive clarté du soleil, et quelques visages commotionnés se penchaient à présent, bouche bée, au-dessus des parapets ou dans l'encadrement des fenêtres ouvertes.

Zakalwe reporta son regard vers l'avant de la voiture et vit le chauffeur ouvrir sa portière.

— Hé ! s'écria-t-il en essayant de le retenir.

La voiture continuait de déraiper sur la glace inégale dans un bruit de tonnerre.

L'homme sauta.

Zakalwe se jeta sur le siège avant et manqua de quelques centimètres seulement les chevilles de son chauffeur. Il atterrit sur les pédales et, agrippant d'une main les manettes et de l'autre le levier de changement de vitesse, réussit à se hisser sur le siège du conducteur. Le véhicule était à présent animé d'une rotation encore plus rapide, et heurtait dans un hurlement métallique les corniches ou les grilles

levées enchâssées dans les parois ; Zakalwe eut le temps de voir une roue et des fragments de carrosserie rebondir sur la glace avant de disparaître à toute vitesse derrière la voiture. Une nouvelle collision violente avec une pile de pont l'ébranla de la tête aux pieds. Un essieu se rompit net ; projeté dans les airs, il alla se fracasser contre un pilotis métallique qui supportait un immeuble, délogeant des briques et des pans de vitre et éjectant des morceaux de métal qui ressemblaient à des éclats d'obus.

Zakalwe saisit le volant qui tournait de-ci de-là dans le vide. Son idée était, si possible, de garder le nez de la voiture pointé vers l'avant jusqu'à ce que l'élévation progressive de la température, à mesure qu'on approchait du fond du canyon, transforme cette glissade en simple pente détrempée ; mais si la direction était cassée, alors autant imiter le chauffeur et sauter.

Agité de soubresauts, le volant lui brûlait les mains en tournant ; les pneus émettaient des hululements sauvages. Tout à coup, il fut projeté vers l'avant et heurta le volant du nez. Peut-être une zone sans glace, songea-t-il. Il regarda vers l'avant : plus bas, la glace n'apparaissait plus que par plaques, collant au plus près de l'ombre des bâtiments qui se projetait sur la surface du déversoir.

La voiture s'était presque complètement redressée. Il agrippa de nouveau le volant et écrasa le frein. Sans aucun résultat apparent. Il embraya et tenta de passer en marche arrière. Ce fut alors la boîte de vitesses qui protesta bruyamment. Ce son discordant lui fit faire la grimace ; et ses pieds trépидèrent sur la pédale vibrante. Le volant se laissa à nouveau contrôler, cette fois-ci un peu plus longtemps, et il fut encore une fois projeté vers l'avant. Mais il ne lâcha pas le volant et ne tint aucun compte du sang qui coulait à flots de son nez.

Le rugissement s'élevait à présent de tous les côtés : le vent, les pneus, le châssis de la voiture... Les tympanes de Zakalwe claquaient et puisaient douloureusement sous la pression accrue de l'air. Il regarda au-devant et vit que, çà et là, des herbes sauvages verdissaient le bitume.

— Merde ! hurla-t-il.

Une autre descente s'annonçait ; il n'avait pas encore atteint le fond. Il allait lui falloir dévaler encore une pente.

Il se rappela que le chauffeur avait parlé d'outils rangés sous le siège du passager avant ; il releva donc ce dernier et attrapa le plus gros objet métallique qu'il put trouver. Puis il ouvrit la portière d'un coup de pied et sauta.

Il s'abattit violemment sur le béton et faillit lâcher son outil. La voiture se mit à pivoter devant lui, sortant d'une ultime plaque de glace avant de s'engager sur la portion de pente qui n'était plus tapissée que d'herbe. Les trois roues qui lui restaient soulevèrent des

gerbes courbes de cristaux de glace. Zakalwe roula sur lui-même, se retrouva sur le dos et reçut en plein visage les projections sifflantes des roues sans cesser de glisser sur l'herbe, vers le bas de la pente à pic. Il saisit l'outil à deux mains, le serra contre sa poitrine et la partie supérieure de son bras ; puis il l'enfonça dans le béton, sous l'eau et la couche d'herbe.

Le métal vibra douloureusement entre ses mains.

Il vit se ruer vers lui le rebord du déversoir et raffermir sa prise. L'outil mordit la surface inégale du béton, imprimant une secousse à son corps tout entier ; ses dents claquèrent et sa vision se brouilla. Un tampon compact d'herbe arrachée s'accumulait sous son bras comme un accès de pilosité mutante.

Ce fut la voiture qui atteignit la première le bord du déversoir ; elle fit un saut périlleux dans les airs et disparut cul par-dessus tête. Puis ce fut le tour de Zakalwe, qui faillit encore une fois lâcher son outil. Il se redressa légèrement sur la pente et son allure ralentit, mais pas suffisamment. Alors il bascula de l'autre côté. Ses lunettes noires se détachèrent de son visage, et il dut résister à l'envie de les rattraper.

Le déversoir se prolongeait pendant cinq cents mètres encore ; la voiture retomba sur le toit et s'écrasa sur la pente de béton en répandant une pluie de débris qui poursuivirent leur descente en dérapant vers le fleuve qui courait au fond du grand canyon en forme de V. La boîte de vitesses et l'essieu qui restait se séparèrent du châssis et, après un rebond, allèrent briser net des canalisations qui enjambaient le déversoir un peu plus bas. L'eau jaillit aussitôt.

Il se remit à jouer de son outil comme d'un piolet à glace et, peu à peu, réussit à réduire sensiblement sa vitesse.

Il passa bientôt sous les canalisations rompues, qui vomissaient de l'eau tiède.

Tiens ! se dit-il. Je n'ai pas droit aux égouts ? Décidément, ça pourrait être pire !

Il contempla d'un air perplexe l'outil métallique qui continuait de vibrer dans ses mains et se demanda à quoi il servait au juste. Sans doute à démonter les roues ou à faire démarrer le moteur, conclut-il en regardant tout autour de lui.

Il lui fallut négocier un nouveau palier avant d'entamer la dernière descente et de glisser doucement dans les hauts-fonds du grand fleuve Lotol. Quelques fragments de la voiture y étaient arrivés avant lui.

Il se remit sur pied et regagna la rive en pataugeant. Là, il s'assura que rien ne dégringolait plus dans le déversoir qui risquât de le blesser en arrivant en bas, puis s'assit. Il tremblait de tous ses membres ; il tamponna son nez ensanglanté. Il se sentait tout endolori

par les secousses qu'il avait endurées lorsqu'il se trouvait encore à bord de la voiture. Quelques personnes le regardaient du haut d'une allée longeant le fleuve. Il leur fit un signe de la main.

Puis il se leva, se demandant comment on sortait de ce canyon de béton. Il regarda vers le haut du déversoir, mais cela ne le mena pas bien loin : le dernier palier de béton lui bouchait la vue.

Il se demanda comment s'en était sorti le chauffeur.

Sur le palier en question apparut une protubérance sombre qui se détacha sur la ligne d'horizon et se maintint là quelques secondes avant de basculer ; puis elle dévala en glissant la pente nappée d'une mince pellicule d'eau, qu'elle teinta de rouge. Les restes du chauffeur passèrent en tournoyant aux pieds de Zakalwe et sautèrent dans l'eau de la rivière ; le cadavre glissa le long de la carrosserie fracassée de la voiture et se mit à descendre le courant en formant dans l'eau un tourbillon rosâtre.

Secouant la tête, il porta la main à son nez et en titilla le bout à titre d'expérience, ce qui lui arracha une exclamation de douleur étouffée. C'était la quinzième fois qu'il se cassait le nez.

Il se regarda dans le miroir en grimaçant et renifla un mélange de sang et d'eau tiède. La porcelaine noire du lavabo s'ornait de volutes d'eau savonneuse mouchetée de rose d'où s'élevait une vapeur discrète. Il se toucha le nez avec une délicatesse extrême et contempla son reflet en fronçant les sourcils.

— Je rate le petit déjeuner, je perds un chauffeur parfaitement compétent ainsi que ma plus belle voiture, je me casse encore une fois le nez ; par-dessus le marché, mon vieil imperméable (qui était investi à mes yeux d'une valeur sentimentale inestimable) se retrouve plus sale qu'il ne l'a jamais été, et tout ce que tu trouves à me dire, c'est « Ça alors, c'est drôle » ?

— Pardon, Chéradénine. Je voulais seulement dire : c'est bizarre. Je ne vois vraiment pas pourquoi ils te feraient une chose pareille. Tu es sûr qu'ils l'ont fait exprès ? Aïe !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Tu es certain qu'il ne s'agissait pas simplement d'un accident ?

— Absolument. J'ai fait venir une autre voiture, puis la police, et ensuite je suis retourné sur place. Pas la moindre déviation, rien ; tout avait disparu. Mais il restait des traces du solvant industriel avec lequel ils ont fait disparaître les fausses marques de signalisation rouges, sur la route, au niveau du sommet du déversoir.

— Ah. Ah oui...

La voix de Sma avait quelque chose de bizarre.

Il détacha la perle-transcepteur du lobe de son oreille et la regarda intensément.

— Sma...

— Eh bien, dis donc... Oui, enfin, comme je te le disais : si c'est un coup de ces deux individus de la Gouvernance, la police ne fera rien du tout. Mais je n'arrive pas à comprendre ce qui les pousse à agir ainsi.

Il laissa se vider la cuvette du lavabo et tamponna tendrement son nez avec une serviette de toilette bien moelleuse fournie par l'hôtel. Puis il remit le terminal à son oreille.

— Peut-être entendent-ils simplement protester contre le fait que j'utilise l'argent de l'Avant-garde. Peut-être me prennent-ils pour monsieur Avant-garde en personne, ou quelque chose de ce genre. (Il attendit une réponse, puis :) Sma ? Je disais : peut-être qu'ils...

— Aïe ! Oui. Excuse-moi. Oui, j'ai entendu. Tu as peut-être raison.

— Et ce n'est pas tout.

— Oh non ! Quoi encore ?

Il prit une carte de visite-écran surchargée de décorations où un message palpitait lentement sur fond de nouba endiablée.

— Une invitation. Qui m'est adressée. Écoute : « Monsieur Staberinde ; félicitations, vous l'avez échappé belle. Vous êtes prié d'assister à un bal costumé ce soir. Une voiture viendra vous prendre à l'heure où le soleil passe derrière le rebord du canyon. Déguisement fourni. » Pas d'adresse. (Il replaça la carte derrière les robinets du lavabo.) D'après le concierge, elle est arrivée à peu près au moment où j'appelais la police suite à ma petite séance de toboggan en voiture.

— Un bal costumé, hein ? gloussa Sma. Je te conseille de garer tes fesses, Zakalwe.

Il y eut de nouveaux gloussements, mais cette fois-ci une autre voix vint se joindre à celle de Sma.

— Sma, reprit-il d'un ton glacial. Si le moment est mal choisi pour discuter de tout ça, tu n'as qu'à me le...

La jeune femme s'éclaircit la gorge et adopta tout à coup un ton très professionnel.

— Mais pas du tout, pas du tout. Bon, on dirait que nous avons affaire aux mêmes individus. Tu vas y aller ?

— Je pense, oui, mais pas en portant leur déguisement, quel qu'il soit.

— Très bien. Nous te suivrons à la trace. Tu es absolument certain de ne pas vouloir de missile-couteau, ou...

— Ne recommençons pas, Diziet, coupa-t-il en tamponnant son visage avec la serviette de toilette afin de le sécher. (Puis il se remit à renifler énergiquement avant de s'inspecter à nouveau dans le miroir.) Voilà ce que je me suis dit : si ces gens réagissent ainsi uniquement à

cause de l'Avant-garde, on peut peut-être leur faire comprendre qu'ils ont eux aussi quelque chose à gagner dans l'histoire.

— Et quel genre de chose ?

Il sortit de la salle de bains et s'écroula sur le lit en gardant les yeux fixés sur le plafond décoré de fresques.

— À l'origine, Beychaé entretenait des relations avec l'Avant-garde, n'est-ce pas ?

— Il en était même Président-Directeur Honoraire. Cela devait donner une certaine crédibilité à la Fondation lorsque nous l'avons lancée. Mais il ne s'en est occupé que pendant un ou deux ans.

— Reste que le lien existe.

Il se redressa et s'assit au bord du lit. Puis il se mit à contempler par la fenêtre la ville éclatante de neige.

— Par ailleurs, nous avons des raisons de penser que pour ces gens l'Avant-garde est dirigée par une espèce de machine sentimentale chez qui seraient apparus la conscience et le sens moral...

— Ou tout simplement par un vieux reclus pétri de bonnes intentions philanthropiques, oui, acquiesça Sma.

— Donc, admettons que cette machine ou cet être mythiques aient réellement existé, mais que quelqu'un d'autre se soit emparé des rênes après avoir désactivé la machine et tué le philanthrope. Et que ce quelqu'un se soit mis alors à dilapider leurs gains mal acquis.

— Hmm, commenta Sma. Hmm-hmm. (Elle toussa, puis reprit :) Oui... euh, eh bien... Il se comporterait exactement comme tu l'as fait, je suppose.

— C'est ce que je suppose aussi, répliqua-t-il en se dirigeant vers la fenêtre. (Il prit sur une table une paire de lunettes noires qu'il posa sur son nez. Un bip retentit près du lit.) Ne quitte pas, fit-il. (Il revint sur ses talons et ramassa sur la table de chevet le petit appareil qui lui avait servi à sonder les deux étages supérieurs de l'hôtel le jour de son arrivée. Il lut les indications qu'il affichait, sourit et quitta la pièce. Tenant toujours l'appareil à la main, il emprunta le couloir et reprit :) Excuse-moi ; on visait la fenêtre de la pièce où je me trouvais avec un laser, dans le but d'écouter ce que je disais. (Il entra dans une suite dont les baies vitrées donnaient sur le haut de la falaise et s'assit sur le lit.) Reprenons ; pourriez-vous vous débrouiller pour donner l'impression qu'un... événement est survenu au sein de la Fondation Avant-garde quelques jours avant mon arrivée ici ? Une sorte de bouleversement radical dont les signes commenceraient seulement à se manifester ? Je ne vois pas très bien ce qu'on pourrait inventer, d'autant plus que l'événement en question doit être antidaté, mais il faudrait par exemple que le marché vienne seulement d'en prendre connaissance ; ce pourrait être une anomalie cachée quelque part dans les résultats financiers... Tu crois que c'est possible ?

— Je... Je ne sais pas, répondit Sma d'une voix hésitante. Vaisseau ?

— Allô ? fit instantanément le *Xénophobe*.

— Ce que Zakalwe vient de proposer, est-ce faisable ?

— Je vais me repasser sa proposition, dit le vaisseau. (Un silence, puis :) Je vois ; mieux vaut en charger une des UCG, mais je crois que c'est faisable, oui.

— Formidable, fit Zakalwe en retournant s'allonger sur le lit. D'autre part, à partir de maintenant (en antidatant ce moment autant qu'il est possible de modifier les archives informatiques) l'Avant-garde ne connaît plus d'éthique. Vendez le département Recherche & Développement qui met au point des matériaux ultra-résistants destinés aux habitats spatiaux, ce genre de choses ; faites en sorte que la boîte achète des actions des entreprises de terraformation. Fermez quelques usines, déclenchez quelques piquets de grève, suspendez toutes les activités caritatives, supprimez l'assurance vieillesse.

— Mais, Zakalwe ! Nous sommes censés être du bon côté, au contraire !

— Je le sais bien, mais si je peux amener nos petits amis de la Gouvernance à croire que j'ai pris le contrôle de l'Avant-garde, et je crois qu'au train où vont les choses... (Il s'interrompt.) Sma, il faut vraiment que j'entre dans les détails ?

— Euh... aïe ! Quoi ? Ah ! Non. Tu crois qu'il y a une chance pour qu'ils essaient de t'amener à persuader Beychaé que l'Avant-garde continue d'obéir à *nos* ordres à nous, de manière à ce qu'il se prononce en sa faveur ?

— Tout juste.

Il joignit les mains derrière la tête et rajusta sa queue de cheval. C'étaient des miroirs, et non plus des fresques qui, dans cette chambre-là, se trouvaient au-dessus de ce lit. Il y observa le lointain reflet de son nez.

— Il y a... euh, peu de chances pour que ça marche, Zakalwe.

— À mon avis, ça vaut le coup d'essayer.

— Cela implique de réduire à néant une réputation commerciale qu'il nous a fallu des décennies pour établir.

— Et c'est plus important que d'empêcher la guerre, Diziet ?

— Bien sûr que non, mais... euh... Bien sûr que non, mais on ne peut pas être sûr que ça va marcher.

— Ma foi, je propose qu'on s'y mette tout de suite. On a meilleur espoir en tentant le coup qu'en refilant à l'université ces maudites tablettes.

— Ce plan-là ne t'a jamais beaucoup plu, n'est-ce pas, Zakalwe ? fit Sma d'un ton irrité.

— Le mien est meilleur, Sma. Je le sens. Il faut s'y attaquer tout

de suite, de manière que tout le monde soit au courant d'ici mon arrivée au bal costumé de ce soir.

— D'accord, mais pour ces tablettes...

— Écoute, Sma. J'ai repris rendez-vous avec le Doyen pour après-demain, d'accord ? À ce moment-là, je pourrai lui en parler. Mais surtout, fais bien en sorte que cette histoire d'Avant-garde commence dès maintenant à se répandre, entendu ?

— Je... Oh !... Ah !... Ouais, d'accord. Je suppose, oui... Oh ! Ouaouh ! Écoute, Zakalwe, il vient de se passer quelque chose, il faut que je te laisse. Tu voulais me dire autre chose ?

— Non ! répondit-il d'une voix forte.

— Ooooh... *Fantastique*. Mmm... Bon, alors, salut Zakalwe.

Le transcepteur émit un bip. Il l'arracha de son oreille et le lança à travers la pièce.

— Espèce de chienne lubrique, souffla-t-il en regardant le plafond.

Puis il décrocha le téléphone placé à côté du lit.

— Oui, puis-je parler à... Treyvo ? Oui, merci. (Il attendit en curant du bout d'un doigt l'espace qui séparait deux de ses molaires.) Oui, vous êtes Treyvo, le réceptionniste de nuit ? Très cher ami... Écoutez-moi ; j'aimerais un peu de compagnie, si vous voyez ce que je veux dire. Je vois... Eh bien, il y a un pourboire confortable pour vous si... Voilà, c'est ça... Ah, Treyvo... ? Si jamais elle porte une carte de presse quelque part sur elle, vous êtes un homme mort.

Sa combinaison était efficace contre tout, sauf un assez petit nombre d'éléments d'artillerie lourde. Il regarda la capsule vibrante s'enfoncer à nouveau dans le sol du désert tandis que la combinaison s'ajustait toute seule autour de son corps. Puis il remonta en voiture et reprit la direction de l'hôtel, où il arriva juste à temps pour attraper la limousine que lui avaient envoyée ses hôtes pour la soirée.

Sur sa demande, on avait interdit l'accès de la cour de l'hôtel aux médias de l'Amas, cet après-midi-là ; il ne fut donc pas contraint de se frayer peu dignement un chemin entre leurs projecteurs, leurs micros et leurs questions. Lunettes noires bien en place sur son nez, il attendit sur les marches de l'hôtel que la grosse voiture de couleur sombre (nettement plus impressionnante que celle qui avait failli causer sa mort dans la matinée, nota-t-il avec une légère déception) vienne sans heurt s'arrêter devant lui. Un homme à la carrure imposante se déplia et en sortit côté conducteur. Il avait les cheveux gris et un visage blême couturé de cicatrices. Il lui ouvrit la portière arrière en s'inclinant lentement.

— Merci, lui dit Zakalwe en pénétrant dans le véhicule.

L'autre s'inclina à nouveau et referma la portière. Zakalwe

s'installa sur un siège arrière recouvert d'une luxueuse fourrure, intermédiaire entre le lit et la banquette. Les vitres s'obscurcirent en réaction aux flashes des journalistes lorsque la voiture quitta la cour de l'hôtel. Cela n'empêcha pas Zakalwe de leur adresser un salut, qu'il espéra digne d'un roi.

Les lumières de la ville nocturne filaient de part et d'autre de la voiture, qui roulait tranquillement dans un bruit de tonnerre. Il examina le paquet posé à côté de lui sur la banquette-lit ; l'emballage de papier était maintenu par des rubans multicolores. « Monsieur Staberinde » annonçait un billet rédigé à la main. Il rabattit le casque de sa combinaison, tira délicatement sur un des rubans et défit le paquet. Il contenait des vêtements, qu'il déplia pour les inspecter.

Il trouva sur un accoudoir un interrupteur qui lui permettait de dialoguer avec le chauffeur grisonnant.

— Si je comprends bien, ceci doit être mon déguisement. Que représente-t-il, au juste ?

Le chauffeur baissa les yeux et tira de la poche de sa veste un objet qu'il se mit à manipuler.

— Bonjour, fit une voix artificielle. Je m'appelle Mollen. Comme je ne peux pas parler, je me sers de cet appareil.

L'homme releva brièvement les yeux pour regarder la route, puis son regard revint à la machine qu'il utilisait.

— Vous vouliez me poser une question ?

Zakalwe n'appréciait guère sa façon de quitter la route des yeux chaque fois qu'il voulait dire quelque chose ; aussi répondit-il :

— Non, ça ne fait rien.

Puis il se laissa aller contre le dossier de la banquette en regardant défiler les lumières, et enleva son casque.

Ils pénétrèrent dans la cour d'une vaste demeure obscure située au bord d'une rivière, dans un canyon secondaire.

— Veuillez me suivre, monsieur Staberinde, dit Mollen par l'intermédiaire de son appareil.

— Certainement.

Il releva son casque et gravit derrière son imposant chauffeur les marches qui conduisaient à un vaste hall d'entrée. Il tenait à la main le costume trouvé dans la voiture. Sous le regard furibond des têtes d'animaux qui ornaient les murs, Mollen referma les portes et l'emmena jusqu'à un ascenseur qui leur fit descendre deux étages dans un concert de vibrations et de bourdonnements. Zakalwe détecta le bruit et l'odeur de drogue qui émanaient de la fête avant même que les portes ne se rouvrent.

Il remit le paquet de vêtements entre les mains de Mollen, ne gardant qu'une mince cape.

— Merci ; je n'aurai pas besoin du reste.

Ils se joignirent à la fête ; il y avait beaucoup de monde, beaucoup de bruit et beaucoup de travestissements bizarres. Hommes ou femmes, les invités semblaient tous très soignés et bien nourris ; Zakalwe huma la fumée de drogue qui couronnait la foule de silhouettes bigarrées, tout autour de lui. Mollen ouvrait la marche. On se taisait sur leur passage, mais une rumeur bavarde s'amorçait dans leur sillage. Il perçut plusieurs fois le mot « Staberinde. »

Ils franchirent des portes gardées par des hommes encore plus impressionnants que Mollen et empruntèrent une volée de marches recouvertes d'un tapis moelleux, qui débouchait sur une vaste salle toute vitrée d'un côté. Derrière, des embarcations dansaient sur une eau noire le long d'un quai souterrain. La vitre reflétait un groupe d'invités moins nombreux, mais beaucoup plus étranges. Il regarda par-dessous ses lunettes noires, mais n'y vit pas plus clair pour autant.

Comme à l'étage supérieur, les gens allaient et venaient en tenant des bols-à-drogue ou, pour les plus audacieux, des verres à cocktails. Tous étaient soit gravement blessés, soit carrément mutilés.

Hommes et femmes se retournèrent pour observer le nouveau venu qui entraît sur les talons de Mollen. Quelques-uns arboraient des bras cassés et tordus dont les os perçaient à travers la peau, luisant d'un éclat blanchâtre sous la lumière crue ; d'autres étaient affligés d'énormes entailles, écorchés sur toute une région du corps ou amputés d'un bras ou d'un sein, quand ils n'étaient pas énucléés ; souvent le membre ou l'organe manquant pendait contre une autre partie de leur anatomie. La femme entr'aperçue au carnaval de rue vint à sa rencontre ; une zone de peau large comme la main pendait sur son ventre, rabattue sur sa jupe chatoyante, et les muscles de son abdomen ondulaient à l'intérieur comme des filaments d'un rouge sombre, également chatoyant.

— Monsieur Staberinde, vous êtes venu déguisé en homme de l'espace.

Elle s'exprimait avec une espèce d'accent démesurément étudié qui lui déplut instantanément.

— Ma foi, j'ai trouvé un compromis, répondit-il en dépliant sa cape d'un seul geste et en l'attachant sur ses épaules.

La femme lui tendit la main.

— Eh bien, soyez quand même le bienvenu.

— Merci, fit-il en prenant sa main pour la lui baiser.

Il s'attendait plus ou moins à ce que les champs détecteurs de la combinaison captent sur cette main délicate une bouffée de quelque poison mortel et l'avertissent instantanément du danger, mais le signal d'alarme resta muet. Il sourit, et elle retira sa main.

— Qu'est-ce qui vous amuse à ce point, monsieur Staberinde ?

— Mais tout ça ! s'exclama-t-il en riant et en indiquant d'un mouvement de tête les gens qui se pressaient autour d'eux.

— Tant mieux, fit-elle avec un petit rire (son ventre se mit à trembloter). Nous espérons bien que notre petite fête vous distrairait. Permettez-moi de vous présenter l'excellent ami qui a rendu tout ceci possible.

Elle le prit par le bras et le guida à travers cette macabre assistance jusqu'à un homme assis sur un tabouret à côté d'une grosse machine gris terne. Il était petit, avec un visage souriant, et ne cessait de s'essuyer le nez avec un grand mouchoir qu'il fourrait ensuite en vrac dans sa combinaison par ailleurs immaculée.

— Docteur, voici l'homme dont nous vous avons parlé : monsieur Staberinde.

— Ravi de vous rencontrer et tout et tout, fit le petit médecin, dont le visage se déforma pour afficher un sourire humide dévoilant une grande quantité de dents. Bienvenue au bal des Lésés. (Il eut un geste large pour désigner les blessés environnants et agita les mains avec enthousiasme.) Désirez-vous une lésion ? Le processus est tout à fait indolore et ne cause aucun désagrément ; la remise en état se fait en un rien de temps, et sans laisser de cicatrices. Qu'est-ce qui vous tenterait, voyons ? Lacérations ? Fracture avec complications ? Castration ? Que diriez-vous d'une trépanation multiple ? Vous n'auriez pas de concurrence.

Zakalwe croisa les bras et éclata de rire.

— Vous êtes trop bon. Je vous remercie, mais la réponse est non.

— Oh, vous n'allez pas nous faire ça ! protesta le petit homme en prenant l'air blessé. Ne gâchez pas la soirée ; tout le monde participe, voulez-vous vraiment avoir l'impression d'être tenu à l'écart ? Le risque de douleur ou de lésion définitive est nul. J'ai mené ce genre d'opérations dans tout l'univers civilisé, et personne ne s'en est jamais plaint à moi, excepté les gens qui forment un attachement excessif à leurs blessures et résistent ensuite au processus de réparation. Ma machine et moi avons réalisé des lésions et autres blessures de fantaisie dans tous les centres civilisés de l'Amas ; l'occasion ne se représentera peut-être plus jamais, vous savez. Nous partons demain, et mon carnet de commandes est plein pour les deux années standards à venir. Alors, vous êtes toujours absolument certain de ne pas vouloir participer ?

— Plus certain que cela encore.

— Laissez donc M. Staberinde tranquille, docteur, reprit la femme. S'il refuse de se joindre à nous, nous devons respecter son vœu. N'est-ce pas, monsieur Staberinde ?

Elle glissa son bras sous celui de Zakalwe, qui contempla sa blessure en se demandant quelle forme de bouclier invisible

maintenait le tout en l'état. La poitrine de la jeune femme était parsemée de minuscules gemmes taillées en forme de larme, et se dressait sous l'action de petits projecteurs de champ situés sous les seins.

— Naturellement.

— Bien. Voulez-vous m'attendre un instant, je vous prie ? Prenez donc un peu de ceci.

Elle lui mit de force un verre dans les mains et se pencha pour parler à l'oreille du petit médecin.

Zakalwe se retourna afin d'observer les occupants de la pièce. Des lambeaux de peau déparaient des visages superbes, des seins greffés se balançaient au milieu de dos hâlés, des bras sveltes pendaient comme des colliers boursofflés ; des esquilles d'os pointaient sous la peau déchiquetée ; veines, artères, muscles et glandes se tortillaient en luisant dans la lumière blanche.

Il leva le verre que lui avait confié la femme et le secoua pour en faire entrer les émanations dans les champs analyseurs entourant la partie inférieure de son casque ; un signal d'alarme retentit et un petit écran situé sur le poignet de la combinaison afficha la teneur précise du poison que contenait le verre. Zakalwe sourit, passa outre le champ qui ceignait le casque à la hauteur de son cou et avala d'un trait le liquide ; la mixture, pour moitié composée d'alcool, le fit tousser un peu en lui coulant dans la gorge. Il fit claquer ses lèvres.

— Oh, vous avez tout bu ! s'exclama la femme en revenant vers lui.

Elle tapota son ventre lisse à présent refermé et lui fit signe de se diriger avec elle vers un autre angle de la pièce. Tandis qu'ils se frayaient un chemin à travers la foule mutilée, elle enfila une courte veste qui jetait mille feux.

— Oui, répondit-il en lui rendant le verre vide.

Ils franchirent une porte donnant sur un ancien atelier ; on y voyait çà et là des tours, des poinçonneuses et des foreuses dont le métal écorné et la peinture écaillée étaient recouverts d'une couche de poussière. Trois fauteuils étaient disposés sous l'ampoule qui pendait du plafond, et il y avait aussi un petit meuble. La femme referma la porte et fit signe à Zakalwe de prendre place sur l'un des sièges bas. Il s'exécuta et posa le casque de sa combinaison sur le plancher, à ses pieds.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis le costume que nous vous avons fourni ?

Elle manipula le verrou de la porte, puis se retourna vers lui, brusquement souriante. Puis elle ajusta sa veste scintillante.

— Il ne m'allait pas.

— Parce que vous croyez que celui-ci vous va ? fit-elle en

indiquant la combinaison noire.

Elle s'assit et croisa les jambes. Puis elle donna de petites tapes sur le meuble à côté d'elle ; celui-ci s'ouvrit et présenta des verres qui tintèrent les uns contre les autres ainsi que des bols-à-droque déjà tout fumants.

— Je le trouve sécurisant.

Elle se pencha et lui offrit un verre rempli d'un liquide miroitant, qu'il accepta. Puis il se carra contre le dossier de son fauteuil.

Elle fit de même et, un bol serré entre ses mains jointes, ferma les yeux, pencha la tête et inspira profondément. Puis elle attira un peu de fumée sous les revers de sa veste de sorte que, quand elle prit la parole, les lourdes volutes ressortirent en dessinant des spirales entre le tissu et sa peau et remontèrent lentement vers son visage.

— Nous sommes enchantés que vous soyez venu, quel que soit votre déguisement. Mais dites-moi : comment trouvez-vous l'Excelsior ? Répond-il à vos attentes ?

— Je m'en contenterai, dit-il avec un mince sourire.

La porte s'ouvrit. L'homme qu'il avait vu en compagnie de la jeune femme le jour du carnaval et lors de la poursuite en voiture se tenait sur le seuil. Il s'effaça pour laisser entrer Mollen, puis se dirigea à grands pas vers le fauteuil libre et s'y assit. Mollen resta debout devant la porte.

— Que disiez-vous ? s'enquit l'homme en repoussant d'un geste le verre que lui tendait la jeune femme.

— Il est sur le point de nous révéler son identité, déclara cette dernière. N'est-ce pas, monsieur... Staberinde ?

— Non, pas du tout. C'est à vous de me dire qui vous êtes.

— Je suis certain que vous le savez déjà, monsieur Staberinde, fit l'homme. Il y a quelques heures encore, nous *croyions* savoir qui vous étiez. Mais maintenant, nous n'en sommes plus aussi sûrs.

— Moi ? Mais je ne suis qu'un simple touriste.

Il but une gorgée en les contemplant tous deux par-dessus le rebord de son verre. Puis il reporta son regard sur sa boisson. De minuscules paillettes d'or flottaient dans les profondeurs chatoyantes du verre.

— Pour un touriste, vous avez fait l'acquisition d'un très grand nombre de souvenirs que vous ne pourrez jamais emporter chez vous, remarqua la femme. Des rues, des voies ferrées, des ponts, des canaux, des immeubles d'habitation, des grands magasins, des tunnels... (Elle eut un geste de la main signifiant que la liste ne s'arrêtait pas là.) Et je ne parle que de Solotol.

— Eh oui, j'ai tendance à me laisser emporter.

— Essayez-vous d'attirer l'attention ?

— C'est cela, en effet, sourit-il.

— Nous avons entendu dire que vous aviez fait une expérience désagréable ce matin, monsieur Staberinde, poursuivit la femme, qui s'installa plus confortablement dans son fauteuil et remonta ses jambes contre elle. Il y était question d'un certain déversoir, je crois.

— C'est exact. Ma voiture a été déviée vers le sommet d'un canal d'écoulement.

— Vous n'êtes pas blessé ? fit-elle d'une voix ensommeillée.

— Rien de grave. Je suis resté dans la voiture jusqu'à ce que...

— Arrêtez-vous là, je vous en prie. (Une main aux gestes las se détacha de la masse indistincte du fauteuil.) Je ne retiens jamais les détails.

Zakalwe se tut et plissa les lèvres.

— J'ai cru comprendre que votre chauffeur n'avait pas eu autant de chance que vous, reprit l'homme.

— Ma foi, non ; il est mort. (Zakalwe se pencha en avant.) À vrai dire, je crois que c'est vous qui avez tout organisé.

— Mais oui, fit la voix de la femme, qui semblait sortir en flottant, comme la fumée de sa drogue, du volume du fauteuil. En effet, c'était nous.

— Je trouve la franchise tellement séduisante, pas vous ? (L'homme admira les genoux, les seins et la tête de la jeune femme, seules parties de son anatomie encore visibles au-dessus des accoudoirs tapissés de fourrure. Il sourit.) Naturellement, monsieur Staberinde, ma compagne plaisante. Jamais nous ne ferions une chose pareille. Cependant, nous pouvons peut-être vous prêter main-forte dans votre quête des véritables coupables.

— Vraiment ?

— Nous jugeons à présent préférable de vous aider, si vous voyez ce que je veux dire, fit l'autre en hochant la tête.

— Ah, je vois !

L'homme se mit à rire.

— Qui êtes-vous exactement, monsieur Staberinde ?

— Je vous l'ai dit : un touriste, répondit-il en reniflant le bol. Il se trouve que j'ai mis la main sur une petite somme il y a quelque temps, et j'avais toujours eu envie de visiter Solotol – en faisant bien les choses. Et c'est ce que j'ai entrepris.

— Comment avez-vous obtenu le contrôle de la Fondation Avant-garde, monsieur Staberinde ?

— Je croyais qu'il était impoli de poser des questions aussi directes.

— Et vous avez raison, sourit l'autre. Je vous demande pardon. Puis-je essayer de deviner votre profession ? Je veux parler de l'activité que vous exerciez avant de devenir un gentilhomme oisif, bien sûr.

— Si vous voulez, répondit Zakalwe en haussant les épaules.

— L'informatique, avança l'autre.

Zakalwe avait fait mine de porter son verre à ses lèvres de manière à se ménager un temps d'hésitation, qu'il mit d'ailleurs à profit.

— Sans commentaire, répondit-il sans regarder l'autre dans les yeux.

— Bref, reprit ce dernier. La Fondation Avant-garde a changé de direction, c'est cela ?

— Absolument. Et elle n'a pas perdu au change.

— C'est ce que j'ai appris cet après-midi même, acquiesça l'homme, qui s'avança au bord de son fauteuil et se frotta les mains. Monsieur Staberinde, loin de moi l'idée de m'ingérer dans vos opérations commerciales et vos projets d'avenir, mais je me demandais si vous accepteriez de nous donner une vague idée de l'orientation que vous comptez donner à la Fondation dans les prochaines années. Pour l'instant, ce n'est que pure curiosité de notre part.

— Facile, fit Zakalwe avec un grand sourire. La réponse est : davantage de bénéfices. L'Avant-garde aurait pu être la plus grosse corporation de toutes si elle avait exploité le marché de façon plus agressive. Au lieu de cela, on l'a dirigée comme une œuvre de charité ; chaque fois qu'elle prenait du retard, elle comptait sur une quelconque innovation technologique relevant du gadget pour se redresser. Mais à partir de maintenant elle entre dans la bagarre, comme les grands, et elle se range du côté des gagnants. (Son interlocuteur eut un hochement de tête sagace.) Jusqu'à présent, la Fondation Avant-garde s'est montrée trop... humble. C'est peut-être ce qui arrive quand on laisse les rênes à des machines, ajouta-t-il en haussant les épaules. Mais c'est fini maintenant. À compter d'aujourd'hui, les machines feront ce que je leur dirai de faire, et la Fondation Avant-garde entrera dans la compétition ; avec les prédateurs, vous voyez ?

Il fit entendre un petit rire, mais pas trop cruel – du moins l'espérait-il, il ne fallait tout de même pas trop en faire.

L'homme sourit, lentement mais sans réserve.

— Vous... croyez aussi que les machines doivent rester à leur place ?

— Mais oui, répondit-il en hochant vigoureusement la tête. Absolument.

— Hmm. Monsieur Staberinde, avez-vous entendu parler de Tsoldrin Beychaé ?

— Naturellement. Qui ne le connaît pas ?

L'homme haussa légèrement les sourcils.

— Et vous pensez que...

— Il aurait pu devenir un grand homme politique, à mon avis.

— La plupart des gens disent qu'il *l'a été*, intervint la femme depuis les profondeurs de son fauteuil.

Il secoua la tête en regardant au fond de son bol-à-drogue.

— Il était du mauvais côté. C'est triste à dire, mais... pour être grand, il faut être du côté des vainqueurs. Être grand, c'est aussi savoir cela. Lui ne le savait pas. Tout comme mon vieux père.

— Ah ! fit la femme.

— Votre père, monsieur Staberinde ?

— Oui, reconnut-il. Lui et Beychaé... enfin, c'est une longue histoire, mais... ils se sont connus, il y a longtemps.

— Nous avons tout le temps d'entendre cette histoire, fit nonchalamment l'homme.

— Non, fit Zakalwe. (Il se leva, reposa le bol et le verre et ramassa son casque.) Écoutez ; merci pour votre invitation et tout ça, mais je crois que je vais rentrer maintenant. Je suis un peu fatigué, et puis j'ai été drôlement secoué dans cet accident de voiture, vous savez.

— Bien sûr, fit l'autre en se levant à son tour. Nous sommes vraiment désolés pour ce qui vous est arrivé.

— Oui, merci.

— Peut-être pouvons-nous vous offrir quelque chose à titre de compensation ?

— Ah oui ? Et quoi par exemple ? (Il se mit à tripoter son casque.) J'ai déjà tout l'argent qu'il me faut.

— Que diriez-vous d'une rencontre avec Tsoldrin Beychaé ?

Il releva les yeux, les sourcils froncés.

— Je ne sais pas. Je suis censé sauter de joie ? Est-ce qu'il est là ?

Il désigna du geste la fête de l'autre côté de la porte. La femme gloussa.

— Non. (L'homme eut un rire.) Pas ici même. Mais il est en ville. Aimeriez-vous lui parler ? C'est un type fascinant, et qui ne se place plus activement du mauvais côté, comme cela lui est arrivé. Depuis quelque temps, il se consacre à l'étude. Mais il n'en reste pas moins fascinant, comme je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien, ma foi..., répondit Zakalwe en haussant les épaules. Peut-être. Je vais y réfléchir. J'avoue que l'idée de m'en aller d'ici m'avait traversé l'esprit, après la folie de ce qui s'est passé ce matin.

— Oh, je vous supplie de revenir sur votre décision, monsieur Staberinde. Je vous en prie, prenez le temps d'une bonne nuit de sommeil. Vous pourriez faire beaucoup de bien à tout le monde si vous acceptiez de parler à notre ami. Qui sait, vous réussiriez peut-être à en faire quelqu'un de grand. (Il tendit une main vers la porte.) Mais je vois que vous avez envie de partir. Laissez-moi vous

raccompagner jusqu'à la voiture. (Ils se dirigèrent vers la sortie. Mollen fit un pas de côté.) Ah, je vous présente Mollen. Mollen, dis bonjour.

L'homme aux cheveux gris effleura un petit boîtier accroché sur son flanc.

— Bonjour, fit le boîtier.

— Mollen ne peut pas parler, voyez-vous. Il n'a pas dit un seul mot depuis que nous le connaissons.

— Eh oui, renchérit la femme, à présent entièrement submergée dans le fauteuil. Nous avons décrété qu'il avait la gorge un peu encombrée, alors nous lui avons fait couper la langue.

Elle émit un bruit qui pouvait être soit un gloussement, soit un rot.

— Nous nous sommes déjà rencontrés.

Zakalwe adressa un signe de tête à l'hercule, dont le visage se contorsionnait curieusement sous les cicatrices.

Dans le sous-sol servant également de hangar à bateaux, la fête battait son plein. Zakalwe faillit entrer en collision avec une femme dont les yeux se trouvaient à l'arrière de la tête. Quelques joyeux convives échangeaient à présent des morceaux de leur anatomie. Certains arboraient quatre bras, ou pas de bras du tout (ceux-là suppliaient qu'on porte leur verre à leurs lèvres pour les faire boire), quand ce n'était pas une jambe supplémentaire, ou des bras et jambes appartenant au sexe opposé. Une femme paradait en remorquant un homme affichant un sourire d'une stupidité malsaine ; elle ne cessait de soulever ses jupes pour étaler devant tous les regards un jeu complet d'organes sexuels masculins.

Il se prit à espérer qu'à la fin de la soirée plus personne ne saurait s'y retrouver.

Ils traversèrent ensuite la soirée plus disciplinée, à l'étage supérieur ; des feux d'artifice répandaient sur l'assistance une véritable douche d'étincelles froides ; tout le monde riait à ce spectacle et (il ne put trouver d'autre mot) tout le monde folâtrait.

On le salua. Ce fut la même voiture qui le ramena à l'hôtel, mais conduite par un autre chauffeur. Pendant le trajet il contempla les lumières et les paisibles champs de neige dont était parsemée la ville en songeant aux gens lorsqu'ils faisaient la fête et lorsqu'ils faisaient la guerre ; il revit la soirée qu'il venait de quitter, puis des tranchées gris-vert remplies d'hommes crottés figés dans une attente angoissée. Il vit des êtres en costumes noirs et brillants qui se donnaient mutuellement le fouet et se faisaient attacher... et d'autres gens ligotés sur des cadres de sommiers ou des chaises, qui poussaient des hurlements tandis que des hommes en uniforme mettaient en œuvre leurs talents particuliers.

Il avait besoin qu'on lui rappelle de temps en temps qu'il était encore capable de mépris. Il s'en rendait compte.

La voiture filait, puissante, dans les rues silencieuses. Il ôta ses lunettes noires. La ville déserte défilait au-dehors.

VI

Jadis (entre l'époque où il avait fait traverser les terres mortes à l'Élu et celle où il avait fini brisé comme un insecte dans la caldeira inondée, à dessiner des signes dans la boue), il avait pris des vacances et joué quelque temps avec l'idée de renoncer à son travail pour la Culture afin de faire tout à fait autre chose. Il lui avait toujours paru que l'homme idéal devait être soit soldat, soit poète ; aussi, ayant occupé pendant des années l'un de ces deux pôles opposés (à ses yeux du moins), il décida d'essayer de donner à sa vie un tour entièrement différent, et d'aller occuper l'autre pôle.

Il alla s'installer dans un petit village d'un petit pays rural, sur une petite planète sous-développée où le rythme de vie était nonchalant. Il habitait chez un vieux couple dans un cottage au milieu des arbres, au fond d'une vallée dominée par de hautes buttes rocheuses. Il se levait tôt et partait chaque jour pour de longues promenades.

La campagne lui paraissait toute neuve, toute verte et fraîche. C'était l'été, et les champs, les bois, les bas-côtés et les rives regorgeaient de fleurs sans nom de toutes les couleurs. Les grands arbres ployaient sous les brises tièdes, leurs feuillages aux teintes vives battaient au vent comme des drapeaux ; l'eau sourdait des landes et des collines et courait sur les pierres serrées des ruisseaux étincelants tel un concentré clarifié de l'air lui-même. Il escaladait en nage les collines torturées, grimpait sur les affleurements rocheux qui en formaient le faite, franchissait en riant et en poussant des exclamations de joie les cimes plus larges, sous les courtes ombres projetées par de petits nuages planant haut dans le ciel.

Sur la lande et dans les collines, il entrevoyait des animaux. De toutes petites bêtes qui lui filaient presque entre les pieds et, à peine visibles, s'enfonçaient dans le sous-bois, ou bien de plus grosses qui faisaient un bond, regardaient en arrière puis repartaient en bondissant de plus belle avant de disparaître dans un terrier ou entre deux rochers ; et de plus grosses bêtes encore, qui s'enfuyaient par troupeaux entiers sans le quitter des yeux, puis devenaient pratiquement invisibles, elles aussi, dès qu'elles cessaient de paître. Des oiseaux l'assaillaient dès qu'il s'approchait trop de leur nid tandis

que d'autres, une aile battant l'air, poussaient un cri destiné à détourner son attention du leur. Il prenait bien garde à ne pas marcher sur les nids.

Lorsqu'il partait se promener, il emportait toujours avec lui un petit carnet de notes, et prenait bien soin de mettre par écrit tout ce qu'il rencontrait d'intéressant. Il s'efforçait de décrire le contact de l'herbe entre ses doigts, le bruit que faisaient les arbres, la diversité visuelle des fleurs, les mouvements et réactions des animaux et des oiseaux, la couleur des pierres et du ciel. Il tenait un journal proprement dit sur un plus grand cahier, qu'il laissait dans sa chambre, chez le vieux couple du cottage. C'était à lui qu'il livrait tous les soirs ses notes, comme s'il rédigeait un rapport destiné à un quelconque supérieur hiérarchique.

Sur un autre grand cahier, il recopiait ses notes, cette fois-ci accompagnées de notes commentant les notes ; puis, considérant ses notes ainsi annotées, il entreprenait de barrer certains mots, l'un après l'autre, jusqu'à ce que le résultat prenne l'allure d'un poème. C'était ainsi que, dans son imagination, se fabriquait la poésie.

Il avait apporté avec lui des ouvrages de poésie, et quand le temps était à la pluie, ce qui n'arrivait que rarement, il restait à la maison à essayer de les lire. Mais le plus souvent, ils l'endormaient. Les livres dont il s'était muni et qui traitaient de la poésie et des poètes l'embrouillaient encore plus, et il était obligé de lire et relire chaque passage pour bien en retenir chaque mot ; et même ainsi, il n'était pas beaucoup plus avancé.

Tous les deux ou trois jours, il se rendait à la taverne du village pour jouer aux quilles ou aux galets. Il considérait le lendemain matin de ces soirs-là comme la période qu'il lui fallait pour récupérer, et partait alors se promener sans son petit carnet.

Le reste du temps, il s'épuisait à des exercices physiques destinés à le maintenir en forme. Il grimpait aux arbres afin de voir quelle altitude il pouvait atteindre avant que les branches ne deviennent trop fines. Il escaladait des falaises rocheuses ou les parois d'anciennes carrières, franchissait d'étroits précipices en équilibre sur un tronc d'arbre tombé, traversait des rivières en sautant de roc en roc, et il lui arrivait même de traquer et de pourchasser des animaux sur la lande, sachant très bien qu'il ne réussirait jamais à les rattraper, mais n'en riant pas moins aux éclats en se jetant à leur poursuite.

Il ne croisait jamais dans les collines que des fermiers et des bergers. Il apercevait parfois des esclaves travaillant aux champs, mais très rarement des promeneurs comme lui. Il n'aimait guère s'arrêter pour leur parler.

La seule personne qu'il rencontrât régulièrement était un homme qui faisait voler des cerfs-volants au-dessus des plus hautes collines.

Mais ils ne se voyaient que de loin. Les premiers temps, ce fut pure coïncidence si leurs chemins ne se croisèrent pas, mais par la suite il fit en sorte de ne jamais l'approcher : il obliquait en voyant la silhouette décharnée de l'homme venant dans sa direction, ou gravissait une autre colline s'il apercevait le petit cerf-volant rouge planant au-dessus du sommet qu'il s'était donné pour but. C'était devenu une espèce de tradition, une petite coutume entre eux deux.

Les jours passaient. Une fois, alors qu'il était assis au flanc d'une colline, il vit une esclave traverser en courant les champs qui s'étendaient à ses pieds, parmi les curieux motifs que la caresse du vent dessinait lentement sur le pelage rouge et or de la terre. L'esclave laissait derrière elle un sillage, comme un navire. Elle parvint à atteindre la rivière, où le contremaître au service du propriétaire la rattrapa à cheval. Il regarda l'homme corriger la fuyarde de sa longue badine qui s'élevait puis s'abattait sans cesse, rapetissée par la distance, mais n'entendait rien, car le vent ne soufflait pas dans la bonne direction. Quand, au bout d'un moment, la femme allongée sur la rive ne bougea plus, le contremaître descendit de sa monture et s'agenouilla à hauteur de sa tête ; il vit bien un éclair lumineux, mais n'aurait su dire ce qui se passait. Là-dessus le contremaître remonta en selle et s'éloigna ; plus tard, des esclaves aux chevilles entravées vinrent emporter leur semblable.

Il prit note.

Ce soir-là, dans la maison du vieux couple, il attendit que la vieille dame soit montée se coucher après dîner et raconta au vieux monsieur ce qu'il avait vu. Ce dernier hocha lentement la tête sans cesser de mâcher une racine aux effets légèrement narcotiques, puis cracha dans la cheminée. Le contremaître était connu pour sa sévérité, l'informa-t-il ; il coupait la langue de tout esclave ayant tenté de s'échapper. Il mettait ensuite les langues à sécher sur un fil tendu au-dessus de l'entrée de l'enclos des esclaves, à la ferme de Sa Seigneurie.

Ils burent d'un alcool de grain très fort dans de petites tasses, puis le vieux lui rapporta un conte populaire.

Dans le conte, un homme parti un jour se promener dans la forêt sauvage quitta le sentier, tenté par des fleurs magnifiques ; là, il vit une très belle jeune femme endormie dans une clairière. Il s'approcha d'elle, et elle se réveilla. Il s'assit à ses côtés et, tandis qu'ils parlaient, se rendit compte qu'elle dégageait un parfum de fleurs ; jamais il n'avait rien senti d'aussi merveilleux. La senteur était si intense, si entêtante qu'il en eut le vertige. Au bout d'un moment, enveloppé par cet arôme de fleurs, bercé par les intonations légèrement chantantes de la jeune femme et par son attitude pleine de retenue, il demanda à l'embrasser. Elle finit par le lui permettre, leurs baisers se firent passionnés, et ils s'accouplèrent.

Mais ce faisant, et depuis le premier contact, chaque fois que l'homme la regardait d'un œil, il la voyait changer. De l'autre œil, elle était telle qu'il l'avait aperçue pour la première fois, mais de celui-là elle semblait plus âgée ; l'adolescence était maintenant loin derrière elle. À chaque pulsation de leur amour elle vieillissait un peu (mais seulement lorsqu'il la regardait avec cet œil-là), passant de la fleur de l'âge aux dernières lueurs de sa beauté, prenant ensuite une allure de matrone pour atteindre enfin une vieillesse pleine d'allant, puis une ultime fragilité.

Pendant tout ce temps, il pouvait toujours la voir dans toute sa jeunesse, rien qu'en fermant un œil – et comment aurait-il pu interrompre ce qu'ils avaient entrepris ? Mais il était constamment tenté de lui glisser un regard en se servant de son autre œil, et chaque fois il restait ébranlé, stupéfait par l'épouvantable métamorphose qui prenait place sous lui.

Lors des dernières convulsions de sa conscience, il ferma les yeux, pour ne les rouvrir qu'au moment fort ; et là, il vit (des deux yeux à présent) qu'il avait serré contre lui un cadavre en putréfaction déjà investi par les vers et les larves. Alors le parfum de fleurs céda la place à la puanteur insupportable de la pourriture, mais de telle manière qu'il comprit que l'odeur avait toujours été la même ; au moment où ses reins se donnaient au cadavre, son estomac rejeta son dernier repas.

L'esprit de la forêt le tenait donc par deux bouts et, s'accrochant à lui des deux mains, ôta son fil de l'écheveau de la vie avant de l'attirer dans le monde des ombres.

Là, son âme fut éparpillée en un million de parcelles et dispersée dans le monde entier afin de constituer celles de toutes les abeilles, qui apportent aux fleurs la vie nouvelle et la mort éternelle, simultanément.

Il remercia le vieil homme de lui avoir raconté cette histoire, et lui rapporta à son tour quelques-uns des contes qui lui restaient de son enfance.

Quelques jours plus tard, le petit animal qu'il poursuivait dans la lande dérapa sur l'herbe humide de rosée et, après une culbute, s'étala sur les cailloux, le souffle coupé. Il poussa un cri de victoire et dévala à toutes jambes la pente au bas de laquelle l'animal faisait déjà mine de se relever sur des pattes mal assurées. Il franchit d'un bond les deux derniers mètres et atterrit sur ses pieds juste à côté de l'endroit où la bête était tombée. Indemne, celle-ci reprit ses esprits et fila à toute allure avant de disparaître dans un trou. Il éclata de rire, pantelant et trempé de sueur. Il resta là, courbé en deux et les mains posées sur les genoux, à essayer de retrouver son souffle.

Quelque chose bougea sous ses pieds. Il le vit, et il le sentit.

Il y avait là un nid. Il avait atterri en plein dessus. Les coquilles mouchetées des œufs brisés répandaient leur contenu liquide sur ses bottes, sur la mousse et parmi les brindilles.

D'ores et déjà malade de remords, il déplaça son pied. Quelque chose de noir se tortillait en dessous. Le petit être sortit de l'ombre : tête et cou noirs, œil noir fixé sur lui, dur et brillant comme un éclat de jais au fond d'un torrent. L'oiselle se débattit, et il fit un petit bond en arrière comme s'il avait posé un pied nu sur une chose susceptible de le piquer. Elle atteignit l'herbe de la lande en battant désespérément des ailes, sautillant sur une patte et traînant derrière elle une aile inerte. Parvenue à quelque distance, elle s'immobilisa de biais et pencha la tête de côté. On aurait dit qu'elle le regardait.

Il essuya ses bottes sur la mousse. Il ne restait pas un œuf intact. L'oiselle émit un petit son flûté. Il se détourna et fit mine de s'en aller, puis s'arrêta, jura, revint sur ses pas et s'élança d'un pas lourd derrière l'oiselle, qu'il n'eut aucun mal à rattraper malgré une véritable tempête de plumes et de paillements.

Il lui tordit le cou et laissa tomber dans l'herbe le petit corps inerte.

Ce soir-là il n'écrivit rien dans son journal ; jamais plus il ne devait l'ouvrir. L'atmosphère se chargea d'humidité et devint oppressante, sans que la pluie se mette pour autant à tomber. L'homme au cerf-volant lui fit un jour de grands signes en l'appelant depuis le faite d'une colline ; en nage, il s'empressa de s'éloigner.

Ce fut quelque dix jours après l'incident de l'oiselle qu'il s'avoua enfin que jamais il ne serait poète.

Il s'en alla deux jours plus tard, et on n'entendit plus jamais parler de lui. Le chef des gardes du seigneur avait pourtant averti toutes les villes du pays : on soupçonnait l'étranger d'avoir pris part aux événements survenus la veille de son départ. Le contremaître de la ferme du seigneur avait été découvert ligoté dans son lit avec au visage une expression d'horreur pure ; il avait la bouche et la gorge bourrées de langues humaines séchées et de morceaux de papier blanc, qui avaient provoqué sa mort par étouffement.

Neuf

Il dormit jusqu'après l'aube, puis partit faire une promenade dans l'intention de réfléchir. Il emprunta le tunnel de service menant du bâtiment principal de l'hôtel à l'annexe en laissant ses lunettes noires dans sa poche. Le personnel avait nettoyé son vieil imperméable ; il l'enfila, prit une paire de gants épais et enroula une écharpe autour de son cou.

Il déambula d'un pas prudent le long de rues chauffées, sur des trottoirs dégouttant, le visage levé afin de garder les yeux fixés sur le ciel, précédé par sa propre haleine. Câbles et immeubles laissaient choir de petits paquets de neige à mesure que la température remontait sous l'effet d'un soleil timide et d'un vent clément. Dans les caniveaux courait une eau claire où s'entrechoquaient de temps à autre des icebergs de gadoue ; des gouttières s'écoulait un filet ou, au contraire, un flot de neige tout à fait fondue, et les véhicules passaient en émettant un chuintement humide. Il gagna le trottoir opposé, qui se trouvait en plein soleil.

Il gravit des marches et franchit des ponts ; il avançait précautionneusement quand il fallait traverser des zones non chauffées ou dont le chauffage était en panne. Il regretta de ne pas s'être muni de bottes mieux adaptées ; les siennes ne manquaient pas d'allure, certes, mais elles avaient tendance à glisser.

Pour éviter la chute, il fallait marcher comme un vieillard, les mains tendues, paumes tournées vers l'extérieur, comme si l'on voulait agripper une canne, et se courber en deux alors qu'on aurait préféré se tenir bien droit. Cela l'irritait, mais il lui aurait encore moins plu de continuer à se promener comme si l'environnement n'avait pas changé, et de se retrouver les quatre fers en l'air.

Pourtant, il finit bel et bien par glisser, et sous le nez d'un groupe de jeunes gens en plus. Il descendait avec un luxe de précautions une volée de marches menant à un pont suspendu qui enjambait le point de jonction de deux voies de chemin de fer. Riant et plaisantant entre eux, les jeunes gens venaient dans sa direction. Il dut partager son attention entre eux et les marches traîtresses. Ils avaient l'air très jeunes, et leurs actes, leurs gestes et leurs voix aiguës semblaient bouillir d'énergie ; il eut brusquement conscience de son âge. Ils

étaient quatre ; les deux garçons s'efforçaient d'impressionner les filles et parlaient très fort. L'une d'elles, grande, le cheveu et l'œil sombre, avait l'élégance sans apprêt qu'affichent les filles au sortir de l'adolescence. Il concentra son attention sur elle, se redressa de toute sa hauteur et, juste avant que ses pieds ne se dérobaient sous lui, sentit sa démarche se ragaillardir quelque peu.

Il s'affala sur la dernière marche et resta un moment assis là, un mince sourire au visage ; il se leva juste au moment où la petite bande allait parvenir à son niveau. (L'un des garçons pouffa bruyamment et posa avec ostentation une main gantée sur son cache-nez, à hauteur de sa bouche.)

Il brossa du plat de la main les pans de son imperméable taché de neige et en expédia un peu en direction du jeune garçon. Tous quatre le dépassèrent et entreprirent de gravir les marches, sans cesser de glousser. Lui-même s'engagea sur le pont (une douleur montant du bas de son dos lui arracha une grimace) et, parvenu à mi-chemin, entendit une voix l'appeler. Il se retourna et reçut une boule de neige en pleine figure.

Il eut juste le temps de les voir partir en courant et en riant au sommet de l'escalier, mais il était trop occupé à chasser la neige qui lui obstruait les narines et lui piquait les yeux pour les distinguer nettement. Son nez battait douloureusement, mais cette fois-ci, il n'était pas cassé. Il poursuivit sa route et croisa un vieux couple bras dessus bras dessous, qui secoua la tête en émettant un petit bruit désapprobateur et marmonna quelques phrases où il était question de ces maudits étudiants. Il se contenta de les saluer d'un hochement de tête, et s'essuya le visage avec un mouchoir.

Lorsqu'il quitta le pont pour s'engager dans un nouvel escalier conduisant à une esplanade située sous un vieil immeuble de bureaux, il souriait. Jadis, il se serait senti gêné, il ne l'ignorait pas ; gêné d'avoir glissé, gêné qu'on l'ait vu glisser, gêné d'avoir reçu une boule de neige et de s'être retourné aussi naïvement au signal donné, gêné que le vieux couple ait assisté à son embarras. Autrefois, il aurait peut-être poursuivi les jeunes gens, au moins pour leur faire un peu peur, mais plus maintenant.

Il fit halte devant une buvette servant des boissons chaudes, sur l'esplanade, et se commanda un bol de soupe. Il s'adossa à une paroi de la baraque, enleva un de ses gants en tirant dessus avec ses dents et referma sa main sur le bol fumant pour s'imprégner de sa chaleur. Puis il se dirigea vers la balustrade, prit place sur un banc et se mit à boire lentement sa soupe, à petites gorgées prudentes. L'homme à la buvette essuyait son comptoir en écoutant la radio ; il tenait entre les lèvres une fausse cigarette en céramique attachée à une chaîne qu'il portait au cou.

La douleur au bas du dos provoquée par sa chute ne l'avait toujours pas quitté. Il contempla la ville à travers la vapeur qui s'élevait de son bol et sourit. Il ne l'avait pas volé.

En rentrant à l'hôtel, il trouva un message émanant d'eux. Monsieur Beychaé désirait le voir. On lui enverrait une voiture après déjeuner, s'il n'y voyait pas d'objection.

— Voilà d'excellentes nouvelles, Chéradénine.

— Peut-être, en effet.

— Quoi, toujours pessimiste ?

— Je dis simplement qu'il ne faut pas trop se monter la tête. (Il s'allongea sur le lit et, contemplant les fresques du plafond, reprit à l'intention de Sma, par l'intermédiaire du transcepteur-boucle d'oreille :) Possible que j'arrive jusqu'à lui, mais je doute de pouvoir le faire sortir de là. Si ça se trouve, il est devenu sénile et va me tenir un discours du genre : « Alors, Zakalwe... on travaille toujours pour la Culture et contre ces tocards ? » Auquel cas, vous me tirez de là presto, d'accord ?

— Ne t'en fais pas, on te fera sortir.

— Admettons que j'arrive à lui mettre la main dessus, tu tiens toujours à ce que je parte ensuite pour les Habitats d'Impren ?

— Oui. Il va falloir que tu te serves du module ; on ne peut pas prendre le risque de faire venir le *Xénophobe*. Si tu réussis effectivement à faire s'évader Beychaé, ils donneront l'alerte maximum ; nous n'arriverions jamais à approcher puis repartir sans nous faire repérer ; cela risquerait de nous mettre à dos tout l'Amas, qui nous reprocherait alors de nous être ingérés dans ses affaires.

— Et en module, combien de temps faut-il pour rejoindre Impren ?

— Deux jours.

— Bon, ça devrait aller, soupira-t-il.

— Tu es prêt, au cas où une occasion se présenterait aujourd'hui même ?

— Ouais. La capsule est enterrée dans le désert et amorcée ; le module reste en attente dans la plus proche géante gazeuse jusqu'à réception du même signal. S'ils m'enlèvent mon transcepteur, comment puis-je prendre contact avec vous ?

— Eh bien, commença Sma, j'aimerais beaucoup pouvoir te dire : « Je t'avais pourtant averti » et te déplacer un éclaireur ou un missile-couteau, mais ce n'est pas possible ; leur système de surveillance est suffisamment efficace pour détecter ce genre de chose. Le mieux que nous puissions faire, c'est de placer un microsat en orbite et d'opérer un balayage passif ; d'ouvrir l'œil, en d'autres termes. Si l'engin voit que tu as des ennuis, nous enverrons à ta place le signal à la capsule et au module. L'autre solution est le téléphone, figure-toi. Il y a les

numéros de téléphone de l'Avant-garde, qu'on ne trouve pas dans les annuaires mais que tu as déjà en ta possession... euh, Zakalwe ?

— Hmm ?

— Ils sont bien en ta possession, n'est-ce pas ?

— Mais oui, mais oui.

— Sinon, nous avons établi une liaison clandestine air-sol avec le service des appels d'urgence à Solotol ; tu n'as qu'à composer trois fois le un et crier « Zakalwe ! » à l'opérateur. Nous t'entendrons.

— Je suis parfaitement confiant, souffla-t-il en hochant la tête.

— Ne t'en fais pas, Chéradénine.

— Moi, m'en faire ?

La voiture vint le chercher ; par la fenêtre, il la vit arriver. Il descendit et s'avança à la rencontre de Mollen. Il aurait bien aimé pouvoir, là encore, porter sa combinaison, mais avec elle ils ne l'auraient certainement pas laissé pénétrer dans leurs zones à sécurité renforcée. Il prit donc son vieil imperméable, sans oublier ses lunettes noires.

— Bonjour.

— Bonjour, Mollen.

— Belle journée.

— Oui.

— Où allons-nous ?

— Je n'en sais rien.

— C'est pourtant vous qui tenez le volant.

— Oui.

— Alors, vous devez bien savoir où nous allons.

— Voulez-vous répéter, s'il vous plaît ?

— Je disais : vous devez bien savoir où nous allons, puisque c'est vous qui conduisez.

— Désolé.

Il resta debout à côté de la voiture tandis que Mollen lui tenait la portière ouverte.

— Dites-moi au moins si c'est loin. Je souhaite peut-être annoncer autour de moi que je serai absent quelque temps.

Le géant fronça les sourcils et son visage couturé se creusa de plis qui portaient dans des directions étranges et formaient des motifs inaccoutumés. Il ne savait pas sur quel bouton de son appareil il devait appuyer. Il se passa la langue sur les lèvres et se concentra. Ils ne lui avaient donc pas coupé la langue, en fin de compte ; du moins pas littéralement.

Il se dit que le problème de Mollen devait plutôt se situer au niveau des cordes vocales. Pourquoi ses supérieurs ne les lui en avaient pas fait repousser d'autres, pourquoi ils ne lui en avaient pas

fait poser un jeu artificiel, voilà qui le dépassait. Peut-être préféraient-ils que leurs subordonnés ne disposent que d'une série limitée de réponses possibles. En tout cas, il leur était sûrement difficile de dire du mal d'eux.

— Oui.

— Oui c'est loin ?

— Non.

— Décidez-vous !

Une main posée sur la portière ouverte, il se souciait fort peu de se montrer impoli envers l'homme aux cheveux gris ; tout ce qu'il voulait, c'était tester son vocabulaire intégré.

— Désolé.

— Alors ce n'est pas loin, c'est en ville ?

L'homme au visage couturé fronça à nouveau les sourcils. Mollen émit un petit claquement de lèvres et appuya sur une autre série de boutons en prenant l'air contrit.

— Oui.

— En ville ?

— Peut-être.

— Merci.

— Oui.

Il monta. Ce n'était pas la même voiture que la veille au soir. Mollen prit place dans le compartiment conducteur, séparé du siège arrière, et attacha soigneusement sa ceinture ; puis il enclencha une vitesse et démarra en douceur. Deux autres voitures démarrèrent immédiatement derrière eux, puis s'arrêtèrent à l'entrée de la première rue qu'ils empruntèrent au sortir de l'hôtel, bloquant ainsi le passage aux gens des médias qui ne cessaient de le poursuivre.

Alors qu'il regardait les petites taches noires haut perchées qui n'étaient autres que des oiseaux tournoyant dans le ciel, la vue se mit à disparaître progressivement. Il crut tout d'abord que des écrans fumés remontaient à l'extérieur des vitres de part et d'autre de la banquette, ainsi que sur la lunette arrière. Ce fut alors qu'il vit les bulles ; c'était un liquide noir qui emplissait l'intérieur du double vitrage, à l'arrière de la voiture. Il appuya sur le bouton qui lui permettait de s'adresser à Mollen.

— Hé ! cria-t-il.

Le liquide noir était déjà parvenu à mi-hauteur et continuait de s'élever entre Mollen et lui, ainsi que sur les trois autres côtés.

— Oui ? fit Mollen.

Il saisit une poignée de portière. Celle-ci s'ouvrit ; un courant d'air froid pénétra dans l'habacle en sifflant. Le liquide noir montait toujours à l'intérieur du double vitrage.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il eut le temps de voir Mollen appuyer scrupuleusement sur le bouton commandant son synthétiseur de voix avant que le liquide noir ne lui bouche complètement la vue.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Staberinde. Simple précaution destinée à faire en sorte que l'intimité de M. Beychaé soit respectée, annonça un message de toute évidence préenregistré.

— Hmm. Bon, d'accord, dit-il en haussant les épaules.

Il referma la portière et se retrouva dans l'obscurité ; au bout d'un moment, une petite lumière s'alluma.

Alors il se laissa aller contre le dossier et attendit là sans rien faire. Le caractère inattendu de ce black-out était peut-être censé l'effrayer ; sans doute voulait-on voir comment il réagirait.

Ils poursuivirent leur route ; la lueur jaune de l'ampoule emplissait l'habitacle arrière d'une atmosphère tiède et confinée ; malgré ses vastes proportions, il semblait rapetissé par l'absence de vue sur l'extérieur. Zakalwe alluma la ventilation, puis reprit sa position. Les lunettes noires n'avaient pas quitté son nez.

Ils tournèrent à l'angle d'un certain nombre de rues, subirent de brusques accélérations, piquèrent du nez et traversèrent dans un bruit de tonnerre une série de tunnels et de ponts. Il avait l'impression de mieux percevoir les mouvements du véhicule maintenant qu'il était privé de toute référence au monde extérieur.

Pendant un long moment, ils filèrent dans un tunnel où se réverbérait le bruit du moteur ; ils semblaient descendre en ligne droite, mais peut-être s'agissait-il en fait d'une ample spirale. Enfin la voiture s'arrêta. Il y eut un bref silence, puis des sons indistincts lui parvinrent, parmi lesquels il crut distinguer des voix ; ils se remirent à rouler sur une courte distance. Le transcepteur lui expédiait de délicates pulsations dans le lobe de l'oreille. Il enfonça la perle dans son canal auditif.

— Rayons X, murmura la boucle d'oreille.

Il s'autorisa un petit sourire. Il s'attendait à ce que quelqu'un ouvre la portière pour se faire remettre le transcepteur... mais la voiture parcourut encore quelques mètres.

Une sensation de chute verticale. Le moteur restait silencieux. Sans doute se trouvait-on dans un vaste ascenseur. Le véhicule s'immobilisa, puis repartit vers l'avant, toujours sans un bruit ; il marqua une halte, puis poursuivit son chemin, à la fois vers l'avant et vers le bas. Cette fois, il était évident qu'on descendait en spirale. Comme le moteur n'émettait toujours aucun son, c'était soit qu'on les remorquait, soit qu'ils avançaient en roue libre.

Ils s'immobilisèrent, et les vitres commencèrent à se vider lentement de leur liquide noir. Ils se trouvaient dans un long tunnel blanc, sous un plafonnier fluorescent. À quelque distance vers

l'arrière, le tunnel décrivait une courbe qui lui bouchait la vue ; vers l'avant, il s'achevait par une grande double porte métallique.

Mollen n'était nulle part en vue.

Zakalwe essaya d'ouvrir la portière, y réussit et descendit de voiture.

Il faisait tiède dans le tunnel, encore que l'air parût fréquemment renouvelé. Il ôta son imperméable et examina les portes de métal. Une ouverture plus petite y était percée. Comme il n'apercevait pas de poignée, il exerça une poussée ; en vain. Il retourna à la voiture, trouva l'avertisseur et l'actionna.

Le vacarme résonna violemment dans tout le tunnel, lui carillonna aux oreilles et se répercuta sur les parois. Il alla s'asseoir sur la banquette arrière.

Au bout d'un moment, la femme qu'il connaissait déjà s'approcha et regarda par la vitre.

— Bonjour.

— Bonjour. Me voilà.

— Je vois. Toujours ces lunettes sur le nez. (Elle sourit.) Si vous voulez bien me suivre, dit-elle en s'éloignant rapidement.

Il ramassa son vieil imperméable et lui emboîta le pas.

De l'autre côté des portes, le tunnel se poursuivait ; ils atteignirent enfin une série d'ouvertures pratiquées dans une des parois, et un petit ascenseur les fit descendre encore plus profond. La femme portait une longue robe très couvrante en tissu noir agrémenté de fines rayures blanches.

L'ascenseur fit halte. Ils se retrouvèrent dans une petite entrée comparable à celle d'une maison particulière : tableaux, plantes en pots, sol en dallage nervuré, lisse et légèrement vitreux. Ils descendirent quelques marches recouvertes d'un tapis épais qui étouffa le bruit de leurs pas, et débouchèrent sur un balcon spacieux juché à mi-chemin entre le sol et le plafond d'une vaste salle ; partout ailleurs celle-ci n'était que livres et tables, et ils empruntèrent pour descendre un escalier sous lequel étaient rangés des volumes, tandis que d'autres ouvrages s'alignaient au-dessus de leur tête.

Elle le guida entre les rayonnages et le conduisit jusqu'à une table entourée de chaises. Une machine pourvue d'un petit écran y était posée, et tout autour d'elle on voyait des bobines éparses.

— Attendez ici, s'il vous plaît.

Beychaé se reposait dans sa chambre. Le vieil homme (chauve, très ridé, vêtu d'une longue tunique qui masquait le petit ventre dont il était affligé depuis qu'il se consacrait à l'étude) battit des paupières en l'entendant frapper doucement à sa porte avant d'ouvrir. Il avait toujours les yeux vifs.

— Tsoldrin ? Désolée de vous déranger. Venez voir qui je vous amène !

Il la suivit dans le couloir et resta sur le seuil pendant qu'elle lui montrait du doigt l'homme debout auprès de la table supportant l'écran de lecteur de bande.

— Tu le connais ?

Tsoldrin Beychaé chaussa des lunettes (il était vieux jeu au point d'afficher son âge au lieu de le travestir) et observa son visiteur. Plutôt jeune, de longues jambes, les cheveux brun foncé (lissés en arrière et coiffés en queue de cheval), il avait un visage frappant, voire remarquable quoique assombri par ce duvet que le rasage superficiel ne réussit jamais à faire disparaître. Considérées isolément, ses lèvres étaient troublantes : elles étaient cruelles, arrogantes, et l'œil devait appréhender le visage tout entier pour que leur expression perde de sa sévérité ; d'autre part, l'observateur se voyait obligé de tenir compte du fait – à contrecœur, peut-être – que ses verres fumés ne parvenaient pas à dissimuler complètement ses grands yeux surmontés de sourcils fournis et qui, francs et directs, contribuaient à donner une impression d'ensemble plutôt plaisante.

— Il se peut que nous nous soyons rencontrés, mais je ne pourrais pas en jurer, énonça lentement Beychaé.

Il songeait qu'en effet il avait déjà vu cet homme ; malgré les lunettes noires, ce visage était d'une familiarité déconcertante.

— Il souhaite vous rencontrer, reprit la femme. J'ai pris la liberté de lui dire que c'était réciproque. Il pense que vous avez pu connaître son père.

— Son père ? dit Beychaé.

Ceci expliquait peut-être cela : l'individu pouvait présenter une ressemblance avec un homme qu'il avait jadis connu, ce qui justifierait le pressentiment étrange et passablement troublant qu'il éprouvait.

— Eh bien, voyons ce qu'il a à dire sur la question.

— Pourquoi pas ? répliqua la femme.

Ils se dirigèrent vers le centre de la bibliothèque. Beychaé se redressa. Depuis quelque temps, il avait tendance à se voûter, et cela ne lui avait pas échappé ; mais il était encore assez orgueilleux pour se présenter le dos droit devant un inconnu. Ce dernier se retourna à leur arrivée.

— Tsoldrin Beychaé, fit la femme, monsieur Staberinde.

— Très honoré, monsieur, dit Zakalwe.

Son visage aux traits contractés arborait une curieuse expression, concentrée et méfiante à la fois. Il prit la main du vieil homme.

La femme eut l'air surpris. Le visage âgé, ridé de Beychaé exprimait quelque chose d'indéchiffrable. Il restait là à dévisager son visiteur sans rien dire. Sa main reposait, inerte, dans celle du jeune

homme. Enfin :

— Monsieur... Staberinde, répondit-il simplement.

Puis il se tourna vers la femme en longue robe noire et lui dit :

— Merci.

— Pas de quoi, murmura-t-elle avant de s'éloigner à reculons.

Zakalwe comprit que Beychaé savait. Il fit demi-tour et se dirigea vers une allée, entre deux rayonnages chargés de livres, et vit que Beychaé le suivait, les yeux écarquillés par la perplexité. Il alla se tenir entre deux rayons et (comme s'il s'agissait d'une espèce de tic) se tapota l'oreille en disant à Beychaé :

— Je crois que vous avez dû connaître mon... ancêtre. Nous ne portons pas le même nom.

Sur ces mots, il ôta ses lunettes noires. Beychaé le contempla. Son expression ne changea pas.

— C'est possible, en effet, répondit-il en jetant un regard circulaire. (Puis il désigna une table et des chaises.) Je vous en prie, allons nous asseoir.

Zakalwe remit ses lunettes.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène, monsieur Staberinde ?

L'interpellé prit place de l'autre côté de la table, en face de Beychaé.

— En ce qui vous concerne, la curiosité. Quant à la raison de ma présence à Solotol... disons que j'ai ressenti le besoin urgent de voir la ville. Je suis, euh... en relation avec la Fondation Avant-garde ; il y a eu quelques changements au sommet. Je ne sais si vous en avez entendu parler.

Le vieil homme secoua négativement la tête.

— Non, je ne me tiens pas tellement au courant, ici.

— Je vois. (Zakalwe regarda autour de lui avec ostentation.) Je suppose que... (ses yeux revinrent se river à ceux de Beychaé) que ce n'est pas l'endroit rêvé pour communiquer, hein ?

Beychaé ouvrit la bouche pour répondre, puis prit l'air irrité et jeta un regard en arrière.

— Peut-être pas, en effet, acquiesça-t-il enfin. (Il se remit sur pied.) Veuillez m'excuser.

Il regarda s'éloigner le vieil homme et se força à rester assis à sa place.

Il contempla la bibliothèque. Que de livres anciens ! Ils dégageaient une odeur bien particulière. Que de mots calligraphiés, que de vies passées à griffonner, que d'yeux abîmés par la lecture ! Il ne comprenait pas qu'on puisse s'intéresser autant à l'étude.

— Maintenant ? entendit-il s'enquérir la femme.

— Et pourquoi pas ?

Il se retourna sur sa chaise pour voir Beychaé et son

accompagnatrice sortir d'entre deux rayonnages.

— Ma foi, monsieur Beychaé, le moment n'est peut-être pas très bien choisi...

— Pourquoi ? Les ascenseurs ne fonctionnent plus ?

— Si, mais...

— Alors, qu'est-ce qui nous en empêche ? Allons-y ; il y a trop longtemps que je n'ai pas vu la surface.

— Ah ! Bon, eh bien je vais prendre les dispositions nécessaires.

Elle eut un sourire hésitant, puis s'éloigna.

— Eh bien, Z... euh, Staberinde. (Beychaé se rassit et s'excusa d'un sourire.) Nous allons faire un petit voyage à la surface, d'accord ?

— Mais oui, pourquoi pas ? répondit-il prudemment, en se gardant bien d'avoir l'air trop enthousiasmé. Tout va bien pour vous, monsieur Beychaé ? J'ai entendu dire que vous aviez pris votre retraite.

Ils parlèrent de choses et d'autres pendant quelques minutes, puis une jeune femme blonde sortit des rayonnages, les bras chargés de livres. Elle battit plusieurs fois des paupières en le voyant, puis s'approcha de Beychaé par-derrière. Ce dernier leva les yeux et lui sourit.

— Ah ! Ma chère, je vous présente monsieur... Staberinde. (Il lança à Zakalwe un sourire embarrassé.) Mon assistante, Ubrel Shiol.

— Enchanté, fit-il en inclinant la tête en guise de salut.

Merde ! se dit-il.

La demoiselle Shiol empila ses livres sur la table et posa la main sur l'épaule de Beychaé, qui à son tour la couvrit de ses doigts fins.

— J'ai cru comprendre que nous allions nous rendre en ville, dit la jeune femme. (Elle regarda le vieil homme en lissant d'une main sa robe blousante toute simple.) Tout cela est bien précipité.

— C'est vrai, reconnut Beychaé en levant vers elle un visage souriant. Sachez que les vieux messieurs conservent la faculté de surprendre, à l'occasion.

— Il y fera froid, répliqua-t-elle en se dégageant. Je vais vous chercher des vêtements chauds.

Beychaé la regarda s'en aller.

— Elle est merveilleuse, dit-il. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle.

— Je comprends, répondit Zakalwe.

Tu le sauras peut-être bientôt, songea-t-il.

Il fallut une heure pour qu'on leur arrange un voyage à la surface. Beychaé semblait tout excité. Ubrel Shiol l'obligea à s'habiller chaudement, troqua sa robe contre une combinaison et releva ses cheveux. Ils empruntèrent la même voiture ; Mollen conduisait. Tous trois prirent place sur la spacieuse banquette arrière, et la femme en

robe noire s'assit en face d'eux.

Ils émergèrent enfin du tunnel et débouchèrent en pleine lumière ; devant eux, une vaste cour tapissée de neige, fermée par un grand portail grillagé. La voiture franchit les portes sous l'œil de gardes armés avant de s'engager sur une bretelle conduisant à l'autoroute la plus proche. Elle s'arrêta au carrefour.

— Y a-t-il quelque part une fête foraine, en ce moment ? interrogea Beychaé. J'ai toujours beaucoup aimé le bruit et l'agitation des fêtes foraines.

Zakalwe se rappela qu'une espèce de cirque itinérant avait dressé le camp dans une prairie au bord du fleuve Lotol, et proposa qu'on s'y rende. Mollen pointa le nez de la voiture vers l'immense boulevard pratiquement désert.

— Des fleurs, fit-il brusquement.

Les trois autres le regardèrent.

Le bras posé sur le dossier, derrière Beychaé et Ubrel Shiol, il effleura la chevelure de cette dernière, délogeant la pince qui la retenait. Il éclata de rire et récupéra l'objet sur la lunette arrière. La manœuvre lui avait permis de jeter un coup d'œil derrière eux.

Un gros véhicule à chenilles les suivait.

— Des fleurs, monsieur Staberinde ? s'enquit la femme en robe noire.

— Je voudrais acheter des fleurs, répondit-il. (Souriant, il regarda alternativement les deux femmes, puis frappa dans ses mains.) Pourquoi pas ? Mollen, au Marché aux Fleurs ! (Il se laissa aller contre le dossier en souriant béatement, puis se redressa, l'air tout contrit.) Si ça ne pose pas de problème, dit-il à l'intention de la femme.

— Bien sûr que non, fit cette dernière en souriant. Mollen, vous avez entendu ?

La voiture tourna pour emprunter une autre route.

Une fois au Marché aux Fleurs, parmi les éventaires devant lesquels se bousculait une foule affairée, il acheta des fleurs qu'il offrit aux deux femmes.

— Voilà la fête foraine ! fit-il en indiquant le fleuve près duquel les tentes étincelaient et les hologrammes tourbillonnaient.

Ils prirent le ferry du Marché aux Fleurs, ainsi qu'il l'avait espéré. C'était une toute petite plate-forme qui ne pouvait emporter qu'une seule voiture à la fois. Il jeta un coup d'œil en arrière au véhicule à chenilles contraint d'attendre sur la rive.

Ils atteignirent l'autre bord et se dirigèrent vers la fête. Beychaé bavardait, se remémorait les fêtes de sa jeunesse au bénéfice d'Ubrel Shiol.

— Merci pour les fleurs, monsieur Staberinde, fit la femme assise

sur la banquette en face de lui en les portant à son visage pour s'imprégner de leur parfum.

— Tout le plaisir est pour moi.

Zakalwe se pencha, passa le bras devant Shiol, qui était assise entre eux, et tapota l'épaule de Beychaé pour attirer son attention sur une superstructure de manège qui tournoyait dans le ciel au-dessus des toits environnants. La voiture fit halte à un carrefour commandé par des feux de circulation.

Il passa à nouveau le bras devant Shiol, défit une fermeture à glissière avant qu'elle n'ait eu le temps de comprendre ce qui se passait et en sortit l'arme qu'il y avait repérée. Il jeta un regard au revolver et se mit à rire, comme s'il s'agissait d'une malencontreuse erreur, puis visa et tira dans la vitre qui les séparait de la tête de Mollen.

La vitre vola en éclats. Déjà il l'enfonçait à coups de pied et se propulsait vers le siège avant, une jambe tendue. Son pied traversa le verre en mille morceaux et frappa la tête du chauffeur.

La voiture fit un bond en avant, puis cala. Mollen s'effondra derrière le volant.

Le silence abasourdi des trois autres dura juste assez longtemps pour lui permettre de crier :

— Capsule, à moi !

En face de lui, la femme entra en mouvement ; sa main lâcha les fleurs et, se portant à sa ceinture, glissa dans un pli de sa robe. Il lui expédia un coup de poing dans la mâchoire et sa tête heurta violemment la partie intacte de la vitre, derrière elle. Puis il pivota et s'accroupit contre la portière tandis que la femme s'affalait, inconsciente, sur le sol à côté de lui et que les fleurs se répandaient dans tout l'arrière de la voiture. Il releva les yeux vers Beychaé et Shiol. Tous deux en étaient restés bouche bée.

— Changement de programme, leur dit-il en ôtant ses lunettes noires avant de les jeter sur le plancher.

Il les entraîna dehors. Shiol hurlait. Il la projeta contre l'aile arrière de la voiture.

Beychaé retrouva sa voix.

— Zakalwe, mais qu'est-ce que tu... ?

— Elle avait ça sur elle, Tsoldrin ! lui répondit-il en criant et en brandissant l'arme.

Ubrel mit à profit la seconde pendant laquelle l'arme ne fut plus braquée sur elle pour lui expédier un coup de pied qui visait sa tête. Il l'esquiva, laissa la jeune femme tourner sur elle-même puis lui assena une forte claque en travers du cou. Elle s'écroula. Les fleurs qu'il lui avait données roulèrent sous la voiture.

— Ubrel ! cria Beychaé d'une voix stridente en se laissant tomber

à genoux aux côtés de la jeune femme. Zakalwe ! Que lui as-tu... ?

— Tsoldrin..., commença-t-il.

Mais à ce moment-là la portière s'ouvrit à la volée côté conducteur et Mollen se jeta sur lui. Tous deux traversèrent la route en titubant et tombèrent dans le caniveau ; le revolver lui échappa et glissa sur le revêtement en tournoyant.

Il se retrouva coincé contre le trottoir ; le chauffeur l'écrasait de son poids et lui empoignait les revers d'une main tandis que l'autre s'élevait au-dessus de sa tête ; le synthétiseur de voix se balançait au bout de son cordon et un poing tout couturé de cicatrices vint à la rencontre de son visage.

Il feinta, se jeta de côté et bondit sur ses pieds au moment où le poing de Mollen entra en contact avec les pavés du trottoir.

— Bonjour, fit l'appareil vocal de Mollen en tombant sur la route avec un bruit métallique.

Zakalwe voulut s'assurer sur ses jambes et lui décocher un coup de pied en pleine tête, mais il était déséquilibré. Mollen lui attrapa le pied de sa main valide. Il ne put se dégager qu'en pivotant sur lui-même.

— Ravi de faire votre connaissance, dit l'appareil en recommençant à se balancer tandis que Mollen se relevait en secouant la tête.

Il lança un nouveau coup de pied vers la tête du chauffeur.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? fit la machine comme l'homme paraît le coup et se ruait en avant.

Zakalwe plongeait, dérapa sur le revêtement de la chaussée, fit une roulade et se retrouva debout.

Mollen lui faisait face ; il avait la gorge en sang. Il vacilla, puis parut se rappeler quelque chose et passa la main dans sa tunique.

— Je suis là pour vous aider, annonça l'appareil vocal.

Zakalwe se précipita et abattit son poing sur la tête de Mollen au moment où celui-ci se retournait en sortant un petit revolver de son vêtement. Trop loin du chauffeur pour s'en emparer, il pivota encore et lança un pied qui vint heurter l'arme, forçant l'autre à relever son poing. L'homme aux cheveux gris recula en chancelant et se frotta le poignet, l'air de souffrir.

— Je m'appelle Mollen. Je ne peux pas parler.

Il avait espéré que son coup ferait sauter l'arme de la main de son agresseur, mais il n'en fut rien. Alors il se rendit compte qu'il tournait le dos à Beychaé et à la jeune femme inconsciente ; tandis que Mollen pointait son arme sur lui, il resta un instant sur place à osciller de droite à gauche de sorte que le chauffeur, qui recommençait à secouer la tête, suivait le mouvement en balançant son arme.

— Ravi de faire votre connaissance.

Il plongea dans les jambes de Mollen. Et obtint le résultat escompté.

— Non, merci.

Ils s'écrasèrent sur le rebord du trottoir.

— Excusez-moi...

Il leva le poing dans l'intention de le frapper de nouveau à la tête.

— Pouvez-vous me dire où cela se trouve ?

Mais Mollen roula sur lui-même et son poing ne rencontra que le vide. Son adversaire se dégagea et faillit l'assommer d'un coup de tête. Il dut rentrer la tête dans les épaules et se cogna contre les pavés.

— Oui, s'il vous plaît.

La tête pleine d'éclairs lumineux, les oreilles carillonnantes, il écarta les doigts et les pointa vers l'endroit où, au jugé, devaient se trouver les yeux de Mollen. Il perçut un contact humide et le chauffeur hurla.

— Je ne peux vous répondre.

Il se remit d'un bond sur pied en se servant de ses deux mains et en profita pour expédier à Mollen une bonne ruade.

— Merci.

Son pied s'écrasa sur la tête de Mollen.

— Voulez-vous répéter, je vous prie ?

Mollen roula lentement dans le caniveau et ne bougea plus.

— Quelle heure est-il ? Quelle heure est-il ? Quelle heure est-il ?

Revenu sur le trottoir, Zakalwe se redressa tant bien que mal.

— Je m'appelle Mollen. Que puis-je pour vous ? Vous n'avez pas le droit d'entrer. Ceci est une propriété privée. Où allez-vous comme ça ? Arrêtez ou je tire. L'argent n'a pas d'importance. Nous avons des amis puissants. Pouvez-vous m'indiquer le téléphone le plus proche ? Tu vas voir si je vais te baiser plus fort, salope ; tiens, prends ça !

Zakalwe écrasa sous son pied le synthétiseur vocal.

— Graaap ! Absence de composants réparables par l'utilisât...

Une nouvelle pression du pied le fit taire définitivement.

Il regarda Beychaé qui, accroupi à côté de la voiture, tenait entre ses mains la tête d'Ubrel Shiol, posée sur ses genoux.

— Zakalwe ! Espèce de fou furieux ! cria-t-il d'une voix aiguë.

Zakalwe s'épousseta et regarda en direction de l'hôtel.

— Tsoldrin, énonça-t-il calmement. C'est un cas d'urgence.

— Qu'as-tu fait ?

Les yeux écarquillés, une expression atterrée au visage, Beychaé le regardait en hurlant ; ses yeux allèrent de la forme inerte de Shiol à celle de Mollen, puis firent un détour par les pieds immobiles et tout entourés de fleurs de la femme évanouie dans la voiture, avant de revenir se fixer sur la gorge de Shiol, qui portait déjà des marques de contusions.

Zakalwe leva les yeux vers le ciel et aperçut un petit point noir. Soulagé, il se retourna vers Beychaé.

— Ils allaient te tuer, lui dit-il. On m'a envoyé pour les en empêcher. Il nous reste environ...

Un bruit retentit derrière les immeubles qui leur cachaient le fleuve et le Marché aux Fleurs : une détonation suivie d'un chuintement. Les deux hommes regardèrent le ciel ; une explosion de lumière s'épanouit autour du point noir de plus en plus volumineux qui était en réalité la capsule, au bout d'une tige descendant derrière les bâtiments, en direction du Marché. La capsule traversa l'efflorescence incandescente qui suivit, parut s'ébranler, puis une lance lumineuse en partit et suivit le même chemin, comme pour y répondre.

Au-dessus du Marché aux Fleurs, le ciel s'embrasa ; la route tressauta sous leurs pieds, un craquement terriblement sonore se fit entendre sur la route et se répercuta sur les falaises qui surmontaient la ville construite en pente.

— Il nous *restait* environ une minute, reprit-il hors d'haleine, avant le départ. (La capsule, cylindre de ténèbres de quatre mètres de diamètre, descendit en piqué et heurta violemment le revêtement. Ses écrouilles s'ouvrirent et Zakalwe en retira un très gros fusil dont il manipula les réglages.) Maintenant, il ne nous reste plus rien du tout.

— Zakalwe ! proféra Beychaé d'une voix qu'il maîtrisait à nouveau. Serais-tu devenu fou ?

Une espèce de cri déchirant résonna dans le ciel de la ville, un peu plus loin au-dessus du canyon. Tous deux virent venir vers eux, à toute allure, un objet dont les formes élancées s'enflaient à mesure qu'il descendait dans les airs.

Zakalwe cracha dans le caniveau, leva le fusil à plasma, visa sa cible de plus en plus rapprochée et fit feu.

Un éclair lumineux sortit du canon et bondit vers le ciel. L'appareil volant émit une bouffée de fumée et s'écarta en virant, laissant derrière lui un sillage hélicoïdal de débris avant d'aller s'écraser plus bas dans le canyon avec un hurlement qui se mua bientôt en un roulement de tonnerre dont les échos se répandirent dans toute la ville.

Zakalwe reporta son regard sur le vieil homme.

— Quelle était la question, déjà ?

V

Le tissu noir de la tente était tendu au-dessus de lui, et pourtant il voyait le ciel au travers, un ciel d'un bleu dégradé, comme en plein jour, et lumineux aussi, mais également noir, puisqu'il percevait derrière tout ce bleu nonchalant une obscurité plus épaisse qu'à l'intérieur de la tente, une noirceur où brûlaient des soleils épars, infimes feux follets dans les déserts glacés, ténébreux et vides de la nuit.

Un sombre bouquet d'étoiles vint à sa rencontre, le cueillit doucement entre ses vastes doigts tel un fruit délicat et bien mûr. Dans cet engloutissement immense il se sentit en sécurité jusqu'au délire et vit alors que dans un instant – un seul instant, et au prix du plus dérisoire des efforts – il allait peut-être tout comprendre, sans en avoir aucun désir. Il avait l'impression qu'une sorte de formidable machinerie susceptible d'ébranler des galaxies entières et dissimulée en permanence sous la surface de l'univers venait d'établir une espèce de contact avec lui et l'éclaboussait de sa puissance.

Il était sous une tente. Assis en tailleur, les yeux fermés. Il y avait maintenant des jours et des jours qu'il était dans cette position. Il portait une robe ample, comme celles du peuple nomade. Son uniforme était soigneusement plié à un mètre derrière lui. Ses cheveux étaient coupés court, ses joues ombrées de barbe, et sa peau luisait de transpiration. Il avait parfois la sensation de se trouver à l'extérieur de lui-même et de contempler son propre corps, assis là, sur ces coussins, sous ce toit de tissu noir. Son visage était assombri par les poils qui en perçaient la peau ; mais par compensation il paraissait également plus clair sous l'effet de la sueur qui reflétait la lumière de la lampe et de la lueur tombant du trou ménagé dans le toit pour laisser s'échapper la fumée. Cette symbiose contradictoire, cette concurrence provoquant la stase l'amusaient. Il réintégrait son corps, ou bien s'en éloignait davantage, pénétré d'une sensation de justesse au plus profond des choses.

L'intérieur de la tente était sombre et empli d'une atmosphère pesante, à la fois suave et confinée ; lourde de parfum, chargée de fumée d'encens. Tout ici était suave, profus, abondamment orné ; les tentures étaient épaisses, tissées d'innombrables couleurs ainsi que de

fil de métal précieux. Le tapis évoquait un champ de blés dorés, les coussins rembourrés et parfumés et les couvertures au moelleux langoureux composaient un paysage aux motifs fabuleux sous les sombres ondulations du toit. Des encensoirs miniatures fumaient paresseusement et de petites bassinoires gisaient çà et là, éteintes ; des boîtes à feuilles-de-rêve, des calices de cristal, des coffrets incrustés de pierres précieuses et des livres à fermoir métallique étaient disséminés de part et d'autre du paysage de tissu mouvant comme autant de temples scintillant sur la plaine.

Mensonges. La tente était nue et il était assis sur un sac bourré de paille.

La fille le regarda bouger. C'était un mouvement hypnotique, à peine perceptible tout d'abord, mais, une fois qu'on l'avait vu, une fois que l'œil s'y était accoutumé, il devenait parfaitement évident et tout à fait fascinant. Il remuait à partir de la taille, en rond, ni vite ni lentement, sa tête décrivant un cercle aplati. La fille compara ce mouvement à celui de la fumée, parfois, lorsqu'elle commence à se tordre en s'élevant vers le toit d'une tente. Les yeux de l'homme semblaient compenser cette rotation subtile et ininterrompue et amorcer de petits frémissements derrière ses paupières brun-rose.

La tente était juste assez haute pour que la fille s'y tînt debout. Elle était plantée à un carrefour, en plein désert, là où deux pistes venaient se croiser sur l'océan de sable. Autrefois, il y aurait eu là un bourg, voire une ville, mais le point d'eau le plus proche se trouvait à trois jours de là. La tente était dressée à cet endroit depuis quatre jours et y resterait encore deux, peut-être trois jours, selon le temps que l'homme passerait encore endormi sous l'influence des feuilles-de-rêve. Elle prit une cruche sur un petit plateau et emplit d'eau une coupe. Puis elle s'approcha de lui, porta le récipient à ses lèvres, plaça une main sous son menton et l'inclina précautionneusement.

L'homme but sans interrompre son mouvement. Puis, après avoir bu la moitié de l'eau de la coupe, il se détourna. Elle prit un linge et lui tamponna le visage afin d'en éponger un peu la sueur.

Élu, se disait-il. Élu, Élu, Élu. Une longue route menant à un lieu étrange. Guidé l'Élu à travers le désert brûlant et les tribus démentes peuplant les terres mortes, vers les prairies luxuriantes et les flèches étincelantes du Palais Parfumé juché sur la falaise. Il avait bien droit à un peu de repos.

La tente gît entre les routes qu'emprunte le commerce, retournée de manière à présenter à l'extérieur son côté intérieur, à cause de la saison, et dans la tente est assis un homme, un soldat rescapé d'innombrables guerres, balafré, endurci, brisé puis rétabli pour se briser encore et se rétablir à nouveau, réparé, remis en état... Et pour une fois, voilà qu'il avait oublié toute prudence, baissé sa garde,

abandonné son esprit à une drogue puissante et folle, et son corps aux soins protecteurs d'une jeune fille.

Cette dernière, dont il ignorait le nom, appliquait de l'eau contre ses lèvres et un linge frais contre son front. Il se remémora une fièvre, survenue il y avait cent ans et plus, mille ans et plus, ainsi que les mains d'une autre fille, fraîches et tendres, des mains qui apaisaient et aplanissaient. Il entendit à nouveau les oiseaux de la pelouse pousser leur cri aigu dans le parc de la grande maison, posée au milieu d'un domaine lui-même niché au creux d'un méandre du fleuve ; une oasis de tranquillité dans le paysage vivant de ses souvenirs.

Lourde comme la torpeur, la drogue cheminait en lui en serpentant et se dénouant tour à tour, flot répandant un ordre aléatoire. (Il revit une plage de galets, sur la rive du fleuve, où le courant incessant des eaux déposait limon, sable, gravier, petits cailloux, pierres plus grosses et rochers en respectant une progression linéaire en taille et en poids, agençant – sous l'action de sa pesanteur liquide et constante – le matériau élémentaire selon une courbe, comme une distribution représentée sous forme de graphe.)

La fille regardait et attendait, paisiblement sûre que l'étranger avait adopté cette drogue comme l'aurait fait l'un des siens, sûre que, sous son influence, il avait lui-même trouvé la paix. Elle espérait avoir devant elle, ainsi que le lui promettaient les apparences, un homme exceptionnel, et non un homme ordinaire, car elle pourrait alors en déduire que la race nomade à laquelle elle appartenait n'était pas la seule race forte, comme ses représentants aimaient à le croire.

Elle avait craint que la drogue ne se révélât trop puissante pour lui et qu'il ne volât en éclats comme ces pots portés au rouge au cours de leur cuisson et qu'on plonge ensuite dans l'eau ; c'était le sort qu'avaient subi d'autres étrangers avant lui, des étrangers qui, dans leur vanité, avaient cru que la feuille-de-rêve ne représenterait qu'un épisode sans conséquence dans leur petite existence pénétrée d'autocomplaisance. Lui ne l'avait pas combattue. Pour un soldat habitué à se battre, il avait fait montre d'une rare perspicacité en se contentant de se rendre sans lutter, en se pliant simplement aux directives de la drogue. Chez un non-initié, elle trouvait cela admirable. Les conquérants ne montreraient certainement pas une telle souplesse dans leur force.

Même dans leurs rangs, il y avait des jeunes gens (souvent les plus remarquables par ailleurs) incapables d'accepter les présents écrasants de la feuille-de-rêve, et qui pénétraient alors dans un cauchemar de courte durée entrecoupé de cris et de bégaiements, appelant avec force miaulements le sein de leur mère, vidant vessie et intestins, pleurant et hurlant au vent du désert leurs peurs les plus abjectes. À la dose contrôlée qui avait fini par constituer le rituel, la

drogue était rarement fatale, mais il n'en allait pas de même de ses effets à retardement ; plus d'un jeune brave avait préféré la lame qui plonge dans le ventre à la honte de s'avouer vaincu par une simple feuille.

Quel dommage, songea-t-elle encore, que cet homme ne fût point de sa race ; il aurait pu faire un bon mari, engendrer nombre de fils vigoureux et de filles astucieuses. Les mariages se nouaient fréquemment sous la tente à feuille-de-rêve, et elle avait tout d'abord considéré comme une insulte qu'on lui demande de guider l'étranger tout au long de ses jours-de-rêve. Puis elle avait acquis la conviction que c'était en réalité un honneur, que l'homme avait rendu un fier service à son peuple et qu'on lui permettrait ensuite de choisir parmi les jeunes novices de la tribu lorsque viendrait le moment de les mettre à l'épreuve.

Et lorsqu'il avait absorbé la drogue, il avait insisté pour recevoir la quantité normalement réservée aux soldats âgés ainsi qu'aux matriarques ; pas question qu'il se contente d'une dose pour enfant. Elle le regarda décrire ses cercles en fléchissant continuellement la taille, comme s'il cherchait à remuer une chose contenue dans son cerveau.

Au bord de ces routes, auprès des signes croisés que formaient ces deux lignes uniques usées par l'échange, le commerce et le passage du savoir ; fines pistes dans la poussière, pâles marques sur la page brune du désert. La tente était plantée au milieu de l'Été, et sa face blanche était donc tournée vers l'extérieur tandis que l'autre, la noire, était à l'intérieur. En Hiver, elle était inversée.

Il s'imaginait sentir son cerveau tourner lentement dans son crâne.

Dans la tente blanche qui était en réalité noire, et noire et blanche à la fois, près du croisement dans le désert, passagère noire/blanche telle la feuille morte avant que le vent ne se mette à souffler, frémissant dans la brise sous cette vague arrêtée que dessinait la circonférence de pierre des montagnes, coiffées de neige et de glace comme une écume figée dans l'air raréfié des hauteurs.

Il s'en fut, abandonna la tente qui décrut rapidement derrière lui jusqu'à se réduire à un point noir entre les minces pistes tracées dans la poussière ; les montagnes défilèrent à toute allure sur un côté, ocre surmonté de blanc ; puis pistes et tente disparurent, les montagnes rapetissèrent, les glaciers et les neiges affamées de l'été prirent l'aspect de griffes blanches sur le fond gris du roc ; l'arc de cercle se rétrécit, comprimant le spectacle qui s'offrait à ses yeux, de sorte que sous lui le globe se mua en rocher coloré, grosse pierre, petit caillou, gravier, grain de sable, particule de poussière-limon, avant de se perdre dans la tempête de sable qu'était cette gigantesque loupe rotative, leur

bercaïl à tous, laquelle se ramena elle-même à un point à la surface d'une frêle bulle n'englobant que le vide, lié à l'écheveau de ses semblables par une substance, une structure qui n'était qu'une expression légèrement différente du néant.

Vinrent d'autres points. Puis tous disparurent. Les ténèbres se mirent à régner.

Lui était toujours là.

En dessous de tout cela, lui avait-on dit, se trouvaient d'autres choses. D'après Sma, il suffisait de penser en sept dimensions pour voir l'univers entier sous la forme d'une ligne qui court à la surface d'un tore, commence en un point puis devient cercle en naissant, prend de l'ampleur, remonte à l'intérieur du tore, passe par-dessus son sommet, s'évase vers l'extérieur avant de se relâcher, de retomber à l'intérieur et de se contracter. D'autres avaient disparu avant lui, d'autres viendraient après (les sphères plus grandes / plus petites en dedans / en dehors de leur propre univers, vu en quatre dimensions). Des échelles temporelles différentes vivaient à l'extérieur et à l'intérieur du tore ; certains univers poursuivaient leur expansion à l'infini, d'autres duraient moins longtemps qu'un battement de cils.

Mais tout cela était trop. Cela comportait trop d'implications pour revêtir encore de l'importance. Il fallait qu'il se concentre sur ce qu'il savait, ce qu'il était, ce qu'il était devenu, pour le moment au moins.

Il trouva un soleil, une planète en dehors de toute cette existence, et s'y laissa tomber, sachant que c'était là la source de tous ses rêves et de tous ses souvenirs.

Il partit en quête de sens et ne trouva que des cendres. Où ai-je mal ? Eh bien, là, justement. Un pavillon d'été en ruine, éventré, calciné. Pas trace de chaise.

Parfois, et c'était le cas à présent, la banalité de tout cela lui coupait le souffle. Il fit une pause pour vérifier, car il y avait des drogues qui vous faisaient cet effet-là : elles vous coupaient le souffle. Mais non, il respirait toujours. Son organisme était probablement équipé pour maintenir cet état de fait quoi qu'il arrive, mais la Culture (que le Chaos la bénisse deux fois !) l'avait pourvu d'un programme complémentaire, pour ne rien laisser au hasard. C'était de la triche, pour ces gens (il vit la fille en face de lui et la contempla à travers des paupières plus qu'aux trois quarts closes qu'ensuite il referma hermétiquement), mais après tout, tant pis ; il leur avait rendu un service, même s'ils n'en prenaient pas toute la mesure, et c'était maintenant à leur tour de faire quelque chose pour lui.

Mais dans de nombreuses civilisations, comme le lui avait fait un jour remarquer Sma, le trône était le symbole ultime. Siéger en pleine gloire, voilà la plus haute expression du pouvoir. Tout le reste vient alors à vous bien bas, souvent courbé en deux, reculant fréquemment

et quelquefois à plat ventre (bien que ce soit invariablement mauvais signe, à en croire les sacro-saintes statistiques de la Culture) ; et siéger, perdre un peu de son animalité par la grâce de cette posture non sollicitée d'un point de vue évolutionniste, c'était avoir le pouvoir d'utiliser.

Il existait quelques petites civilisations – à peine plus que des tribus, avait dit Sma – où l'on dormait assis, dans des fauteuils à dormir spécialement conçus à cet effet, car on croyait que s'allonger c'était mourir (ne trouvait-on pas les morts inmanquablement étendus ?).

Zakalwe (était-ce vraiment là son nom ? Il rendait subitement un son étrange et étranger dans son souvenir), Zakalwe, disait Sma, j'ai visité un endroit (comment en étaient-ils arrivés là ? Qu'est-ce qui avait bien pu le pousser à lui parler de cela ? Avait-il bu ? Baissé sa garde, encore une fois ? Sans doute avait-il tenté de séduire Sma et fini sous la table, comme d'habitude), Zakalwe, j'ai un jour visité un endroit où l'on exécutait les gens en les faisant asseoir sur une chaise. Ce n'était pas de la torture – qui n'a rien que de très banal ; chaises et lits étaient la règle lorsqu'il s'agissait de réduire les gens à l'impuissance et de les immobiliser, de leur infliger des souffrances ; non, la chaise en question était prévue pour tuer celui qui s'y asseyait. Pour cela – crois-moi si tu le peux – deux méthodes : soit on les gazait, soit on faisait circuler dans leur corps des courants électriques à voltage très élevé. Une boulette jetée dans un récipient caché sous le siège, sorte de parodie grotesque de la chaise percée, produisait un gaz mortel ; ou bien on les coiffait d'un casque avant de leur plonger les mains dans un quelconque liquide conducteur afin de leur griller le cerveau.

Et tu veux savoir le plus fort ?

Mais oui, Sma, vas-y, dis-moi le plus fort.

Ce même état avait une loi qui interdisait (et je cite !) « les châtiments cruels et inusités » ! Tu te rends compte ?

Il se mit à décrire des cercles autour de la planète, si loin de tout cela.

Puis il descendit en piqué vers la surface, fendant l'air jusqu'au sol.

Il y trouva l'enveloppe vide d'une demeure qui ressemblait à un crâne oublié ; il y trouva le pavillon d'été en ruine, comme un crâne éclaté. Il y trouva le bateau de pierre, image désertée d'un crâne. C'était un faux. Jamais il n'avait navigué.

Il vit un autre vaisseau, un navire ; cent mille tonnes de potentiel destructif figé dans la représentation desséchée de sa propre désuétude, tendu vers l'extérieur par toutes ses couches hérissées : primaire, secondaire, tertiaire, antiaérienne, restreinte...

Il décrivit un cercle puis tenta une approche, visa sa cible...

Mais il y avait trop de couches ; elles eurent raison de lui.

Il fut rejeté vers l'extérieur et dut encore une fois se contenter de tourner autour de la planète ; et ce faisant, il vit la Chaise, et le Chaisier – mais pas celui auquel il avait pensé jusqu'alors. L'autre Chaisier, le vrai, celui à qui il devait constamment revenir, à travers tous ses souvenirs – dans toute sa splendeur horrible.

Mais il y avait des choses par trop insoutenables.

Des choses qu'on ne pouvait décidément pas supporter.

Maudits, maudits soient les autres. Maudit soit le fait qu'on doive exister à côté d'eux.

Mais revenons à la fille. (Pourquoi fallait-il donc qu'il y ait les autres ?)

Peut-être n'avait-elle en effet que peu d'expérience en tant que guide, mais, de par le fait même qu'il était étranger, c'était à elle qu'on avait confié le sort de l'homme : on la considérait comme la meilleure de ceux qui n'avaient pas encore été mis à l'épreuve. Mais elle allait leur montrer. Après cela, peut-être penserait-on déjà à elle pour les Matriarques.

Un jour elle serait à leur tête. Elle le sentait jusque dans ses os. Ces os qui lui faisaient mal quand elle voyait un enfant tomber ; la douleur qu'elle ressentait dans ses os d'enfant quand elle voyait quelqu'un s'écrouler brutalement sur le sol, cette douleur-là serait son guide au moment de prendre en charge la politique de la tribu et ses tribulations. Elle l'emporterait. Comme cet homme, assis là devant elle, mais d'une autre manière. La force intérieure aussi, elle l'avait. Elle conduirait son peuple ; cette certitude était comme un enfant qu'elle portait en elle et qui grandissait. Elle dresserait les siens contre l'envahisseur ; elle leur montrerait leur hégémonie fugace sous son véritable aspect : celui d'une piste secondaire auprès de la route tracée dans le désert, la route qui était leur destinée. Le peuple qui vivait au-delà de la plaine, sur la falaise, dans ce palais parfumé où régnait la corruption, tomberait sous leur coupe. La puissance et la sagacité des femmes, la puissance et la bravoure des hommes – ces épines du désert – écraseraient le peuple-pétale décadent des falaises. Alors les sables leur appartiendraient à nouveau. Des temples seraient érigés en son nom à elle.

Mensonges. La fille était jeune et ne savait rien des pensées de la tribu, ni de sa destinée. Elle était le rebut qu'on lui avait jeté en pâture afin d'adoucir son passage dans ce qu'ils croyaient être son rêve-de-mort. Le sort de son peuple vaincu importait peu aux yeux de cette fille ; on avait substitué à l'ancien héritage des notions de prestige et quelques gadgets.

Qu'elle rêve donc. Il se laissa aller à la tranquille frénésie de la

drogue.

Une connexion se faisait là où le point d'extinction de la mémoire rencontrait le temps-lumière issu d'un autre lieu, et il n'était pas encore tout à fait certain de l'avoir dépassée.

Il s'efforça de distinguer à nouveau la grande maison, mais elle était masquée par la fumée et les fusées éclairantes. Il se tourna alors vers le grand cuirassé arrimé en cale sèche, mais celui-ci refusait de s'agrandir. C'était un gros vaisseau de guerre, ni plus ni moins, et il n'arrivait pas à aller jusqu'au fond de la signification que ce bâtiment aurait dû prendre pour lui.

Il n'avait rien fait d'autre qu'escorter l'Élu à travers les terres désolées pour le conduire au Palais. Pourquoi avaient-ils voulu que l'Élu se joigne à la cour ?

Cela paraissait absurde. La Culture n'avait pas foi en ces inepties surnaturelles, superstitieuses. Et pourtant, elle lui avait donné l'ordre de faire en sorte que l'Élu parvienne sain et sauf à la Cour, malgré les mésaventures multiples et variées qui étaient venues se mettre en travers de leur chemin.

Pour assurer la perpétuation d'une lignée corrompue. Pour prolonger le règne de la stupidité.

Enfin, ils avaient leurs raisons. Il n'y avait qu'à prendre l'argent et filer. Sauf que ce n'était pas à proprement parler d'argent qu'il s'agissait. Alors, que faire, mon garçon, que faire ?

Croire. Même s'ils méprisent la croyance. Faire. Agir, bien qu'ils se méfient de l'action. Je suis leur exécuteur de basses œuvres, comprit-il. Un héros d'emprunt. Et ils éprouvent suffisamment de dédain à l'égard des héros pour que ce statut vienne renforcer la confiance que je me porte.

Viens avec nous, fais ce que nous te disons de faire et que tu aurais envie de faire de toute façon (mais une envie encore plus brûlante), et nous te donnerons ce que tu n'aurais jamais pu obtenir autrement, quels que soient le temps et le lieu : la preuve incontestable que tes actes sont justes, que non seulement tu *t'amuses* immensément, mais que c'est également pour le bien commun. Alors profite-en.

Et il l'avait fait, il en avait profité, même s'il n'était pas toujours bien certain que ce soit pour les bonnes raisons. Mais cela n'avait aucune importance pour eux.

Amener l'Élu au Palais.

Il prit du recul par rapport à sa vie et ne ressentit aucune honte. Tout ce qu'il avait jamais fait, c'était parce qu'il y avait quelque chose à faire. Tu t'es servi de ces armes, qu'elles soient d'une espèce ou d'une autre. On te donnait un objectif, ou bien tu te le donnais à toi-même, et il fallait que tu tendes vers lui, quels que soient les obstacles

qui se dressaient sur ton chemin. Même la Culture était bien forcée de le reconnaître. La chose était formulée en termes de réalisations possibles étant donné le délai et le niveau d'avancement technologique, mais ils devaient bien avouer que tout cela était bien relatif, que tout était en continuelle fluctuation...

Il essaya subitement – dans l'espoir de le prendre par surprise – de revenir d'un seul coup à l'endroit où se trouvaient la demeure éventrée par la guerre, le pavillon d'été calciné et le bateau embourbé taillé dans la pierre... mais le souvenir refusait d'en supporter le poids, et il fut à nouveau rejeté, projeté tout tourbillonnant dans le néant, expédié au royaume de l'oubli, où régnaient les pensées délibérément non pensées.

La tente se dressait au point focal des deux pistes du désert. Blanche dehors, noire dedans, elle semblait être le reflet de ses vaticinations formées de croisements et de rencontres.

Hé, ho ! Ce n'est qu'un rêve.

Excepté que ce n'était pas un rêve, qu'il était parfaitement maître de lui et que, s'il ouvrait les yeux, il verrait la fille assise en face de lui qui le regardait fixement, l'air perplexe, il avait toujours su, sans la moindre hésitation, qui se trouvait à quel endroit et ce qui s'était passé à tel ou tel moment, et, d'une certaine façon, c'était ce que cette drogue avait de pire : elle vous permettait de vous rendre en n'importe quel endroit et à n'importe quelle époque – ce qui était tout de même le cas de nombreuses drogues –, mais en vous laissant rétablir le contact avec la réalité chaque fois que vous le désiriez réellement.

Comme c'est cruel, songea-t-il.

Finalement, la Culture avait peut-être vu juste ; tout à coup, il trouvait moins autocomplaisant, moins décadent de pouvoir synthétiser en soi, à n'importe quel moment, toutes les drogues ou combinaisons de drogues, ou presque.

Cette fille, comprit-il en une seconde atroce, ferait de grandes choses. Elle serait célèbre, respectée ; les membres de la tribu qui l'entourait commettraient des actes grandioses – et terribles –, et tout cela pour rien, car, quel que fût le terrible enchaînement d'événements qu'il avait mis en marche en emmenant l'Élu au Palais, la tribu ne survivrait pas. Ces gens étaient déjà morts. Déjà la marque qu'ils avaient laissée sur le désert de la vie s'effaçait, le sable la recouvrait, grain après grain, grain après grain... Il avait déjà contribué à la fouler aux pieds, même s'ils ne s'en étaient pas encore rendu compte. Ils comprendraient une fois qu'il serait parti. La Culture viendrait le prendre pour le déposer ailleurs, et cette aventure-là serait absorbée comme les autres dans le néant du sens ; et, tandis qu'il irait s'acquitter ailleurs d'une tâche similaire, il n'en resterait pas grand-chose.

En fait, il aurait très bien pu assassiner l'Élu : ce gamin était un imbécile, il n'avait que rarement tenu compagnie à quelqu'un d'aussi bête. Oui, ce jeune était un crétin, et il ne le savait même pas.

Il ne pouvait imaginer combinaison plus désastreuse.

Il repartit brusquement vers la planète qu'il avait jadis abandonnée.

S'en approcha un peu, fut repoussé au loin. Essayait à nouveau, mais sans réelle confiance en lui.

Fut rejeté à nouveau. Ma foi, il ne s'était guère attendu à autre chose.

Le Chaisier n'était pas la personne qui avait fabriqué la chaise, comprit-il en un éclair de lucidité. C'était et ce n'était pas lui. Il n'y avait point de dieux, nous dit-on, aussi suis-je responsable de mon propre salut.

Il avait déjà les yeux fermés ; pourtant, il les ferma encore.

Il se balançait en rond, sans savoir.

Mensonges ; il pleurait, criait, s'effondrait aux pieds dédaigneux de la fille.

Mensonges ; il continuait à se balancer en rond.

Mensonges ; il tombait sur la fille, les mains tendues, en quête d'une mère qui n'était pas là.

Mensonges.

Mensonges.

Mensonges.

Mensonges ; il se balançait toujours en rond, traçant son propre symbole personnel dans l'air entre le sommet de sa tête et le trou rempli de jour par où devait s'échapper la fumée de la tente.

Il sombra à nouveau vers la planète, mais la fille sous la tente noire/blanche approcha la main pour lui éponger le front et, par cet infime mouvement, parut balayer au loin son être...

(Mensonges.)

... Bien plus tard, il découvrit que, s'il avait escorté l'Élu jusqu'au Palais, c'était seulement parce que ce sale gamin était le dernier de sa lignée. Non seulement stupide mais en plus impuissant, l'Élu ne donna naissance à aucun fils vigoureux, nulle fille astucieuse (ainsi que la Culture le savait depuis le début), et les hargneuses tribus du désert déferlèrent une décennie plus tard avec à leur tête une Matriarque qui avait guidé la plupart des guerriers placés sous son commandement à travers le temps de la feuille-de-rêve, une femme qui avait vu le plus robuste et le plus étranger d'entre eux subir ses effets et en revenir indemne mais insatisfait, et qui avait appris par cette expérience que la vie dans le désert pouvait être autre chose que ce qui avait été pressenti dans les mythes et récits des aînés de sa tribu nomade.

3.

RÉMINISCENCE

Dix

Il adorait son fusil à plasma ; il s'en servait en véritable artiste. Avec cette arme-là, il savait peindre des tableaux figurant la destruction, composer des symphonies célébrant la démolition, écrire des élégies à la gloire de l'anéantissement.

Voilà les pensées qui lui traversaient la tête tandis que le vent soulevait les feuilles mortes à ses pieds, un vent auquel faisaient bravement face les vieilles pierres.

Ils n'avaient pas réussi à quitter la planète. La capsule avait été attaquée par... quelque chose. À voir les dégâts causés, il n'aurait su dire s'il s'agissait d'un rayon offensif ou d'une ogive quelconque qui aurait explosé dans le voisinage. Dans un cas comme dans l'autre, ils se retrouvaient impuissants. Accroché au revêtement de la capsule, il avait eu de la chance de s'être trouvé du côté opposé à la source de la décharge. S'il avait dû faire face à ce rayon, ou à cette ogive, il aurait péri.

Ils avaient également dû être touchés par une arme à effecteur de type rudimentaire, car le fusil à plasma semblait avoir fondu. Coincé entre sa combinaison et l'enveloppe de la capsule, le fusil s'était trouvé protégé de ce qui avait détruit la capsule proprement dite, mais il était devenu tout chaud et s'était mis à fumer ; quand ils avaient fini par toucher terre – Beychaé secoué mais indemne – et qu'il en avait ouvert les volets de maintenance, Zakalwe avait trouvé à l'intérieur une espèce d'amalgame fondu encore tiède.

S'il lui avait fallu un peu moins de temps pour convaincre Beychaé, peut-être... S'il s'était contenté d'assommer le vieux et de garder les palabres pour plus tard... Il avait mis trop de temps, et il leur en avait laissé trop. Chaque seconde aurait dû compter. Chaque milliseconde, chaque nanoseconde, bon sang ! Oui, beaucoup trop de temps.

— Ils vont te tuer ! avait-il hurlé. Ils te veulent soit de leur côté, soit dans la tombe. La guerre va bientôt éclater, Tsoldrin ; si tu ne te ranges pas dans leur camp, il va t'arriver malheur. Ils ne te permettront pas de rester neutre !

— C'est de la folie, répéta Beychaé en enserrant dans ses mains la tête d'Ubrel Shiol. (Les lèvres de la jeune femme laissaient échapper

un filet de salive.) Tu es fou, Zakalwe ; complètement fou.

Sur ce, il se mit à pleurer.

Il s'approcha du vieil homme, mit un genou en terre et lui montra l'arme qu'il avait prise à Shiol.

— Tsoldrin, pourquoi crois-tu qu'elle ait eu cela sur elle ? (Il posa la main sur l'épaule de son aîné.) Tu ne l'as donc pas vue faire quand elle a voulu me lancer ce coup de pied ? Tsoldrin, les bibliothécaires... les documentalistes... ne réagissent pas ainsi. (Il arrangea le col de la jeune femme.) Elle faisait partie de tes geôliers, Tsoldrin ; et c'est probablement elle qui t'aurait exécuté. (Il passa la main sous la voiture, en retira le bouquet de fleurs et les déposa délicatement sous la tête de la blonde avant d'en détacher les mains de Beychaé.) Tsoldrin, reprit-il, il faut partir maintenant. Elle s'en remettra.

Il disposa les bras de Shiol de manière plus naturelle. Comme elle était couchée sur le côté, elle ne risquait pas de s'étouffer. Puis il passa précautionneusement les mains sous les aisselles du vieillard et le remit lentement sur pied. Les paupières d'Ubrél Shiol s'ouvrirent ; elle aperçut les deux hommes qui se tenaient devant elle, murmura quelque chose et glissa une main sous sa nuque. Déséquilibrée par son étourdissement, elle entreprit de rouler sur elle-même ; la main réapparut, serrant entre ses doigts un petit objet cylindrique évoquant un stylo. Zakalwe sentit son compagnon se raidir ; la fille releva les yeux et, tout en tombant vers l'avant, essaya de viser la tête de Beychaé avec son laser miniature.

Ce dernier scruta ses yeux sombres au regard encore un peu vague, par-dessus l'extrémité du stylo laser, et ressentit une sorte de désorientation horrifiée. La fille s'efforçait de trouver une position stable afin de ne pas le rater. De ne pas *me* rater, songea-t-il. Pas Zakalwe, *moi*. Moi !

— Ubrél..., commença-t-il.

La fille retomba en arrière, vaincue par un évanouissement mortel.

Beychaé gardait les yeux obstinément baissés sur son corps gisant, inerte, sur la route. Puis il entendit prononcer son nom et sentit qu'on le tirait par la manche.

— Tsoldrin... Tsoldrin... Allez, viens, Tsoldrin.

— Zakalwe, c'était *moi* qu'elle visait, pas toi !

— Je sais, Tsoldrin.

— C'était moi qu'elle visait !

— Je sais. Viens maintenant, voilà la capsule.

— C'était moi...

— Oui, oui, je sais. Entre là-dedans.

Debout sur une pierre plate au faîte d'une petite montagne

entourée de sommets presque aussi hauts qu'elle et tous tapissés de forêts, il regardait les nuages gris filer au-dessus de sa tête. Il embrassa d'un regard vindicatif les flancs boisés et les curieux piliers et autres socles de pierre qui jalonnaient le sommet aplati. Le spectacle de pareils horizons lui donnait le vertige, après tout ce temps passé dans la cité-canyon. Il tourna le dos au panorama et retourna en zigzaguant entre les tas de feuilles mortes jusqu'à l'endroit où était assis Beychaé, à côté du fusil à plasma calé contre une grosse pierre ronde. La capsule se trouvait à une centaine de mètres de là, sous les arbres.

Il ramassa le fusil pour la cinq ou sixième fois et se remit à l'examiner.

Cela lui donnait envie de pleurer ; une si belle arme ! Chaque fois qu'il la reprenait en main, il espérait qu'elle se serait réparée, que la Culture l'avait équipée d'un quelconque dispositif d'autoréparation sans l'en informer, que les dégâts auraient disparu...

Le vent se mit à souffler ; les feuilles s'éparpillèrent. Il secoua la tête, exaspéré. Engoncé dans son pantalon matelassé et sa veste longue, Beychaé tourna la tête vers lui.

— Cassé ? s'enquit le vieil homme.

— Cassé.

L'irritation se peignit sur ses traits ; il agrippa l'arme par le canon, des deux mains, et la fit tourner au-dessus de sa tête. Puis il la lâcha, et elle s'enfonça sans cesser de tourbillonner dans les arbres qui poussaient à leurs pieds, avant de disparaître dans un bruissement de feuillages dérangés.

Il s'assit à côté de Beychaé.

Plus de fusil à plasma, plus qu'un seul pistolet. Une seule et unique combinaison, et sans doute aucun moyen d'utiliser ses fonctions anti-g sans révéler immédiatement leur position. Capsule détruite, pas trace du module, silence total du côté de sa boucle d'oreille-terminal et de la combinaison proprement dite... Bref, une jolie pagaille. Il jeta un coup d'œil aux signaux radio que captait la combinaison : sur l'écran de poignet, un programme diffusant les grands titres de l'actualité ; aucune nouvelle en provenance de Solotol. Mais un compte rendu des conflits isolés qui sévissaient de part et d'autre de l'Amas.

Beychaé regardait lui aussi le petit écran.

— Nous permet-il de savoir si on nous recherche ? demanda-t-il.

— Seulement si la nouvelle est annoncée dans les bulletins. Mais les informations d'ordre militaire sont certainement diffusées sur un autre canal ; il y a peu de chances pour que nous interceptions une de leurs transmissions. (Il regarda les nuages.) Nous en serons probablement informés sous peu de manière plus directe.

— Je vois, fit Beychaé qui baissa les yeux sur les dalles, fronça les

sourcils puis déclara : Je crois savoir où nous nous trouvons, Zakalwe.

— Ah oui ? répondit l'autre sans grand enthousiasme.

Il posa les coudes sur ses genoux puis son menton au creux de ses mains et contempla, au-delà des plaines boisées, les collines qui ondulaient à l'horizon.

— J'ai réfléchi, reprit Beychaé en hochant la tête. Il me semble qu'il s'agit de l'Observatoire de Srometren, dans la forêt de Deshal.

— Et c'est à quelle distance de Solotol ?

— Oh, ça se trouve sur un autre continent. Je dirais au moins deux mille kilomètres.

— À la même latitude, constata l'autre d'un ton morne en levant les yeux vers les cieux gris froid.

— Approximativement, oui, si je ne me trompe pas.

— Et qui commande, ici ? Sous quelle juridiction est placé cet endroit ? La même bande que Solotol, les Humanistes ?

— Les mêmes, oui. (Beychaé se leva, brossa le fond de son pantalon et examina les curieux instruments de pierre qui recouvraient le dallage du sommet aplati.) L'Observatoire de Srometren ! fit-il. Quelle ironie, alors que nous étions justement en route pour les étoiles !

— Ce n'est sans doute pas tout à fait un hasard, répliqua Zakalwe en ramassant une brindille qui lui servit à tracer des formes imprécises dans la poussière, entre ses pieds. Il est célèbre, cet endroit ?

— Je comprends ! répondit Beychaé. Il fut pendant cinq cents ans le centre de la recherche astronomique au sein de l'ancien empire Vréhid.

— Il se trouve sur un itinéraire touristique ?

— Naturellement.

— Alors, il y a certainement dans les parages une balise destinée à guider les avions. La capsule a pu se repérer sur elle lorsqu'elle s'est rendu compte qu'elle ne fonctionnait plus correctement. Nous n'en serons que plus facilement repérables. (Il leva les yeux au ciel.) Par les uns comme par les autres, malheureusement.

Il secoua la tête et se remit à dessiner dans la poussière avec sa brindille.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? s'enquit Beychaé.

— On attend de voir qui va pointer son nez, répondit Zakalwe en haussant les épaules. Comme je n'arrive pas à faire marcher mon matériel de communication, on ne peut pas savoir si la Culture est ou non au courant de ce qui nous est arrivé... Si ça se trouve, le Module fait toujours route vers nous, ou bien la Culture nous envoie carrément un de ses vaisseaux stellaires ; mais c'est plus probablement tes petits copains de Solotol qui débarqueront les premiers... Il haussa à nouveau les épaules, puis jeta sa brindille et s'adossa à la pierre

derrière lui en regardant vers le ciel. Peut-être sont-ils en ce moment même en train de nous observer.

Beychaé leva les yeux à son tour.

— À travers les nuages ?

— Oui, à travers les nuages.

— Mais alors, est-ce que tu ne devrais pas te cacher ? T'enfuir par les bois ?

— Peut-être, en effet.

Beychaé contempla son ami assis à ses pieds.

— Où pensais-tu m'emmener dans l'hypothèse où nous aurions réussi à partir ?

— Dans le système d'Impren. Il y a là-bas des Habitats spatiaux qui restent sinon neutres, du moins un peu plus hostiles à la guerre que ce monde-ci.

— Tes... supérieurs croient-ils vraiment la guerre si proche, Zakalwe ?

— Oui, soupira ce dernier. (La visière de son casque était rabattue vers l'arrière ; après un second coup d'œil vers le ciel, il enleva carrément le casque. Il passa une main sur son front puis dans ses cheveux ramenés en arrière et, libérant sa queue de cheval du petit anneau qui la retenait, secoua la tête pour dénouer sa longue chevelure brune.) Cela prendra peut-être dix jours, peut-être cent, mais cela viendra, reprit-il avec un mince sourire à l'adresse de Beychaé. Pour les mêmes raisons que la dernière fois.

— Je croyais que, grâce à l'argument écologique, nous avions eu le dernier mot dans le débat contre la terraformation.

— En effet, mais les temps changent ; les gens changent, les générations changent. Par exemple, nous avons gagné la bataille pour la reconnaissance de l'intelligence artificielle en tant que telle, mais tout indique que la question a été tournée par la suite ; les gens disent maintenant : d'accord, les machines sont conscientes de leur propre existence, mais il n'y a que la conscience *humaine* qui compte. De toute façon, les gens n'ont guère besoin de prétextes pour considérer les autres espèces comme inférieures.

Beychaé ne répondit pas tout de suite. Puis, au bout d'un moment, il dit :

— Zakalwe, t'est-il jamais venu à l'esprit que sur toutes ces questions la Culture n'était peut-être pas aussi désintéressée que tu l'imagines, et qu'elle le prétend ?

— Non, je n'y avais jamais pensé, répondit l'autre.

Toutefois, Beychaé eut l'impression qu'il n'avait pas suffisamment réfléchi avant de répondre.

— Elle veut que tout le monde soit comme elle, Chéradénine. Puisqu'elle ne terraforme pas, elle essaie d'en empêcher les autres. Il

existe des arguments en faveur de la terraformation, tu sais ; les gens préfèrent souvent l'augmentation de la diversité des espèces à la préservation des déserts, même sans prendre en considération l'espace habitable supplémentaire. Comme la Culture est profondément convaincue que les machines sont des créatures conscientes, elle pense que ce devrait être le cas de tout le monde ; mais à mon avis elle juge également que toute civilisation doit être gouvernée par ses machines. Beaucoup plus rares sont les gens qui souhaitent cela. La question de la tolérance en matière de mélange des espèces est d'une tout autre nature, je te l'accorde, mais même dans ce cas la Culture semble parfois beaucoup insister pour que la mixité interraciales soit non seulement permise, mais également souhaitable. Presque un devoir. Là encore, qui peut dire si elle a raison ?

— Alors on devrait faire la guerre pour quoi ? Pour purifier l'atmosphère ? fit Zakalwe en inspectant le casque de sa combinaison.

— Non, Chéradénine. J'essaie simplement de te montrer que la Culture n'est peut-être pas aussi objective qu'elle le croit et que, si ça se trouve, dans ce cas ses estimations concernant la probabilité d'une guerre sont tout aussi peu dignes de confiance.

— Des conflits ont déjà éclaté sur une dizaine de planètes, Tsoldrin. Les gens évoquent le sujet en public, qu'il soit question d'éviter la guerre, d'en limiter la portée ou de dire que la chose est impossible... C'est pour bientôt. Je le sens. Tu devrais écouter les informations, Tsoldrin. Comme ça tu sauras.

— Très bien, mettons que la guerre soit inévitable, répliqua Beychaé en reportant son regard sur les plaines boisées et les collines visibles derrière l'Observatoire. Peut-être est-ce simplement que... le moment est venu.

— Foutaises, lança Zakalwe. (L'autre le regarda, surpris.) « La guerre est une longue falaise », dit le proverbe. On peut faire un détour pour l'éviter tout à fait, en longer le sommet aussi longtemps qu'on en a le courage, on peut même choisir de sauter, et, si on ne fait qu'une courte chute avant d'être arrêté par un rebord, on peut toujours regagner le sommet en grimpant tant bien que mal. Sauf dans le cas de l'invasion pure et simple, il existe toujours des choix, et même dans ce cas on trouve toujours un détail oublié – un choix qu'on n'a pas fait à temps – grâce auquel on aurait pu éviter l'invasion. Vous aussi, vous disposez encore de choix. Il n'y a rien d'inévitable là-dedans.

— Zakalwe, fit Beychaé, tu me surprends. J'aurais cru...

— ... que je serais pour la guerre ? (Un petit sourire triste aux lèvres, il se leva et posa une main sur l'épaule de son ami.) Tu t'es trop longtemps enseveli dans les livres, Tsoldrin.

Il s'éloigna en direction des instruments de pierre. Beychaé

contempla le casque de la combinaison, que l'autre avait abandonné sur les dalles. Il lui emboîta le pas.

— Tu as raison, Zakalwe. Je suis en dehors du coup depuis longtemps. Je ne connais même pas le nom de la moitié de nos dirigeants actuels, ni quels sont les problèmes qui se posent, sans parler de l'équilibre précis des différentes alliances... La Culture ne peut donc pas être... désespérée au point de croire que je puisse, moi, changer le cours des événements. Si ?

Zakalwe fit volte-face et regarda Beychaé droit dans les yeux.

— Tsoldrin, la vérité est que je l'ignore. Ne crois pas que je n'y aie pas réfléchi. Peut-être est-ce le symbole en toi qu'ils jugent susceptible d'exercer une influence déterminante ; les différents camps cherchent peut-être désespérément une excuse pour ne pas se battre ; cette excuse, ce pourrait être toi si tu débarquais, non contaminé par les récents événements, comme si tu revenais d'entre les morts, porteur d'un compromis qui permette à chacun de sauver la face. Ou alors, la Culture considère en secret qu'un conflit limité n'est peut-être pas une si mauvaise idée ; si ça se trouve, elle a parfaitement conscience de ne rien pouvoir faire pour empêcher la guerre totale, mais elle veut qu'on la voie prendre des initiatives, même désespérées, pour qu'on ne puisse pas dire plus tard : « Pourquoi n'avez-vous pas tenté ceci ou cela ? » (Zakalwe haussa les épaules.) Je ne cherche jamais à percer les intentions cachées de la Culture, Tsoldrin, et encore moins celles de Contact ; quant à Circonstances Spéciales, c'est tout simplement hors de question.

— Tu te contentes d'exécuter leurs ordres.

— Et je suis fort bien payé pour le faire.

— Mais tu es certain de faire le bien, n'est-ce pas, Chéradénine ?

Ce dernier sourit et s'assit sur un socle de pierre en laissant pendre ses jambes.

— Je suis incapable de dire si mes employeurs font partie des bons ou des méchants, Tsoldrin. Tout ce que je sais, c'est qu'ils semblent être du côté des bons, mais qui peut garantir que les apparences ne sont pas trompeuses ? (Il fronça les sourcils et détourna les yeux.) Je ne les ai jamais vus se montrer cruels, même en prétendant à juste titre agir pour la bonne cause. Parfois, on les trouve un peu froids. (Nouveau haussement d'épaules.) Mais il y aura des gens pour te dire que ce sont les mauvais dieux qui ont le plus beau visage et la voix la plus douce. Et merde, acheva-t-il en sautant de sa table de pierre. (Il alla se tenir près de la balustrade qui courait sur tout un côté de l'ancien observatoire et fixa l'endroit où le ciel commençait à rougeoier, juste au-dessus de l'horizon.) Ils tiennent leurs promesses et ils paient bien. Ce sont de bons employeurs, Tsoldrin.

— Ça ne veut pas dire qu'on doive les laisser décider de *notre* destin.

— Tu préférerais que ce soient ces tarés de la Gouvernance qui s'en chargent ?

— Au moins ceux-là sont-ils directement *impliqués*, Zakalwe ; pour eux, il ne s'agit pas d'un simple jeu.

— Oh, mais moi je crois que si ! À mon avis, c'est exactement ainsi qu'ils voient la chose. La différence est que, contrairement aux Mentaux de la Culture, ils sont trop ignorants pour comprendre qu'il faut toujours prendre les jeux au sérieux. (Zakalwe prit une profonde inspiration et regarda à ses pieds les branches se balancer dans le vent.) Tsoldrin, ne me dis pas que tu es avec eux.

— Avec eux, contre eux... Ça n'a jamais été bien clair. Nous disions tous vouloir ce qu'il y avait de mieux pour l'Amas et je crois que, pour la plupart, nous étions sincères. Cela reste notre but. Mais quelle est la bonne méthode pour y parvenir ? Je me dis parfois que je sais trop de choses, que j'ai trop étudié, trop appris, trop retenu. D'une certaine manière, tout cela s'annule ; c'est un peu comme une poussière qui se déposerait sur... sur ces mécanismes internes – quels qu'ils soient – qui nous poussent à agir, et qui exercerait partout la même pression : d'un côté comme de l'autre, toujours on discerne le bien comme le mal, toujours il existe des arguments, des précédents pour ou contre telle ou telle attitude possible... Si bien qu'en définitive personne ne fait rien. Peut-être est-ce préférable, d'ailleurs ; peut-être est-ce là ce que requiert l'évolution : laisser la place aux jeunes dont l'esprit n'est pas encore encombré de tout cela, et à ceux qui n'ont pas peur d'agir.

— D'accord, il règne un certain équilibre. C'est la même chose dans toutes les sociétés : partout cohabitent, d'une part, une jeunesse pleine d'ardeur, et d'autre part la vieillesse qui calme le jeu. C'est un système qui se met en place progressivement, au fil des générations ou par l'intermédiaire des institutions, de leurs changements, voire de leurs chambardements ; mais la Gouvernance, les Humanistes, ces gens-là allient ce qu'il y a de pire dans ces deux approches. Des idées vieillotées, pernicieuses et discréditées depuis longtemps, appuyées par une manie de la guerre parfaitement adolescente. Tout ça c'est de la merde, Tsoldrin, et tu le sais très bien. Tu as bien mérité de prendre du bon temps ; personne ne remet cela en question. Mais ça ne t'empêchera pas de te sentir coupable quand – et non *si* – les choses tournent mal. Tu détiens le pouvoir, Tsoldrin, que cela te plaise ou non, tu ne vois donc pas que le simple fait de rester inactif constitue déjà une prise de position ? Que valent toutes tes recherches, tout ce que tu apprends, que vaut tout ton savoir s'il ne te mène pas à la sagesse ? Et qu'est-ce que la sagesse sinon voir ce qui est juste, savoir

où est son devoir ? Tu es presque un dieu pour les membres de cette civilisation, Tsoldrin ; encore une fois, que tu le veuilles ou non, il en est ainsi. Si tu ne fais rien... ils se sentiront abandonnés. Ils verseront dans le désespoir. Et comment les en blâmer ?

Il eut un geste résigné, puis reposa les deux mains sur le parapet et plongea son regard dans les cieux de plus en plus sombres. Beychaé garda le silence.

Zakalwe lui accorda un temps de réflexion supplémentaire puis, embrassant du regard la plate-forme de pierre qui formait le sommet de la colline, lui dit :

— Un observatoire, tu dis ?

— Oui, répondit Beychaé après un moment d'hésitation. (Il effleura de la main un des socles.) On pense qu'il s'agissait d'un site funéraire il y a quatre ou cinq mille ans, puis que l'endroit a pris une quelconque signification astrologique ; plus tard, on dit que des éclipses ont été prédites à partir d'observations faites ici. Enfin, les Vréhids ont construit cet observatoire pour étudier le mouvement des lunes, des planètes et des étoiles. On y trouve des clepsydras, des cadrans solaires, des sextants, des cadrans planétaires... des planétariums partiellement reconstitués, ainsi que des sismographes sommaires, ou du moins certains dispositifs destinés à indiquer la direction que prennent les tremblements de terre.

— Et des télescopes, aussi ?

— De piètre qualité, et seulement pendant la dizaine d'années qui a précédé la chute de l'Empire. Les observations obtenues grâce à ces télescopes leur ont causé beaucoup de problèmes : elles étaient en contradiction avec tout ce qu'ils savaient déjà, ou croyaient savoir.

— Ça ne m'étonne pas. Et ça, c'est quoi ?

L'un des socles supportait une grande coupe en métal rouillé pourvue d'un axe central pointu.

— Une boussole, je pense, répondit Beychaé. Elle fonctionne sur le principe des champs, ajouta-t-il en souriant.

— Et ça ? On dirait une souche d'arbre. (Il désigna un cylindre massif et grossièrement taillé, orné de cannelures superficielles, qui faisait un mètre de haut sur deux de diamètre. Il en tapota le rebord.) Hmm... de la pierre.

— Ah ! fit Tsoldrin en venant le rejoindre auprès du cylindre. Ma foi, si c'est bien ce que je pense... À l'origine, il s'agissait simplement d'une souche d'arbre, naturellement... (Il passa la main sur la pierre, et ses yeux firent le tour de l'objet.) Fossilisée depuis longtemps. Pourtant, regarde : on distingue toujours la trace des anneaux du bois.

Zakalwe se pencha et, à la lueur du crépuscule, observa la pierre grise. Les anneaux de croissance de cet arbre mort depuis bien longtemps étaient effectivement visibles. Il s'approcha encore et, ôtant

l'un des gants de sa combinaison, caressa du bout des doigts la surface du cylindre. Une érosion différente du bois-devenu-pierre avait rendu les anneaux tangibles : ses doigts en sentaient les crêtes infimes courir sous la surface telles les empreintes digitales de quelque puissant dieu de pierre.

— Toutes ces années, souffla-t-il en caressant la pierre depuis le centre de la souche, qui avait été le tronc du tout jeune arbre, jusqu'à la circonférence.

Beychaé se taisait.

À chaque année son anneau, signalant par le biais des intervalles les mauvaises années et les bonnes, et chaque anneau complet, scellé, hermétique. Chaque année était un fragment de sentence, chaque anneau un boulet enchaîné au passé, un mur, une prison. Une sentence incrustée dans le bois, puis enchâssée dans la pierre, deux fois figée, deux fois prononcée, d'abord à une peine d'une durée inimaginable, puis à une autre peine d'une durée inimaginable. Il suivit du doigt les murs que dessinaient les anneaux, un doigt d'une sécheresse de papier caressant le relief de la pierre.

— Ce n'est qu'un couvercle, dit Beychaé qui, accroupi de l'autre côté du cylindre, cherchait quelque chose sur le flanc de la grosse souche de pierre. Il devrait y avoir... Ah ! Nous y voilà. Bien sûr, je n'espère pas que nous arriverons à le soulever...

— Comment ça, un couvercle ? interrogea Zakalwe en remettant son gant et en faisant le tour pour aller rejoindre son ami. Le couvercle de quoi ?

— Une espèce de puzzle auquel jouaient les Astronomes Impériaux lorsque les conditions d'observation étaient défavorables. Tiens, tu vois cette poignée ?

— Donne-moi une seconde, répondit Zakalwe, Recule d'un pas, veux-tu ?

Beychaé s'exécuta.

— Normalement, cela requiert quatre hommes forts, Zakalwe.

— Ma combinaison a plus de force que quatre hommes, encore que je risque d'avoir des problèmes d'équilibrage... (Il trouva sur la pierre les deux poignées prévues à cet effet.) Contrôle combi : puissance au maxi normal.

— Il faut que tu lui parles ? s'enquit Beychaé.

— Oui.

Il fléchit les jambes et la dalle de pierre se souleva d'un côté ; un petit nuage de poussière naissant sous la semelle d'une des bottes de sa combinaison annonça qu'un caillou pris au piège venait d'abandonner la lutte.

— Avec celle-là, il faut parler ; il y en a d'autres où il suffit de penser, mais... (il attira à lui une extrémité de la dalle en tendant

simultanément une jambe pour déplacer son centre de gravité) mais ça ne m'a jamais beaucoup plu.

Il tint au-dessus de sa tête le pesant couvercle de pierre de la souche fossilisée, puis se dirigea d'un pas mal assuré vers une autre table de pierre, accompagné par des craquements et des projections de gravier sous ses pas. Il se baissa, fit glisser la dalle jusqu'à ce qu'elle repose entièrement sur la table et rebroussa chemin. Il commit l'erreur de vouloir frapper dans ses mains, et produisit ce faisant un son évoquant un coup de fusil.

— Oups ! fit-il en souriant. Contrôle combi : arrêt puissance. (Là où s'était trouvé jusqu'alors le couvercle de pierre apparaissait à présent un cône évidé. Il avait l'air sculpté dans la souche elle-même. En y regardant de plus près, Zakalwe se rendit compte qu'il était fileté d'arêtes, anneau après anneau.) Pas mal, fit-il, légèrement déçu.

— Tu ne l' observes pas comme il faut, Chéradénine, lui dit Beychaé. Approche-toi encore.

Il obtempéra.

— Aurais-tu par hasard sur toi quelque chose de très petit et de forme sphérique ? Un... roulement à billes, par exemple.

— Un roulement à billes ? interrogea l'autre avec une expression peinée.

— Oui, vous n'en utilisez donc pas ?

— Sache que dans la plupart des sociétés les roulements à billes ne survivent pas longtemps à l'apparition des supraconducteurs à haute température, sans parler de la technologie des champs. Sauf si on fait dans l'archéologie industrielle et qu'on cherche à remettre en marche une machine antédiluvienne. Donc, la réponse est non ; je n'ai pas sur moi de roulement à billes... (Il s'interrompit et examina de très près le centre de l'orifice en forme de cône.) Il y a des encoches.

— Tout juste, confirma Beychaé, un sourire aux lèvres.

Zakalwe se redressa et considéra le cône fileté dans son ensemble.

— Mais... c'est un labyrinthe !

Un labyrinthe. Il y en avait eu un dans le jardin. Au fil des ans, ils en avaient épuisé le charme et avaient fini par en connaître tous les recoins ; ils s'en servaient seulement quand des enfants qu'ils n'aimaient pas venaient passer la journée dans la grande maison. Ils s'y perdaient et y restaient des heures.

— C'est cela, acquiesça Beychaé. Ils commençaient avec de petites perles colorées ou de petits cailloux, et devaient arriver jusqu'au bord. (Il s'approcha à son tour.) On dit qu'il y aurait eu moyen d'en faire un jeu en traçant des lignes qui divisent chaque anneau en segments ; une série de petits ponts et des morceaux de bois jouant le rôle de cloisons pouvaient soit faciliter la progression du joueur, soit bloquer celle de son adversaire. (Beychaé se rapprocha

encore et contempla l'objet en plissant les yeux sous la lumière déclinante.) Hmm... La peinture a dû s'effacer.

Zakalwe observa les centaines de crêtes minuscules qui hérissaient la surface du cône en creux (on dirait la maquette d'un immense volcan, songea-t-il) et sourit. Puis il soupira, jeta un coup d'œil à l'écran enchâssé dans la manchette de sa combinaison et essaya encore une fois le signal d'alarme. Toujours pas de réponse.

— Tu essaies de contacter la Culture ?

— Mmm, fit-il en reportant son attention sur le dédale pétrifié.

— Que t'arrivera-t-il si la Gouvernance nous trouve ? s'enquit Beychaé.

— Oh, répondit Zakalwe en haussant les épaules avant de retourner à la balustrade où tous deux s'étaient tenus un peu plus tôt, sans doute pas grand-chose. Il est peu probable qu'ils se contentent de me faire sauter la cervelle ; non, ils voudront m'interroger. Ce qui devrait donner à la Culture tout le temps dont elle a besoin pour me tirer de ce mauvais pas. Qu'elle négocie ou qu'elle m'enlève purement et simplement. Ne t'en fais donc pas pour moi. (Il sourit à son vieil ami.) Dis-leur que je t'ai enlevé de force. Je raconterai que je t'ai assommé et fourré dans la capsule. Ne te fais pas de souci ; ils te laisseront probablement retourner tout droit à tes chères études.

— Ma foi, répondit l'autre en venant le rejoindre devant le parapet, les recherches en question constituaient un édifice fragile, Zakalwe ; elles maintenaient à un niveau constant un désintérêt que j'avais soigneusement calculé. Il ne sera peut-être pas si facile de les reprendre, après la violente exubérance de ton... intervention.

— Ah ! (Il s'efforça de ne pas sourire et regarda les arbres, puis les gants de sa combinaison, comme pour s'assurer que tous les doigts étaient bien là.) Ouais. Bon, écoute, Tsoldrin... Je suis désolé... Pour ton amie Ubrel Shiol, je veux dire.

— Pas autant que moi, répondit doucement Beychaé, qui eut un sourire hésitant. J'étais heureux, Chéradénine. Je n'avais pas ressenti cela depuis... Eh bien, depuis trop longtemps. (Tous deux restèrent un instant silencieux à regarder le soleil sombrer derrière les nuages.) Tu es sûr qu'elle était des leurs ? Je veux dire, absolument sûr ?

— Sans doute possible, Tsoldrin. (Il crut voir briller une larme dans les yeux du vieil homme et détourna son regard.) Je te le répète : je suis vraiment navré.

— J'espère, fit l'autre, qu'il existe d'autres façons de rendre les vieux heureux... que pour nous, le bonheur peut être autre chose que le fruit de la tromperie.

— Il n'y avait peut-être pas que cela. Et, quoi qu'il en soit, la vieillesse n'est plus ce qu'elle était ; je suis vieux moi-même, lui rappela-t-il.

Beychaé hochâ la tête, tira un mouchoir de sa poche et renifla.

— Mais oui, c'est vrai ; j'avais oublié. Bizarre, non ? Quand on n'a pas vu quelqu'un depuis longtemps, on est toujours surpris de le trouver autant changé ou vieilli. Mais toi, quand je te regarde... Ma foi, je dois constater que tu n'as pas pris une ride, et c'est moi qui me sens bien vieux – injustement, indûment vieux – à côté de toi, Chéradénine.

— En réalité, j'ai bel et bien changé, Tsoldrin, rétorqua-t-il en souriant. Mais il est vrai que je n'ai pas vieilli. (Il regarda Beychaé droit dans les yeux.) Cela aussi, ils te le donneraient, si tu le leur demandais. La Culture ferait en sorte que tu rajeunisses, puis stabiliserait ton âge ou te laisserait vieillir à nouveau, mais très lentement.

— On essaie de me soudoyer, Zakalwe ? fit Beychaé en souriant.

— Hé ! C'était juste une idée comme ça. Et puis, ce serait une rémunération, pas un pot-de-vin. Et personne ne t'y forcerait. Mais ce ne sont que des jeux de l'esprit, de toute façon. (Il fit une pause et, d'un mouvement de tête, désigna le ciel. Rien que des jeux de l'esprit.) Voilà un avion.

Tsoldrin scruta les nuages enflammés par le crépuscule. Lui ne voyait venir aucun avion.

— Un appareil de la Culture ? s'enquit-il prudemment.

Zakalwe sourit.

— En l'état actuel des choses, Tsoldrin, si on peut le voir, c'est qu'il n'appartient pas à la Culture.

Sur ces mots, il tourna les talons et alla prestement ramasser le casque de la combinaison avant de s'en coiffer. D'un seul coup, sa silhouette sombre perdit toute humanité derrière la visière blindée et hérissée de capteurs. Il tira de son baudrier un gros pistolet.

— Tsoldrin, dit-il d'une voix qui sortit en tonnant de ses haut-parleurs de poitrine, tout en vérifiant les réglages de son arme. Si j'étais toi, je retournerais à la capsule ou bien je partirais en courant me cacher.

La silhouette en combinaison fit face à Beychaé, et son casque ressemblait à la tête de quelque gigantesque et redoutable insecte.

— J'ai l'intention de donner du fil à retordre à ces salauds, pour la beauté du geste, et il vaudrait peut-être mieux pour toi que tu ne restes pas dans les parages.

IV

Le vaisseau mesurait plus de quatre-vingts kilomètres de long et s'appelait *La Taille n'est pas tout*. Le dernier engin sur lequel Zakalwe eût passé quelque temps était encore plus gros, mais il s'agissait en fait d'un iceberg tabulaire, suffisamment volumineux pour supporter deux armées et qui ne battait pas de beaucoup ce Véhicule Système Général.

— Je me demande comment ces trucs *tiennent* ensemble.

Debout sur un balcon, il contemplait à ses pieds une espèce de vallée miniature composée d'unités d'habitation ; à chaque niveau ses flancs étagés étouffaient sous le feuillage. Un véritable lacs de passerelles et de ponts aux lignes élancées s'entrecroisaient dans l'air, et un petit ruisseau courait tout au fond. Il y avait des gens attablés dans les courettes, allongés dans l'herbe, au bord du ruisseau, ou sur les coussins et sofas des cafés et des bars disséminés sur les terrasses. Suspendu dans les airs au centre de la vallée, sous un plafond d'un bleu radieux, un transtube s'enfonçait dans le lointain en serpentant de-ci de-là en épousant son tracé sinueux. Sous le tube se trouvait une bande de fausse clarté solaire évoquant une énorme rampe fluorescente.

— Pardon ? fit distraitemment Diziet Sma en arrivant à sa hauteur, un verre dans chaque main.

Elle lui en tendit un.

— Ils sont trop gros, reprit-il.

Il se retourna vers la jeune femme. Il avait vu les endroits auxquels on donnait ici le nom de *docks* et qui servaient à la construction de vaisseaux spatiaux plus petits (ce qui, en l'occurrence, signifiait tout de même trois bons kilomètres de long) ; de vastes hangars suspendus pourvus de cloisons fort minces. Il s'était approché des formidables moteurs qui, pour autant qu'il puisse s'en rendre compte, étaient d'une seule pièce, inaccessibles (comment était-ce possible ?) et, de toute évidence, extrêmement volumineux. Il s'était senti étrangement menacé en découvrant qu'il n'existait nulle part de salle des machines, de pont ou de poste de pilotage ; rien que trois Mentaux – des ordinateurs dernier cri, manifestement – qui contrôlaient tout (quoi ! ?).

Ce qu'il découvrait maintenant, c'était les lieux où l'on vivait, mais tout cela était trop grand, trop dur à avaler pour lui, trop fragile aussi, d'un certain côté, surtout si le vaisseau devait accélérer aussi rapidement que le prétendait Sma. Il secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Comment est-ce que tout cela tient ensemble ?

— Mais réfléchis donc, sourit Sma. Les champs, Chéradénine ; tout est dû à l'action des champs de force. (Elle leva une main vers le visage troublé de son compagnon et lui tapota la joue.) N'aie donc pas l'air si perplexe. Et n'essaie pas de tout comprendre trop vite. Laisse-toi imprégner. Balade-toi ; perds-toi pendant quelques jours. Et reviens quand tu veux.

Un peu plus tard, il partit se promener, sans but précis. Le gigantesque vaisseau était un océan enchanté où l'on ne pouvait jamais se noyer, et il s'y précipita afin d'essayer de comprendre sinon le vaisseau lui-même, du moins les gens qui l'avaient construit.

Il erra pendant des jours entiers, faisant halte dans des bars et des restaurants pour boire, manger ou se reposer. Ces endroits étaient pour la plupart automatisés : ce furent des plateaux flottants qui le servirent ; à deux ou trois reprises, néanmoins, il eut affaire à des employés humains, qui ressemblaient d'ailleurs moins à des serveurs qu'à des clients décidés à donner un coup de main temporaire.

— Bien sûr que non, que je ne suis pas obligé de faire ça, lui répondit un homme entre deux âges en essuyant soigneusement sa table avec un linge humide. (Il rangea le linge dans un petit étui et s'assit à la table de Zakalwe.) Mais regardez comme cette table est propre.

Zakalwe en convint.

— D'habitude, reprit l'homme, je travaille sur les religions extrahumaines – ne le prenez pas mal, surtout. L'« importance de la direction dans l'observance religieuse », voilà ma spécialité... Vous savez, comme quand on dit que les temples, les tombes ou les séances de prière doivent être orientés dans une certaine direction, ce genre de choses. Alors, je catalogue, j'évalue, je compare ; j'élabore des théories, je discute avec mes confrères d'ici et d'ailleurs. Mais... la tâche est illimitée ; on trouve toujours de nouveaux exemples, et même les anciens sont sans cesse réévalués, sans parler des nouveaux venus qui débarquent avec leurs idées neuves sur des questions qu'on croyait réglées... Mais... (Il frappa la table du plat de la main.) Quand on essuie une table, on essuie une table. On a l'impression d'avoir réalisé quelque chose. De s'être réalisé, soi.

— Mais en définitive, on n'a quand même rien fait d'autre qu'essuyer une table.

— On n’a donc rien accompli qui ait un sens réel à l’échelle cosmique des événements, c’est ça ? avança l’homme.

Zakalwe lui rendit son sourire.

— C’est ça, oui.

— Certes, mais pouvez-vous me dire ce qui a réellement un sens ? Mes autres travaux ? Ont-ils vraiment une quelconque importance ? Je pourrais tenter de composer de merveilleuses œuvres musicales, ou des épopées récréatives qu’il faudrait toute une journée pour narrer, mais en vue de quel résultat ? Pour donner du plaisir aux gens ? Le simple fait d’essuyer cette table me donne du plaisir à moi. Et les gens viennent s’asseoir à une table propre, ce qui leur donne à leur tour du plaisir. Et puis, de toute façon, poursuivait-il en riant, les gens meurent ; les étoiles meurent, les univers meurent. Que signifie le résultat, aussi remarquable qu’il soit, une fois que le temps lui-même est mort ? Naturellement, si je ne faisais rien *d’autre* qu’essuyer des tables, on pourrait considérer cette activité comme un gaspillage vil et méprisable de mon vaste potentiel intellectuel. Mais, étant donné que je l’ai choisie, cela me procure du plaisir. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire, c’est un bon moyen de rencontrer du monde. Alors, d’où êtes-vous, au fait ?

Il parlait tout le temps aux gens ; surtout dans les bars et les cafés. Les zones d’habitation du VSG semblaient réparties entre différents types de configurations ; les vallées (ou, si on voulait, les ziggyrats) étaient manifestement le type le plus répandu, encore qu’elles puissent se présenter sous diverses formes.

Il mangeait quand il avait faim et buvait quand il avait soif, en choisissant chaque fois un plat nouveau, une boisson inédite sur les cartes inconcevablement compliquées des restaurants, et quand il avait envie de dormir – le vaisseau tout entier connaissait périodiquement un crépuscule teinté de rouge tandis qu’au-dessus de leurs têtes les barres lumineuses faiblissaient – il se renseignait tout simplement auprès d’un drone, qui lui indiquait la chambre disponible la plus proche. Elles étaient toutes à peu près de la même taille, mais jamais tout à fait du même modèle ; certaines étaient toutes simples, d’autres pourvues d’un décor raffiné. Les éléments de base ne manquaient jamais : un lit (tantôt un *vrai* lit, un lit matériel, tantôt un de ces curieux lits-champs), un endroit pour se laver et faire ses besoins, des placards, des espaces réservés aux effets personnels, une fausse fenêtre, un écran holo d’une espèce ou d’une autre, et une liaison avec le reste du réseau de communications qui s’étendait aussi bien à bord qu’ailleurs. La première nuit, il l’avait passée connecté à un service de récréation sensorielle directe, couché sur le lit tandis qu’une sorte d’appareil fonctionnait sous l’oreiller.

Il n'avait pas fermé l'œil ; au lieu de cela, il était entré dans la peau d'un jeune prince pirate pétri d'audace qui avait renoncé à son rang pour prendre la tête d'un équipage courageux et lutter contre la flotte d'un terrible empire esclavagiste sévissant entre îles à épices et îles au trésor. Leurs petits vaisseaux rapides fondaient entre les pesants galions en prenant leur gréement sous un feu nourri. Ils descendaient à terre par les nuits sans lune pour attaquer les grandes forteresses-prisons et libérer des captifs fous de joie ; il combattit en personne, à l'épée, le principal tortionnaire du méchant gouverneur, et l'homme finit par faire une chute du haut de la plus haute tour. Une alliance conclue avec une ravissante dame pirate donna naissance à des relations plus intimes et à une expédition téméraire vers le monastère de montagne lorsqu'elle fut faite prisonnière...

Il en sortit au bout de plusieurs semaines de temps comprimé. Il savait (quelque part au fond de lui), à mesure que l'aventure se déroulait, que rien de tout cela n'était réel, mais cet aspect-là semblait le moins important. Lorsqu'il refit surface – surpris de constater qu'il n'avait pas réellement éjaculé lors des épisodes érotiques les plus profondément convaincants –, il s'aperçut qu'en réalité une seule nuit avait passé, que c'était le matin et qu'il avait en quelque sorte partagé cet étrange récit avec d'autres ; apparemment, c'était une espèce de jeu. On lui avait laissé des messages lui demandant de prendre contact tant on avait aimé jouer en sa compagnie. Il se sentit bizarrement honteux et se garda bien de répondre.

Les chambres où il dormait comportaient immanquablement un endroit pour s'asseoir : extensions de champs, unités murales modulables, authentiques divans et – à l'occasion – chaises ordinaires. Chaque fois qu'il y trouvait une de ces dernières, il la transportait dehors, soit dans le couloir, soit sous la terrasse.

C'était tout ce qu'il pouvait faire pour tenir ses souvenirs à l'écart.

— Non, non, fit la femme qui se tenait auprès de lui sur le Grand Dock. Ce n'est pas comme ça que ça marche, en fait.

Ils étaient juchés sur un navire en construction, au niveau de ce qui serait plus tard la partie médiane de ses moteurs, et regardaient une énorme unité-champ aller et venir dans les airs ; l'engin partait de l'atelier situé tout au fond du dock proprement dit, puis s'élevait jusqu'au squelette de la future Unité Générale de Contact. De petits remorqueurs verticaux manœuvraient l'unité, qui descendait maintenant vers eux.

— Vous voulez dire que ça ne fait aucune différence ?

— Pratiquement aucune, répondit-elle. (Elle appuya sur le petit boîtier de commande qu'elle tenait à la main et tourna la tête pour parler, comme si elle s'adressait à son épaule.) Je m'en occupe.

L'unité-champ les plongeait dans l'ombre en passant lentement au-dessus de leurs têtes. Pour autant qu'il puisse se prononcer, il ne s'agissait cette fois que d'une grosse plaque comme une autre. Elle était rouge, ce qui changeait des courbes noires du Bloc Moteur Principal Inférieur Tribord, lequel se trouvait sous leurs pieds. La jeune femme manipula son boîtier et guida la lente descente de l'énorme bloc rouge ; à vingt mètres de là, deux autres personnes surveillaient l'extrémité opposée de l'unité.

— Le problème, reprit-elle sans quitter des yeux l'impressionnante pièce écarlate de ce jeu de construction, c'est que, même quand les gens tombent malades et meurent à la fleur de l'âge, ils sont invariablement surpris quand survient leur problème de santé. À votre avis, combien de gens en pleine forme se disent : « Hé ! Je suis en bonne santé aujourd'hui ! » du moins s'ils ne relèvent pas d'une grave maladie ?

(Elle haussa les épaules et appuya de nouveau sur le boîtier ; l'unité-champ s'abaissa de deux ou trois centimètres, en évitant la surface du moteur.) Stop, prononça-t-elle à voix basse. Inertie moins cinq points. Vérification. (Un trait de lumière s'alluma brusquement sur le revêtement du bloc moteur. Elle y posa la main et exerça une poussée. L'ensemble bougea.) Descente vitesse minimum. (Une nouvelle impulsion et le bloc se mit en place.) C'est bon, Sorhzh ? s'enquit-elle. (S'il y eut une réponse, la femme fut la seule à l'entendre.) OK. Mise en place effectuée ; terminé. (Elle suivit du regard les remorqueurs verticaux qui repartaient dans les airs en direction de l'atelier, puis le reporta sur son compagnon.) Ce qui s'est passé, c'est simplement que la réalité a fini par prendre de vitesse des comportements qui étaient de toute façon courants chez les gens. Donc, on n'éprouve aucun sentiment de libération extraordinaire à échapper aux maladies débilitantes. (Elle se gratta une oreille et reprit :) Sauf peut-être si on y réfléchit. (Elle sourit.) Je suppose que, quand on nous montre, à l'école, la façon dont les gens vivaient autrefois... et comment certains extraterrestres continuent de vivre... on comprend cela tout au fond de soi ; et je me doute qu'on ne l'oublie jamais complètement. Seulement, on ne passe pas des heures à y penser.

Ils s'engagèrent sur l'étendue de matériau noir et parfaitement uniforme. (« Ah ! avait dit la femme quand il le lui avait fait remarquer, vous devriez l'observer au microscope ; il est d'une beauté ! Et puis, vous vous attendiez à quoi, au juste ? Des manivelles ? Des engrenages ? Des réservoirs pleins de produits chimiques ? »)

— Ça n'irait pas plus vite si les machines se chargeaient de la construction ? demanda-t-il à la femme.

— Bien sûr que si ! fit-elle en riant.

— Alors, pourquoi le faites-vous vous-même ?

— Parce que ça m’amuse. Quand vous voyez un de ces monstres franchir les portes pour la première fois, là-bas, direction l’espace avec trois cents personnes à bord, quand tout marche au poil et que le Mental est content, vous vous dites : j’ai contribué à fabriquer ça. Une machine aurait peut-être fait plus vite ; n’empêche que l’auteur, c’est vous.

— Hmm, fit-il.

(Apprends le travail du bois et celui des métaux ; cela ne fera de toi ni un charpentier ni un forgeron, pas plus que la maîtrise du langage écrit ne fera de toi un employé aux écritures.)

— Ma foi, vous pouvez faire « Hmm » autant que vous voulez... reprit la femme en s’approchant d’un hologramme transparent représentant le vaisseau en cours de construction. (Debout devant lui, d’autres ouvriers du chantier pointaient le doigt ça et là à l’intérieur de la maquette en discutant entre eux.) Mais avez-vous déjà fait du deltaplane, ou de la plongée sous-marine ?

— Oui.

Elle haussa les épaules.

— Pourtant, les oiseaux volent mieux que nous, et les poissons nagent mieux. Est-ce qu’on renonce à voler ou nager pour autant ?

Il sourit.

— Non, je suppose que non.

— Supposition correcte. Et quelle en est la raison ? (Elle le regarda en souriant.) Eh bien, cela nous amuse, voilà tout. (Elle contempla une face de la maquette-holo du vaisseau. Un ouvrier lui montra quelque chose à l’intérieur. Elle se retourna vers lui et dit à Zakalwe :) Vous m’excusez ?

Il hocha la tête et fit un pas en arrière.

— Bonne chance.

— Merci. Nous n’en aurons pas besoin.

— Ah ! ajouta-t-il. Quel sera le nom de ce vaisseau ?

— Son Mental souhaite que ce soit *Suave et plein de grâce*, répondit-elle en riant.

Puis elle s’absorba dans la discussion avec les autres.

Il les regarda pratiquer leurs nombreux sports et en essaya quelques-uns. Dans la plupart des cas, il ne comprenait rien aux règles. Il faisait beaucoup de natation : il y avait partout des piscines et des complexes aquatiques. Les gens nageaient généralement nus, ce qu’il trouvait pour sa part quelque peu gênant. Il découvrit plus tard qu’il existait des secteurs entiers – villages ? quartiers ? districts ? Il ne savait pas très bien quel nom leur donner – où personne ne portait

jamais de vêtements ; seulement des décorations corporelles. Il fut surpris de voir à quelle allure il s'habitua à ces comportements, mais ne les adopta jamais tout à fait.

Il lui fallut un moment pour comprendre que tous les drones qu'il croisait – leur conception variait encore plus que la physiologie des êtres humains – n'appartenaient pas tous au vaisseau. En fait, c'était même très rarement le cas ; chacune de ces machines avait son cerveau artificiel (qu'il avait toujours tendance à considérer comme un ordinateur) et semblait posséder également sa personnalité propre ; mais sur ce dernier point, il demeura sceptique.

— Laissez-moi vous exposer cette expérience conceptuelle, lui dit un vieux drone avec qui il jouait à un jeu de cartes dont la machine lui avait garanti qu'il ne reposait pratiquement que sur le hasard.

Ils s'étaient assis (enfin, du moins en ce qui le concernait ; la machine, elle, se contentait de flotter dans les airs) sous une arche de pierre délicatement rosée au bord d'une petite piscine ; les cris des gens qui jouaient à un jeu de ballon fort compliqué, de l'autre côté de l'eau, leur parvenaient à travers le filtre d'un rideau de buissons et d'arbustes.

— Oubliez, commença-t-il, que les cerveaux des machines sont constitués d'éléments assemblés ultérieurement ; considérez les cerveaux artificiels (ou ordinateurs électroniques) comme conçus à l'image du cerveau humain. On part de quelques cellules, comme le fait l'embryon ; ces cellules se multiplient, établissent graduellement des connexions entre elles. On continue donc d'ajouter sans cesse de nouveaux éléments constitutifs, et d'instaurer des connexions adéquates, voire – si l'on voulait suivre rigoureusement le développement d'un être humain particulier dans ses étapes successives – *identiques*. On serait naturellement contraint de limiter la vitesse de transmission des messages dans ces connexions à une infime fraction de la vitesse normalement en vigueur à l'intérieur des composants électroniques, mais cela ne poserait guère de problèmes ; en outre, il faudrait faire en sorte que ces éléments analogues aux neurones se comportent de manière interne en imitant leurs équivalents biologiques, c'est-à-dire en expédiant les messages qui leur sont propres selon le type de signal reçu : là encore, ce serait relativement aisé. En procédant ainsi de manière progressive, on pourrait imiter fidèlement le développement du cerveau humain, mais aussi ses points de rencontre avec le monde extérieur ; comme l'embryon peut, de l'intérieur de la matrice, faire l'expérience du son, du contact physique et même de la lumière, on pourrait émettre des signaux équivalents à l'intention du cerveau électronique en formation. On pourrait simuler la naissance et employer la dose de stimulation sensorielle requise pour faire croire à cet être artificiel

qu'il perçoit par les sens du toucher, du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue tout ce que perçoit de cette manière le véritable humain pris pour modèle (naturellement, on pourrait préférer ne pas l'abuser mais lui fournir un apport sensoriel aussi authentique et de même nature que celui reçu par la personnalité humaine dans telle ou telle circonstance). Et maintenant, voici ma question : Où est la différence ? Chacun des deux cerveaux fonctionne exactement de la même manière ; leurs réactions aux stimuli présenteront encore plus de ressemblance qu'on n'en constate chez les jumeaux homozygotes. Alors comment peut-on encore qualifier l'un d'entité consciente et l'autre de simple machine ? Votre cerveau est constitué de matière, monsieur Zakalwe ; de matière organisée en unités de manipulation, de traitement et de stockage de l'information par le biais de votre patrimoine génétique et de l'activité biochimique du corps de Votre mère, dans un premier temps, et du vôtre par la suite, sans compter l'expérience que vous n'avez cessé d'accumuler dès avant votre naissance. Le cerveau électronique est lui aussi constitué de matière, mais organisée différemment ; qu'y a-t-il de si magique dans le fonctionnement des très grosses cellules qui composent le cerveau animal, pour que ses détenteurs se proclament conscients tout en refusant d'appliquer la même définition aux dispositifs plus rapides, plus raffinés et de même capacité, voire à des machines bridées pour fonctionner au même degré de lenteur ? Alors ? insista la machine dont le champ-aura arborait une teinte rose qu'il avait appris à interpréter comme étant de l'amusement. À moins, naturellement, que vous ne souhaitiez en appeler à la superstition ? Avez-vous foi en des dieux ?

— Je n'ai jamais eu cette inclination-là, répondit l'homme en souriant.

— Eh bien alors ? reprit le drone. Qu'en pensez-vous ? La machine créée à l'image de l'homme est-elle consciente, intelligente et consciente de l'être, ou non ?

L'homme se concentra sur ses cartes à jouer.

— Je réfléchis, répondit-il. Puis il éclata de rire.

Il lui arrivait parfois de croiser d'autres êtres venus comme lui d'un autre monde (du moins, lorsque cela se voyait ; il y avait, parmi les humains qu'il côtoyait quotidiennement, des individus qui n'étaient certainement pas originaires de la Culture – même si ce n'était pas évident tant qu'on ne s'était pas arrêté pour leur poser la question. Un individu habillé en sauvage ou affublé d'une tenue manifestement extraculturelle avait tout bonnement pu se déguiser pour rire, quand il ne se rendait pas à un bal costumé... Mais on rencontrait aussi des représentants d'espèces tout à fait différentes).

— Oui, jeune homme ? s'enquit l'étranger.

La créature possédait huit membres, une tête relativement identifiable pourvue de deux petits yeux et d'un organe-bouche présentant une curieuse ressemblance avec une fleur, et un corps volumineux, pratiquement sphérique, de couleur rouge et violet, et recouvert d'un léger duvet. Sa voix se composait de cliquettements émis par la bouche et de vibrations quasi subsoniques émanant du reste de son corps ; une petite amulette se chargeait de traduire.

Zakalwe demanda la permission de s'asseoir à côté de la créature, qui lui indiqua le siège opposé, de l'autre côté de la table de bar où il l'avait entendue mentionner brièvement Circonstances Spéciales à un humain de passage.

— ... C'est un ensemble de couches superposées, fit la créature en réponse à sa question. Il y a le minuscule noyau central de Circonstances Spéciales, puis la coque de Contact, et enfin une vaste écosphère chaotique composée de tout le reste. C'est un peu comme... vous êtes originaire d'une planète ?

Zakalwe fit signe que oui. La créature consulta son amulette afin d'obtenir la traduction du geste (ce n'était pas le même qu'au sein de la Culture) et poursuivit :

— Eh bien, CS est tout à fait comparable à une planète, excepté que le noyau en est vraiment très petit ; très, très petit. Et l'écosphère est plus disparate, moins distinctive que l'enveloppe atmosphérique des globes. Il serait plus juste de comparer le tout à une géante gazeuse. Mais en fin de compte, jamais vous ne les connaîtrez, ces couches, car vous ferez comme moi partie de Circonstances Spéciales, et ne verrez en elles que la force formidable, irrésistible, qui agit derrière vous ; vous et moi, nous sommes la marge. Avec le temps, vous en viendrez à vous considérer comme une dent sur la plus grande scie de la galaxie, monsieur.

Les yeux de la créature se fermèrent ; elle se mit à agiter énergiquement tous ses membres, et ses bouches partielles crépitèrent.

— Ha, ha, ha ! traduisit l'amulette d'un ton un peu contraint.

— Comment avez-vous deviné que j'avais affaire à Circonstances Spéciales ? s'enquit-il en s'appuyant contre son dossier.

— Ah, vain que je suis ! Comme j'aimerais vous faire croire que je l'ai deviné, tout simplement, tant est grande mon intelligence ! Mais en fait, j'ai entendu dire qu'une nouvelle recrue venait d'arriver à bord. Et qu'il s'agissait d'un mâle appartenant à l'espèce humaine de base. Je l'ai... senti sur vous, si je puis me permettre cette expression. Et puis, vous... vous avez posé toutes les questions auxquelles je m'attendais.

— Vous faites donc également partie de CS ?

— Depuis maintenant dix années standards, oui.

— Alors vous croyez que je dois y aller ? Travailler pour eux ?

— Mais certainement. Ce sera toujours mieux que ce que vous avez laissé derrière vous, j'imagine. Non ?

Zakalwe se remémora le blizzard et la glace et haussa les épaules.

— Sans doute.

— Vous... vous aimez vous battre, n'est-ce pas ?

— Eh bien... parfois, oui, reconnut-il. On dit que je sais m'y prendre. Mais je n'en suis pas si sûr moi-même.

— Nul ne saurait gagner à tous les coups, monsieur, commenta la créature. En tout cas, pas en faisant appel au seul talent, et la Culture ne croit guère à la chance ; du moins, elle ne la croit pas transférable. Ils doivent apprécier votre attitude, voilà tout. Hi hi ! (La créature rit tout doucement.) Je me dis parfois qu'exceller dans le métier des armes est une véritable malédiction. En travaillant pour le compte de ces gens on se déleste, au moins en partie, de sa responsabilité. Je n'ai jamais eu matière à me plaindre. (La créature se gratta, baissa les yeux, tira quelque chose de la toison couvrant une région que Zakalwe estima être son ventre et l'aval.) Naturellement, il ne faut pas vous attendre à ce qu'on vous dise toujours la vérité. Vous pouvez l'exiger, et ils se plieront à cette exigence ; mais alors, ils ne pourront pas vous mettre à l'œuvre aussi souvent qu'ils le voudraient. Parfois, pour servir leurs buts vous ne devez pas savoir que vous combattez du mauvais côté ; personnellement, je vous conseille de faire ce qu'ils vous demanderont de faire. C'est beaucoup plus excitant comme cela.

— Vous faites ça parce que c'est excitant ?

— En partie, oui. Mais aussi à cause de l'honneur de ma famille. CS a rendu service aux miens, jadis, et nous ne pouvions pas les laisser nous dérober notre honneur en n'acceptant rien en échange. Je travaillerai jusqu'à ce que cette dette soit acquittée.

— C'est-à-dire ?

— Oh, jusqu'à la fin de mes jours, répondit la créature en reculant sur son siège, attitude qu'il crut pouvoir sans risque interpréter comme un mouvement de surprise. Jusqu'à la mort, bien sûr. Mais quelle importance ? Comme je vous l'ai dit, on s'amuse. Écoutez. (La créature cogna son bol-à-boire contre la table pour attirer l'attention d'un plateau qui passait à proximité.) Si on reprenait quelque chose ? Voyons lequel de nous deux sera ivre en premier.

— Vous avez plus de jambes que moi, sourit Zakalwe. Je tomberai donc plus facilement.

— Oui, mais plus on a de jambes, plus on a de chances de se les emmêler.

— C'est juste.

Il attendit l'arrivée de son verre.

Ils avaient d'un côté une petite terrasse ainsi que le bar, et de

l'autre un vaste espace dégagé. Le vaisseau, un VSG, s'étendait au-delà de ses limites apparentes. Sa coque était criblée d'une multitude de terrasses, balcons, passerelles, fenêtres et portes-fenêtres ouvertes. Autour du vaisseau proprement dit se trouvait une immense bulle d'air ellipsoïdale maintenue par des dizaines de champs différents et qui, malgré son immatérialité, en formait la véritable coque.

Il s'empara du verre qu'on venait de lui servir et vit passer à toute allure devant la terrasse un ULM crachotant pourvu d'un moteur à pistons et d'ailes en papier ; il agita la main à l'adresse du pilote, puis secoua la tête.

— À la Culture, dit-il à la créature en levant son verre. (L'autre l'imita.) À son total manque de respect pour tout ce qui a un tant soit peu de majesté.

— Je suis de votre avis, déclara la créature.

Tous deux se mirent à boire.

Il apprit plus tard que la créature répondait au nom de Chori, et ce fut par le plus grand des hasards qu'il s'aperçut qu'elle était de sexe féminin ; sur le moment, cela lui parut immensément comique.

Le lendemain matin, il se réveilla « imbibé » dans les deux sens du terme, à demi couché sous une petite cascade, dans une des vallées d'habitation ; suspendue par ses huit crocs-de-pattes à une balustrade voisine, Chori émettait une vibration sporadique qu'il assimila à un ronflement.

La première fois qu'il passa la nuit avec une femme, il la crut à l'agonie ; il craignit de l'avoir tuée. Elle lui parut atteindre l'orgasme en même temps que lui avant de succomber à une espèce d'attaque ; elle cria, s'accrocha à lui... Horrifié, il se dit alors qu'en dépit de leur apparente similarité morphologique sa propre espèce et cette race bâtarde qu'était la Culture devaient comporter une quelconque différence et, l'espace de quelques instants atroces, l'idée lui vint que sa semence agissait en elle comme un acide. Il eut l'impression que, de ses quatre membres, elle essayait de lui briser le dos. Il voulut se dégager et, criant son nom, savoir ce qui n'allait pas, ce qu'il avait pu faire, ce qu'il pouvait faire.

— Qu'est-ce que tu as ? haleta-t-elle.

— Quoi ? Mais, je n'ai rien, moi. C'est toi !

Elle eut une espèce de haussement d'épaules et prit l'air interloqué.

— J'ai joui, c'est tout. Je ne vois pas où est le... Oh ! (Elle porta une main à sa bouche en écarquillant les yeux.) J'avais oublié. Je te demande pardon. C'est vrai que tu n'es pas... (Un gloussement.) Comme c'est gênant !

— Mais *quoi* ?

— Eh bien, chez nous, vois-tu... cela prend... cela dure... plus longtemps, tu comprends ?

Jusque-là, il n'avait pas cru sincèrement ce qu'on lui avait dit sur la physiologie modifiée des citoyens de la Culture. Il ne pouvait accepter qu'ils se soient ainsi délibérément altérés eux-mêmes. Il ne pouvait croire qu'ils aient réellement choisi de faire durer ces moments de plaisir, et encore moins qu'ils aient incorporé une infinité de toxiglandes susceptibles d'augmenter l'intensité de toutes leurs expériences, ou presque (et le sexe n'en était pas la moindre).

Pourtant, se dit-il, en un sens il y a une certaine logique là-dedans. Leurs machines sauraient tout faire bien mieux qu'eux ; à quoi bon fabriquer des surhumains, au physique comme au mental, quand on a des drones et des Mentaux beaucoup plus rentables, tant en termes de matière que sur le plan énergétique. Seulement, le plaisir... c'était une autre histoire.

Car à quoi d'autre servait la forme humaine ?

Il y avait peut-être quelque chose d'admirable dans cette obstination, finalement.

Il reprit la jeune femme dans ses bras.

— Ça n'a pas d'importance, lui dit-il. C'est la qualité qui compte, pas la quantité. Si on essayait encore ?

Elle rit et lui prit le visage dans ses mains.

— Le dévouement, voilà une qualité que j'apprécie chez un homme !

(Le cri qui avait retenti dans le pavillon d'été, et qui l'avait attiré. « Salut, mon vieux. » Et ces mains bronzées sur ces hanches claires...)

Il passa cinq nuits dehors, sans rien faire d'autre que se promener. Pour autant qu'il le sache, il ne repassa jamais deux fois au même endroit, ne traversa jamais deux fois la même section. Il passa trois de ces nuits avec trois femmes différentes, et déclina poliment les propositions d'un jeune homme.

— Alors, es-tu plus à l'aise maintenant, Chéradénine ? l'interrogea Sma en brassant l'eau de la piscine devant lui.

Elle se retourna sur le dos afin de le regarder. Il venait derrière elle à la nage.

— Oui, je n'essaie plus de payer dans les bars.

— C'est un début.

— Et une habitude que je n'ai eu aucun mal à perdre.

— Il fallait s'y attendre. Quoi d'autre ?

— Euh... Vos femmes sont très chaleureuses.

— Nos hommes aussi, répliqua Sma en arquant un sourcil.

— La vie ici paraît... idyllique.

— Si l'on aime la foule, peut-être, oui.

Il inspecta du regard le complexe nautique quasi désert.

— Cette notion est toute relative, je vois.

(Et en son for intérieur : le jardin, le jardin ! Ils ont créé leur vie à l'image du jardin !)

— Tiens, tiens..., sourit Sma. Serais-tu tenté de rester ?

— Pas le moins du monde. (Il éclata de rire.) Je deviendrais fou, ici ; ou alors, je m'installerais définitivement dans un de ces jeux-de-rêve à plusieurs participants. Non, moi j'ai besoin de... d'autre chose.

— Et si nous te l'offrions, cette autre chose ? lança Sma, qui s'arrêta de nager et se mit à faire du surplace. Veux-tu travailler avec nous ?

— Tout le monde a l'air de croire que je devrais accepter ; de l'avis général, vous combattez du bon côté. Seulement... Il se trouve que, quand tout le monde est du même avis, ça me met la puce à l'oreille.

Sma se mit à rire.

— Et si nous ne combattons pas du bon côté, Chéradénine, cela aurait-il vraiment beaucoup d'importance ? Si nous n'avions rien d'autre à t'offrir qu'un salaire confortable et une vie aventureuse ?

— Je ne sais pas, reconnut-il. Ça n'en serait que plus difficile. Mais j'aimerais simplement... J'aimerais croire... avoir enfin la conviction, être enfin en mesure de prouver que... (Il haussa les épaules et sourit.) Que j'ai fait le bien.

Sma soupira. Étant donné qu'elle se trouvait dans l'eau, cela se traduisit par un léger déplacement vertical.

— Qui sait, Zakalwe ? Nous, nous ne le savons pas. Nous pensons être dans le vrai ; nous pensons même pouvoir le prouver, mais on ne peut jamais être sûr. On peut toujours nous opposer des arguments. La certitude *n'existe pas*. Surtout chez Circonstances Spéciales, où les règles ne sont pas les mêmes.

— Je croyais que les règles étaient valables pour tout le monde.

— En effet. Mais chez Circonstances Spéciales nous prenons en considération l'équivalent moral des trous noirs, des régions où les lois normales – ces règles éthiques dont les gens s'imaginent qu'elles s'appliquent partout dans l'univers – n'existent plus ; au-delà de ces horizons événementiels métaphysiques se trouvent... des circonstances spéciales. (Elle sourit.) Et c'est là que nous intervenons ; c'est notre territoire, notre domaine.

— On peut tout simplement voir dans ce genre de discours une bonne excuse pour mal agir.

Elle haussa les épaules.

— Et on n'aurait peut-être pas tort. Peut-être n'est-ce rien de plus

que cela, en effet. (Elle secoua la tête et passa la main dans sa longue chevelure.) Mais nous au moins, il nous faut une excuse ; pense à tous les gens qui ne s'en embarrassent même pas.

Sur ces mots, elle s'éloigna à la nage.

Il la regarda quelques instants brasser puissamment l'eau et sa main se porta, sans qu'il en ait réellement conscience, à la petite cicatrice plissée sur sa poitrine, à l'emplacement exact de son cœur ; il se mit à la frotter doucement en fronçant les sourcils, les yeux rivés à la surface miroitante et changeante de l'eau.

Puis il partit à la nage derrière la jeune femme.

Il resta deux ans à bord du *La taille n'est pas tout*, ainsi que sur quelques-unes des planètes, astéroïdes, habitats et Orbitales où celui-ci fit escale. Il suivait un entraînement et apprenait à utiliser les facultés nouvelles dont il s'était laissé doter. Quand il partit s'acquitter de sa première période de service pour le compte de la Culture – une série de missions à l'issue desquelles il dut escorter l'Élu jusqu'au Palais Parfumé juché sur la falaise –, ce fut à bord d'un navire qui n'avait lui-même qu'une seule de ces périodes à son actif, l'Unité de Contact Générale *Suave et pleine de grâce*.

Il ne revit jamais Chori, et apprit une quinzaine d'années plus tard qu'elle avait été tuée en service commandé. La nouvelle lui parvint alors qu'on lui faisait repousser un corps à bord du VSG *Optimiste-né* après qu'il eut été décapité, puis récupéré de justesse sur une planète appelée Fohls.

Onze

Il s'accroupit derrière le parapet, de l'autre côté de l'observatoire par rapport à l'avion qui approchait seul. Derrière lui, au bas d'une pente raide, se trouvaient des buissons, des arbres et une série de constructions sans toit envahies par la végétation. Il regarda l'avion arriver et chercha du regard d'éventuels appareils venant dans d'autres directions, mais en vain. Sur l'écran interne de sa combinaison, il observa en fronçant les sourcils l'avion qui descendait sans cesser de ralentir et dont la silhouette en forme de tête de flèche obèse se profilait de plus en plus nettement sur le couchant.

Il vit l'appareil descendre lentement vers la plateforme de l'observatoire ; une passerelle d'accès sortit en se dépliant du ventre de l'aéronef, et trois pieds se détendirent. Zakalwe releva quelques indications-effecteur émises par la machine, puis secoua la tête, rentra la tête dans les épaules et dévala la pente à toutes jambes.

Tsoldrin était assis dans l'une des constructions en ruine. Il prit l'air surpris en voyant son compagnon, en combinaison, franchir la porte à demi obstruée par le lierre.

— Alors, Chéradénine ?

— C'est un appareil civil, répondit ce dernier. (Il releva sa visière, découvrant un visage souriant.) En fin de compte, je ne crois pas qu'il en ait après nous. En revanche, il peut nous fournir une porte de sortie. (Il haussa les épaules.) Ça vaut toujours la peine d'essayer. (Il indiqua le haut de la pente.) Tu viens ?

Dans la lueur du crépuscule, Tsoldrin Beychaé contempla la silhouette noir mat qui se découpait sur le seuil. Il s'était demandé un moment ce qu'il devait faire, mais n'avait pas encore trouvé la réponse. D'un côté il regrettait le calme, la tranquillité et les certitudes de la bibliothèque universitaire, où l'on pouvait vivre heureux et sans souci à l'écart du monde, se plonger dans les livres anciens pour essayer de comprendre les concepts et les récits d'antan en espérant en dégager un jour le sens, voire développer ses propres idées, s'efforcer de mettre en lumière les enseignements de ces histoires anciennes, et peut-être amener les gens à réfléchir encore sur leur propre époque, leurs propres idéologies. Pendant un temps – qui lui avait paru bien long, là-bas – il avait cru sans l'ombre d'un doute que c'était là

l'activité la plus utile, la plus productive à laquelle il puisse se livrer... mais à présent, il n'en était plus aussi sûr.

Peut-être, songeait-il maintenant, y a-t-il des choses plus importantes auxquelles je puisse apporter mon concours. Peut-être devrais-je partir avec Zakalwe, ainsi qu'il me le demande, ainsi que me le demande la Culture.

Et puis, comment se contenter simplement de retourner à ses études après ce qui venait d'arriver ?

Zakalwe qui surgissait tout à coup du passé, plus impétueux, plus fougueux que jamais ; Ubrel qui ne faisait en fin de compte que lui jouer la comédie – mais comment y croire ? – et à cause de qui il se sentait à présent très vieux et très bête, mais aussi fou de rage ; et l'Amas tout entier qui s'en allait encore une fois à la dérive, tout droit vers les écueils...

Avait-il le droit de ne rien tenter, même si la Culture se trompait sur le prestige dont il était revêtu au sein de cette société ? Il l'ignorait. Il voyait bien que Zakalwe avait voulu l'atteindre dans son orgueil, mais... s'il y avait tout de même eu du vrai dans son discours ? Était-il juste de se croiser les bras et d'attendre que les choses arrivent, même si c'était là la voie la plus facile, la moins éprouvante ? Si la guerre éclatait et qu'il prît conscience de n'avoir rien fait pour l'en empêcher, quels seraient alors ses sentiments à l'égard de lui-même ?

Maudit sois-tu, Zakalwe, songea-t-il. Puis il se leva et déclara :

— Je n'ai pas encore décidé. Mais voyons jusqu'où tu réussiras à nous emmener.

— C'est bien.

La voix de la silhouette en combinaison ne trahissait pas la moindre émotion.

— ... *Sincèrement* désolé pour ce retard, gentgens ; il était tout à fait indépendant de notre volonté. Une espèce de panique à la direction du trafic aérien, mais permettez-moi de vous présenter à nouveau les excuses d'Héritage Tours. Enfin, nous y voilà ; un peu plus tard que prévu, mais le coucher de soleil n'est-il pas ravissant ? Le très célèbre Observatoire de Srometren. Gentgens, quatre mille cinq cents ans d'histoire au moins se sont joués ici même, à vos pieds. Il va falloir que je débite mon speech à toute allure pour rattraper notre retard, alors écoutez bien...

Dans un bourdonnement de champ anti-g, l'aéronef planait juste au-dessus du sol, du côté ouest de la plate-forme observatoire. Ses trois pieds pendaient dans le vide ; manifestement, ils n'étaient là qu'à titre de précaution. Une quarantaine de personnes avaient débarqué par la passerelle sous-ventrale et formaient à présent cercle autour

d'un des instruments de mesure en forme de socle de pierre tandis qu'un jeune guide touristique impatient s'adressait à eux.

Zakalwe les observait entre deux piliers de la balustrade en pierre ; il les balayait l'un après l'autre au moyen de l'effecteur intégré à sa combinaison et lisait le résultat sur l'affichage facial de sa visière. Plus de trente portaient sur eux un véritable terminal, c'est-à-dire un accès au réseau de communications de la planète. L'ordinateur de la combinaison les interrogea secrètement par l'intermédiaire de l'effecteur. Deux des terminaux étaient allumés ; l'un transmettait un bulletin d'informations sportives, l'autre un programme musical. Tous les autres étaient en position de veille.

— Combinaison, chuchota-t-il. (Pourtant, personne n'aurait pu l'entendre, même pas Tsoldrin – qui se tenait à ses côtés – et encore moins le groupe de touristes.) Je veux neutraliser ces terminaux, discrètement ; les empêcher de transmettre.

— Deux terminaux en réception émettent actuellement un code de localisation, répondit la combinaison.

— Puis-je neutraliser leur fonction de transmission sans interférer avec leur fonction code de localisation ni intervenir dans l'état de réception dans lequel ils se trouvent ?

— Oui.

— Parfait ; alors, neutralisation de tous les terminaux, la priorité étant d'empêcher toute émission de nouveaux signaux.

— Neutralisation de trente-quatre terminaux personnels réseau-comm extra-Culturels, veuillez confirmer.

— Confirmé, nom de nom ! Exécution !

— Instructions exécutées.

Il vit son affichage facial se modifier au moment où les sources d'alimentation internes des terminaux tombaient presque à zéro. Le guide menait son groupe à travers la plate-forme de pierre qui constituait l'ancien observatoire, en direction de l'endroit où il se tapissait avec Beychaé et en tournant le dos à l'aéronef suspendu dans les airs.

Zakalwe releva d'un geste sa visière et tourna la tête vers son compagnon.

— Allez, on y va. Pas de bruit.

Il passa le premier et traversa les broussailles en se faufilant entre les arbres serrés ; il faisait plutôt sombre sous leur feuillage éploé, et Beychaé trébucha à une ou deux reprises. Mais ils ne firent que peu de bruit en foulant aux pieds le tapis de feuilles mortes qui bordait sur deux côtés la plate-forme d'observation.

Parvenu sous l'appareil, Zakalwe le sonda au moyen de son effecteur.

— Tu es un joli petit engin, souffla-t-il en attendant l'affichage

des résultats. (L'aéronef était automatique, et parfaitement stupide. Même pas une cervelle d'oiseau.) Combinaison ! Interfaçage avec l'appareil et prise de contrôle des commandes sans que personne s'en aperçoive.

— Prise de contrôle-juridiction incognito d'un appareil isolé à ma portée ; veuillez confirmer.

— Confirmé. Et cesse de toujours me demander de tout confirmer.

— Prise de contrôle-juridiction effectuée. Non-respect du protocole de confirmation des instructions : veuillez confirmer.

— Bonté divine ! Confirmé !

— Non-respect du protocole, confirmé.

Il envisagea un instant de s'élever directement dans les airs en tenant Beychaé contre lui, et de pénétrer ainsi dans l'appareil, mais on ne pouvait être sûr que le champ anti-g de ce dernier masquerait le signal émis par sa combinaison. Il jeta un bref coup d'œil à la pente raide puis se tourna vers Beychaé et lui murmura :

— Donne-moi la main ; on remonte.

Le vieil homme s'exécuta. Ils se mirent à gravir la pente ; ils progressaient régulièrement, la combinaison leur assurant des prises solides dans le sol meuble. Ils s'arrêtèrent devant la balustrade. L'aéronef emplissait tout le ciel nocturne au-dessus de leurs têtes et, en haut de la passerelle, l'entrée sous-ventrale déversait une lumière jaune qui éclairait faiblement les plus proches instruments de mesure taillés dans la pierre.

Il jeta un regard au groupe de touristes pendant que Beychaé reprenait son souffle. Ils se trouvaient de l'autre côté de l'observatoire ; le guide braquait une torche sur un bas-relief ancien. Zakalwe se releva.

— Allons-y, lança-t-il à Beychaé, qui se redressa à son tour.

Ils enjambèrent la balustrade, gagnèrent la passerelle et entrèrent dans l'aéronef. Beychaé ouvrait la marche ; Zakalwe gardait un œil sur son affichage rétroviseur, mais n'aurait su dire si un des touristes s'était aperçu de leur manœuvre.

— Combinaison ! Relevez la passerelle, ordonna-t-il tandis qu'ils débouchaient dans le vaste espace qui formait l'intérieur du vaisseau.

Il était luxueux dans le genre surchargé ; les parois en étaient tendues de tentures et le sol tapissé d'une épaisse moquette. Des canapés et de lourds fauteuils étaient posés çà et là dans la pièce, dont une extrémité comportait un autobar et l'autre un immense écran qui affichait pour l'instant les dernières lueurs du crépuscule.

La passerelle émit un tintement suivi d'un crissement en rentrant dans le ventre de l'appareil.

— Combinaison : rétractation des pieds, fit-il en rabattant sa

visière vers l'arrière.

Heureusement, la combinaison fut assez futée pour comprendre de quels pieds il s'agissait. Zakalwe venait de se rendre compte qu'on pouvait très bien atteindre les pieds de l'appareil en sautant depuis la balustrade.

— Combinaison ! Réglage d'altitude : dix mètres vers le haut.

Le léger bourdonnement qui les entourait de toutes parts se modifia, puis revint à son niveau de départ. Zakalwe regarda Beychaé ôter sa lourde veste, puis inspecta l'intérieur de l'appareil ; l'effecteur affirmait qu'il n'y avait personne d'autre à bord, mais il préférerait s'en assurer lui-même.

— Voyons... quelle était la prochaine étape de cet engin ? fit-il tandis que Beychaé prenait place sur un long sofa en soupirant et s'étirant de tous ses membres. Combinaison ! Prochaine destination de l'appareil ?

— Terminal Spatial de Gipline, lui répondit une voix nette et précise.

— Ça me semble parfait. Tu nous y emmènes, combinaison, et tu fais en sorte que notre vol paraisse tout ce qu'il y a de plus normal et légitime.

— Exécution en cours, répondit la combinaison. Atterrissage dans quarante minutes.

Le bruit de fond émis par l'appareil se modifia à nouveau et monta dans les aigus ; le plancher fut légèrement ébranlé. Tout au bout de la vaste cabine, l'écran montra leur propre véhicule en train de survoler des collines boisées tout en prenant de l'altitude.

Zakalwe fit un tour de l'appareil qui lui confirma l'absence de tout autre passager, puis revint s'asseoir à côté de Beychaé, auquel il trouva l'air très fatigué. La journée avait dû être bien longue, pour lui.

— Comment te sens-tu ?

— Je ne suis pas mécontent d'être assis, crois-moi, répondit Beychaé en repoussant ses bottes.

— Je vais t'apporter quelque chose à boire, Tsoldrin, reprit-il en enlevant son casque et en se dirigeant vers le bar. (Brusquement, une idée lui vint.) Combinaison ! Tu disposes d'un des numéros d'accès direct à Solotol ?

— Oui.

— Établis la connexion via l'aéronef. (Il se pencha pour examiner l'autobar.) Et ça, comment ça marche ?

— L'autobar est activé par la voix, et...

— Zakalwe ! (La voix de Sma couvrit brusquement celle de la combinaison et le fit sursauter. Il se redressa.) Mais où est-ce que... (Une pause, puis :) Ah ! Je vois que tu t'es trouvé un aéronef.

— En effet. (Il jeta un regard à Beychaé, qui l'observait.) Nous

nous dirigeons vers le spatioport de Gipline. Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ? On peut savoir où est le module ? Tu sais, Sma, tu m'as fait de la peine : tu ne m'as ni appelé, ni écrit, ni envoyé de fleurs...

— Beychaé va bien ? coupa Sma d'un ton pressant.

— Tsoldrin est en pleine forme, répondit-il en souriant à son compagnon. Combinaison ! Débrouille-toi pour que cet autobar nous confectionne deux boissons rafraîchissantes, mais néanmoins remontantes.

— S'il va bien, alors c'est parfait. (La jeune femme soupira et l'autobar émit une série de déclics suivis de gargouillements.) Et si nous n'avons pas pris contact avec toi, reprit-elle, c'est parce que cela les aurait menés jusqu'à vous ; l'accès confidentiel a été coupé par l'explosion de la capsule. Zakalwe, ce que tu as fait est ridicule ; si tu avais vu ce chaos une fois que la capsule a anéanti le camion, au Marché aux Fleurs, et que tu as descendu leur unité de combat ! Tu as eu de la chance de pouvoir t'enfuir aussi loin. Au fait, où est la capsule à l'heure qu'il est ?

— Restée à l'Observatoire de Srometren, répondit-il en regardant s'ouvrir un compartiment de l'auto-bar. (Il s'empara du plateau supportant leurs deux boissons et retourna s'asseoir en compagnie de Beychaé.) Sma, dis bonjour à Tsoldrin Beychaé, lança-t-il en tendant son verre à l'intéressé.

— Monsieur Beychaé ? fit la voix de Sma depuis l'intérieur de la combinaison.

— Allô ?

— Je suis contente de vous entendre. J'espère que M. Zakalwe vous traite avec tous les égards ? Vous vous sentez bien ?

— Fatigué, mais en bonne santé.

— M. Zakalwe aura sans doute eu le temps de vous informer de la gravité de la situation politique au sein de l'Amas.

— En effet. Je suis... j'envisage sérieusement d'agir comme vous le suggérez et, pour le moment, je ne ressens aucunement le besoin de revenir à Solotol.

— Je vois, fit Sma. Je vous en suis reconnaissante. Je suis certaine que M. Zakalwe fera tout ce qui est en son pouvoir pour garantir votre sécurité pendant que vous réfléchirez, n'est-ce pas, Chéradénine ?

— Mais naturellement, Diziet. Et maintenant, où est le module ?

— Là où il a toujours été : blotti sous les nuages de Soreraurth. Grâce à tes escapades à la surface, qui sont passées aussi inaperçues que l'explosion d'une nova, ils sont en état d'alerte maximum ; on ne peut pas bouger le petit doigt sans se faire immédiatement repérer, et si on nous voit nous mêler de cette affaire, nous pouvons être directement responsables du déclenchement des hostilités. Redis-moi

avec précision où se trouve la capsule ; on va être obligés de faire un repérage passif depuis le microsatellite et de la faire exploser de là-haut pour ne rien laisser traîner derrière nous. Merde, tu as flanqué une de ces pagailles, Zakalwe !

— Navré. (Il but une gorgée.) La capsule se trouve sous un grand arbre à feuilles caduques de couleur jaune, entre quatre-vingts et... cent trente mètres au nord-est de l'observatoire. Ah ! Et le fusil à plasma est à environ... vingt à quarante mètres plein ouest.

— Tu ne l'as plus ? interrogea Sma d'un ton incrédule.

— Je l'ai jeté dans un accès de dépit, avoua-t-il en bâillant. Il s'est fait effectoriser.

— Je t'avais bien dit que sa place était dans un musée, intervint une autre voix.

— La ferme, Skaffen-Amtiskaw, fit-il. Alors, Sma, quelle est la suite des événements ?

— Le Terminal Spatial de Gipline, je suppose, répliqua la jeune femme. Je vais voir si on peut vous réserver une place sur un vol interplanétaire ; direction Impren ou ses environs. Au pire, vous avez devant vous la perspective d'un voyage civil de plusieurs semaines au bas mot ; avec un peu de chance, ils lèveront l'alerte et on pourra vous envoyer discrètement le module. Mais, dans un cas comme dans l'autre, il se peut que la guerre se soit un tant soit peu rapprochée à cause de ce qui s'est passé à Solotol aujourd'hui. Réfléchis-y, Zakalwe.

Sur quoi le canal se tut.

— Elle n'a pas l'air très contente de toi, Chéradénine, remarqua Beychaé.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas nouveau, répondit-il en soupirant.

— Je suis sincèrement désolé, gentigens ; ceci ne s'était encore jamais produit. Jamais. Je suis véritablement navré... Je n'arrive pas à comprendre... je, euh... Je vais essayer de... (Le jeune homme pressa quelques boutons sur son terminal.) Allô ? Allô ? ALLÔ ? (Il le secoua, le frappa.) Ceci est tout simplement... tout simplement... Ça n'est encore jamais arrivé ; je vous assure que...

Il releva des yeux implorants sur le groupe de touristes qui s'étaient rassemblés autour de leur unique source lumineuse. La plupart le regardaient fixement ; quelques-uns essayaient de faire fonctionner leur terminal, sans plus de succès que lui, tandis que deux ou trois autres fixaient le couchant comme si l'ultime rougeoiement teintant le ciel allait leur rendre l'appareil qui avait soudainement décidé de s'en aller de son propre chef.

— Allô ? Allô ? Il y a quelqu'un ? Répondez, s'il vous plaît. (Le jeune homme avait l'air au bord des larmes. Dans le ciel, la dernière

leur du couchant s'éteignit ; un rayon de lune vint alors éclairer de rares écharpes nuageuses. La lumière de la torche vacilla.) Je vous en prie, répondez ! N'importe quoi, mais répondez ! Oh, je vous en prie !

Skaffen-Amtiskaw revint en ligne quelques minutes plus tard pour annoncer qu'ils disposaient chacun d'une cabine à bord d'un clipper appelé *Osom Emananish* qui se dirigeait vers le système de Breskial, à trois années-lumière seulement d'Impren ; on espérait néanmoins que le module les rejoindrait avant cela. Ce serait d'ailleurs préférable, étant donné que les autres allaient sans nul doute retrouver leur trace.

— Monsieur Beychaé ferait peut-être mieux de modifier son apparence, suggéra le drone de sa voix onctueuse.

Zakalwe leva les yeux et contempla les tentures murales.

— On pourrait peut-être se tailler des vêtements là-dedans, proposa-t-il d'un ton peu convaincu.

— La soute à bagages renferme certainement un plus grand choix de tenues, ronronna la voix du drone, lequel lui indiqua ensuite comment ouvrir la trappe qui y menait.

Zakalwe refit surface muni de deux valises qu'il s'empressa de forcer.

— Des habits ! s'exclama-t-il.

Il sortit quelques vêtements qui lui parurent suffisamment unisexes.

— Il faudra également renoncer à votre combinaison et à votre armement, reprit le drone.

— *Quoi !*

— Vous ne pourrez jamais embarquer à bord d'un vaisseau avec tout ce matériel, Zakalwe, même en bénéficiant de notre aide. Vous devez emballer le tout (par exemple dans une de ces valises) et le laisser au spatioport ; nous essaierons d'aller le récupérer quand les choses se seront un peu calmées.

— Mais enfin... !

Ce fut Beychaé lui-même qui proposa de se raser le crâne lorsqu'ils abordèrent la question du déguisement. Voilà le dernier service que la combinaison de combat (et ses merveilleux raffinements) fut donc amenée à remplir : elle leur fournit un rasoir. Sur quoi Zakalwe l'enleva ; les deux hommes enfilèrent ensuite leurs nouveaux vêtements, dont les couleurs étaient plutôt criardes mais les formes heureusement assez amples pour eux.

L'appareil atterrit ; le Terminal Spatial consistait en un désert de béton quadrillé à la manière d'un échiquier par les ascenseurs qui tractaient les astronefs vers les zones de manœuvre, ou les en redescendaient.

Une fois l'accès confidentiel rétabli, le terminal d'oreille de Zakalwe fut à nouveau en mesure de communiquer discrètement avec lui et de les guider tous les deux.

Mais il se sentait bien nu, sans sa combinaison.

Ils sortirent de l'appareil et se retrouvèrent dans un hangar, une musique agréablement insipide tintinnabulait à leurs oreilles. Personne ne vint à leur rencontre. Au loin retentissait une sonnerie d'alarme.

Le terminal-boucle d'oreille leur indiqua la porte qu'ils devaient emprunter. Ils s'engagèrent dans un couloir réservé au personnel et franchirent deux portails de sécurité, qui s'ouvrirent avant même qu'ils ne se présentent sur le seuil ; puis, après une pause, ils débouchèrent dans une vaste salle bourrée de gens, d'écrans, de kiosques et de sièges. Personne ne fit attention à eux : un tapis roulant venait de s'arrêter brusquement, déséquilibrant des dizaines de personnes et les faisant tomber les unes sur les autres.

À la consigne, une caméra de sécurité se retourna vers le haut et fixa le plafond juste le temps qu'il leur fallut pour y déposer la valise contenant la combinaison. Au moment où ils s'en allaient, elle reprit son balayage incessant.

Un phénomène similaire se produisit lorsqu'ils prirent leur billet au guichet. Puis, tandis qu'ils longeaient un autre couloir, ils virent un groupe de vigiles armés venir à l'autre bout.

Zakalwe continua d'avancer normalement. Sentant Beychaé hésiter à ses côtés, il se tourna vers lui et lui sourit d'un air parfaitement dégagé. Lorsqu'il se retourna, les gardes s'étaient immobilisés ; une main sur l'oreille, leur chef fixait le sol. Puis il hocha la tête, fit demi-tour et montra un couloir adjacent ; le groupe de vigiles partit dans cette direction.

— Si je comprends bien, nous ne bénéficions pas seulement d'une chance incroyable ? marmonna Beychaé.

Zakalwe secoua négativement la tête.

— Sauf si l'on considère comme une chance incroyable de disposer d'un effecteur électromagnétique de niveau quasi militaire, contrôlé par un Mental de vaisseau stellaire hyper-rapide, lequel manipule ce spatioport tout entier comme un vulgaire jeu d'arcade, et cela à une distance d'une année-lumière environ.

On les fit accéder, par un couloir réservé aux VIP, à la petite navette qui les emporterait jusqu'à la station orbitale. Vint un ultime contrôle de sécurité que le vaisseau ne put cette fois pas truquer : ce fut un homme à l'œil et aux mains avertis qui s'en chargea. Il parut constater que Zakalwe et Beychaé ne portaient rien de dangereux sur

eux. Zakalwe sentit sa boucle d'oreille lui expédier de petites impulsions dans le lobe au moment où ils entraient dans un nouveau couloir : encore un balayage à rayons X, ainsi qu'un fort champ magnétique, tous deux contrôlés manuellement à titre de vérification supplémentaire.

Le trajet à bord de la navette s'effectua sans encombre ; une fois arrivés à la station, ils traversèrent une salle de transit (où régnait d'ailleurs une certaine agitation : un homme équipé d'un implant neural direct gisait au sol, en pleine crise) pour tomber tout droit sur un dernier contrôle de sécurité.

Dans la courbe menant du sas de la salle de transit au vaisseau proprement dit, il entendit la toute petite voix de Sma lui murmurer à l'oreille.

— Nous y voilà, Zakalwe. Impossible d'établir une liaison confidentielle à bord sans attirer l'attention. Nous ne prendrons contact avec toi qu'en cas d'urgence véritable. Si tu as besoin de nous parler, sers-toi de l'accès téléphonique de Solotol, mais n'oublie pas que la conversation sera écoutée. Au revoir ; bonne chance.

Là-dessus, les deux hommes franchirent un nouveau sas avant d'embarquer pour de bon sur le clipper *Osom Emananish*, qui s'apprêtait à les emporter vers l'espace interstellaire.

Il consacra l'heure qui leur restait avant le départ à flâner dans le vaisseau, juste histoire de visiter un peu et de se repérer.

Les haut-parleurs et la majorité des écrans visibles annoncèrent enfin l'appareillage. Le clipper se mit à dériver paresseusement, puis prit soudain un départ fulgurant ; en un grand mouvement tournant, il croisa le soleil, puis la géante gazeuse Soreraurth. Soreraurth, c'était là que le module était contraint de rester caché, à une centaine de kilomètres à l'intérieur de l'atmosphère de cette puissante planète perpétuellement en proie aux plus violentes tempêtes. Une atmosphère qui serait pillée, minée, déchiquetée et métamorphosée par les Humanistes si ces derniers réussissaient à s'imposer. Zakalwe regarda disparaître la géante gazeuse en poupe, se demanda en fin de compte qui avait raison et qui avait tort, et éprouva un curieux sentiment d'impuissance.

Alors qu'il longeait un petit bar animé en allant s'enquérir de Beychaé, il entendit derrière lui une voix :

— Ah ! Sincères salutations, et tout ça ! Monsieur Staberinde, si je ne m'abuse ?

Il se retourna lentement.

C'était le petit médecin qu'il avait rencontré à la cicatrices-partie. L'homme se tenait debout devant le bar surpeuplé et lui faisait signe de venir le rejoindre.

Il se dirigea vers lui en se faufilant entre les passagers qui

jacassaient.

— Bonjour, docteur.

Le petit homme inclina la tête.

— Mon nom est Stapangarderslinaiterray ; mais vous pouvez m'appeler Stap.

— Avec plaisir, voire avec soulagement. (Zakalwe sourit.) Quant à vous, appelez-moi donc Shérad.

— Comme l'Amas est petit, vous ne trouvez pas ? Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

Zakalwe eut encore une fois droit au sourire plein de dents du petit médecin, un sourire qui – reflétant un petit projecteur situé au-dessus du bar – se mit à luire d'un éclat surprenant.

— Quelle bonne idée !

Ils trouvèrent une petite table libre poussée contre une cloison et s'y installèrent. Le médecin s'essuya le nez et rajusta son costume immaculé.

— Alors, Shérad, qu'est-ce qui nous vaut votre présence sur ce rafiot ?

— Eh bien, en réalité, Stap..., répondit-il à voix basse, je voyage incognito, en quelque sorte ; aussi vous serais-je reconnaissant de ne pas... claironner mon nom, si vous voyez ce que je veux dire.

— Mais parfaitement ! répondit le docteur Stap en hochant vigoureusement la tête. (Puis il jeta autour de lui un regard de conspirateur et se pencha vers Zakalwe.) Vous pouvez compter sur ma discrétion. J'ai moi-même dû... (il se mit à tricoter des sourcils) « voyager discrètement », à l'occasion... Si je peux faire quelque chose pour vous, n'hésitez pas.

— Vous êtes bien aimable.

Il leva son verre.

Tous deux burent en se souhaitant mutuellement une bonne traversée.

— Allez-vous jusqu'au « terminus », à savoir Breskial ? interrogea Stap.

— En effet, acquiesça Zakalwe. Une personne avec qui je suis en affaire m'accompagne.

L'autre hocha la tête en souriant.

— Une « personne », hein ? Oui, oui, je vois.

— Non, docteur, vous faites erreur. Il s'agit : un) d'un gentleman ; deux) il a un certain âge ; et trois) il occupe une autre cabine... Naturellement, j'aurais préféré une « personne » qui réponde aux trois caractéristiques opposées.

— Ha ! Bien sûr ! fit le médecin.

— Vous reprendrez bien un verre ?

— À ton avis, il sait quelque chose ? s'enquit Beychaé.

— Qu'y a-t-il à savoir ? (Zakalwe haussa les épaules et jeta un coup d'œil à l'écran, sur la porte de la cabine exigüe qu'occupait son compagnon.) On ne dit rien aux actualités ?

— Non, rien, répondit Beychaé. On parle d'un exercice de sécurité concernant tous les spatioports, mais sans nous mentionner directement l'un ou l'autre.

— Ma foi, avec ce médecin à bord, nous ne courons sans doute pas plus de risques qu'avant.

— Et ces risques, sont-ils sérieux ?

— Assez. Ils finiront forcément par reconstituer ce qui s'est passé ; pas moyen d'atteindre Breskial avant eux.

— Et alors ?

— Et alors, à moins qu'une idée ne me vienne, il faudra soit que la Culture les laisse nous remettre la main dessus, soit qu'elle prenne le contrôle de ce vaisseau, ce qui ne va pas être facile à justifier et risque de porter un coup à ta crédibilité.

— Si je décide de faire ce que vous me demandez, Chéradénine.

Zakalwe considéra son ami, assis à ses côtés sur l'étroite couchette.

— Ouais, si tu te décides.

Il partit en reconnaissance. Le clipper était exigu et bondé ; sans doute était-il trop habitué aux vaisseaux de la Culture. Les écrans permettaient de consulter les plans du navire, et Zakalwe entreprit de les étudier ; mais ils ne servaient en fait qu'à aider les passagers à s'orienter, et ne s'avéraient guère utiles pour trouver le moyen de s'emparer du vaisseau ou de le neutraliser. Ayant observé les allées et venues des membres d'équipage, il comprit que l'accès aux zones réservées se faisait par comparaison d'empreintes vocales ou manuelles.

Il n'y avait à bord que peu de substances inflammables, et rien qui soit susceptible d'exploser, l'ensemble des circuits était optique, et non électronique. Le *Xénophobe* aurait pu faire danser et chanter le clipper *Osom Emananish* d'une seule main, l'autre étant attachée derrière son dos (en équivalent effecteur), et ce depuis n'importe quel point situé dans le système solaire voisin, cela ne faisait aucun doute. Mais, sans armement ni combinaison de combat, Zakalwe allait avoir beaucoup de mal à tenter quoi que ce soit le moment venu, si le besoin s'en faisait sentir.

En attendant, le navire se traînait dans l'espace ; Beychaé demeurait dans sa cabine, où il se tenait au courant par l'intermédiaire de l'écran, quand il ne dormait pas.

— J'ai l'impression d'avoir troqué une forme d'emprisonnement

contre une autre, Chéradénine, observa-t-il le lendemain de leur départ comme son ami lui apportait à souper.

— Tsoldrin, ne cède pas à la claustrophobie ; si tu veux sortir de ta cabine, vas-y. C'est un peu plus risqué, mais... pas beaucoup.

— Ma foi, répondit Tsoldrin en lui prenant le plateau des mains avant de soulever le couvercle pour en inspecter le contenu, pour l'instant, il ne m'est pas très difficile de considérer les actualités et les affaires du monde comme mon nouveau matériau de recherche ; je ne me sens donc pas injustement enfermé. (Il mit le couvercle de côté.) Mais il ne faut pas me demander de supporter cela deux ou trois semaines, Chéradénine.

— Ne t'en fais pas pour ça, répondit-il d'un ton découragé. Je ne crois pas que nous puissions tenir le coup si longtemps.

— Ah ! Shérad.

Le lendemain, il vit la petite silhouette agitée du docteur Stap venir à sa rencontre alors que les voyageurs admiraient le passage d'une impressionnante géante gazeuse, dont l'écran principal du grand salon affichait un agrandissement. Le petit médecin le prit par le coude.

— Je donne une petite fête privée, ce soir, dans le Salon stellaire ; il s'agit d'une de mes soirées, disons... *spéciales*, vous voyez ? Je me demandais si vous et votre ermite de partenaire souhaiteriez vous joindre à nous ?

— On vous a laissé monter à bord avec ce truc ? s'esclaffa Zakalwe.

— Chut, mon bon monsieur ! fit le médecin en l'attirant à l'écart de la foule. Il y a longtemps que la compagnie et moi avons un arrangement ; ma machine fait officiellement partie du matériel médical de première importance.

— Ça a dû vous coûter cher. Vous devez exiger une fortune de vos clients, docteur.

— Naturellement, je demande une petite participation, mais tout à fait dans les moyens de la plupart des gens de bonne éducation, et je peux vous garantir une assistance d'excellente qualité, ainsi que la discrétion la plus totale, comme toujours.

— Je vous remercie de votre offre, docteur, mais je suis obligé de refuser.

— Je vous assure que c'est la chance de votre vie ; il est très rare qu'on se voie proposer deux fois pareille opportunité.

— Je n'en doute pas. S'il y a une troisième fois, alors peut-être accepterai-je. Je vous prie de m'excuser. (Il lui donna de petites tapes sur l'épaule.) Mais nous pouvons peut-être nous retrouver ce soir, pour l'apéritif ?

Le médecin secoua négativement la tête.

— Malheureusement, je serai en pleins préparatifs, Shérad. (Il prit une espèce d'air suppliant.) C'est vraiment une *très grande* chance, insista-t-il en souriant de toutes ses dents.

— Mais j'en ai parfaitement conscience, docteur Stap.

— Vous êtes un pervers.

— Merci. Il m'a fallu des années d'entraînement acharné pour y arriver.

— Ça ne m'étonne pas.

— Oh non ! vous n'allez pas me dire que vous n'avez aucune perversité en vous ? Si, je le vois dans vos yeux. Mais oui, mais oui, c'est bien ça : la pureté ! J'en reconnais les symptômes. Mais... (il posa la main sur son avant-bras) ne vous en faites pas ; ce n'est pas incurable.

Elle le repoussa, mais sans grande énergie.

— Vous êtes épouvantable. (La main qui le repoussait s'attarda l'espace d'un instant sur sa poitrine.) Vous êtes mauvais.

— J'avoue. Vous avez percé mon âme à jour... (Il jeta un bref regard autour de lui : le bruit de fond du vaisseau venait de changer. Puis il rendit son sourire à la dame.) Mais, euh... il est tellement plus facile de se confesser devant une femme à la beauté de déesse.

Elle eut un rire de gorge, la tête rejetée en arrière, révélant son cou gracile.

— Obtenez-vous *normalement* des résultats avec cette réplique-là ? s'enquit-elle en secouant la tête.

Il imita son geste d'un air triste et fit semblant d'être blessé.

— Ah, pourquoi les jolies femmes sont-elles aussi cyniques, de nos jours ?

Alors il vit ses yeux se fixer sur un point situé quelque part derrière lui.

Il fit volte-face.

— Qu'y a-t-il, officier ? demanda-t-il à l'un des deux aspirants qu'il découvrit debout derrière lui.

— Monsieur... Shérad ? fit le jeune homme.

Il plongea son regard dans celui du jeune officier et sentit brusquement son estomac se nouer ; cet homme savait. On les avait retrouvés. Quelque part, quelqu'un avait relié les chiffres entre eux et reconstitué le dessin.

— Oui ? fit-il avec un sourire un peu niais. Vous voulez boire quelque chose, les gars ?

Il rit et regarda la jeune femme.

— Non merci, monsieur. Voulez-vous nous suivre, s'il vous plaît ?

— Qu'est-ce qui se passe ? (Il renifla, puis vida son verre et s'essuya les mains sur les revers de sa veste.) Le capitaine a besoin

d'un coup de main pour virer de bord, c'est ça ? (Il éclata de rire et se laissa glisser au bas de son tabouret de bar ; puis il se retourna vers sa compagne et lui baisa la main.) Chère madame, je vous souhaite bon voyage en espérant vous revoir. (Il joignit les mains sur sa poitrine.) Mais n'oubliez jamais ceci : il y a un petit morceau de mon cœur qui vous appartient pour toujours.

Elle eut un sourire hésitant. Il partit d'un grand rire, fit demi-tour et heurta son tabouret.

— Oups ! fit-il.

— Par ici, monsieur Shérad, dit le premier officier.

— Ouais, ouais, tout ce que vous voudrez.

Il avait espéré qu'on l'emmènerait dans le secteur réservé aux membres d'équipage, mais, une fois dans l'ascenseur, ils appuyèrent sur le bouton correspondant au niveau inférieur : là se trouvaient des entrepôts, la soute à bagages pressurisée et le brick.

— Je crois que je vais être malade, fit-il sitôt que les portes se furent refermées.

Sur quoi il se plia en deux et se força à vomir ses deux derniers verres. L'un des deux hommes s'écarta d'un bond afin de ne pas salir ses bottes reluisantes ; l'autre, pressentit Zakalwe, se penchait en avant en lui posant une main dans le dos.

Il cessa de vomir et lui décocha un grand coup de coude dans le nez ; l'autre alla s'écraser contre la porte du fond de l'ascenseur. Le deuxième homme n'avait pas encore tout à fait recouvré son équilibre. Zakalwe se redressa et lui expédia un coup de poing en pleine figure. L'homme s'affaissa ; ses genoux, puis son dos s'abattirent sur le sol. L'ascenseur émit un tintement, s'arrêta entre deux ponts et, devant toute cette agitation, la sonnerie d'alarme censée signaler une charge excessive se déclencha. Zakalwe enfonça d'un coup de poing le premier bouton du haut, et l'ascenseur repartit.

Il délesta les deux officiers inconscients de leurs armes, qu'il contempla en secouant la tête : des paralyseurs neuraux. L'ascenseur émit un nouveau tintement. Ils étaient revenus à leur point de départ. Il s'avança et, fourrant les deux paralyseurs dans sa veste, cala ses pieds dans les deux coins du fond de la cabine exiguë en appliquant ses deux mains contre les portes. L'effort qu'il fit pour les maintenir en position fermée lui arracha un grognement, mais l'ascenseur finit par déclarer forfait. Sans cesser d'appuyer sur les portes, il se tordit jusqu'à toucher de la tête le bouton de l'étage supérieur et le pressa avec son front. L'ascenseur recommença à s'élever dans un bourdonnement.

Lorsque les portes s'ouvrirent, elles révélèrent trois personnes qui attendaient au niveau du salon privé. Celles-ci regardèrent les deux gardes inconscients ainsi que la petite flaque de vomi. Là-dessus, il

leur expédia une décharge de paralyseur neural ; elles s'effondrèrent. Il traîna le corps d'un des officiers et le laissa couché en travers de la porte afin que l'ascenseur ne puisse pas se refermer, et le paralysa ainsi que son collègue au moyen de son arme.

La porte du Salon stellaire était close. Il appuya sur le bouton et jeta un regard en arrière, dans le couloir, où les portes de l'ascenseur allaient et venaient doucement contre le corps affalé de l'officier, tel un amant peu subtil. Un lointain tintement retentit et une voix annonça :

— Veuillez dégager les portes. Veuillez dégager les portes.

— Oui ? fit la porte d'entrée du Salon stellaire.

— Stap, c'est Shérad. J'ai changé d'avis.

— Formidable !

La porte s'ouvrit.

Il s'introduisit rapidement et pressa le bouton de fermeture. De dimensions modestes, le salon était plein de fumée de drogue, de lumières tamisées et de gens mutilés. On entendait de la musique ; tous les yeux (qui n'étaient pas forcément dans leurs orbites) se tournèrent vers lui. La machine du médecin, haute et grise, se dressait dans un coin près du bar, où officiaient deux personnes.

Il s'arrangea pour placer le médecin entre lui-même et le reste de l'assistance et lui colla le paralyseur sous le menton.

— Mauvaises nouvelles, Stap. Ces petites choses peuvent être mortelles à courte portée, et celle-ci est réglée sur sa puissance maximum. J'ai besoin de votre machine. Je préférerais m'adjoindre également votre collaboration, mais au besoin je pourrais m'en passer. Je suis *extrêmement* sérieux, et très, très pressé. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

Stap fit entendre un son étranglé.

— Trois, commença Zakalwe en pressant un peu plus fermement l'arme contre la gorge du petit médecin. Deux...

— D'accord ! Par ici !

Il relâcha Stap et le suivit tandis qu'il se dirigeait vers l'engin qui lui servait à son curieux trafic. Il gardait les mains jointes, une arme dissimulée dans chaque manche ; il salua plusieurs personnes qui passaient par là, puis vit qu'il avait une ligne de tir parfaitement dégagée sur un petit groupe situé à l'autre bout de la salle. Il leur tira dessus, et ils s'écroulèrent de manière spectaculaire sur une table chargée de mets. Pendant que l'attention générale se tournait vers eux, Zakalwe et Stap (qu'il força à continuer son chemin en lui enfonçant l'arme dans les côtes au moment où s'élevait le fracas) parvinrent à la machine.

— Excusez-moi, dit-il à l'une des serveuses. Vous voulez bien donner un coup de main au docteur ? (D'un mouvement de tête, il

indiqua l'arrière du bar.) Il voudrait déplacer la machine et la mettre là-dedans. N'est-ce pas, toubib ?

Ils pénétrèrent dans la petite réserve qui se trouvait derrière le bar. Zakalwe remercia la fille, restée de l'autre côté, referma la porte, la verrouilla, et poussa devant une pile de conteneurs afin de la bloquer. Puis il sourit au médecin, qui affichait une expression alarmée.

— Vous voyez ce mur, derrière vous, Stap ? (Le regard du médecin se tourna brièvement dans la direction indiquée.) Nous allons passer à travers, toubib, et avec votre machine.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous...

Il appliqua le paralyseur contre le front de l'homme. Celui-ci ferma les yeux. Un coin de mouchoir qui dépassait d'une poche de poitrine se mit à trembler.

— Stap, sachant ce que fait cette machine, je crois également savoir comment elle fonctionne. Je veux un champ découpeur, un tranchoir opérant au niveau des liaisons intermoléculaires. Si vous refusez de vous y mettre, et tout de suite encore, je vous paralyse et je tente le coup moi-même ; si je me trompe quelque part et que je crame cette saloperie, vous allez vous retrouver avec sur les bras quelques clients très, très mécontents là dehors. Il se peut même qu'ils vous fassent ce que vous leur avez fait, mais cette fois-ci sans la machine, si vous voyez ce que je veux dire.

Stap déglutit.

— Mm..., bredouilla-t-il. (L'une de ses mains remonta lentement vers sa veste.) Mm... mm... mes outils.

Il sortit une espèce de gros portefeuille contenant ses instruments, se tourna en tremblant vers la machine et ouvrit un volet.

Derrière eux, la porte tinta. Zakalwe mit la main sur un quelconque ustensile en forme de barre chromée, posé sur une étagère, et écarta les conteneurs qui bloquaient la porte. Stap se retourna pour regarder, mais vit que l'arme était toujours pointée sur lui, et revint donc à son travail. Puis Zakalwe enfonça d'un coup la barre métallique dans l'intervalle entre la porte coulissante et son encadrement. La porte émit un gazouillement outragé et une lumière rouge se mit à clignoter furieusement sur le bouton ouverture/fermeture. Puis il remit les conteneurs en place.

— Dépêchez-vous, Stap.

— Je fais ce que je peux ! glapit le petit médecin.

Une vibration grave s'échappa de la machine. Une lumière bleue se mit à jouer autour d'un élément cylindrique, à environ un mètre du sol.

Zakalwe contempla l'élément en question en plissant les yeux.

— Qu'espérez-vous faire ? fit le médecin d'une voix chevrotante.

— Poursuivez, toubib ; il vous reste une demi-minute avant que je ne m’y mette moi-même.

Il jeta un regard par-dessus son épaule et le vit tripoter un cadran circulaire gradué en degrés.

Tout ce qu’il pouvait espérer faire, c’était mettre cette machine en marche et attaquer n’importe quelle partie du vaisseau, pourvu que cela le neutralise. Les navires avaient généralement une certaine tendance à la complexité, et, paradoxalement, dans une certaine mesure, plus ils étaient rudimentaires, plus était grand leur degré de complexité. Restait à espérer qu’il réussirait à toucher un élément vital sans pour autant tout faire sauter.

— Presque fini, annonça le médecin, qui regarda nerveusement derrière lui puis avança un doigt tremblant vers un petit bouton rouge.

— OK, toubib, dit Zakalwe au petit homme flageolant en considérant d’un œil soupçonneux la lumière bleue autour du cylindre. (Puis il s’accroupit pour se mettre à la même hauteur que le médecin.) Allez-y, fit-il en hochant la tête.

— Euh... (L’autre déglutit.) Il vaudrait mieux que vous alliez vous tenir là-bas, au fond.

— Pas question. Allez, on essaie, d’accord ?

Sur ce, il appuya sur le petit bouton rouge. Un demi-disque de lumière bleue jaillit de l’élément cylindrique au-dessus de leurs têtes et découpa les conteneurs qu’il avait entassés devant la porte ; des flots de liquide en jaillirent. D’un côté de la pièce, les étagères s’effondrèrent, leurs montants tranchés par le disque bleu vibrant. Zakalwe sourit en constatant les dégâts. S’il était resté debout, le champ bleuté l’aurait coupé en deux.

— Bien joué, toubib.

Ce dernier s’affaissa comme un tas de sable humide au moment où le rayon paralyseur l’atteignit. Du haut des étagères démolies dégringolait une pluie de paquets de biscuits et de cartons de boisson ; ceux qui, en tombant, traversaient le rayon bleu parvenaient au sol en lambeaux. Les conteneurs percés devant la porte continuaient de déverser des breuvages divers. On entendit des coups frappés derrière eux.

Zakalwe trouvait plutôt agréable l’odeur entêtante de l’alcool qui emplissait peu à peu la réserve, mais espéra que les spiritueux n’y étaient pas stockés en quantité suffisante pour risquer de provoquer un incendie. Il fit tourner la machine sur elle-même, ce qui souleva une gerbe de boisson – le niveau montait sur le sol de la petite pièce ; le demi-disque bleuté palpitant trancha encore quelques étagères avant de s’enfoncer dans la cloison qui faisait face à la porte.

La machine frémit ; une plainte à vous faire grincer des dents

emplit l'air. Des volutes de fumée noire vinrent s'enrouler autour des étagères démantelées, comme propulsées par le disque de lumière tranchante, avant de retomber rapidement vers la couche de liquide qui atteignait à présent dix centimètres ; elles s'y amassèrent telle une sombre écharpe de brume miniature. Zakalwe se mit à manipuler les commandes de la machine ; un petit écran holo affichait les contours du champ. Il trouva les deux petits joysticks qui les modifiaient et produisit un champ elliptique. La machine se mit à puiser plus fort ; le son monta dans les aigus et la fumée noire s'épaissit autour de lui.

De l'autre côté de la porte, le martèlement s'accrut. La fumée noire s'élevait de plus en plus épaisse dans la réserve, et il avait déjà la tête qui tournait. Il appliqua son épaule contre la machine et poussa de toutes ses forces : elle glissa vers l'avant en émettant un hurlement ; quelque chose céda.

Zakalwe s'adossa à la machine et poussa sur ses pieds ; il y eut une détonation sur le devant de l'engin, qui commença à lui échapper. Il se retourna, donna à nouveau de l'épaule et, d'un pas chancelant, longea une série d'étagères fumantes en direction d'un orifice rougeoyant donnant dans une pièce ravagée pleine de hautes armoires métalliques. Le liquide s'engouffrait par la brèche. Il immobilisa la machine l'espace d'un instant, ouvrit l'une des armoires et y trouva une masse étincelante de filaments fins comme des cheveux, enroulés autour de câbles et de tiges. Des ampoules clignotaient sur un long panneau de contrôle, telle une ville étirée en longueur et contemplée de nuit.

Il arrondit les lèvres et fit mine d'embrasser les fibres.

— Félicitations, se dit-il à lui-même. Tu viens de gagner le gros lot.

Il s'accroupit devant la machine bourdonnante, remit les commandes à peu près dans la position où Stap les avait réglées, mais produisit un champ circulaire. Puis il donna toute la puissance.

Le disque bleu heurta de plein fouet les armoires métalliques grises en répandant un maelström aveuglant d'étincelles. Le bruit fut assourdissant. Il laissa là la machine et repartit en pataugeant vers le centre de la salle de contrôle, en passant sous le disque bleu. Il enjamba le médecin inconscient, écarta les conteneurs à coups de pied et dégagea l'outil métallique qui coinçait la porte. Le rayon bleu qui venait de la salle de contrôle ne dépassait guère dans la réserve, aussi se redressa-t-il avant d'ouvrir la porte d'un coup d'épaule. Là, il tomba dans les bras d'un officier de bord abasourdi, juste au moment où la machine explosait et les propulsait de l'autre côté du bar, jusque dans le salon.

Toutes les lumières s'éteignirent.

III

Le plafond de l'hôpital était blanc, comme les murs et les draps. Dehors, à la surface de l'iceberg, tout était blanc aussi. C'était un jour blanc ; une aveuglante lessive de cristaux secs qui tourbillonnaient devant les fenêtres de l'hôpital. Il en était ainsi depuis quatre jours, quatre jours de blizzard, et les gens de la météo n'annonçaient pas d'accalmie avant le surlendemain. Il pensait aux soldats qui, tapis dans les tranchées et les grottes de glace, se refusaient à maudire la tempête hurlante puisque cela signifiait qu'il n'y aurait sans doute pas d'affrontement. Les pilotes aussi devaient se réjouir, mais sans rien laisser paraître ; ceux-là devaient bruyamment maudire la bourrasque qui les empêchait de voler ; une fois consultées les prévisions météo, la plupart d'entre eux avaient sans doute entrepris de se saouler méthodiquement.

Il contempla les fenêtres immaculées. On disait que le spectacle du ciel bleu était bon pour le moral. C'était pour cela qu'on construisait les hôpitaux en surface ; tout le reste était enfoui sous la glace. À l'extérieur, les murs de l'hôpital étaient peints en rouge vif afin de ne pas être pris pour cible par l'aviation ennemie. Il avait vu d'en haut des hôpitaux ennemis disséminés sur la clarté lactescente de l'iceberg comme des gouttes de sang vermillon versées toutes gelées par quelque soldat blessé.

Un tourbillon de blancheur fit une brève apparition derrière l'une des fenêtres : une rafale de neige suivait le mouvement tournant d'un vortex au milieu de la tempête. Il observait attentivement ce chaos précipité derrière les couches de verre en plissant les yeux comme si, par la seule force de la concentration, on pouvait discerner une quelconque structure dans le blizzard informe. Puis il leva la main et toucha le bandage qui lui ceignait la tête.

Il s'efforça – encore une fois – de se souvenir, et ses paupières se fermèrent. Sa main retomba sur les draps, à hauteur de sa poitrine.

— Comment allons-nous aujourd'hui ? s'enquit la petite infirmière qui se matérialisa soudain à son chevet, tenant à la main une chaise basse.

Elle plaça cette dernière entre son lit et le lit voisin, qui demeurait vide, comme les autres lits de la salle : il en était le seul

occupant. Il n'y avait pas eu d'assaut important depuis environ un mois.

Elle s'assit. Il lui sourit, heureux de la voir, heureux qu'elle ait le temps de venir lui parler un peu.

— Ça va, répondit-il en hochant la tête. Je ne me rappelle toujours pas ce qui s'est passé.

Elle lissa sur ses cuisses le tissu immaculé de son uniforme.

— Et vos doigts, comment vont-ils aujourd'hui ?

Il leva les deux mains, agita les doigts de la droite, puis inspecta la gauche : les doigts remuaient légèrement. Il fronça les sourcils.

— À peu près pareil, répondit-il d'un ton un peu contrit.

— Vous verrez le docteur cet après-midi ; il vous enverra certainement en kiné.

— C'est la mémoire qu'il faut rééduquer, chez moi, dit-il en fermant brièvement les yeux. Il y a quelque chose d'important dont il faut que je me souviene, je le sais...

Sa voix s'éteignit. Il se rendit compte qu'il ne se rappelait plus le prénom de l'infirmière.

— Nous ne faisons pas cela ici, sourit-elle. Et chez vous ?

Tout cela s'était déjà produit une fois, non ? N'avait-il pas déjà oublié son nom la veille ? Il sourit.

— Je devrais dire que je ne m'en souviens pas, mais en fait, non, je ne crois pas qu'on fasse cela chez moi.

Déjà la veille, ainsi que l'avant-veille, il n'avait pu se rappeler le nom de l'infirmière ; mais il avait concocté un plan, trouvé une solution...

— Peut-être qu'on n'a pas besoin de ça chez vous, avec l'épaisseur de vos crânes.

Elle souriait toujours. Il rit tout en essayant de se rappeler ce plan qu'il avait inventé. Cela avait un rapport avec l'action de souffler, de respirer, et aussi avec le papier...

— Peut-être, en effet, acquiesça-t-il.

Son crâne épais ; c'était pour cela qu'il était ici. Un crâne épais ; plus épais, ou en tout cas plus résistant qu'ils n'en avaient l'habitude ici. Un crâne costaud qui n'avait pas volé en éclats lorsqu'on lui avait tiré dessus, en pleine tête. (Mais *pourquoi*, alors qu'à ce moment-là il n'était pas au combat, mais au contraire parmi les siens, ses camarades pilotes ?)

Au lieu de cela, le crâne s'était simplement fracturé ; brisé, certes, mais pas irrémédiablement fracassé...

... Il tourna la tête de côté. Là se trouvait un petit placard de chevet. Un papier plié en deux était posé sur le dessus.

— Ne vous fatiguez pas à essayer de vous rappeler, reprit l'infirmière. Peut-être n'y arriverez-vous jamais ; ça n'a pas tant

d'importance que ça. Votre esprit aussi doit guérir, vous savez.

Il l'entendait, il assimilait ce qu'elle disait... mais n'en essayait pas moins de se rappeler ce qu'il s'était dit la veille ; ce petit bout de papier... il devait faire quelque chose avec. Il souffla dessus ; la partie supérieure du papier plié se souleva et il aperçut ce qui était écrit en dessous : TALIBE. Le volet de papier retomba. Il l'avait disposé – il s'en souvenait maintenant – de manière qu'elle ne puisse pas voir l'inscription.

Elle s'appelait Talibe. Bien sûr ; ce nom lui rappelait quelque chose.

— Je suis en train de guérir, annonça-t-il. Mais il y avait quelque chose dont je devais me souvenir, Talibe. C'était important ; j'en suis sûr.

Elle se releva et lui tapota l'épaule.

— N'y pensez plus. Il ne faut pas vous tracasser. Faites donc un petit somme. Vous voulez que je ferme les rideaux ?

— Non. Vous ne pourriez pas rester encore un peu, Talibe ?

— Il vous faut du repos, Chéradénine, fit-elle en lui posant la main sur le front. Je reviendrai bientôt prendre votre température et refaire vos pansements. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, sonnez. (Elle lui tapota la main et s'en alla en emportant la chaise basse. Arrivée à la porte, elle s'arrêta et se retourna.) J'oubliais. Je n'aurais pas laissé une paire de ciseaux ici la dernière fois que j'ai refait vos pansements ?

Il regarda autour de lui et secoua la tête.

— Je ne crois pas.

Talibe haussa les épaules.

— Tant pis.

Elle quitta la salle ; il l'entendit déposer la chaise dans le couloir juste avant que les portes battantes ne se referment.

Il reporta son regard sur la fenêtre.

Si Talibe remportait chaque fois la chaise avec elle, c'était parce qu'il avait complètement perdu la tête la première fois qu'il avait vu l'objet, lorsqu'il s'était réveillé. Et même par la suite, alors que son état mental s'était stabilisé, il se mettait régulièrement à trembler en ouvrant de grands yeux terrorisés si, en s'éveillant le matin, il voyait la chaise à côté de son lit. On avait donc empilé dans un coin, hors de sa vue, toutes les chaises de la salle, et Talibe ou les médecins apportaient avec eux celle du couloir quand ils venaient le voir.

Si seulement il avait pu oublier cela ! Oublier la chaise et le Chaisier, oublier le Staberinde. Pourquoi ce souvenir-là était-il toujours aussi net et précis, après tant d'années, alors qu'il avait parcouru un si long chemin ? Tandis que ce qui lui était arrivé quelques jours plus tôt – on l'avait abattu et laissé pour mort dans le

hangar – restait vague et flou, comme vu à travers la tempête de neige.

Il contempla les nuages figés de l'autre côté de la croisée, ainsi que la frénésie amorphe de la neige. Cette absurdité semblait se moquer de lui.

Il se laissa retomber dans son lit ; draps et couvertures vinrent le submerger telle une congère, et, sous l'oreiller, sa main droite se referma sur une branche des ciseaux qu'il avait pris la veille sur le plateau de Talibe.

— Alors, mon vieux, comment va la tête ?

Saaz Insile lui jeta un fruit qu'il ne réussit pas à attraper au vol. Il le ramassa sur ses genoux, où il avait atterri après lui avoir heurté la poitrine.

— Mieux, répondit-il.

Insile s'assit sur le lit voisin, jeta son calot sur l'oreiller et défit le premier bouton de sa veste d'uniforme. À cause de ses cheveux noirs, coupés court et tout hérissés, son visage blême paraissait très blanc, du même blanc que le monde extérieur, au-delà des fenêtres de sa salle d'hôpital.

— On te traite bien, au moins ?

— Très bien.

— Drôlement jolie, la petite infirmière.

— Talibe ? (Il sourit.) C'est vrai ; elle est bien.

Insile rit et se laissa aller en arrière sur le lit, prenant appui sur ses bras tendus derrière lui.

— Comment ça, « bien », Zakalwe ? Formidable, tu veux dire ! On te fait ta toilette au lit ?

— Non, je peux marcher jusqu'à la salle de bains.

— Dommage ! Tu veux que je t'arrange ça en te cassant les deux jambes ?

— Plus tard, peut-être, répondit-il en riant.

Insile l'imita, puis regarda la tempête qui faisait rage dehors.

— Et ta mémoire ? Il y a du progrès ?

Il se mit à tripoter le rabat de drap blanc où avait atterri son calot.

— Non, répondit Zakalwe.

En réalité, il lui semblait bien que si, mais, sans qu'il sût très bien pourquoi, il n'avait pas envie de l'annoncer aux autres. Peut-être avait-il l'impression que cela lui porterait malheur.

— Je me revois au mess, je revois la partie de cartes... Et puis...

Alors il se souvint d'avoir vu cette chaise blanche posée à son chevet, d'avoir empli ses poumons de tout l'air du monde et hurlé comme un ouragan, jusqu'à la fin des temps, ou du moins jusqu'à ce

que Talibe vienne le calmer (Livuéta ? murmurait-il ; Dar... Livuéta ?). Il haussa les épaules.

— ... Et puis je me suis retrouvé ici.

— Eh bien, fit Saaz en lissant le pli de son pantalon d'uniforme, j'ai une bonne nouvelle pour toi : on a enfin réussi à enlever le sang du sol du hangar.

— J'exige qu'on me le restitue.

— D'accord, mais sans le nettoyer alors.

— Et les autres, comment vont-ils ?

Saaz poussa un soupir, secoua la tête et aplatit ses cheveux sur sa nuque.

— Ma foi, c'est toujours la même petite bande de gentils garçons. (Un haussement d'épaules.) Le reste de l'escadron... m'a chargé de te transmettre ses meilleurs vœux de guérison. Mais ce soir-là, tu leur as sérieusement tapé sur le système tu sais. (Il enveloppa le malade d'un regard attristé.) Chéra, vieille branche, personne n'aime la guerre, mais il y a tout de même d'autres façons de le dire... Tu t'y es très mal pris. Je veux dire, nous apprécions tous ce que tu as fait ; nous savons que ce n'est pas vraiment ton combat, ici, mais il me semble... Il me semble que quelques-uns d'entre nous... n'aiment pas beaucoup ça non plus. Je les entends, parfois ; tu as dû les entendre aussi. La nuit, quand ils font des cauchemars. Et puis, ils ont ce regard bien particulier, de temps en temps, comme s'ils savaient parfaitement qu'ils ne s'en sortiront pas, comme s'ils avaient tout à fait conscience d'être condamnés. Ils ont peur ; c'est dans ma tête à *moi* qu'ils essaieraient de loger une balle si je le leur disais en face, mais c'est bien de peur qu'il s'agit. Ils rêvent de trouver une issue qui leur permette de fuir cette guerre. Ce sont des braves, et ils ont à cœur de combattre pour leur pays, mais ils souhaitent en finir, et quand on sait les chances que nous avons de l'emporter, on ne peut pas le leur reprocher. N'importe quel prétexte honorable ferait l'affaire. Ils ne se tireraient certainement pas une balle dans le pied, ni ne sortiraient se promener dehors – par les temps qui courent ! – histoire d'en revenir avec une bonne dose d'engelures : trop d'hommes l'ont fait avant eux. Cependant, ils voudraient bien trouver une porte de sortie. Toi, tu n'es pas obligé d'être là ; pourtant, tu y es. Tu as *choisi* de te battre, et beaucoup d'entre eux t'en veulent pour cela ; à côté de toi, ils se trouvent lâches, car ils savent très bien qu'à ta place, ils seraient à l'heure actuelle sur la terre ferme à raconter aux filles qu'elles ont vraiment de la chance de danser avec un pilote aussi valeureux.

— Je suis désolé de les avoir fâchés. (Zakalwe effleura le pansement qui lui entourait la tête.) Mais j'ignorais totalement qu'ils étaient susceptibles à ce point-là.

— Justement, ils ne sont pas susceptibles à ce point-là. (Insile

fronça les sourcils.) C'est bien ça le plus bizarre. (Il se leva, gagna la plus proche fenêtre et se mit à contempler le blizzard.) Enfin, Chéra ! La moitié d'entre eux n'auraient pas hésité une seconde à t'inviter dans le hangar et à faire leur possible pour que tu y laisses une ou deux dents, mais de là à te tirer dessus ! (Il secoua la tête.) Il n'y en a pas un que je laisserais venir derrière moi avec une poignée de glaçons, mais une arme à feu... (Il secoua à nouveau la tête.) Non, je ne m'en ferais pas pour ça. Ce n'est pas leur genre, voilà tout.

— Peut-être que j'ai tout imaginé, Saaz.

Celui-ci se retourna, et Zakalwe lut sur son visage une expression inquiète qui s'atténua quand il vit que son ami souriait.

— Chéra, je le reconnais : je me refuse tout simplement à *imaginer* que j'aie pu me tromper sur l'un de ces hommes ; mais dans ce cas... on doit admettre qu'il s'agit de quelqu'un d'autre. Et je ne vois vraiment pas qui. La police militaire non plus.

— Je ne crois pas leur avoir été d'un grand secours, avoua-t-il.

Saaz revint prendre place sur le lit voisin.

— Tu ne sais vraiment plus du tout à qui tu as parlé ensuite ? Ni où tu es allé ?

— Non.

— Tu m'as dit que tu allais en salle de briefing te renseigner sur les dernières cibles attribuées.

— C'est ce qu'on m'a dit, oui.

— Mais quand Jine a voulu t'y rejoindre pour t'inviter dans le hangar suite à tes déclarations impitoyables sur notre haut commandement et la faiblesse de notre stratégie, tu n'y étais pas.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, Saaz ; je suis désolé, mais je ne... (Il sentit les larmes lui picoter les yeux, et la soudaineté de leur apparition le surprit. Il reposa le fruit sur ses genoux, émit un reniflement sonore, se frotta le nez, toussa et se tapota la poitrine.) Je regrette, fit-il encore.

Insile regarda quelques instants son compagnon chercher un mouchoir dans sa table de nuit. Puis il haussa les épaules et lui fit un large sourire.

— Bon, c'est pas grave. Ça te reviendra bien un jour. C'était peut-être un cinglé de rampant qui en a eu marre parce que tu lui avais marché sur les pieds une fois de trop. Si tu tiens à te souvenir, n'insiste pas trop.

— D'accord, d'accord ; « Il vous faut du repos ». Si tu crois que je n'entends pas assez souvent ce refrain-là, Saaz !

Il reprit le fruit et le déposa sur la table de nuit.

— Qu'est-ce que je peux t'apporter, la prochaine fois ? s'enquit Insile. À part Talibe, pour laquelle j'ai moi-même des projets d'avenir, si tu refuses de saisir l'occasion.

— Rien, merci.
— À boire, peut-être ?
— Non, je me réserve pour le bar du mess.
— Des livres ?
— Non, vraiment, Saaz ; je n'ai besoin de rien.
— Zakalwe, fit l'autre en riant. Tu n'as même pas quelqu'un à qui parler, ici. Qu'est-ce que tu peux bien faire de tes journées ?
Zakalwe regarda la fenêtre, puis revint à son compagnon.
— Je réfléchis. Je réfléchis même beaucoup. J'essaie de me souvenir.
Saaz s'approcha de son lit. Il avait l'air très jeune. Il hésita, puis lui donna un petit coup affectueux sur la poitrine et jeta un coup d'œil à ses pansements.
— Ne te perds pas là-dedans, vieux pote.
L'autre resta neutre quelques instants. Puis :
— Ne t'en fais pas pour ça ; je suis plutôt bon navigateur.

Il y avait une chose dont il avait voulu faire part à Insile, mais il n'arrivait plus à se rappeler ce que c'était. Une espèce d'avertissement, car il savait à présent quelque chose de plus qu'avant, et cette chose réclamait... un avertissement.

Il y avait des moments où cela devenait tellement frustrant qu'il avait envie de hurler, de déchirer en deux ses oreillers bien blancs, bien dodus, de saisir la chaise blanche et de l'expédier à travers la fenêtre afin de laisser entrer le déchaînement de colère blanche qui faisait rage au-dehors.

Il se demanda de combien de temps il disposerait avant de geler sur place si jamais on ouvrait les fenêtres.

Ma foi, au moins y aurait-il une certaine logique là-dedans ; il était arrivé gelé, pourquoi ne pas repartir dans le même état ? Il envisagea un moment la possibilité d'avoir été attiré ici par une espèce de mémoire cellulaire, une affinité dont le souvenir aurait été inscrit à même la moelle de ses os ; et pourquoi ici, dans cet endroit où les batailles de grande envergure se livraient sur de titanesques icebergs tabulaires qui, engendrés par les vastes glaciers, tournoyaient comme des glaçons dans un verre à cocktail de dimensions planétaires, éparpillement d'îles gelées en perpétuel mouvement, parfois longues de plusieurs centaines de kilomètres, et qui faisaient le tour du monde entre pôle et tropique, portant sur leur large dos glacé un désert de blancheur éclaboussé de cadavres et de sang, constellé d'épaves de chars et d'avions.

Se battre pour une surface qui fondrait inévitablement un jour et qui ne fournirait jamais ni nourriture, ni minéraux, ni colonie permanente, voilà qui ressemblait fort à une caricature délibérée de la

guerre, cette folie institutionnalisée. Certes, il prenait plaisir au combat, mais la manière même dont se déroulait la guerre le gênait, et il s'était fait des ennemis parmi les autres pilotes, ainsi que chez ses supérieurs, en disant ouvertement ce qu'il avait sur le cœur.

Mais au fond il savait que Saaz avait raison ; ce n'était pas à cause de ses déclarations au mess qu'on avait voulu le tuer. Du moins (fit une petite voix en lui), pas directement...

Le commandant de l'escadron, Thone, vint le voir ; le gratin, pour une fois.

— Ce sera tout, dit le commandant à l'infirmière depuis le seuil. (Il referma la porte en souriant, puis s'avança vers le lit ; il s'était muni de la chaise blanche. Il s'y assit et se redressa en rentrant bien le ventre.) Alors, capitaine Zakalwe, est-ce qu'on fait des progrès ?

Une senteur fleurie, le parfum préféré de Thone, parvint aux narines du blessé.

— J'espère pouvoir voler dans une quinzaine de jours, mon commandant.

L'homme ne lui avait jamais inspiré de sympathie, mais il fit l'effort de sourire bravement.

— Vraiment ? Tiens, tiens. Ce n'est pas ce que me disent les médecins, capitaine Zakalwe. Mais peut-être ne vous tiennent-ils pas le même discours qu'à moi.

Le malade fronça les sourcils.

— En vérité, il va bien me falloir encore... quelques semaines, mon commandant.

— Il se peut que nous soyons dans l'obligation de vous renvoyer chez vous, capitaine Zakalwe, reprit Thone avec un sourire hypocrite. Ou du moins de vous rapatrier à terre, puisqu'on me dit que votre pays se trouve beaucoup plus loin que cela.

— Je suis sûr de pouvoir reprendre ma place un jour ou l'autre, mon commandant. Naturellement, j'aurai désormais un dossier médical, je m'en rends bien compte, mais...

— Oui, oui, oui, coupa Thone. Enfin, nous verrons. Hmm. Bien. (Il se leva.) Y a-t-il quelque chose que je...

— Il n'y a rien que vous puissiez m'apporter..., déclara simultanément le blessé. (Puis il vit l'expression de Thone.) Je vous demande pardon, mon commandant.

— Comme je vous le disais, *capitaine*, y a-t-il quelque chose que je puisse vous apporter ?

Il baissa les yeux sur ses draps blancs.

— Non, mon commandant. Merci, mon commandant.

— Je vous souhaite un prompt rétablissement, capitaine Zakalwe, fit l'homme d'un ton glacial.

Zakalwe salua Thone, qui répondit d'un hochement de tête, tourna les talons et s'en fut.

Il se retrouva seul avec la chaise blanche.

Talibe arriva quelques instants plus tard, les bras croisés ; son visage rond et pâle était calme et amène.

— Essayez de dormir un peu, lui dit-elle.

Puis elle emporta la chaise.

Il s'éveilla au milieu de la nuit et vit briller des lumières au-dehors, entre les rafales de neige ; en se découpant sur la lueur des projecteurs, les flocons se transformaient en ombres translucides et s'amoncelaient, masse moelleuse, sur fond de lumière verticale et crue. Dans la nuit noire, la blancheur qui régnait au-delà en était réduite à un compromis de gris.

Il s'éveilla avec dans les narines un parfum de fleurs.

Il passa la main sous son oreiller et la referma sur l'unique branche de la paire de ciseaux effilés.

Il se remémora le visage de Thone.

Il se remémora la salle de briefing et les quatre commandants ; ils l'avaient invité à prendre un verre en prétendant qu'ils avaient à lui parler.

Ils s'étaient tous regroupés dans la chambre occupée par l'un d'entre eux – il ne se rappelait pas les noms, mais cela viendrait bientôt ; déjà il se sentait en mesure de les reconnaître. Et là, ils l'avaient interrogé sur ses déclarations au mess, qu'on leur avait rapportées.

Alors, légèrement ivre, persuadé de se montrer très malin, croyant bien mettre le doigt sur quelque chose d'intéressant, il leur avait dit ce qu'ils voulaient entendre, à ce qu'il lui semblait, et non ce qu'il avait déclaré aux autres pilotes.

Et il avait découvert un complot. Lui, il voulait que le nouveau gouvernement tienne ses promesses populistes et mette fin à la guerre. Eux, ils voulaient fomenter un coup d'État militaire, et ils avaient besoin pour cela de quelques bons pilotes.

Ivre de boisson et d'excitation, il avait tout fait pour les convaincre qu'il était de leur côté ; puis il était allé tout droit trouver Thone. Thone, qui était sévère, mais juste ; Thone, qui était désagréable, mesquin, vaniteux, parfumé, mais connu pour ses convictions progouvernementales. (Saaz Insile lui avait pourtant appris un jour que Thone était progouvernemental avec les pilotes et antigouvernemental avec leurs supérieurs.)

Et l'expression qu'avait eue Thone...

Pas sur le moment, non ; plus tard... Après lui avoir demandé de garder le silence : il soupçonnait l'existence de traîtres parmi les

pilotes. Alors il lui avait ordonné d'aller se coucher comme si de rien n'était ; et lui, il avait obéi. À cause, peut-être, d'un reste d'ivresse, il s'était réveillé une seconde trop tard ; ils étaient là, ils lui collaient un chiffon humide sur la figure en le laissant se débattre. Mais il avait bien fallu qu'il respire, au bout d'un moment, et les vapeurs asphyxiantes avaient eu raison de lui.

Il se sentit traîné dans les couloirs ; ses pieds en chaussettes glissaient sur le carrelage ; il avait un homme de chaque côté. Ils débouchèrent dans l'un des hangars, et quelqu'un s'approcha des boutons d'appel de l'ascenseur ; il ne voyait toujours que très vaguement le sol devant lui, et n'arrivait pas à lever la tête. Mais il sentait une odeur de fleurs montant de l'homme qui se tenait à sa droite.

La double porte en coupole s'ouvrit dans un craquement au-dessus de leurs têtes ; il entendit le vacarme de la tempête, le hurlement aigu qui émanait des ténèbres. Ils le traînèrent vers l'ascenseur.

Il se raidit, pivota sur lui-même et empoigna Thone par le col ; alors il distingua son visage : horrifié, affolé. Il sentit l'homme qui se tenait du côté opposé l'attraper par son bras libre ; il se tortilla, dégagea son autre bras de l'étreinte de Thone, et vit un pistolet dans le holster du commandant.

Il s'en empara ; il se souvint d'avoir hurlé, de s'être enfui, mais d'avoir alors perdu l'équilibre. Il avait voulu tirer, mais l'arme avait refusé de fonctionner. Des lumières clignotaient à l'autre bout du hangar. Pas chargé, il n'est pas chargé ! criait Thone à l'intention de ses comparses. Ils reportèrent leur attention sur le fond du hangar ; quelques avions garés là leur bouchaient la vue, mais il y avait quelqu'un, quelqu'un qui criait ; il était question des portes du hangar, qu'on avait ouvertes en pleine nuit avec les lumières allumées.

Il n'eut pas le temps de voir qui lui avait tiré dessus. Un marteau s'abattit sur sa tempe et il n'y eut plus rien, jusqu'à la chaise blanche.

La neige bouillonnait furieusement derrière les fenêtres inondées de lumière.

Il la contempla jusqu'à l'aube, sans cesser de se souvenir.

— Talibe, voulez-vous faire parvenir un message au capitaine Saaz Insile ? Dites-lui que j'ai un besoin urgent de le voir ; je vous en prie, envoyez un message à mon escadron, d'accord ?

— Bien sûr, pas de problème. Mais d'abord, votre médicament.

Il serra la main de la jeune fille dans la sienne.

— Non, Talibe. Téléphonez d'abord à l'escadron. (Il lui fit un clin d'œil.) Je vous en prie, faites ça pour moi.

Elle secoua la tête.

— Quelle peste !
Elle repassa la porte.

— Alors, il va venir ?

— Il est en permission, l'informa-t-elle en prenant sa planchette pour y noter le médicament qu'il allait prendre.

— Merde !

Saaz ne lui avait jamais parlé de ça.

— Capitaine, voyons ! le morigéna-t-elle en secouant un petit flacon.

— La police, Talibe. Appelez la police militaire. Tout de suite. C'est très urgent.

— D'abord le médicament, capitaine.

— Alors, dès que je l'aurai pris, d'accord ?

— Promis. Ouvrez grand.

— Aaaah...

Il maudit Saaz d'être parti en permission, et le maudit doublement de ne pas l'en avoir averti. Et ce Thone, quel culot ! Venir ainsi lui rendre visite, s'enquérir de ses progrès, voir si la mémoire lui revenait !

Et si elle lui était effectivement revenue ? Que se serait-il passé ?

Il chercha à tâtons les ciseaux sous l'oreiller ; ils étaient toujours là, froids et pointus.

— Je leur ai dit que c'était urgent ; ils ont répondu qu'ils se mettaient immédiatement en route, fit Talibe en revenant, mais cette fois-ci sans la chaise. (Elle tourna la tête vers les fenêtres, derrière lesquelles la tempête continuait de souffler.) Et je suis censée vous donner quelque chose pour vous maintenir éveillé. Ils vous veulent bien vif.

— Mais je suis vif ! Et bien éveillé !

— Chut ! Prenez ça.

Il s'exécuta.

Il s'endormit en serrant dans sa main les ciseaux sous l'oreiller tandis que, dehors, la blancheur s'étalait à perte de vue et finissait par pénétrer le verre, couche après couche, selon un processus d'osmose discrète, et venait graviter tout naturellement autour de sa tête, tournoyer en orbite tout autour de lui et se joindre au tore blanc du pansement, puis le désintégrer, le dérouler et en déposer les restes dans un coin de la pièce, où étaient rassemblées les chaises blanches qui complotaient à voix basse, avant de se refermer lentement sur son crâne en serrant de plus en plus fort, sans cesser de se livrer à cette danse de flocons insensée, de plus en plus rapide, à mesure que ceux-

ci se rapprochaient jusqu'à prendre la place du pansement, froids et rigides sur sa tête enfiévrée et – ayant trouvé la blessure soignée – jusqu'à s'insinuer sous la peau, puis dans son crâne, et se poser, glaciaux, craquants, cristallins, à l'intérieur de son cerveau.

Talibe déverrouilla les portes de la salle et fit entrer les officiers.

— Vous êtes sûre qu'il est inconscient ?

— Je lui ai administré le double de la dose habituelle. S'il ne dort pas, c'est qu'il est mort.

— On sent encore le pouls. Prenez-le par les bras.

— D'accord... Oh, hé ! Regardez ça !

— Ça alors !

— C'est ma faute. Je me demandais où avaient bien pu passer ces ciseaux. Désolée.

— Vous vous êtes bien débrouillée, petite. Vous feriez mieux de partir, maintenant. Merci. Nous n'oublierons pas ce que vous avez fait.

— D'accord, mais... Euh...

— Quoi ?

— Ça va... ça va aller vite, n'est-ce pas ? Il n'aura pas le temps de se réveiller ?

— Mais non. Ne vous en faites donc pas pour ça. Il ne se rendra compte de rien. Il ne sentira rien du tout.

Il s'était réveillé dans la neige froide, ramené à la vie par une explosion glaciale qui faisait rage à l'intérieur de lui et remontait vers la surface, lui perçant la peau par chaque pore et poussant vers l'extérieur ses hurlements aigus.

Il s'éveilla donc, et comprit qu'il était en train de mourir. Le blizzard lui avait déjà engourdi tout un côté du visage. Il avait une main collée à la neige dure tassée sous lui. Il portait toujours le pyjama d'hôpital réglementaire. Le froid n'était pas froid ; c'était une souffrance du genre paralysant qui le dévorait sur tous les fronts.

Il leva la tête et regarda autour de lui. Quelques mètres de neige en terrain plat, le tout éclairé par une lumière qui pouvait être celle de l'aube. Le blizzard s'était légèrement calmé, mais restait tout de même violent. La dernière fois qu'il avait entendu annoncer la température extérieure elle était de moins dix ; néanmoins, à cause du vent il faisait beaucoup, mais alors beaucoup plus froid que cela. Sa tête, ses mains, ses pieds, ses parties génitales... tout lui faisait mal.

C'était le froid qui l'avait réveillé. Forcément. Et tout de suite ou presque, sinon il serait déjà mort. Sans doute venait-on tout juste de l'abandonner. S'il pouvait trouver dans quelle direction ils étaient partis et suivre leurs traces...

Il essaya de bouger, mais en vain. Il hurla intérieurement afin de rassembler la plus formidable dose de volonté dont il ait jamais tenté

de faire preuve... et ne réussit qu'à rouler sur lui-même et se retrouver sur son séant.

L'effort fourni avait été presque trop grand ; il dut poser ses mains derrière lui pour se stabiliser. Il les sentit geler instantanément et sut qu'il n'arriverait jamais à se relever.

Talibe..., songea-t-il, mais en un clin d'œil cette pensée fut emportée par le blizzard.

Oublie Talibe. Tu es en train de mourir. Il y a des choses plus importantes.

Il riva ses yeux aux profondeurs laiteuses du blizzard qui se ruait sur lui et fonçait de part et d'autre comme un ensemble d'infimes étoiles molles massées les unes contre les autres et précipitées en tous sens. Il se sentit le visage piqueté par un million de minuscules aiguilles brûlantes, mais il n'y eut bientôt plus de sensation du tout.

Dire que j'ai fait tout ce chemin, songea-t-il, pour venir mourir ici, dans une guerre qui n'est même pas la mienne ! Comme tout cela lui paraissait grotesque à présent. Zakalwe, Éléthiomel, Staberinde, Livuéta, Darckense... Les noms se dévidaient dans sa tête avant d'être chassés par le froid insidieux de la bourrasque hurlante. Il sentit son visage se ratatiner, sentit le froid creuser sa peau et ses globes oculaires jusqu'à atteindre sa langue, ses dents et ses mâchoires.

Il arracha une de ses mains à la neige, derrière lui ; déjà le froid anesthésiait sa paume écorchée. Il ouvrit sa veste de pyjama, en arracha les boutons et exposa au froid la petite cicatrice plissée qui marquait sa poitrine, juste au-dessus du cœur. Puis il posa la main sur la glace, derrière son dos, et renversa la tête. Il crut sentir ses os crisser dans son cou et cliqueter à chaque mouvement de sa tête, comme si le froid refermait son étreinte sur ses articulations.

— Darckense..., murmura-t-il à l'adresse des courants tourbillonnants et glacés de la tempête.

Alors il vit une femme venir tranquillement vers lui à travers la bourrasque.

Elle marchait sur la surface de la neige tassée, chaussée de hautes bottes noires et vêtue d'un long manteau à col et manchettes de fourrure noire, un petit chapeau sur la tête.

Son visage et son cou n'étaient nullement protégés du froid, pas plus que ses mains dépourvues de gants. Elle avait un visage ovale et étiré, un regard sombre et profond. Elle venait sans difficulté dans sa direction, et la tempête semblait se diviser dans son dos. Il se sentit tout à coup à l'abri de quelque chose, quelque chose de plus haut que cette femme de haute taille, et une espèce de sensation de chaleur parut s'infiltrer sous sa peau, partout où celle-ci faisait face à l'inconnue.

Il ferma les yeux. Puis il secoua la tête, ce qui lui fit un peu mal,

mais tant pis. Enfin, il rouvrit les paupières.

Elle était toujours là.

Elle avait posé un genou sur la neige, juste devant lui, et croisé les mains sur l'autre genou, sur le tissu de la jupe ; leurs visages étaient au même niveau. Il voulut mieux voir et, encore une fois, dégagea de force sa main prisonnière de la neige (elle était engourdie, mais quand il l'amena devant lui, il vit qu'en l'arrachant il en avait mis la chair à nu). Il chercha alors à toucher son visage, mais elle lui prit la main dans les siennes. Sa peau était tiède. Il crut n'avoir jamais ressenti chaleur plus merveilleuse.

Il éclata de rire ; elle tenait toujours sa main, le blizzard s'écartait de chaque côté de sa personne et son souffle formait un nuage dans l'air.

— Bon sang, fit-il. (Il se rendit compte que le froid et la drogue qu'ils lui avaient donnée alourdissaient son élocution.) Moi qui ai été athée toute ma vie, voilà que ces crédules débiles avaient raison depuis le début ! (Il toussa, le souffle rauque.) Ou bien est-ce que vous les prenez *eux aussi* par surprise en ne vous montrant pas à eux ?

— Vous me flattez, monsieur Zakalwe, répondit la femme d'une superbe voix grave et sensuelle. Je ne suis ni la Mort ni quelque Déesse imaginaire. Je suis aussi réelle que vous... (Elle passa son pouce long et fort sur sa paume écorchée et sanglante.) En un peu plus chaud, peut-être.

— Oh, je ne doute pas que vous soyez réelle. Je le sens très...

Sa voix s'éteignit ; il regarda derrière le dos de la femme. Une forme gigantesque apparaissait progressivement au cœur du tourbillon neigeux. Elle était d'un blanc grisâtre, comme la neige, mais un ton plus foncé ; silencieuse, immense et immobile, elle vint se suspendre juste derrière la femme. La tempête parut mourir tout autour d'eux.

— Voici ce qu'on appelle un module à douze passagers, Chéradénine. Il est venu vous chercher, si du moins c'est ce que vous voulez. Il vous emportera sur la terre ferme, si vous le désirez. Ou bien plus loin encore, en notre compagnie, si vous préférez.

Il était las de battre des paupières et de secouer la tête. Il allait falloir faire taire aussi longtemps que nécessaire ce qui, quelque part en lui, souhaitait déraisonnablement aller jusqu'au bout de la partie. Quel rapport avec le Staberinde et la Chaise, il n'aurait su le dire, du moins pas encore, mais si c'était bien de cela qu'il s'agissait (et de quoi pouvait-il s'agir d'autre ?) alors il était parfaitement inutile, dans l'état d'affaiblissement, voire d'agonie, où il se trouvait, de chercher à lutter. Advienne que pourra, se dit-il. Je n'ai pas tellement le choix, de toute façon.

— En votre compagnie ? répéta-t-il en s'efforçant de ne pas rire.

— Oui, avec nous. Nous aimerions vous confier un travail. (Elle

sourit.) Mais si nous poursuivions cette conversation dans un endroit mieux chauffé, qu'en dites-vous ?

— Mieux chauffé ?

Elle eut un brusque et unique mouvement de tête.

— Je veux parler du module.

— Ah oui, acquiesça-t-il.

Le module. Il essaya de détacher son autre main de la neige, mais n'y réussit pas.

Il reporta son regard sur elle ; elle venait de prendre un flacon dans sa poche. Elle passa un bras dans son dos et en versa le contenu sur sa main, qui se réchauffa et se détacha en fumant un peu.

— Ça va ? fit-elle en lui prenant la main et en l'aidant doucement à se relever. (Elle sortit des chaussons de sa poche.) Tenez.

— Oh ! (Il rit.) Oui, merci.

Elle passa son bras sous celui de l'homme et glissa une main sous l'épaule opposée. Elle était forte.

— Je vois que vous connaissez mon nom, dit-il. Peut-on savoir le vôtre, si ce n'est pas faire preuve de trop d'impertinence ?

Elle sourit. Ils avancèrent sous les flocons de neige qui, rares à présent, tombaient tout doucement, en direction de la forme imposante aux flancs aplatis qu'elle avait appelée le « module ». Il s'était instauré un tel calme que – malgré la tempête qui hurlait tout près d'eux – il entendait la neige craquer sous leurs pieds.

— Mon nom, répondit-elle, est Rasd-Coduresa Diziet Embless Sma da' Marenhide.

— Sans blague !

— Mais vous pouvez m'appeler Diziet.

— Ah, bon, fit-il en riant. Diziet.

Ils pénétrèrent (elle d'un pas ferme, lui en trébuchant à demi) dans la chaleur orangée de l'intérieur du module. Les parois semblaient faites de bois poli à l'infini, les sièges étaient recouverts de peaux tannées et le sol tapissé de fourrure. Le tout répandait un parfum de jardin de montagne.

Il voulut s'emplir les poumons de cet air tiède et odorant. Puis il vacilla et, abasourdi, se retourna vivement vers sa compagne.

— Mais c'est pour de *vrai* ! souffla-t-il.

S'il avait eu assez de souffle, il en aurait crié.

La femme hocha la tête.

— Bienvenue à bord, Chéradénine Zakalwe.

Il s'évanouit.

Douze

Il se tenait debout dans l'immense galerie, le visage tourné vers la lumière. Une brise tiède gonflait mollement, sans bruit, de grands rideaux blancs autour de lui. Le souffle ne soulevait que légèrement sa longue chevelure brune. Ses mains étaient jointes derrière son dos. Son expression était pensive. Les cieux muets où l'on voyait de rares nuages au-dessus des montagnes, au-delà de la forteresse et de la cité, baignaient son visage d'une lumière neutre et pénétrante et, debout là dans ses vêtements simples de couleur sombre, il avait quelque chose d'inorganique ; on aurait dit une statue, ou un mort dressé contre les remparts pour tromper l'ennemi.

Une voix prononça son nom.

— Zakalwe ? Chéradénine ?

— Hein ? Quoi ?

Il reprit ses esprits. Il avait sous les yeux un vieil homme dont le visage lui parut vaguement familier.

— Beychaé ? s'entendit-il dire.

Mais bien sûr ; ce vieillard, c'était Tsoldrin Beychaé. L'air plus âgé que dans son souvenir.

Il regarda autour de lui en tendant l'oreille. Il entendit alors une faible vibration et aperçut une petite cabine réduite à sa plus simple expression. Vaisseau de haute mer ? Vaisseau spatial ?

Osom Emananish, fit une voix au plus profond de ses souvenirs. Vaisseau spatial ; clipper en partance pour... quelque part dans la région d'Impren (il ne savait plus ce que c'était, ni où cela se trouvait). Les Habitats d'Impren. Il fallait qu'il escorte Tsoldrin Beychaé jusqu'aux Habitats d'Impren. Alors il se souvint du petit médecin et de sa miraculeuse machine à champs, avec son disque-découpeur bleuté. Plongeant encore plus loin dans sa mémoire, selon un procédé qu'il n'aurait pu employer sans la formation dispensée par la Culture et les subtiles altérations qu'elle lui avait fait subir, il isola la petite boucle qui lui bloquait l'accès à ce que son cerveau avait précédemment emmagasiné. La pièce qui contenait les fibres optiques ; le geste de leur envoyer un baiser qu'il avait fait alors, tant il était ravi d'être tombé tout juste sur ce qu'il cherchait ; l'explosion qui lui avait fait

retraverser le bar en sens inverse et l'avait repoussé jusque dans le salon ; la chute, un coup sur la tête. Le reste était très flou : de lointains cris, la sensation d'être transporté ailleurs. Rien à tirer d'intelligible des voix qu'il avait enregistrées quand il était inconscient.

Il resta quelques instants allongé, immobile, attentif aux messages que lui faisait parvenir son corps : pas de traumatisme crânien ; rein droit légèrement touché, contusions multiples, éraflures sur les genoux, coupures à la main droite... nez en voie de guérison.

Il se redressa et regarda à nouveau la cabine : parois métalliques, deux couchettes, un petit tabouret sur lequel était assis Beychaé.

— Nous sommes dans le brick ?

— Oui, acquiesça Beychaé. En prison.

Il se laissa retomber sur le dos. Il vit qu'on l'avait revêtu d'une combinaison jetable pareille à celles des membres d'équipage. La perle-terminal n'était plus à son oreille, dont le lobe était abîmé et douloureux : manifestement, le transcepteur ne s'était pas laissé faire.

— Toi aussi, ou moi seulement ? s'enquit-il.

— Toi seulement.

— Et le vaisseau ?

— Je crois que nous nous dirigeons vers le système stellaire le plus proche grâce aux moteurs de secours.

— Comment s'appelle-t-il, ce système ?

— Ma foi, sa seule planète habitée se nomme Murssay. Elle est en partie en guerre ; il s'agit d'un des conflits isolés dont tu m'as parlé. Aux dernières nouvelles, nous ne serions pas autorisés à atterrir.

— À atterrir ?

Il poussa un grognement et se tâta l'arrière de la tête. Contusion non négligeable.

— Ce vaisseau ne peut pas atterrir ; il n'est pas conçu pour évoluer dans l'atmosphère.

— Ah bon ? Eh bien, ils ont sans doute voulu dire que nous ne pourrions pas descendre à la surface.

— Hmm. Il doit bien y avoir des engins en orbite ; une station orbitale, peut-être, non ?

— Sans doute, répondit Beychaé en haussant les épaules.

Zakalwe inspecta la cabine du regard en montrant bien qu'il cherchait quelque chose.

— Que savent-ils sur toi ?

Là encore, il tourna les yeux dans toutes les directions.

Beychaé sourit.

— Ils savent qui je suis ; j'ai parlé au commandant de bord, Chéradénine. La compagnie leur avait bel et bien donné l'ordre de faire demi-tour, mais ils ignoraient pourquoi. Maintenant ils savent. Le

commandant avait le choix : attendre que les unités navales des Humanistes viennent nous récupérer, ou bien se diriger vers Murssay. Il a opté pour cette dernière solution malgré les pressions qu'a exercées sur lui la Gouvernance, d'après ce que j'ai compris, par l'intermédiaire de la compagnie de transports. Apparemment, il a tenu à utiliser le canal de détresse pour informer la compagnie de ce qui était arrivé au vaisseau, et aussi de ma présence à bord.

— Ce qui signifie qu'à présent tout le monde est au courant ?

— En effet. À l'heure qu'il est, l'Amas tout entier sait exactement où nous nous trouvons, j'imagine. Mais l'important est que, à mon avis, le commandant n'est pas entièrement défavorable à notre cause.

— Peut-être, mais que va-t-il se passer quand nous arriverons dans les parages de Murssay ?

— On va probablement se débarrasser de vous, monsieur Zakalwe, fit une voix sortant d'un haut-parleur au-dessus de leurs têtes.

L'interpellé regarda Beychaé.

— Tu as entendu aussi, j'espère ?

— Ça m'a tout l'air d'être le commandant.

— Exact, reprit la voix masculine. Et nous venons d'apprendre à l'instant que nous allions nous séparer de vous avant même d'atteindre la station de Murssay.

L'homme semblait irrité.

— Vraiment, commandant ?

— Eh oui, monsieur Zakalwe, vraiment. Un message de nature militaire émanant de l'Hégémonarchie Balzeit de Murssay vient juste de me parvenir. Ils veulent vous prendre en charge avant que nous ne touchions la Station. Étant donné qu'ils menacent de nous attaquer si nous n'obtempérons pas, je prévois d'accéder à leur requête ; avec protestations officielles, bien entendu, mais en toute franchise je ne serai pas fâché d'être débarrassé de vous. Je me dois d'ajouter que l'appareil à bord duquel ils se proposent de vous enlever est âgé de deux bonnes centaines d'années et que, jusqu'à aujourd'hui, il n'était pas considéré comme capable de naviguer dans l'espace. *En admettant* qu'il tienne le coup assez longtemps pour nous aborder, à savoir dans deux heures environ, la traversée de l'atmosphère de Murssay devrait être plutôt agitée pour vous. Quant à vous, monsieur Beychaé, m'est avis que, si vous raisonniez ces Balzeit, ils vous laisseraient sans doute continuer avec nous jusqu'à la Station de Murssay. Quelle que soit votre décision, monsieur, permettez-moi de *vous* souhaiter à *vous* un excellent voyage.

Beychaé se rassit sur son petit tabouret.

— Balzeit, fit-il en hochant la tête d'un air pensif.

Je me demande en quoi nous pouvons bien les intéresser.

— C'est *vous*, Tsoldrin, qui les intéressez, remarqua Zakalwe en s'asseyant au bord de sa couchette. (Puis il eut l'air d'hésiter.) Ils sont avec les bons ou avec les méchants ? Il y en a tellement, de ces sacrées guerres miniatures...

— En théorie, ils sont du bon côté. Il me semble que pour eux les planètes et les machines peuvent avoir une âme.

— Ouais, c'est bien ce que je pensais, conclut Zakalwe en se mettant progressivement sur pied. (Il plia les bras, fit jouer ses épaules.) Si cette Station de Murssay est un territoire neutre, tu ferais mieux d'y aller, même si c'est probablement *toi* que veulent ces Balzeit, et non moi.

Il se frotta de nouveau l'arrière de la tête, tout en s'efforçant de se remettre en mémoire la situation qui prévalait sur Murssay. Cette planète était tout à fait le genre à provoquer le déclenchement d'une guerre à grande échelle. Un conflit Consolidationnistes-Humanistes opposait d'ailleurs en ce moment même des puissances militaires relativement archaïques ; Balzeit se trouvait du côté consolidationniste, bien que le haut commandement soit tenu par une espèce de prêtrise. Pourquoi voulaient-ils Beychaé, voilà qui lui échappait ; il se rappelait tout de même vaguement que les prêtres en question donnaient sérieusement dans le culte de la personnalité. Mais peut-être avaient-ils tout simplement entendu dire que Beychaé se trouvait dans les parages, et décidé de l'enlever en exigeant une rançon.

Six heures plus tard, ils furent rejoints par l'antique vaisseau de Balzeit.

— Moi ? C'est *moi* qu'ils veulent ?

Ils se tenaient devant le sas : Zakalwe, le commandant de bord de l'*Osom Emananish*, et quatre silhouettes en combinaison, toutes armées. Leurs occupants étaient également munis de casques à visière derrière lesquels on distinguait leurs visages brun clair ornés d'un cercle bleu sur le front. Zakalwe se fit la réflexion que lesdits cercles avaient l'air d'émettre une faible lueur, et se demanda si leur présence était due à quelque généreux principe religieux facilitant la tâche aux tireurs embusqués.

— Oui, monsieur Zakalwe, répondit le commandant. (Tout rond, ce petit homme au crâne rasé lui sourit et reprit :) C'est vous qu'ils veulent, et non M. Beychaé.

Zakalwe examina les quatre hommes armés.

— Qu'est-ce qu'ils ont en tête ? demanda-t-il à Beychaé.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit celui-ci.

Zakalwe agita les mains pour attirer l'attention des quatre hommes.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Monsieur, si vous voulez bien nous suivre, répondit l'un d'eux par l'entremise d'un haut-parleur intégré à sa combinaison.

Manifestement, il ne s'exprimait pas dans sa langue maternelle.

— Si je veux bien ? Vous voulez dire que je n'y suis pas obligé ?

L'autre parut subitement mal à l'aise dans sa combinaison. On le vit parler un petit moment sans que le moindre son ne sorte du haut-parleur, puis il déclara enfin :

— Sire Zakalwe, être très important pour vous venir avec nous. Impératif. Être très important.

Zakalwe secoua la tête.

— Impératif, répéta-t-il d'un air songeur. (Puis il se tourna vers le commandant.) Monsieur, puis-je récupérer ma boucle d'oreille, s'il vous plaît ?

— Non, répondit le commandant avec un sourire béat. Et maintenant, fichez le camp de mon vaisseau.

L'astronef était exigu, d'un niveau tech très bas ; l'air y était tiède et sentait l'ozone. On lui donna une vieille combinaison et on le dirigea vers un canapé, où il s'attacha au moyen d'une ceinture. Quand on vous faisait enfiler une combinaison à *l'intérieur* d'un vaisseau, c'était plutôt mauvais signe. Les hommes de troupe qui étaient venus le chercher à bord du clipper prirent place derrière lui. Composé de trois hommes, l'équipage – également en combinaison – était en proie à une agitation suspecte, et il eut la désagréable impression que les commandes manuelles qui leur faisaient face n'étaient pas uniquement destinées à intervenir en cas d'urgence.

L'appareil fit une rentrée spectaculaire dans l'atmosphère : il fut ballotté de tous côtés, craqua de toutes parts et, entouré de gaz incandescents (quand il se rendit compte qu'il les voyait à travers des *fenêtres*, c'est-à-dire du cristal ou du verre, et non par le truchement d'écrans, il ressentit un choc jusqu'au plus profond de ses entrailles), il émit un hurlement de plus en plus assourdissant. La température de l'air grimpa encore. Les lumières qui clignotaient, les conversations précipitées entre membres d'équipage, leurs initiatives non moins précipitées accompagnées d'autres propos surexcités... tout cela n'était guère fait pour le rassurer. Puis le nuage incandescent disparut et le ciel passa du violet au bleu ; les soubresauts reprirent.

Ils entrèrent d'un seul coup dans la nuit, puis s'enfoncèrent dans les nuages. Les ampoules qui clignotaient sur le panneau de contrôle semblaient encore plus inquiétantes dans le noir.

Ils eurent droit à un atterrissage houleux sur une espèce de piste prévue à cet effet, le tout en plein orage. Les quatre soldats qui étaient montés à bord de l'*Osom Emananish* poussèrent de faibles acclamations

dans son dos au moment où le train d'atterrissage (sans doute constitué de roues, songea-t-il) toucha le sol. L'appareil continua d'avancer en cahotant pendant un trop long moment en dérapant deux fois par l'arrière.

Lorsqu'il s'immobilisa enfin, il vit les trois hommes d'équipage effondrés dans leur siège, les bras pendant par-dessus les accoudoirs ; muets, ils regardaient fixement la nuit striée de pluie.

Il défit sa ceinture et ôta son casque. Les soldats ouvrirent la porte du sas côté vaisseau.

Celle qui donnait sur l'extérieur révéla en s'ouvrant de la pluie, des lumières, des camions, des chars avec en fond quelques bâtiments peu élevés, ainsi qu'une foule d'environ deux cents personnes ; les uns portaient l'uniforme, les autres de longues toges luisantes de pluie, tandis que quelques individus s'efforçaient d'en abriter d'autres sous des parapluies. Tous paraissaient arborer au front une marque circulaire. Un petit groupe d'une dizaine de personnes, toutes âgées et vêtues de toges, qui avaient toutes les cheveux blancs et le visage constellé de gouttes de pluie, s'avança vers l'escalier de l'appareil.

— Monsieur, s'il vous plaît, fit l'un des soldats en tendant la main pour lui montrer le chemin.

Les hommes aux cheveux blancs s'assemblèrent en triangle au pied des marches.

Il sortit de l'appareil et s'arrêta sur la petite plateforme qui formait le haut de l'escalier. La pluie lui martelait la tempe.

Une véritable clameur s'éleva et la douzaine d'hommes âgés debout au pied des marches inclinèrent la tête et mirent un genou en terre, où plutôt dans les flaques de la piste obscure et fouettée par le vent. Une explosion de lumière bleue déchira les ténèbres qui s'étendaient derrière les constructions basses, dont la clarté instable illumina momentanément les collines et les montagnes qui se profilaient au loin. Il lui fallut un moment pour comprendre ce qui se passait ; puis il se rendit compte qu'ils criaient :

— Za-kal-we ! Za-kal-we !

— Ah-ha ! se dit-il.

Le tonnerre grondait dans les collines.

— C'est ça... Pourriez-vous faire repasser ceci devant moi, je vous prie ?

— Messie...

— J'aimerais beaucoup que vous ne m'appeliez plus comme ça.

— Ah ! Ah bon, très bien, sire Zakalwe ; comment voulez-vous qu'on vous appelle, alors ?

— Euh, que pensez-vous de... (il agita les mains) monsieur ?

— Mais... Sire Zakalwe, sire... Vous êtes préordonné ! Vous avez

été annoncé ! (Le grand prêtre assis de l'autre côté du wagon de chemin de fer joignit les mains.)

— « Annoncé » ?

— Mais oui ! Vous êtes notre salut ! Notre divine récompense ! Vous nous avez été envoyé !

— Envoyé, répéta-t-il en s'efforçant encore de saisir ce qui lui arrivait.

On avait coupé les projecteurs dès qu'il avait posé pied à terre. Les prêtres l'entourèrent, s'emparèrent de lui, lui passèrent d'innombrables bras autour des épaules et, laissant derrière eux le tablier de béton, le conduisirent à un véhicule blindé ; les lumières s'éteignirent sur la piste et seuls demeurèrent le plafonnier du camion et les phares des tanks, cônes de lumière déployée en éventail par des sortes d'œillères fixées par-dessus les ampoules. On lui fit descendre un sentier en s'affairant autour de lui, et il parvint bientôt à une station de chemin de fer où tout le monde s'embarqua dans un wagon-navette, qui bientôt s'ébranla bruyamment avant de s'enfoncer dans la nuit.

Il ne comportait pas de fenêtres.

— Mais bien sûr ! Traditionnellement, notre croyance veut que nous recherchions les influences extérieures, car elles sont toujours plus puissantes. Le grand prêtre – qui s'était présenté sous le nom de Napoéréa – s'inclina respectueusement.

— Et qu'y a-t-il de plus puissant que l'homme qui fut ComMil ?

ComMil ; il dut fouiller dans sa mémoire pour se rappeler ce que c'était. Ah oui, ComMil... le titre que lui donnaient à l'époque les médias de l'Amas. Directeur des opérations militaires, lorsqu'il s'était retrouvé embarqué dans cette folle histoire avec Tsoldrin Beychaé, la dernière fois. Beychaé, lui, avait le titre de ComPol, c'est-à-dire qu'il s'occupait des affaires politiques (ah, ces distinctions subtiles !).

— ComMil... (Il hocha la tête. Il n'était guère avancé.) Et vous pensez que je peux vous aider ?

— Sire Zakalwe ! s'écria le grand prêtre en se laissant glisser au bas de son siège pour s'agenouiller une nouvelle fois par terre. En vous nous avons foi !

Il se cala contre les coussins recouverts de tapisserie.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Sire, vos hauts faits sont légendaires ! Pas la moindre fausse note depuis une éternité ! Avant sa mort, notre Mentor avait prophétisé que notre salut viendrait d'« *au-delà des étoiles* », et votre nom figurait parmi ceux qui furent alors mentionnés ; arrivant ainsi au moment où nous avons tant besoin d'aide, vous ne pouvez être que le salut que nous attendions !

— Je vois, répondit Zakalwe qui ne voyait rien du tout. Eh bien,

on va voir ce qu'on peut faire.

— Messie !

Le train entra en gare ; ils descendirent et on les escorta jusqu'à un ascenseur, puis jusqu'à une suite dont on lui dit qu'elle donnait sur la ville en contrebas, mais où l'on avait fait le black-out : les stores intérieurs étaient baissés. L'appartement lui-même témoignait d'une certaine opulence. Il le passa en revue.

— Bien. Très joli. Merci.

— Et voici vos garçons, fit le grand prêtre en tirant un rideau qui révéla une demi-douzaine de jeunes gens langoureusement étendus sur un très grand lit, dans la chambre.

— Mais je... euh... Je vous remercie, dit Zakalwe en inclinant la tête à l'intention du prêtre.

Il sourit aux garçons, qui tous lui rendirent son sourire.

Il était couché, tout éveillé, dans le lit d'apparat de son palais, les mains derrière la nuque. Au bout d'un moment, une détonation discrète retentit distinctement dans le noir et une minuscule machine à peu près de la taille d'un pouce humain surgit dans une sphère évanescence de lumière bleutée.

— Zakalwe ?

— Salut, Sma.

— Écoute...

— Non. C'est toi qui vas m'écouter. J'aimerais bien savoir ce qui se passe, nom de nom !

— Zakalwe, fit Sma par l'intermédiaire du missile-éclaireur. C'est très compliqué, mais...

— Mais je suis coincé avec une bande de prêtres homosexuels qui croient que je vais résoudre tous leurs problèmes militaires !

— Chéradénine, reprit Sma de sa voix décidée. Ces gens se sont montrés capables d'incorporer à leur religion la foi dans tes prouesses guerrières. Sachant cela, comment peux-tu te détourner d'eux ?

— Sans le moindre mal, crois-moi.

— Que cela te plaise ou non, Chéradénine, pour eux tu es devenu une légende. Ils te croient capable de certaines choses.

— Et que suis-je censé faire ?

— Être leur guide. Leur général.

— Oui, ça, c'est ce qu'ils attendent de moi. Mais en réalité, qu'est-ce que je dois faire ?

— Rien d'autre que cela. Prends les rênes. Entretemps, Beychaé reste à la Station ; la Station de Murssay. Pour l'instant l'endroit est neutre, et il s'applique à ameuter les gens qu'il faut. Tu ne comprends donc pas, Zakalwe ? (La voix de Sma dénotait de la tension, de

l'exultation même.) On les tient ! Beychaé agit exactement comme nous l'entendions, et tout ce qu'il te reste à faire, c'est...

— C'est quoi ?

— ... être toi-même ; agir pour le compte de ces individus !

Il secoua la tête.

— Sma, il faut que tu m'en dises un peu plus. Que suis-je censé faire ?

Il l'entendit soupirer.

— Gagner leur guerre, Zakalwe. Nous sommes derrière les forces dont tu es l'allié. Si celles-ci gagnent et si Beychaé se retrouve ici du côté des vainqueurs, alors nous pourrions peut-être changer le cours des choses dans l'Amas tout entier. (Il l'entendit prendre encore une fois une profonde inspiration.) Zakalwe, il le faut. Dans une certaine mesure, nous avons les mains liées, mais nous devons absolument faire en sorte que toute cette affaire soit réglée. Gagne cette guerre pour leur compte et nous serons peut-être en mesure de tout remettre d'aplomb. Sérieusement.

— D'accord, d'accord, sérieusement, dit-il au missile-éclaireur. Mais j'ai déjà eu l'occasion d'examiner brièvement leurs cartes, et ces gars-là sont dans un de ces pétrins ! Pour gagner cette guerre, il va leur falloir un véritable miracle !

— Fais ce que tu pourras, Chéradénine. S'il te plaît.

— Est-ce qu'on va m'aider ?

— Euh... Que veux-tu dire au juste ?

— Je veux parler de renseignement militaire, Sma. Si vous pouviez tenir l'ennemi à l'œil et...

— Ah, non ! Chéradénine. Je suis désolée, mais c'est impossible.

— Quoi ? fit-il à voix haute en s'asseyant dans son lit.

— Je regrette, Zakalwe ; sincèrement, je regrette, mais nous avons dû nous entendre là-dessus. Il s'agit de négociations très délicates, et nous sommes obligés de nous tenir strictement à l'écart. Ce missile ne devrait même pas se trouver là. Il sera d'ailleurs bientôt obligé de te laisser.

— Alors je reste tout seul ?

— Je regrette, répéta Sma.

— Et moi donc ! lança-t-il en se laissant retomber sur le lit en un geste théâtral.

« Tu ne joueras plus au petit soldat », lui avait dit Sma quelque temps auparavant ; il s'en souvenait fort bien.

— Petit soldat mon cul, marmonna-t-il en rassemblant ses cheveux sur sa nuque avant de les nouer au moyen d'un petit lien en cuir.

Le jour se levait ; il tapota sa queue de cheval et regarda, au

travers de la vitre épaisse et déformante, la ville enveloppée de brume qui s'éveillait tout juste sous les pics rougis par l'aube et les cieux qui répandaient une lueur bleutée. Il contempla avec dégoût la longue toge surchargée d'ornements que les prêtres comptaient le voir revêtir, puis l'enfila à contrecœur.

L'Hégémonarchie et son adversaire, l'Empire glaséen, se livraient déjà sporadiquement bataille depuis six cents ans pour la domination de leur sous-continent, d'ailleurs de taille relativement modeste, lorsque les habitants du reste de l'Amas étaient venus leur rendre visite dans leurs curieux vaisseaux célestes flottants, un siècle plus tôt. À l'époque, ces deux pays étaient déjà sous-développés par rapport aux autres nations de Murssay, qui avaient plusieurs décennies d'avance sur eux sur le plan technologique, et sans doute plusieurs siècles sur le plan politique et moral. Avant le contact, les autochtones ne connaissaient que l'arc et les flèches, et le canon qu'on chargeait par la gueule. À présent, un siècle plus tard, ils possédaient des blindés. Beaucoup de blindés. Des chars, une artillerie, des camions, plus quelques avions extrêmement inefficaces. L'un et l'autre camp détenaient chacun son unique appareil de dissuasion, parfois importé d'autres sociétés plus avancées à l'intérieur de l'Amas, mais le plus souvent purement et simplement offert par celles-ci. Pour l'Hégémonarchie, c'était un astronef de sixième ou septième main, pour l'Empire une poignée de missiles généralement considérés comme inopérants et, de toute manière, sans doute politiquement inutilisables car ils étaient censés être équipés d'une tête nucléaire. L'opinion publique de l'Amas pouvait tolérer la perpétuation technologiquement assistée d'une guerre sans objet tant que les hommes, les femmes et les enfants mouraient par fournées régulières quoique peu nombreuses, mais pas question de laisser un bombardement nucléaire incinérer d'un coup un million de personnes dans une ville.

L'Empire était donc en train de gagner une guerre de type conventionnel, laquelle se déroulait sur le territoire de deux pays pauvres qui, livrés à eux-mêmes, n'auraient peut-être même pas encore atteint la maîtrise de la vapeur. Au lieu de cela, les routes grouillaient de paysans réfugiés et de charrettes où s'entassait la totalité de leurs biens et qui zigzaguaient entre les haies, de part et d'autre de la route, pendant que les chars labouraient les champs de céréales et que les avions au bourdonnement incessant lâchaient des bombes, apportant ainsi une solution radicale au problème de l'aménagement des zones insalubres.

L'Hégémonarchie battait en retraite dans la plaine et jusque dans les montagnes à mesure que ses forces assiégées se repliaient devant la

cavalerie motorisée de l'Empire.

Une fois habillé, il se rendit tout droit dans la salle des cartes ; quelques officiers d'état-major ensommeillés sautèrent sur pied en se frottant les yeux. Les cartes n'offraient pas un spectacle plus réjouissant que la veille ; néanmoins, il les examina longuement, estimant la position des troupes de l'Hégémonarchie et de celles de l'Empire, interrogeant les officiers, s'efforçant de prendre la mesure de leur système de renseignement et du moral des troupes.

Les officiers semblaient mieux connaître la disposition des forces de l'ennemi que les sentiments de leurs propres hommes.

Il eut un hochement de tête à lui seul destiné, passa une dernière fois en revue l'ensemble des cartes, puis partit prendre son petit déjeuner en compagnie de Napoéréa et des autres prêtres. Cela fait, il les ramena presque de force dans la salle des cartes (en temps normal, ils auraient réintégré leurs appartements pour se livrer à la méditation) et poursuivit son interrogatoire.

— D'autre part, je veux un uniforme comme celui de ces hommes, dit-il en désignant un des jeunes officiers d'active qui se tenait dans la salle des cartes.

— Mais, sire Zakalwe, fit Napoéréa d'un air inquiet, il ne conviendrait pas à votre rang !

— Peut-être, mais cet accoutrement gênerait mes mouvements, répliqua-t-il en indiquant les lourdes robes qu'il avait consenti à revêtir. Je veux aller jeter un coup d'œil au front.

— Mais, sire, ceci est la citadelle sacrée ; c'est ici que convergent toutes les informations, ainsi que les prières de notre peuple tout entier.

— Napoéréa, fit-il en lui posant une main sur l'épaule. Je sais tout cela ; seulement, j'ai besoin de me rendre compte par moi-même. Je viens d'arriver, vous savez. (Puis il vit les visages atterrés des autres grands prêtres.) Je ne doute pas que vos méthodes donnent des résultats dans des circonstances comparables à celles du passé, reprit-il en se gardant de formuler ses véritables pensées, mais moi je suis nouveau ici ; il faut donc que j'emploie de nouveaux moyens pour découvrir ce que vous, vous savez sans doute déjà. (Il se retourna vers Napoéréa.) Je veux un avion personnel ; un appareil de reconnaissance modifié devrait faire l'affaire. Plus deux appareils de combat en guise d'escorte.

Les prêtres, qui avaient considéré comme extrêmement audacieux et peu orthodoxe de s'aventurer jusqu'au spatioport – situé à quelque trente kilomètres de là – en train ou en camion, le crurent fou de vouloir ainsi survoler en tous sens le sous-continent entier.

Ce fut pourtant bien ce qu'il fit durant les jours qui suivirent. Cela

coïncida avec une sorte d'accalmie – les troupes de l'Hégémonarchie fuyaient, celles de l'Empire consolidaient leurs positions – qui lui facilita la tâche. Il s'était vêtu d'un uniforme tout simple que ne venaient même pas orner la demi-douzaine de rubans métalliques dont semblait dépendre l'existence du moins gradé des jeunes officiers. Il s'entretint avec les généraux et les colonels qui combattaient sur le terrain, et les trouva dans l'ensemble mornes, démoralisés et considérablement enclins à rester à couvert ; il rencontra aussi leurs états-majors, les simples soldats, les équipages des tanks, sans oublier les cuisiniers, les services d'intendance, les ordonnances et les médecins. Dans la plupart des cas, il lui fallait un interprète, car seuls les officiers supérieurs parlaient la *lingua franca* de l'Amas ; malgré tout, et il le perçut fort bien, les hommes de troupe se sentaient plus proches d'un individu qui ne parlait pas leur langue, mais leur posait des questions, que d'un autre qui la possédait mais ne s'en servait que pour leur donner des ordres.

Au cours de cette première semaine, il fit le tour de tous les aérodromes de quelque importance, et sonda le moral et les opinions de tout l'état-major de l'aviation. La seule personne dont il avait tendance à ne pas tenir compte dans ce genre de circonstances était le prêtre, toujours vigilant, placé à la tête de chaque escadron, chaque régiment et chaque fort. Les quelques prêtres qu'il avait rencontrés au début ne lui avaient rien appris d'utile, et aucun de ceux qu'il avait vus par la suite n'avait jamais su ajouter quoi que ce soit d'intéressant à ses formules rituelles de bienvenue. Au bout de deux jours, il était parvenu à la conclusion que le principal problème auquel avaient à faire face les prêtres, c'était... eux-mêmes.

— La Province de Shénastri ! s'exclama Napoéréa. Mais elle compte une douzaine d'importants sites sacrés ! Au moins ! Et vous parlez de reddition sans combat !

— Vous récupérerez vos temples quand nous aurons gagné la guerre, et sans doute une grande quantité de nouveaux trésors à y déposer. Ils tomberont, que nous essayions ou non de tenir notre position, et subiront probablement des dommages dans la bataille, s'ils ne sont pas tout simplement détruits. Ainsi ils resteront intacts. D'autre part, ça met drôlement en péril les itinéraires d'approvisionnement de l'ennemi. Écoutez ; les pluies vont commencer dans... mettons un mois ? Le temps que nous soyons en mesure de contre-attaquer, leurs problèmes de ravitaillement se seront encore aggravés. Derrière eux, ils ont des marécages : pas question d'acheminer quoi que ce soit par là. Et une fois que nous serons passés à l'attaque, ils ne pourront plus se replier. Mon vieux Napo, mon plan

est parfait, croyez-moi. Si j'étais au commandement de l'autre côté et que je me voie offrir cette région-là sur un plateau, je la fuirais comme la peste ; seulement, les gars de l'Armée impériale vont être obligés de l'occuper parce que la Cour ne leur laissera pas le choix. Pourtant, ils auront conscience de tomber dans un piège. Catastrophique pour le moral.

— Je ne sais pas, je ne sais pas...

Napoéréa secoua la tête et porta ses deux mains à sa bouche ; puis il se mit à se masser la lèvre inférieure tout en contemplant la carte d'un air angoissé.

(Sans blague ! songea Zakalwe en son for intérieur en observant la fébrilité du langage non verbal qu'employait le prêtre à cet instant. Vous autres, vous n'avez rien su de très utile depuis des générations, mon vieux.)

— Il le faut, reprit-il. Le repli doit commencer aujourd'hui même. (Il se retourna vers une autre carte.) Ici, arrêt des bombardements aériens des routes et du mitraillage au sol. Donnez deux jours de repos aux pilotes, puis attaquez les raffineries de pétrole, là. (Il désigna un point sur la carte.) Bombardement lourd ; utilisez tout ce qui peut voler aussi loin.

— Mais, si nous cessons de bombarder les routes...

— Elles s'encombreront d'encore plus de réfugiés. Ce qui ralentira davantage l'Armée impériale que nos avions. Mais il faut *quand même* faire sauter quelques-uns de ces ponts. (Il tapota deux ou trois points de franchissement des rivières, puis reporta un regard perplexe sur Napoéréa.) Vous avez conclu un accord garantissant que personne ne bombarderait les ponts ou quoi ?

— Nous avons toujours été d'avis que la destruction des ponts ne pourrait qu'entraver la contre-attaque, en plus du... gâchis que cela représente, répondit le prêtre d'un air malheureux.

— Eh bien, ces trois-là devront sauter quand même. Avec le raid sur la raffinerie, ça devrait sacrément perturber leurs chemins de ravitaillement en carburant, acheva-t-il en frappant dans ses mains avant de les frotter l'une contre l'autre.

— Nous pensons cependant que l'Armée impériale dispose de réserves de carburant considérables, reprit Napoéréa qui avait cette fois-ci l'air *très* malheureux.

— Même si c'est le cas, répondit Zakalwe au grand prêtre, l'état-major adverse prendra des initiatives plus mesurées s'il sait ses voies d'approvisionnement coupées. Ces gars-là sont du genre prudent. Mais pour ma part, je parie que ce ne sont que des histoires ; eux-mêmes sont sans doute persuadés que vous détenez des réserves plus importantes que les leurs, et, avec l'avancée qu'il leur a fallu alimenter ces derniers temps... croyez-moi ; il se peut qu'ils paniquent un peu si

le bombardement de la raffinerie donne les résultats que j'escompte.

Abattu, Napoéréa se frotta le menton en contemplant les cartes d'un air égaré.

— Tout cela me paraît un peu... voire très... *aventureux*.

Le grand prêtre chargea ce qualificatif d'un dégoût et d'un mépris qui, en d'autres circonstances, auraient pu être amusants.

Après une tempête de protestations, les grands prêtres finirent par se laisser convaincre d'abandonner à l'ennemi leur précieuse province ainsi que ses nombreux sites religieux importants ; ils donnèrent également leur assentiment à l'attaque aérienne massive de la raffinerie.

Zakalwe alla rendre visite aux soldats qui se repliaient, et inspecter les principales bases aériennes devant servir à ladite attaque. Puis il partit pour deux jours dans les montagnes, en camion, afin de passer en revue leurs défenses. Il repéra une vallée dont la partie supérieure était occupée par un barrage, lequel pourrait également constituer un piège efficace au cas où l'Armée impériale réussirait à avancer jusque-là (il revit alors l'île de béton, la fille au nez qui coulait, et la chaise). Tandis qu'il se laissait conduire sur les routes grossières qui reliaient entre elles les places fortes construites en altitude, il vit une centaine d'avions au moins survoler en vrombissant des plaines à l'allure encore paisible, les ailes chargées de bombes.

L'attaque de la raffinerie se révéla coûteuse ; près du quart des avions n'en revinrent pas. Mais le lendemain l'avancée de l'Armée impériale s'interrompit. Zakalwe avait espéré qu'ils progresseraient encore un peu – étant donné qu'ils n'étaient pas ravitaillés directement à partir de la raffinerie, ils auraient pu continuer environ une semaine – mais ils s'étaient montrés raisonnables et avaient fait temporairement halte.

Puis il s'envola vers le spatioport, où l'on était en train de rapiécer tant bien que mal le lourd et lent vaisseau spatial dans lequel il était arrivé – qui semblait encore plus dangereux et délabré en plein jour – au cas où l'on aurait à s'en resservir. Zakalwe s'entretint avec les techniciens et fit une tournée d'inspection à bord de l'antique engin. Celui-ci avait d'ailleurs un nom, ainsi qu'il l'apprit : *Hégémonarchie Victorieuse*.

— On appelle ça une décapitation, déclara-t-il aux prêtres. La Cour impériale se déplace invariablement au bord du lac Willitice au début de la Deuxième Saison ; là, le haut commandement vient les tenir au courant. On va leur envoyer la *Victorieuse* le jour même où y débarquera l'état-major.

Les prêtres le contemplèrent d'un air perplexe.

— Mais avec quelles troupes à bord, sire Zakalwe ? Un commando ? La *Victorieuse* ne peut transporter que...

— Non, non, coupa-t-il. Quand je parle de le leur *envoyer*, je veux dire qu'on le leur laissera tomber sur la tête. On l'expédie dans l'espace, puis on le ramène dans l'atmosphère juste au-dessus du Palais du Lac. Il fait bien quatre cents tonnes ; même s'il ne dépasse pas dix fois la vitesse du son, l'impact sera comparable à l'explosion d'une petite bombe atomique. On fait d'une pierre deux coups : la Cour tout entière, et l'état-major. Là, on fait immédiatement une offre de paix au parlement. Avec un peu de chance, on va provoquer de formidables perturbations parmi la population civile ; les membres du parlement y verront sans doute l'occasion de s'emparer du véritable pouvoir. De son côté, l'armée voudra elle aussi prendre les rênes, et il se pourrait même qu'elle se retrouve confrontée à une guerre civile. Les héritiers feront tous connaître leurs prétentions au trône, ce qui devrait encore ajouter à la confusion générale.

— Mais, intervint Napoéréa, si je comprends bien, cela implique la perte de la *Victorieuse* ?

Les autres prêtres secouaient la tête.

— Ma foi, après un impact à quatre ou cinq kilomètres/seconde, il faut s'attendre à ce qu'elle soit un peu abîmée, en effet.

— Mais enfin, Zakalwe ! rugit Napoéréa en donnant à lui tout seul une assez bonne imitation d'explosion atomique. C'est complètement absurde ! Vous ne pouvez pas faire ça ! La *Victorieuse* est le symbole de... Elle est notre espoir ! Le peuple tout entier considère notre...

Zakalwe sourit et laissa le prêtre vociférer un moment. Il avait la certitude que lui et ses semblables se gardaient l'*Hégémonie Victorieuse* comme issue de secours au cas où les choses tourneraient mal.

Il attendit que Napoéréa en ait presque terminé, puis reprit :

— Je comprends ; cependant, cet appareil est en bout de course, messieurs. J'en ai parlé avec les techniciens et les pilotes ; un véritable danger public ! S'il a réussi à me conduire jusqu'ici, c'est vraiment par un coup de chance. (Il s'interrompt et regarda les hommes au front cerclé de bleu échanger des regards ébahis. Les murmures s'accrurent. Ils lui donnaient envie de sourire. Voilà qui faisait naître en eux la crainte de Dieu !) Je suis navré, mais c'est la seule utilité qu'on puisse trouver à la *Victorieuse*. (Il sourit.) Et ce plan pourrait effectivement nous valoir la victoire.

Il les laissa méditer sur les principes du bombardement supersonique en piqué (non, pas besoin de mission suicide : ses ordinateurs de bord étaient tout à fait capables de l'emporter dans l'espace et de l'en faire redescendre) ; sur les principes du sacrifice des

symboles (beaucoup de paysans et d'ouvriers d'usine verraient d'un mauvais œil l'envoi à la casse de leur petit gadget high-tech) ; et sur ceux de la Décapitation (sans doute, pour les grands prêtres, l'idée la plus inquiétante du lot : et si l'Empire se mettait en tête de leur réserver le même sort ?). Il leur donna l'assurance que l'Empire ne serait pas en état de lancer des représailles ; au moment de formuler leur proposition de paix, les prêtres laisseraient clairement entendre qu'ils s'étaient servis d'un missile de leur cru, et non d'un aéronef, et prétendraient en tenir d'autres en réserve. La supercherie ne serait pas bien difficile à percer à jour, surtout si l'une des nations plus évoluées de la planète se décidait à révéler à l'Empire ce qui s'était réellement passé, mais le fait demeurerait *inquiétant* pour ceux qui essaieraient de trouver des solutions de l'autre côté. Et puis, de toute façon, ils pouvaient toujours quitter la ville, tout simplement. En attendant, Zakalwe alla passer en revue d'autres corps de troupe.

L'Armée impériale reprit sa progression, mais au ralenti. Zakalwe avait fait reculer ses troupes presque jusqu'au pied des montagnes, en prenant soin de brûler les rares champs non moissonnés et de raser les villes sur son passage. Chaque fois qu'ils abandonnaient une base aérienne, ils dissimulaient des bombes sous les pistes en les munissant de retardateurs allant jusqu'à plusieurs jours, et creusaient par ailleurs un grand nombre de trous destinés à faire croire qu'on y avait enterré une bombe.

Dans toute la zone de piémont, il supervisa en personne la disposition d'ensemble des lignes de défense sans pour autant interrompre ses visites aux bases aériennes, aux quartiers généraux de région et aux unités opérationnelles. Il s'appliqua également à maintenir les grands prêtres sous pression afin qu'ils daignent au moins envisager d'employer l'astronef dans une offensive par décapitation.

Il était très occupé, ainsi qu'il s'en rendit compte un soir au coucher, alors qu'il passait la nuit dans un vieux château devenu QG opérationnel pour une section particulière du front. (Une explosion de lumière avait fleuri dans le ciel, au-dessus de l'horizon bordé d'arbres et, juste après la tombée du soir, l'air s'était mis à trembler au son d'un bombardement.) Très occupé et – dut-il s'avouer en posant les derniers rapports par terre sous son lit de camp avant d'éteindre la lumière et de s'endormir presque aussitôt – également heureux.

Deux, trois semaines s'étaient écoulées depuis son arrivée ; le peu de nouvelles qui lui parvenait de l'extérieur tendait à prouver que dans l'Amas, l'activité se rapprochait du néant absolu. Il en conclut que les négociations allaient bon train ; le nom de Beychaé parvint à ses oreilles : il se trouvait toujours à la Station de Murssay, et était en

contact avec les différentes parties concernées. Aucune nouvelle de la Culture, directement ou indirectement. Il se demanda s'il leur arrivait d'oublier ce qu'ils avaient entrepris ; peut-être ne se souvenaient-ils plus de lui. Et s'ils allaient le laisser là à combattre pour l'éternité dans la guerre insensée qui opposait les prêtres et l'Empire ?

Leurs défenses s'élaboraient ; les soldats de l'Hégémonarchie creusaient, édifiaient, mais pour la plupart ils ne se trouvaient pas sous le feu de l'ennemi. Celui-ci vint progressivement s'échouer contre les premiers contreforts des montagnes, où il fit halte. Zakalwe envoya l'aviation harceler le front et les voies de ravitaillement, et pilonner les bases aériennes les plus proches.

— Il y a bien trop de troupes stationnées ici, autour de la ville. Les meilleurs éléments devraient être au front. L'attaque ne tardera plus maintenant, et si nous voulons réussir la contre-attaque (et ce pourrait être une *grande* réussite, s'ils tentent le tout pour le tout, car ils n'ont pas grand-chose en réserve) nous aurons besoin de ces escouades d'élite là où elles pourront donner toute leur mesure.

— Reste le problème de l'agitation dans la population, remarqua Napoéréa, qui avait tout à coup l'air vieux et fatigué.

— Maintenez sur place quelques unités et envoyez-les patrouiller dans les rues de manière que les gens ne les oublient pas ; mais enfin, Napoéréa, la plupart de ces hommes passent leur temps dans les baraquements alors qu'on a besoin d'eux au front ! Écoutez, je sais exactement où il faudrait les envoyer...

En réalité, il voulait obliger l'Armée impériale à aller jusqu'au bout, et c'était la ville qui lui servirait d'appât. Il envoya les troupes d'élite dans les défilés de montagne. Considérant la quantité de territoire qu'ils avaient d'ores et déjà perdue, les prêtres lui donnèrent non sans hésitation le feu vert pour les préparatifs de la décapitation ; on tiendrait prête l'*Hégémonarchie Victorieuse* pour son dernier vol, mais on ne s'en servirait que si la situation apparaissait réellement désespérée. Zakalwe promit de tenter d'abord de gagner la guerre de manière conventionnelle.

L'assaut fut lancé ; quarante jours après l'arrivée de Zakalwe sur Murssay, l'Armée impériale vint s'écraser contre les contreforts boisés des montagnes. La panique s'empara des prêtres. La plupart du temps, Zakalwe envoyait l'aviation attaquer les voies d'approvisionnement, et non le front proprement dit. Les lignes de défense cédèrent progressivement ; les unités se repliaient, les ponts sautaient les uns après les autres. Petit à petit, à mesure que les contreforts devenaient montagnes, l'Armée impériale se retrouva concentrée, coincée dans l'entonnoir des vallées. Le stratagème du barrage ne fonctionna pas cette fois-là ; les charges qu'on avait placées en dessous refusèrent tout bonnement d'exploser. Zakalwe dut réagir au quart de tour et déplacer

deux unités d'élite afin de couvrir le défilé qui surplombait la vallée.

— Mais si nous quittons la ville... ?

Les prêtres semblaient pétrifiés de stupeur. Leurs yeux étaient aussi vides que le cercle de peinture bleue qu'ils arboraient au front. L'Armée impériale gravissait lentement les vallées, forçant leurs hommes à reculer. Zakalwe leur répétait inlassablement que tout irait bien ; pourtant les choses ne cessaient d'empirer. Ils avaient fait le tour de toutes les possibilités ; la situation paraissait trop désespérée, trop avancée pour qu'ils puissent la reprendre en main. La veille au soir, comme le vent soufflait des montagnes en direction de la ville, le son des lointains tirs d'artillerie était devenu audible.

— Ils tenteront de s'emparer de Balzeit s'ils tiennent la chose pour possible, leur répondit-il. La ville est un symbole. Mais elle n'a pas grand intérêt stratégique. Ils se jetteront dessus. On en laisse passer un certain nombre, et puis on ferme les défilés ; là, précisa-t-il en tapotant la carte.

Les prêtres secouèrent la tête.

— Messieurs, nous ne sommes pas en détresse ! Nous nous replions, certes, mais ils sont en bien pire posture que nous, car leurs pertes sont incomparablement plus lourdes ; pour eux, chaque mètre de terrain se gagne dans le sang. Sans compter que leurs voies d'approvisionnement sont de plus en plus étirées. Il faut les obliger à poursuivre la progression jusqu'à ce qu'ils en viennent à envisager le repli, puis leur offrir l'occasion – apparente ! – de nous porter un coup fatal. Mais ce n'est pas pour nous qu'il sera fatal ; c'est pour *eux*. (Zakalwe les dévisagea tour à tour.) Ça va marcher, vous verrez. Vous devrez peut-être abandonner temporairement la citadelle, mais lorsque vous reviendrez ce sera en triomphe, je vous le garantis !

Ils n'eurent pas l'air très convaincus, mais – peut-être parce qu'ils étaient tout simplement trop assommés pour combattre – ils le laissèrent agir à sa guise.

Cela prit quelques jours ; l'Armée impériale remontait tant bien que mal le long des vallées tandis que les forces de l'Hégémonarchie résistaient et reculaient tour à tour. Mais Zakalwe guettait les signes révélant que les soldats de l'Empire étaient gagnés par la fatigue et que leurs camions et leurs chars, privés de carburant, n'avançaient plus comme ils l'auraient voulu ; pour finir, il décréta que, s'il s'était trouvé dans le camp adverse, il aurait commencé à envisager de stopper l'avancée. Cette nuit-là, dans le défilé qui menait à la ville par l'autre flanc, la majeure partie des troupes de l'Hégémonarchie abandonnèrent leurs positions. Au matin les combats reprirent, et les hommes de l'Hégémonarchie battirent subitement en retraite, juste à

temps pour ne pas se retrouver écrasés. Un général du Haut Commandement impérial, abasourdi, excité, mais tout de même encore épuisé et inquiet, observa à la jumelle un lointain convoi qui cheminait au fond de la vallée en direction de la ville, sous les bombardements occasionnels de l'aviation impériale. Les hommes envoyés en reconnaissance laissaient entendre que les prêtres infidèles se préparaient à abandonner leur citadelle. Les espions rapportaient que leur astronef se tenait prêt pour certaine mission spéciale.

Le général en question envoya un message radio au Haut Commandement de la Cour. Ordre d'avancer sur la ville fut donné le lendemain.

Zakalwe regarda les prêtres quitter la gare de chemin de fer située sous la citadelle ; ils avaient l'air morts d'inquiétude. Au dernier moment, il avait encore dû les dissuader de lancer l'assaut par décapitation. Laissez-moi essayer d'abord ça, leur avait-il demandé.

Ils ne pouvaient pas se comprendre.

Les prêtres voyaient le territoire qu'ils avaient perdu, le peu de terres qu'il leur restait, et se disaient que tout était fini pour eux. Lui, il voyait ses divisions relativement peu touchées, ses unités encore fraîches, ses escouades d'élite toutes positionnées exactement au bon endroit, et leurs couteaux tirés perçant la peau d'un adversaire au corps trop étiré, trop épuisé, en attendant le moment de se retourner dans la plaie... Et il se disait que c'était la fin de l'Empire.

Le train s'ébranla et, incapable de résister, il leur fit joyeusement de grands signes d'adieu. Les grands prêtres seraient bien mieux dans un de leurs grands monastères bâtis dans une chaîne de montagnes un peu plus éloignée. Zakalwe remonta en courant jusqu'à la salle des cartes pour voir comment les choses évoluaient.

Il attendit que deux divisions aient franchi le défilé, puis ordonna aux unités qui l'avaient tenu jusque-là – et qui s'étaient pour la plupart repliées dans les forêts voisines au lieu de redescendre le long du versant – de le reprendre. La cité et la citadelle essuyèrent des attaques aériennes, mais de faible puissance ; les avions de combat de l'Hégémonarchie abattirent la plupart des bombardiers ennemis. La contre-attaque put enfin commencer. Zakalwe envoya d'abord les troupes d'élite, puis les autres. L'aviation continua à concentrer ses forces sur les voies de ravitaillement pendant les deux premiers jours, puis monta au front. L'Armée impériale vacilla, ses premières lignes se défirent ; elle parut hésiter, comme la frange d'écume d'une vague pas tout à fait assez forte pour passer par-dessus l'écueil que formait devant elle la chaîne des montagnes, excepté en un endroit (mais ce filet d'eau-là s'asséchait rapidement tout en se forçant tout de même

un passage vers la ville, sortant du défilé afin de combattre à travers forêts et champs pour l'objet chatoyant de leurs convoitises, cette ville dont ils espéraient la victoire...), et pour finir, le front recula. Les hommes étaient trop exténués, l'approvisionnement en munitions et en carburant trop irrégulier.

Les défilés retombèrent aux mains de l'Hégémonarchie et, lentement, ses hommes redescendirent de l'autre côté ; les soldats de l'Empire avaient ainsi l'impression de toujours tirer vers le haut, et se disaient que, si la percée avait été pénible, la retraite, elle, n'était que trop facile.

Vallée après vallée, cette retraite se transforma en déroute. Zakalwe insista pour ne pas suspendre la contre-attaque pour autant ; les prêtres lui firent savoir par câble que des troupes supplémentaires devaient être déployées afin de stopper l'avancée des deux divisions impériales sur la capitale. Il n'en tint aucun compte. Elles avaient été tellement décimées qu'on aurait eu peine à en recomposer une entière avec les soldats qui restaient, et leurs pertes étaient continues. Il se pouvait en effet qu'elles arrivent jusqu'en ville, mais après cela elles n'auraient plus d'endroit où aller. Il ne lui serait pas désagréable, songea-t-il, de recevoir en personne leur reddition.

La pluie se mit à tomber sur l'autre versant de la montagne ; les forces impériales en déroute durent se frayer un chemin à travers les forêts détrempées, et leur aviation restait le plus souvent clouée au sol par le mauvais temps tandis que les avions de l'Hégémonarchie les pilonnaient en toute impunité.

Les habitants des alentours vinrent se réfugier en ville ; le tonnerre des duels d'artillerie retentissait tout autour. Les rescapés des deux divisions qui avaient réussi à franchir les montagnes continuaient d'avancer désespérément vers leur but, sans cesser de se battre. Très loin, dans les plaines au-delà de la chaîne, le reste de l'Armée impériale battait en retraite le plus rapidement possible. Dans l'impossibilité de se replier à travers le borborygme qui barrait leurs arrières, les divisions prises au piège dans la Province de Shénastri se rendirent en masse.

La Cour impériale fit connaître son vœu de paix le jour où les vestiges de ses deux divisions entrèrent dans la ville de Balzeit. Le tout représentait une dizaine de blindés plus un bon millier d'hommes mais, faute de munitions, on abandonna l'artillerie dans les champs environnants. Les quelques milliers d'habitants qui n'avaient pas quitté la ville cherchèrent refuge sur les vastes terrains de manœuvre de la citadelle. Zakalwe les regarda au loin pénétrer à flots par les portes percées dans les hautes murailles.

Il s'était apprêté à quitter la citadelle le jour même (il y avait plusieurs jours que les prêtres l'y enjoignaient à grands cris, et le plus

clair de son état-major avait déjà pris congé) mais il tenait à présent en main la transcription d'un message, reçu à l'instant de la Cour impériale.

Deux divisions de l'Hégémonarchie étaient de toute façon en train de sortir des montagnes pour venir prêter main-forte à la ville.

Il contacta les prêtres par radio, et ces derniers décidèrent d'accepter un cessez-le-feu ; on arrêterait immédiatement de se battre si l'Armée impériale regagnait les positions qu'elle occupait avant le déclenchement des hostilités. Il y eut plusieurs autres échanges de messages radio ; Zakalwe laissa les prêtres et la Cour se débrouiller tout seuls. Il ôta son uniforme et, pour la première fois depuis son arrivée, enfila des vêtements civils. Puis il monta au sommet d'une haute tour en emportant des jumelles, et regarda de minuscules points noirs – des chars ennemis – longer une rue dans le lointain. Les portes de la citadelle étaient closes.

La trêve fut déclarée à midi. Les soldats impériaux épuisés qui se trouvaient hors les murs réquisitionnèrent les bars et les hôtels du voisinage.

Il se tenait debout dans l'immense galerie, le visage tourné vers la lumière. Une brise tiède gonflait mollement, sans bruit, de grands rideaux blancs autour de lui. Le souffle ne soulevait que légèrement sa longue chevelure brune. Ses mains étaient jointes derrière son dos. Son expression était pensive. Les cieux muets où l'on voyait de rares nuages au-dessus des montagnes, au-delà de la forteresse et de la cité, baignaient son visage d'une lumière neutre et pénétrante et, debout là dans ses vêtements simples de couleur sombre, il avait quelque chose d'inorganique ; on aurait dit une statue, ou un mort dressé contre les remparts pour tromper l'ennemi.

— Zakalwe ?

Il se retourna. Ses yeux s'écarquillèrent sous l'effet de la surprise.

— Skaffen-Amtiskaw ! Quel honneur inattendu ! Sma vous laisse donc sortir seul, maintenant, ou dois-je en conclure qu'elle est dans les parages, elle aussi ?

Il dirigea son regard le long de l'interminable galerie de la citadelle.

— Bonjour, Chéradénine, fit le drone en flottant dans sa direction. Mme Sma fait route vers nous à bord d'un module.

— Et comment va-t-elle, cette chère Dizzy ? (Il prit place sur un petit banc serti dans le mur, face à l'alignement de fenêtres à rideaux blancs.) Quoi de neuf ?

— Les nouvelles sont plutôt bonnes, dans l'ensemble, répondit Skaffen-Amtiskaw en se haussant à hauteur de son visage. M. Beychaé est en route pour les Habitats d'Impren, où va se tenir une conférence

au sommet réunissant les deux grandes tendances de l'Amas. Il semble que le risque de guerre s'amointrisse.

— Ma foi, tout cela est fort réjouissant, fit-il en se calant contre le mur, les mains derrière la nuque. La paix ici, la paix là-bas. (Il contempla le drone en plissant les yeux et en penchant la tête sur le côté.) Et pourtant, drone, vous ne me paraissez pas vraiment débordant de joie et d'allégresse. Vous me paraissez même – si je puis me permettre – tout ce qu'il y a de plus sombre. Alors, qu'est-ce qui se passe ? Vos batteries seraient-elles à plat ?

La machine ne répondit pas tout de suite. Puis :

— Je crois que le module de Mme Sma est sur le point de se poser ; voulez-vous m'accompagner sur le toit ?

Zakalwe parut momentanément perplexe, puis hocha la tête, se leva d'un bond et frappa une fois dans ses mains. Indiquant la direction au drone, il répondit :

— Mais certainement ; allons-y.

Ils prirent le chemin de ses appartements. Zakalwe trouva Sma plutôt réservée elle aussi. Il s'était attendu à la voir bouillir d'excitation à l'idée que la guerre n'était plus aussi inévitable dans l'Amas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit-il en lui versant à boire.

Elle faisait les cent pas devant les fenêtres aux volets clos de sa chambre. Elle accepta le verre, mais sans paraître s'y intéresser. Puis elle se tourna vers lui, et son long visage ovale exprimait... il ne savait pas très bien quoi. Mais il se sentit tout à coup glacé jusqu'aux os.

— Il faut que tu partes, Chéradénine, lui dit-elle.

— Que je parte ? Mais quand ?

— Tout de suite ; ce soir. Demain matin au plus tard.

Il prit l'air stupéfait, puis éclata de rire.

— Bon, d'accord, j'avoue ; les *catamites* commençaient à me plaire un peu, mais...

— Non, coupa Sma. Je suis sérieuse, Chéradénine. Il faut que tu t'en ailles.

Il secoua la tête.

— Impossible. Nous n'avons aucune garantie que le cessez-le-feu sera respecté. Ils peuvent avoir encore besoin de moi.

— Il ne sera pas respecté, lui dit Sma en regardant ailleurs. Pas par les deux camps, en tout cas.

Elle posa son verre sur une étagère.

— Hein ? fit-il. (Il jeta un coup d'œil au drone, qui demeurait parfaitement neutre.) Diziet, de quoi s'agit-il ?

— Zakalwe, commença-t-elle en battant rapidement des paupières. (Elle s'efforça de le regarder en face.) Un accord a été

conclu. Tu dois partir.

Il la regarda sans rien dire. Puis :

— Quel genre d'accord, Dizzy ? reprit-il doucement.

— Une... une certaine forme d'aide très minime a été apportée à l'Empire par la faction Humaniste, lui expliqua-t-elle en continuant à marcher de long en large, en s'adressant non pas à lui, mais au carrelage et à la moquette. Ils s'étaient... investis dans ce qui se passe ici. La fragile structure des négociations dépendait dans son ensemble de la victoire de l'Empire. (Elle s'interrompt, jeta un coup d'œil au drone, puis détourna à nouveau son regard.) Une victoire dont personne ne doutait il y a encore quelques jours.

— Alors, si je comprends bien, énonça-t-il lentement en écartant son verre avant de prendre place dans un grand fauteuil aux allures de trône, j'ai tout gâché en renversant le cours des choses au détriment de l'Empire, c'est ça ?

— C'est ça. (Elle but une gorgée.) Oui, c'est bien ça. Je suis désolée. Et je sais que cela paraît insensé, mais c'est ainsi que vont les choses ici, c'est comme cela que sont ces gens ; actuellement, les Humanistes sont divisés, et il y a parmi eux des factions prêtes à saisir n'importe quel prétexte, fût-ce le plus insignifiant, pour se retirer des pourparlers. Et cela ferait capoter l'ensemble des négociations. Nous ne pouvons pas prendre ce risque. L'Empire doit gagner.

Assis dans son fauteuil, il fixait une table basse posée devant lui. Au bout d'un moment, il soupira.

— Je vois. Et tout ce que j'ai à faire, c'est de m'en aller ?

— Oui ; viens avec nous.

— Qu'arrivera-t-il ensuite ?

— Les grands prêtres seront enlevés par un commando impérial à bord d'un avion placé sous le contrôle des Humanistes. La citadelle tombera aux mains des troupes stationnées hors les murs ; des attaques aériennes sont prévues contre les QG, sur le terrain. Normalement, elles ne devraient pas verser trop de sang. Si nécessaire, les avions, les chars, les pièces d'artillerie et les camions de l'Hégémonarchie seront mis hors d'état de nuire pour le cas où les forces armées refuseraient d'obéir après que la prêtrise leur aura donné l'ordre de rendre les armes. Quand ils auront vu quelques-uns de leurs avions et de leurs chars lasérisés depuis l'espace, on pense qu'ils n'auront plus guère envie de se battre. (Sma cessa de faire les cent pas et vint se planter devant lui, de l'autre côté de la table basse.) Tout est prévu pour demain à l'aube. Je t'assure qu'il n'y aura pas d'effusion de sang, Zakalwe. Autant partir maintenant ; ce serait préférable. (Il l'entendit souffler avant de reprendre :) Tu as... brillamment réussi, Chéradénine. Ça a marché. Tu y es arrivé. Tu as récupéré Beychaé, tu l'as... motivé, si c'est bien le mot qui convient.

Nous t'en sommes reconnaissants. Très reconnaissants, et ce n'est pas facile...

Il leva la main pour lui intimer le silence et l'entendit à nouveau soupirer. Il détacha son regard de la petite table et releva la tête vers elle.

— Je ne peux pas partir tout de suite. J'ai deux ou trois petites choses à faire auparavant. J'aimerais mieux que tu t'en ailles, maintenant ; reviens me chercher demain à l'aube. (Il secoua la tête.) Je ne peux pas les laisser tomber avant.

Sma ouvrit la bouche pour répondre, puis se ravisa et regarda le drone.

— Très bien ; nous serons là demain matin. Mais, Zakalwe, je...

— Ne t'en fais pas, Diziet, coupa-t-il tranquillement. (Puis il se remit lentement sur pied et la regarda droit dans les yeux ; elle dut détourner les siens.) Tout se passera comme tu l'as prédit. Au revoir, conclut-il sans lui tendre la main.

Sma se dirigea vers la porte, le drone sur ses talons.

Elle jeta un regard en arrière. Zakalwe lui répondit par un hochement de tête. Elle hésita, parut renoncer à dire ce qu'elle voulait dire, puis sortit.

Le drone s'immobilisa sur le seuil.

— Zakalwe, je voulais simplement ajouter que...

— Dehors ! hurla-t-il.

En un seul mouvement, il virevolta sur lui-même, s'inclina sur le côté, saisit la table basse par le milieu et la projeta de toutes ses forces sur la machine qui flottait dans les airs. Le meuble rebondit sur un champ invisible et s'écrasa bruyamment au sol ; le drone disparut par la porte, qui se referma derrière lui.

Zakalwe la contempla fixement, pendant un bon moment.

II

Il était plus jeune, à l'époque. Ses souvenirs étaient encore bien présents à son esprit. Il en parlait parfois avec les congelés plongés dans leur sommeil apparent, lors de ses promenades sans but dans le vaisseau sombre et froid et, dans le silence environnant, il se demandait s'il était vraiment devenu fou.

L'expérience de la congélation, puis celle du réveil forcé n'avaient en rien terni ses souvenirs ; ils demeuraient vifs et précis. Il avait un peu espéré que les autres auraient fait preuve d'un optimisme exagéré en préconisant la congélation, que le cerveau perdait effectivement une certaine quantité d'informations au cours du processus ; au fond de lui, il désirait cette perte. Mais il avait été déçu. On était moins traumatisé par le réchauffement et la remise en route qu'en se réveillant après un bon coup sur le crâne – et il en avait reçu un certain nombre dans sa vie ; par ailleurs on avait les idées plus claires. Le retour à la vie se faisait plus doucement, prenait plus de temps, et n'était pas si désagréable, en fin de compte ; on avait un peu l'impression de s'éveiller après une bonne nuit de sommeil.

Une fois qu'on l'eut soumis à toutes sortes d'examens médicaux au terme desquels on déclara son état satisfaisant, on le laissa seul environ deux heures. Il s'assit sur le lit, emmitoufflé dans une grande serviette bien épaisse et – tel celui qui tâte du bout de la langue ou du bout du doigt sa dent malade, incapable de ne pas s'assurer de temps à autre qu'elle lui fait réellement mal – il rassembla ses souvenirs et dressa la liste des adversaires, anciens ou récents, qu'il croyait avoir perdus quelque part dans les ténèbres glacées de l'espace.

La totalité de son passé lui revint, y compris ce qui avait mal tourné, et cela sans la moindre défaillance.

Le vaisseau s'appelait *Amis absents* ; son voyage durerait plus d'un siècle. Il poursuivait en quelque sorte une mission humanitaire :

Ses propriétaires – non humains – l'avaient affrété dans le but d'atténuer les effets à retardement d'une guerre abominable. Lui, il n'avait pas vraiment mérité sa place à bord ; pour couvrir sa fuite, il avait dû utiliser de faux papiers, un faux nom. Il avait demandé à ce qu'on le réveille à mi-parcours afin qu'il rejoigne l'équipage humain ; pour lui, il était en effet trop dommage de voyager dans l'espace sans

même s'en rendre compte, de ne pas en profiter, de ne jamais plonger son regard dans ce fameux vide absolu. Ceux qui préféraient ne pas s'enrôler aux côtés de l'équipage étaient endormis à terre, puis emportés inconscients dans l'espace, congelés à bord et réveillés sur une autre planète.

Lui, il trouvait que cela manquait de dignité. Se faire traiter de la sorte, c'était être ravalé au stade de simple marchandise.

Les deux autres personnes qui se trouvaient de garde lorsqu'on le réveilla étaient Ky et Érens. Ce dernier aurait normalement dû rejoindre les rangs des congelés cinq ans plus tôt, après quelques mois de service à bord, mais il avait finalement décidé de rester éveillé jusqu'au bout. Ky était revenu à la vie trois ans auparavant, et aurait dû lui aussi replonger dans le sommeil pour céder son tour au suivant, au bout de quelques mois ; mais entre-temps, Érens et Ky s'étaient mis à se quereller, et ni l'un ni l'autre ne voulait retourner en stase frigorifique. La dispute était au point mort depuis deux ans et demi ; pendant ce temps, le majestueux vaisseau progressait lentement, froid et silencieux, devant les étoiles, ces minuscules points lumineux. Pour finir, ils l'avaient réveillé parce que c'était lui le suivant sur la liste, et qu'ils voulaient avoir quelqu'un à qui parler. Cependant, il restait le plus souvent assis dans le carré à les écouter se disputer.

— Je te signale qu'il nous reste encore *cinquante ans* de voyage, dit Ky à Érens.

L'interpellé agita sa bouteille.

— J'attendrai. Ce n'est pas l'éternité.

Ky donna un coup de menton en direction de la bouteille.

— Tu vas te tuer, avec ce truc ; et avec toutes les autres saloperies que tu prends. Tu n'arriveras jamais au bout. Plus jamais tu ne reverras la lumière du soleil, plus jamais tu ne goûteras la pluie. Tu ne tiendras pas le coup un an, et encore moins cinquante ; tu devrais retourner dormir.

— Ce n'est pas vraiment dormir.

— Appelle ça comme tu voudras, mais tu devrais y retourner quand même et te laisser recongeler.

— Et il ne s'agit pas vraiment de congélation non plus, rétorqua Érens, l'air à la fois irrité et perplexe.

Celui qu'ils avaient réveillé se demanda combien de centaines de fois ces deux-là avaient déjà eu la même dispute.

— Tu devrais retourner dans ton petit box bien froid comme tu étais censé le faire il y a cinq ans, et les laisser soigner tes diverses intoxications au moment du réveil, reprit Ky.

— Je suis déjà soigné par le vaisseau, énonça laborieusement Érens avec une espèce de dignité d'ivrogne. Je suis en état de grâce avec mes coups de cœur ; une grâce accompagnée d'une sublime

tension.

Cela dit, Érens déboucha à nouveau sa bouteille et la vida.

— Tu vas te tuer.

— Ça me regarde.

— Tu pourrais nous tuer tous ; tous les passagers du vaisseau, dormeurs y compris.

— Le vaisseau s'occupe très bien de lui-même, soupira Érens en faisant des yeux le tour du Salon de l'Équipage.

C'était le seul endroit sale du navire. Partout ailleurs officiaient les robots de bord, mais Érens avait trouvé le moyen d'effacer le Salon de la mémoire de l'appareil, de sorte qu'il puisse rester convenablement désordonné.

— Ha ! persifla Ky. Et si tu l'avais endommagé avec tes tripotages ?

— Je n'ai rien « tripoté », répondit Érens avec un petit sourire ironique, mais simplement modifié quelques-uns des programmes d'entretien les plus élémentaires ; depuis, il ne nous parle plus et nous laisse vivre dans un endroit qui a l'air habité ; c'est à peu près tout ce que j'ai fait. Rien qui puisse conduire le vaisseau à foncer en plein dans une étoile, ou à se prendre pour un humain et à se demander ce que font là, à son bord, ces misérables parasites intestinaux que nous sommes. Mais tu ne comprendrais pas, de toute façon. Tu n'as pas de formation technique. Livu, lui, comprendrait peut-être, hein ? (Érens s'étira de tout son long et s'enfonça dans son siège douteux ; ses bottes raclèrent la surface crasseuse de la table.) N'est-ce pas que tu comprends, Darac ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il (il s'était accoutumé à répondre aux noms de Darac, ou de monsieur Livu, voire de Livu seulement). Dans la mesure où tu sais ce que tu fais, je suppose que ça ne prête pas à conséquence. (Érens eut l'air flatté.) D'un autre côté, un grand nombre de désastres ont été provoqués par des gens qui croyaient savoir ce qu'ils faisaient.

— Amen ! lança Ky d'un air triomphant en se penchant brutalement vers Érens. Tu vois ?

— Ainsi que l'a bien précisé notre ami, fit remarquer Érens en attrapant une autre bouteille, il ne sait pas.

— Tu devrais retourner avec les dormeurs, dit Ky.

— Puisque je te dis qu'ils ne dorment pas vraiment.

— Tu n'es pas censé être éveillé à l'heure qu'il est ; à ce stade du voyage, nous ne devrions être que deux debout.

— Eh bien, vas-y, toi !

— Ce n'est pas mon tour. Tu t'es réveillé le premier. Il les laissa argumenter.

De temps en temps, il enfilait une combinaison spatiale et pénétrait dans le sas qui donnait dans les zones d'entrepôt, où régnait le vide. Ces zones occupaient la majeure partie du vaisseau : plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de son volume. Il y avait une toute petite section moteurs à une extrémité de l'appareil, une unité d'habitation encore plus réduite à l'autre bout et, entre les deux, l'énorme coque renflée du vaisseau, où étaient entassés les non-morts.

Il arpentait les couloirs sombres et froids en regardant de part et d'autre les unités-dormeurs, qui ressemblaient aux tiroirs d'une armoire-classeur ; chaque tiroir était l'extrémité – côté tête – d'un objet tout à fait comparable à un cercueil. Chacun était pourvu d'une petite lumière rouge qui luisait faiblement, de sorte que, s'il se tenait dans une de ces courbes doucement incurvées après avoir éteint les lumières de sa propre combinaison, ces étincelles infimes et immuables formaient une espèce de treillage rubis dont la voûte surplombait les ténèbres, tel un couloir sans fin formé de soleils rouges et géants, disposés là par un dieu méticuleux jusqu'à l'obsession.

Continuant de monter peu à peu, toujours en spirale, tournant le dos à l'unité d'habitation – qu'il avait toujours considérée comme se trouvant à l'avant du vaisseau –, il arpentait le grand corps obscur et silencieux du vaisseau, en empruntant la plupart du temps la courbe la plus proche de la coque, pour bien prendre la mesure de son immensité. À mesure qu'il s'élevait, l'emprise de la gravité artificielle se réduisait. Au bout d'un moment, sa progression se résumait à une série de petits bonds glissés à la faveur desquels on avait plus de chances de heurter le plafond que d'avancer. Les cercueils-tiroirs étaient munis de poignées dont il se servait quand les mouvements de la marche devenaient par trop inefficaces : il se propulsait alors vers la partie médiane du vaisseau où, par endroits – lorsqu'il s'en approchait –, un mur de cercueils-tiroirs devenait plancher, tandis qu'en face l'autre devenait plafond. Debout sous un couloir perpendiculaire aux autres, il bondissait, s'élevait en flottant vers ce qui était à présent le plafond et où le couloir en question formait une cheminée. Il attrapait une poignée de cercueil-tiroir, puis une autre, et s'en servait ainsi d'échelons pour se hisser jusqu'au centre du vaisseau.

Au beau milieu de l'*Amis absents* courait une cage d'ascenseur allant de l'unité moteurs à l'unité habitation. Arrivé au centre exact du vaisseau, il appelait la cabine, lorsqu'elle ne l'attendait pas déjà là depuis sa dernière visite.

Il entrait alors en flottant dans le cylindre ramassé, éclairé en jaune. Il prenait un stylo, ou une petite lampe électrique, plaçait l'objet au centre de la cabine et restait là à flotter sur place en l'observant pour s'assurer qu'il l'avait bien positionné au centre exact

de la masse du vaisseau emporté par sa lente révolution. Dans ce cas, le stylo ou la lampe devaient rester où il les avait lâchés. Il finit par exceller à ce petit jeu ; il pouvait passer des heures assis en cet endroit, laissant les lumières de la combinaison et de l'ascenseur allumées (s'il lâchait un stylo) ou éteintes (si c'était une torche), à regarder et attendre que sa dextérité surpasse sa patience, à attendre – aurait-il pu s'avouer, en d'autres termes – qu'un aspect de son obsession prenne le pas sur l'autre.

Si le stylo ou la lampe bougeaient et finissaient par entrer en contact avec les parois, le plancher ou le plafond de la cabine d'ascenseur, ou bien s'ils passaient par la porte ouverte, alors il devait pour rentrer se laisser flotter (vers le bas) et retourner en se propulsant avec les bras, puis en marchant normalement, par où il était venu. Si l'objet demeurait immobile au centre de la cabine, il avait le droit de prendre l'ascenseur pour regagner l'unité d'habitation.

— Alors, Darac, dit Érens en allumant sa pipe. Qu'est-ce qui t'a poussé à t'embarquer pour ce voyage sans retour, hein ?

— Je ne veux pas en parler.

Il alluma la ventilation pour dissiper la fumée de drogue que répandait Érens. Ils se trouvaient dans le carrousel panoramique, unique endroit du vaisseau où l'on pût avoir une vue directe sur les étoiles. Il y montait de temps en temps, ouvrait les volets, et regardait les étoiles tourner lentement au-dessus de sa tête. Il lui arrivait aussi d'y lire de la poésie.

Érens continuait à venir seul passer un moment dans le carrousel, mais Ky y avait renoncé ; Érens pensait qu'il attrapait le mal du pays au spectacle du néant silencieux qui s'étendait au-dehors, et de ces taches solitaires que formaient les autres soleils.

— Pourquoi ? interrogea Érens.

Il secoua la tête et se rassit sur le sofa en plongeant son regard dans les ténèbres extérieures.

— Ce ne sont pas tes affaires.

— Je te dirai pourquoi je suis là si tu me dis pourquoi tu t'es embarqué, sourit Érens en teintant ses propos de conspiration enfantine.

— Fiche-moi la paix, Érens.

— Mon histoire est très intéressante ; tu serais fasciné.

— Je n'en doute pas, soupira-t-il.

— Mais toi d'abord, sinon je ne dirai rien. Et tu ne sais pas ce que tu rates, je t'assure.

— Eh bien, il me faudra désormais vivre avec cette lacune, voilà tout.

Il baissa les lumières du carrousel jusqu'à ce que l'objet le mieux

éclairé soit le visage d'Érens, où rougeoyait le reflet des braises chaque fois qu'il tirait sur sa pipe. Érens lui offrit de la drogue, qu'il déclina en secouant la tête.

— Toi, il faut que tu te détendes un peu, l'ami, lui dit son compagnon de voyage en s'affalant dans l'autre siège. Que tu t'envoies un peu en l'air ; que tu partages tes problèmes.

— Quels problèmes ?

Il vit son compagnon secouer la tête dans la pénombre.

— Il n'y a pas un individu à bord qui n'ait des problèmes. Personne qui ne fuie devant ceci ou cela.

— Ah bon ! C'est au psychiatre de bord que je parle, maintenant ?

— Écoute, arrête un peu ; personne n'en reviendra jamais, d'accord ? Pas un d'entre nous ne rentrera chez lui un jour. De toute façon, la moitié des gens que nous avons connus sont déjà morts à l'heure qu'il est, et les autres le seront d'ici que nous soyons parvenus au terme de notre voyage. Alors, s'il nous est interdit de revoir ceux que nous connaissions, et même l'endroit d'où nous venons, il faut avoir fait quelque chose de sacrément important, quelque chose qui sente sacrément mauvais, quelque chose de sacrément *immoral* pour partir comme ça. Nous fuyons tous *forcément* quelque chose, que le forfait ait été commis par nous ou que nous en ayons été la victime.

— Il y a peut-être des gens qui aiment voyager, tout simplement.

— Ne dis pas de bêtises ; personne n'aime voyager à ce point-là.

— Qu'importe, répondit-il en haussant les épaules.

— Oh, Darac, écoute... Mais défends tes positions, bon sang !

— Je ne crois pas à la discussion, répliqua-t-il en contemplant les ténèbres (où il vit se dresser un vaisseau, un vaisseau capital encerclé par ses couches et niveaux successifs d'armements et de blindages, un vaisseau qui se profilait, sombre, sur fond de crépuscule, mais qui n'était pas mort).

— Ah bon ? fit Érens, sincèrement surpris. Merde, moi qui me croyais cynique !

— Ce n'est pas du cynisme de ma part, répliqua-t-il d'un ton neutre. Je pense simplement que si l'on accorde une importance démesurée à la discussion, c'est tout simplement parce qu'on aime s'entendre parler.

— Eh bien, je te remercie.

— Je suppose que c'est rassurant. (Il regarda les étoiles tourner tels des obus ridiculement lents, vus de nuit : un mouvement ascendant qui atteignait son apogée, puis retombait... Et cela lui rappela que les étoiles aussi exploseraient peut-être un jour.) La plupart des gens ne sont nullement disposés à changer d'avis, reprit-il. Et à mon sens ils savent, au tréfonds d'eux-mêmes, que les autres sont exactement comme eux ; et si les gens se mettent en colère quand ils

discutent, c'est peut-être parce qu'ils s'en rendent compte tout en débitant leurs prétextes.

— Leurs *prétextes*, hein ? Ma foi, si ça ce n'est pas du cynisme, alors je me demande bien ce que c'est, fit Érens avec un reniflement de mépris.

— Parfaitement, leurs prétextes, répondit-il avec dans la voix une nuance qu'Érens crut pouvoir identifier comme étant de l'amertume. J'ai bien l'impression que les choses auxquelles les gens croient sont tout simplement celles qu'ils pressentent être justes ; les prétextes, les justifications, les arguments sujets à discussion... tout cela vient plus tard. C'est la partie la moins importante de notre conviction. C'est pour cela qu'on peut réduire à néant ces prétextes, avoir le dernier mot, prouver que l'autre a tort, et continuer à leur accorder la même valeur. (Il regarda Érens.) On s'est trompé de cible.

— Et que faut-il faire à votre avis, professeur, pour ne pas se laisser aller à... discuter futilement ?

— Accepter le désaccord. Ou bien se battre.

— *Se battre ?*

— Que reste-t-il d'autre ? répondit-il avec un haussement d'épaules.

— La négociation ?

— La négociation est un moyen de parvenir à une conclusion ; ce dont je suis en train de parler, c'est de la *forme* que prend cette conclusion.

— C'est-à-dire, en gros, accepter le désaccord ou se battre ?

— Si les choses en arrivent là, oui.

Érens resta quelques instants silencieux. Il tira sur sa pipe jusqu'à ce que son rougeoiement s'atténue, puis reprit :

— Tu as été militaire, non ?

L'autre regarda les étoiles sans répondre. Au bout d'un long moment, il tourna la tête vers son compagnon.

— Tu ne crois pas que la guerre nous a tous donné une formation militaire ?

— Hmm, répondit Érens.

Tous deux se mirent à étudier le lent déplacement des champs d'étoiles.

À deux reprises, dans les profondeurs du vaisseau endormi, il faillit tuer quelqu'un. Dans un des cas ce fut quelqu'un d'autre que lui.

Il fit halte dans l'interminable spirale du couloir extérieur, à peu près à la moitié de la circonférence du vaisseau, là où on se sentait très léger et où le visage rougissait légèrement : la pression sanguine restait normale et n'était plus tout à fait équilibrée par l'attraction réduite qui régnait à cet endroit-là. Il n'avait nullement eu l'intention

de jeter un coup d'œil aux individus entreposés là – à la vérité, il n'avait jamais pensé aux dormeurs que de manière très abstraite. Et voilà que, brusquement, il avait envie de voir ce qui se cachait derrière ces petites lumières rouges, d'en savoir un peu plus sur ces gens. Il vint se poster devant l'un des cercueils-tiroirs.

On lui avait enseigné leur fonctionnement lorsqu'il s'était porté volontaire pour prendre place parmi l'équipage, puis on lui avait montré une nouvelle fois la procédure – assez inutilement d'ailleurs – peu de temps après son réveil. Il alluma les lumières de sa combinaison, déboîta le panneau de contrôle du tiroir et, précautionneusement – du bout d'un doigt rendu volumineux par le gant – tapa le code dont Érens lui avait dit qu'il désactivait le système de surveillance piloté par le vaisseau. Un petit voyant bleu s'alluma. L'autre lumière, la rouge, restait allumée en permanence ; si elle se mettait à clignoter, le vaisseau en déduisait que quelque chose clochait.

Il déverrouilla le tiroir et tira ; l'ensemble glissa vers lui.

Il lut le nom de la femme étendue là, imprimé sur une bande de plastique collée sur le bloc crânien. Ce n'est pas quelqu'un que je connais, de toute façon, songea-t-il. Sur ce, il ouvrit l'enveloppe intérieure.

Il contempla le visage paisible de la femme ; il était d'une pâleur mortelle. Les lumières de sa combinaison se reflétaient sur l'enveloppe de plastique transparent et froissé qui l'entourait, comme si on venait de l'acheter dans un magasin. Des tuyaux qui lui sortaient de la bouche et du nez avant de disparaître sous le corps. Il y avait un petit écran au-dessus de sa tête et de ses cheveux noués, sur le bloc crânien ; il y jeta un coup d'œil ; elle semblait en bon état, pour quelqu'un qui frôlait la mort d'aussi près. Ses mains étaient jointes au niveau de sa poitrine, sur le non-tissé dont était faite sa tunique. Il observa ses ongles, comme le lui avait appris Érens. Ils avaient beaucoup poussé, mais il en avait déjà vu de plus longs.

Il reporta son attention sur le panneau de contrôle et tapa un nouveau code. Des voyants s'allumèrent de part et d'autre de l'affichage de contrôle ; de fait, tout se mit à clignoter sauf la petite lumière rouge. Il ouvrit un petit volet rouge et vert serti dans la partie supérieure du bloc crânien, et en sortit une petite boule apparemment formée de fils très fins, de couleur verte, et qui contenait un cube bleu de glace. Sur le côté, un compartiment donnait accès à un interrupteur protégé par un rabat, qu'il repoussa avant d'appliquer son doigt sur l'interrupteur.

Il tenait dans sa main les potentiels cérébraux de la femme, tels qu'enregistrés dans le petit cube bleu. Rien de plus facile à broyer. De l'autre main – un de ses doigts reposant toujours sur l'interrupteur –, il

pouvait fort bien la déconnecter de la vie.

Il se demanda s'il en serait capable, et laissa s'écouler quelques instants, comme s'il s'attendait à ce qu'une autre partie de son esprit reprenne le contrôle. Deux ou trois fois il crut ressentir l'amorce d'une impulsion susceptible de le contraindre à basculer cet interrupteur, et fut réellement sur le point de le faire, mais chaque fois il se retint. Cependant, il n'ôta pas son doigt et continua de contempler le petit cube prisonnier de sa cage protectrice. Il était décidément remarquable et étrangement triste à la fois, songea-t-il, que la totalité d'un esprit humain puisse être contenue dans un objet aussi infime. Puis il se fit la réflexion que le cerveau humain n'était guère plus volumineux, en fin de compte, que le cube en question, qu'il mettait en œuvre des ressources et des techniques beaucoup plus anciennes, et qu'il n'était donc pas moins impressionnant (mais tout aussi triste).

Il referma le tiroir et rendit la femme à son sommeil glacé. Puis il poursuivit lentement son chemin vers le centre du vaisseau.

— Je ne connais pas d'histoires.

— Tout le monde connaît des histoires, répliqua Ky.

— Pas moi. Pas des vraies.

— Et qu'est-ce qu'une « vraie » histoire ? railla Ky.

Ils étaient installés dans le Salon de l'Équipage, entourés de leur bric-à-brac.

Il haussa les épaules.

— Une histoire intéressante. Une histoire que les gens aient envie d'écouter.

— Les gens n'ont pas tous envie de la même chose. Ce que telle personne considérera comme une vraie histoire ne plaira pas forcément à telle autre.

Il adressa à Ky un sourire sans chaleur.

— Ah, mais ce n'est pas la même chose, acquiesça Ky.

— Non, en effet.

— Eh bien, dis-moi en quoi tu crois alors, insista Ky en se penchant vers lui.

— Qu'est-ce qui m'y oblige ?

— Rien, mais qu'est-ce qui t'en empêche ? Fais-le parce que je te l'ai demandé.

— Non.

— Ne sois donc pas si distant. Nous sommes seuls tous les trois pendant des milliards de kilomètres, et le vaisseau est à mourir d'ennui. À qui d'autre veux-tu que je parle ?

— À rien.

— Exactement, à rien et à personne.

Ky avait l'air content tout à coup.

— Non, je voulais dire : à rien, je ne crois à rien.

— Rien du tout ?

Pour toute réponse, il fit non de la tête.

Ky se cala dans son siège et hocha la tête d'un air pensif.

— Ils ont dû te faire beaucoup de mal.

— Qui ?

— Les gens qui t'ont dépouillé de ce en quoi tu croyais jusqu'alors.

Là encore, l'autre secoua lentement la tête.

— Personne ne m'a dépouillé de quoi que ce soit, répondit-il.

Comme Ky n'ajoutait rien, il soupira et s'enquit :

— Et toi, Ky, en quoi crois-tu ?

L'autre considéra l'écran vierge qui recouvrait la quasi-totalité d'une des cloisons.

— En tout cas, pas à rien.

— Ce qui n'est pas rien porte un nom.

— Je crois en ce qui nous entoure, répondit Ky en se laissant aller en arrière, les bras croisés. Je crois en ce qu'on voit depuis le carrousel, en ce qu'on verrait si cet écran-là était allumé... mais ce spectacle ne serait pas le seul *genre* de spectacle en lequel je crois pouvoir croire.

— En un mot, Ky.

— Le vide, fit Ky avec un bref sourire nerveux. Je crois au vide. (Il rit.) Ce n'est pas très différent du rien de tout à l'heure.

— Détrompe-toi.

— C'est ce que pensent la plupart des gens.

— Laisse-moi te raconter un genre d'histoire.

— Il le faut vraiment ?

— Tu n'es pas non plus obligé d'écouter.

— Bon, eh bien, d'accord. Du moment que ça fait passer le temps...

— Voilà mon histoire. Et c'est une histoire vraie, au fait ; mais après tout, quelle importance ? Il existe un endroit où l'on prend très au sérieux l'existence ou la non-existence des âmes. Un grand nombre de gens, sans parler des séminaires, des écoles, des universités, des villes et même des États, consacrent pratiquement tout leur temps à la méditation et à la discussion sur cette question et les sujets qui s'y rapportent. Il y a un millier d'années, un philosophe-roi fort sage et tenu pour l'homme le plus sage du monde déclara que les gens passaient trop de temps à débattre de ces choses et pourraient, si la question se trouvait réglée, investir leur énergie dans des entreprises plus pratiques dont chacun tirerait bénéfice. Il allait donc mettre une fois pour toutes fin à la querelle. Il convoqua les hommes et les femmes les plus sages venus des quatre coins du monde et appartenant

à toutes les écoles connues, afin qu'on délibère. Il fallut des années pour rassembler tous ceux qui souhaitaient participer, et les débats, les tracts, les livres, les intrigues, voire les affrontements et les meurtres qui en résultèrent prirent encore plus de temps. Le philosophe-roi partit passer ces quelques années dans les montagnes, en solitaire, afin de se vider l'esprit et, espérait-il, de revenir une fois le débat clos pour prononcer la sentence finale. Bien des années s'écoulèrent, à l'issue desquelles on envoya chercher le roi ; lorsque celui-ci s'estima prêt, il écouta tous ceux qui pensaient avoir quelque chose à dire sur l'existence de l'âme. Lorsque chacun eut fait connaître sa position, le roi se retira pour réfléchir. Au bout d'un an, le roi annonça qu'il était parvenu à une décision. Il déclara que la réponse n'était pas aussi simple que tout le monde le croyait, et qu'il allait publier un livre, en plusieurs volumes, afin de l'exposer. Le roi fonda deux maisons d'édition qui publièrent chacune un impressionnant ouvrage. L'un répétait les phrases : « Les âmes existent. Les âmes n'existent pas » sans interruption, paragraphe après paragraphe, page après page, chapitre après chapitre, volume après volume. L'autre alignait les mots : « Les âmes n'existent pas. Les âmes existent » de la même manière. Je dois ajouter que, dans la langue du royaume en question, les deux phrases comportaient le même nombre de mots, et jusqu'au même nombre de lettres. On ne trouvait rien d'autre dans les mille pages que contenait chaque ouvrage. Le roi avait fait en sorte que les deux ouvrages arrivent à l'imprimerie et en sortent exactement au même moment, et qu'on en édite exactement le même nombre d'exemplaires. Aucune des deux maisons d'édition n'avait de prééminence perceptible sur l'autre, de quelque nature que ce soit. Les gens se mirent à rechercher des indices dans les livres ; on traquait la répétition, enfouie au cœur des volumes, l'endroit où une phrase, voire une seule lettre, aurait pu être omise ou modifiée. Mais on ne trouva rien. On se tourna alors vers le roi en personne, mais celui-ci avait fait vœu de silence, et lié la main qui lui servait à écrire. Il répondait toujours par un mouvement de tête aux questions concernant le gouvernement de son royaume, mais quand on abordait la question des livres ou de l'existence de l'âme, il refusait de faire le moindre signe. De furieuses controverses naquirent, de nombreux livres furent écrits ; de nouveaux cultes virent le jour. Puis, une demi-année après la parution des fameux ouvrages, deux autres furent publiés, et cette fois la maison d'édition responsable de celui qui, dans la fournée précédente, commençait par : « Les âmes n'existent pas » sortit le livre qui commençait par : « Les âmes existent ». L'autre éditeur fit de même, le sien commençant donc cette fois par : « Les âmes n'existent pas ». Par la suite, il en fut toujours ainsi. Le roi vécut très vieux, et vit la parution de plusieurs dizaines de ces ouvrages.

Lorsqu'il s'allongea sur son lit de mort, le philosophe de la cour plaça deux exemplaires de ces livres de chaque côté de son lit dans l'espoir que la tête du roi pencherait par ici ou par là au moment de sa mort, indiquant ainsi, par la première phrase du volume en question, la conclusion à laquelle il était réellement parvenu... Mais à l'instant suprême il mourut la tête bien droite et, derrière ses paupières, ses yeux regardaient droit devant eux. C'était il y a mille ans, acheva Ky. Les livres sont toujours publiés ; ils ont donné lieu à une véritable industrie et engendré toute une philosophie ; ils représentent une source intarissable d'argumentation et...

— Ton histoire a-t-elle une fin ? s'enquit l'autre en levant la main.

— Non, fit Ky avec suffisance. Effectivement, elle n'en a pas. Mais c'est justement là où je voulais en venir.

L'autre secoua la tête, se leva et quitta le Salon de l'Équipage.

— Mais ce n'est pas parce qu'une chose n'a pas de fin, cria-t-il une fois dehors, qu'elle n'a pas de...

Une fois dans le couloir, l'homme referma la porte de l'ascenseur ; Ky se pencha en avant dans son siège et vit le témoin s'élever un niveau situé au milieu du vaisseau.

— ... de conclusion, termina-t-il à voix basse.

Le jour où il fut à deux doigts de se tuer, il y avait presque une demi-année qu'on l'avait réveillé.

Installé dans l'ascenseur, il regardait tourner lentement sur elle-même la torche qu'il avait lâchée au centre de la cabine. Il l'avait laissée allumée et avait éteint toutes les autres lumières. Pour l'heure, il suivait du regard sa lente révolution le long des parois de la cabine, aussi lente qu'une aiguille d'horloge.

Il se rappela les projecteurs mobiles du Staberinde et se demanda à quelle distance il s'en trouvait actuellement. Une distance telle que même le soleil devait avoir la faible intensité d'un projecteur lumineux vu de l'espace.

Pourquoi cette pensée lui donna-t-elle envie d'ôter son casque, mystère. Il se rendit brusquement compte de ce qu'il était en train de faire.

Il suspendit son geste. Pour ouvrir sa combinaison dans le vide absolu, il fallait mettre en œuvre une procédure complexe. Il en connaissait toutes les étapes, mais cela prendrait du temps. Il contempla la tache de lumière blanche que la torche projetait sur la paroi de la cabine, non loin de sa tête. Elle se rapprochait progressivement de lui à mesure que la torche tournait. Il décida de préparer sa combinaison pour l'enlèvement du casque ; si le faisceau de la torche venait frapper son œil avant – non, pas seulement l'œil, mettons le visage, ou mieux : n'importe quelle partie de la tête – alors

il s'arrêterait et rebrousserait chemin comme si de rien n'était. Mais si le rond lumineux ne venait pas éclairer son visage à temps, il ôterait son casque et mourrait instantanément.

Il se paya le luxe de laisser ses souvenirs affluer tandis que ses mains entamaient sans hâte l'enchaînement de gestes qui aboutirait, sauf interruption inopinée, au résultat escompté : la pression de l'air lui arracherait brutalement le casque des épaules.

Staberinde, grand vaisseau de métal serti dans la pierre (mais aussi navire de pierre, édifice immobilisé dans l'eau), et deux sœurs. Darckense ; Livuéta (et naturellement, il s'était parfaitement rendu compte, sur le moment, qu'il utilisait leurs noms, ou quelque chose d'approchant, pour composer celui sous lequel il se cachait à présent). Et Zakalwe, et Éléthiomel. Éléthiomel le terrible, Éléthiomel le Chaisier...

La combinaison émit une série de bips destinés à lui signaler qu'il était en train de faire quelque chose de très dangereux. La tache de lumière était à quelques centimètres de sa tête.

Zakalwe ; il s'efforça de se demander ce que ce nom signifiait pour lui. Et pour les autres, tous les autres... Que signifiait-il ? Il aurait fallu le leur demander, à tous, là-bas, chez lui : qu'est-ce que ce nom signifie pour vous ? La guerre, peut-être, en ce qui concernait les conséquences immédiates ; une grande famille, si l'on avait la mémoire suffisamment longue ; une espèce de tragédie. Si l'on connaissait l'histoire.

Il revit la chaise. Petite et blanche. Il ferma les yeux et sentit un goût âcre dans sa gorge.

Il rouvrit les paupières. Il restait trois fermetures à défaire ; ensuite, une brève torsion, et là... Il chercha des yeux le rond de lumière. Il se trouvait à présent si près du casque, donc si près de sa tête, qu'il ne le vit même pas. La torche suspendue au centre de la cabine d'ascenseur était pointée presque tout droit sur lui, et sa lentille brillait vivement. Il défit l'un des trois derniers fermetures de la combinaison. Il y eut un faible chuintement, à peine perceptible.

La mort, songea-t-il en revoyant le visage blême de la fille. Encore un fermoir. Le chuintement ne se fit pas plus sonore.

Il crut percevoir un certain éclat lumineux d'un côté de son casque, à l'endroit que le faisceau de la torche devait à présent illuminer.

Vaisseau de métal, vaisseau de pierre, et cette chaise qui n'était pas comme les autres. Il sentit ses yeux se mouiller de larmes et porta une main – celle qui n'était pas occupée à défaire le troisième fermoir – à sa poitrine, là où, sous les multiples couches synthétiques de la combinaison, sous le vêtement qu'il portait entre celle-ci et sa peau, se trouvait une petite marque toute plissée, juste au-dessus du

cœur, une cicatrice vieille de plus de vingt ans, ou alors de soixante-dix ans, selon la manière dont on décomptait le temps.

La torche pivota et, juste au moment où l'ultime fermoir s'ouvrait, au moment où le rond lumineux commençait à s'éloigner du bord interne de la combinaison et à éclairer son visage, l'ampoule clignota, puis s'éteignit.

Il resta là à regarder droit devant lui. L'obscurité était presque totale. On distinguait une vague luminosité émanant de l'extérieur de la cabine, un rougeoiement des plus faibles émis par tous les quasi-morts et leur silencieux équipement de surveillance.

Éteinte. La torche s'était éteinte ; batterie à plat, faux contact... quelle importance ? Elle s'était éteinte. Elle n'avait pas éclairé son visage. La combinaison émit un nouveau signal d'alarme, qui rendit un son plaintif en accompagnement du chuintement régulier de l'air qui fuyait.

Il baissa les yeux, et regarda sa main posée sur sa poitrine.

Puis il les releva vers l'endroit où devait se trouver la torche, invisible au centre de la cabine, laquelle était au centre du vaisseau, lequel se trouvait au milieu de son voyage.

Comment faire pour mourir, maintenant ? se dit-il.

Finalement, au bout d'un an, il retrouva le sommeil de glace. Érens et Ky, que leurs préférences sexuelles séparaient irrémédiablement alors que, par ailleurs, ils formaient un couple plutôt bien assorti, étaient toujours en train de se disputer quand il s'en alla.

Il finit par échouer au beau milieu d'une autre guerre du genre techno sous-développée ; il apprit à piloter (il savait maintenant que les aéronefs l'emporteraient toujours sur les cuirassés) et survola, emporté par les vortex givrés de l'air, de vastes îles blanches qui étaient en réalité des icebergs tabulaires en perpétuelle collision.

Treize

Ainsi disposée, sa robe oubliée par terre évoquait la mue toute récente de quelque reptile exotique. Il s'était préparé à l'enfiler, puis il avait changé d'avis. Il mettrait les vêtements qu'il portait le jour de son arrivée.

Il se trouvait dans la salle de bains, pleine de vapeur et d'odeurs ; la main qui tenait le rasoir s'immobilisait puis s'approchait à nouveau de sa tête, lentement, précautionneusement, comme pour passer au ralenti un peigne dans sa chevelure. Le rasoir raclait la mousse dont était enduite sa peau, et trouvait sur son passage les rares cheveux ras qui demeuraient. Il fit glisser l'instrument au-dessus de chaque oreille, puis s'empara d'une serviette, essuya la peau luisante de son crâne et inspecta le paysage – digne d'un corps de nourrisson – qu'il venait de mettre au jour. Sa longue chevelure sombre gisait déployée sur le sol, tel un plumage éparpillé dans un duel.

Il contempla par la fenêtre les champs de manœuvre de la citadelle, où brasillaient encore quelques feux de camp. Au-dessus des montagnes, le ciel commençait à peine à devenir lumière.

De sa fenêtre, il distinguait certains des étages qui composaient successivement la courbe du mur d'enceinte, ainsi que les tours élancées de la citadelle. Sous ces premières lueurs, qui ne faisaient encore que délimiter ses contours, il trouva à celle-ci – en se retenant de larmoyer, toutefois – un côté poignant, voire une certaine noblesse, maintenant qu'il la savait condamnée.

Il se détourna de ce spectacle et alla mettre ses chaussures. La sensation nouvelle de l'air rencontrant son crâne nu était décidément étrange. Le contact et le mouvement de ses cheveux sur sa nuque lui manquaient déjà. Il s'assit sur son lit, enfila ses chaussures, les boucla, puis contempla le téléphone posé sur son meuble de chevet. Au bout d'un moment, il finit par décrocher.

Il se souvenait (du moins était-ce son impression) d'avoir contacté le spatioport, la veille, après le départ de Sma et de Skaffen-Amtiskaw. À ce moment-là, il s'était senti mal, comme détaché des événements, et incapable de reprendre ses esprits ; aussi n'était-il plus très sûr à présent d'avoir effectivement appelé les techniciens du spatioport ; voilà du moins ce qu'il croyait se rappeler. Il leur avait donné l'ordre

de tenir l'antique astronef prêt à appareiller pour l'assaut dit de Décapitation, qui devait avoir lieu à un moment où un autre de la matinée. Mais peut-être n'en avait-il rien fait, après tout. C'était l'un ou l'autre. Peut-être avait-il rêvé.

Il entendit la voix de l'opérateur de la citadelle lui demander à qui il désirait parler. Il demanda le spatioport.

Il s'entretint avec les techniciens. L'ingénieur aéronautique en chef paraissait tendu, excité. L'appareil était fin prêt ; on avait fait le plein de carburant et les coordonnées de vol lui avaient été communiquées ; il serait paré à décoller quelques minutes seulement après qu'il en aurait donné l'ordre.

Il hochait la tête en écoutant l'autre discourir. Puis il entendit l'ingénieur-chef marquer une pause. Pour n'être pas formulée explicitement, la question n'en était pas moins audible.

Il regarda le ciel par la fenêtre. Vu de l'intérieur, il avait toujours l'air aussi sombre.

— Sire ? fit l'ingénieur-chef. Sire Zakalwe ? Quels sont vos ordres, sire ?

Il revit le petit cube bleu, le bouton, entendit à nouveau le murmure de l'air qui fuyait. Alors un frisson s'empara de lui ; il crut que son propre corps réagissait indépendamment de sa volonté, mais il n'en était rien. Le frémissement en question ébranlait la structure même de la citadelle, courait dans les murs de la chambre, à travers le lit où il était assis. Un tintement de verre s'éleva dans la pièce. Grave et inquiétant, le bruit de l'explosion gronda soudain dans l'air, derrière les fenêtres aux vitres épaisses.

— Sire ? fit l'ingénieur. Vous êtes toujours là ?

Ils intercepteraient probablement l'astronef ; la Culture (sans doute le *Xénophobe*) userait sur lui de ses effecteurs... La Décapitation était, d'entrée de jeu, vouée à l'échec...

— Que devons-nous faire, sire ?

Mais il restait une possibilité...

— Allô ? Allô, sire ?

Une deuxième explosion ébranla la citadelle. Il baissa les yeux sur le combiné qu'il tenait en main.

— Sire, est-ce qu'on peut y aller ? entendit-il, ou se remémora-t-il ; c'était une voix si distante, qui venait d'un passé si lointain...

Et il avait répondu oui, et endossé un terrible fardeau de souvenirs, et tous ces noms sous lesquels, peut-être, il se retrouverait un jour enseveli...

— Restez au sol, fit-il tranquillement. Nous n'aurons plus besoin de lancer l'attaque, à présent.

Il reposa l'écouteur et sortit prestement de la pièce en empruntant l'escalier de derrière, qui s'écartait de l'entrée principale de ses

appartements, où il percevait déjà une certaine agitation.

D'autres explosions vinrent secouer la citadelle, délogeant tout autour de lui une pluie de poussière à mesure que le mur d'enceinte cédait. Il se demanda comment les choses devaient se passer au niveau des QG régionaux, comment se déroulerait leur chute, et si l'expédition visant à la capture des grands prêtres réussirait, comme l'espérait Sma, à éviter le bain de sang. Mais en même temps, il se rendait compte qu'il ne s'en souciait déjà plus.

Il quitta la citadelle par une poterne et déboucha dans l'immense étendue carrée du champ de manœuvre. Les petits feux de camp aperçus plus tôt brûlaient toujours devant les tentes des réfugiés. Au loin, de vastes nuages de poussière et de fumée s'élevaient lentement vers un ciel grisé par l'aube, au-dessus du mur d'enceinte. De son poste, il distinguait deux brèches. Les occupants des tentes commençaient à se réveiller et à pointer leur nez. Il entendait crépiter des coups de feu sur les murs de la citadelle, dans son dos et au-dessus de sa tête.

Une arme de plus gros calibre tira par une des brèches, et une formidable explosion ébranla le sol en forant un grand trou dans la falaise que formait devant eux la citadelle ; une avalanche de pierres se déversa en tonnant dans le terrain de manœuvre, ensevelissant une dizaine de tentes. Il se demanda de quel type de munitions le char était équipé ; en tout cas, la veille encore l'ennemi n'en disposait pas.

Il poursuivit sa traversée du village de toile tandis que les gens continuaient d'émerger de leur sommeil en battant des paupières. Des tirs isolés s'élevaient toujours du côté de la citadelle ; l'énorme nuage de poussière s'engouffra dans la grande brèche encombrée de gravats que l'ennemi avait percée dans les murailles vertigineuses, et vint surplomber le terrain de manœuvre. Il y eut un nouveau tir, non loin du mur d'enceinte, suivi d'une autre détonation à faire trembler le sol, qui cette fois-ci abattit tout un pan de la citadelle ; les pierres s'envolèrent des murs, comme soulagées de s'en détacher, et retombèrent en tourbillonnant au milieu de leurs propres volutes de poussière. Libérées, elles s'en retournaient à la terre.

On entendait à présent moins de tirs sur les remparts ; la poussière se dissipait, le ciel s'éclairait progressivement, les gens terrifiés se blottissaient les uns contre les autres devant leurs tentes. Il y eut encore une salve de l'autre côté du mur d'enceinte troué, puis sur le terrain de manœuvre proprement dit, au beau milieu du village de toile.

Il poursuivit son chemin. Personne ne tenta de l'arrêter ; rares étaient ceux qui semblaient même le remarquer. Il vit sur sa droite un soldat tomber du haut des remparts et, tournoyant, s'écraser dans la poussière. Il vit les gens courir en tous sens. Il vit les soldats de

l'Armée impériale, dans le lointain, montés sur un tank.

Il s'avança entre les tentes serrées les unes contre les autres, esquivant les gens lancés en pleine course et enjambant quelques feux mourants. Les gigantesques brèches du mur d'enceinte, ainsi que la citadelle elle-même, fumaient sous un jour gris de plus en plus net qui commençait tout juste à prendre des couleurs, tandis que le ciel se teintait de rose et de bleu.

À plusieurs reprises, voyant les gens tourner en rond ou défiler à ses côtés, les voyant ainsi courir, un bébé dans les bras ou traînant de petits enfants derrière eux, il crut reconnaître quelqu'un ; et plus d'une fois il fut tenté de faire demi-tour, d'aller leur parler, de tendre les bras pour endiguer ce flot de visages blancs qui se ruaient à ses côtés, tenté de leur lancer des cris...

Soudain, des avions hurlèrent au-dessus de leurs têtes, déchirèrent l'air en survolant le mur d'enceinte et larguèrent de longs réservoirs au milieu des tentes, qui s'enflammèrent et se mirent à cracher une fumée noire, si noire... Il vit des gens brûler, il entendit leurs cris, flaira leur chair rôtie. Il secoua la tête.

Paniqués, les gens le bousculaient, le heurtaient ; à un moment, quelqu'un le fit tomber. Il dut se relever, s'épousseter, subir les coups, les cris, les hurlements, les imprécations. Les avions revinrent, pilonnant tout sans merci, et il s'aperçut qu'il restait le seul debout ; pendant que les autres se jetaient à terre, lui, il continuait de marcher. Il vit les nuages et les geysers de poussière s'enfler çà et là, en suivant une ligne droite, et vit les vêtements de ceux qui étaient tombés sous la mitraille se soulever et s'animer de brusques soubresauts quand les salves atteignaient leurs cibles.

Lorsqu'il arriva au niveau des premiers hommes de troupe, le jour commençait à poindre. Un soldat lui tira dessus : il se jeta derrière une tente et roula sur lui-même avant de se relever d'un bond et de contourner une autre tente par l'arrière ; là, il faillit entrer en collision avec un autre soldat, qui pointa sur lui sa carabine, mais trop tard. Il écarta l'arme d'un coup de pied. Le soldat tira un couteau ; il le laissa se jeter sur lui et s'empara du couteau avant de précipiter le soldat au sol. Puis il reporta son regard sur l'arme blanche qu'il tenait à la main et secoua une nouvelle fois la tête. Il la jeta loin de lui, regarda le soldat qui gisait au sol en levant sur lui des yeux apeurés, puis haussa les épaules et s'éloigna.

Il y avait toujours des gens qui se ruaient en tous sens, des soldats qui poussaient des cris. Il vit un homme le mettre en joue et chercha vainement du regard un endroit où courir s'abriter. Il leva les mains afin de s'expliquer, dire que ce n'était vraiment pas la peine, mais l'homme lui tira dessus tout de même.

Assez mal, d'ailleurs, songea-t-il, étant donné la courte distance

qui les séparait ; sous l'impact, il fut tout de même projeté vers l'arrière et pivota sur lui-même.

Touché dans la partie supérieure de la cage thoracique, non loin de l'épaule. Les poumons étaient intacts, et il se pouvait même qu'il n'eût pas la moindre côte fêlée, songea-t-il encore au moment où la douleur surgit. Puis il s'effondra.

Il resta immobile, couché dans la poussière, avec sous les yeux le visage au regard fixe d'un garde de la cité défunte. En tournoyant sur lui-même avant de tomber, il avait aperçu le module de la Culture, forme claire planant inutilement au-dessus des ruines de son appartement, tout là-haut, dans la citadelle détruite.

Quelqu'un lui décocha un coup de pied destiné à le retourner sur le dos et lui brisa une côte par la même occasion. Il s'efforça de ne pas réagir à cette flèche de douleur et entrouvrit les yeux. Puis il attendit le *coup de grâce*, mais rien ne vint.

La silhouette d'ombre qui se tenait au-dessus de lui, obscurcie par le contre-jour, passa son chemin.

Il resta allongé un moment, puis se releva. Il n'eut tout d'abord pas trop de mal à marcher, mais à cet instant les avions revinrent et, s'il ne fut pas directement touché, quelque chose explosa au moment où il passait devant un groupe de tentes, lesquelles s'ébranlèrent et se mirent à onduler sous le choc des projectiles ; il se demanda si la douleur perçante qu'il ressentait à la cuisse était due à une écharde ou un éclat de pierre, voire une esquille d'os appartenant à un occupant d'une des tentes.

— Non, marmotta-t-il dans sa barbe tout en traînant la jambe vers la plus grande des brèches du mur extérieur. Non, ce n'est vraiment pas drôle. Pas un morceau d'os. Vraiment pas drôle du tout.

Une nouvelle explosion le souleva de terre et le propulsa dans une tente, puis à travers elle. Il se remit sur pied, les oreilles bourdonnantes. Il regarda autour de lui, releva la tête vers la citadelle dont le point le plus haut commençait à briller sous les premiers vrais rayons de soleil de la journée. Il n'apercevait plus le module. Il se confectionna une béquille avec un piquet de tente arraché ; sa jambe lui faisait mal.

La poussière l'enveloppait de toutes parts, les hurlements des moteurs, des avions et des humains le transperçaient ; l'odeur de brûlé, l'odeur de la poussière de pierre et celle des gaz d'échappement l'asphyxiaient. Ses blessures lui parlaient le langage de la souffrance et de la destruction, et il n'avait pas d'autre choix que de les écouter ; pourtant, il décida de ne plus leur prêter attention. Il fut secoué, roué de coups ; il trébucha, perdit l'équilibre, perdit toutes ses forces, tomba à genoux et crut qu'il avait été à nouveau atteint par des balles, mais à présent il n'était plus sûr de rien.

Pour finir, arrivé près de la brèche il s'écroula et se dit qu'il allait rester quelque temps étendu là. La lumière était plus franche, il se sentait las. Les écharpes de poussière dérivaienent tels des suaires aux teintes claires. Il leva les yeux vers le ciel bleu pâle et le trouva beau malgré toute cette poussière ; écoutant les tanks avancer en écrasant sous leur poids les pierres tombées qui recouvraient la pente, il se dit que, comme tous les tanks dans toutes les contrées de l'univers, on entendait davantage les grincements de leur carrosserie que le rugissement de leur moteur.

— Messieurs, (murmura-t-il à l'adresse du ciel bleu furieux), il me revient en tête une phrase que m'a dite un jour la très pieuse Sma à propos de l'héroïsme ; cela disait à peu près : « Zakalwe, dans toutes les sociétés humaines que nous avons passées en revue, quels que soient l'époque et le contexte, on trouve le plus souvent (pour ne pas dire toujours) surabondance de jeunes mâles impatientes prêts à tuer et à mourir afin de préserver la sécurité, le confort et les préjugés de leurs aînés ; ce que tu appelles "héroïsme" n'est qu'une illustration de cette constatation ; il n'y a jamais pénurie d'imbéciles. » (Un soupir.) Enfin, elle n'a pas dû dire « *quels que soient* l'époque et le contexte », parce que la Culture adore qu'il y ait des exceptions à tout... Cependant, voilà en substance ce qu'elle m'a déclaré... Il me semble...

Il roula sur le ventre, délaissant ce ciel d'un bleu douloureux, et ses yeux se rivèrent à la poussière floue du sol.

Finalement, à contrecœur, il roula péniblement sur le dos, se souleva à demi, puis se mit à genoux ; là, il s'arrima au piquet de tente qui lui servait de béquille, y pesa de tout son poids et se remit debout sans tenir compte des douleurs diverses dont il était perclus. Ensuite il se dirigea en titubant vers le tas de ruines qu'étaient à présent les murailles, et réussit par miracle, à la force des bras et sans regarder aux éraflures, à se traîner jusqu'au sommet, où le mur demeurerait intact, large et lisse sur une certaine distance, telle une avenue montant vers le ciel, et où gisaient dans une mare de sang les cadavres d'une dizaine de soldats ; tout autour d'eux, les remparts étaient balafrés par les impacts de balles et recouverts d'une couche de poussière grise.

Il se dirigea vers eux d'un pas mal assuré, comme s'il avait hâte d'être du nombre. Puis il scruta le ciel à la recherche du module.

Il leur fallut un moment avant de repérer le signe en forme de Z qu'il composa en agençant les corps au faite des murailles, mais dans ce langage Z était une lettre compliquée à tracer, et il n'arrêtait pas de se tromper.

I

Tous les feux étaient éteints à bord du *Staberinde*. La forme compacte du vaisseau se profilait, indistincte, sur la grisaille insistante de la fausse aurore, cône écrasé où l'on ne pouvait que deviner les boucles et lignes concentriques que dessinaient les ponts et les dispositifs offensifs. Les brumes qui s'élevaient du marais entre l'homme et la ziggourat formée par le navire créaient l'illusion que ce dernier n'était absolument pas relié à la terre, mais au contraire qu'il flottait au-dessus d'elle, suspendu là comme un nuage sombre et menaçant.

Il regardait, mais ses yeux étaient las ; il se tenait debout, mais ses jambes étaient lasses elles aussi. Il se trouvait à présent assez près du vaisseau et de la cité pour flairer les effluves de la mer ainsi qu'une odeur de pierre à chaux amère et âcre – il avait presque le nez sur le béton du bunker. Il s'efforça de se remémorer le jardin et son parfum de fleurs, comme il le faisait parfois quand les combats commençaient à lui paraître trop futiles, trop cruels pour revêtir encore un sens ; mais pour une fois il ne réussit ni à recréer dans son esprit le souvenir fugace de cette senteur irrésistiblement poignante, ni à se rappeler les bonnes choses qu'avait contenues ce jardin. (Au lieu de cela, il revit des mains hâlées enserrant les hanches crémeuses de sa sœur, la petite chaise ridicule qu'ils avaient choisie pour forniquer... et se rappela le jour où il avait vu le jardin pour la dernière fois, lors de sa dernière visite à la propriété. C'était avec sa division blindée ; il avait vu de ses yeux le chaos et la dévastation qu'Éléthiomel avait infligés au lieu qui avait été leur berceau à tous les deux. Il avait vu la vaste demeure éventrée, le bateau de pierre réduit en miettes, les bois calcinés... et entrevu une dernière fois l'odieux petit pavillon d'été où il les avait tous deux surpris, le jour où il avait pris sa revanche personnelle sur la tyrannie de la mémoire ; il sentit à nouveau le char tanguer sous ses pieds et revit la clairière déjà éclairée par les bombes incendiaires s'inonder brusquement de lumière blanche. Ses oreilles carillonnèrent sous l'impact d'un son qui n'en était pas un, et le petit pavillon... était toujours debout ; le projectile l'avait traversé de part en part pour aller exploser un peu plus loin dans les bois, et il avait eu envie de pleurer, de hurler, de le démolir de ses propres mains... Mais au même

moment il s'était souvenu de l'homme qu'il avait vu assis là ; et tout à coup, il avait su comment réagir dans ce genre de circonstances ; il avait donc trouvé la force d'en rire et ordonné au canonnier de viser la plus haute marche menant au petit pavillon. Là, il l'avait enfin vu se soulever de terre, puis exploser dans les airs. Les gravats s'étaient abattus en pluie tout autour du blindé, le criblant de mottes de terre, de morceaux de bois et de paquets de chaume arrachés au toit.)

Au-delà du bunker, la nuit était tiède et oppressante ; la chaleur prise au piège du sol et plaquée contre lui pendant la journée par le poids des nuages collait à la peau de la terre comme une chemise trempée de sueur. Peut-être le vent changea-t-il à ce moment-là, car il crut déceler une odeur d'herbe et de foin qui avait dû parcourir des centaines de kilomètres depuis les grandes prairies de l'intérieur, portée par un vent qui, depuis, s'était évanoui, tandis que l'ancien arôme perdait de sa fraîcheur. Il ferma les yeux et posa son front contre le béton rugueux du bunker, juste au-dessous de la meurtrière par laquelle il venait de jeter un regard ; ses doigts se déployèrent un peu sur la surface dure et granuleuse du mur, et il en sentit le matériau tiède se presser contre sa peau.

Parfois, tout ce qu'il voulait c'était que cela finisse, et peu lui importait de savoir comment. Simple, impératif et attirant, l'achèvement était tout pour lui, et pour lui il aurait pratiquement tout donné. C'était là qu'il en arrivait lorsqu'il était forcé de repenser à Darckense, retenue prisonnière à bord du vaisseau par Éléthiomel. Il savait très bien qu'elle n'était plus amoureuse de leur cousin ; ça n'avait été qu'un engouement juvénile dont elle s'était servie contre la famille pour se venger d'une quelconque humiliation, d'ailleurs inventée de toutes pièces, à cause de Livuéta à qui, croyait-elle, allaient les préférences de tous. Leur liaison avait eu à l'époque toutes les apparences de l'amour, mais il avait le sentiment qu'à présent, elle-même savait qu'il n'en était rien. Il était persuadé que Darckense était retenue en otage, contre sa volonté ; bien des gens avaient été pris par surprise quand Éléthiomel avait attaqué la cité. La moitié de la population avait été piégée par la rapidité de sa progression, et Darckense avait eu la malchance de se faire prendre en tentant de fuir dans la confusion générale qui régnait à l'aéroport. Éléthiomel avait envoyé des agents à sa recherche.

Aussi, pour elle, il avait dû continuer à se battre, même si, dans son cœur, la haine qu'il vouait à Éléthiomel avait fini par s'user, cette haine qui l'avait poussé à combattre pendant des années, mais qui commençait à présent à se tarir, purement et simplement usée par l'érosion de cette guerre interminable.

Comment Éléthiomel avait-il pu faire une chose pareille ? Même s'il n'avait plus d'amour pour elle (et le monstre prétendait que c'était

Livuéta le véritable objet de ses désirs), comment avait-il pu se servir d'elle comme d'un vulgaire obus emmagasiné dans les soutes insondables du cuirassé ?

Et *lui*, qu'aurait-il dû faire en retour ? Se servir de Livuéta contre Éléthiomel ? Tenter d'atteindre le même niveau de cruauté perfide ? Déjà elle le rendait responsable, lui, et non Éléthiomel, pour tout ce qui était arrivé. Alors, que fallait-il faire ? Se rendre ? Troquer une sœur contre une autre ? Organiser une folle expédition de sauvetage de toute façon vouée à l'échec ? Foncer dans le tas ?

Il avait bien essayé d'expliquer que seul un siège prolongé leur garantirait la victoire, mais il avait si souvent fait valoir cette position qu'il commençait maintenant à en douter lui-même.

— Monsieur ?

Il se retourna et vit derrière lui les silhouettes indistinctes des officiers.

— Quoi ? aboya-t-il.

— Monsieur... (C'était Swaels.) Nous devrions peut-être nous en aller maintenant ; regagner le quartier général. Le nuage se dissipe à l'est, et le jour va bientôt se lever... Il ne faut pas nous laisser surprendre à portée de tir.

— Je sais, répliqua-t-il.

Il jeta un coup d'œil aux contours assombris du *Staberinde* et se sentit broncher légèrement, comme s'il s'était attendu à ce que ses formidables canons crachent leurs flammes à l'instant même, tout droit sur lui. Il rabattit un volet métallique sur la meurtrière pratiquée dans le béton. L'espace d'une seconde, il fit très sombre à l'intérieur du bunker ; puis quelqu'un alluma des lumières d'un jaune cru, et ils restèrent tous plantés là à cligner les yeux sous cette rude clarté.

Ils sortirent du bunker ; la longue masse de la voiture d'état-major blindée attendait dans le noir. Tout un assortiment d'ordonnances et de sous-officiers bondirent sur leurs pieds, redressèrent leur calot, saluèrent et leur ouvrirent les portières. Il monta en voiture et prit place sur la banquette arrière, qui était recouverte de fourrure ; puis il regarda trois autres officiers l'imiter et s'installer sur la banquette opposée. La portière blindée se referma avec un bruit métallique ; le véhicule poussa un grondement et s'ébranla. Cahotant sur le sol irrégulier, ils s'enfoncèrent à nouveau dans la forêt, tournant le dos à la forme sombre qui reposait dans la nuit.

— Monsieur, dit Swaels en échangeant un regard avec les deux officiers restants. Les autres et moi-même avons débattu de...

— Vous allez me dire que nous devrions attaquer ; bombarder, mitrailler le *Staberinde* jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une coque

fumante, puis le prendre d'assaut en employant des hovers, dit-il en levant une main. Je sais très bien ce dont vous avez débattu, et je connais les... conclusions auxquelles vous pensez être parvenus. Elles ne m'intéressent pas.

— Monsieur, nous comprenons parfaitement l'épreuve que cela représente pour vous, sachant que votre sœur se trouve à bord, mais...

— Cela n'a rien à voir, Swaels, rétorqua-t-il. Vous me faites insulte en sous-entendant que je puisse même envisager de prendre ce prétexte pour reporter l'attaque. Mes mobiles sont de nature purement militaire, et on ne peut plus sains ; le premier d'entre eux est que l'ennemi a réussi à se créer une forteresse pour le moment imprenable. Nous devons attendre les crues d'hiver ; alors la flotte pourra pénétrer dans l'estuaire et le canal, et affronter le *Staberinde* à armes égales. Envoyer l'aviation ou tenter de nous engager dans un duel d'artillerie serait totalement insensé.

— Monsieur, intervint Swaels. Croyez qu'il nous en coûte de devoir exprimer notre désaccord, mais...

— Je vous prierai désormais de garder le silence, commandant Swaels, coupa-t-il d'un ton glacial. (Il vit l'autre déglutir.) J'ai suffisamment de sujets de préoccupation sans devoir de plus me soucier des sornettes qui font office de tactique militaire parmi mes officiers supérieurs, et à plus forte raison m'occuper d'un éventuel remplacement desdits officiers.

Pendant un moment, on n'entendit que le vague grondement du moteur de l'engin. Swaels avait l'air commotionné ; les deux autres officiers regardaient fixement le tapis de sol de la voiture. Swaels avait le visage luisant. Il déglutit à nouveau. Le bruit du véhicule qui avançait péniblement en secouant ses passagers semblait mettre en évidence le silence qui régnait dans l'habitacle arrière ; puis il s'engagea sur une petite route revêtue de plaques métalliques et s'élança en rugissant, l'aplatissant contre son siège et secouant les trois autres avant de les projeter en arrière.

— Monsieur, je suis tout disposé à demi...

— Ça va durer longtemps ? fit-il d'un ton plaintif en espérant ainsi couper l'herbe sous les pieds de Swaels. Rien ne me sera donc épargné ? Tout ce que je demande, c'est que vous fassiez votre devoir. Ne nous disputons pas entre nous ; luttons contre l'ennemi, et non les uns contre les autres.

— ... ssionner de mon poste, si tel est votre désir, acheva Swaels.

On avait à présent l'impression que le bruit du moteur ne s'insinuait même plus dans l'habitacle ; un silence immobile et glacial (qui ne planait pas dans l'air, mais sur les traits de Swaels et dans l'attitude tendue, figée, des deux autres officiers) parut s'abattre sur le petit groupe telle l'haleine presciente d'un hiver que l'on n'attendait

pourtant pas avant une demi-année. Il avait envie de fermer les yeux, mais ne pouvait se permettre d'afficher pareille faiblesse. Il garda donc les yeux rivés sur l'homme assis en face de lui.

— Monsieur, je dois vous dire que je ne suis pas d'accord avec votre politique actuelle, et je ne suis pas le seul. Monsieur, je vous prie de croire que les autres officiers d'état-major et moi-même vous aimons autant que nous aimons notre pays, c'est-à-dire de tout notre cœur. Mais c'est en raison même de cet amour que nous ne pouvons vous laisser sacrifier tout ce que vous défendiez, tout ce en quoi nous avons foi, pour défendre une décision infondée.

Il vit les doigts de Swaels s'entremêler et former un geste exprimant sans nul doute la supplication. Un gentilhomme de bonne éducation, songea-t-il presque rêveusement, ne commence pas ses phrases par l'infortuné mot « Mais »...

— Monsieur, j'aimerais me tromper, croyez-moi. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour nous adapter à votre façon de voir, mais en vain. Si vous éprouvez quelque amour pour vos officiers, monsieur, nous vous en supplions : réfléchissez encore. Relevez-moi de mes fonctions si vous le jugez nécessaire, monsieur. Faites-moi passer en cour martiale, dégradez-moi, exécutez-moi, interdisez qu'on prononce mon nom, mais, monsieur, je vous en prie, revenez sur votre décision pendant qu'il est encore temps.

Ils restèrent quelques instants silencieux tandis que la voiture roulait en se déportant de temps en temps dans les virages et en faisant des écarts à gauche ou à droite pour éviter les nids-de-poule... Assis là, figés sous cette faible lueur jaunâtre, songea-t-il, nous devons avoir l'air de cadavres toujours plus roides.

— Arrêtez, s'entendit-il ordonner. (Déjà son doigt se pressait sur le bouton de l'intercom. Le grondement de la voiture descendit dans les graves à mesure qu'elle rétrogradait, puis s'immobilisait. Il ouvrit la portière. Swaels avait les yeux fermés.) Sortez, lui intima-t-il.

Subitement, Swaels se mit à ressembler à un vieillard venant d'encaisser un coup tout en sachant fort bien qu'il en pleuvrait bien d'autres. On aurait dit qu'il se ratatinait, qu'il s'effondrait de l'intérieur. Un coup de vent tiède menaça de refermer la portière ; d'une main, il la maintint ouverte.

Swaels se pencha en avant et descendit lentement de voiture. Il resta quelques instants debout sur le bas-côté plongé dans la pénombre ; le cône de lumière projeté par les lumières intérieures du véhicule d'état-major balaya fugitivement son visage, puis s'évanouit.

Zakalwe verrouilla la portière.

— Démarrez, ordonna-t-il au chauffeur.

Ils s'éloignèrent à toute allure, tournant le dos à l'aube et au *Staberinde*, avant que ses canons ne les repèrent et ne les prennent

pour cible.

Ils avaient cru gagner. Au printemps, ils avaient davantage d'hommes, davantage de matériel ; plus important, ils possédaient plus d'armements lourds. Privé du carburant dont il lui aurait fallu disposer pour lancer des attaques efficaces contre leurs troupes et leurs convois en mer, le *Staberinde* n'était qu'une menace lointaine ; il ne représentait presque plus qu'un simple risque à courir. Mais à ce moment-là Éléthiomel avait fait remorquer l'énorme vaisseau de guerre sur les canaux, dont le remplissage variait selon les saisons, puis l'avait fait remonter sur les rives au dessin changeant jusqu'au hangar en cale sèche, où on lui avait ménagé de la place à coups d'explosifs. Là, on avait refermé les portes, aspiré l'eau et injecté du béton en insérant sans doute – ainsi que le lui avaient suggéré ses conseillers – quelque espèce de coussin amortisseur entre ce dernier et le métal ; sinon, avec leurs cinquante centimètres de calibre, les canons auraient eu tôt fait de fracasser le vaisseau. On soupçonnait généralement Éléthiomel d'avoir utilisé des ordures, des déchets divers, pour rembourrer les flancs de sa forteresse improvisée.

Zakalwe trouvait presque cela drôle.

Le *Staberinde* n'était pas réellement imprenable (même si, depuis, il était devenu littéralement impossible à couler mais pour d'autres raisons) ; oui, on pouvait s'en emparer. Mais le prix à payer serait exorbitant.

Sans compter que les forces occupant le vaisseau et ses alentours, ainsi que la ville, avaient eu le temps de respirer et de se réarmer ; peut-être allaient-elles donc tenter une sortie. Cette possibilité avait également été évoquée ; Éléthiomel était tout à fait capable de ce genre d'opération.

Néanmoins, quelle que soit sa vision des choses, quel que soit l'angle sous lequel il examinait le problème, il en revenait toujours au même point. Les hommes obéiraient à ses ordres ; les officiers d'état-major aussi, sinon il les ferait remplacer. Les dirigeants et l'Église lui avaient donné carte blanche, et le soutiendraient dans toutes ses initiatives. De ce côté-là, il se sentait en sécurité ; pour autant qu'on puisse se sentir en sécurité quand on est officier. Mais que faire, que faire ?

Il s'était attendu à hériter d'une armée parfaitement entraînée comme on en trouve en temps de paix, une armée superbe et intimidante, pour la remettre ensuite dans le même état entre les mains d'un autre jeune membre de la Cour afin que se maintienne la tradition d'honneur, d'obéissance et de respect du devoir. Au lieu de cela, il se retrouva à la tête d'une armée lancée dans une guerre sans merci ; l'ennemi, il ne l'ignorait pas, comptait dans ses rangs une majorité de ses compatriotes, avec pour chef un homme qu'il avait

jadis considéré comme un ami, presque un frère.

Il avait donc dû donner des ordres qui envoyaient des hommes à la mort, en sacrifier parfois des centaines, voire des milliers, en toute connaissance de cause, seulement pour s'assurer une position stratégique, un objectif capital, ou bien pour protéger quelque position vitale. Immanquablement, que cela leur plaise ou non, les civils en subissaient aussi les conséquences ; dans cette lutte sanglante, c'était parmi le peuple, ce peuple pour lequel chacun des deux camps prétendait se battre, qu'on dénombrait le plus de victimes.

Dès le début il avait essayé de mettre fin à tout cela, tenté de négocier, mais ni l'une ni l'autre partie ne voulait d'une paix qui ne satisfasse pas toutes leurs conditions ; comme il ne disposait d'aucun pouvoir politique réel, il en avait été réduit à se battre. Ses succès l'avaient stupéfié comme ils avaient stupéfié les autres, Éléthiomel le premier, sans doute ; mais à présent, alors que la victoire se profilait – peut-être – à l'horizon, voilà qu'il ne savait plus du tout quoi faire.

Toutefois, la première de ses priorités était maintenant de sauver Darckense. Il avait vu trop d'yeux morts et secs, trop de sang versé noirci par le contact de l'air, trop de chairs grouillant de mouches pour faire encore le lien entre ce spectacle atroce, d'une part, et d'autre part les concepts nébuleux d'honneur et de tradition pour lesquels on affirmait se battre. Il n'y avait plus qu'une chose qui, à ses yeux, valût qu'on se batte pour elle, et c'était le bien-être d'un seul et unique individu ; désormais, rien d'autre n'avait de réalité pour lui, rien d'autre ne pouvait préserver la santé de son esprit. Prendre en compte l'intérêt que portaient des millions d'autres gens aux événements actuels, c'était se charger d'un trop lourd fardeau. Ç'aurait été s'avouer implicitement responsable, au moins en partie, de la mort de centaines de milliers d'êtres, tout en sachant que personne n'aurait mené la lutte avec plus d'humanité que lui.

Alors il attendait ; il retenait ses officiers, ses chefs d'escadre, et attendait qu'Éléthiomel réagisse à ses signaux.

Les deux autres officiers restaient silencieux. Il éteignit le plafonnier de la voiture, démasqua les vitres et regarda la masse noire de la forêt défiler sous les cieux ternes de l'aube couleur d'acier.

Ils croisèrent des bunkers aux formes vagues, des tranchées obscures, des silhouettes immobiles, des camions arrêtés, des chars embourbés, des fenêtres occultées, des armes bâchées, des mâts dressés, des clairières grisâtres, des bâtiments démolis et des projecteurs à faisceau restreint... bref, tout l'attirail qu'on trouve habituellement aux alentours d'un quartier général de campagne. Il vit tout cela et se prit à regretter – tandis qu'ils approchaient du centre, et donc du vieux château qui, n'eût été son nom, était, au bout de deux mois, devenu comme un foyer pour lui –, à regretter de ne pouvoir

poursuivre sa route à travers l'aube, puis le jour, puis la nuit, et ainsi de suite, pour l'éternité, fendant un double rideau d'arbres qui s'avèrerait finalement impénétrable, roulant sans but, sans destination, sans personne à rejoindre – même si le voyage devait se dérouler dans un silence glacé –, bien en sécurité au nadir de ses souffrances, empli d'un contentement pervers à l'idée que maintenant, au moins, elles ne pouvaient plus empirer. Continuer son chemin, simplement, et ne plus jamais être obligé de s'arrêter pour prendre des décisions qui ne pouvaient pas attendre, mais qui entraîneraient peut-être de sa part des erreurs qu'il n'oublierait plus jamais, et qu'on ne lui pardonnerait pas davantage...

La voiture pénétra dans la cour du château, et il mit pied à terre. Entouré de ses aides de camp, il entra en coup de vent dans la vaste et majestueuse demeure qui, jadis, avait servi de QG à Éléthiomel.

On l'accabla de détails logistiques, de rapports d'espionnage, de récits d'escarmouches, de petites quantités de terrain gagné ou perdu ; il y avait les requêtes des civils, la presse étrangère qui voulait ceci ou cela... Il renvoya tout le monde et chargea les sous-officiers de régler ces problèmes. Puis il gravit quatre à quatre les marches qui menaient à ses quartiers, tendit sa veste et son calot à son ordonnance et s'enferma dans son bureau noyé dans la pénombre, les yeux fermés, adossé à la double porte d'entrée dont il tenait toujours dans ses mains les poignées de cuivre plaquées contre ses reins. La pièce obscure et calme eut sur lui un effet apaisant.

— Alors, on est allé regarder la bête de plus près ?

Il sursauta, puis reconnut la voix de Livuéta et aperçut enfin sa silhouette indistincte, non loin des fenêtres. Il se détendit.

— Tout juste, répondit-il. Tire les rideaux.

Il alluma les lumières.

— Que vas-tu faire ? interrogea-t-elle en se rapprochant lentement de lui, les bras croisés.

Elle avait relevé ses cheveux sombres, et le trouble se lisait sur son visage.

— Je l'ignore, avoua-t-il en allant s'asseoir à son bureau. (Là, il enfouit son visage dans ses mains et se mit à le masser.) Que ferais-tu à ma place ?

— Il faut aller lui parler, dit-elle en s'asseyant sur un coin du bureau, les bras toujours croisés.

Elle portait une jupe longue et une veste, toutes deux de couleur foncée. Depuis quelque temps, elle était toujours vêtue de couleurs sombres.

— Il n'acceptera pas, fit-il en se laissant aller contre le dossier du fauteuil sculpté dont il savait que ses sous-officiers l'appelaient son trône. Je ne peux pas l'obliger à me répondre.

— C'est que tu ne lui dis peut-être pas ce qu'il faudrait.

— Eh bien, je ne sais pas quoi lui dire d'autre, répliqua-t-il en refermant les yeux. Tu n'as qu'à composer notre prochain message, toi.

— Tu ne me laisserais pas dire ce que je veux, ou du moins tu n'aurais pas le courage d'agir en conséquence.

— Écoute, Livu, nous ne pouvons pas déposer les armes comme ça ; et pourtant, je ne crois pas qu'il y ait d'autres solutions. Il n'y prendrait même pas garde.

— Vous pourriez vous rencontrer face à face ; c'est peut-être comme cela que vous réussirez à sortir de l'impasse.

— Voyons, Livu ; le premier messenger que nous lui avons personnellement envoyé est revenu sans sa PEAU !

Ce dernier mot, il le hurla ; il perdait toute patience, toute maîtrise de soi. Livuéta broncha et s'écarta d'un pas. Puis elle alla prendre place sur un sofa agrémenté d'ailes sculptées, et ses longs doigts se mirent à caresser les fils d'or cousus dans un des accoudoirs.

— Je te demande pardon, fit-il d'une voix plus douce. Je ne voulais pas crier.

— C'est notre sœur, Chéradénine. Il doit bien y avoir encore quelque chose à tenter.

Il embrassa la pièce du regard, comme pour y chercher une inspiration nouvelle.

— Livu, combien de fois faudra-t-il que je te le redise ? Tu ne comprends donc pas ? Je croyais que c'était clair. (Il abattit ses paumes sur le bureau.) Je fais tout ce que je peux. J'ai autant envie que toi de la tirer de là, mais tant qu'il la tient je ne peux rien faire de plus ; sauf attaquer, et ce serait certainement signer son arrêt de mort.

Elle secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a entre toi et lui ? lui demanda-t-elle. Pourquoi refusez-vous de vous parler ? Comment avez-vous pu oublier tout ce qui s'est passé quand nous étions enfants ?

À son tour à lui de secouer la tête. Il se leva en prenant appui des deux mains sur le dessus du bureau et se tourna vers les rayonnages chargés de livres qui s'alignaient contre le mur, derrière lui ; son regard se mit à courir sur les centaines de titres que comptait la bibliothèque, mais sans vraiment les voir.

— Oh, répondit-il d'un ton las, moi je n'ai pas oublié, Livuéta. (Une terrible tristesse l'envahit alors, comme si l'immensité de ce qu'il savait perdu pour eux tous ne devenait bien réel qu'en présence d'autrui.) Je n'ai rien oublié.

— Il doit y avoir autre chose à tenter, insista-t-elle.

— Je t'en prie, Livuéta, crois-moi ; il n'y a plus rien à faire.

— Quand tu m'as dit qu'elle était saine et sauve et en sécurité, je

t'ai cru, fit la jeune femme en baissant les yeux sur l'accoudoir du canapé, où elle commença à tirailler les fils précieux du bout de ses ongles très longs.

Elle avait les lèvres pincées.

— Tu étais malade, soupira-t-il.

— Quelle différence cela faisait-il ?

— Tu aurais pu mourir ! s'exclama-t-il. (Il se dirigea vers les rideaux et entreprit de les rajuster.) Livuéta, je ne pouvais pas te révéler qu'ils détenaient Darckle ; sinon, le choc...

— Le choc qu'aurait alors subi cette pauvre et faible femme, acheva Livuéta en secouant la tête sans cesser de tirer sur les fils dorés de l'accoudoir. J'aurais préféré que tu m'épargnes ces absurdités insultantes, au lieu de m'épargner la vérité sur le sort de ma sœur.

— Je me suis simplement efforcé d'agir pour le mieux, lui renvoya-t-il.

Il fit mine de marcher sur elle, puis se ravisa et battit en retraite vers le coin du bureau où elle s'était assise un peu plus tôt.

— Je n'en doute pas, répondit-elle laconiquement. L'habitude des responsabilités à prendre va avec ta position privilégiée, je suppose. Tu attends sans doute de moi que je te témoigne de la reconnaissance.

— Livu, s'il te plaît, faut-il vraiment que tu... ?

— Que je quoi ? (Elle riva sur lui des yeux ardents.) Que je te complique la vie ? C'est cela ?

— Tout ce que je désire, reprit-il lentement, en s'efforçant de se maîtriser, c'est que tu essaies... de comprendre. Il faut que nous... que nous fassions corps toi et moi, que nous nous soutenions mutuellement.

— Tu veux dire qu'il faut que je te soutienne, même si tu décides de ne pas soutenir Darckle.

— Mais bon sang, Livuéta ! Je te dis que je fais de mon mieux ! Il n'y a pas qu'elle en jeu, mais aussi un grand nombre d'autres êtres qui méritent mon attention. Tous mes hommes ; les civils de la cité ; le pays tout entier ! (Il alla s'agenouiller à ses pieds, devant le canapé ailé, et posa la main sur l'accoudoir qu'elle torturait de ses ongles.) Livuéta, je t'en prie ; je fais tout ce qu'il est humainement possible de faire. Aide-moi dans cette tâche ; soutiens-moi. Les autres officiers veulent attaquer ; il n'y a plus que moi entre Darckense et...

— Peut-être devrais-tu attaquer, en effet, coupa-t-elle subitement. C'est peut-être la seule chose à laquelle il ne s'attende pas.

L'autre secoua la tête.

— Il la tient prisonnière à l'intérieur du vaisseau. Or, il nous faudrait le détruire avant de pouvoir nous emparer de la ville. (Il la regarda droit dans les yeux.) Le crois-tu susceptible d'épargner Darckense, en admettant qu'elle ne soit pas tuée au cours de l'assaut ?

— Oui, répondit Livuéta. Il l'épargnera.

Il soutint un moment son regard, certain qu'elle se rétracterait, ou au moins qu'elle détournerait les yeux, mais elle n'en fit rien.

— Ma foi, déclara-t-il enfin, je ne saurais prendre ce risque. (Il soupira, ferma les yeux et reposa sa tête contre l'accoudoir.) Je suis tellement... sous pression. (Il voulut lui prendre la main, mais elle le repoussa.) Livuéta, tu crois donc que je ne *ressens* rien ? Que je me moque de ce qui arrive à Darckense ? Que je ne suis plus le frère que tu as connu, en plus d'être le soldat qu'on a fait de moi ? Crois-tu que, parce que j'ai une armée à mon service et des aides de camp pour satisfaire le moindre de mes caprices, je ne me sente pas parfois *seul* ?

Brusquement, elle se leva sans le toucher.

— Mais bien sûr, dit-elle en baissant les yeux sur lui tandis qu'il fixait obstinément les fils dorés de l'accoudoir. Tu te sens seul, je me sens seule, et Darckense aussi se sent seule. Tout le monde se sent *seul* !

Elle fit volte-face et sa jupe longue se gonfla l'espace d'un instant ; puis la jeune femme se dirigea vers la sortie et disparut. Il entendit la porte claquer et resta où il était, à genoux devant le canapé déserté tel un prétendant éconduit. Il passa le doigt dans une boucle et tira jusqu'à ce que le fil d'or se casse.

Il se remit lentement sur ses pieds, marcha vers la fenêtre, se glissa entre les rideaux et contempla l'aube grise. Hommes et machines se mouvaient entre les écharpes de brume indistinctes, ces écheveaux grisâtres que la nature semblait avoir disposés là en guise de filets de camouflage.

Ces hommes qu'il avait sous les yeux, il les envoyait. Il ne doutait pas, d'ailleurs, que la plupart l'envient en retour. C'était lui qui commandait ; lui, il dormait dans un lit moelleux, il n'avait ni à piétiner dans la boue des tranchées, ni à se cogner délibérément les orteils contre un caillou pour ne pas s'endormir pendant son tour de garde... Mais il les envoyait quand même ; eux n'avaient qu'à faire ce qu'on leur disait de faire. Par ailleurs – il dut se l'avouer –, il envoyait aussi Éléthiomel.

Si seulement je lui ressemblais davantage ! songeait-il trop souvent. Ah, posséder cette ruse sans scrupules, cette fourberie dans l'improvisation ! Comme il aurait aimé cela !

Ces pensées l'emplirent de culpabilité, et il repassa de l'autre côté des rideaux.

Revenu près de son bureau, il éteignit les lumières et reprit place dans son fauteuil. Sur son trône, songea-t-il, et pour la première fois depuis des jours il eut un petit rire : ce symbole du pouvoir jurait tellement avec son sentiment d'extrême impuissance !

Il entendit un camion s'arrêter sous ses fenêtres, ce qu'il n'était

pas censé faire. Il se figea et se mit à réfléchir à toute allure. Une bombe de forte puissance, juste sous son nez... et sentit la panique s'emparer de lui. Il entendit un sergent aboyer, puis il y eut des palabres et le camion s'éloigna quelque peu, bien qu'il pût toujours en entendre le moteur.

Au bout d'un moment, il perçut des voix sonores dans la cage d'escalier qui débouchait dans le hall. Il y avait dans le ton de ces voix quelque chose qui le glaça. Il essaya bien de se traiter d'idiot et de rallumer les lumières, mais il n'en continua pas moins à les entendre. Puis il y eut quelque chose comme un cri subitement interrompu. Il se secoua et dégaina son arme en regrettant de ne rien avoir sur lui de plus efficace que ce petit revolver d'ordonnance. Il se dirigea ensuite vers la porte. Les voix rendaient un son étrange ; certaines frôlaient l'exclamation tandis que d'autres essayaient manifestement de se contenir. Il entrouvrit la porte, puis franchit le seuil ; son aide de camp se trouvait devant la porte du fond, qui donnait sur les escaliers, et regardait vers le bas.

Il rengaina son arme, alla rejoindre l'aide de camp et suivit son regard. Dirigeant le sien vers le fond du hall, il vit Livuéta qui tournait vers lui des yeux écarquillés ; il y avait encore là quelques soldats, un officier. Tous faisaient cercle autour d'une petite chaise en bois blanc. Il fronça les sourcils ; Livuéta avait l'air bouleversée. Il descendit rapidement les marches. Soudain, Livuéta bondit à sa rencontre, sa jupe virevoltant autour de ses chevilles. Elle le heurta violemment et lui posa les deux mains sur la poitrine. Il fit un pas en arrière, chancelant, abasourdi.

— Non, lança-t-elle. (Elle avait les yeux brillants, le regard fixe. Jamais il ne l'avait vue aussi pâle.) Retourne d'où tu viens.

Elle avait la voix pâteuse, on aurait dit la voix de quelqu'un d'autre.

— Livuéta..., commença-t-il d'un ton irrité en se détachant du mur et en essayant de voir, par-dessus l'épaule de la jeune femme, ce qui se passait dans le hall autour de cette petite chaise blanche.

À nouveau elle le repoussa.

— Va-t'en, reprit l'étrange voix pâteuse.

Il enserra ses poignets.

— *Livuéta*, fit-il à voix basse tout en indiquant du regard les gens qui se tenaient derrière eux, dans le hall.

— Va-t'en, répéta l'étrange et terrifiante voix.

Exaspéré, il l'écarta de force et tenta de passer outre. Elle voulut l'agripper par-derrière.

— Arrière ! fit-elle d'une voix étranglée.

— Livuéta, ça suffit !

Il la repoussa sans ménagement : il commençait à se sentir gêné.

Puis il dévala l'escalier en faisant claquer ses talons sur les marches avant qu'elle ait pu faire mine de l'agripper à nouveau.

Pourtant, elle se lança à sa poursuite et lui entoura la taille de ses bras.

— Va-t'en, va-t'en, supplia-t-elle encore.

Il fit volte-face.

— Lâche-moi ! Je veux savoir ce qui se passe !

Il était plus fort qu'elle ; il lui tordit les bras pour l'obliger à le lâcher et la fit tomber sur les marches. Puis il reprit sa descente et traversa le hall au sol dallé en direction du petit groupe d'hommes muets qui entouraient la chaise.

Celle-ci était minuscule, et si fragile qu'un adulte l'aurait brisée sous son poids. Elle était petite et blanche et, lorsqu'il fit deux pas de plus, alors que le reste de l'assistance, le hall, le château, le monde et l'univers s'enfonçaient dans les ténèbres et le silence, alors qu'il se rapprochait de plus en plus de la chaise, il vit qu'elle avait été fabriquée avec les os de Darckense Zakalwe.

Les pieds arrière étaient faits de fémurs, ceux de devant de tibias et d'autres os encore. Les bras avaient fourni le cadre, les côtes formaient le dossier. Sous celui-ci se trouvait le pelvis, ce pelvis qui avait été fracassé bien des années plus tôt dans le navire de pierre et dont les éclats s'étaient ressoudés ; la substance plus foncée dont s'étaient pour cela servis les chirurgiens apparaissait très nettement, elle aussi. Au-dessus des côtes se trouvait la clavicule, elle aussi fracturée et ressoudée, souvenir d'une chute de cheval.

Ils avaient tanné sa peau afin de confectionner un petit coussin ; il y avait un minuscule bouton tout simple dans le nombril et, dans un coin, une imperceptible trace annonçant la présence de poils sombres mais légèrement teintés de roux.

Il y a des escaliers, Livuéta, l'aide de camp et le bureau de l'aide de camp entre ici et là-bas, se surprit-il à songer lorsqu'il se retrouva à nouveau debout devant son bureau.

Il sentit le goût du sang dans sa bouche et regarda sa main droite. Il crut se souvenir d'avoir donné un coup de poing à Livuéta en remontant l'escalier. Quelle horreur, faire cela à sa propre sœur...

Distrain, il regarda quelques instants autour de lui. Tout lui parut flou.

Il leva la main dans l'intention de se frotter les yeux, et découvrit qu'elle tenait le revolver.

Il l'appliqua contre sa tempe.

C'était bien, se rendit-il alors compte, ce qu'Éléthiomel attendait de lui, mais, de toute façon, que faire d'autre face à un monstre pareil ? Après tout, on ne pouvait pas encaisser indéfiniment les

coups.

Il regarda les portes en souriant (quelqu'un les martelait de coups de poing en criant un mot qui pouvait être son nom ; il ne savait plus très bien). Quelle absurdité ! Faire Ce Qu'il Faut. Unique Porte De Sortie. Au Nom De l'Honneur. Quel ramassis d'âneries ! Rien que le désespoir, l'ultime éclat de rire, ouvrir une bouche dans l'os pour affronter directement le monde ; là.

Mais pareille habileté consommée, pareille compétence, cette faculté d'adaptation, cette cruauté aveugle et paralysante, cet usage des armes alors que tout pouvait devenir *arme*...

Sa main tremblait. Il vit que les portes étaient sur le point de céder. On devait leur porter des coups formidables. Il se dit qu'il avait dû fermer à clef ; il n'y avait personne d'autre que lui dans la pièce. J'aurais dû choisir une arme plus sérieuse, songea-t-il ; celle-là ne suffira peut-être pas.

Il avait la bouche très sèche.

Il plaqua plus fort le canon sur sa tempe et appuya sur la détente.

Les forces assiégées entourant le *Staberinde* tentèrent une sortie dans l'heure qui suivit. Pendant que les chirurgiens luttèrent pour lui conserver la vie.

La bataille fut rude, et ils faillirent bien la gagner.

Quatorze

— Zakalwe...

— Non.

Toujours le même refus. Ils se trouvaient dans un jardin public, au bord d'une grande pelouse soigneusement tondue, sous de hauts arbres écimés. La brise tiède leur apportait des senteurs marines ainsi qu'un parfum de fleurs, et traversait le bosquet en murmurant. Les brumes matinales de plus en plus diaphanes voilaient encore deux soleils. Exaspérée, Sma secoua la tête et s'éloigna de quelques pas.

Il s'adossa à un arbre et sa main se referma sur sa poitrine ; il respirait difficilement. Skaffen-Amtiskaw planait dans les airs non loin de là ; sans cesser de surveiller l'homme, il jouait avec un insecte posé sur le tronc d'un autre arbre.

Skaffen-Amtiskaw considérait que l'homme était fou ; en tout cas, il était bizarre. Il n'avait jamais vraiment dit pourquoi il s'était ainsi aventuré en plein branle-bas de combat lorsque la citadelle avait été prise d'assaut. Quand Sma et le drone avaient fini par le retrouver et l'emporter avec eux, criblé de balles, à moitié mort et délirant tout en haut du mur d'enceinte, il avait exigé qu'on le mette dans un état stationnaire, sans plus. Il ne voulait pas qu'on le guérisse. Il refusait d'entendre raison, et pourtant le *Xénophobe* – lorsqu'il était venu les chercher – n'avait pas voulu le déclarer dément et incapable de décider par lui-même ; le vaisseau l'avait donc consciencieusement mis en sommeil à métabolisme lent pendant les deux semaines de voyage qui les séparaient de la planète où vivait à présent la femme nommée Livuéta Zakalwe.

Il sortit de son sommeil lent aussi malade qu'il y était entré. L'homme était un véritable désastre ambulante, et il avait encore deux balles dans le corps, mais il ne voulait recevoir aucun traitement avant d'avoir vu cette femme. *Bizarre*, songea Skaffen-Amtiskaw en étendant un champ afin de barrer le passage à un petit insecte qui s'acheminait à tâtons sur un tronc d'arbre. L'insecte changea de direction en agitant ses antennes. Il y avait un autre type d'insecte un peu plus haut sur le tronc, et Skaffen-Amtiskaw essayait de faire en sorte que les deux se retrouvent face à face, histoire de voir ce qui se passerait.

Oui, bizarre, et peut-être même pervers.

— Bon.

Il toussa. Un de ses poumons s'emplit de sang, songea le drone.

— Allons-y.

Il se détacha de l'arbre. Skaffen-Amtiskaw abandonna à regret son jeu avec les deux insectes. Cela lui faisait une drôle d'impression de se trouver sur cette planète connue mais non encore complètement répertoriée par Contact. C'était la recherche théorique, plutôt que l'exploration pratique, qui avait permis sa découverte et – même si elle n'avait rien de bien exotique, et qu'on n'y eût donc mené qu'une inspection sommaire –, dans les faits, elle était toujours *terra incognita*, et le drone se maintenait constamment en état d'alerte quasi maximale, au cas où elle recèlerait quelque mauvaise surprise.

Sma revint vers l'homme au crâne lisse et lui passa un bras autour de la taille afin de le soutenir. Ensemble ils gravirent la petite pelouse en pente qui remontait doucement vers un talus peu élevé. Skaffen-Amtiskaw resta quelques instants à couvert sous la cime des arbres pour les regarder faire, puis se laissa lentement choir sur eux alors qu'ils en atteignaient le faîte.

L'homme chancela en voyant ce qui l'attendait de l'autre côté, dans le lointain. Le drone se dit qu'il serait tombé sur l'herbe si Sma n'avait pas été là pour le retenir.

— Merde ! souffla-t-il en s'efforçant de se redresser.

La brume continuait de se dissiper, et un rayon de soleil oblique apparut brusquement, qui le fit cligner des yeux.

Il fit encore deux ou trois pas mal assurés, se dégagea de l'emprise de Sma et se retourna une seule fois, embrassant du regard le paysage bucolique, avec ses arbres taillés et ses pelouses manucurées, ses murailles ornementales et ses délicates pergolas, ses mares ceintes de rocaille et les sentiers ombragés qui serpentaient entre des bosquets paisibles. Et tout là-bas, au loin, sertie dans les arbres centenaires, se profilait la forme noire et dévastée du *Staberinde*.

— On en a fait un putain de parc ! dit-il dans un souffle.

Il resta debout là, oscillant sur place, légèrement courbé, à contempler la silhouette martyrisée du vieux vaisseau de guerre. Sma vint le rejoindre. Elle crut le voir s'affaïsser et s'empressa de lui encercler à nouveau la taille. Il grimaça de douleur ; tous deux se remirent en marche et descendirent jusqu'au sentier qui menait au navire.

— Pourquoi voulais-tu voir tout cela, Chéradénine ? s'enquit Sma d'une voix douce tandis que le gravier crissait sous leurs pas.

Le drone flottait au-dessus d'eux, un peu en arrière.

— Mmm ? fit l'autre sans quitter une seconde le vaisseau des yeux.

— Pourquoi tenais-tu à venir jusqu'ici, Chéradénine ? Elle n'est pas là. Ce n'est pas ici qu'elle se trouve.

— Je le sais, répondit-il d'une voix à peine perceptible. Je le sais très bien.

— Alors, pourquoi vouloir contempler cette ruine ?

Il ne répondit pas tout de suite. On aurait dit qu'il n'avait pas entendu. Pourtant, au bout d'un moment il prit une profonde inspiration – qui le fit tressaillir de douleur – et secoua sa tête rasée et nimbée de sueur en disant :

— Oh, simplement pour... célébrer le passé...

Ils traversèrent un nouveau bouquet d'arbres et ressortirent de l'autre côté. Alors l'homme secoua à nouveau la tête : ils avaient à présent une meilleure vue sur le vaisseau.

— Je n'aurais jamais cru... qu'on lui réserverait un sort pareil, reprit-il.

— Quel sort ? s'enquit Sma.

— Tu vois bien, répliqua-t-il en indiquant la coque noircie d'un mouvement du menton.

— Et quel sort lui a-t-on donc réservé, Chéradénine ? insista patiemment Sma.

— On en a fait... (Il s'interrompit, toussa, et son corps tout entier se contracta de douleur.) Un élément décoratif. Ce maudit machin est devenu une relique.

— C'est du navire que tu parles ?

Il la regarda comme si elle était devenue folle.

— Mais oui, répondit-il. Naturellement.

Pour Skaffen-Amtiskaw, il n'y avait là rien d'autre qu'une vieille coque de gros cuirassé cimenté en cale sèche. Il entra néanmoins en contact avec le *Xénophobe*, qui passait le temps en dressant une carte détaillée de la planète.

— Hello, vaisseau. Dis-moi : cette épave dans le parc... Zakalwe semble très intéressé. Je me demande bien pourquoi. Ça t'ennuie de faire quelques recherches ?

— Un moment ; il me reste à faire un continent, le fond des mers et le sous-sol.

— Tout ça sera encore là tout à l'heure ; il pourrait y avoir quelque chose d'intéressant dans ce que je te demande.

— Patience, Skaffen-Amtiskaw.

Pédant, se dit le drone en coupant la communication.

En descendant les sentiers sinueux, les deux humains dépassèrent des corbeilles à papier, des bancs, des tables à pique-nique et des centres d'information. Skaffen-Amtiskaw en activa un au passage, et une bande magnétique pleine de craquements se mit à défiler lentement :

— L'appareil que vous voyez devant vous...

Ça va prendre un temps fou, songea le drone. Il accéléra donc le rythme au moyen de son effecteur ; la voix grimpa dans les aigus et devint incompréhensible. Sur ce la bande cassa. Skaffen-Amtiskaw lui assena l'équivalent-effecteur d'une tape irritée et abandonna sur le gravier du chemin la machine à présent toute fumante et dégoulinante de plastique fondu, tandis que les deux humains entraient dans l'ombre du cuirassé meurtri.

On n'avait rien modifié ; il avait été bombardé, criblé d'obus, mitraillé, soufflé par de multiples explosions et à moitié éventré, mais non pas détruit. Aux endroits que la main ne pouvait atteindre et que la pluie avait laissés intacts apparaissait encore la suie qu'avaient laissée les flammes sur le blindage, quelque deux siècles plus tôt. Ses tourelles offensives gisaient sur place, ouvertes comme de vulgaires boîtes de conserve ; les ponts successifs étaient hérissés de fûts de canons et de mires pointant en tous sens ; un enchevêtrement d'espars et d'antennes tombées recouvrait une batterie de projecteurs brisés et d'antennes paraboliques de guingois ; son unique cheminée penchait, à demi affaissée, et le métal était comme grêlé, éraflé.

Un petit escalier montait à l'abri d'un auvent vers le pont principal ; devant eux, un couple et ses deux enfants. Skaffen-Amtiskaw flottait, presque invisible, à une dizaine de mètres de là, et s'élevait dans les airs à mesure qu'ils gravissaient les marches. L'un des deux bambins, une fille, poussa un cri en voyant venir derrière elle en boitillant cet homme chauve au regard fixe. Sa mère la prit dans ses bras.

Lorsqu'ils parvinrent au pont, il dut faire halte pour se reposer un peu. Sma le guida jusqu'à un banc. Il resta un moment assis, plié en deux, puis releva les yeux sur le vaisseau et examina la coque rouillée et noircie de l'épave. Il hocha la tête, marmonna quelque chose, puis éclata enfin d'un rire silencieux qui déclencha une quinte de toux et lui fit porter une main crispée à sa poitrine.

— Un musée, fit-il. Un musée...

Sma posa la main sur son front moite. Elle lui trouvait une mine épouvantable et jugeait que la calvitie ne lui allait pas du tout. Les vêtements rudimentaires et de couleur sombre qu'il portait lorsqu'ils l'avaient récupéré sur le mur d'enceinte de la citadelle avaient été déchirés et encroûtés de sang dans la bataille ; on avait eu beau les nettoyer et les raccommoder à bord du *Xénophobe*, en ce lieu où tout le monde portait des couleurs vives, ils semblaient parfaitement déplacés. Même les culottes et la veste de Sma étaient tristes à côté des robes et des blouses bigarrées qu'arboraient la plupart des gens.

— Est-ce que c'est un fantôme du passé, pour toi, Chéradénine ? lui demanda-t-elle.

— Oui, acquiesça-t-il à voix basse en levant la tête pour contempler les derniers tentacules de brume qui planaient en disparaissant progressivement, tels des fanions vaporeux flottant au faite du grand mât déséquilibré. Oui, dit-il encore.

Sma embrassa du regard le parc d'attractions et la ville qu'on apercevait sur un de ses côtés.

— Est-ce d'ici que tu viens ?

Il ne parut pas l'entendre. Au bout d'un moment, il se remit péniblement sur ses pieds et plongea un regard égaré dans les yeux de Sma. Celle-ci se sentit frissonner et essaya de se rappeler quel âge avait Zakalwe.

— Allons-y, Dar... Diziet, se reprit-il en lui adressant une espèce de sourire humide. Tu veux bien m'emmener jusqu'à elle ?

Sma haussa les épaules et le soutint en passant un bras sous son épaule. Ils regagnèrent l'escalier qui redescendait jusqu'au niveau du sol.

— Drone ? fit Sma en direction d'une broche épinglée à son revers.

— Présent !

— Notre amie est-elle toujours là où elle se trouvait la dernière fois que nous avons eu de ses nouvelles ?

— Absolument, fit la voix du drone. On prend le module ?

— Non, intervint l'homme, qui faillit manquer une marche ; mais Sma était là pour le retenir. Pas le module. Prenons... le train, ou alors un taxi, quelque chose comme ça...

— Tu es sûr ? s'enquit Sma.

— Oui, tout à fait sûr.

— Zakalwe, soupira Sma. Je t'en *supplie*, laisse-toi soigner.

— Non, trancha l'homme tandis qu'ils posaient pied à terre.

— On tourne deux fois à droite et on tombe sur une station de métro, les informa le drone. Station centrale du Brasier ; quai 8 pour Couraz.

— Très bien, répondit à contrecœur Sma en jetant un coup d'œil à son compagnon.

Celui-ci fixait obstinément le gravier, comme si la tâche consistant à mettre un pied devant l'autre réclamait toute sa concentration. Au moment de passer sous l'étrave du navire, il bascula la tête en arrière afin de scruter, les yeux plissés, le grand V recourbé que dessinait la proue. Sma vit bien l'expression qui se peignit alors sur son visage en sueur, mais ne put dire s'il s'agissait de crainte respectueuse, d'incrédulité ou d'une émotion proche de la terreur.

Le train souterrain les emporta à toute allure vers le centre-ville en empruntant une série de tunnels en béton ; la gare principale était

surpeuplée, haute de plafond, pleine d'échos et très propre. Le soleil faisait étinceler le dôme vitré. Skaffen-Amtiskaw refaisait pour l'occasion son numéro de valise et se balançait légèrement dans la main de Sma. Le blessé pesait plus lourdement sur l'autre bras de la jeune femme.

Le train de Maglev entra en gare et dégorgea ses passagers ; ils embarquèrent en compagnie de quelques autres individus.

— Tu tiendras le coup, Chéradénine ? s'inquiéta Sma.

Tassé sur son siège, il avait posé ses avant-bras sur la tablette de telle façon qu'on aurait pu les croire brisés ou paralysés. Il regardait fixement le siège qui lui faisait face sans prêter attention au paysage urbain derrière la vitre, tandis que le train prenait de la vitesse sur le viaduc qui l'emmenait vers la banlieue et, plus loin, vers les campagnes.

— Je n'en mourrai pas, répondit-il.

— Peut-être, mais combien de temps tiendrez-vous ainsi ? fit le drone, posé sur la tablette de Sma. Vous êtes en très mauvais état, Zakalwe.

— C'est toujours mieux que de ressembler à une valise, lança-t-il avec un coup d'œil à la machine.

— Ah, très drôle, commenta cette dernière.

— Alors, on a fini de dessiner ? demanda-t-elle ensuite au *Xénophobe*.

— Non.

— Tu ne pourrais pas affecter ne serait-ce qu'une *infime* partie de ton prétendu Mental vertigineusement rapide pour essayer de savoir en quoi ce navire peut bien l'intéresser à ce point ?

— Ma foi, ça ne me paraît pas impossible, mais...

— Attends un peu ; il se passe quelque chose. Écoute-moi ça :

— ... Tu le sauras bien un jour. Je te l'ai dit, c'est du passé, poursuivit-il en regardant par la fenêtre, mais en s'adressant à Sma.

La ville défilait sous leurs yeux, baignée de soleil. L'homme avait les yeux grands ouverts et les pupilles dilatées, et d'une certaine manière Sma eut l'impression qu'il contemplait une ville mais en voyant une autre ; ou qu'il voyait bien celle-ci, mais loin dans le passé, comme sous une lumière polarisée dans le temps où seuls ses yeux éperdus, enfiévrés, savaient voir.

— C'est d'ici que tu viens ?

— C'était il y a très longtemps, répondit-il en toussant et en se pliant en deux, un bras serré contre son flanc. (Il inspira profondément.) Je suis né ici..., commença-t-il.

La jeune femme écouta. Le drone écouta. Le vaisseau écouta.

L'histoire de la vaste demeure qui se dressait à mi-chemin entre les montagnes et la mer, en amont de la grande cité. Il leur parla du

domaine qui entourait la maison, de ses jardins magnifiques, des trois puis des quatre enfants élevés là et qui jouaient dans le jardin. Il leur décrivit les pavillons d'été, le navire de pierre, les labyrinthes végétaux, les fontaines, les pelouses, les ruines et les animaux de la forêt. Il leur parla des deux garçons et des deux filles, puis des deux mères, du père très strict et du père emprisonné en ville qu'on ne voyait jamais. Il leur raconta leurs visites en ville, que les enfants trouvaient toujours interminables, et évoqua l'époque où ils n'eurent plus le droit de s'aventurer dans le jardin sans escorte ; puis il arriva au jour où ils avaient volé un fusil et voulu s'éloigner pour s'exercer à tirer, sans toutefois aller plus loin que le navire de pierre : ils avaient surpris un commando d'assassins venu massacrer la famille, et sauvé tout le monde en donnant l'alarme. Il leur parla ensuite de la balle perdue qui avait atteint Darckense, et l'esquille d'os qui l'avait transpercé, lui, presque jusqu'au cœur.

Il eut bientôt la gorge sèche et la voix rauque. Sma avisa un serveur qui poussait un chariot dans le couloir, tout au fond du wagon, et lui acheta quelques boissons ; Zakalwe voulut tout d'abord boire goulûment, mais cela provoqua une toux si pénible qu'il dut se contenter de siroter.

— Et c'est alors que la guerre a commencé, reprit-il en regardant défiler sans les voir les derniers quartiers de banlieue. (Le train accéléra encore et la campagne apparut, verte et floue.) Et les deux garçons, qui étaient devenus des hommes... se retrouvèrent dans deux camps opposés.

— Passionnant, communiqua le *Xénophobe* à Skaffen-Amtiskaw. Je crois que je vais entreprendre quelques recherches rapides, finalement.

— Pas trop tôt, lui renvoya le drone sans cesser d'écouter l'homme qui parlait.

Ce dernier leur raconta la guerre, le siège du *Staberinde*, la percée des troupes assiégées... et leur raconta l'homme, le garçon qui avait, lui aussi, joué dans le jardin, et qui, au plus profond d'une nuit atroce, avait provoqué l'événement qui fit que, par la suite, on l'appela le Chaisier ; et il leur parla du petit matin où le frère et la sœur de Darckense avaient découvert le forfait d'Éléthiomel, et où le frère avait voulu attenter à ses jours, renoncer à ses responsabilités de général, abandonner ses armées et sa sœur dans l'égoïsme du désespoir.

Et il leur parla de Livuéta, qui n'avait jamais pardonné et qui l'avait suivi – encore qu'il ne l'ait pas su à l'époque – sur un autre vaisseau froid, un siècle durant, à travers l'intraitable et paisible lenteur de l'espace, jusqu'à cet endroit où les icebergs tournoyaient autour d'un pôle-continent, en se multipliant, en se heurtant les uns

aux autres et en perdant peu à peu de l'ampleur, pour l'éternité... Mais là, elle l'avait perdu, comme si sa piste s'était effectivement retrouvée prise sous les glaces ; alors elle était restée, et pendant des années elle l'avait cherché. Comment aurait-elle pu savoir qu'il s'était embarqué pour une tout autre vie, emmené par la dame si grande qui marchait dans le blizzard comme si le blizzard n'existait pas, avec derrière elle un petit vaisseau qui la suivait comme un animal bien dressé.

Alors Livuéta Zakalwe avait baissé les bras et entrepris un autre interminable voyage, destiné celui-là à soulager le fardeau des souvenirs et, là où elle avait échoué – le vaisseau interrogea le drone sur l'emplacement exact, et Skaffen-Amtiskaw lui fournit le nom de la planète et de son système, qui se trouvaient à quelques décennies de là –, on avait fini par retrouver sa trace, après la dernière mission que Zakalwe avait remplie pour leur compte.

Skaffen-Amtiskaw se souvint. Il se souvint de cette femme aux cheveux gris ; au seuil de la vieillesse, elle travaillait dans une clinique, au beau milieu des taudis d'un fragile bidonville, taudis éparpillés comme autant de déchets sur la boue et les collines boisées surplombant une ville tropicale ; celle-ci donnait sur des lagons miroitants et des bancs de sable et, plus loin, sur les rouleaux d'un immense océan. Maigre, des cernes sous les yeux, un enfant au ventre proéminent calé sur chaque hanche... c'était ainsi qu'ils l'avaient trouvée lors de leur première visite ; debout au centre d'une salle noire de monde, entourée d'enfants qui la tiraient par l'ourlet de sa robe en geignant.

Le drone avait appris à reconnaître toute la gamme des expressions faciales panhumaines ; en déchiffrant celle qui s'était peinte sur les traits de Livuéta Zakalwe au moment où elle avait aperçu Zakalwe, il avait eu la sensation d'assister à une scène extraordinaire. Il y avait là tant de surprise, mais aussi tant de haine !

— Chéradénine..., dit Sma avec tendresse en recouvrant doucement de sa main celle de son compagnon.

Son autre main alla se poser sur la nuque du blessé, qu'elle se mit à caresser à mesure que sa tête s'inclinait vers la tablette. Il se détourna pour regarder les prairies défiler à toute vitesse, telle une mer d'or pur.

Puis il leva une main et la passa lentement sur son front et son crâne chauve, comme on passe la main dans une longue chevelure.

Couraz était passée par tous les stades : la glace et le feu, la terre et l'eau. Jadis, cet isthme de belle taille avait été rocs et glaciers, puis terre boisée à mesure que le monde et ses continents bougeaient et que le climat changeait. Par la suite ce devint un désert, puis la région subit un sort qui dépassait les capacités du globe proprement dit : un

astéroïde gros comme une montagne la frappa de plein fouet, telle une balle entrant dans la chair.

Dans un déchaînement de violence, la chose atteignit le cœur de granite et, sous le choc, la planète tinta comme une cloche. Deux océans se rencontrèrent pour la première fois ; la poussière soulevée par cette gigantesque explosion masqua entièrement le soleil, déclencha l'apparition d'une brève ère glaciaire et raya de la surface des milliers d'espèces vivantes. Ce cataclysme donna leur chance aux ancêtres de l'espèce qui, plus tard, gouvernerait la planète.

Au fil des millénaires, à mesure que la planète réagissait au traumatisme, le cratère devint un dôme ; les océans se retrouvèrent à nouveau séparés lorsque la roche – dont même les couches apparemment les plus solides ondulèrent et se déformèrent, sur une formidable échelle temporelle et spatiale – se souleva en retour, telle une contusion se formant, avec des millénaires de retard, sur la peau du monde.

Sma avait trouvé une brochure d'information dans la pochette d'un siège. Elle la délaissa une seconde pour regarder l'occupant du siège voisin du sien. Il s'était endormi. Il avait les traits tirés, le teint grisâtre ; il paraissait vieux tout à coup. Jamais elle ne lui avait vu l'air aussi décrépit, aussi mal en point. Même le jour où il s'était fait décapiter, il avait meilleure mine !

— Zakalwe, murmura-t-elle en secouant la tête. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— Désir de mort, marmonna le drone à voix basse. Avec des complications d'extraverti.

Sma secoua à nouveau la tête et retourna à sa brochure. L'homme dormait d'un sommeil agité sous le contrôle étroit du drone.

En prenant connaissance de l'histoire de Couraz, Sma se remémora brusquement la forteresse où le module du *Xénophobe* était venu la chercher par une belle journée ensoleillée, qui lui paraissait à présent aussi éloignée dans le temps que dans l'espace. Elle détourna les yeux d'une photo de l'isthme vu de l'espace, retourna en pensée à sa maison sous le barrage et se sentit toute pleine de nostalgie.

... Couraz avait été une ville fortifiée, une prison, une forteresse, une cité, une cible. À présent – et cela tombait peut-être à point, songea-t-elle en contemplant le blessé qui frissonnait à ses côtés –, le vaste dôme rocheux contenait une petite ville dont la majeure partie était occupée par le plus grand hôpital du monde.

Le train fonça dans un tunnel creusé à même la roche.

Ils sortirent de la gare et prirent un ascenseur en direction d'un des niveaux d'accueil de l'hôpital. Ils prirent place sur un divan entouré de plantes en pot et baignant dans une musique douce pendant que le drone, posé par terre à leurs pieds, se branchait sur le

plus proche terminal d'ordinateur afin d'y puiser les renseignements requis.

— J'ai trouvé ! annonça-t-il tranquillement. Va voir la réceptionniste et donne-lui ton nom ; je t'ai commandé un laissez-passer. Aucune vérification ne sera demandée.

— Allez, viens, Zakalwe. (Sma se releva, alla chercher son sauf-conduit et aida l'homme à se remettre debout, ce qu'il fit en chancelant.) Écoute, Chéradénine, dit-elle, laisse-moi essayer de...

— Emmène-moi jusqu'à elle, c'est tout.

— Laisse-moi d'abord lui parler.

— Non, emmène-moi. Tout de suite.

Le service en question se trouvait à quelques niveaux de là, dans la lumière du soleil, dont les rayons entraient par de hautes fenêtres limpides. Le ciel était blanchi de nuages filant à toute allure et, au-dessous, dans le lointain, au-delà des champs mouchetés et des terres boisées, l'océan dessinait une ligne de brume bleue.

La vaste salle divisée en compartiments était peuplée de vieillards paisibles. Sma soutint Zakalwe jusqu'à ce qu'ils en atteignent l'extrémité opposée où, selon le drone, devait se trouver Livuéta. Ils pénétrèrent dans un couloir court et large. Livuéta sortit d'une pièce adjacente et s'immobilisa en les voyant arriver.

Livuéta Zakalwe paraissait plus âgée ; ses cheveux étaient blancs, sa peau adoucie et ridée par l'âge. Ses yeux avaient retrouvé leur flamme. Elle se redressa légèrement. Elle tenait un profond plateau chargé de petites boîtes et de minuscules flacons.

Elle les observa : l'homme, la femme, la petite valise de couleur claire qui était le drone.

Sma coula un regard de côté et siffla : « Zakalwe ! » en le poussant pour qu'il se tienne plus droit.

Il avait les yeux fermés. Il les ouvrit et contempla d'un air hésitant, les paupières plissées, la femme qui se tenait devant eux. Tout d'abord, il ne parut pas la reconnaître ; puis, lentement, la lucidité lui revint.

— Livu ? dit-il en battant rapidement des paupières, les yeux toujours fixés sur elle. Livu ?

— Je vous salue, madame Zakalwe, enchaîna Sma en voyant que l'autre ne réagissait pas.

L'air méprisant, Livuéta détourna son regard de l'homme à demi pendu au bras droit de Sma. Puis elle la regarda en secouant la tête de telle manière que, l'espace d'un instant, cette dernière crut qu'elle allait répondre que non, qu'elle ne s'appelait pas Livuéta.

— Pourquoi vous acharnez-vous ainsi ? dit Livuéta Zakalwe d'une voix douce et où perçait encore la jeunesse, songea le drone, juste au moment où le *Xénophobe* reprenait contact avec lui pour lui fournir

des faits passionnants glanés dans diverses archives historiques.

(— *Vraiment ?* s'étonna le drone. Mort ?)

— Pourquoi faites-vous cela ? reprit la femme. Pourquoi lui faire cela à lui, à moi... Pourquoi ? Vous ne pouvez donc pas nous laisser tranquilles, tous ?

Sma eut un haussement d'épaules un peu gauche.

— Livu..., proféra l'homme.

— Je suis désolée, madame Zakalwe, reprit Sma. C'est lui qui l'a voulu ; nous lui avions promis.

— Livu, je t'en prie, parle-moi, laisse-moi m'expl...

— Vous ne devriez pas faire ça, dit Livuéta à Sma.

Là-dessus, elle reporta son attention sur l'homme qui se frottait le crâne d'une main en lui souriant bêtement et en clignant les yeux.

— Il a l'air malade, constata-t-elle.

— Il l'est, l'informa Sma.

— Faites-le entrer là-dedans, répondit Livuéta Zakalwe en ouvrant une autre porte, qui se révéla donner sur une chambre à un lit.

Skaflen-Amtiskaw, qui se demandait encore ce qui se passait à la lumière des renseignements qu'il venait de recevoir du vaisseau, trouva tout de même le temps de s'étonner quelque peu que cette femme prenne les choses aussi calmement, cette fois-ci. La dernière fois, elle avait essayé de tuer le gaillard, et le drone avait dû s'interposer en toute hâte.

— Mais je ne veux pas m'étendre ! protesta l'homme en voyant le lit.

— Alors assieds-toi, Chéradénine, fit Sma.

Livuéta Zakalwe branla du chef et marmonna quelques mots que même le drone ne put intercepter. Puis elle posa son plateau à médicaments sur une table et alla se planter dans un angle de la pièce tandis que l'homme prenait place sur le lit.

— Je vais vous laisser, déclara Sma à l'intention de la vieille femme. Nous attendrons devant la porte.

Assez près pour que j'entende, se dit le drone, et pour que je l'empêche de tenter de l'assassiner à nouveau, s'il lui en venait l'idée.

— Non, répondit la femme en secouant la tête et en contemplant d'un air étrangement dépassionné l'homme assis sur le lit. Non, ne partez pas. Il n'y a rien que vous ne...

— Mais moi je veux qu'ils partent, intervint Zakalwe ; cela déclencha une quinte de toux qui le plia en deux et faillit le faire tomber du lit.

— Qu'y a-t-il que tu ne puisses dire devant eux ? s'enquit Livuéta Zakalwe. Qu'y a-t-il qu'ils ne sachent pas ?

— Je veux seulement... m'entretenir avec toi en privé, Livu, s'il te

plaît, dit-il en relevant les yeux sur elle. Je t'en prie...

— Je n'ai rien à te dire. Et il n'y a rien que tu puisses me dire.

Le drone entendit venir quelqu'un dehors, dans le couloir ; on frappa à la porte. Livuéta alla ouvrir. Une jeune infirmière, qui l'appela « ma sœur », déclara qu'il était l'heure de préparer tel patient.

Livuéta Zakalwe consulta sa montre.

— Il faut que j'y aille, leur apprit-elle.

— Livu, Livu, je t'en supplie ! (Il se pencha vers l'avant, les coudes au corps, les deux mains ouvertes devant lui, paumes en l'air et doigts recourbés.) Je t'en *supplie* !

Il avait les yeux pleins de larmes.

— Tout ceci est inutile, remarqua l'autre en secouant la tête. Et tu es un imbécile. Quant à vous, reprit-elle en s'adressant à Sma, ne me le ramenez plus.

— LIVU !

Il s'effondra sur le lit et se recroquevilla, tremblant de tous ses membres. Le drone perçut la chaleur qui émanait de son crâne rasé et vit battre les vaisseaux sanguins sur sa nuque et le dos de ses mains.

— Calme-toi, Chéradénine, fit Sma en s'approchant du lit avant de poser un genou en terre et de prendre le blessé par les épaules.

Un bruit de choc retentit : Livuéta Zakalwe venait de frapper de la paume sur la table près de laquelle elle se tenait. L'homme était secoué de sanglots. Le drone capta de curieuses formes d'ondes cérébrales. Sma releva les yeux sur l'autre femme.

— Ne l'appellez pas ainsi, fit Livuéta Zakalwe.

— Comment ? interrogea Sma.

Elle peut être drôlement bouchée, parfois, songea le drone.

— Ne l'appellez pas Chéradénine.

— Et pourquoi ?

— Ce n'est pas son nom.

— Ah bon ? fit Sma, interloquée.

Le drone contrôla l'activité cérébrale du blessé et sa pression sanguine, et décréta qu'on allait vers une brusque aggravation de son état.

— Non, ce n'est pas son nom.

— Mais..., commença Sma qui se mit tout à coup à secouer la tête. Il est votre frère, Chéradénine Zakalwe.

— Non, madame, répliqua Livuéta Zakalwe en reprenant son plateau avant d'ouvrir la porte d'une main. Non, ce n'est pas mon frère.

— Rupture d'anévrisme ! jeta précipitamment le drone.

Puis il glissa dans les airs, passa devant Sma et arriva devant le lit, où l'homme gisait, agité de spasmes. La machine l'examina plus en détail et découvrit un gros vaisseau qui s'était rompu et dont le sang

se déversait dans le cerveau de Zakalwe.

Il le retourna sur le dos d'un seul mouvement, retendit bien droit et usa de son effecteur pour le plonger dans l'inconscience. À l'intérieur de son crâne, le sang continuait de couler par la déchirure du vaisseau, inondant les tissus environnants et bientôt le cortex.

— Veuillez m'excuser pour ce qui va suivre, mesdames, reprit le drone.

Puis il fit apparaître un champ découpeur et entama le crâne de l'homme, qui cessa brusquement de respirer. Skaffen-Amtiskaw employa alors un autre aspect de son champ de force afin de maintenir le mouvement alterné de sa cage thoracique, tandis que l'effecteur persuadait doucement les muscles des poumons de se remettre au travail. Cela fait, il détacha la calotte crânienne, et une brève décharge de SOERC à basse tension répercutée par un autre composant-champ cautérisa tous les vaisseaux sanguins concernés. Puis il tint le crâne de côté ; déjà le sang apparaissait, de plus en plus répandu de part et d'autre du paysage grisâtre formé par le tissu cérébral. Le cœur s'arrêta ; le drone le remit en marche grâce à son effecteur.

Les deux femmes s'étaient immobilisées, fascinées et horrifiées à la fois par les gestes de la machine.

Par des moyens qui lui étaient propres, celle-ci détacha une à une les couches du cerveau de l'homme : cortex, système limbique, thalamus/cervelet... Elle se mouvait entre ses défenses et ses armements, le long de ses avenues et de ses voies, à travers les entrepôts et les régions de sa mémoire, fouillant, repérant, réparant, cautérisant.

— Que vouliez-vous dire ? reprit Sma comme en un rêve en s'adressant à la femme plus âgée qui était sur le point de quitter la pièce. Que vouliez-vous dire par « non » ? Que vouliez-vous dire en affirmant qu'il n'est pas votre frère ?

— Je veux dire par là que cet homme n'est pas Chéradénine Zakalwe, soupira Livuéta Zakalwe en regardant le drone mener son étrange intervention sur le malade.

Elle était... Elle était... Elle était...

Sma se surprit à contempler la femme en fronçant les sourcils.

— Comment ? Mais alors...

Arrière ; il faut revenir tout droit en arrière. Que fallait-il que je fasse ? Retourner en arrière. L'important est de gagner. En arrière ! Rien ne doit s'opposer à ce fait incontestable.

— Chéradénine Zakalwe, mon frère, enchaîna Livuéta Zakalwe, est mort il y a presque deux cents ans. Peu de temps après avoir reçu les os de notre sœur façonnés en forme de chaise.

Le drone aspira le sang contenu dans le cerveau de l'homme,

introduisant un filament-champ creux dans les tissus endommagés et collectant le liquide rouge dans un petit flacon translucide. Un autre tube-filament se chargea de recoudre les tissus déchirés. La machine en aspira encore une certaine quantité afin de faire baisser la tension, et se servit de son effecteur pour modifier les taux de sécrétion de certaines glandes afin qu'elle ne remonte pas aussi haut d'un bon moment. Puis le drone étendit un étroit tube de champ en direction d'un petit lavabo situé sous la fenêtre et déversa l'excès de sang dans la bouche d'évacuation avant d'ouvrir brièvement le robinet. Le sang disparut dans un gargouillement.

— L'homme que *vous* connaissez sous le nom de Chéradénine Zakalwe...

Faire face en faisant face, voilà ce que j'ai toujours fait ; Staberinde, Zakalwe ; ces noms me font mal, mais comment m'y prendre autrement pour...

— ... est celui qui a pris le nom de mon frère, comme il a pris la vie de mon frère, comme il a pris la vie de ma sœur...

Mais elle...

— ... C'était *lui* le commandant du *Staberinde*. C'est *lui* le Chaisier. Celui-ci, c'est Éléthiomel.

Livuéta Zakalwe sortit et referma la porte derrière elle.

Sma se retourna, le visage d'une pâleur mortelle, pour contempler le corps de l'homme qui gisait sur le lit... tandis que Skaffen-Amtiskaw poursuivait son œuvre, absorbé par ses efforts, tendu vers la victoire.

ÉPILOGUE

La poussière les suivit, bien que le jeune homme eût plusieurs fois répété qu'il pleuvrait peut-être. Le vieil homme n'était pas d'accord, il disait qu'il ne fallait pas se fier aux nuages qui chapeautaient les montagnes. Ils poursuivirent leur route à travers les paysages déserts, dépassant des champs noircis, des cottages qui n'avaient plus que leurs quatre murs, des fermes en ruine, des villages calcinés et des villes encore fumantes, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la cité abandonnée. Là, leur véhicule emplit de ses rugissements de vastes artères désertes ; plus tard, il emprunta cahin-caha une étroite allée bordée d'éventaires nus serrés les uns contre les autres ainsi que de piquets branlants supportant une marquise en lambeaux, ne laissant derrière lui qu'un fin tourbillon de bois hérissé d'échardes et de tissu claquant follement au vent.

Ils décrétèrent que le Jardin Royal était le meilleur endroit pour poser une bombe : les troupes trouveraient à s'y cantonner à l'aise tandis que le haut commandement irait en occuper les majestueux pavillons. Le vieil homme, lui, croyait qu'ils voudraient occuper le Palais ; mais son compagnon restait persuadé que les envahisseurs étaient au fond du cœur des créatures du désert, et qu'ils préféreraient les espaces dégagés du parc à l'encombrement de la Citadelle.

Ils cachèrent donc la bombe dans le Grand Pavillon et l'amorcèrent ; puis ils se disputèrent pour savoir s'ils avaient bien agi. Ils se querellèrent aussi pour savoir s'il fallait attendre, pour savoir ce que l'on ferait si l'armée restait délibérément à l'écart de la ville, pour savoir si, après l'Événement attendu, les autres armées se replieraient, terrifiées, ou bien se diviseraient en unités plus petites chargées de poursuivre l'invasion, ou encore si elles comprendraient que l'arme utilisée était unique en son genre, et poursuivraient donc leur progression régulière, animées d'un esprit de vengeance encore plus aveugle qu'avant. Ils se disputèrent encore pour savoir si les envahisseurs commenceraient par bombarder la ville ou s'ils expédieraient d'abord des éclaireurs, et – s'ils envoyaient bel et bien les obus – pour savoir quelle serait leur cible. On prit des paris.

Ils n'étaient d'accord que sur un seul point : ils étaient en train de gaspiller l'unique bombe atomique dont disposât leur camp – l'ennemi, lui, n'en avait aucune. En effet, s'ils ne s'étaient pas trompés et si l'envahisseur se comportait selon leurs prévisions, tout ce qu'ils pouvaient espérer obtenir c'était l'anéantissement d'une armée, ce qui en laissait encore trois, chacune capable de mener l'invasion à terme. Comme les vies humaines en jeu, cet engin nucléaire allait être largement

en pure perte.

Ils contactèrent leurs supérieurs par radio et, usant d'une formule codée, les mirent au courant. Au bout d'un court moment, ils reçurent la bénédiction du haut commandement sous la forme, là encore, d'un unique mot de code. Leurs maîtres ne croyaient pas vraiment que l'arme puisse fonctionner.

Le plus âgé des deux s'appelait Cullis, et c'était lui qui avait eu le dernier mot lorsqu'ils s'étaient disputés pour savoir s'il fallait ou non attendre sur place ; ils s'étaient donc installés dans leur haute et majestueuse citadelle, et y avaient trouvé une grande quantité d'armes et de vin. Ils s'étaient enivrés, ils s'étaient raconté des plaisanteries vieilles comme le monde et avaient échangé d'outrageux récits de hauts faits et de conquêtes ; à un moment donné, l'un des deux demanda à l'autre ce qu'était le bonheur et s'entendit faire une réponse passablement irrévérencieuse, mais par la suite, ni l'un ni l'autre ne put se rappeler qui avait posé la question et qui avait donné la réponse.

Ils dormirent, se réveillèrent et recommencèrent à s'enivrer, à raconter des histoires et des récits mensongers, et à un moment une légère averse doucha délicatement la ville ; de temps en temps le jeune homme passait la main sur sa tête rasée, dans une longue et épaisse chevelure qui n'était plus là.

Ils attendirent encore, et, quand les premiers obus se mirent à tomber, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient pas attendu au bon endroit ; ils s'enfuirent donc précipitamment, dévalèrent les marches, et se retrouvèrent dans la cour, où ils sautèrent dans un véhicule à chenilles ; puis ils s'enfoncèrent à vive allure dans le désert, et à travers des terres incultes, et y dressèrent le camp à la tombée de la nuit ; alors ils s'enivrèrent à nouveau et restèrent tout spécialement éveillés, cette nuit-là, pour ne pas manquer la déflagration.

CHANSON DE ZAKALWE

Les troupes défilent
Sous ma fenêtre.

Tu devrais être en mesure de dire, ce me semble.
Si elles s'en vont ou si elles reviennent
Aux espaces vides qui trouent leurs rangs.

Tu es un imbécile, ai-je dit
Avant de prendre le chemin de la porte,
Ou bien était-ce celui du bar ? Je ne sais plus,
Afin qu'habile, ma gorge avale
L'apparence de mes mensonges les plus beaux.

J'ai fait face à l'ombre des choses,
Tu t'es appuyé au carreau,
Pour regarder dans le vide.

Quand partirons-nous ?
Nous pouvons nous retrouver bloqués ici,
Pris au piège (tournant en rond)
Si nous tentons de tenir trop longtemps.
Pourquoi ne pas partir *maintenant* ?

Je n'ai rien dit,
J'ai caressé un verre fendillé,
Connaissance exclusive dans le silence ;

La bombe ne vit que tant qu'elle tombe.

— Shéas Engen.

Œuvres complètes (Édition posthume).

18^e mois, 355^e Grande Année (calendrier prophétique de Shtaller).

Volume IX : « Poèmes de jeunesse et esquisses non retenues ».

ÉTATS DE GUERRE

Prologue

Le sentier qui montait vers la plus haute des terrasses cultivées suivait un cours sinueux jusqu'à l'extravagance afin de permettre aux fauteuils roulants de vaincre la déclivité. Il lui fallut six minutes et demie de travail acharné pour arriver en haut ; il y parvint tout en sueur, mais en ayant battu son précédent record, ce qui ne manqua pas de le réjouir. Son souffle répandait un petit nuage dans l'air glacé tandis qu'il déboutonnait sa lourde veste molletonnée, puis propulsait son fauteuil vers un des massifs surélevés.

Il prit le panier sur ses genoux et le posa en équilibre sur la murette. Puis il sortit un sécateur de la poche de sa veste et observa attentivement le choix de petites plantes qu'il avait sous les yeux en s'efforçant de déterminer quelles boutures avaient le mieux réussi depuis qu'il les avait plantées. Il n'avait pas encore arrêté son choix lorsqu'un mouvement attira son attention vers le haut de la pente.

Il scruta la forêt aux teintes vert foncé, de l'autre côté de la barrière élevée. Au loin se détachaient les cimes, immaculées sur fond de ciel bleu. Il crut tout d'abord avoir affaire à un animal, mais la silhouette sortit bientôt des arbres pour s'avancer sur l'herbe constellée de givre, avançant en direction du portail.

La femme ouvrit le portail, puis le referma derrière elle ; elle était en pantalon et portait un manteau apparemment léger. Il s'étonna quelque peu de constater qu'elle n'avait pas de sac à dos. Peut-être venait-elle du domaine appartenant à l'institut, et s'apprêtait-elle à y retourner. Ce pouvait être une doctoresse de passage. Il s'apprêta à lui faire signe lorsqu'elle descendrait les marches vers l'institut et qu'il se retrouverait dans son champ de vision, mais au lieu de cela elle s'éloigna du portail et marcha droit sur lui. Elle était grande, avec des cheveux sombres et un visage légèrement hâlé surmonté d'un curieux bonnet de fourrure.

— Monsieur Escoérea ? fit-elle en tendant la main.

Il reposa son sécateur et lui serra la main.

— Bonjour, madame... Madame... ?

Elle ne répondit pas mais s'assit sur la murette, joignit ses mains gantées et embrassa du regard la vallée, les montagnes et la forêt, sans oublier la rivière et, plus bas, les bâtiments de l'institut.

— Comment allez-vous, monsieur Escoéréa ? Bien, j'espère.

Il baissa les yeux sur ce qui restait de ses membres inférieurs, amputés au-dessus du genou.

— Ce qui reste de moi se porte bien, m'dame.

C'était devenu sa réponse habituelle. Il se rendait bien compte qu'elle pouvait rendre un son amer aux oreilles de certains, mais en réalité c'était sa manière de montrer qu'il refusait de prétendre qu'il n'avait aucun problème.

Elle regarda ses moignons dissimulés sous le tissu du pantalon avec une franchise qu'il n'avait jamais encore rencontrée que chez les enfants.

— C'était un char, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit-il en reprenant son sécateur. J'ai essayé de le faire trébucher sur la route Balzeit ; eh bien, ça n'a pas marché.

Il se pencha, s'empara d'une bouture et la déposa dans son panier. Puis il inscrivit la plante dont elle provenait sur un morceau de papier qu'il attacha ensuite à une branchette.

— Excusez-moi...

Il déplaça légèrement son fauteuil roulant, et la jeune femme s'écarta pour le laisser prélever une nouvelle bouture.

Elle revint lui faire face.

— À ce qu'on m'a dit, vous étiez en train de traîner un de vos camarades pour le sortir de son...

— C'est bien cela, coupa-t-il. On ne vous a pas menti. Naturellement, à l'époque j'ignorais que les actes charitables se paient au prix d'un développement excessif des muscles des membres supérieurs.

— On vous a donné une médaille ?

Elle s'accroupit et plaça une main sur la roue du fauteuil. Il regarda tour à tour la main, puis le visage de la jeune femme, mais cette dernière se contenta de sourire.

Alors il ouvrit sa veste rembourrée, découvrant la tunique d'uniforme qu'il portait en dessous, avec toutes ses décorations.

— En effet, j'ai eu une médaille.

Il refusa de voir sa main et déplaça à nouveau son fauteuil.

La femme se releva, puis s'accroupit de nouveau à ses côtés.

— L'étalage est impressionnant, pour quelqu'un de si jeune. Je m'étonne que vous n'ayez pas été promu plus tôt ; est-il vrai que vous n'avez pas eu l'attitude qu'il fallait face à vos supérieurs ? Est-ce pour cela que...

Il jeta son sécateur dans le panier et fit pivoter son fauteuil afin de lui faire face.

— Mais oui, ma p'tite dame, ricana-t-il. Je disais tout ce qu'il ne fallait pas, ma famille n'a jamais eu beaucoup de relations – quand

elle existait encore, ce qui n'est plus le cas grâce à l'aviation impériale glaséenne. Quant à ces machins-là... (Il agrippa le tissu de sa tunique, à hauteur de sa poitrine, et tira sur les rubans pour les faire ressortir.) Je vous les échange. Tous. Contre une paire de chaussures à ma pointure. Et maintenant, poursuivit-il en se penchant vers elle et en brandissant son sécateur, j'ai du travail. À l'institut, il y a un gars qui a sauté sur une mine ; il n'a plus de jambes du tout, lui, et en plus, il a aussi perdu un bras. Vous trouverez peut-être encore plus amusant d'aller promener autour de lui vos airs paternalistes. Veuillez m'excuser.

Sur ces mots, il fit tourner son fauteuil, avança de quelques mètres et ramassa deux ou trois boutures en les arrachant presque au hasard. Il entendit la femme le suivre dans le sentier et posa les mains sur ses roues afin de se propulser loin d'elle.

Elle l'en empêcha. Sa main immobilisa le dossier du fauteuil ; elle avait plus de force qu'il n'aurait cru. Les bras de l'invalidé se contractèrent sur les roues ; le caoutchouc se mit à vrombir en patinant sur les pierres du sentier tandis que les roues tournaient sans pour autant l'emporter nulle part. Il se détendit et leva son visage vers le ciel. Elle revint se placer devant lui et s'accroupit à nouveau.

Il soupira.

— Peut-on savoir ce que vous voulez au juste, ma p'tite dame ?

— Mais vous, monsieur Escoéréa. (La femme lui décocha son plus beau sourire, puis indiqua les moignons d'un mouvement de tête.) Au fait... pour l'échange médailles contre chaussures : marché conclu. (Un haussement d'épaules.) Sauf que vous pouvez garder les médailles. (Elle plongea la main dans le panier, en sortit le sécateur, le ficha en terre sous les plantes, puis posa ses mains étroitement jointes à l'avant du siège.) Et maintenant, monsieur Escoéréa, que diriez-vous d'exercer une véritable activité ?

FIN

[1] Le Livre de Poche, n°7185.

[2] À paraître dans Le Livre de Poche.

[3] Voir la préface de *L'Homme des jeux*.

[4] DLM éditions, Mas Blanes, 66370 Pézilla-la-Rivière.

[5] Pocket.

[6] En anglais, le mot « chair » désigne la chaire, mais aussi la *chaise*. (N.d.T.)